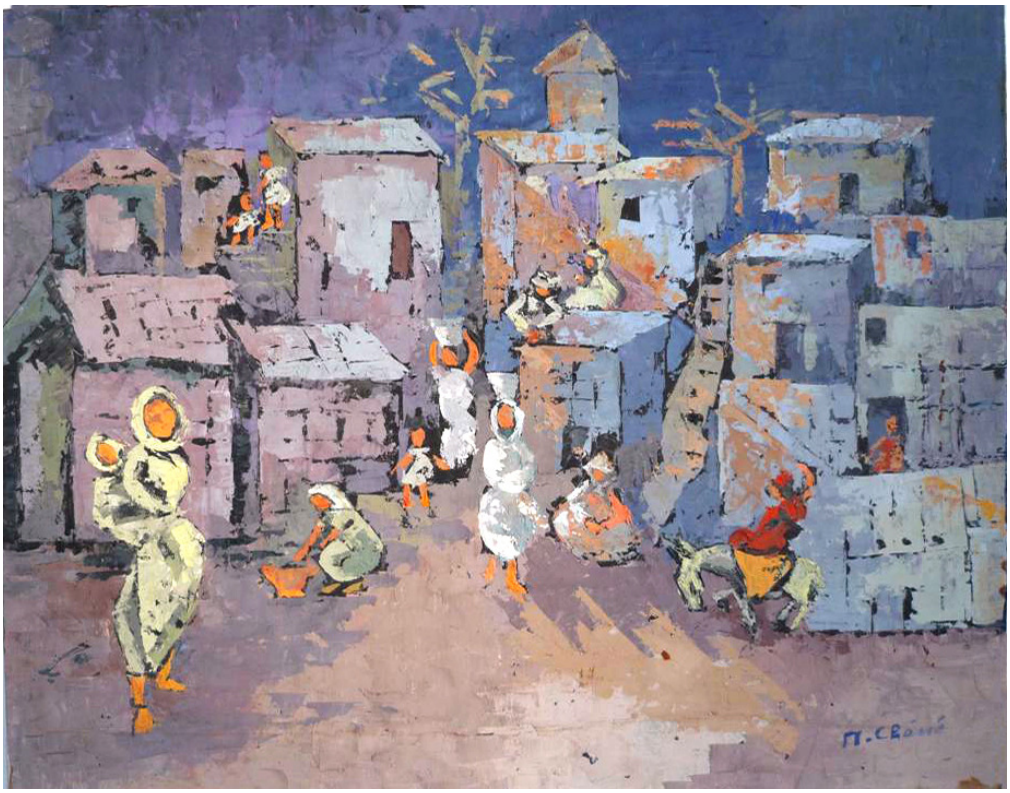
Marie-Renée Chéné

(1911 - 2000)



Pionnière de l'action sociale

Biographie établie par Pierre Couette

Marie-Renée
Chéné

(1911 - 2000)



pionnière de l’action sociale

© Pierre Couette 2012

A Nelly Forget
qui a accompagné et enrichi ce travail de mémoire

Elle a représenté dans ma vie, à un moment d'exaltation confuse et violente,
l'incarnation de quelque chose d'insoupçonné et d'essentiel
qui a été pour moi déterminant dans ma manière de construire et de mener une vie qui s'est voulu utile.
Son souvenir a été un repère constamment présent et
- c'est banal, mais c'est comme cela - lumineux et chaud.

Mohamed Nabi

Grâce à Marie-Renée et **Germaine [Tillion]** qui sont pour moi des protectrices et surtout des repères,
la douloureuse parenthèse algérienne est, non pas oubliée, mais estompée […]
Elles sont toutes deux unies dans mon souvenir
car non seulement elles m'ont prodigué de l'affection sans compter,
non seulement elles m'ont sauvé de l'exil en devenant une famille pour moi,
mais elles m'ont immergée dans les valeurs de la vraie France,
particulièrement celles inscrites au fronton de toutes les mairies « Liberté, Egalité, Fraternité ».
Une France si différente de l'image qu'en donnaient les Français d'Algérie,
et que généralement les étudiants étrangers rencontrent rarement, hélas, à Paris comme en province.

Turkia Oud Daddah-Dahmoun

Quel rayonnement était le sien auprès des jeunes que nous étions alors,
étudiants algériens, volontaires du Service Civil International venant de tous pays,
jeunes vicaires de la paroisse.
Sans jamais chercher à séduire ni à imposer, elle nous entraînait par la force de son engagement,
la vérité de l'amour qu'elle vivait pour les pauvres, la profondeur de sa foi. […]
Tendre Marie-Renée sous ta carapace rugueuse,
compatissante de tout ton être au malheur des hommes,
tenant ferme à l'objectif final à travers d'apparentes contradictions.
Comme il s'appliquait bien à toi l'aphorisme selon lequel Dieu écrit droit par lignes brisées !
Tu discernais immédiatement le Bien en tout être et, en lui faisant confiance,
tu l'amenais à s'exhausser au niveau de ton espérance.
Ta sensibilité d'artiste s'exprimait parfois dans la brutalité de certains propos,
mais il te fallait des lignes pures, débarrassées des faux-semblants et des fioritures.
Il te fallait toujours aller à l'essentiel.
Marie-Renée, tu étais un prophète.

Nelly Forget

Je souhaite que Marie-Renée reste vivante dans toutes les mémoires de votre grande famille.

Claudine Ruelleux - Girouy

Présentation

J'ai rencontré pour la première fois Marie-Renée Chéné à Paris, en juin 1964, au cours d'un déjeuner chez ses grands amis ***Charles et Charlette Daclin****, en compagnie de sa nièce Janine, qui était ma fiancée depuis quelques mois. Son accueil fut immédiatement chaleureux pour le nouveau venu dans la famille de sa sœur Jeanne, et la bonne humeur régna autour de la table, bien garnie en mets et boissons. Elle travaillait alors au Maroc, à Rabat, mais venait assez souvent en congés dans sa famille, et rendre visite à ses nombreux amis. Elle avait soutenu avec succès au début de ce séjour en France son Mémoire sur « Boubsila » à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes avec* ***Germaine Tillion****, et envisageait déjà son doctorat. Elle parlait très peu d'elle-même, ou de ses activités passées ou présentes, ou de ses travaux universitaires en cours, mais toujours, dès que l'occasion se présentait, avec beaucoup de chaleur, de ses amis musulmans, surtout les plus pauvres d'entre eux. Il fallait saisir, au détour d'une conversation, parfois décousue, par de brèves allusions, quelles responsabilités sociales étaient vraiment les siennes au Maghreb. A ce premier contact, où l'Algérie fit partie bien sûr des échanges - j'y avais effectué une partie de mon service militaire deux ans auparavant, juste avant l'indépendance - je compris que cette femme hors norme était déjà comme une légende vivante.*

Je la revis quelques temps plus tard à notre mariage à Toulon, en juillet, toute pimpante, et exceptionnellement chapeautée pour la cérémonie. Au cours de la réception, elle se montra sous son véritable naturel, volubile, enjouée, bavardant d'un groupe à l'autre, aussi à l'aise avec ma famille qu'avec la sienne, jouant à la pétanque avec entrain, taquinant affectueusement ses frères aînés soupçonnés de tricherie.

Nous lui rendîmes ensuite visite à Rabat en août 1967. Elle nous ouvrit sa maison, nous fit rencontrer ses amis, européens et marocains. Elle nous conduisit dans les quartiers où elle travaillait, accueillie par les cris de joie des enfants, et l'hospitalité empressée des familles récemment relogées : « Mamzil Chini, mamzil Chini !». Son regard empathique sur la foi musulmane savait aussi être sévère, en particulier sur la condition faite à la femme et la corruption des élites. Elle nous prêta sa voiture - une petite Fiat 600 - pendant les week-ends, pour que nous visitions Meknès, Fès, Marrakech, Agadir, et nous fit héberger une nuit dans son cher monastère de Tioumliline. Sa thèse sur les marges citadines de Rabat-Salé était déjà en partie rédigée, et elle nous en fit relire certaines pages, nous demandant humblement de lui signaler d'éventuelles fautes.

Puis, après son installation à Nice, en 1971, où nous étions alors proches géographiquement d'elle, nous lui rendions assez souvent visite, avec nos jeunes enfants, dans son petit appartement des hauteurs de Cimiez. Elle partagea aussi dans notre maison de Solliès-Pont le joyeux réveillon de Noël 1972. Elle faisait partie comme nous du mouvement personnaliste La Vie Nouvelle, et les sujets de conversation ne manquaient donc pas : l'actualité sociale et politique de l'époque, les évolutions de l'Eglise depuis le Concile, les arts plastiques, etc.

Son accident cérébral en 1978 fut pour nous un choc brutal. A l'une de nos visites à l'hôpital, nous l'avions trouvée quasi inconsciente, et notre fille aînée, âgée de treize ans, ne put retenir des larmes. Malgré son état, elle s'en aperçut, et lui murmura dans un souffle : « Ne pleure pas, tante Renée n'est pas encore morte ! » Elle ressuscita, en effet, à force de volonté.

A l'occasion de vacances dans l'ouest, nous lui rendions visite aux Noisetiers, à Angers, et nos courts passages auprès d'elle lui étaient une grande joie. Dans le studio où elle se trouvait bien à l'étroit, certes à proximité de sa famille et de ses racines, elle souffrait cependant de ne pouvoir partager ce qu'avait été sa vie avec les personnes qui l'entouraient.

Nous avons appris en juillet 2000 sa mort lorsque nous séjournions en montagne, et trop tardivement pour nous joindre à temps à la cérémonie. Par sa volonté, nul lieu n'accueillerait sa dépouille pour s'y recueillir. Ne resteraient donc à jamais que des souvenirs lumineux que le temps allait effacer…

* * *

Dix ans plus tard, en feuilletant le livre que Jean Lacouture avait consacré en 2000 à la vie de ***Germaine Tillion*** *« Le témoignage est un combat », je lus les paragraphes élogieux qui étaient consacrés à Marie-Renée au sujet de son rôle en 1955 dans la création des « Centres sociaux » algériens. Alors l'idée de rassembler et de mettre en forme tous les éléments disponibles sur son destin exceptionnel, mais parfois incompris, fit peu à peu son chemin en moi.*

Nelly Forget*, sa fidèle amie, nous ouvrit ses archives, sa mémoire précise, son carnet d'adresses. Sa sœur Jeanne, ma belle-mère, âgée de 96 ans, mobilisa ses souvenirs, ses neveux Marc, Xavier et Dominique, et d'autres, rassemblèrent quelques lettres et documents. Progressivement, des pans entiers, peu ou mal connus, de sa vie se précisaient, des rencontres s'expliquaient, un itinéraire spirituel, humain, artistique, se dessinait.*

Tel est l'ambitieux projet qui a trouvé sa forme définitive dans cette publication. J'y ai donné au maximum la priorité aux faits et aux écrits, aux documents et aux récits de ceux qui l'ont connue, et qui lui ont rendu hommage, sous une forme ou sous une autre. Les commentaires ont été réduits au strict nécessaire pour la compréhension du contexte familial, amical, ecclésial, social, de ses diverses activités.

C'est pourquoi cette contribution se divise en trois parties complémentaires :

*1 - Une **chronologie** aussi précise que possible de sa vie, construite presque année par année à partir de toutes les informations recueillies ça et là dans la correspondance, les mémoires, les archives, etc.*

*2 - De **larges extraits de ses propres écrits**, depuis un premier carnet de jeunesse jusqu'à sa thèse de doctorat, en faisant surtout une large part à l'ouvrage où elle livre sans doute le meilleur d'elle-même, c'est-à-dire son Mémoire sur l'histoire du bidonville de Boubsila de 1950 à 1963.*

*3 - Des notices détaillées sur un certain nombre de **témoins** essentiels de sa vie, et leurs **témoignages** écrits et oraux qui ont pu être rassemblés.*

* * *

Toutes les vies mériteraient d'être racontées, mais quelques-unes, parfois, se sont inscrites, même modestement, dans l'Histoire. Il semble donc naturel, avant qu'il ne soit trop tard, que leur mémoire ne reste pas méconnue ou perdue à jamais - au moins au niveau de leur famille - ou pire, soit déformée par une certaine ignorance de la vérité. J'espère que le présent travail lui est le plus fidèle possible, et permette ainsi à celles et ceux qui l'ont connue, et aux nouvelles générations, peut-être, d'avoir une juste approche de sa vie, de ses engagements, et de sa foi.

Marie-Renée ne fut ni une sainte, ni une rebelle, ni une artiste contrariée. Parfois, certains, plus jeunes, ont pu ressentir la rudesse de sa parole comme de l'autoritarisme. Mais, à ce prix, elle fut une femme qui sut se dégager - sans toutefois jamais rompre - des pesanteurs de son milieu et de son temps, et se mettre au service des causes les plus nobles. Elle y fut une pionnière de l'action sociale, surtout dans l'Algérie des années 50. A ce titre, son parcours est donc exemplaire.

Pour conclure, j'oserais dire que ce livre a été réalisé afin que « la lumière ne reste pas sous le boisseau », *selon la parole de l'évangile qui avait été si décisive pour que la vocation religieuse, sociale et humaine de Marie-Renée devienne ce qu'elle a été.*

Pierre Couette
Mars 2011 – Mars 2012

Conventions typographiques

Texte en italique petits caractères : présentation générale ou introduction aux textes cités.

Texte en caractère romain : extrait de document ou simple citation

Prénom Nom : personne faisant l'objet d'une notice particulière en 3ème partie « Témoins et témoignages ».

[…] : passage omis dans la citation d'un texte

[Texte en italique entre crochets] : courte précision à l'intérieur d'un texte cité.

.[1] : note numérotée appelée en bas de page, en italique.

Pour faciliter la lecture de la 1ère partie biographique, de nombreux renvois encadrés y sont insérés vers des textes plus longs reproduits en 2ème et surtout en 3ème partie.

1ère Partie

UNE VIE

1 - ENFANCE, ADOLESCENCE, CHOIX	**1911-1930**
2 - L'ECOLE NORMALE SOCIALE ET LES PREMIERS EMPLOIS A PARIS	**1930-1939**
3 - LE RETOUR EN ANJOU PENDANT LA GUERRE	**1939-1945**
4 - LA MUTUALITE SOCIALE AGRICOLE A MONTREUIL-BELLAY	**1945-1950**
5 - LES ANNEES ALGERIENNES A BOUBSILA	**1950-1957**
6 - UN AN D'ETUDE DE L'ARABE AU LIBAN	**1958-1959**
7 - LA COOPERATION AU MAROC	**1960-1971**
8 - L'ENSEIGNEMENT SOCIAL A NICE	**1971-1979**
9 - LA MALADIE ET LA REEDUCATION	**1979-1982**
10 - LES DERNIERES ANNEES	**1983-2000**

1

ENFANCE, ADOLESCENCE, CHOIX

1911 – 1930



Cet amour de Dieu et des âmes se manifestait également en dehors de la famille; partout où il y avait quelqu'un à aider ou à secourir, elle accourait.

Livre d'or de sa mère, Marie Vincent-Chéné

On ne met pas la lumière sous le boisseau

Père Georges Guitton, jésuite, au retour du pèlerinage de Rome, cité dans le Livre d'or de sa mère

Marie-Renée Chéné est née le 2 janvier 1911 à La Chapelle Saint Florent (Maine et Loire) petit village des Mauges d'un millier d'habitants, situé dans un paysage de bocage, à quelques kilomètres au sud de la Loire. Au début du XX^{ème} siècle, on y cultive des céréales, la vigne pour le muscadet, et les prairies y nourrissent le bétail. A partir de 1905, une entreprise de chaussures y est créée en particulier par René Chéné, le propre père de Marie-Renée, qui était à l'origine vigneron et marchand de vin.

Dans les grandes familles catholiques de l'Ouest, comme celle où naquit Marie-Renée, les vocations religieuses étaient habituellement nombreuses. Ainsi :

- Deux tantes du côté paternel, Jeanne (1869-1917) et Marie Chéné (1871-1949) furent religieuses au Couvent de la Pommeraye près d'Angers.

- L'oncle maternel de Marie-Renée, ***Francis Vincent,*** *occupa d'importantes fonctions dans l'Eglise et l'Université. Il était appelé familièrement « Tonton Seigneur » par ses nombreux neveux et nièces, et exerça une influence importante sur la jeune Marie-Renée, en particulier au moment de son orientation religieuse.*

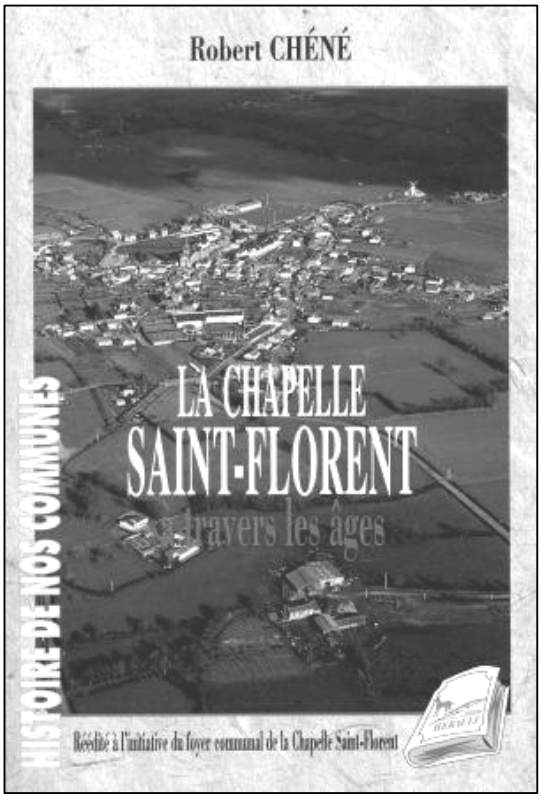
- L'un de ses frères aînés, Maurice, fut ordonné prêtre en 1926.

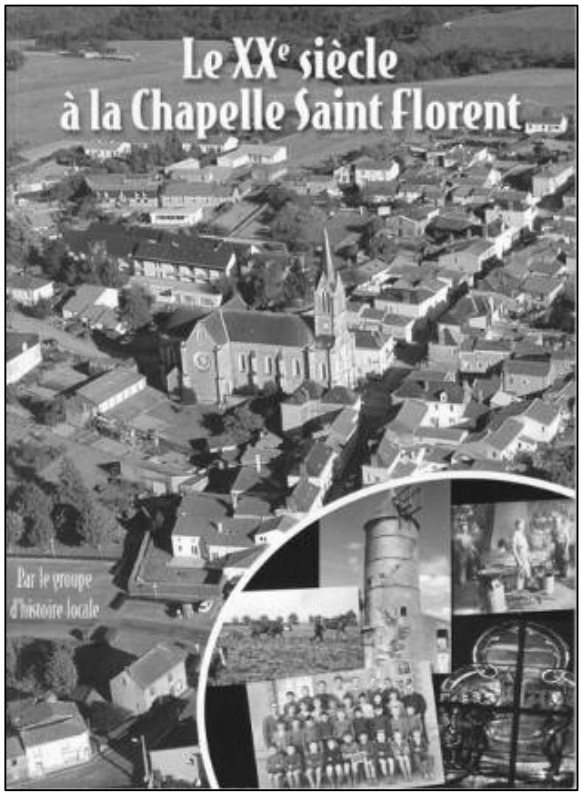
Sa mère, Marie Vincent, fut également une femme très pieuse. Le « Livre d'Or » qu'elle a tenu dans ses dernières années, entre 1941 et 1945, est une source précieuse d'informations, spécialement sur les années de formation de Marie-Renée.

La petite communauté villageoise de La Chapelle Saint Florent, dont la population de 1000 habitants environ a peu varié pendant tout le XX^{ème} siècle, entretient sa mémoire avec passion. Deux livres ont en effet été écrits par ses membres sur sa longue et riche histoire :

- L'un, en 1951 (réédité en 1997) par Robert Chéné, le propre frère de Marie-Renée,

- L''autre, en 2006, sur son évolution au XX^{ème} siècle, par un Groupe d'histoire locale.





Un ancêtre officier des « chouans »….

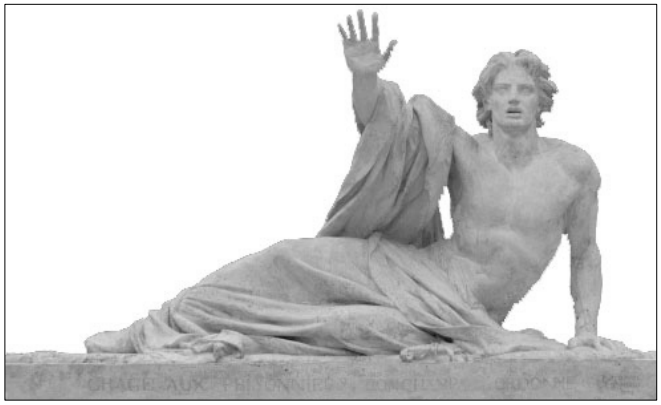
L'ouvrage écrit en 1951 par Robert Chéné intitulé « La Chapelle Saint Florent à travers les âges » est préfacé par son oncle, ***Mgr Francis Vincent****. Il y rappelle, dans le «* grand chapitre consacré à la Guerre de Vendée [1] et à ses répercussions dans notre paroisse » *la place que ces événements tiennent encore dans les mémoires des familles de l'ouest :*

Ce chapitre est en quelque sorte le pivot central du livre. Et c'est justice. Le rôle que nous avons joué au cours de cette fantastique et légendaire épopée est notre honneur, notre fierté. Nous avons presque tous des héros parmi nos ancêtres et quelques-uns d'entre eux ont mérité de passer à la postérité : leurs portraits se voient encore au Musée d'Angers [2]. Ces héros en sabots, il peut paraître à certains bourgeois en pantoufles de les appeler « chouans ». Napoléon, lui, les appelait des « géants ». Ils se battirent avec une farouche vaillance, risquant tout, perdant tout, leurs vies, leurs biens, pour que fut sauve la liberté de leur foi. Et elle le fut par eux, sinon dans l'immédiat, du moins à très brève échéance. Car c'est ainsi : l'audace et le courage sont presque toujours victorieux !

Afin de lutter plus efficacement, ils allèrent chercher dans son château de La Baronnière un jeune officier démissionnaire, qui s'était battu aux Indes, le capitaine de Bonchamps, et ils le mirent à leur tête. Ce jeune général de chez nous, dont la grande figure historique s'éclaire ici de traits inédits, nous l'aimerons mieux, quand nous saurons qu'il n'avait pas seulement le génie militaire, cette bravoure élégante et spirituelle au combat, cette gentillesse toujours souriante, qui font les entraîneurs d'hommes, mais une bonté réfléchie, une hauteur de pensée, une magnanimité chrétienne qui allaient lui inspirer le mot fulgurant, recueilli par l'histoire, dont l'un des maîtres de la statuaire a fixé le souvenir dans le marbre immortel de Saint Florent le Vieil.

Le capitaine, devenu général, Charles de Bonchamps (1760-1793), vivait en effet sur la commune de La Chapelle Saint Florent, lorsqu'il accepta, à la demande de Pierre Deniau, de prendre la tête des troupes, qu'il conduisit à quelques victoires éphémères contre les armées républicaines. Il fut donc l'un des chefs militaires de la guerre de Vendée.

Lorsque Bonchamps fut très grièvement blessé, à Cholet, le 17 octobre 1793, il exigea, avant de mourir, que les 5000 prisonniers républicains que ses fidèles s'apprêtaient à exécuter aient la vie sauve. Parmi eux, se trouvait le père du grand artiste David d'Angers (1788-1856), qui sculpta par reconnaissance une statue de Bonchamps intitulée « Grâce aux prisonniers », et qui surplombe son tombeau situé dans l'église de Saint Florent le Vieil. Ce personnage historique fait donc partie de la mémoire collective de La Chapelle Saint Florent, et, indirectement, de celle la famille Chéné-Vincent.



En 1825, à l'occasion de l'inauguration de ce monument, David d'Angers réalisa 62 portraits de personnes encore vivantes qui avaient été proches de Bonchamps. Parmi elles, se trouve celui de Pierre

[1] *Guerre de Vendée : guerre civile qui a opposé violemment, de 1793 à 1796, les armées républicaines aux populations vendéennes révoltées contre les mesures antiroyalistes et anticléricales de la Révolution française, et qui s'est terminée par leur défaite.*

[2] *En particulier celui de Pierre Deniau, aïeul Vincent.*

Deniau (1782-1857), fils d'Henri Deniau, tisserand de son état, qui avait convaincu le Général Bonchamps de prendre le commandement des troupes, et qui était devenu l'un de ses lieutenants.



Dans son Livre d'Or, Marie Vincent écrit à propos de son ancêtre :

Le grand père de maman fut lieutenant dans l'armée de Bonchamps ; il est représenté dans le vitrail de la tribune de notre église paroissiale ; c'est celui qui a un petit front et les cheveux coupés « à la chien » ; il présente une fraction de l'armée à son général. C'était le lieutenant *[Henri]* Deniau.



Même plus d'un siècle après les faits, de tels exemples familiaux, honorés publiquement dès le plus jeune âge, laissent sûrement des traces dans l'esprit et le cœur des nouvelles générations…

La vie de Marie-Renée n'est-elle pas aussi, à sa façon, un autre défi à l'histoire ?

Fille et sœur de patrons…

La famille Chéné-Vincent a été, pendant presque toute la durée de la vie de Marie-Renée, la plus en vue de son village, après celle du « Marquis » de Panneton, qui en était la seule famille assimilée à la noblesse. L'entreprise familiale était en effet le premier employeur de la commune et de ses environs.

De larges extraits du chapitre consacré à l'usine « Chéné-Vincent et fils » dans l'ouvrage de 2006 intitulé « Le XXème siècle à La Chapelle Saint Florent » apportent des éclairages utiles sur l'aventure industrielle dont elle fut à l'initiative en 1905, et précisent ainsi dans quel cadre familial se situait donc Marie-Renée.

Sortie exsangue de la guerre de Vendée avec la perte de 1000 habitants [1], La Chapelle Saint Florent est, au début du XX^{ème} siècle, l'une des communes les plus pauvres du département. La municipalité a peine à prodiguer une assistance médicale aux nombreuses personnes en difficultés, et la mendicité est courante. A part 12 tisserands qui font marcher 23 métiers à tisser et quelques artisans, la population vit de l'agriculture et de la viticulture.

En 1905, sous l'impulsion de leur oncle, l'abbé Vincent, l'initiative de René et Jean Chéné et de leur beau-frère Arsène Gravouille de créer un atelier de fabrication de pantoufles a certainement été le point de départ de l'évolution économique et sociale de la commune. Mais pour acheter les produits et le matériel nécessaire les entrepreneurs durent faire appel aux « bas de laine » de leurs compatriotes. Ce qui ne fut pas facile, ceux-ci n'étant pas riches et n'ayant pas, a priori, toute confiance dans la réussite du projet.

Pour combler leur manque de connaissances techniques, les employeurs font appel à des ouvriers expérimentés […] de Chatillon sur Sèvre, secteur où la fabrication d'articles chaussants datait d'une vingtaine d'années. Ils contribuèrent à former un premier noyau d'ouvriers. Dès la fin de 1905, une cinquantaine d'ouvriers, travaillant 84 heures par semaine, s'est spécialisée dans la fabrication d'une bonne pantoufle en mouton grainé. En 1913, l'effectif se monte déjà à 192 personnes ayant un horaire de 60 heures par semaine. Mais le personnel est encore directement lié au milieu agricole et il délaisse volontiers l'atelier pour entretenir son lopin de vigne, ou pour rendre des heures à un agriculteur en échange d'un morceau de cochon, de pommes de terre, de choux et d'autres avantages en nature. Ceci n'est pas sans inconvénient pour la production de « savates » comme on disait alors. Cependant, lorsque les femmes avaient du temps libre, elles allaient chercher du travail à l'atelier.



Carte postale de 1909

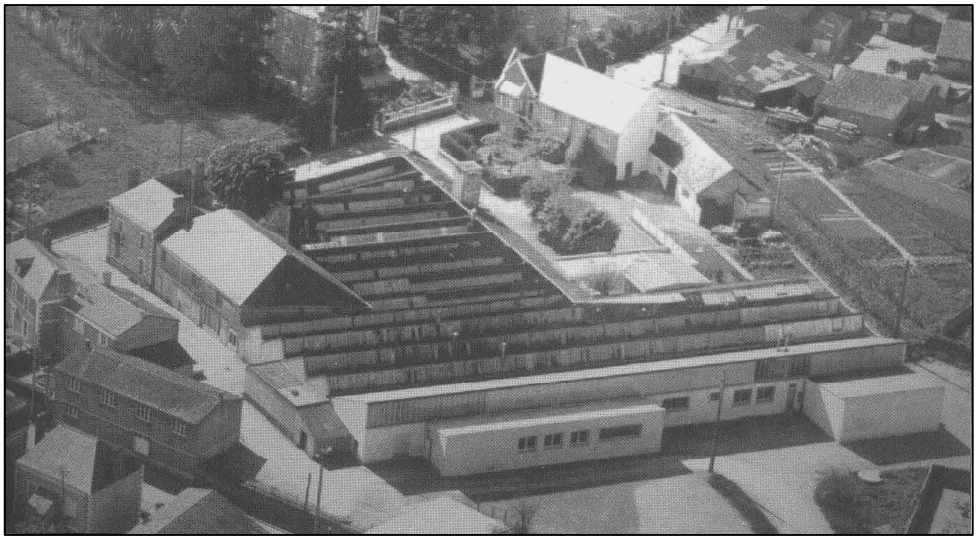
[1] *Ce chiffre semble hors de proportion avec la population de la commune au XVIII^{ème} siècle, qui était de l'ordre de 1000 habitants…*

En 1918, seul René Chéné, fils aîné de l'un des fondateurs, va rester à la tête de l'entreprise et, avec l'aide de ses frères Francis et Robert, installer des usines au Mesnil en Vallée et à Saint Florent le Vieil. Au fil du temps et de l'utilisation de nouvelles techniques, la production de l'usine de la Chapelle (que l'on a longtemps appelé « la Fabrique ») passe de la pantoufle à celle du « Charles IX velours » et de la « sibérienne à claps » à celle de la chaussure femme « Louis XV » moyen haut de gamme et de chaussure de confort dames en passant un temps par celles pour bébé, enfant et homme.

Dans le Choletais, le pays des « usines à la campagne », l'usine Chéné-Vincent a souvent été citée en référence pour la régularité de son travail et la qualité de ses chaussures. A l'époque des « trente glorieuses » [1], l'entreprise compte jusqu'à 350-360 salariés. En 1982, par exemple, le personnel vient principalement de La Chapelle mais également de 20 autres communes plus ou moins éloignées […] Pas besoin de montre pour se rendre au travail, après le deuxième coup de sirène, avant la fermeture des portes, les retardataires ne marchaient pas, ils couraient […]

C'est une période de forte activité. Le chômage est inconnu ! L'horaire est de 9 heures par jour, avec une récupération travaillée des jours fériés. Chaque jour, sous la marque « Corine », plus de 1200 paires de chaussures tout cuir sortent de la chaîne de fabrication, mais cela ne suffit pas à satisfaire la clientèle. Un moment même, la direction est contrainte de stopper les représentants dans leur prise de commandes… A réception des chaussures commandées, les détaillants mettent directement les boîtes sur les étagères, sans les ouvrir, tellement ils ont confiance dans la qualité des petites « Corines » !

Ce fut un temps la grande mode des chaussures tressées main. Nombreux étaient alors les ouvriers qui, chaque jour, emportaient chez eux un lot d'empeignes et de passants [2]. Et souvent, le soir, à la veillée, tous les membres de la famille, même les scolaires, participaient au tressage des empeignes. Avec l'enrobage des talons, ces travaux à domicile apportaient un complément non négligeable de salaire. A partir de 1989 et pendant de nombreuses années, « Corine » allait chausser les Miss France et toutes les candidates à son élection. L'usine chaussait également le personnel féminin de l'Armée de Terre et de la Marine.



L'usine en 1970 (Photographie extraite du livre « Le XX^{ème} siècle à La Chapelle Saint Florent »

C'est surtout après la seconde guerre mondiale que l'usine Chéné-Vincent a entraîné une dynamique économique locale. Les salaires des jeunes filles de la campagne embauchées à l'usine ont permis à leurs parents agriculteurs une certaine amélioration de leur situation. La taxe

[1] *Période de forte croissance économique des années 1945-1975*.

[2] *Empeignes et passants : parties formant le dessus d'une chaussure.*

professionnelle versée par l'usine, proportionnellement importante dans le budget communal, a permis à la municipalité d'entreprendre plus facilement des travaux essentiels à la vie locale.

Grâce à des revenus substantiels et réguliers, le personnel de l'usine et une grande partie des familles de La Chapelle ont pu bénéficier de meilleures conditions de vie. Nombreux sont les ouvriers qui ont consacré toute leur vie professionnelle à l'usine en y travaillant 40, 50 ans et même plus. Chacun y a connu l'exigence d'un travail assidu et de qualité. Chacun y a vécu des moments difficiles mais aussi des moments agréables avec la satisfaction du travail bien fait.

La réalisation d'une chaussure est complexe […] De la conception à la mise en boîte, d'un bout à l'autre de la chaîne de fabrication, une chaussure nécessite un nombre important d'opérations, et chacune d'elle, même la plus simple et la plus répétitive, demande un « savoir-faire » particulier que l'on acquière progressivement. Malheureusement, dès avant la fin du siècle, ce savoir-faire et l'avenir de la chaussure ont été sacrifiés sur l'autel de la mondialisation…

Quatre générations d'employeurs se sont succédées au cours du siècle : René Chéné, le fondateur, puis ses fils René et Robert, ses petits-fils René-François et Michel, et son arrière petit-fils Didier jusqu'en 1996 lorsque l'entreprise fut cédée […] [1]



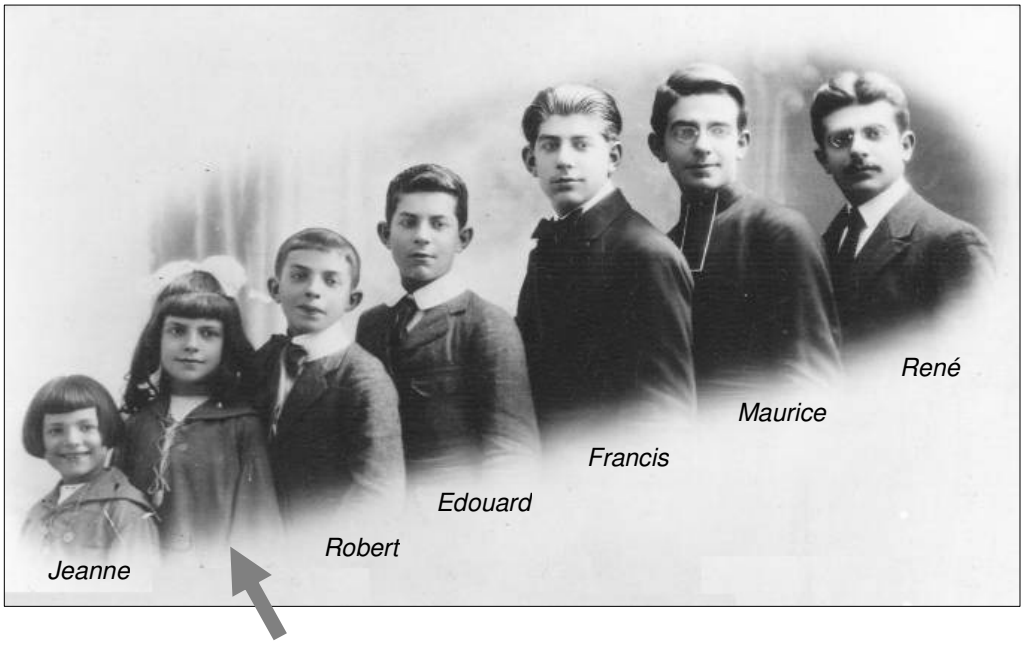
Une partie de la collection de l'année 1941

[1] *L'usine a cessé son activité au début des années 2000. Ses bâtiments doivent être prochainement (2011) détruits.*

La famille de Marie-Renée



Les parents de Marie-Renée : Marie Vincent (1875-1945) et René Chéné (1867-1953)

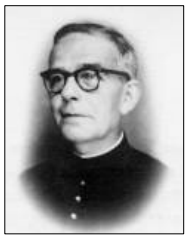


Marie-Renée et ses frères et sœur vers 1918

Les frères et la sœur de Marie-Renée



René Chéné *(1899-1965)*
Industriel de la chaussure à la Chapelle Saint Florent
Maire de la Chapelle Saint Florent de 1945 à 1965
Épouse en 1923 Elisabeth Rochard, dite « Zabeth »
3 enfants : René-François, Michel, Bernard



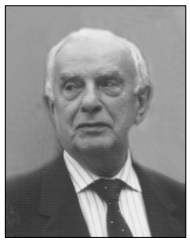
Maurice Chéné *(1901-1963)*
Ordonné prêtre du diocèse d'Angers en 1926
Surveillant à Ste Marie de Cholet, puis Vicaire à Trémentines, puis à Ste Thérèse, puis à St Vincent de Paul à Angers
Prisonnier de guerre en Allemagne de 1940 à 1945
Curé de La Pouéze, puis de Brion, de 1945 à sa mort



Francis Chéné *(1903-1982)*
Industriel de la chaussure à Saint Florent le Vieil
Propriétaire d'une écurie de chevaux de course
Maire de Saint Florent le Vieil de 1953 à 1965
Épouse en 1925 Gabrielle Pouplard
1 enfant : Marie-Annick



Édouard Chéné *(1906-1928)*
Etudiant en pharmacie
Mort noyé en Loire le 30 juin 1928



Robert Chéné *(1909-1998)*
Industriel de la chaussure à La Chapelle Saint Florent
Auteur d'ouvrages d'histoire locale
Épouse en 1932 Germaine Morinière
14 enfants : Marc, Marie-Françoise, Luc, Marie-Noëlle, Jean-Robert, Brigitte, Xavier, Dominique, Clotilde, Benoît, Marie-Josée, Marie-Christine, Marie-Béatrice, Christophe



Marie-René Chéné (1911-2000)



Jeanne Chéné *(née en 1914)*
Épouse en 1937 René Raffegeau, industriel de la chaussure à Villedieu la Blouère
5 enfants : Jean-René, Janine, Jacques, Odile, Françoise

Une vocation toute tracée ?

Dans son Livre d'Or, écrit pendant les dernières années de sa vie, entre 1941 et 1945, Marie, la mère de Marie-Renée dresse un portrait très « édifiant » des années de jeunesse de sa première fille. Peut-être cherche-t-elle à justifier à l'avance la vocation religieuse qui est alors la sienne, au sein de l'Ecole Normale Sociale d'Angers qu'elle anime à cette époque.

Ce fut un enfant très facile à élever ; une vraie figure de poupée. […] A trois ans, elle fut la principale actrice d'une petite pièce pour la distribution des prix. Très jeune, elle manifesta une grande piété. […] A douze ans, nous la mîmes en pension à la retraite d'Angers ; elle y resta deux ans, mais l'internat lui était bien dur, et cédant à sa demande, elle passa ses deux dernières années d'étude à l'Esvière [1] […] Dans ces deux maisons, elle se fit aimer de ses maîtresses et de ses compagnes ; sa nature joyeuse, exubérante, l'a toujours aidée beaucoup au pensionnat, en famille, et tout le monde en général l'aime bien […]

Je ne puis passer sous silence la piété profonde et sensible de ma fille. Elle m'a édifiée à tout instant par ses mortifications de tous les jours. Toujours elle prenait la place la moins confortable à table, ce que les autres n'aimaient pas, et apaisait les petites querelles. Dans sa toilette, également. Jamais elle ne lisait au lit, ne se servait d'eau de Cologne. Toutes ces petites choses, elle les aimait beaucoup, ainsi qu'en général toutes les belles choses, car elle avait une nature d'artiste, mais elle s'en privait volontairement. Aussi elle n'avait pas seize ans qu'elle me dit un jour à l'oreille : *« Ma petite maman, à mon âge, Sainte Thérèse était au Carmel ! »,* [2] cette phrase fut pour moi une révélation, et, je l'avoue, me brisa le cœur. Je voyais déjà ma si chère petite fille, si aimante, enfermée dans un cloître.

Cet amour de Dieu et des âmes se manifestait également en dehors de la famille ; partout où il y avait quelqu'un à aider ou à secourir, elle accourait.



La Communauté de l'Esvière en avril 1930.
(bâtiment détruit par les bombardements de 1944)



(Photographies de l'album de Jeanne Chéné)

[1] Communauté religieuse féminine de l'Ordre des Franciscaines de Sainte Marie des Anges, fondé en 1871 par le Père Jean Chrysostome Potton, capucin lyonnais. A l'origine, sa vocation était de s'occuper des jeunes orphelines de guerre. Elle assurait vers 1920-30 l'éducation des jeunes filles des bonnes familles de la région. En sa chapelle dite de « Notre Dame Sous Terre », l'adoration perpétuelle y est toujours observée. L'Ordre, dont la maison mère est à Angers, est présent de nos jours non seulement en France, mais également en Suisse, en Angleterre, en Inde, en Ethiopie et au Brésil.
Jeanne, la jeune sœur de Marie-Renée, y fut également élève. Plus tard, ***Francis Vincent****, oncle maternel de Marie-Renée, y fut aumônier et y résida.*

[2] Cette phrase fut probablement prononcée à l'occasion d'un voyage familial à Lisieux, pendant l'été 1927
(voir en 2eme partie consacrée aux « Ecrits » le récit qu'en fait Marie-Renée page 141.)

1926 : la première lettre

5 novembre 1926 : *Marie-Renée, qui est âgée de 15 ans et demi, écrit depuis L'Esvière à son frère Maurice, ordonné prêtre depuis quelques mois, qui est alors Maître d'études (surveillant) au Collège Sainte Marie de Cholet.*

Mon cher petit Maurice

C'est de ma cellule, ou plutôt de « notre cellule » que je t'envoie ce petit mot. Je suis en effet encore une fois dans ce cher Esvière, et je profite de quelques instants de solitude pour te griffonner quelques lignes. Tu dois te demander comment je me trouve aujourd'hui à l'Esvière ? C'est que demain il y a la profession de ma maîtresse de classe, Mère Marie de Saint Dominique, et selon ma promesse je tenais à y assister (j'en suis d'ailleurs très heureuse.)

Je commence à m'habituer à mon nouveau genre de vie qui est peu stable ! Chaque semaine La Chapelle, L'Esvière, L'Esvière, La Chapelle. Le mercredi, je n'ai pas une minute à perdre : harmonium, littérature étrangère, dessin, apologétique, piano, coupe, etc. Tu vois que je suis bien occupée. J'ai la grande joie de me trouver seule avec Mère Marie de Saint Paul à ma leçon de dessin ; elle est toujours la même, toujours de plus en plus sainte. Ah ! Si tu la connaissais ! Chaque semaine elle me donne un nouveau réconfort et m'encourage. Je continue toujours avec le Père Jean Joseph ; je l'aime bien comme Directeur [1].

Chaque jour, quand même, grâce à mon petit règlement, il faut que je trouve le temps de faire : méditation, lecture, visite à l'Eglise, etc. Je ne sais pas encore méditer. J'ai beaucoup de mal à le faire. Si tu pouvais me dire comment tu fais… Mère Marie de Saint Paul me l'a bien dit, mais elle est tellement haute dans la perfection que je ne puis l'imiter. C'est toujours l'Evangile dont je me sers, mais souvent j'ai beaucoup de peine à le comprendre.

Et, mon petit Maurice, que deviens-tu ? Que dis-tu de ton emploi de maître d'études ? C'est toujours avec grand plaisir que le lis le petit mot que tu nous envoies, mais je voudrais bien te revoir et avoir aussi (après la saint René si tu n'as pas le temps) un petit mot de toi, rien que pour moi. Depuis votre départ j'ai toujours été très occupée (peut-être trop, même) car il y a certaines choses que je fais vite, ou d'autres que je néglige.

Edouard est maintenant tout à fait « de la maison ». Si seulement il était plus ouvert avec moi, mais il ne dit toujours rien. Il n'a pas un mauvais moral depuis son malheureux échec *[au baccalauréat]* ; en arrivant, il m'a dit, tout ému : « J'ai tout accepté », et puis après il ne m'a plus rien dit. J'essaie pourtant d'être plus intime avec lui, mais c'est bien difficile. Je t'assure que le soir de la nouvelle de son échec (nous l'avons vu à 7 heures et Papa était à Pornichet) a été une terrible soirée. Maman était complètement démoralisée. Et j'étais seule pour le consoler ! Elle m'a parlé de mon départ, et c'était de nouvelles larmes. C'est toujours dans ses épreuves ou dans ses grandes joies qu'elle m'en parle. Je te demande une petite prière pour ta « future religieuse », car parfois j'ai peur de manquer de courage. A La Chapelle c'est le refrain de tout le monde (on me l'a dit plus d'une fois). René me taquine, mais tant pis ! Tante Sainte Claire [2] est à La Chapelle ; elle me voudrait à La Pommeraye, et je t'assure que j'ai bien défendu mon Saint François [3] ! Mais ce sera où le Bon Dieu le veut. A La Pommeraye s'il le faut.

A bientôt mon petit Prêtre, je pense et prie souvent pour toi. Je t'envoie la grande affection de ta petite sœur qui ne t'oublie pas.

---

[1] Directeur : il s'agit du prêtre « directeur de conscience » auprès duquel des confessions régulières étaient recommandées.

[2] Tante Sainte Claire : Marie Chéné (1871-1949), une des sœurs du père de Marie-Renée, religieuse au Couvent de la Pommeraye, dont elle deviendra supérieure adjointe. Cette communauté a été fondée dans le village de La Pommeraye (entre Angers et Nantes) en 1825 par Marie Moreau. Elle appartient à la congrégation des sœurs de la Providence, qui est une branche de l'ordre des Carmélites, fondé par Thérèse d'Avila au 16ème siècle, et qui est un ordre contemplatif généralement cloîtré.

[3] Il s'agit de François d'Assise (1181-1226), qui est le saint fondateur de l'ordre des Franciscaines auquel le couvent de l'Esvière est rattaché, et non point de François de Sales (1567-1622) auquel ***Francis Vincent,*** *l'oncle maternel de Marie-Renée, a consacré sa thèse de doctorat en 1922.*

1927 : Un carnet de vacances…

Pendant l'été, Marie-Renée tient un carnet au jour le jour, où elle relate trois événements marquants de cette période :

- La saison de cure à Vittel avec ses parents

- La mort de son grand père maternel François Vincent

- Le voyage familial à Lisieux et au Mont Saint Michel

L'intégralité de ce carnet de vacances est reproduite en 2ème partie « Des écrits », à partir de la page 119.

1928 : Un deuil familial très douloureux

***30 juin 1928** : Dans son Livre d'Or, la mère de Marie-Renée évoque dans quelles circonstances elle apprit avec son mari le décès accidentel de leur fils Edouard, noyé accidentellement en Loire. C'est Marie-Renée, encore bien jeune - 17 ans et demi - qui est chargée d'annoncer à ses parents la terrible nouvelle.*

[…] Nous étions à Vittel et Edouard devait passer son examen de stage *[de pharmacie]* dans les premiers jours de juillet. Nous devions rentrer le lendemain et Marie-Renée, qui était à Paris à étudier la peinture devait nous retrouver en gare de Reims, car elle avait grande envie de voir la célèbre cathédrale mutilée [1].

Toute ma vie, je reverrai la figure vraiment méconnaissable de notre fille.

René *[le frère aîné de Marie-Renée],* affolé, qui avait peur que nous lisions dans les journaux l'affreux accident était accouru jusqu'à Paris prévenir sa sœur, et c'est cette jeune fille de 17 ans qui était chargée de nous apprendre la terrible chose.

Je me souviens : je m'affalai sur un banc du buffet de la gare, et ne voulant pas nous donner en spectacle plus longtemps en attendant le train qui devait nous ramener à Paris, puis à La Chapelle, nous partîmes à la Cathédrale, et c'est dans un état d'âme indescriptible que nous fîmes connaissance avec ce chef d'œuvre.

J'ai voulu la revoir quelques années après. Depuis je n'y songe jamais sans frémir [...]

Le retour à la maison après un voyage bien pénible fut tragique en même temps. Là je retrouvai tous mes enfants et mon frère et chacun s'ingénia à nous consoler.

[1] *La cathédrale de Reims est très mutilée par les bombardements de la guerre de 1914-1918, et n'a pas encore été totalement reconstruite. C'est dans cette cathédrale qu'avaient lieu les sacres des Rois de France.*

Une lettre de conseils spirituels de « Tonton Seigneur »…

Marie-Renée reçoit une lettre, datée du 21 août 1928, de son oncle ***Francis Vincent,*** *qui est depuis 1926 le Supérieur de l'Institution Sainte Marie à Cholet, et, à cette date, en cure à Vichy. Cette lettre est l'une des seules qu'elle ait conservée de son oncle prêtre. Sans doute fut-elle importante pour son orientation future.*

Ma chère Marie-Renée

Nous parlerons à loisir à mon retour de ton beau rêve d'avenir chrétien, de ton rêve de rayonnement spirituel. Il me semble que je vois quelqu'un qui pourrait être pour toi un bon guide.

Je ne cesse ces temps-ci - c'est probablement ce qui a inspiré le mot de ta maman que tu me rappelles - je ne cesse de penser et j'y songeais particulièrement hier en lisant la vie de Saint Vincent de Paul [1] d'Antoine Redier [2] à la constante évolution dans une même ligne des formes de la vie religieuse depuis les origines jusqu'à nos jours. Une vue d'ensemble sur l'histoire de cette vie religieuse nous montre qu'elle est allée sans cesse davantage à la vie séculière, conformément aux besoins nouveaux qui se révélaient pour en venir, depuis 50 ans, dans certains cas, à une immersion presque complète du Religieux et de la Religieuse dans le monde.

D'abord, aux premiers siècles, on n'a conçu la pratique des conseils évangéliques, c'est-à-dire la perfection totale, que sous la forme érémitique. Les religieux s'enfonçaient au désert vivant chacun de leur côté.

Au deuxième stade, on les groupe en monastères, et le monastère s'ouvre dans une certaine mesure aux foules séculières qui peuvent respirer ainsi le parfum de la vie religieuse. C'est la phase bénédictine.

Au troisième stade, on conçoit un type de religieux à la fois monastique et répandu dans le monde pour l'évangéliser. C'est le type dominicain, franciscain, jésuite… Pour les femmes, à ce stade, l'évolution est plus lente. Jusqu'au XVII^{ème}, on ne conçoit pas une religieuse non cloîtrée, sortant de son couvent pour faire de l'apostolat. Il faut le coup d'audace de Saint Vincent de Paul fondant les Sœurs de la Charité, d'où tous nos ordres modernes, enseignants, charitables…

Enfin, il y a un 4ème type, qui vient actuellement de naître et auquel me semble réservé un bel avenir, c'est celui de la religieuse vivant complètement dans le monde, vêtue comme une femme du monde, et, à cause de cela, ne rencontrant pas certains obstacles que trouve la religieuse en uniforme. Il y a au moins 3 groupes à ma connaissance de religieuses de ce type [3] :

1°) Les Filles de Marie (comme Melle de la Brunière, Melle Manchenault, Melle Clermont à Angers.)
2°) Les Auxiliaires des Prêtres, vouées surtout à Paris à l'œuvre des catéchismes.
3°) Les Filles de Saint François de Sales.

Il y a là une belle voie nouvelle qui mérite d'être considérée. Nous en reparlerons, n'est-ce pas ? […]

Je t'embrasse, ma petite, tendrement, et toute la famille.

---

[1] *Saint Vincent de Paul (1581-1660) fut aumônier à la cour d'Henri IV, puis curé de campagne. Renommé pour sa charité, qu'il exerça notamment auprès des galériens, des enfants trouvés et des populations rurales. Il fonda en particulier la Compagnie des Filles de la Charité.*

[2] *Antoine Redier (1873-1954) : La Vraie Vie de St Vincent de Paul, Grasset, 1926*

[3] ***Francis Vincent*** *ne semble pas connaître en 1928 la Congrégation de Notre Dame du Travail, fondée en 1917 à Paris par* ***Andrée Butillard,*** *où entrera Marie-Renée en 1930 sur les conseils du Père Georges Guitton. Par contre, il écrira en 1949 une biographie d'Anne-Marie de Demandolx-Dedons qui en fut l'une des membres éminentes.*

(Voir la notice consacrée à Mgr Francis Vincent en 3eme partie « Témoins et témoignages », page 292)

1930 : Une année décisive

Au début de l'année (cette lettre n'est malheureusement pas datée, mais elle se situe avant le voyage à Rome au mois de mai), Marie-Renée écrit depuis La Chapelle un petit mot à son frère Robert, alors militaire à Versailles. Le doute et la résignation transparaissent dans ses propos au sujet de son avenir religieux. Garçon, avoue-t-elle, sa vocation de prêtre serait évidente …

Mon petit Bob

Un mot ce matin que tu recevras avant ton départ pour La Chapelle, car je pense qu'à la caserne ça doit être comme au collège : on aime bien recevoir des nouvelles… Il est vrai que comme nouvelles, rien de bien neuf à t'apprendre. Et puis moi surtout je vis un peu en « ermite »… Pauvre désœuvrée qui pourtant sent un terrible besoin de se donner et de travailler…

Que ne suis-je de l'autre sexe !! Le filon alors eût été tout tracé… Il nous faut péniblement chercher notre route, et encore pour aller où ? Enfin les yeux fermés je vais me jeter dans l'inconnu, heureuse quand même d'avoir essayé de faire son devoir. C'est égal, il y a des heures où on a un noir cafard et puis quoi… A 20 ans, on a 20 ans…. […]

Un pèlerinage aux suites fécondes…

En mai 1930, Marie et René Chéné, accompagnés de leurs deux filles, Marie-Renée et Jeanne, effectuent un pèlerinage à Rome, dix huit mois après le deuil qui les a frappés avec la mort accidentelle de leur fils 'Edouard.

Dans son Livre d'Or, Marie Vincent fait un récit rapide de ce voyage familial, en évoquant surtout comment il a permis à Marie-Renée de faire une rencontre décisive pour sa vocation religieuse.

[…] Pendant ce temps, les combats intérieurs se faisaient sentir et l'appel de Dieu était irrésistible, mais ma fille avait horreur de l'habit religieux. […]

Quand nous fîmes notre voyage de Rome du 15 au 30 mai 1930, elle devait entrer au monastère de l'Esvière le 8 septembre suivant, et cette perspective de séparation si prochaine assombrit notre voyage. […]

Le Père Guitton [1], […] directeur du pèlerinage, ayant remarqué à plusieurs reprises notre Marie-Renée pendant ces quinze jours, nous demanda d'assister à sa messe à notre arrivée à Paris […] Après la messe et l'action de grâce, il accepta le petit déjeuner avec nous, et quand il nous dit au revoir, voici que nous fondons en larmes, surtout Jeannette *[Jeanne, sa jeune sœur âgée alors de 16 ans*] et son papa : je lui expliquai que notre petite fille entrait au cloître dans un couvent d'Angers. Là-dessus, il réfléchit un instant et nous dit :

- *« L'on ne met pas la lumière sous le boisseau [2]. Pouvez-vous laisser votre fille vingt-quatre heures à Paris ? Je me rends directement à l'Ecole Normale Sociale où je dois prêcher le sermon de clôture de la session de mai… »*

Nous le fîmes volontiers et quand Marie-Renée nous revint le lendemain soir, elle était fixée à jamais, […] tous les brouillards s'étaient dissipés sous le souffle de Dieu ! Et le 8 septembre suivant, ce n'était pas au cloître que Marie-Renée entrait, mais chez **les Dames de l'E.N.S**. [3]

---

[1] *Georges Guitton (1877-1962), jésuite et historien, auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité.*

[2] *Parole de Jésus rapportée par les évangiles : « et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » (Sermon sur la Montagne, Matthieu 5,15). Le boisseau est un récipient qui servait à mesurer les quantités de grains.*

[3] ***Au sujet de « ces Dames de l'E.N.S. » voir en 3ème partie « Témoins et témoignages » page 237.***

Noces d'argent et « sépulture vivante »…

Le 16 août 1930 les « Etablissements Chéné Vincent et Fils » invitent tout le personnel à fêter les « Noces d'argent » de leur création, en 1905. Cette cérémonie est aussi pour Marie-Renée celle qui clôt, à 19 ans, sa jeunesse passée dans son village natal de La Chapelle Saint Florent, avant son entrée à Paris à l'Ecole Normale Sociale.

Dans son Livre d'Or, Marie Vincent recopie un article de presse relatant cette journée mémorable, rédigé par un prêtre proche de la famille, l'abbé Fernand Mérit [1].

Les noces d'argent qui se sont célébrées à La Chapelle Saint Florent sont assez originales pour légitimer ce bref compte-rendu. En ce joli pays frontière qui sépare les Mauges des Bords de Loire, la Maison Chéné – Vincent et fils fêtait le 16 août ses vingt cinq ans. A 7 heures, les cloches remplaçaient la « sirène » et appelaient à l'Eglise patrons et ouvriers. Ces derniers avaient eu la pieuse pensée d'offrir à ceux de leurs camarades qui ont fini leur journée ici-bas la fidélité de leur souvenir, et la charité d'une Messe afin que tous obtiennent Là-Haut le salaire promis par le Divin Patron à ses fidèles ouvriers. [2]

Par une délicate attention, ils avaient demandé que cette Messe fût célébrée par M. l'Abbé Maurice Chéné, vicaire à Trémentines, fils de M. Chéné et frère d'un défunt très aimé *[Edouard],* tragiquement disparu en 1928. L'absoute qui suivit fut chantée par M. le Chanoine **Francis Vincent,** Directeur de l'Enseignement Libre et professeur à l'Université Catholique d'Angers. Messieurs René et Francis Chéné tenaient les cordons du poêle [3] avec les deux ouvriers les plus anciens. L'église paroissiale devenait, grâce à l'obligeance de M. le Curé, la maison commune, et entre ses murs se réalisait la vraie fraternité chrétienne, la seule réalisable, résultat non d'un nivellement, chimérique, mais d'union et de collaboration entre vivants et défunts, entre capital et travail.

L'après-midi fut lumineuse dans le Ciel et joyeuse dans les cœurs. Des carillons nombreux chantèrent le baptême d'un petit Bernard Chéné [4]: des kilos de dragées furent croqués par des dents de tout âge. Le muscadet léger se mêla au plus sérieux Anjou.

A 7 heures, un banquet de 150 couverts réunissait dans les locaux de la fabrique employés et employeurs : la « tête » offrait aux « bras » ce repas de noces, et chaque convive recevait une enveloppe renfermant en espèces une prime de fidélité, mieux accueillie que celle dont on parle dans le Nord. [5] Le menu fut ce qu'il devait être, copieux et délectable, assaisonné de franche gaieté. Les chansons ne manquèrent pas, elles furent du meilleur goût, patriotiques, sentimentales, comiques […]

Vers 10 heures , **M. le Chanoine Vincent** se leva pour présenter celui qui devait « toaster », le Père Guitton, de l'Action Populaire, Chevalier de la Légion d'Honneur, auteur connu de *« Léon Harmel [6] »*, *« Pour collaborer »,* et de *« Si nous savions aimer »,* venu tout exprès de Paris. Le Père Guitton se leva et parla avec beaucoup d'esprit de nouveau-né, de noces d'argent, de départ d'une fille si aimée (sépulture d'une vivante) [7]) […]

---

[1] *L'abbé Fernand Mérit (1888-1947) sera aussi plus tard le prêtre qui fera se rencontrer en 1932 Robert Chéné et Germaine Morinière, et, en 1935 Jeanne Chéné, la jeune sœur de Marie-Renée, et son futur mari, René Raffegeau.*

[2] *De telles expressions, ainsi que d'autres qui suivent, sont révélatrices de la réalité des rapports sociaux entre patrons et ouvriers, alors fortement imprégnés de la mentalité religieuse de l'époque et de la région.*

[3] *« Les cordons du poêle » sont les extrémités du drap mortuaire déployé sur un cercueil, qui sont tenues par la famille proche ou de hautes personnalités. Ici, ils représentent symboliquement les ouvriers défunts.*

[4] *Bernard Chéné, 3ème fils de René et Zabeth Chéné.*

[5] *Sans doute s'agit-il d'une allusion à un événement social récent dans le Nord « socialiste ».*

[6] *Léon Harmel (1829-1915) est un industriel rémois de la filature considéré comme l'un des fondateurs du patronat chrétien s'inspirant de la doctrine sociale de l'Eglise.*

[7] *Cette image « sacrificielle » désigne en général la cérémonie de « prise de voile » d'une jeune religieuse cloîtrée qui prononce ses vœux définitifs, ce qui ne sera jamais le cas de Marie-Renée.*

2

L'ECOLE NORMALE SOCIALE A PARIS

ET LES PREMIERS EMPLOIS

1930 – 1939



« Mon premier « service social » comportait de multiples visites aux familles de la périphérie de Paris, que l'on appelait alors « la zone ». Il s'agissait de sauvetages individuels qui permirent à quelques personnes et familles de sortir de la pauvreté. »

Introduction de la Thèse de Doctorat de 1971

1930 - 1931

Les premiers pas dans l'engagement religieux et social

D'octobre 1930 à juin 1932, Marie-Renée note sur son curriculum vitae officiel qu'elle a suivi des « études en vue du diplôme d'Etat de Service Social de l'Ecole Normale Sociale, 80 rue de Rennes, Paris 6ème»

Mais cette formation est aussi et surtout une sorte de noviciat religieux, puisque les fondatrices de l'ENS sont aussi celles qui ont créé la Congrégation de Notre-Dame du Travail, dont les locaux se trouvent 26 rue de Docteur Blanche, dans le 16ème arrondissement.

Dans le détail de l'emploi du temps quotidien, elle découvre aussi la banalité des tâches ménagères, qui lui étaient sans doute épargnées dans le « trop douillet nid maternel » *où s'activait une employée de maison, Sa sœur Jeanne, qui lui rendit visite en mai 1931 en compagnie de ses parents pendant ces années de noviciat, se souvient qu'elle avait vu Marie-Renée laver et cirer le grand escalier de bois qui conduisait aux étages de la grande maison, et qu'elle en avait été très impressionnée.*

Son frère Robert, qui effectue son service militaire dans un régiment du Génie à Versailles - proche de Paris - depuis déjà quelques mois, est alors son confident. Le dimanche ***14 septembre 1930****, elle lui écrit une lettre, où elle lui fait part de ses sentiments quelques jours seulement après son arrivée le 8 septembre. La séparation semble très douloureuse, mais elle se console en constatant - ce qui à ses yeux est fondamental - que* « personne ici n'a l'air bonne sœur.»

Mon petit Bob

Puisque ce soir je rentre en retraite, je viens, avant de me plonger dans le Seigneur, te trouver dans la solitude et te dire mes impressions sur ma nouvelle famille. Tu auras sans doute eu quelques échos de mon départ : tous ont été courageux, Maman surtout… plus que sa fille !!... En arrivant ici, ce fut un effondrement. Jusqu'ici ma vie avait été trop douce, sans grand sacrifice ; j'étais trop entourée, il était fatal que je trouve dure la terrible séparation, l'isolement. Je me suis rappelé ta première lettre du régiment : « J'ai souvent envie de pleurer, mais à la caserne on ne peut pas pleurer. » C'est bien un peu la même nostalgie du trop doux nid maternel, mais moi j'ai pu me consoler en Dieu. Pour Lui seul ces sacrifices, ce brisement du cœur, cette vie austère, et, en Lui, j'ai trouvé ma consolation.

J'ai trouvé une famille qui déjà m'est chère, c'était bien la vie à laquelle je m'attendais, et je n'ai eu aucune déception. Si je me donne généreusement, je trouverais sûrement ce que j'y suis venue y chercher. Un esprit très grand, sans mesquinerie, beaucoup de gaieté. Des petites sœurs dans mon genre, une nouvelle de mon âge vient d'arriver du Nord. En attendant le large apostolat social, une solide formation de deux ans. Depuis que je suis arrivée, j'ai fait un peu de tout : j'apprends à éplucher les légumes, je tape à la machine, je fais la vaisselle. Jamais une minute inactive en dehors des heures de prière. Le matin nous allons généralement à la messe à la paroisse [1]. Peut-être un jour me rencontreras-tu ? Je n'aurai pas changée, car ici personne n'a l'air bonne sœur, bien que le fond le soit plus que dans n'importe quel couvent. C'est vraiment le nid rêvé…

Quand tu auras un jour de libre (ou même un jour de semaine) tu pourras venir me voir, et le dimanche, de temps en temps, je pourrai sortir avec toi. Ce sera plus gai que dans le salon (ici, il n'y a pas de parloir…)

Pense et prie quelquefois pour ta petite sœur qui a besoin d'être courageuse pour répondre à l'appel du Maître. La retraite sera décisive. Pour moi, je ne m'étais jamais sentie si près de toi. Le sacrifice rapproche encore.

Je t'envoie un très doux baiser.

Je serai visible à partir du mercredi 24. Métro Jasmin, direction d'Auteuil.

[1] *Paroisse Notre Dame de l'Assomption, dans le quartier de Passy.*

1932

Le premier emploi

Le premier emploi de Marie-Renée, de 1932 à 1936, est celui d'Assistante sociale auprès de l'École Professionnelle de la Chambre syndicale de la Haute Couture parisienne.

Elle n'a gardé aucun document relatif à ses activités à cette époque. Néanmoins, il existe un témoin indirect attentif : son oncle ***Francis Vincent,*** *qui a écrit en effet, beaucoup plus tard, en 1949, lorsqu'il était à la retraite, la biographie d'une « apôtre sociale » (suivant le sous-titre de son livre) qui s'appelait Anne-Marie de Demandolx-Dedons, et qui avait suivi avant Marie-Renée une formation à l'ENS identique à la sienne.*

Quelques extraits de cette biographie sont reproduits en 3ème partie, page 293, dans la notice consacrée à Mgr Francis Vincent.

1933

Des conseils à sa future belle-sœur…

La future belle-sœur de Marie-Renée, Germaine Morinière, est venue passer avec elle à Paris une semaine pour s'initier à « la question sociale », avant son mariage très proche avec son frère Robert, jeune patron de la chaussure dans le Choletais.

Marie-Renée écrit alors, ***le 14 mai,*** *une lettre à Madame Madeleine Morinière, la mère de Germaine, où elle exprime au passage, entre autres, une remarque personnelle sur les « déficiences » de l'usine familiale.*

Le ton a quelque chose d'un peu péremptoire, d' « ecclésiastique » même, assez étonnant sous sa plume. Sans doute est-elle alors sous la forte influence de ces ***Dames de l'ENS****…*

Chère Madame

Je ne veux pas laisser partir Germaine sans qu'elle vous emporte, avec mon merci pour votre si aimable petit mot, un très spécial souvenir. Je veux aussi vous dire la joie de la si chère petite sœur, tellement « sœur » par le fond….

Vous ne sauriez croire l'intime bonheur de ces huit jours qui me l'ont fait connaître davantage, qui lui ont donné aussi un aperçu de la question sociale, et ouvert de nouveaux horizons. Je suis sûr que désormais elle se rendra vite compte des déficiences des « Etablissements Chéné », et par sa seule influence, saura, petit à petit, restaurer l'ordre voulu par Dieu là où il n'est pas, car il y a à La Chapelle, comme dans tout le Choletais, beaucoup de travail à faire ! Avec Robert, qui n'est pas le « cher petit frère » pour rien, et l'aide du Seigneur qui les a rapprochés, ils feront, j'en suis sûr, quelque chose de très bien.

Vous aurez, chère Madame, ainsi que le docteur *[Victor Morinière],* une place particulière dans mes prières, en cette dernière semaine qui vous reste à passer avec votre Germaine. Malgré votre immense joie de son bonheur, j'en comprends bien toute l'austérité.

Plus particulièrement le 24 avec toute la chère grande famille. Oui, ce sacrifice de l'absence pour la fécondité du nouveau nid. [1]

Veuillez agréer, chère Madame, pour vous et votre mari, mes sentiments respectueux et mon meilleur souvenir.

[1] *Marie-Renée n'a donc pas eu l'autorisation d'assister au tout prochain mariage de son frère Robert.*

… et des vœux pour l'usine familiale

Des dissensions étant apparues entre les trois frères - René, Francis et Robert - qui travaillaient alors dans la même usine familiale, Francis est parti créer son propre établissement à Saint Florent le Vieil, laissant à ses deux autres frères la responsabilité de la direction de la fabrique de La Chapelle. Cette solution semble faire l'unanimité, et fait espérer à Marie-Renée que des changements seront alors possibles dans le domaine social. ***A la fin de l'année 1933****, Marie-Renée écrit donc à son frère Robert une lettre encore plus précise que la précédente, où elle n'hésite pas à formuler des propositions pour améliorer, au bénéfice du personnel, le fonctionnement de l'usine familiale.*

[…] A vous deux *[René et Robert],* vous allez faire du bon travail. Des réalisations intéressantes s'ébauchent : cantine pour les ouvriers du Mesnil [1], agrandissement de l'usine, etc. Je compte sur le « petit frère » *[Robert]* pour mettre ici ou là cette note sociale que tu sais mieux que moi. J'aimerais qu'il y ait dans la cantine une petite salle de repos attrayante avec revues, et peut-être un embryon de bibliothèque ? N'est-ce pas là un début des services sociaux autour de l'usine qui s'ouvre ? A quand la Surintendante [2] ? Il faut au moins que les effectifs soient doublés ! [3] […]

1934

De nouveaux diplômes

En 1934, dès que le nouveau diplôme d'État de Service social est créé, Marie-Renée en obtient aussitôt l'équivalence le 1er mai. De même, le 4 avril de la même année, elle obtient le « Diplôme simple » de la Croix Rouge Française, en qualité d'infirmière. Cette double qualification était habituelle à cette époque.

1935

Son oncle ***Francis Vincent*** *est nommé Recteur de l'Université Catholique d'Angers, ce qui s'avérera très important pour les activités de Marie-Renée pendant la guerre.*

1936

Deuxième emploi parisien : conseillère sociale à l'UFCS

Marie-Renée quitte ses activités au Syndicat de la couture et travaille, de 1936 à 1939, à l'Union Féminine Civique et Sociale (U.F.C.S.), dont le siège est au 37 de la rue de Valois à Paris 1er. Cette association loi de 1901, qui existe toujours, a été créée en 1925 par ***Andrée Butillard,*** *qui en sera la dirigeante jusqu'en 1949.*

Elle précise dans ses CV ultérieurs qu'elle y fut assistante sociale (ou « conseillère sociale ») auprès de la « Ligue de la Mère au Foyer ». Ce mouvement milite, dans le cadre du catholicisme social, pour que les mères puissent s'occuper à temps plein de leurs enfants, sans être contraintes économiquement au travail, ce qui suppose que le salaire du mari soit suffisant, ou que des « allocations familiales » soient attribuées.

Certaines de ces revendications sont donc à la fois sociales, économiques et politiques, puisque le droit de vote est aussi réclamé pour les femmes.

---

[1] Le Mesnil en Vallée, petit village voisin de La Chapelle Saint Florent, d'où venaient chaque jour des ouvriers travailler à l'usine familiale (il n'y avait pas de transport organisé à l'époque pour le personnel)

[2] Surintendante d'usine : fonction créée pendant la guerre de 1914-18 pour aider plus spécialement les femmes devenues par nécessité ouvrières.

[3] L'usine familiale compte alors environ 200 personnes, ce qui en fait un employeur très important du Choletais.

Il ne subsiste malheureusement aucune archive de Marie-Renée concernant ses activités précises à cette époque. Cependant, afin d'imaginer quelles pouvaient être les conditions de travail dans le cadre de ses fonctions de collaboratrice de ces ***« Dames de l'ENS »,*** *il existe le témoignage de Thérèse, qui a été sous ses ordres d* ***Andrée Butillard*** *de 1946 à sa mort en 1955.*

Ce texte est publié dans la 3ème partie, à l'entrée « Dames de l'ENS », page 237.

1937

Mariage et naissance chez sa jeune sœur

Jeanne, la jeune sœur de Marie-Renée, se marie de 5 avril avec René Raffegeau. Marie-Renée y assiste.

Au retour de son voyage de noces, Jeanne apprend que sa sœur a fait cadeau de sa robe de mariée à une paroisse pauvre de la région parisienne, afin qu'elle soit réutilisée comme ornements d'autel. Cette généreuse initiative n'est guère appréciée de la jeune mariée…

1938



Le ***2 mars,*** *nait Jean-René, le fils aîné du couple. Marie-Renée, qui a appris la nouvelle à Paris, écrit à sa sœur Jeanne, qui lui a envoyé la photo ci-contre.*

Cette lettre révèle comme en creux le prix du « sacrifice » que Marie-Renée, a consenti en entrant à Notre-Dame du Travail comme célibataire consacrée.

De plus, le développement sur la « trinité » du couple humain, et le mot de « victime » appliquée à une parturiente, par exemple, sont révélateurs de la théologie catholique de l'époque à propos du mariage et de la maternité...

« […] Quand, pour la première fois, tu l'as regardé et embrassé, tu as dû connaître le plus grand bonheur de ta vie. Parce qu'au fond, l'enfant est l'achèvement de l'amour ? Est-ce que je me trompe ? Et demain, quand après son baptême on te le rendra, cette seconde naissance t'apportera des joies encore plus profondes […] Jean-René, comme j'aime ce nom qui dit bien que c'est votre enfant ! […] Toute l'E.N.S. envoie félicitations et vœux, surtout **Mlle Novo** [1] […] Les Printemps [2] sauront demain la nouvelle.

Ton bonheur, c'est le sien, et le sien, c'est le tien… Bref, je suis en admiration de cette admiration mutuelle, et de cette « trinité » qui ne fait qu'un. Je garde la photo de cette chère « trinité », où l'expression du papa en dit long… […] René montre sa satisfaction (ce qui n'est pas dans son ordinaire…) Il a été très ému de l'accouchement, autant que s'il avait été la victime… Il n'en est pas encore à saisir la joie de la souffrance ! Vraiment les hommes ont moins de sens spirituel que nous, et donc moins de finesse d'âme. Je fais exception pour ton mari, qui est bien une exception à ce point de vue. […] » [3]

---

[1] ***Aimée Novo****, l'une des deux «* ***Dames de l'ENS*** *» avec* ***Andrée Butillard.***

[2] *Le Printemps : nom de l'association qui regroupe les activités de l'ENS auprès des jeunes couturières parisiennes, et dont s'occupe toujours activement Marie-Renée à cette période. Cette appellation n'a aucun rapport avec le grand magasin dénommé « Au Printemps » créé en 1865 sur le boulevard Haussmann à Paris.*

[3] *Marie-Renée a toujours entretenu des rapports très cordiaux et confiants avec son beau-frère René Raffegeau.*

1939

Dernière année parisienne

Pendant l'année universitaire 1938-1939 Marie-Renée s'est inscrite comme étudiante à l'Institut Catholique de Paris, et y prépare une Licence libre de Sciences économiques et sociales Elle y réussit le 1er certificat. Cette première année d'études supérieures est le commencement d'une démarche d'approfondissement continu de son engagement social qu'elle poursuivra bien plus tard à l'École Pratique des Hautes Études, avec un Mémoire et une Thèse.

Le besoin de théoriser et de valider sa pratique sociale, en l'appuyant sur des études et des diplômes universitaires, est une des caractéristiques profondes de la vie de Marie-Renée. Elle ne sera pas toujours comprise de sa famille, où les études supérieures ne sont guère valorisées à l'époque, surtout pour les femmes.

Cependant, il y a l'exemple de son oncle prélat, ***Mgr Francis Vincent,*** *docteur ès lettres de l'Université de Poitiers depuis 1923, qui peut montrer le chemin…*

Mais la guerre vient d'éclater en septembre 1939.

Avec 40 années de recul…

En 1971, Marie-Renée, âgée de 60 ans, évoque, dans l'Avant Propos de sa thèse de doctorat à l'École Pratique des Hautes Études, la première période de ses activités professionnelles à Paris. Avec quarante années de recul, dont vingt ans d'engagements au Maghreb, elle le fait alors avec un certain désenchantement :

L'action sociale auprès des populations des bidonvilles a marqué ma vie professionnelle toute entière.

Mon premier « service social » comportait de multiples visites aux familles de la périphérie de Paris, que l'on appelait alors « la zone ». Il s'agissait de sauvetages individuels qui permirent à quelques personnes et familles de sortir de la pauvreté. C'est ainsi que, durant neuf années, *[1930-1939]* j'ai contribué à opérer ce qu'un Centre de recherches appelle « l'écrémage des pauvres ».

Si l'on sauve les meilleurs, ceux que l'on ne sauve pas ont encore moins de chance d'échapper à la misère.

Cette réflexion éclaire bien sûr les raisons qui ont poussé ensuite Marie-Renée, dans les années 1949-1950, à chercher un renouvellement complet de ses engagements, aussi bien religieux que professionnels, en prenant en particulier des contacts avec la Mission de France, et en se tournant vers l'Afrique…

Mais, en 1939, en raison des circonstances de la guerre, elle a encore onze années d'expériences à vivre intensément dans son Anjou natal

3

LE RETOUR EN ANJOU PENDANT LA GUERRE

1939 – 1945



Il avait été décidé en effet que Marie-Renée ouvrirait des cours sociaux à l'Université, et c'est ce qui eut lieu, malgré la guerre.

Livre d'or de sa mère, Marie Vincent-Chéné

A l'automne 1939, au début de la guerre, toutes les activités professionnelles de Marie-Renée en région parisienne étant bouleversées, elle se replie à Angers avec deux de ses compagnes de l'École Normale Sociale, qui y vivent en petite communauté.

Elles créent alors des « Cours sociaux » dans les locaux de l'Université Catholique d'Angers (UCO), dont l'oncle de Marie-Renée, ***Mgr Francis Vincent,*** *est alors le recteur. Ces enseignements sont complétés par des « Journées » ou des « Sessions rurales » pratiques pour les jeunes filles qui se déroulent dans divers lieux. Marie-Renée a alors, à 28 ans, le titre de « Monitrice » et de « Directrice adjointe » de cette structure. Ces activités se poursuivent pendant toute la guerre, jusqu'en 1945, et constituent les débuts de l'École Normale Sociale de l'Ouest à Angers, qui y forme toujours des assistantes sociales, mais désormais sans lien avec l'UCO.*

Il n'existe pas beaucoup de traces écrites des activités de Marie-Renée à cette époque, sinon par quelques courts passages du Livre d'Or où sa mère note succinctement, parmi toutes sortes d'autres réflexions et préoccupations graves de l'époque, les passages et les séjours de sa fille à La Chapelle Saint Florent à l'occasion de ses nombreuses occupations professionnelles ou de ses congés.

Le « Livre d'or » de sa mère, journal de bord des années de guerre…

1939

23 août : A Vichy, où nous étions avec mon frère, premiers bruits de guerre.

25 août : Retour précipité au pays. A notre arrêt pour déjeuner à Argenton sur Creuse, atmosphère de panique, chaque villégiateur veut avoir le téléphone et repartir au plus vite.

31 août : Nous suivons fiévreusement à la T.S.F. les essais de conférence et d'ultime conciliation, mais vaines, hélas !

2 septembre : Déclaration de guerre.

6-7 septembre : Mobilisation de Francis *[frère de Marie-Renée, jeune patron d'une usine de chaussure à Saint Florent le Vieil, marié].* Il vient nous faire ses adieux en pleurant […] Mobilisation de Maurice *[prêtre],* très courageux, et qui ne fait pas voir son émotion.

10 septembre : Départ de René Raffegeau *[Mari de sa sœur]* pour le front. La séparation se fait sentir encore plus terrible, pour Jeanne surtout.

1940

***24 février** : naissance de Janine, second enfant de sa sœur Jeanne. Son mari est alors mobilisé, et bénéficie d'une permission qui le fait arriver le soir même (Il sera fait prisonnier début juin, et restera en Allemagne jusqu'en mars 1943)*

Marie-Renée est à ce moment au chevet de sa sœur qui éprouve de fortes douleurs. Elle l'exhorte à « offrir ses souffrances à Jésus-Christ comme un sacrifice », selon les formules de piété en usage à l'époque, en référence à la malédiction divine proférée après le péché originel : « Tu enfanteras dans la douleur ». Ce pieux conseil n'a paru ni opportun, ni efficace à l'intéressée, comme méthode d' « accouchement sans douleur » (Cette technique ne sera d'ailleurs officiellement approuvée par l'Eglise qu'en 1956)

Marie Vincent poursuit dans son Livre d'Or le récit de cette période :

Mai - juin : Nous voyons avec une grande douleur la débâcle de notre armée passer dans nos rues et nous entendons le pont *[sur la Loire]* de Saint Florent que l'on fait sauter à la dynamite. Ça ne retarde pas d'une heure l'arrivée des allemands qui défilent bientôt dans nos rues au pas cadencé. Quel douloureux contraste avec nos pauvres soldats ! A cause sans doute de ce malheureux pont, nos vainqueurs raflent tout ce qui leur est utile, et en premier lieu, les autos. Devant nos yeux ils s'emparent de celle de Jeanne, en faisant sauter la barre de fer du garage.

Pendant six semaines, outre nos réfugiés, nous étions 25 personnes à la maison. Une délégation de l'E.N.S., dont **Mlles Novo** [1] et Charra *[ENS],* une négresse *[sic]* faisant la cuisine à tout le monde, et chacun aidant. Je me rappelle avoir amusé Melle Brossier *[ENS]* qui s'était mise à laver la vaisselle : « Vous allez bien aller jusqu'aux casseroles ! », lui dis-je en riant […]

Marie-Renée s'empressa de mettre tous les papiers et autres objets de l'E.N.S. en sûreté chez nous, et avec quelques unes de ses compagnes, elle s'installa dans la maison de l'abbé Maurice *[mobilisé],* à Saint Vincent, *[nom du patronage]* rue Henri Fournier à Angers. Il avait été décidé en effet que Marie-Renée ouvrirait des cours sociaux à l'Université, et c'est ce qui eut lieu, malgré la guerre [2]. La 1ère année il y eut une trentaine d'élèves, et c'est au 34 de la rue Michelet qu'elle habite avec deux de ses compagnes [3].

L'année 1940-41 qui vient de se terminer au moment où j'écris ces lignes a été bien meilleure. Plus de 100 élèves ont suivi les cours, aussi la maison de la rue Michelet étant trop petite, elle cherche en ce moment un autre local pour l'année prochaine.

*En 1939, **Mgr Francis Vincent,** avait publié un livre intitulé « René Bazin [4], l'homme et l'œuvre », qui fut tiré à 9000 exemplaires, et dans lequel il exaltait en particulier sa foi, en citant en conclusion l'épitaphe que l'écrivain avait fait graver sur sa tombe : « Je crois de tout mon esprit, de tout mon cœur, toute la vérité catholique. » Marie Vincent recopie alors le témoignage suivant qu'il avait reçu d'un lecteur, prisonnier de guerre, et qui lui a semblé sans doute refléter ce que chacun pense autour d'elle à ce moment :*

Je vous présente mes félicitations pour votre œuvre sur René Bazin. Cette lecture m'a apporté un véritable enrichissement. Je suis heureux de voir qu'en France il y a encore des hommes pour qui les mots honneur, vertus, probité, évoquent des choses à la pensée desquelles on a envie de lever son chapeau. Je suis heureux de vous apporter mon humble encouragement pour faire une France plus propre. [5]

*A cette date, Marie Vincent note aussi au sujet de son frère **Francis** qu'il « écrit beaucoup d'articles dans « La Croix », la « Revue d'Apologétique », le « Correspondant », la « Revue Littéraire », et, depuis la défaite, dans « Voix françaises ». Il a été possible de retrouver l'un de ces articles, publiée le 5 février 1942 dans le numéro 55 de l'hebdomadaire catholique et pétainiste « Voix Françaises », où le Recteur, évoquant l'état d'esprit de son Université, écrit en particulier ceci :*

[…] Nous voulons participer nous aussi à la grande œuvre de redressement des Français par le travail. « Famille, Travail, Patrie » [6] ! une devise saisissante, et de plus fort chrétienne, avancée par

---

[1] ***Aimée Novo** ne demeura à Angers que le temps d'installer la nouvelle équipe dirigée par Melle Naegelen et Marie-Renée comme adjointe. Elle séjournera le restant de la guerre à Lyon, sa région d'origine, de même qu'**Andrée Butillard**.*

[2] *Il semble être dit ici que cette décision était ancienne, mais que la guerre ne l'avait pas empêché de se réaliser, alors que d'autres indices montrent qu'il s'agit bien d'un repli de l'ENS parisienne à Angers.*

[3] *Il s'agit vraisemblablement de Melle Naegelen et de Melle Brossier, et peut-être de Melle Charra.*

[4] *René Bazin (1853-1932) est un écrivain traditionnaliste né à Angers, élu à l'Académie française en 1903. Il fut professeur de droit à l'Université Catholique d'Angers (qui l'honore encore d'un buste dressé à son entrée, et d'un bâtiment qui porte son nom).*
Son petit-neveu, Hervé Bazin (1911-1996), quasi contemporain de Marie-Renée, a écrit des romans en partie autobiographiques (dont « Vipère au poing », 1948) dans lesquels il dénonce violemment l'emprise familiale, surtout maternelle, qu'il a connue au cours de son enfance angevine.

[5] *Le souhait exprimé ici par ce lecteur de la biographie de René Bazin semble proche de l'idéologie de la « Révolution nationale » mise en avant alors par le Maréchal Pétain et son gouvernement, pour « nettoyer » la France des divers responsables politiques accusés de sa défaite (Front Populaire de 1936, francs-maçons, juifs, etc.)*

[6] *Curieusement, la devise officielle de l'Etat Français : « Travail, Famille Patrie » est ici présentée dans un ordre différent…*

la Maréchal Pétain. Une devise que nous avons adoptée avec enthousiasme […] Depuis la défaite un changement très net a été constaté dans l'état d'âme de nos étudiants. Visiblement, la plupart ont compris ce qu'ils doivent être. Ils suivent avec ferveur le Maréchal Pétain. Ils ont vraiment pris pour eux son grave appel : « C'est à un redressement intellectuel et moral que d'abord je vous convie » [1]. Et ils traduisent en actes un loyalisme aussi ardent que lucide envers le Chef que la Providence a donné à la France […)

De tels propos tenus publiquement expliquent éventuellement que le prélat fut contraint de démissionner de son poste de Recteur de l'Université en septembre 1944, deux ans et demi plus tard…

Marie-Renée, membre du corps enseignant de l'UCO, partageait-elle vraiment à l'époque cette « ferveur » et ce « loyalisme » maréchaliste, comme son oncle et sa mère ?...

1941

17 juin : Il y a un an aujourd'hui que le Maréchal Pétain faisait don de sa personne à la France dans une allocution radiodiffusée.

24 juin : Voyage à Angers. Vu Marie-Renée qui se prépare à sa colonie de vacances de Saint Germain *[sur Vienne].* Nous embrassons mon frère *[Francis]* dans la grande allée de l'Université.

28 juin : Départ *[de Marie-Renée]* pour Saint Germain sur Vienne avec 45 jeunes filles pour une session de travail rural. Beaucoup de provisions : nous fournissons beurre, lard, farine, de peur des rations trop faibles.

1er juillet : Première lettre *[de Marie-Renée]* : très belle installation dans un petit château dominant la vallée de la Vienne.

2 juillet, Visitation de la Sainte Vierge [2]. J'avais tant supplié pour que Marie vienne nous visiter de ses faveurs en ce jour, et voici qu'à l'émission de 10 heures du soir, un communiqué nous annonce que 4 catégories [3] de prisonniers allaient être libérées. Ce ne sont malheureusement pas encore les nôtres, mais enfin, ces nouveaux retours approchent le moment tant désiré.

28 juillet : Départ *[de Marie-Renée]* pour la session de Nantes, après un séjour de huit jours chez nous.

30 juillet, lettre reçue *[de Marie-Renée]* de Notre Dame de Toutes Aides à Nantes :

« Saint Christophe [4] était sûrement de la partie dans mon voyage ! Heureuse idée d'avoir pris l'express, sinon la pauvre Mlle Naegelen [1] eût été dans le pétrin… La grâce, voyez-vous, a triomphé

---

[1] *Phrase de conclusion du discours du Maréchal Pétain du 22 juin 1940 justifiant l'armistice avec l'Allemagne.*

[2] *Il était de coutume, dans les familles pieuses, de faire rappel, dans la correspondance, de la fête religieuse du jour célébrée dans le calendrier liturgique. Il s'agit ici, le 2 juillet, de celle commémorant la visite que fit Marie enceinte à sa cousine Elisabeth (Evangile de Luc, 1, 39-41). Marie Vincent, en ce jour particulier, dit avoir espéré une « faveur », qui sera l'annonce de la libération de certains prisonniers de guerre.*

[3] *Il s'agit des catégories suivantes : pères de famille de 4 enfants mineurs, frères aînés de 4 enfants, certaines catégories de fonctionnaires, d'agriculteurs et d'artisans (menuisiers, charpentiers, cimentiers, etc.) nécessaires au redémarrage de l'économie. Bien que de retour dans leur famille, ces hommes (430.000 au total en 1944) gardent le statut de prisonniers de guerre en « congé de captivité » et sont contrôlés par la Kommandantur la plus proche. Pour Marie Vincent, son fils prêtre Maurice, et son gendre René Raffegeau (père alors seulement de 2 enfants) ne sont donc pas concernés par ces mesures. (Le premier ne rentrera qu'en mai 1945, le second qu'en mars 1943)*

[4] *Saint Christophe est selon la tradition le saint patron qui protège des divers dangers encourus à l'occasion d'un voyage. Marie-Renée explique donc ensuite qu'elle eut ce jour-là la « grâce » de prendre un train express qui la fit arriver à temps pour remplacer Melle Naegelen, elle-même victime de la « nature » (maladie soudaine)*

de la nature ! Cette bonne et brave nature ne peut pas ne pas sentir la séparation. Mais cette vie plus ou moins austère me va bien surtout en ce temps où nos prisonniers souffrent. A peine étais-je arrivée que Mlle Naegelen tombait malade avec 40° de fièvre. J'ai dû la remplacer au pied levé hier pour la séance d'introduction, et recevoir les autorités, Préfet, Evêque, etc., qui, l'après-midi, sont venus inaugurer solennellement la session rurale. »

20 août : Après 3 jours de congé, Marie-Renée a repris ses cours de Nantes, en faisant le 18 un petit crochet par Angers, où avait lieu l'ouverture d'une autre session, à peu près semblable.

18 septembre : Aménagement de Marie-Renée au 29 rue de Volney *[à Angers]*

24 septembre : Hélas ! En arrivant rue Volney, Marie-Renée vient de se voir mise à la porte de l'appartement tout aménagé et nettoyé. Un officier allemand venant de Paris ne veut rien savoir et le réquisitionne.

.. octobre : 130 jeunes filles et religieuses suivent à nouveau, mais à Angers cette fois, dans les salles de l'Univers *[nom d'une salle de cinéma],* les cours de session intensive rurale. Trois retours aux pratiques religieuses, dont un baptême, sont venus remplir de joie notre fille pendant cette période.

22 octobre : Marie-Renée part à Paris pour une dizaine de jours [2], après avoir clôturé la session et offert ses vœux à Mgr avec tout le corps enseignant de l'Université.

1942

9 février : Un coup de téléphone de Marie-Renée nous apprend la mort si édifiante de Mme Mérit [3] ; elle était âgée de 88 ans et, sauf pendant les quatre jours de maladie, elle assistait à la Messe chaque matin. Jusqu'à la fin de sa vie elle garda toute sa lucidité d'esprit et sa fraîcheur d'âme. Elle avait, dans toute sa plénitude, selon le beau mot de René Bazin, « l'âme sacerdotale », ce qui lui mérita d'avoir ses deux fils prêtres, et d'être soignée jusqu'à la fin par l'un d'eux, d'une façon extrêmement affectueuse. C'est Marie-Renée qui l'ensevelit et assista à ses derniers instants.

16-17 février : Passage de Marie-Renée en allant à Beaupréau faire une Journée Rurale à une quarantaine de Jacistes [*Membres du mouvement d'Action Catholique de la Jeunesse Agricole Chrétienne (JAC)]* de la région.

.. juillet : Ce mois a vu aussi deux aspects différents de l'activité de Marie-Renée : quinze jours passés au Collège de Beaufort en Vallée avec 50 assistantes rurales de 17 départements et 7 monitrices et 1 moniteur de Paris venus pour danses, jeux, fabrication de marionnettes, etc. Et dix jours à Nantes avec 150 bonnes sœurs de 18 congrégations pour les perfectionner dans l'action sociale rurale, chants et danses compris. C'était partout l'animatrice.

7 et 14 juin, Fête Dieu [4] : La 1ère, très belle, grâce au temps superbe ; planche très expressive représentant deux jacistes, un jeune homme et une jeune fille de chaque côté de l'ostensoir [5], faisant

---

[1] Melle A. Naegelen était la directrice de l'ENS de l'Ouest, dont Marie-Renée, beaucoup plus jeune, était l'adjointe.

[2] Chaque année, à l'automne, l'ENS organise une « retraite » pour les membres de la Communauté de Notre Dame du Travail. Cette pratique se poursuit donc à Paris, malgré l'occupation.

[3] Delphine Mérit (1854-1942), mère des abbés Louis (1883-1940) et Fernand Mérit (1885-1947).

[4] La Fête Dieu est célébrée dans l'Ouest à cette époque au cours de deux dimanches consécutifs, notamment en organisant des processions fleuries dans les rues des villages.

[5]. Planche : décoration florale confectionnée sur une planche de bois pour les processions religieuses et qui soutenait l'autel dressé à l'extérieur, qui était le but de la procession. Ostensoir : support servant à exposer une grande hostie consacrée.

leurs offrandes à Notre Seigneur. 2ème dimanche : la pluie n'a cessé de tomber et la procession n'eut pas lieu. Marie-Renée venue pour 24 h aurait été heureuse de revivre cette procession du bas du bourg qu'elle n'avait pas vu depuis 12 ans. La planche était encore plus touchante que le dimanche précédent : M. l'abbé, en véritable artiste, avait dessiné une tête de Christ remarquable avec des « castilles blanches » et des cassis pour marquer la barbe ; et autour du Sacré Cœur se tenaient des prisonniers et des femmes et petits enfants de prisonniers avec cette inscription : *« Sacré Cœur de Jésus, sauvez la France, par leurs prières, par leurs souffrances »* [1]

16 juin : Aménagement de Marie-Renée dans leur maison du 64ter rue Volney Tous les meubles de leurs prédécesseurs s'en vont, et elles sont pour la première fois dans leur mobilier de famille.





Etat actuel à Angers du 64 ter rue Volney où logeait Marie-Renée et du 34 rue Michelet où se trouvait le siège de l'Ecole Normale Sociale de l'Ouest. [2]

.. août : Chez nous, la maison est bien remplie : Marie-Renée est là pour tout le mois d'août ; **Tonton Seigneur** est arrivé le 3 août et passera aussi, je l'espère, une bonne partie de ce mois de vacances.

.. septembre : Marie-Renée est partie à Paris le 1er septembre au matin pour sa retraite annuelle, et pour reprendre contact avec la maison d'Auteuil. Elle doit rentrer le 18 à Angers.

.. octobre : Chez nous, le garage sert d'abri aux bombes [3], la buanderie sert de salle de douches et bains ; la cave est réquisitionnée en cas d'alerte. Dans le salon couchent deux officiers et dans la chambre bleue un officier. L'ordonnance est dans la salle de bains [4]. Nous sommes servis…

17 novembre : Et voici pour la 4ème fois les fêtes des René [5] passées dans la tristesse ; cette année elles furent encore plus lugubres à cause des nouvelles terribles et sensationnelles qui ont

---

[1] Cette invocation est caractéristique de l'époque où la valeur rédemptrice de la « souffrance » chrétienne (ici celle des prisonniers et de leurs familles) est mise particulièrement en valeur.

[2] Les domiciles de Marie-Renée et de sa directrice, Mlle Naegelen, furent donc successivement au 29, puis au 64ter (ou 66) rue Volney. Par contre, les locaux de formation se trouvèrent dans l'étroite maison du 34 rue Michelet, puis au 20 rue Racine, toutes ces adresses se trouvant dans le même quartier proche de l'Université Catholique.

[3] Abri contre les éventuels bombardements aériens (qui ne commenceront réellement qu'au printemps 1943 dans l'Anjou.)

[4] Quatre militaires allemands cohabitent donc dans la maison en partie réquisitionnée de la famille Chéné à La Chapelle.

[5] Le 17 novembre étaient fêtés tous les René de la famille. Depuis 1939, René Raffegeau est absent de sa famille.

coïncidé : invasion de l'Afrique du Nord [1], défections multiples [2] dans l'entourage du Maréchal, bruits les plus invraisemblables sur les raisons de ces trahisons, ou soi-disant trahisons […]

Depuis 8 jours, la Chapelle est pourvue d'une assistante sociale, Mademoiselle Guinh, envoyée par la Caisse d'Allocations tenue par M. de Saint Pern. Elle doit aller dans les deux cantons, mais c'est une faveur pour La Chapelle qu'elle y ait sa résidence ; Marie-Renée y est bien pour quelque chose.

.. novembre : […] La semaine dernière, la situation de la France s'est encore aggravée, et toute la France est occupée après le « coup d'Etat » de Toulon. [3] Avec le temps, nous saurons peut-être ce qui se passe, mais, en ce moment, la maréchal Pétain, notre chef vénéré, gravit son lourd calvaire. Rien ne lui aura manqué, pas même le baiser de Judas [4], puisque celui qu'il avait choisi pour son successeur, l'amiral Darlan, Commandant en chef de toutes les armées françaises [5], laissa envahir notre Afrique du Nord et passa à la dissidence [6]. Le moment n'est pas venu d'épiloguer sur la situation terrible où la France se trouve en ce moment ; l'avenir fera connaître bien des choses, mais nous faisons confiance au maréchal qui a fait don de sa personne à la France.

1943

.. janvier : Nous avons eu la joie d'avoir Tonton et Marie-Renée pendant 2 jours au jour de l'An, avec repas de famille le soir du 2 janvier.

Marie Vincent est au début du mois de février 1943 hospitalisée quelque temps à Angers pour une tumeur, qui se révélera sans gravité. Elle loge ensuite quelques semaines auprès de sa fille.

10 février : Je suis toujours près de ma fille et je ne sais quand je pourrai retourner chez nous. Marie-Renée est aux petits soins pour moi, du moins dans la mesure où sa vie si occupée le lui permet.

27 février : Avant de quitter le 66 rue Volney, non sans y laisser une parcelle de mon cœur, il faut que je relate ici les soins si dévoués et si affectueux de Marie-Renée. Quand je l'avais offerte au

---

[1] Débarquement des troupes américaines les 8-11 novembre au Maroc et en Algérie.

[2] Allusions sans doute aux comportements opportunistes du général Giraud et de l'amiral Darlan, qui rallieront plus ou moins franchement les armées alliées débarquées en Afrique du Nord.

[3] Ce « Coup d'Etat » (même entre guillemets, le mot est bien ambigu…) est le sabordage à Toulon de la Flotte française qui eut lieu le 27 novembre, à la suite de l'occupation de la zone sud par l'armée allemande, en représailles au débarquement américain en Afrique du Nord.

*[4] Cette comparaison « christique » (calvaire, baiser de Judas, etc.) du sacrifice du Maréchal Pétain reflète l'opinion des milieux religieux de l'époque, soumis à une intense propagande vichyste. Ils étaient vraisemblablement tenus en famille, et même en chaire, ou dans des articles de périodiques, en particulier par **Mgr Francis Vincent**, et peut-être même par Marie-Renée....*

[5] Sauf les Forces Françaises Libres, rassemblées depuis juin 1940 autour du Général de Gaulle, et que Marie Vincent semble vouloir ignorer !

[6] L'amiral François Darlan (1881-1942) se trouvait alors à Alger - et non à Vichy, siège du gouvernement - au moment du débarquement américain, et se rallia opportunément aux Alliés. Il a été assassiné à Alger quelques semaines plus tard dans des conditions demeurées en partie mystérieuses.

Bon Dieu, voici plus de 12 ans [1], je n'aurais pu espérer être soignée par elle à ma première maladie. C'est une preuve vivante que Notre Seigneur sait rendre au centuple ce que l'on fait pour lui.

23 mars : Le printemps est cette année d'une douceur sans pareille. La nature est admirable avec les arbres chargés de fleurs blanches et roses, et les prés émaillés de mille fleurs de toutes couleurs. Pourquoi faut-il déplorer les absents et entendre ces féroces bombardements ?

20 juin *[communion de Marc, fils aîné de Robert]* : Les cadeaux de Marc furent nombreux […] Marie-Renée fit le tableau souvenir sur parchemin, avec un bel encadrement payé par les parents.

Dimanche 11 juillet : Les Jacistes ont organisé une belle messe pour célébrer la moisson. C'était vraiment beau, leurs chants et leurs chœurs parlés. M. l'abbé avait fait avec les épis un ostensoir.

14 juillet : En ce jour « férié » nous tâchons d'oublier l'origine de cette pauvre fête nationale [2] […] Et les départs en Allemagne continuent, hélas ! sans pour cela voir la relève. Nos pauvres prisonniers languissent toujours derrière les barbelés et se découragent.

13 août : Nous voici donc en pleines vacances ; Marie-Renée est là et sa présence nous est bien douce.

29 août : Francis *[Francis Chéné, son fils]* participa aux fêtes nautiques qui faisaient partie du programme des journées organisées à Vichy en l'honneur des anciens combattants. Sur son hors-bord, il représentait l'équipe de la Loire, et arriva second après Paris. Très grosse affluence sur les rives de l'Allier. Francis n'eut pas le plaisir de voir le Maréchal Pétain.

7 septembre : Marie-Renée nous a quittés le 31 août bien retapée, il me semble. Tout son mois de vacances, elle s'est soignée sérieusement avec des compresses d'eau bouillante sur le ventre après chaque repas et ses pilules, etc. Un courrier abondant chaque matin, auquel il fallait répondre, quelques travaux en raphia pour ses nièces, et deux peintures sur bois occupèrent ses journées, si douces à nos cœurs, et si vite écoulées.

22 septembre : Comme on a le cœur angoissé à la vue de tous ces bombardements, si nombreux et si proches de nous. A Angers, mardi 21 septembre, une alerte est venue immobiliser le tram où je me trouvais, près de l'Eglise de la Madeleine. J'ai profité de cet arrêt pour aller chez Marie-Renée.

.. octobre : Dimanche journée nationale pour les absents. A Angers, à la cathédrale, Mgr lit en chaire des fragments de la lettre que Maurice lui avait envoyée. [3]

---

[1] Marie Vincent considère, selon le vocabulaire habituel de l'époque, qu'elle avait offerte à Dieu sa fille Marie-Renée lorsqu'elle était entrée à l'ENS en 1930, et qu'elle en est déjà récompensée.

[2] La politique de « Révolution nationale » lancée en 1940 par le Maréchal Pétain visait en particulier à renier l'héritage démocratique de la révolution française de 1789. Dans les Mauges, où le souvenir de la guerre de Vendée est toujours vivant, elle semble porter ses fruits. Mais le découragement gagne…

*[3] Le contenu de cette lettre n'a malheureusement pu être retrouvé, mais **Mgr Francis Vincent**, dans son homélie d'installation à La Pouèze de son neveu, le 30 septembre 1945, la résume de la façon suivante :* « Il s'y disait fier d'être devenu prêtre-ouvrier à l'imitation du Maître qui avait Lui-même choisi d'être Dieu-ouvrier. ». *Ce courrier a sans doute été écrit et adressé à l'évêque d'Angers pour plaider la cause des prêtres, qui souhaitaient obtenir, comme tous les autres prisonniers, le statut de « travailleur libre », moins contraignant. Mais l'abbé Maurice donne à cette demande des arguments théologiques importants, en droite ligne avec ce que sera l'évolution future de la Mission de France.*

1944

.. mars : Marie-Renée est partie depuis le 29 février à Paris. Elle fait un stage dans les hôpitaux de la capitale, surtout auprès des malades syphilitiques. Elle veut approcher toutes les misères pour enseigner mieux ensuite à ses élèves le moyen de les éviter.

6 juin : Je reprends mon journal ce jour de débarquement *[en Normandie, le 6 juin]* après avoir vécu depuis un mois bien des événements qui en étaient sans doute le prélude. L'événement le plus tragique a été le bombardement d'Angers [1] où, Dieu merci, bien qu'entourés de toutes parts par des bombes, **tonton Seigneur** et la famille Bouyer [2] en sont sortis sains et saufs. Les derniers réfugiés, tous dans leurs caves, en sont sortis par le monte charge ; il n'y eu qu'une victime, M. Chesneau, veilleur de nuit. Quant à **tonton**, que nous croyions à Béhuard [3], il est resté tranquillement sous son escalier pendant que les bombes tombaient devant, derrière, de côté, ensevelissant 6 religieuses de l'Esvière, et 3 pensionnaires. 300 victimes au moins dans cette nuit de Pentecôte.

8 juin : Les événements se précipitent ; depuis ce matin, bombardements et vrombissements des « forteresses volantes » [4] ne cessent pas, et nous sommes coupés de toute communication ; plus d'électricité, et, de ce fait, plus de T.S.F. C'est l'angoisse complète et il faut dire son « Fiat [5] » !!!

10 juin : Francis est rentré de Paris, mais il l'a échappé belle ; Leur camion a été mitraillé tant qu'ils ont suivi la route nationale. Au sortir de Chartres, il a fallu qu'ils se réfugient dans une ferme et finissent leur parcours de nuit et par de petites routes.

Angers a subi 2 nouveaux bombardements pendant cette période ; ils ont fait une soixantaine de victimes à chaque fois. **Tonton**, qui habite maintenant au 66 de la rue Volney va coucher la nuit au Prieuré [6], le Préfet voulant que tous ceux qui occupent un poste tiennent bon. Mgr est resté lui aussi au milieu de ses ruines.

16 juin : Marie-Renée nous est arrivée bien fatiguée du travail fourni pendant ces dernières semaines. Elle occupe ses heures de loisir à faire de la peinture, ce qu'elle n'avait pas fait depuis son départ, voici 15 ans. Elle n'a pas « perdu la main », et a fait une bonne demi douzaine de tableaux : roses, hortensias, soucis, œillets, « herbiers », Dominique *[8ème enfant, âgé de quelques mois, de Robert Chéné]* dormant, La Chapelle, etc.

3 juillet : Après quelques semaines de bonne détente (c'est si bon d'avoir son enfant chez soi !), Marie-Renée va nous quitter le 10 juillet pour faire un stage de 3 semaines dans une ferme de la Salle-Aubry *[petit village proche de La Chapelle]*, mais je garde l'espoir de l'avoir à nouveau au mois d'août.

2 août : Les événements de guerre ont l'air de se précipiter : avance sur les 3 fronts. A ce jour, les anglais sont à Pontorson ! Pauvre Mont Saint Michel ! En quel état va-t-il être ? Et Lisieux ? Malgré tout, nous vivons dans l'espoir d'une fin prochaine. Plus d'électricité du tout, plus de lettres d'Allemagne. Le dimanche 3 juillet nous avons eu ici un blessé par une balle de D.C.A. (croit-on). Le

---

[1] *Ce bombardement allié sur Angers, qui visait en particulier la gare, a eu lieu dans la nuit du dimanche au lundi de Pentecôte, le 28 mai 1944. Il précédait donc de quelques jours le débarquement.*

[2] *Jean Bouyer, de la famille Morinière, est le propriétaire exploitant de l'Hôtel de France, face à la Gare d'Angers.*

[3] ***Mgr Francis Vincent*** *possédait une petite résidence dans l'île de Béhuard, sur la Loire.*

[4] *Surnom familier de l'avion bombardier américain B 17.*

[5] *« Fiat voluntas tua » (Que ta volonté soit faite) : extrait de la prière du Notre Père.*

[6] *Grande propriété du docteur Victor Morinière, beau-père de Robert Chéné, située en périphérie d'Angers. Elle est demeurée dans la famille Chéné jusqu'en 2008.*

jeune Gravouille qui se trouvait à Coulaine [1] à la pêche a reçu 2 balles, l'une derrière l'oreille, qui a été extraite quelques jours après à l'hôpital d'Ancenis, et qui va le laisser sourd, l'autre à la cuisse. Il ne se passe pas de jours sans bombardements d'un côté ou d'un autre, mais nous n'avons pas grande frayeur, on s'y habitue. **Tonton** nous est arrivé samedi ainsi que Marie-Renée.

17 août : Depuis 15 jours que d'événements ! Puissent-ils être le prélude à la paix tant désirée, et du retour de notre enfant. En attendant, nous sommes coupés de tout le reste du monde. Dieu merci, Marie-Renée est ma « chère prisonnière » […]

Le dernier pont de Saint Florent a été brûlé ce matin par les Allemands. Les Américains sont à Angers et à Nantes ; pas de graves dégâts. La résistance allemande est faible, mais ils tiennent encore les ports de Brest, Lorient, et Saint-Nazaire. Le jour de l'Assomption la radio nous apporte la nouvelle du 2ème débarquement allié sur la côte méditerranéenne, de Nice à Marseille. Ça va hâter la libération de notre cher pays, puisque de notre côté les Alliés sont à Alençon, au Mans, à Falaise, etc.

29 août : Nous vivons toujours séparés du monde, et pendant ce temps, les événements se précipitent. La Libération de Paris par les Français, le 22 août [2] est venue nous réjouir le cœur, nous aimons à penser que nos pauvres exilés se réjouissent avec nous. Bordeaux, Marseille, et une vingtaine de chefs lieux de départements sont libérés par les patriotes français. On nous dit que notre gouvernement n'est plus à Vichy.

Pendant ce temps, La Chapelle voit défiler les restes de l'armée allemande dans ses rues ; hier, une quinzaine de véhicules de tous genres, tous plus piteux les uns que les autres, sont passés. Nous espérons bien ne plus les revoir. L'un d'eux disait : « Partons Berlin, pas rendus ! » C'est le renouvellement, en sens contraire, de ce que nous avons vu en 40.

31 août : Après avoir raflé 2 autos de la fabrique (finalement les enfants ont pu en récupérer une, mais, hélas ! pas celle qui leur rendait le plus de service), les allemands nous ont quitté, je l'espère, définitivement, et les F.F.I. nous ont délivrés ce matin. La veille, le même colonel et sa suite, avait libéré Saint Florent, et il s'était fait annoncer pour le lendemain, cependant qu'une dizaine de jeunes gens avaient passé la nuit sur les routes en cas d'alerte. Ce matin donc, le 31 août, toutes les maisons se pavoisèrent pour recevoir nos libérateurs. Mais là se place un fait douloureux : 2 autos de la police arrivent pour arrêter toute la famille Tuffreau *[?].* Après les avoir mis en voiture […] ils firent la fouille dans tous les papiers et valeurs. Des charges très graves pèsent sur eux, c'est tout ce que je puis noter aujourd'hui.

Des scènes regrettables se produisirent ; la foule venue pour accueillir les F.F.I. les accablèrent de leurs huées, et entonnèrent la Marseillaise, tandis que les cloches sonnaient. L'heure était vraiment mal choisie.

C'est dans la soirée que la vraie libération eut lieu ; le colonel arriva avec Francis et plusieurs autres ; la foule était enthousiaste, gerbes, couronnes au monument aux morts, visite à la Mairie, vin d'honneur, et quelques mots de bienvenue marquèrent la prise de possession. Le soir vers 7 heures eut lieu à Saint Florent une très belle fête ; la salutation aux couleurs, l'appel des morts (5 de Saint Florent) et le défilé. Derrière le colonel marchaient les combattants de 39-40, Francis et plusieurs autres avaient revêtu leur uniforme, les gendarmes leurs gants blancs, etc. Toute la foule, environ 2500 personnes, furent enthousiasmés. Discours de M. le Maire et de M. le Curé.

27 septembre : Marie-Renée vient de nous quitter après presque 2 mois de vacances ; son absence nous cause un grand vide, mais elle avait hâte de retrouver son champ d'action. Que le Bon Dieu l'aide et la garde ! Puissions-nous bientôt la revoir pour fêter le retour de notre exilé !

Nous avons vu ce matin défiler la 1ère escouade des F.F.I. Ils ont fait l'exercice devant l'Eglise, et sont repartis ensuite à leur cantonnement.

---

[1] *Lieu dit de La Chapelle Saint Florent, sur les bords de l'Evre, où se trouve un moulin.*

[2] *La date exacte de la Libération de Paris par le Général Leclerc est le 25 août 1944 (et non le 22).*

14 septembre : Marie-Renée nous apprend que **Tonton** n'est plus recteur. Voici d'ailleurs en quels termes elle s'exprime :

« Robert vous dira la nouvelle qui domine toutes les autres, et à laquelle je ne m'attendais guère : la démission volontaire de **Tonton.** Il a fait ce geste magnifiquement, et tout simplement pour sortir de l'impasse l'Université. *Il fallait que quelqu'un paie,* m'a-t-il dit, *et puisque je pensais donner ma démission dans quelques mois* [1]*, rien de plus simple que de la donner dès maintenant ; me voilà libéré, je vais pouvoir écrire !*

Vous devinez mes sentiments, ils rejoignent les vôtres. L'action de grâce domine la peine, et il est beaucoup moins difficile d'accepter cette volonté divine que certains peuvent le penser. C'est un Dieu très aimant qui conduit nos vies et nous ne pouvons pas ne pas nous réjouir de voir **tonton** enfin allégé de toute tâche pour se donner à celle, à l'unique, pour laquelle il soit fait, sa tâche d'écrivain […] »

19 septembre : Je doute que nos petits enfants et arrière petits enfants se rendront compte un jour de tout ce dont nous sommes privés au bout de 5 années de guerre. Hier soir, après quelques mois de disparition, le courant électrique nous est revenu ! C'était très bon d'être éclairé, de pouvoir faire la cuisine sans se noircir les mains. Cette situation était d'autant plus pénible que nous n'avions ni charbon, ni bougies, ni pétrole ! Nous courons après tous les objets de première nécessité : sel, allumettes, beurre. Et que dire des habitants des villes ! Avec les tickets qui ne sont plus honorés, ce serait la famine si nous ne nous débrouillons pas. Malgré tout, nous gardons le sourire, et pensons que nous sommes des plus favorisés […]

Voici ce que relate « Ouest France » dans son numéro du 19 septembre au sujet de la démission de mon frère :

« Mes regrets s'en vont à celui qui a voulu disparaître afin que l'Université vive. Je lui garde l'estime sans réserve que je lui avais vouée et mon affection que le temps ne pourra jamais affaiblir » (Extrait du discours de Mgr Gaillard, évêque de Tours) […]

Francis siège en ce moment comme juré à la Cour de Justice d'Angers ; c'est une Cour spéciale instituée pour juger ceux coupables de dénonciations et collaboration.

1945

Retour d'Allemagne de Maurice

.. avril 1945 : Je reprends ce journal au lendemain des vacances de Pâques. Notre réunion de famille s'est passée très agréablement. Marie-Renée est restée 4 jours et est repartie par Villedieu pour faire 3 journées rurales à Cholet.

Le 25 mai, *Marie Vincent relate se grande joie d'accueillir enfin son fils Maurice, de retour d'Allemagne où il était prisonnier depuis juin 1940.*

Nous étions à l'attendre à sa descente du train d'Angers. Ce sont Marie-Renée et Jeanne qui le virent les premières, et ensuite moi, et tous les autres membres de la famille présents à Angers. Les mots sont impuissants à décrire cette joie de ce revoir tant attendu. A l'arrivée à La Chapelle, tous ceux qui étaient restés l'accueillirent à la porte de chez nous, et ensuite ce fut la réception traditionnelle au son de toutes les cloches, avec gerbes de fleurs et drapeaux, puis vin d'honneur et chants appropriés par les jeunes. Maurice, malgré la surprise de cet accueil, tint à remercier toute cette foule accourue, et en particulier le Comité des Prisonniers qui avait tant fait pour l'envoi de colis.

[1] *A cette date,* ***Mgr Francis Vincent****, né en 1878, a 66 ans.*

Décès de Marie Vincent

Telles sont pratiquement les dernières lignes écrites le 7 juin dans son Livre d'Or par Marie Vincent. ***Le 24 août,*** *elle s'éteignit paisiblement au milieu des siens.*

Marie-Renée a écrit le récit des derniers jours de sa mère, qui est retranscrit en 2ème partie, page 148.

Le « Testament spirituel » de Marie Vincent est dactylographié et collé à la dernière page de son Livre d'Or :

Ceci est mon testament spirituel

Mes enfants et petits enfants bien-aimés,

Ce n'est qu'extérieurement que je vous quitte ; je resterai toujours avec vous, au milieu de vous, au fond de votre cœur. L'affection que vous vous porterez sera la preuve de l'amour que vous avez pour moi.

Rappelez-vous toujours que lorsque vous manquez à la charité, c'est moi-même que vous blessez.

Je vous demande à tous, très humblement, pardon de toutes les peines que j'aurais pu vous causer, bien involontairement, et je supplie le cœur de Jésus d'être toujours le roi et centre de vos cœurs.

Je vous confie à la Très sainte Vierge, chérissez-la ; je vous ai consacré à Elle dès avant votre naissance. C'est à elle que nous devons tout ce que Dieu nous a donné, et c'est sous son sourire que nous serons un jour tous réunis.

Je remercie ici mes deux enfants *[Maurice et Marie-Renée]* qui se sont consacrés au service de Dieu et des âmes ; c'est le plus grand bonheur que des enfants puissent donner à ceux qui leur ont donné l'existence. Je remercie également tous les ménages des petites âmes qu'ils nous ont donnés pour le plus grand bien de la religion ; j'espère de tout mon cœur que dans la deuxième génération…[1].

Si je meurs avant votre cher papa, entourez-le, je vous en prie, et soignez-le comme j'aurais pu le faire moi-même.

Je vous recommande aussi mon frère bien-aimé. *[Mgr Francis Vincent]*

Je lègue ce testament contenu dans le livre d'or de la famille à mon cher fils aîné René qui le lèguera ensuite à son fils aîné René-François.

Installation de Maurice, curé à La Pouèze

Le 30 septembre 1945, l'abbé Maurice Chéné, frère de Marie-Renée, revenu depuis quelques mois d'Allemagne, est installé en qualité de curé de La Pouèze, commune ardoisière du nord du Maine et Loire.

C'est son propre oncle, ***Mgr Francis Vincent****, qui prononce à cette occasion la traditionnelle allocution. Il y évoque, en termes très clairs, la « Doctrine sociale de l'Eglise »[2], qui ne semble pas encore être très bien acceptée de son auditoire, à la fois patronal et ouvrier, dans cette commune où l'extraction traditionnelle de l'ardoise y est particulièrement importante. De plus, la référence à Jésus, « Dieu-ouvrier », semble assez novatrice, surtout sous la plume d'un prélat qui s'est montré jusqu'ici plutôt conservateur.*

[1] *Cette phrase suspensive exprime un vœu qui ne fut pas exaucé : aucun de ses 23 petits enfants nés (ou à naître après sa mort) n'est entré dans les ordres. Il en est de même pour la génération des arrière petits enfants.*

[2] ***Sur la doctrine sociale de l'Eglise, voir en 3ème partie, la notice sur « Ces Dames de l'ENS » page 237.***

Depuis 1944, le monde a changé d'époque. L'Eglise a désormais tourné la page de ses compromissions avec l'Etat réactionnaire initié par le Maréchal Pétain, et se consacre alors à la reconquête de la classe ouvrière, passée majoritairement sous l'influence du Parti Communiste Français.

Marie-Renée, ainsi que toute sa famille - à l'exception de sa mère, décédée un mois auparavant - assistait très certainement à cette cérémonie. Elle en a conservé le texte dactylographié dans ses archives personnelles, car sa tonalité nouvelle avait du la réjouir, elle qui cherchera quelques années plus tard sa voie en direction de la « Mission de France » [1] récemment créée.

Voici le texte de cette allocution :

[L'abbé Maurice Chéné] fut envoyé comme vicaire dans une belle paroisse vendéenne, à Trémentines, [2] où, par une sorte d'attention de la Providence, il retrouvait la trace et le vivant souvenir d'un grand oncle, [3] qui, quarante ans plus tôt, y avait exercé le même ministère. Ce prêtre […] avait été en son temps comme un précurseur dans le clergé angevin. Il s'était passionné pour l'Encyclique fameuse de Léon XIII *[Rerum novarum, 1891]* sur la condition des ouvriers, rêvant lui aussi à une organisation sociale plus juste, moins dure pour ceux que les hasards de la naissance ont placé, comme disait le souverain Pontife, dans un état de « misère imméritée » […]

Déjà la pensée de son petit neveu, à Trémentines, était nettement orientée dans le même sens que la sienne. Pour lui, les Encycliques sociales des Papes ne sont pas, comme pour trop de chrétiens, de belles thèses doctrinales qu'on vénère de loin en paroles stériles, un éclair qui illumine un instant l'horizon et qu'on trouve normal de voir disparaître aussitôt sans laisser de traces. C'est la charte du travail dans un monde nouveau, soudain transformé par le machinisme, c'est le programme impératif dont il faut poursuivre l'application jusque dans le détail le plus concret. Il ne peut admettre, comme si c'était une fatalité naturelle et définitive, que la répartition des biens de la terre soit maintenue dans cette inégalité violente, trop pour les uns, pas assez pour les autres, dont le Pape Pie XI allait faire bientôt une description si pathétique, et trop ignorée, dans son Encyclique Quadragesimo anno *[1931].* Et, avec de jeunes prêtres ses amis, il se met à l'étude des moyens pratiques et chrétiens de réduire par des institutions nouvelles de telles discordances [4]. […]

Il était en plein apostolat militant, aux prises parfois avec des difficultés qui ne venaient pas toutes d'où il pouvait les attendre [5], lorsque la guerre éclata […] Il est, après le désastre de juin 40, emmené comme prisonnier en Allemagne avec 1.500.000 jeunes Français, ses camardes.

---

[1] ***Sur la Mission de France voir aussi en 3ème partie, page 220, la notice du Père Louis Augros.***

[2] L'abbé Maurice Chéné est vicaire de Trémentines de 1930 à 1932, puis est nommé ensuite dans diverses paroisses populaires d'Angers. Mobilisé en 1939, il reste prisonnier en Allemagne de 1940 à 1945.

[3] L'abbé Augustin Vincent (1853-1911) est vicaire à Trémentines dans les dernières années du XIXème siècle. C'est à cette période qu'il célèbre la messe de mariage de sa sœur Marie avec René Chéné, le 3 mai 1898, à La Chapelle Saint Florent. Il meurt curé de Saint André de la Marche en 1911. Il est l'oncle paternel de Marie, et donc le grand oncle de Maurice et de Marie-Renée.
Dans son Livre d'Or, Marie Vincent écrit également quelques lignes en 1941 à propos de ce même grand oncle Augustin Vincent, Mais la tonalité est beaucoup plus conventionnelle que celle de son frère :
Mgr l'envoya vicaire […] à Trémentines où il avait un très vieux curé. Là, il donna toute sa mesure ; son souvenir est encore très vivant. Dans cette bonne paroisse, il a laissé surtout le souvenir d'une charité sans borne, et il eut la joie de convertir toute une colonie de la Petite Eglise *[Eglise schismatique ultraconservatrice, présente dans certaines régions de l'Ouest, ne reconnaissant pas le Concordat de Bonaparte de 1801, qui mettait fin à la Constitution civile du clergé de 1790 imposée par la Révolution]*, au moins une trentaine de personnes. De ces convertis, il y a aujourd'hui des prêtres et des religieuses qui bénissent le bon vicaire de voici plus de cinquante ans […]

[4] Il s'agit par exemple de « patronages » paroissiaux qui permettent aux enfants des classes populaires de disposer d'équipements sportifs et culturels hors des temps scolaires, tandis que leurs parents sont au travail, et qui assurent aussi une formation chrétienne (catéchisme, Action Catholique des Enfants : Cœurs Vaillants, etc.) L'abbé Maurice Chéné crée aussi un « cinéma » pour les jeunes, dont la gestion s'avéra malaisée.

[5] ***Mgr Francis Vincent*** *semble évoquer à cet endroit que certains milieux catholiques eux-mêmes - sans doute quelques riches notables conservateurs de l'avant guerre, dans sa propre famille peut-être ? - ne voyaient pas d'un bon œil la Papauté prôner davantage de justice sociale dans les entreprises…*

Il y continua son apostolat auprès d'eux dans toute la mesure qui lui était permise. Et lorsque la décision intervint, il y a deux ans, de transformer 250.000 de ces prisonniers en travailleurs, il se trouva compris dans ce contingent.[1]

La situation nouvelle ne le déconcerta pas. Elle lui apparut au contraire tout de suite comme une disposition de la Providence qui lui permettait ainsi d'entrer plus intimement en communion de pensée et d'action avec le monde du travail, de faire une expérience personnelle de ses préoccupations, de ses besoins, de ses fatigues.

Il l'écrivit à Mgr l'Evêque d'Angers, qui lut sa lettre dans la chaire de la Cathédrale. Il s'y disait fier d'être devenu prêtre-ouvrier [2] à l'imitation du Maître qui avait Lui-même choisi d'être Dieu-ouvrier. […]

*Quant à **Mgr Francis Vincent**, après sa démission brutale en septembre 1944 de sa charge de recteur de l'Université Catholique d'Angers, il s'est retiré auprès de sa sœur à La Chapelle Saint Florent, et y rédige son dernier ouvrage, consacré à Anne-Marie de Demandolx-Dedons, qui paraîtra en 1948. Sans doute consulte-t-il de temps à autre sa nièce sur ce qu'elle a connu avant guerre de l'enseignement de l'Ecole Normale Sociale, et des œuvres pour les jeunes filles ouvrières de la région parisienne, où Anne-Marie avait précédé Marie-Renée.*

Voir en 3ème partie, page 293, les extraits de cet ouvrage.

Ainsi s'achève pour Marie-Renée, après le retour de son frère prisonnier, et le décès de sa mère, la période marquée par six années de guerre, de 1939 à 1945, qu'elle a vécue en demeurant très proche de sa famille et de ses racines.

Du point de vue professionnel, elle y a connu, dans ses fonctions de Directrice adjointe de la toute récente Ecole Normale Sociale de l'Ouest, de nouvelles responsabilités d'encadrement pédagogique et d'animation sociale, en continuité avec ses engagements parisiens d'avant guerre.

Malgré la démission de son oncle recteur de l'Université Catholique de l'Ouest en septembre 1944, Marie-Renée a certainement continué à travailler dans la même structure pendant toute l'année 1945, car son entrée comme assistante sociale de la Mutualité Sociale Agricole à Montreuil-Bellay, qui est son emploi suivant, porte sur son curriculum vitae seulement la date de 1946.

Pendant cette année 1945, où la guerre se poursuit encore jusqu'en mai, et pendant laquelle la nouvelle administration gaulliste se met lentement en place pour reconstruire le pays et panser ses plaies, le travail social ne devait pas manquer.

*Par ailleurs, les autorités de Rome ayant tardé pour accepter que le poste de recteur de l'UCO, après la démission de Mgr Francis Vincent, soit déclaré vacant et y nommer un successeur, c'est probablement l'abbé **Paul Pinier** - qui ne sera nommé évêque coadjuteur d'Alger qu'en 1947 - qui a assuré l'intérim, en sa qualité de secrétaire général de l'institution depuis 1935, et qu'il connaissait donc très bien.*

---

[1] *Cette possibilité de travail « libre » en Allemagne ne fut pas accordée facilement aux prêtres prisonniers. Dans son Livre d'Or, Marie Vincent note, à propos de son fils Maurice, les étapes de cette évolution :*
- Le 11 juin 1943 : Une lettre reçue avant hier et datée du 2 mai nous laisse prévoir que le kommando *[unité de travail forcé]* où il se trouve doit devenir libre. Mais avant de nous réjouir il nous faut attendre un autre courrier, parce qu'il a demandé conseil à l'aumônier du stalag.
- Et le 23 juin : L'espoir au sujet de Maurice est en effet évanoui : sa carte du 20 mai nous dit qu'aucun prêtre ne peut devenir travailleur libre ; comme son kommando le devient, il va être obligé de changer.
Ce n'est qu'au mois d'août que sa « libération » fut autorisée : « La transformation de Maurice en travailleur libre […] nous donna l'espoir d'une permission, mais […] elle devient bien problématique. »
Maurice ne rentre en France qu'en mai 1945.

[2] *Cette lettre est malheureusement perdue. Mais les citations qu'en fait ce jour-là **Mgr Francis Vincent** sont très significatives de l'engagement « social » de l'abbé Maurice Chéné, approfondi en tant que « travailleur libre » en Allemagne, prêtre au sein du monde ouvrier, comme s'y préparent alors les pionniers de la Mission de France. Les cures de La Pouèze, puis de Brion, ne furent pas faciles pour l'abbé Maurice Chéné. Il y était mal accepté par les milieux traditionnels, qui le jugeaient trop engagé aux côtés de la classe ouvrière, et celle-ci se montrait méfiante envers lui comme membre du clergé. De ce fait, peu de personnes le saluaient dans la rue, et assistaient aux offices. Affaibli physiquement par ses cinq années en Allemagne, il mourut à 62 ans en 1963.*

4

LA MUTUALITE SOCIALE AGRICOLE A MONTREUIL – BELLAY

1946 - 1950



On parle même de coopératives d'ordures, à l'exemple des ruraux de Maine et Loire… J'ai relu mon rapport sur les machines à laver, etc., et nous avons transposé !!

Lettre à sa famille du 6 octobre 1956

Entre 1946 et 1950, Marie-Renée occupe un emploi d'assistante sociale à la Mutualité Sociale Agricole du Maine et Loire, dans le secteur de Montreuil-Bellay, situé au sud est du département.

C'est la période la moins bien documentée de sa vie. Sa mère, qui a tenu son Livre d'Or pendant toute la durée de la guerre, n'est plus de ce monde pour rapporter fidèlement les allées et venues de sa fille au domicile de ses parents, en fonction de ses diverses occupations professionnelles, comme elle le fit jusqu'à son dernier souffle.

L'Ecole Normale Sociale d'Angers, hébergée dans les locaux de l'Université, est passée dans d'autres mains que celles de son oncle recteur, à la suite des bouleversements de la Libération. Marie-Renée y travaille encore toutefois jusqu'en 1946, mais il n'est pas certain, en raison de sa proximité familiale avec l'ancienne équipe, qu'elle y assume toujours les fonctions de directrice adjointe qui étaient les siennes depuis 1940.

Mais il ne semble pas que Marie-Renée ait envisagé à cette époque de retourner travailler en région parisienne où elle avait débuté sa vie professionnelle dans le milieu associatif catholique créé par ***Andrée Butillard,*** *ni qu'elle ait gardé après guerre des liens étroits avec l'ordre de Notre Dame du Travail, où elle s'était engagée dans les années 30. Pour le moment, à 34 ans, il lui faut donc donner une nouvelle orientation à sa vie professionnelle.*

La mémoire familiale conserve de la part de Marie-Renée une confidence au sujet du choix qu'elle fera alors de la Mutualité Sociale Agricole (MSA) à Montreuil-Bellay. Certaines personnes qu'elle avait préparées au travail social dans le cadre de l'ENS d'Angers lui avaient, paraît-il, fait remarquer qu'elle enseignait, au cours de journées ou sessions de formation, des pratiques professionnelles qu'elle n'avait jamais exercées personnellement en milieu rural. Marie-Renée aurait donc décidé de relever le défi !

Même si toute sa famille est active dans le monde industriel de la chaussure, la vie rurale ne lui est pas totalement inconnue, car La Chapelle Saint Florent connaît encore une activité rurale certaine, avec la vigne, l'élevage, et la culture de certaines céréales. Mais pour mieux se préparer à cette nouvelle tâche dans un milieu qu'elle connaît peu, elle passe un « Certificat de spécialisation rurale d'assistante sociale », délivré par le Ministère de l'Agriculture le 31 décembre 1946. Elle fait aussi pour la première fois de sa vie le choix de travailler dans un milieu totalement laïc, celui de la MSA, qui gère progressivement, depuis 1930, les diverses mesures de protection sociale au bénéfice du monde agricole.

Mais les temps ont changé. C'est la période de l'après guerre, de la Reconstruction, du « Plan Marshall », et des grandes mutations techniques, économiques et sociales. Autour des équipes de la Jeunesse Agricole Chrétienne (JAC) masculine ou féminine (JACF) les mentalités traditionnelles des exploitants évoluent, en même temps que les techniques : la mécanisation avec les tracteurs, l'emploi intensif des engrais et des semences sélectionnées, etc. Les rendements augmentent, les revenus et les niveaux de vie aussi, et les mutuelles, les coopératives, les associations spécialisées se développent. Ainsi, se crée l'Association des Familles Rurales du Maine et Loire, qui est alors présidée par Robert Chéné, le frère de Marie-Renée.

A cette époque-là, la JAC et la JACF furent aussi à l'initiative d'importantes innovations, comme par exemple, dans tout l'Ouest, l'organisation d'une exposition itinérante, entre 1947 et 1950, intitulée « La Maison rurale », qui présentait, grandeur réelle, une habitation-type transportée par camions, où les aménagements des locaux existants préconisaient que le jeune couple présent à l'exploitation ne cohabite plus avec les parents. Par ailleurs, les aumôniers de la JACF déconseillaient fermement aux jeunes filles d'aller danser et flirter dans les bals ruraux du samedi soir, trop mal fréquentés…

Marie-Renée, à ce poste modeste de Montreuil-Bellay, mais avec son expérience et son dynamisme, a sûrement initié ou accompagné bien des initiatives dans le domaine social, comme la mise en commun de machines à laver itinérantes, pour alléger les tâches ménagères. Elles lui seront utiles lorsque qu'elle sera, quelques années plus tard, en poste en Algérie, au bidonville de Boubsila, pour improviser, dans des conditions bien différentes, des initiatives collectives novatrices.

1946 – 1947 – 1948

De ses cinq années de travail à Montreuil-Bellay, Marie-Renée a gardé au moins l'amitié d'une famille, celle de ***Simone et Georges Girouy*** [1]*, qui y exerçait la profession de Docteur vétérinaire. Après son départ en Algérie, elle leur écrit le 6 février 1955 une courte carte, qui fait, en peu de mots, le lien entre le passé et le présent, et donne un très faible aperçu sur l'activité qu'elle menait à ce poste :*

Chère Simone

Pas le temps d'écrire, mais le cœur reste très proche ! Je vois combien vous vous donnez avec Georges à tout ce qui nous tenait à cœur : l'Association Familiale en voie de rejaillissement, les petites vieilles, les isolés…

Et vos enfants qui vous poussent en avant ! Dieu accroisse votre Force et votre Joie, pour eux, pour nous tous. Le **foyer Daclin** est tellement ici l'image de ce que vous étiez là bas : je ne fais qu'y penser.

Contrairement à ce que m'écrivait grand-mère Rochard *[mère de Zabeth Chéné],* je suis de plus en plus accrochée à l'Afrique, et ne pense nullement rentrer […]

Merci à la jeune pharmacienne qui vous aide pour nos enfants demi-nus.

Tendresses de votre Marie-Renée

Un an plus tard, 16 mars 1956, en pleine période troublée des événements d'Algérie, et sachant que Marie-Renée travaillait à Alger, mais n'ayant pas de courrier, l'épouse du ***Docteur Girouy*** *a écrit à la famille Chéné de La Chapelle pour lui faire part de ses inquiétudes et demander des nouvelles.*

Je me permets de vous écrire étant très inquiète sur le sort de notre chère Marie-Renée. Nous pensons à elle chaque jour. Nous causons d'elle à chaque instant, et cependant je me sens impuissante à lui écrire longuement. Je me demande ce qu'elle devient et ce qu'elle pense de l'avenir prochain. En un mot, si cela ne vous dérange pas trop, vous serait-il possible de me dire ce que vous avez d'elle comme nouvelles.

Je sais combien elle est persévérante dans la tâche qu'elle a entreprise, mais sa santé tient-elle le coup dans une situation si pénible ?

Et tous les vôtres ? J'espère que de ce côté vous avez moins de soucis. Ici nous allons tous bien et partons tous pour 15 jours à Noirmoutier, sauf le papa qui reste au travail.

Toutes nos bonnes amitiés et à bientôt de vous lire.

Claudine Ruelleux-Girouy*, la fille de Georges et Simone Girouy, avertie par Jeanne Raffegeau du décès de Marie-Renée, lui écrira en juillet 2000 une lettre où elle exprime beaucoup de reconnaissance.*

Voir ce texte en 3ème partie « Témoins et témoignages », page 273.

[1] *Une rue de la commune porte actuellement son nom. Par contre, il n'existe plus de bureau de la Mutualité Sociale Agricole à Montreuil-Bellay, les services ayant été regroupés à Doué la Fontaine, en raison de la diminution importante du nombre d'exploitations agricoles.*

1949

A la recherche d'une nouvelle orientation…

Après plusieurs années de travail social à la Mutualité Sociale et Agricole de Montreuil-Bellay, Marie-Renée cherche à réorienter son activité professionnelle, et également son engagement religieux, afin de trouver une nouvelle voie que celle suivie précédemment avec la congrégation de Notre-Dame du Travail et l'Ecole Normale Sociale.

Sa motivation de changement n'est pas clairement exprimée, mais lorsqu'elle acceptait à son retour en France, dans les années 70, de parler avec certains de ses neveux et nièces des raisons qui l'avaient conduite à partir en Algérie en 1950, et à s'éloigner de fait des cercles où elle avait vécu et travaillé jusqu'ici, elle répondait, un peu par boutade :

« C'était un milieu trop bourgeois pour moi ! »

Sous ce qualificatif, Marie-Renée englobait sans doute à la fois ***« Les Dames de l'ENS »****, le réseau de l'UCO angevine, les notables de Montreuil-Bellay, et peut-être même sa propre famille…*

Elle est donc à cette époque, en 1949-50, en recherche de nouvelles perspectives, en particulier grâce aux contacts qu'elle noue alors avec quelques conseillers ou conseillères spirituels :

- Une carmélite cloitrée du Carmel de Lisieux. La fréquentation de ce sanctuaire remonte à ses années de jeunesse, et demeure pour elle un lieu de référence, surtout depuis que le séminaire de la Mission de France s'y est aussi implanté en 1941.

- quelques prêtres de cette Mission de France - le Père André Lévêque et le ***Père Louis Augros*** *- qu'elle a rencontrés en diverses circonstances, et qui lui ont également rendu visite à Montreuil-Bellay.*

- Le Père Henri Holstein, jésuite, et d'autres encore, sans doute, dont les traces sont perdues…

De ses recherches, et des réponses qu'elle a éventuellement trouvées, elle n'a gardé que deux lettres, qui furent sans doute décisives pour orienter Marie-Renée vers la voie qui fut finalement la sienne : l'Afrique…

*La première, datée du 4 juillet 1949****,*** *reçue de Sœur Madeleine de Saint Joseph, Carmélite à Lisieux, qu'elle a rencontrée en son couvent à la dernière Pentecôte, et qui est une réponse à l'un de ses courriers.*

Il semble bien, selon les indications - et les prières - de Sœur Madeleine de Saint Joseph, que c'est finalement ***Monseigneur Paul Pinier****, ancien secrétaire de «* ***Tonton Monseigneur*** *» à l'Université Catholique d'Angers, et alors évêque coadjuteur d'Alger, qui ait été l'intermédiaire éclairé entre Marie-Renée, en recherche de nouveaux horizons spirituels et sociaux, et l'****abbé Jean Scotto****, curé de Hussein-Dey, qui allait l'embaucher pour sa paroisse, et où elle trouverait bientôt l'équipe qui la soutiendrait.*

Voici tout d'abord la lettre reçue de cette carmélite :

Ma chère petite sœur,

Je vous remercie du fond du cœur de votre si bonne lettre ; j'espérais confier ma réponse à votre cher **« Tonton Monseigneur »,** mais je n'ai pu réussir à la préparer en temps voulu. D'ailleurs, vous le savez, c'est surtout par la prière que les carmélites « correspondent » avec ceux qui leur sont le plus chers, et je ne me prive pas de le faire avec ma vaillante petite amie fraternelle, depuis notre « fusion » de la Pentecôte.

Oui, ayons confiance en Celui qui nous conduit et qui a la puissance de renouveler la face de la terre. Je vais demander une neuvaine [1] en communauté à partir du 16 juillet à l'intention de votre prochain contact - qui semble devoir être décisif - avec le cher **Monseigneur Pinier.** (Il doit avoir rencontré à Alger ma sœur Gertrude, qui est fille de Saint François de Sales à l'Institution Jeanne de Chantal : elle aussi, elle est en admiration [2] devant lui. […]

Votre humble grande sœur - intimement unie par Thérèse à votre apostolat, à vos rêves de sainteté personnelle - qui compte pour sa part en vos bonnes prières.

---

[1] Une neuvaine est une forme de dévotion qui se déroule sur neuf jours au cours desquelles sont récitées des prières à une intention particulière.

[2] Marie-Renée avait donc déjà confié à cette religieuse son « admiration » pour ***Mgr Paul Pinier,*** *qui remontait certainement aux années de l'UCO, et qui perdurera…*

La seconde lettre, datée du 27 septembre 1949, est reçue du ***Père André Levesque,*** *qui est, avec* ***le Père Louis Augros*** *(qu'elle retrouvera plus tard en Algérie) l'un des premiers animateurs du séminaire de la Mission de France ouvert à Lisieux en 1941. Il lui écrit de la petite station de Gourette, dans les Pyrénées Atlantiques.*

Il s'efforce de persuader Marie-Renée que la nouvelle « Mission de France féminine » n'est pas faite pour elle, car ce sont des « contemplatives », et qu'il faut « être dans le bain » dès le début…

Cependant, il faut noter que parmi les rares documents conservés par Marie-Renée dans son Missel figure un texte de Madeleine Delbrêl (1904-1964), proche de cette communauté, et assistante sociale à Ivry sur Seine, qu'elle a peut-être rencontrée à cette époque.

Voir ce texte de Madeleine Delbrêl intitulé « Bienheureux les Pauvres » page 115.

Nelly Forget, à propos de cette recherche infructueuse, évoque la réflexion désabusée de Marie-Renée avouant un jour que si elle n'avait pas été encouragée dans cette voie missionnaire en milieu ouvrier, c'est surtout parce que « elle était fille de patron »…

Marie-Renée,

J'ai lu votre lettre, en plein brouillard, en attendant un car qui ne venait pas, sur la route du col d'Aubisque *[1709 m]* où je suis, en silence, pour 15 jours […]

Ce brouillard, cette attente, ce car qui ne vient pas, tout cela cadrait assez bien avec votre lettre ! Marie-Renée, nous sommes entre les mains de Dieu ! C'est Lui qui nous conduit ! Comme il conduit les petits oiseaux : pas un ne tombe… Il est une preuve de pauvreté que j'apprécie, c'est de n'avoir que deux jours sûrs devant soi… Je rends grâce à notre Père, qui nous met dans cette insécurité totale, qui est le Christ normal de la foi ! Ne cherchez pas à percer le brouillard… Brusquement, sans qu'on sache pourquoi, le soleil, d'un moment à l'autre, le percera, et la lumière éclairera la route qui nous paraissait bouchée quelques minutes plus tôt !! Comme Dieu nous parle par la nature !!!

Vous avez une tâche actuelle à faire, donnez-vous y ! Pensez à son Royaume dans ce pays de Montreuil, où Il vous a envoyée, et Lui, Il s'occupera de vous… C'est une question de confiance, et de foi ! Je ne veux pas, par là, enterrer le travail de l'Esprit Saint en vous. Je veux simplement vous aider, Lui « laisser sa liberté de manœuvre. »

Pour la Mission de Paris, les communautés sont assez différentes suivant les secteurs. Pour mon compte, je ne pense pas que vous soyez faite pour la « Mission de France féminine » (Mimi *[Josset]* et P. Laporte à Ivry). Ce sont des contemplatives ! Et puis il faut être prise dès le début de sa formation dans le bain…

Mais il y a place, comme vous l'a dit le **Père Augros**, pour des équipes travaillant sur le social, en plein secteur païen et sous humain *[sic].* Je pense que l'Afrique vous offrirait cela ! Reste à trouver l'équipe[1]. L'épaulement serait à trouver sur place. Evidemment, ce n'est pas tout tracé comme voie, mais c'est ainsi qu'on accède à la vie de Foi pure, et à la totale pauvreté !

En dernière analyse, je m'en remets au Père Holstein. J'aurais bien aimé le rencontrer. Tout ce que je vous dis est à titre d'information, puisqu'il me semble assez bien vous connaître, et connaître aussi un peu la Mission de France féminine.

Quant à la possibilité de faire un essai dans le monde des artistes peintres, il faudra y réfléchir…. Dieu donnera des signes ! Mais nous en recauserons…

[1] *Passage souligné en rouge par Marie-Renée, ce qui confirme son importance pour la suite. L'équipe sera effectivement trouvée à Hussein-Dey autour des prêtres de la Mission de France et de la* ***famille Daclin,*** *ainsi que des filles de la Mission de France (Jeannette Jamain, Christiane Barbaut, et Colette Gallais)*

En attendant, je vais prier le Seigneur Jésus pour qu'Il vous établisse dans sa paix, et son abandon à la volonté d'un Père qui vous aime, Marie-Renée, beaucoup…

J'ai gardé un excellent souvenir de notre soirée à Montreuil. La dernière journée Equipe prévue n'a pas abouti. Il faudra remettre ça.

Au revoir. Que n'étiez-vous là avec vos pinceaux, ces derniers jours, dans ce pays sauvage plein de lumière ! Je me repose très bien.

Prions l'un pour l'autre.

Du Père Henri Holstein, prêtre jésuite, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, et aussi aumônier national des gitans, avec lequel Marie-Renée a suivi une retraite à Angers à la fin de 1949 sur le thème « Renoncement et épanouissement », elle a conservé une lettre datée du 26 décembre dans laquelle il lui écrit ceci :

[…] J'ai bien prié pour vous, en ce saint jour de Noël. Que pour vous luise bientôt la lumière attendue, et que la pâle lueur de l'aurore fasse place au grand jour […] Pour vous aussi « une lumière resplendira, et c'est un peuple nombreux » [1] à qui vous aurez à porter le témoignage de l'Evangile. Bonne et sainte fête de Noël, et bonne année. Ayez confiance, et soyez sûre que le Seigneur vous conduira dans ses sentiers, à la fois hérissés et doux…

Il n'était donc pas facile, au milieu des tensions politiques et sociales de l'après guerre, de trouver sa voie pour « une fille de patron » qui ne se sentait pas à l'aise dans « un milieu trop bourgeois », et qui n'avait pas une vocation « contemplative » dès l'enfance, mais qui souhaitait vivement œuvrer au service des plus pauvres…

Cependant, âgée de 39 ans, enrichie de plusieurs expériences sociales nouvelles, mais n'ayant jamais quitté la France, ni s'être éloigné beaucoup de sa famille, elle part en Afrique…

[1] *Allusion à un passage biblique du prophète Isaïe (9, 1), qui est considéré comme l'annonce de la Nativité. Le « peuple nombreux » est pour Isaïe celui des Juifs. Pour Marie-Renée, ce sera celui de l'Islam…*

5

LES ANNEES ALGERIENNES

L'aventure du centre social de Boubsila

1950 – 1957



Cette soi-disant France qu'est l'Algérie (*10 avril 1955)*

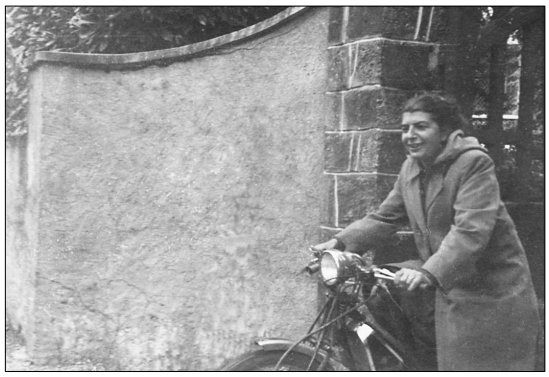
Quel paradis serait l'Algérie si les hommes ne s'acharnaient pas à en faire un enfer ! (*6 octobre 1956)*

Lettres à sa famille

Le seul nom de Boubsila, « père-l'oignon », « père-la-misère », était pour moi un programme.

La bienvenue sur toi : tu es ici dans ta famille,
ô ma sœur, tu nous es revenue, et tu restes avec nous

Mémoire de l'E.P.H.E.



Marie-Renée franchit à motocyclette le portail de la maison de sa sœur Jeanne à Villedieu La Blouère, quelques jours avant son départ pour Hussein-Dey

Le travail en solitaire de la première année

Juin 1950 : Marie-Renée s'installe à Hussein-Dey, et s'occupe immédiatement du bidonville de Boubsila, où elle exerce d'abord des fonctions d'infirmière, dans le cadre du Centre de santé municipal, dirigé par le Docteur Dumas. Elle y est recrutée, avec l'appui de ***l'abbé Jean Scotto****, curé de la paroisse, mais sans rémunération, disposant seulement de la couverture sociale. Les autres infirmières de ce centre ont renoncé à s'y rendre, même à temps très partiel, en raison des conditions de travail qui y sont très pénibles, car elles y « recevaient même des pierres », écrira plus tard Marie-Renée dans son Mémoire.*

De plus, la municipalité pied noir d'Hussein-Dey (de tendance « socialiste », pourtant) refuse de financer le moindre aménagement public dans le bidonville, qui n'a à ses yeux aucune existence légale, et qui n'abrite que des populations musulmanes marginales et plus ou moins délinquantes…

Sur place, Marie-Renée ne dispose que d'un local très rudimentaire, et de l'aide d'une seule auxiliaire. Elle s'y rend au début en autobus, et essaie de finir le trajet en auto-stop pour atteindre le bidonville non desservi par les transports en commun. Pour plus de sécurité, elle revêt alors sa blouse d'infirmière. Ensuite, elle put faire le déplacement avec une camionnette du Centre de santé. Le Docteur Roger Garrie vient régulièrement donner des consultations et délivrer des ordonnances qui permettent d'obtenir gratuitement les médicaments indispensables.

Elle loge pendant la première année (1950-1951) dans la Maison des Sœurs de Saint Vincent de Paul à Alger, mais elle ne s'y sent pas assez indépendante [1]. Elle accepte alors d'être hébergée l'année suivante (1952-1953) par sa jeune amie du Service Civil International, ***Eliane Gautron*** *(dite « Ratoune »), en haut de la Casbah, près du Fort l'Empereur, dans une vieille maison mauresque qui abrite le jardin d'enfant de la paroisse de la Sainte Croix, que dirige Ratoune.*

Puis, après le décès de son père en mai 1953, grâce à une avance sur héritage accordée par ses frères, elle fait l'acquisition d'une petite baraque en bois que les sœurs lui permettent d'implanter dans leur jardin. Elle appelle cette minuscule maison « Dar es Saada », la Maison du Bonheur… [2],

Dès le début de son séjour, Marie-Renée a été présentée par le curé ***Scotto*** *au couple* ***Daclin****,* ***Charles et Charlette,*** *qui l'accueillent avec une grande générosité et qui deviendront des amis pour toujours; seule la maladie en fin de vie les séparera.*

A Montreuil-Bellay, elle avait déjà expérimenté avec les ***Girouy*** *combien il était important pour elle de faire équipe avec un couple. Outre un choix affectif, c'était une ligne de conduite qu'elle s'était donnée quand elle avait cessé de prendre appui sur une communauté.*

Elle prend tous ses déjeuners chez les ***Daclin.*** *Ellen, leur fille unique se rappelle : « A partir du moment où Marie-Renée est arrivée, notre famille n'a plus compté trois mais quatre personnes ... Elle se montrait parfois jalouse des nouveaux venus et elle aurait voulu préserver l'intimité de notre petit quatuor ». Car le* ***Père Scotto,*** *puis son remplaçant, le Père Moreau confient au couple* ***Daclin*** *des jeunes qui traversent un passage*

---

[1] *Cette institution est dirigée à l'époque par Mère Danielle Lara, qui est devenue une grande amie de Marie-Renée. Elles se sont retrouvées au Liban, où elle avait pris la direction d'une autre maison de l'ordre. Elle a ensuite quitté l'habit, et s'est installée en France à Tours avec son amie libanaise Salwa, Marie-Renée leur rendait souvent visite.*

[2] *A la même époque, en août 1954, la première pierre d'une nouvelle cité HLM de 700 logements est posée en grande pompe sur les hauteurs d'Alger, conçue par l'architecte Fernand Pouillon à la demande de Jacques Chevallier, le nouveau maire de la ville, pour « résorber les bidonvilles ». Elle s'appelle « Diar es Saada » (La Cité du Bonheur). Il n'est pas impossible que Marie-Renée se soit inspirée par ironie de cet événement pour baptiser sa maisonnette. Cependant celle-ci n'est pas en béton, mais en bois, comme les baraques du bidonville…*

difficile (les esseulés, les nouveaux arrivants, ceux qui sont en rupture de séminaire ou qui ont quitté une congrégation, etc ...)

Pourtant de son côté, Marie-Renée est la pourvoyeuse de ceux qu'on appellera « les Beni-Daclinet » : elle invite à leur table la plupart des jeunes qui viennent l'aider à Bérardi et qui trouvent dans ce foyer un lieu exceptionnel de convivialité, où chaque jour on assiste au miracle de la multiplication des biftecks et des frites, et à l'improbable rapprochement, en temps de guerre, de jeunes de tous horizons.

Quand Marie-Renée aura, avec « Dar es Saada » son propre lieu de vie, elle invitera fréquemment ses ami(e)s chez elle, mais la maison ***Daclin*** *restera pour elle et pour tous, le « quartier général », ouvert en permanence aux rencontres tous azimuts (chacun savait que la clé de l'appartement était dans la boîte aux lettres et que cette boîte n'était pas fermée)*

Pour faire revivre cette partie si importante de sa vie, il existe divers témoignages écrits, dont celui de ***Germaine Tillion*** *recueilli par le grand journaliste Jean Lacouture, dans sa biographie paru en 2000 intitulé « Le témoignage est un combat » :*

« […] Marie-Renée Chéné, cette assistante sociale vendéenne avait été enlevée à son bocage originel, où elle déployait de remarquables qualités de courage et d'efficacité, et implantée dans la banlieue d'Alger par un personnage hors du commun, que bon nombre de témoins de la tragédie algérienne situent parmi ceux qui se seront élevés au dessus des faits pour tenter de dessiner ou de préfigurer une Algérie nouvelle.

Il s'appelait **Scotto**, était originaire d'Algérie, et curé d'Hussein-Dey, ne refusait sa porte à personne, quoiqu'il lui en coûtât, et vouait sa vie à la paix entre les communautés. Ayant fait la connaissance de Mlle Chéné en France, il la persuada que le dévouement qu'elle déployait du côté d'Angers trouverait un meilleur emploi parmi les misérables de la périphérie algéroise, et il lui trouva l'affectation la plus exigeante : le bidonville de Boubsila-Bérardi, où la plus ardente charité avait bien lieu de se manifester.

Charité ? Le mot est impropre. Non que Marie-Renée Chéné en manquât - mais elle y ajoutait un très vif sens de l'organisation qui, joint à l'ingéniosité pittoresque et entraînante de l'abbé **Scotto**, tendait à muer l'assistance en organisation, en rénovation. […] »

De son côté, l'abbé Jean ***Scotto****, raconte dans le livre publié en 1995 par Andrée Dore-Audibert, « Des françaises d'Algérie dans la guerre de libération » :*

[…] J'étais jeune curé à Hussein-Dey et ma paroisse attirait une certaine catégorie de personnes, entre autres des assistantes sociales. J'avais embauché aux frais de la paroisse une assistante sociale, Marie-Renée Chéné, venue en Algérie avec le Service Civil International [1] […] Le rôle d'un petit groupe d'assistantes sociales, **Simone Galice**, Emma Serra et Marie-Renée Chéné a été déterminant pour la création du premier centre social en milieu algérien destiné à venir en aide à la population la plus démunie du quartier.

L'une de collègues de Marie-Renée, Emma Serra (1917-1999), née en Algérie, et qui travaille dans le bidonville voisin de Bel Air, remarque alors plus tard :

Marie-Renée Chéné qui arrivait de France avec un autre regard, se méfiait de moi, et elle avait probablement raison. Que peut comprendre une pied noire à la communauté musulmane qu'elle a toujours ignorée ?

Voir aussi en 3ème partie « Témoins et témoignages » le récit de Marie-Thérèse Brau page 224.

[1] ***L'abbé Scotto*** *est ici dans l'imprécision sur deux points (à moins que ses propos n'aient pas été fidèlement rapportés…). En effet, Marie-Renée n'est pas « embauchée » par la paroisse, qui ne lui assure que la couverture sociale pour le compte du Centre social municipal, où elle travaille sans rémunération. De plus, elle n'est pas venue en Algérie par le Service Civil International, mais par l'intermédiaire de* ***Mgr Paul Pinier.*** *Par contre, avec l'arrivée de* ***Nelly Forget*** *en juillet 1951, et de plusieurs autres volontaires par la suite, les divers chantiers du SCI à Boubsila ont été très importants dans l'aménagement progressif du bidonville.*

Les débuts d'une petite équipe

***Nelly Forget**, jeune volontaire du Service Civil International, arrive en Algérie en mai 1951, pour prendre la responsabilité de la branche algérienne de ce mouvement. Des Petits Frères de Jésus, qu'elle rencontre à Alger, lui conseillent de prendre contact avec Marie-Renée. Voici comment elle raconte leur première rencontre :*

[…] Ils m'ont orientée vers Marie-Renée Chéné qui travaillait toute seule au bidonville de Berardi-Boubsila, dans la banlieue est d'Alger. L'un des frères m'a dit :

- C'est une fille un peu folle, mais elle fait du bon boulot […]

Je suis donc allée voir cette fameuse Marie-Renée […] J'ai découvert le minable dispensaire, dans deux petites pièces, où Marie-Renée travaillait seule. C'était une assistante sociale, très engagée religieusement, mais laïque, au service de la paroisse d'Hussein-Dey, qui l'avait envoyée dans cet endroit, où elle travaillait presque sans rémunération. Elle avait pour seul soutien de la part du centre de santé municipal une camionnette qui l'emmenait deux fois par semaine pour soigner les gens.

C'était une personnalité extraordinaire. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui avait une compassion aussi active à l'égard des gens ; c'était ses entrailles qui frémissaient à leurs souffrances. Elle n'était pas organisatrice à proprement parler et elle n'aimait pas les structures institutionnelles, mais elle fonçait dans le travail et elle entraînait par son exemple ceux qui l'entouraient.

Elle m'a plutôt mal reçue en me disant :

- Je n'ai besoin de personne, que venez-vous faire ici ? Je n'ai pas besoin de gens qui viennent regarder ou parler de la misère.

Je lui ai répondu:

- Mais justement, notre devise [au SCI], c'est « Pas de paroles, des actes ».

Ça lui a plu et on a commencé à travailler ensemble. […]

1952 – 1954

Le développement de l'action socio-éducative

Nelly Forget poursuit ainsi son récit :

Parallèlement à l'action des volontaires féminines qui ont amplifié et pérennisé le travail éducatif - Rachel a ouvert une école permanente pour les filles - les garçons du SCI ont construit des baraques pour abriter ces écoles - celle pour les filles, et, plus tard, celle pour les garçons où Simone Chaumet [1] a enseigné. Ils ont aussi aménagé la voierie, créé des caniveaux, des escaliers dans les rues en pente. Autour de ce chantier de Berardi s'est amorcée une collaboration avec plusieurs organisations. Des étudiants de La Robertsau (foyer d'étudiants musulmans), ou de l'Asso (catholique) quelques étudiantes algériennes du Foyer tenu par Claude Bouillé aussi sont venus en renfort, les uns pour donner des cours d'alphabétisation, les étudiants en médecine pour donner des consultations. La Ligue de l'Enseignement a projeté des films, les CEMEA ont envoyé des moniteurs. De jeunes vicaires de la paroisse d'Hussein-Dey, des Frères de Taizé (dont une petite équipe venait de s'installer à Hussein-Dey) ont apporté aussi leur concours.

[1] *Simone Chaumet a été assassinée avec son mari, Emil Tanner, en mai 1962. Elle a été reconnue « Juste parmi les Nations » en 2011 pour le sauvetage d'une dizaine d'enfants juifs pendant la guerre.*

Ces chantiers du Service civil dont Marie-Renée était le pivot sont devenus un pôle d'attraction pour les jeunes qui avaient envie de faire quelque chose. L'Association de la Jeunesse Algérienne pour l'Action sociale (AJAAS) créée en 1952, et qui, pour la première fois, regroupait des mouvements (et pas seulement des individus) représentant la jeunesse algérienne et française, s'est impliquée dans les actions menées à Bérardi-Boubsila. Les activités ont pris de l'ampleur : après l'école de filles, l'école de garçons, des cours d'alphabétisation, un Secrétariat social (installé dans une carcasse d'ambulance), un dispensaire mieux doté en personnel médical, un comité de quartier, l'amélioration de la voierie et de la signalétique, une enquête approfondie sur les conditions de vie ...

Marie-Renée était le catalyseur de toutes ces énergies. Elle avait maintenant autour d'elle une équipe de jeunes enthousiastes dont elle était l'inspiratrice.

Une visite familiale

***Du 17 au 25 mars 1953**, Jeanne et René Raffegeau, sœur et beau-frère de Marie-Renée, accompagnés de deux cousins (René et Marie Chéné, habitant Montaigu en Vendée), effectuent un voyage en Algérie. Parmi les notes du voyage écrites par Jeanne, voici celles qui relatent en quelques mots le passage au bidonville de Boubsila :*

[…] Visitons deux gourbis. Indescriptible misère. Réception dans une famille qui ne possède que deux tasses, et qui nous offre, cependant, avec tout son cœur, un très bon café maure […] Dans une pièce de 3 mètres sur 2 où l'on se tient à peine debout, sans meubles, un matelas, un fourneau à alcool, quelques maigres ustensiles de cuisine, et c'est tout pour une famille composée du grand père, de la grand mère, du père, de la mère, et de trois enfants, dont un bébé qui veut téter sa maman et qui ne trouve que deux fois rien, tellement cette pauvre femme est maigre. Le mari est chômeur.

Voyons l'école, Rachel *[Jacquet]* et Hélène, deux monitrices bénévoles. Les petites filles chantent en arabe, et en français « Au clair de la lune ». Elles nous montrent leurs travaux de couture et de tricot. Travail d'éducation dans un milieu si déshérité. Voyons le dispensaire et le Dr Garrie, et Zabeth, l'infirmière, qui a remplacé Marie-Renée. Nous avons tous le cœur serré […]

Nous revenons à Hussein-Dey chez les **Daclin** où nous trouvons **Abdelhamid *[Charikhi],*** étudiant des hautes études islamiques, arabisant, nationaliste passionné. Dînons chez les parents d'Abdelhamid […] Accueil très sympathique, mais la mère d'Abdelhamid ne veut pas manger avec nous, selon la coutume arabe […]

Les voix de l'Eglise d'Algérie…

5 août 1953 : décès, à l'âge de 87 ans, de Mgr Auguste-Fernand Leynaud, archevêque d'Alger, en poste depuis 1917. Au cours de ses obsèques, son testament spirituel est lu en public. En voici deux extraits, qui reflètent l'état d'esprit de l'Eglise d'Algérie au début des années 50, où la mission conjointe du militaire, du colon et du missionnaire est encore célébrée :

[…] Je pense aussi à la France, appelée par Dieu en Afrique pour y répandre la civilisation chrétienne, pour le plus grand bien de tous ses habitants […]

A tous mes prêtres sans exception […] je demande instamment de se dévouer de plus en plus aux âmes qui leur sont confiées, […] qu'ils s'appliquent ainsi de plus en plus à rapprocher de Dieu et de l'Eglise nos frères indigènes et à faire régner la plus grande charité, entre tous, chrétiens, musulmans, israélites.

Toutefois, dans sa dernière Lettre de Carême de 1953, ce même Mgr Leynaud formule à l'intention des chrétiens de son diocèse des recommandations moins « paternalistes » envers les musulmans :

N'oubliez pas qu'ils font partie des âmes confiées à votre sollicitude... Nous devons les aimer tous, être toujours prêts à leur rendre service, à les traiter avec un cordial respect, à leur faire tout le bien possible. Mais c'est surtout par la bonté et par les exemples d'une vie sainte que nous réaliserons enfin, avec l'aide de Dieu, l'union si désirée des esprits et des cœurs.

Après son décès en 1954, Mgr Leynaud est remplacé par ***Mgr Etienne Duval*** *qui donne immédiatement une toute autre tonalité à ses interventions publiques. En effet, dès 1951, alors encore évêque de Constantine, il déclarait avec prémonition aux chrétiens de son diocèse :*

Regardez autour de vous mes frères… Prêtez l'oreille… Penchez-vous sur le prolétariat et le sous prolétariat de nos villes et de nos campagnes. Entrez dans ces taudis où sont entassés des familles nombreuses, où règnent la misère physique, la faim, le dénuement… Peut-être entendrez-vous sur leurs lèvres un appel à la véritable justice, une vigoureuse revendication ? Peut-être verrez-vous dans leurs yeux un éclair de colère qui ne peut que nous préparer des lendemains redoutables.

Devenu archevêque d'Alger, il prêche aussitôt en des termes encore plus pressants, mais ses paroles prophétiques ne sont entendues que d'une infime minorité, dont font partie Marie-Renée et son entourage amical.

L'amour fraternel, pour être vraiment chrétien, doit être universel. La charité nous la devons à tout homme […] L'Algérie demeure, à plus d'un point de vue, un pays sous développé. Un pays sous développé, parce qu'un pays où sévit la misère peut jouir d'un certain calme, mais ce calme n'est pas la véritable paix […] La richesse qui ne s'ouvre pas largement aux préoccupations sociales se détruit elle-même en conduisant la société aux pires catastrophes.

Les rapports entre les communautés

En écho à ces analyses prémonitoires, ***Nelly Forget*** *décrit quelle était alors la réalité des rapports qui existaient entre les communautés en Algérie :*

Dans le groupe d'Alger *[du SCI],* le plus important, mais qui ne comptait qu'un tout petit noyau d'actifs, il y avait des Français - de France et d'Algérie - en majorité des hommes, cadres moyens, qui avaient fait l'expérience de la guerre, donc âgés de trente à quarante ans, ou plus. Pas d'étudiant, pas de jeune (du moins à cette date, car quelques années plus tard, grâce à la dynamique enclenchée par les chantiers en bidonvilles, il y en eut). A l'inverse, les Algériens (on disait alors les Français musulmans) étaient presque tous étudiants, voire lycéens. Il y avait aussi quelques Algériennes, peu, mais il y en avait. Ces jeunes Algériens ne cachaient pas leurs ardeurs nationalistes et dénonçaient les méfaits du colonialisme (massacres du 8 mai 1945 [1], truquage des élections, détournement du statut de 1947 [2]), mais ils étaient en même temps séduits par l'internationalisme du mouvement, heureux de l'ouverture sur le monde, désireux de dialoguer, et de trouver l'opportunité d'une action utile.

---

[1] Le 8 mai 1945 - le jour même de la fin de la 2ème guerre mondiale - à Sétif (département de Constantine), des musulmans défilent pacifiquement pour fêter la victoire, et réclamer plus de libertés. Mais un drapeau algérien est arboré, la police tire. La répression qui suivit fit plusieurs milliers de morts algériens.

[2] L'Assemblée nationale française a voté en septembre 1947 un nouveau statut pour l'Assemblée algérienne, désormais constituée de 2 « collèges » distincts de 60 élus chacun : le premier réservé aux européens (1 million d'habitants environ), le second aux musulmans non européens (9 millions environ), auxquels le droit de vote était octroyé pour la première fois. Mais les élections qui suivirent furent truquées, ne permettant qu'à 17 nationalistes modérés d'être élus sur 60 députés.

La mixité du SCI où Algériens et Français, garçons et filles travaillaient ensemble et se reconnaissaient solidaires dans un projet commun, constituait une rareté, un défi, et même un scandale pour beaucoup. Les Européens et les Algériens qui se fréquentaient de manière amicale et fraternelle étaient une infime minorité. Chaque famille européenne avait sa « fatma » ou son jardinier, mais les relations amicales n'existaient pas.

Très vite, j'ai été mise en demeure de faire des choix ; par d'autres biais, j'avais rencontré des Français qui m'avaient fait savoir qu' « on ne fréquente pas les bicots ». Il fallait choisir. J'ai dit : «Mon choix est fait ». On avait beaucoup de sorties en commun au Service civil et de réceptions chez les uns et les autres ; la vie, sur ce plan là, était très riche. Je me souviens d'une fois […] où nous étions sortis avec un ami algérien. On rentrait tous les trois à pied. Nous avons été cernés par une patrouille de police, les matraques levées, les deux hommes, les mains en l'air, ont été fouillés au corps !!!. On nous a demandé nos papiers, qu'est-ce que nous faisions et on m'a dit: « Une jeune fille française ne sort pas avec un bicot ».

En Kabylie, les villageois, voyant des Européens travailler dur sur un chantier du SCI avec des Arabes, ne pouvaient pas croire qu'ils étaient volontaires et étaient persuadés qu'ils étaient en fait des prisonniers […]

On faisait ce que les autres ne faisaient pas, sans protection militaire et on prouvait qu'il était possible de faire bouger les choses et de remettre en cause le statu quo. Et cela, c'était inacceptable. Car tous les projets de réforme en Algérie avaient échoué parce qu'on ne voulait pas que les choses changent […]

Voir en 3ème partie, page 251, la totalité du document de Nelly Forget sur ses activités au SCI en Algérie,

Les chaussettes violettes…

Mgr Leynaud, évêque d'Alger, décède à un âge avancé en août 1954. Les Sœurs qui s'occupaient de son linge font don à Marie-Renée, par l'intermédiaire de ***Mgr Pinier****, de toutes les chaussettes de défunta.*

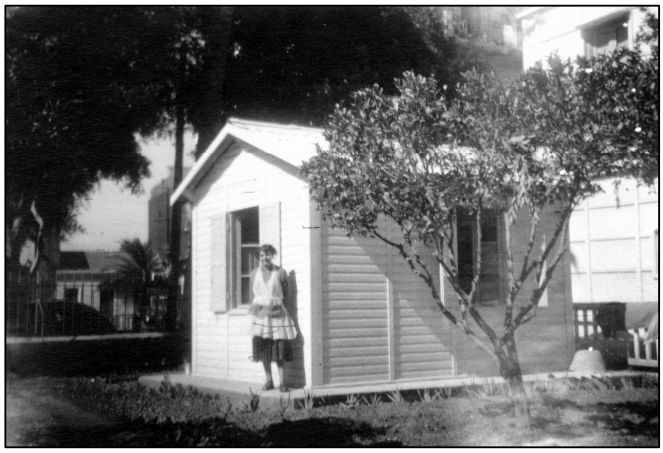
Marie-Renée accepte, mais, au lieu d'en faire cadeau directement elle-même, elle les remet à un père de famille sans travail, en le chargeant de les revendre à des prix très bas, afin qu'il ait un emploi, même bien provisoire, et en tire un petit revenu, et que les familles n'aient pas le sentiment d'être simplement assistées par un don. Le stock s'écoule très facilement. Les mères et les jeunes filles de l'atelier de couture créé par Marie-Renée s'emploient alors à détricoter les chaussettes de feu l'évêque, à mettre la laine en pelotes, puis à confectionner de la layette et des habits chauds pour les enfants en bas âge.

Ainsi, dans le bidonville de Boubsila, la mode enfantine à cette période était d'être vêtu de surprenants lainages violets…

(Anecdote significative des méthodes de Marie-Renée, rapportée par ***Nelly Forget****)*

Dar es Saada





La maisonnette où habite Marie-Renée (debout à droite) dans le jardin des Sœurs de Saint Vincent de Paul à Hussein-Dey.
Elle a appelé ce très modeste logis « Dar es Saada », c'est-à-dire « Maison du Bonheur. »



*L'intérieur a été aménagé par **Charlot Daclin.***

Dans le coin cuisine, se trouve l'un des portraits d'hommes algériens peints à l'époque par Marie-Renée



*Au départ de Marie-Renée en 1957, cette maisonnette a été déménagée par les soins des **Daclin** et a été remontée au Centre social du bidonville de Oued Ouchaïa, où elle est toujours utilisée.*
*(Témoignage de **Marie-Thérèse Brau**, 2011)*

Des lettres à sa famille

Marie-Renée écrit régulièrement à sa famille, et treize de ses lettres - d'octobre 1954 à février 1957 - ont été conservées de sa période algérienne. Elle le fait, pour six d'entre elles, sous la forme d'une « roulante », qui circule successivement à La Chapelle Saint Florent (pour ses frères René et Robert, et ses belles-sœurs Zabeth et Germaine), Saint Florent (son frère Francis et sa femme Gaby), Villedieu la Blouère (sa sœur Jeanne et son mari René), et Brion (son frère prêtre Maurice qui y est curé). Les autres lettres ont été envoyées directement à sa belle-sœur Elisabeth Chéné, dite « Zabeth », la femme de René.

Ses lettres sont d'un intérêt tout particulier, car elles donnent des informations précieuses sur son environnement de travail au bidonville, et sur sa vie quotidienne dans sa petite « Maison du Bonheur ». Souvent, elle donne aussi son opinion sur les événements qu'elle vit ou dont elle est témoin pendant ces trois années de début, puis d'intensification de la « guerre ». Plus rarement, elle livre ses propres sentiments personnels. Ainsi, le ***18 octobre 1954*** *- quelques jours seulement avant le début de l'insurrection du 1er novembre - note-t-elle ses projets pour la prochaine fête de Noël :*

La fête de Noël au bidonville : le « Mouloud », Noël arabe [1] étant bientôt arrivé, nous gâterons les fillettes de l'école à Noël. Comme nous sommes plus démunis que jamais en matières premières, ce qui nous ferait le plus plaisir ce sont laines et tissus (coupons bon marché) et plumiers en bois.

Je vais faire tirer une photo de ma dernière toile : une enfant au travail. Vous en enverrai pour intéresser à l'école pratique quelques familles de votre entourage. [2]



Aïcha et Malika, apprenties couturières et tricoteuses
(reproductions au format de cartes postales de tableaux vendus au profit de ce « gourbi-école »)

[1] *Cette fête musulmane « Mawlid an Nabi » célèbre en fait la « naissance du prophète » Mahomet. Le calendrier islamique étant lunaire, la date de cette célébration avance de 11 jours chaque année par rapport à notre calendrier grégorien. En 1954, elle coïncidait approximativement avec notre 25 décembre, naissance de Jésus.*

[2] *Dans son Mémoire sur Boubsila de 1963, où la photographie d'Aïcha est aussi reproduite* ***(voir page 167)*** *Marie-Renée raconte* : Lorsque la caisse était vide et qu'il fallait, d'urgence, alimenter nos Centres d'éducation de base en matériel, je brossais rapidement quelques toiles et les mettais en loterie. *Sur l'un des exemplaires de ces photographies tirées au format carte postale qui ont été conservés, elle remercie sa famille pour « le gros mandat » reçu, et précise :* Il y a 120 tricoteuses comme Aïcha dans le gourbi-école. Elles se font actuellement des chemises et des culottes, jamais elles n'en ont porté.

Orléansville [1] va nous priver - légitimement du reste - de bien des aides d'ici, et le transfert de **Mgr Pinier** à Constantine [2] se fera sentir financièrement… Aux campagnes électorales, il aimait me remettre les largesses de certains candidats venus mal à propos près de lui faire de « la lèche ». [3]

Mais, juste avant la Fête du « Mouloud » de Noël que prépare avec joie Marie-Renée à l'intention de ses jeunes élèves, la violence d'une guerre d'indépendance va éclater à la « Toussant rouge », pour le plus grand malheur de tous les habitants de l'Algérie, et pendant plus de sept années interminables, du 1er novembre 1954 au 19 mars 1962

Mais l'action très solitaire de Marie-Renée à son arrivée en 1950, renforcée ensuite grâce aux divers bénévoles du S.C.I. va connaître, dans les premiers mois de 1955, un développement inattendu.

1955

Une année décisive

A – Création du Service des Centres sociaux par Germaine Tillion

Après des élections générales en janvier 1955, le nouveau Président du Conseil, Pierre Mendès-France, nomme un nouveau Gouverneur Général de l'Algérie, ***Jacques Soustelle.***

Aussitôt en poste à Alger, cet ancien ethnologue, spécialiste de l'Amérique précolombienne, s'entoure de plusieurs personnalités pour élaborer une nouvelle approche des problèmes de l'Algérie, afin de tenter de sortir le pays du sous développement, et d'enrayer le cycle de la violence commencé quelques mois plus tôt.

Il fait appel en particulier à ***Germaine Tillion****, qui est officiellement chargée de proposer une nouvelle politique sociale et éducative en faveur des populations musulmanes les plus défavorisées*

Elle prend immédiatement contact avec Marie-Renée dont elle apprécie, en ethnologue, la connaissance qu'elle a du terrain et la pertinence des actions qu'elle a entreprises. Elle s'en inspirera pour donner forme à son projet : un service « chargé de donner une éducation de base aux éléments masculins et féminins, […]..de mettre à la disposition de ces populations un service d'assistance médico-sociale polyvalent […] de susciter, coordonner et soutenir toutes initiatives susceptibles d'assurer le progrès économique, social et culturel des populations. ». *L'arrêté de création du Service des Centres Sociaux est signé le 27 octobre 1955. Boubsila et le bidonville voisin de Bel-Air où opère* ***Emma Serrra****, constituent les deux premières implantations de ce nouveau service et servent de terrain d'application pour former les nouvelles recrues.*

Les moyens dont dispose le nouveau Centre social sont incomparables : des bâtiments neufs, des crédits, du personnel. Mais Marie-Renée refuse d'en assumer la direction – le poste sera dévolu à un pédagogue de haut vol, Raoul Pinaud. Elle ne sera administrativement que l'adjointe, tout en restant l'inspiratrice et la cheville ouvrière.

Germaine Tillion *avait souhaité d'emblée que Marie-Renée mène à son terme l'enquête sociologique qu'elle avait entamée. Elle lui fait obtenir un congé de plusieurs mois pour qu'elle puisse s'y consacrer entièrement. De mars à juillet 1955, Marie-Renée effectue donc un recensement complet des 5 358 habitants, et y décrit en détails - chiffres et graphiques à l'appui - dans quelles conditions misérables ces personnes y vivent. A la suite de cette enquête, un document d'une trentaine de pages est rédigé et dactylographié par Marie-Renée et sera publié quelques mois plus tard avec une préface de Georgette Soustelle****.*** ***(Voir page 284)***

---

[1] *Un violent tremblement de terre a lieu le 9 septembre 1954 à Orléansville (désormais Chlef-El Asnam), y tuant plus de 1300 personnes et en blessant 5000 autres. Plusieurs bénévoles du Service Civil International qui travaillent avec Marie-Renée à Boubsila sont allés porter secours aux victimes, et participé à sa reconstruction. dont* ***Mohamed Sahnoun,*** *qui en est originaire. Un second séisme, très destructeur, y eut encore lieu le 10 octobre 1980.*

[2] ***Mgr Paul Pinier,*** *évêque coadjuteur d'Alger depuis 1947, aide discrètement Marie-Renée à financer ses projets à Boubsila grâce aux dons reçus à l'évêché. Il est nommé en mars 1954 évêque de Constantine.*

[3] *Les candidats aux élections, peut-être même de futurs « ultras » partisans de l'Algérie française à tous prix, se montrent généreux envers l'Eglise à cette occasion, mais ne se doutent sans doute pas que leur argent sert en fin de compte à soulager la misère des bidonvilles. Cette situation paradoxale devait beaucoup réjouir Marie-Renée, illustrant ainsi le verset biblique suivant lequel les « Voies du Seigneur sont impénétrables » ! …*

Marie-Renée a tenu à faire figurer au début de son « Introduction » des premières versions de son travail de1955, avant l'exposé lui-même des résultats de cette enquête, les quelques phrases suivantes, qui situent brièvement dans quelles conditions elle a entrepris son action :

Ce qui commence dans la gratuité porte déjà en soi l'assurance d'un authentique travail.

Dans ce pays, principalement, c'est un privilège d'avoir pu entreprendre une tâche sociale sans a priori d'ordre confessionnel [1] ou politique, sans mandat administratif. C'était peut-être l'un des facteurs essentiels pour mériter la confiance de la population [2] […]

Depuis leur venue du bled, ces déracinés, entassés dans les huttes de torchis, avaient eu peu ou pas de contacts avec les Européens. L'administration communale fermait les yeux sur cette cité excentrique en pleine croissance.

A notre arrivée, en 1950, comme aujourd'hui du reste, il n'y avait ni voirie, ni électricité, ni égouts, ni postes d'eau (Quatre prises d'eau ont été installées par la municipalité en 1951, soit une fontaine pour 2.000 habitants)

Un poste de soins municipal, créé en 1946, avait dû fermer ses portes, car l'aide infirmière, qui ne venait que deux fois par semaine, dépassée par une véritable cour des miracles, recevait des pierres […]

Il paraissait utile d'étudier, le plus objectivement possible, « Boubsila », bidonville entre tant d'autres, afin de faire tomber certains préjugés sur les habitants de ces zones de misère, dénommées si injustement « éternels nomades », « familles lapins », « parasites des secours publics ».

Comment oser penser que ces hommes sont paresseux, alors que ceux qui ont un emploi montrent leur ténacité de travail par l'effort journalier qu'ils accomplissent pour atteindre leurs entreprises distantes de 15 à 20 kilomètres ?

Les 1.093 personnes actives et les 149 chômeurs ont charge de faire vivre les 5.354 habitants. »

Il nous fut aisé d'ouvrir largement la porte d'un dispensaire improvisé. Dans un local sans fenêtre, au sol de terre battue, très vite aidée par des infirmières bénévoles du Service Civil International, et par des étudiants en médecine de la Faculté d'Alger, nous avons soigné de l'aube à la nuit tous les malades qui se présentaient.

C'était très certainement déraisonnable, car il eut mieux valu distribuer du pain aux affamés et du savon à tous ces enfants aux visages infectés. Qu'importe. Ces blédards, avides de soins, ne se sentaient plus délaissés.

Un an plus tard, nous pouvions sans inconvénient accepter d'être prise en charge par la municipalité d'Hussein-Dey : l'atmosphère était créée, chacun était à l'aise parce qu'il se sentait en famille. […]

Enfin, en guise de conclusion, Marie-Renée confie ses quelques espoirs :

---

[1] *Il est à noter que Marie-Renée présente ici, pour son enquête officielle, son activité à Boubsila, même à ses tout débuts, comme s'inscrivant dans le cadre d'un engagement purement « laïc ». Elle précisera cependant plus tard dans son Mémoire à l'EPHE que c'est* « à la demande du **Père Scotto** » *qu'elle s'est occupée du bidonville.*

[2] *« Mériter la confiance des populations » est la condition première du travail social. C'est ce que souligne aussi* ***Georgette Soustelle*** *dans son Introduction, et qui sera l'année suivante tout l'enjeu du refus de Marie-Renée de collaborer avec les forces de l'ordre pour la fouille des femmes de la Casbah.*

L'analyse que nous venons de présenter nous révèle une contradiction flagrante : la population du bidonville ne participe à la vie de la communauté locale et algérienne que par ce qu'elle apporte [...]

Elle ne reçoit pratiquement rien […], aucun service public, sinon un dispensaire réservé aux plus indigents, deux cantonniers et un service rudimentaire d'enlèvement d'ordures, la scolarisation de 198 enfants sur 893 […]

Peut-être notre enquête permettra-t-elle à cette action de commencer ? Nous espérons que « Boubsila », dont le nom signifie « le Père la Misère », pourra véritablement devenir le lotissement « El Baraka », le lotissement de la Bénédiction.

De très larges extraits de ce Mémoire sont reproduits dans la 2ème partie consacrée aux « Ecrits » de Marie-Renée, à partir de la page 155.

De plus, en 3ème partie « Témoins et témoignages », figurent les deux textes suivants :

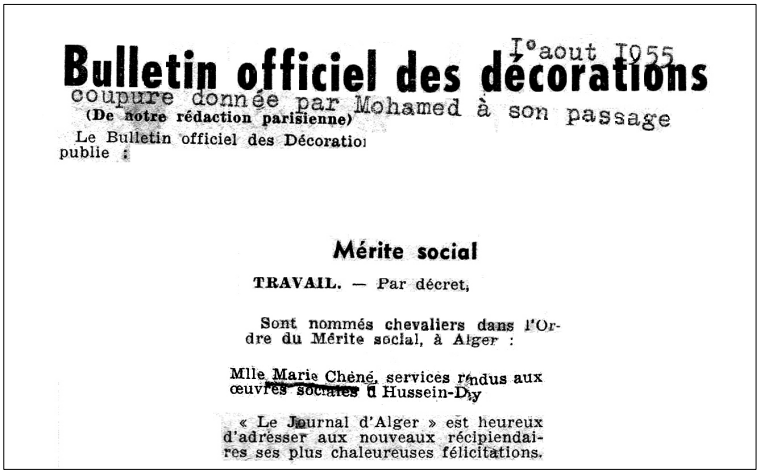
- Page 284, la « Préface » élogieuse rédigée en septembre 1955 par Georgette Soustelle, épouse du Gouverneur Général de l'Algérie à cette époque, pour la publication officielle de cette enquête.

- Page 228, le « Compte-rendu » qu'écrivit en avril 1963 le sociologue Paul-Henry Chombart de Lauwe pour présenter ce Mémoire devant le jury de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, ainsi que la correspondance qui fut alors échangée à ce sujet avec Marie-Renée.

B - Une décoration et une médiatisation inattendues …

Dans le courant de l'année 1955, si riche d'événements pour Marie-Renée, elle semble passer par moments de l'anonymat à la notoriété. En effet, en plus du travail d'enquête entrepris sur Boubsila, qui lui vaut l'amitié de ***Germaine Tillion*** *et la reconnaissance officielle, elle est l'objet de deux mises en lumière, à l'initiative d'une même personne,* ***Jean Scelles.***

Tout d'abord, elle est reçue, le 8 juillet, dans l'ordre du « Mérite Social », qui est une distinction officielle, décernée par le Ministre du Travail. Elle n'a sûrement pas sollicité elle-même cette décoration honorifique, mais celle-ci lui a été décernée à la seule initiative de ***Jean Scelles****. Elle en fera seulement état dans certains de ses curriculum vitae pour recherche d'emploi, et, exceptionnellement, le 29 mai 1956, dans la lettre qu'elle envoie à l'ANAS.au moment de l'affaire des fouilles dans la casbah.*



1er août 1955

Bulletin officiel des décorations

coupure donnée par Mohamed à son passage

(De notre rédaction parisienne)

Le Bulletin officiel des Décoration publie :

Mérite social

TRAVAIL. — Par décret,

Sont nommés chevaliers dans l'Ordre du Mérite social, à Alger :

Mlle Marie Chéné, services rendus aux œuvres sociales à Hussein-Dey

« Le Journal d'Alger » est heureux d'adresser aux nouveaux récipiendaires ses plus chaleureuses félicitations.

Voir en 3ème partie, page 280, dans la notice sur Jean Scelles, la lettre qu'il a écrite à ce sujet, ainsi que la reproduction des deux articles.

*Le deuxième coup de projecteur porté sur Marie-Renée à cette époque est constitué de deux articles de presse, signés de **Jean Scelles**, qui paraissent dans le « Courrier de l'Ouest », qui est l'un des quotidiens les plus lus alors en Anjou.*

Cette « médiatisation » peut surprendre, mais sans doute aussi s'expliquer : à ce moment de son travail à Boubsila, Marie-Renée cherche des financements pour les nouvelles structures qu'elle a mises en place : les deux écoles, l'atelier de couture, etc. Elle s'efforce donc de vendre quelques-unes de ses toiles directement à des particuliers, ou dans des kermesses paroissiales. C'est pourquoi il est parlé d'elle - mais de façon anonyme dans le premier article paru - comme d'une « artiste de grand talent », dont deux œuvres emblématiques sont reproduites.

*Entre **février et août 1955**, Marie-Renée est reçue au Gouvernement Général par **Vincent Monteil**. (La date exacte de cette rencontre ne peut-être précisée, mais la période indiquée correspond à la courte mission de **Vincent Monteil** au Cabinet de **Jacques Soustelle**)*

*Elle est en compagnie de **Mohamed Sahnoun,** jeune étudiant algérien, volontaire du S.C.I. à Boubsila, qui évoque cette rencontre dans son livre « Mémoire blessée » de 2007. Ce texte illustre l'état d'esprit ouvert et généreux de l'équipe qui entoure le nouveau Gouverneur Général dans les premiers mois de son arrivée à Alger.*

Voir le récit de cette entrevue en 3ème partie, dans la notice sur Mohamed Sahnoun, page 277.

***10 avril 1955**, à l'occasion de Pâques, Marie-Renée rédige une lettre à sa belle-sœur Zabeth pour la remercier d'un colis particulièrement apprécié. Sur un ton enjoué, elle se laisse aller à quelques confidences…*

Ta lettre égarée - par erreur du facteur dans une boîte voisine - m'est arrivée en ce matin lumineux de Pâques. Quelle douceur ! Et, hier soir, le colis était là : le bouquet tout frais achève de s'épanouir à Saada, et quel réveillon de Pâques nous avons fait avec les quatre **Daclin** après la messe de minuit et les splendides solennités. Chaque détail de ce paquet merveilleusement prévu m'a remplie de la tendresse à la fois maternelle et fraternelle dont tu m'entoures […] Nous en parlerons aux vacances et je me réjouis des réflexions affectueusement bourrues de René, que j'aime, tu le sais, par-dessus tout. Comme ce rapprochement de deux Chéné qui se ressemblent sera drôle quand nous serons un peu plus vieux… [1] […]

Après avoir fait la joie de notre réveillon, la caisse d'œufs frais a fait ce matin le bonheur de deux enfants que j'aime : enfants d'un jeune veuf (femme de 26 ans morte en mettant au monde des jumelles qui elles, vivent) 4 et 6 ans. Ils ont tout mis Saada en l'air pour faire l'omelette… La caisse a été ouverte avec de vraies tenailles, etc. Le papa s'est un peu déridé. Un de plus dont j'essaie de porter l'immense détresse. Puis, après, un grand « officiel » [2] a voulu m'emmener au bidonville pour laisser quelques billets dans les gourbis de mes grands affamés. Ça a été formidable comme révélation.

Non, je ne reçois pas « Faim et Soif » [3]. Cela pourrait donner des idées pour qu'on fasse aussi connaître la détresse de cette soi-disant France qu'est l'Algérie. Non, je ne suis pas l'abbé Pierre. Si

---

[1] René Chéné est décédé brutalement en 1965 lorsque Marie-Renée travaillait encore au Maroc. Sa femme Zabeth s'est éteinte en 1994.

*[2] L'anonymat de ce généreux donateur est donc préservé. Sans doute s'agit-il de l'un des membres du cabinet du Gouverneur Général que Marie-Renée côtoie à cette époque, grâce à **Germaine Tillion**, à l'occasion de la rédaction de l'étude sociale en cours. Il pourrait s'agir de **Vincent Monteil.***

[3] Revue de l'association créée par l'abbé Pierre, qui a alerté l'opinion pendant le très rude hiver 1954 sur les conditions des familles mal logées dans les bidonvilles de la banlieue parisienne. Marie-Renée suggère qu'il faudrait aussi attirer l'attention des Français sur la détresse des algériens…

tu savais l'égoïsme de mon tréfonds de cœur !! Sans commentaire… Mieux vaut penser à d'autres qu'à soi-même.

Je vous embrasse tous les deux et compte les 14 semaines qui me séparent de vous.

PS : J'aurais peut-être besoin de chaussures compensées vernies noir simples dans ce style *[petit croquis en marge*] Jeanne m'en a envoyé de trop chics. Ô modéliste !! Merci. [1]»

Marie-Renée passe ses vacances d'été en famille dans son Maine et Loire natal. Le 5 septembre 1955, à 8 heures du matin, elle accoste à nouveau au port d'Alger. Elle relate ainsi son arrivée :

Me voilà, avec Thérèse *[Verschuren]* au port d'Alger attendant la descente de la 2 CV de l'El Mansour. Deux émissaires de **Daclinette** (dont un prêtre en civil d'Hussein-Dey) nous attendaient. Ainsi nous avons les premières nouvelles d'ici qui ne sont pas bien bonnes. L'état d'urgence étendu partout… **Mohamed *[Sahnoun]*** passé par une porte spéciale pour contrôle de police… Je m'inquiète bien un peu pour cette année nouvelle, la 6ème… […]

Mardi 6 septembre *[même lettre]*

Saada a repris sa vie. Hier soir la maison n'a pas désempli […] Le moral des Algériens est bas… Le **Père Scotto** nous a quittés *[nommé curé de Bab el Oued]* Dîner avec le **Père Augros** […]

Je pense tant à vous et garde vos délicatesses pour moi et mes amis dans mon cœur. Il fait chaud !

La lettre du 12 septembre 1955 est une chronique succincte de la vie quotidienne de Marie-Renée. En quelques mots, beaucoup est dit, ou simplement suggéré, et sa révolte intérieure par rapport à la situation algérienne y est perceptible… Mais, après la mort héroïque de Rachel, la foi en l'œuvre entreprise reste très vive.

Peut-être savez-vous déjà la pénible nouvelle qui m'attendait à mon retour : Rachel venait de mourir à l'hôpital de Genève. Quatre ans qu'elle ne m'avait pas quittée ! C'est la seule qui ait tenue le coup.[2] Ci-joint une note que j'ai écrite à l'intention du journal « Algérie Protestante » et notre journal catholique. Les pasteurs d'Alger ont été très touchés de ce geste, et demain, dans la presse, nous verrons l'annonce conjuguée de la cérémonie qui aura lieu pour elle au temple et à l'église d'Hussein-Dey. « Ses amis catholiques se retrouveront à une Messes, etc. » Je pense que sa vie aussi bien que notre entente pour prier « avec elle », ne sera pas pour rien dans l'unité des églises chrétiennes.

Chafi doit remplacer Rachel au bidonville. Elle est toujours à Paris et y fait du bon travail.

Quant à **Mohamed *[Sahnoun],*** je suis allé déjeuner chez sa Maman : sur la terrasse d'un bel immeuble des hauteurs d'Alger, vue sur la baie, une misérable mansarde proprette où l'on m'a offert un repas de prince… Cela vous en dit long. J'ai visité les riches salons de cette patronne, veuve,

---

[1] *Les usines familiales de La Chapelle Saint Florent (dirigée par ses frères René et Robert) et de Villedieu la Blouère (dirigée par son beau-frère René Raffegeau) fournissaient Marie-Renée en chaussures.*

[2] ***Nelly Forget**, dans le texte figurant sur le site internet du S.C.I., précise qu'en septembre 1951, lorsque les premières volontaires du S.C.I. sont arrivées :* « Elles tombaient comme des mouches, parce que le bidonville était un lieu de grande misère, de saleté et de maladie, et ces volontaires étaient probablement moins immunisées que les Françaises : d'abord des Norvégiennes, rapatriées sanitaires au bout de quinze jours, une Américaine et une Anglaise, rapatriées sanitaires au bout d'un mois. »
Mais Rachel Jacquet était aussi une jeune femme fragile, qui posait bien des problèmes parfois à Marie-Renée. Dans sa lettre roulante du 18 octobre 1954, elle en parle en ces termes à sa famille : « Rachel, de plus en plus vieille fille, nous pèse lourdement sur les épaules. Sans logement, sans amis autres que nous (?), nous en avons pitié et souhaitons son retour en Suisse. »

sans enfant (absente actuellement ; 4 mois en France) dame de charité de la Paroisse… Sans commentaire ! […]

Ici, situation extrêmement durcie, en particulier au bidonville. Mais ne nous plaignons pas à côté du Constantinois. **Mgr Pinier** qui s'est longuement entretenu samedi dernier chez moi avec **Mohamed** ***[Sahnoun]*** nous a conté des faits invraisemblables qui démentent absolument les dires de la Presse. Au lieu d'apaiser, on fait tout pour exciter. […]

Ma municipalité vient de remercier le docteur Garrie de ses bons offices à Bérardi : j'en suis désolée. Ne reprendrai vraisemblablement pas le dispensaire.

Je m'occupe actuellement de la construction de la nouvelle école « l'école de Rachel », le Service Civil s'y emploie. Le million [1] du Gouverneur n'est pas encore arrivé, mais je table sur sa promesse.

Bernard *[l'un de ses neveux, fils aîné de René et « Zabeth »]* m'a-t-il envoyé le tourne-disques ? Nos rencontres du soir ont bien besoin de musique…

Je pense […] au jeune lieutenant Michel *[un autre neveu, frère de Bernard]* susceptible d'être rappelé…[2]

Donnez-moi vite des nouvelles : c'est une période de l'année où je ne reçois guère de lettres, et pourtant, ne croyez pas que l'air du pays ne manque pas…

Dans cette même lettre du 12 septembre, Marie-Renée a joint à l'attention de sa famille l'article qu'elle avait écrit en hommage à Rachel, et qui est paru dans la presse chrétienne algéroise.

Voici ce texte, qui présente Rachel, la jeune protestante fragile humainement, mais sacrifiant sa santé et sa vie pour les plus pauvres, presque comme une « sainte »….

Bérardi est en deuil. Dans ce bidonville de la grande banlieue d'Alger inconnu des européens, des petites musulmanes pleurent. Elles pleurent Rachel leur maîtresse, leur grande sœur. Rachel en effet vient de mourir sur un lit d'hôpital à Genève, son pays, après une courte et douloureuse maladie contractée à son poste de travail. Elle n'avait que 34 ans.

Qui eût pensé en voyant débarquer à Alger cette grande et solide fille que ses années étaient comptées ? Arrivant du borinage belge où elle dirigeait depuis plusieurs années un service médico-social, elle s'enrôle en 1951 parmi les volontaires du S.C.I. pour l'aide urgente aux bidonvilles. Laissant à d'autres la tâche d'infirmière qu'elle affectionnait, elle n'hésita pas à ouvrir une première classe de fille dans un hangar du bidonville, sans mobilier, s'asseyant sur la natte au milieu de ses élèves dont elle ignorait la langue. L'année suivante un baraquement en tôle ondulée lui permit d'ouvrir une deuxième classe. Elle eut alors le concours d'une monitrice musulmane et d'un jeune professeur d'enseignement ménager, bénévoles comme elle.

Ce qu'elle fut au bidonville ? Il suffisait de voir chaque matin ses élèves courir au devant d'elle, l'appeler de très loin, lui sauter au cou, lui arracher son cartable trop lourd sous son inséparable cape d'infirmière. Rachel faisait en effet à pied, tous les jours, dans la poussière et la boue gluante les 3 kilomètres qui la séparaient de l'arrêt d'autobus. Rachel devenue éducatrice s'adaptait à tout : enseignement du français, du calcul, de la couture, du tricot, de la cuisine. Ces derniers mois elle entreprit avec ses grandes élèves, au prix de quelles difficultés ! le tricot à la machine. Elle rêvait d'un atelier artisanal, espérant ainsi sortir ses fillettes de la misère. Sa vie, c'était Bérardi !

---

[1] Montant d'une subvention de 1 million de francs accordée par le Gouverneur Soustelle pour la construction de cette école ***(voir en 3ème partie page 284*** *la lettre attribuant cette subvention)*

[2] En ce début des opérations en Algérie, le gouvernement français a rappelé sous les drapeaux certaines catégories d'appelés ayant déjà effectué leur durée légale de service militaire. Le (sous) lieutenant Michel Chéné n'a pas fait l'objet de cette mesure.

Une amie qui l'a approchée souvent durant sa maladie nous écrit : « On sentait que tout son être restait là-bas, que le reste n'existait pas. Sur sa table de chevet, deux dictionnaires Français-Arabe, partout des photos de ses élèves, du petit sourd-muet Omar, son protégé. Elle parlait sans cesse de ses amies d'Alger, d'Hussein-Dey, des projets concernant la rentrée scolaire. » Jusqu'à la fin, en effet, elle correspondait avec nous, sachant que nous attendions ses conseils.

Comment usa-t-elle si vite une santé pourtant robuste ? Elle l'avoue à une amie avant de mourir : « Je ne me nourrissais pas, parce que mes élèves avaient faim. » Combien de fois, nous qui avions vécu si près d'elle, ne l'avions-nous pas grondée, usant de subterfuges afin de lui faire prendre quelques douceurs…Oserions-nous lui reprocher de n'avoir jamais pensé qu'aux autres ?

Nous en voudrait-elle de souligner l'un de ses derniers gestes avant son départ en vacances ? Recevant depuis 18 mois une modeste rémunération, elle tint à l'abandonner à une jeune monitrice musulmane qui en avait besoin. Nous inquiétant pour sa subsistance, elle dit simplement : « Dieu y pourvoira. » Elle souhaitait en effet ardemment la promotion rapide des élites musulmanes, et ne s'accrochait pas à « son » œuvre. Son sens social averti, et plus encore sa grande âme la faisaient terriblement souffrir des injustices qu'elle côtoyait. Son visage en était singulièrement marqué. Avec quelle expression douloureuse, elle répétait souvent : « C'est mal fait ! »

Sa vie elle l'a livrée au jour le jour, simplement, sans titre, sans panache. Comme les saints. Voyant ses forces l'abandonner, parfaitement lucide devant la mort toute proche, elle ne se cramponna pas à la vie. Elle nous écrivait d'une main déjà tremblante : « Je bénis Dieu d'être tombée malade en vacances, cela simplifie bien les choses. Consolez bien mes petites. » Elle mourut sans que l'on ait entendu une plainte. « Si le grain ne meurt… » [1]

Rachel, nous sommes sûres maintenant de l'avenir. Ta vie, ta mort, sont un signe certain, un appel. Ton ministère n'est pas fini : tu nous aideras plus puissamment encore à dépasser nos particularismes, nos égoïsmes, pour continuer à aider nos frères pauvres. A ton exemple. A l'exemple du Christ Jésus que dans eux tu as aimé et servi. Nous ne pouvons mieux achever cette note qu'en citant ce passage d'une lettre de son amie **Chafika Meslem** :

« Si tous les êtres faisaient le quart de ce qu'a fait notre Rachel, il y aurait moins de haine ici-bas. Nous ne nous entretuerions pas comme nous le faisons. Que son témoignage nous serve pour notre propre conduite, et que Dieu nous aide à suivre son exemple. » [2]

P.S. : - Le culte aura lieu Jeudi 15 septembre à 18 h 30 Chapelle rue Thiers, Hussein-Dey
- Ses amis catholiques se retrouveront à la messe qui sera célébrée samedi 24 septembre à 8 h à l'église d'Hussein-Dey.

*Dans son courrier du **4 octobre**, Marie-Renée continue la chronique de son activité à Boubsila, soulignant la complexité de la situation algérienne, faisant le compte de ses déceptions et de ses espoirs…*

[…] Ici, même atmosphère d'étouffement : des soldats partout. Mon Bérardi est archi-calme et les braves gens qui vivent dans leurs cagnas [3] ne se doutent guère de ce qui se passe. Vous avez vu l'arrestation et le relâchement de mon ami Robert Barrat [4]. Idiot. Mais c'est un point de gagné pour le

[1] Citation de l'évangile de Jean (12, 24) : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

[3] Cagna : argot militaire inspiré du nom annamite des maisons en bambou. Signifie abri provisoire, précaire, et donc ici maison de pauvre.

[4] Robert Barrat (1919-1976) journaliste en particulier à « Témoignage Chrétien », qui réalise de fréquentes enquêtes sur la situation en Algérie. Le 15 septembre 1955, il publie dans « France Observateur » un reportage où il rend compte de contacts avec des responsables du FLN qui lui indiquent à quelles conditions un cessez le feu serait envisageable. Il est inculpé de « non dénonciation de malfaiteurs » et incarcéré. Quelques jours plus tard, il est libéré grâce à une campagne de presse. Marie-Renée l'avait rencontré plusieurs fois auparavant dans le milieu des « chrétiens progressistes » qu'elle fréquentait.

chrétiens. La lettre de l'épiscopat algérien est belle bien que un peu trop amidonnée : mais c'est structuré, et les hommes de bonne foi doivent lire en clair.

Ma note sur Rachel a été reprise dans plusieurs journaux d'ici et de Paris, la centrale de l'Action catholique me demande des photos pour illustrer un article qu'ils voudraient faire. Le Gouverneur veut décorer Rachel du Mérite social à titre posthume. Le maire, qui n'a pas daigné me recevoir comme à l'accoutumée quand j'ai voulu lui apprendre le décès (il ignorait et Rachel et ce qu'elle faisait sur sa commune depuis 5 ans !) a encore reçu là un petit coup de pied quelque part… Par mes amis du Cabinet je demande également que soient décorés les deux médecins (dont Garrie) qu'il vient de mettre à la porte du dispensaire de Bérardi. Et, d'un autre côté, je travaille pour que se fonde un nouveau dispensaire dans le grandiose projet des Centres Sociaux des bidonvilles qui est en bonne voie. C'est pour cela que **Nelly** est venue ici et pour cela que je fais un appel aux jeunes gens et jeunes filles qui ont un titre quelconque. Le travail à faire est magnifique et, contrairement à ce que vous pensez de lui, dans les grands centres il n'y a rien à craindre. […] Si Minou *[Sa nièce, Marie-Noëlle Chéné, 4ème enfant de René et Germaine Chéné, alors âgée de 19 ans]* voulait un poste d'éducatrice dans une équipe bidonville, elle serait vraisemblablement prise de suite à 40.000 Frs par mois (assimilée aux postes d'enseignement. Le 1er bac suffit. Ce serait pour Alger. […]

La nouvelle baraque-école s'ouvrira nous l'espérons, le 15. Nous payons les entrepreneurs avec les doubles de la lettre du Gouverneur… Un sympathique chantier du Service Civil a fait déblaiement et soubassement de la baraque de 20 m. Et, ce qui est le plus beau encore, une équipe de volontaires du bidonville même, fait la clôture en pisé. Pensez à ce que représente ce geste de la part de gens qui crèvent de faim… Ayant soufflé l'idée d'une collecte aux commerçants du coin, je fais, avec un responsable du comité de quartier qui ne sait pas un mot de français, la quête, et c'est très émouvant.

J'aurais beaucoup à vous dire de la collaboration fraternelle qui se resserre depuis la mort de Rachel avec les pasteurs d'Alger. Quant aux deux petites sœurs protestantes *[Sœurs de Grandchamp, en Suisse]* (fondation semblable à celle des frères de Taizé) elles ne diffèrent en rien - sinon le rattachement à Rome - avec les sœurs de Foucauld installées elles aussi en bidonville. Songez à ce que peut-être leur témoignage en période aussi troublée d'habiter une cabane en planches au milieu de milliers d'arabes, sans un seul européen dans l'entourage. Il y a de ces points de lumière, grâces à Dieu, au milieu des laideurs… […]

Le docteur Bazantay *[?]* a eu un très beau geste pour me remercier d'un petit tableau qu'il m'avait demandé. Comme il avait été déjà largement payé par ailleurs, voilà de quoi acheter de la matière première pour les 150 fillettes qui vont rentrer en classe.

Pluies commencées - temps d'automne - tant mieux car septembre a été chaud et orageux. Je reprends des forces. **Daclinette** est très fatiguée, et va partir 8 jours « à la montagne » chez des sœurs : je m'occuperai de Charlot et de leur fils adoptif : un gars-épave qu'ils ont sauvé du désespoir.

Je vous envoie à chacun ma grande affection. Ne faîtes pas traîner. Merci.

La lettre collective de l'épiscopat algérien à laquelle Marie-Renée fait allusion au début de ce courrier est datée du 15 septembre 1955 et est intitulée « Les chrétiens et la paix en Algérie ». *Même si elle exprime des réserves sur la forme* « amidonnée » *de cette déclaration, elle en partageait certainement toutes les orientations, et souhaitait qu'elle soit connue de sa propre famille.*

Ce document est en fait le fruit d'un compromis entre les positions des trois évêques des trois diocèses algériens : ***Mgr Léon-Etienne Duval*** *(Alger),* ***Mgr Paul Pinier*** *(Constantine), et Mgr Bertrand Lacastre, évêque d'Oran (de 1945 à 1994), qui prit ensuite des positions beaucoup plus favorables à l'Algérie Française dans la seule grande ville d'Algérie où la population européenne était majoritaire. Plus tard, les prises de position de* ***Mgr Duval,*** *de la Mission de France, et même de l'épiscopat français tout entier seront beaucoup plus explicites, en particulier pour dénoncer l'usage de la torture.*

Les citations suivantes du document du 15 septembre font apparaître le grand degré d'ouverture de l'épiscopat catholique d'Algérie en faveur d'une solution politique, en forte rupture avec les rigidités de l'idéologie coloniale :

L'accession de tous les éléments de la population aux divers degrés de la culture, à l'exercice des responsabilités civiques et aux charges de la fonction publique doit être assurée, de telle manière qu'aucun groupe ne puisse s'estimer frustré ni lésé dans l'exercice de ses droits. Promouvoir sans tarder une éducation civique adaptée et généralisée est l'une des obligations du moment.

On ne s'orientera vers des solutions équitables et pacifiques qu'en tenant compte des caractères particuliers de l'Algérie, de ses conditions ethniques et géographiques, de son originalité due à la coexistence de plusieurs familles spirituelles, notamment la musulmane, la chrétienne et l'israélite : faites pour s'entendre, elles sont appelées à vivre étroitement associées pour conduire l'Algérie vers un avenir de progrès.

Assurer la libre expression des aspirations légitimes, respecter les valeurs profondes des civilisations et des cultures, favoriser entre les groupes humains les relations, non seulement de mutuelle tolérance, mais aussi de compréhension et d'amicale coopération, rechercher les formes communes où s'exprimera l'accord des volontés en vue du progrès civique ou politique, nous pensons que ce sont là des indications générales qu'on ne saurait négliger sans compromettre les chances de l'avenir algérien […]

Voir aussi en 3ème partie la notice consacrée aux déclarations de Mgr Duval, évêque d'Alger, page 246.

Les trois lettres suivantes de Marie-Renée à sa belle sœur Zabeth, datées ***d'octobre, novembre et décembre 1955*** *sont plus intimes, mais fournissent toujours des informations concrètes sur sa vie et ses préoccupations :*

Avalanche de petites douceurs ! Couvre-livre, cake, etc., et, ce matin, beurre (dans un bien joli beurrier) et nappe nylon. Je voudrais que tu vois toute la famille **Daclin** et annexes - sa maison est toujours pleine - assister au déballage des « colis de Zabeth ». Ainsi le cake de la saint Michel a été vite filé ! Merci de tout, mais plus encore de ton affection constante.

Submergée par le travail de rédaction et dactylo sur « Bérardi » (travail qui m'a valu d'être libérée 6 mois de ma tâche d'infirmière). Très aidée, heureusement, par un abbé d'Hussein-Dey *[L'abbé* ***Jean-Claude Barthez].*** Bientôt je compte vous en envoyer un exemplaire.

Ma **Nelly** est là, partageant souvent mes repas. Un amour de fille toute en délicatesses. Elle va prendre sans doute le bidonville d'à côté de Bérardi *[Cité Dessoliers]*

[10 octobre]

[…] Le million ? [1] Pas encore là. Je suis harcelée par les entrepreneurs et ai dû emprunter à mes amis dont le pasteur d'Alger ! Million assuré pour la fin du mois. Dieu nous entende ! Ecole ouverte avec 120 fillettes. **Chafi** fait merveille, et aussi Colette, belle lorraine de 22 ans.

Ennuis techniques pour mon travail [2] qui est aussi celui d'un abbé d'Hussein-Dey. Devrait être achevé sous huitaine. Je te le donnerai, car je ne le vends pas…

Mohamed ***[Sahnoun]*** est à Paris chez l'une de mes amies. Ira à la Cité Universitaire. Fait Propédeutique et Langues Orientales (ceci pour **Tonton**). Doit attendre sa chambre pour l'envoi de livres. Ecrira […]

---

[1] *Le million de francs de subventions promis par la lettre de* ***Jacques Soustelle*** *du 26 juillet 1955* ***(Voir 284)***

[2] *Il s'agit de l'enquête sociale sur Boubsila, pour laquelle elle est aidée (dactylographie, dessins, etc.) par l'abbé* ***Jean-Claude Barthes.***

Ma 2 CV est sans cesse sur les routes, mais les trous de Bérardi ne l'arrangent pas… Je ne pourrais plus travailler sans elle.

[9 novembre]

[…] Excellente idée *[?]* pour le Noël des enfants de Bérardi. Ça compensera le racisme de la Municipalité et de quelques œuvres de charité dites « chrétiennes » qui ne veulent rien [1] donner aux musulmans. […]

L'atmosphère est très triste ici, nous avons tant de nos amis pistés… Que vont donner les mois à venir ??

Avez-vous reçu mon travail sur Bérardi ?

[.. décembre]

1956

L'année des premières épreuves

A – Le tournant politique

*Dans sa lettre datée du **10 février 1956** à René et Zabeth, Marie-Renée fait en particulier le récit de la journée décisive du 6 février 1956, dont elle fut le témoin direct depuis la boutique de sa coiffeuse… Ce jour-là, le nouveau Président du Conseil, Guy Mollet, est venu pour la première fois à Alger, ayant nommé le général Catroux, réputé libéral, comme Gouverneur Général. Il y fut très mal accueilli par la population pied-noir, et le Général Catroux sera remplacé par Robert Lacoste. A cette occasion la presse a parlé de tomates lancées vers le Président du Conseil, alors que Marie-Renée a vu des mandarines…*

Votre lettre reçue ce matin marque une certaine inquiétude alors que nous, dans le feu des événements, nous n'avons pas le temps de nous rendre compte de cela… Vus de loin, les troubles paraissent toujours plus graves. Vous êtes gentils de vous préoccuper de moi. Soyez donc rassurés : tant que les chefs du maquis n'auront pas donné d'ordre pour le terrorisme à Alger, il n'y aura rien à craindre. (Cela hélas ! peut venir). Pour l'instant le maquis a besoin d'Alger pour s'organiser et se ravitailler. Les émeutes, il est vrai, peuvent se déclencher d'un instant à l'autre, mais plutôt du côté des européens hyper sensibilisés, « armés » par les extrémistes de droite.

Nous l'avons échappé belle lundi *[6 février]* de ce côté, malgré les soi-disant ordres de calme et de recueillement en signe de deuil des chefs, le déchainement d'un peuple déboussolé a été inimaginable. J'étais allée, pour être aux premières loges, me faire faire une permanente chez ma coiffeuse en pleine rue Michelet, tout près du Monument aux Morts. Des fenêtres, ce n'était pas beau à voir : autos assaillies, camions de mandarines vidés en un éclair et pleuvant sur les officiels, drapeaux des édifices, Grande Poste et Monument aux Morts arrachés, mis en berne, ou brandis à travers les rues sur des draps noirs… Une majorité de lycéens de 15-17 ans menait la corrida. C'était grotesque, et vis-à-vis des musulmans, un spectacle bien navrant. *« Crise grave d'autorité »* ont conclu nos amis si respectueux du chef et du symbole national. La police était effectivement de connivence et a matraqué les CRS pour briser les barrages ! Vous voyez d'ici : *« Les CRS avec nous !»* criaient des groupes d'arabes.

Aujourd'hui vendredi les Maires d'Algérie ont fermé leurs Mairies. Nous voici à nouveau en effervescence… Mon chef du Centre de santé auquel je demande où il va me répond : *« Je vais en tuer quelques-uns… Moi, je suis français. »* Voyez où nous en sommes : c'est bien triste.

---

[1] *Souligné par Marie-Renée, pour bien marquer son indignation devant un tel reniement des valeurs chrétiennes.*

Avant-hier j'ai eu la joie d'avoir à dîner avec le curé d'Hussein-Dey les **Daclinette**, et **Mgr Pinier** venu de l'Assemblée provinciale des évêques d'Afrique du Nord. Nous sommes tous tellement fatigués de parler de la situation que l'on s'est détendu comme des enfants… Notre curé *[Le Père Moreau qui a remplacé le Père Scotto]* est un nantais qui regrettait la bouteille de muscadet sur la table de Saada… **Mgr Pinier** doit aller à Paris en fin de mois pour la commission épiscopale de la Mission de France dont il fait partie. Il fera peut-être un saut en Anjou […]

Vous ai fait envoyer un paquet d'exemplaires du travail sur Bérardi.

*Dans sa lettre à René et Zabeth datée de **mars**, elle se prend à rêver de voyages familiaux lointains, mais peste aussi contre « l'inintelligence » des élus d'Algérie :*

[…] J'aimerais tant faire cet été un petit voyage avec vous, à Jérusalem par exemple !! En attendant que Dieu nous donne la Paix de Pâques. […]

René [1], si tu étais de la Fédération des Maires d'Algérie, je te renierais… Ils veulent leur coup d'Etat en demandant des exécutions capitales (des prisonniers politiques). Ce jour même nous respirons en pensant que Guy Mollet ne se laissera tout de même pas mener par ces inintelligents. Grève de toutes les Mairies s'ils n'obtiennent pas gain de cause après-demain. Et vive la France par là-dessus !! Pauvre France, comme tu dis, elle a le dos large…

B - Une prise de position courageuse : l'opération Casbah

*Dans la nuit du **26 au 27 mai 1956**, une grande opération mobilisant 6.500 soldats et policiers, qui interpellèrent 4.000 personnes et arrêtent 120 suspects, est menée dans la Casbah d'Alger. Toutes les assistantes sociales d'Alger sont réquisitionnées pour fouiller les femmes musulmanes. Une douzaine d'entre elles - dont Marie-Renée - refusent d'exécuter cet ordre contraire à la déontologie de leur profession.*

Marie-Renée écrit le lendemain 28 mai une longue lettre à l'Association Nationale des Assistantes Sociales (ANAS) à Paris pour relater les faits et justifier sa position et celles de ses quelques collègues solidaires.

Cette affaire va connaître plusieurs développements importants. Pour la première fois l'ensemble du dossier conservé par Marie-Renée est publié ici. (Seule la lettre de Marie-Renée à l'ANAS a paru dans le livre d'Andrée Dore-Audibert)

Ces pièces montrent la complexité de la situation locale et nationale, et la courageuse clairvoyance de Marie-Renée.

Voici tout d'abord la lettre adressée à l'Association Nationale des Assistantes Sociales (ANAS) :

Le samedi soir, 26 mai, à 19 heures, toutes les assistantes sociales du Gouvernement Général de l'Algérie (80 environ) étaient convoquées à l'hôpital Mustapha par le directeur départemental de la santé publique, chef du service social, pour apprendre qu'elles étaient requises par le Préfet, et, de ce fait, pouvaient s'attendre à être appelées de jour et de nuit dans les semaines qui suivraient.

Il nous faisait savoir que, la nuit même, des voitures de police nous prendraient à notre domicile, pour une tâche qu'il ne pouvait nous préciser, demandant à toutes de garder cette convocation dans le secret le plus absolu.

A 1 h 30 nous étions en effet rassemblées au bar de la police. Monsieur le Directeur départemental nous divisa en 10 équipes de 8, et malgré notre insistance pour savoir quelles tâches nous attendaient, groupe par groupe nous fumes appelées au commissariat central. Ayant été désignée comme chef de groupe par mes collègues, j'insistais auprès du Commissaire général qui nous sommait de monter dans un camion qui nous attendait ; il refusa catégoriquement de nous dire

[1] *Son frère René Chéné est alors maire de La Chapelle Saint Florent.*

quelles activités nous attendaient, et la direction vers laquelle nous allions. *« Vous vous expliquerez sur place »,* dit-il, en tournant les talons.

Parquées dans un camion de la police où discutaient des policiers, CRS, volontaires de la garde territoriale, nous eûmes vite fait de comprendre ; on exigeait notre participation à une vaste opération policière à la Casbah, notre rôle étant de fouiller les femmes musulmanes. Ainsi prises dans la souricière, notre camion stoppa en pleine Casbah, rue de la Lyre. Le responsable de notre groupe (une trentaine d'hommes et 8 assistantes sociales et un territorial) nous prie de descendre et de suivre les inspecteurs de police avec lesquels nous devions travailler.

En plein accord avec mes camarades, je refusais formellement de descendre de camion. C'est alors qu'intervient le commissaire de police de notre district « d'opération » nous faisant sommation de descendre et d'obéir. Je demandai pour quelles tâches ? Il répondit : *« Pour lever le voile des femmes afin de vous rendre compte si ce ne sont pas des hommes. »* Mes collègues et moi nous récriâmes énergiquement lui expliquant que notre mission d'assistante sociale serait gravement compromise en participant à cette opération policière, mais que nous restions à sa disposition pour tout ce qui était de notre ressort : soins des blessés, évacuation des femmes et des enfants, etc.

Il ne voulut rien entendre et revint quelques temps après, nous signifiant qu'il avait câblé par radio au préfet lui-même et que celui-ci maintenait la réquisition, nous enjoignant d'obéir à un ordre, ajoutant que nous porterions les conséquences de notre refus d'obéir à un ordre formel ; à l'unanimité, sans hésitation, nous réitérons notre refus. Le responsable de la territoriale crut bon de nous dire : *« Si vous ne voulez pas faire votre devoir en tant qu'assistante sociale, faites-le au moins en tant que citoyenne ! »* Je lui répondis que nous n'étions plus en 1789…

Il nous restait donc à « dormir » dans le camion bâché de la police, sale, sans siège, et nous attendîmes ainsi dans une atmosphère de cliquetis d'armes, de coups de crosse dans les portes que l'on enfonçait ou défonçait, jusqu'à 9 heures.

Notons toutefois que dans la nuit, voyant passer une ambulance, nous courûmes vers notre commissaire pour le supplier d'aller auprès des blessés. Il refusa, et nous fit remarquer - ce qui était faux [1] - que nous étions seules à avoir résisté aux ordres du préfet.

Vers 9 heures, un jeune capitaine, officier des affaires indigènes, vint vers nous : *« Je sais,* dit-il, *que vous avez été récalcitrantes pour la tâche policière qui vous était demandée. Je pense que vous ne refuserez pas de venir soulager les cas sociaux que vous avez pu rencontrer au cours de la nuit. »* Cet officier avait en effet reçu des subventions importantes à distribuer le jour même aux familles qui avaient été molestées ou dont le chef avait été arrêté. Lui faisant remarquer qu'ayant passé la nuit dans le camion nous n'avions pu déceler les cas sociaux, nous lui dîmes notre étonnement d'un pareil geste, qui, à cette heure, nous paraissait parfaitement inopportun. Il tenait à tout prix à faire « son travail » sur le champ. Alors, deux de mes collègues assistantes sociales du secteur de la Casbah lui donnèrent quelques adresses. Il se rendit dans les familles.

Dix huit heures durant nous restâmes dans le camion sans voir ni nos collègues des secteurs voisins, ni nos deux assistantes sociales chefs, embarquées elles aussi sans savoir de quoi il s'agissait. Nous n'eûmes pas l'honneur d'avoir la visite de notre directeur départemental.

Vers midi, les militaires nous firent partager leur casse-croûte. Ce n'est qu'à 18 heures, et sur notre demande pressante, que le commissaire consentit à nous « lâcher. »

Nous protestons vigoureusement contre de tels ordres et de tels procédés qui sont à l'encontre de la fonction d'assistante sociale, et compromettent gravement la mission même de Service Social en Algérie. »

[1] *Quatre autres assistantes sociales d'un autre groupe ont aussi refusé d'embarquer dans un camion.*

Le lendemain, les assistantes sociales qui ont refusé d'obéir aux ordres sont convoquées par le Directeur de la Santé, qui leur reproche « d'agir contre la France », les menace de mutations disciplinaires, et leur demande de demeurer discrètes sur ce qui s'est passé….

L'affaire n'en reste pas là… Une collègue de Marie-Renée, lui fait parvenir le 30 mai le texte d'un projet de motion qui devrait être soumis le lendemain à une assemblée générale des assistantes sociales, accompagné de la courte lettre suivante :

Chère Mademoiselle

Demain, nous espérons faire voter une motion de protestation à l'unanimité des assistantes sociales. D'ici-là, veuillez ne pas utiliser ce document pour la publication par voie de presse. Après, nous verrons […]

Voici le texte de ce projet de motion, qui semble relativement modéré :

Dimanche 27 mai 1956, les assistantes sociales du service médico-social de l'Algérie exerçant à Alger et dans la banlieue, ont été appelées à participer à l'opération de contrôle de la Casbah. Le rôle qui leur a été assigné par des commissaires de police, et qui ne fut défini que sur le lieu même de l'opération, était de pénétrer dans les maisons à la suite des policiers et des CRS, et de fouiller les femmes.

Nous comprenons que, dans l'esprit de ceux qui ont pensé à demander aux assistantes sociales de participer à cette action, leur présence devait servir à apaiser les craintes, à rendre correctes les mesures nécessaires. En effet, il ne fait aucun doute qu'une présence féminine a permis d'humaniser l'opération et de rendre des services réels près des femmes et des enfants.

Mais, pourtant, il est incontestable que la présence d'assistantes sociales au milieu des policiers, des CRS, et des militaires va compromettre gravement l'action de celles d'entre elles qui ont des contacts fréquents avec des familles musulmanes, et même l'avenir du service social en Algérie. Jusqu'à présent, les assistantes sociales des services, tant publics que privés, circulaient librement dans la Casbah et visitaient les familles y habitant. Celles-ci seront fondées désormais à lier leur rôle à celui joué dimanche par d'autres assistantes sociales, et à penser que celle qui se présente vient pour espionner et extorquer des confidences.

Il nous semble donc, que si la présence de femmes est nécessaire, il serait bon que ce rôle soit joué par d'autres que des assistantes sociales. Nous ne voulons pas nous dérober à un devoir, aussi pénible soit-il, et, quelle qu'en soit l'heure, loin de là. Nous sommes prêtes à répondre à n'importe quel appel nécessaire et utile. Mais, dans les circonstances exceptionnelles que nous traversons, il nous semble impossible de sacrifier une possibilité de travail futur à un avantage présent.

En effet, il nous semble que le service social peut être un instrument extrêmement précieux dans un rapprochement de divers éléments composant la population algérienne, et cette action est compromise par une telle utilisation de nos services.

Après une discussion sans doute houleuse, cette motion n'a pas été adoptée à l'unanimité (ni même à la majorité) en raison de l'attitude des assistantes sociales d'origine pied noir qui ne souhaitaient pas s'opposer aussi directement aux opérations de police visant à prévenir les attentats préparés dans la Casbah.[1]

[1] *Ce groupe a même soumis de son côté la contre-motion suivante qui ne recueillit que 36 signatures sur 80 :*
Certaines de nos collègues ont cru devoir adopter une attitude qui ne nous paraît pas en rapport avec la confiance que vous nous avez témoignée lors de l'opération du dimanche 27 mai. Nous estimons que la mission qui nous était confiée n'était pas incompatible avec notre profession, étant donné le tact et l'humanité qu'elle requérait et la situation extrêmement grave que l'Algérie connaît. Notre présence a apporté un sentiment de quiétude dans les milieux visités. Nous estimons de notre devoir d'Assistante sociale et de Française de vous adresser cette motion de mise au point et de vous confirmer que nous restons à la disposition de l'Administration lorsqu'elle jugera utile de faire appel à nos services dans le cadre de nos possibilités et activités professionnelles.

Marie-Renée, pour des raisons inverses, n'a pas non plus approuvé cette motion. Elle écrit dès le lendemain à ***Germaine Tillion****, qui se trouve alors à Paris, pour l'informer de la situation :*

Chère Germaine

La réunion générale des A.S. d'hier a été torpillée ! On voudrait ici étouffer l'affaire…

Ci-joint la motion qui ne sera sans doute pas publiée car il n'y a pas eu la majorité des A.S. d'ici qui le désirent. Il est probable qu'Emma Serra parte à Paris : elle vous verra.

Demain soir je dîne avec Nelly chez Mme Farnoux [1]. Nous ne sommes pas très fières de la corporation des A.S.

Excusez ma brièveté : temps et courage me manquent. Sommes-nous encore en liberté ??

Amitiés.

[En PS] Je n'ai pas signé cette triste note. Lettre suivra demain soir après réunion des A.S. Je vous dirai si une information de presse leur paraît souhaitable.

Nelly Forget a alors alerté un de ses anciens professeurs, Charles Blondel, Président de Section du Conseil d'Etat, Président de la Commission de coordination au Conseil Supérieur du Service Social, qui lui répond le 1er juin en ces termes :

Mademoiselle,

Je reçois votre lettre et les documents qui l'accompagnaient. Votre indignation est la mienne, et ce qui m'attriste le plus dans cette douloureuse affaire, c'est sa stupidité. Comment ne voit-on pas en haut lieu qu'on brise ainsi un des rares instruments de pacification et d'entente ?...

L'émotion est ici fort vive, et on va, je pense, saisir et l'opinion, et les autorités qualifiées. De mon côté, je m'y emploie aussi énergiquement que je le puis.

Veuillez croire à mes sentiments les meilleurs.

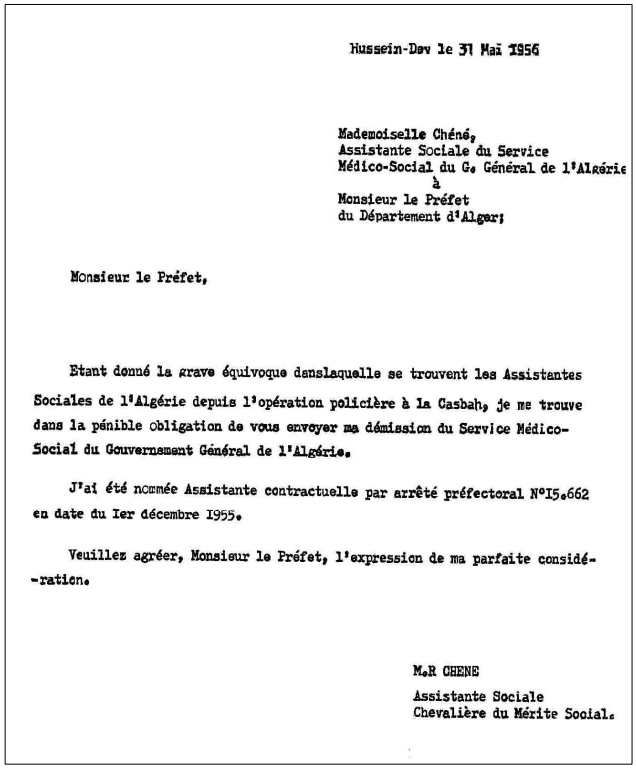
L'affaire n'eut pas de suite fâcheuse dans l'immédiat. Mais Marie-Renée, qui s'est beaucoup mise en avant, se sent responsable de la situation tendue qui s'est instaurée entre les autorités et les assistantes sociales. Elle en tire donc la conclusion qu'elle doit donner sa démission pour que le calme revienne dans les esprits. C'est ce qu'elle fait le 31 mai dans une lettre adressée directement au Préfet François Collaveri [2].

Celui-ci convoque aussitôt Marie-Renée le 4 juin pour un entretien dont la teneur n'est pas connue, mais qui aboutit à son maintien en poste. Cette audience accordée d'urgence (à l'heure du déjeuner !) est pour le moins inhabituelle, et souligne dans quelle estime elle était alors tenue par les autorités civiles d'Alger depuis son rôle l'année précédente dans la conception des Centres sociaux.

---

[1] *Yvette Farnoux, ancienne déportée, amie de Germaine Tillion.*

[2] *François Collaveri (né en 1900) est préfet d'Alger de 1956 à 1959. Membre de la SFIO, il est proche du Ministre Résident Robert Lacoste, qui l'a fait nommer à ce poste. Homme cultivé, d'origine italienne, il a écrit ensuite plusieurs livres sur la franc-maçonnerie et la famille Bonaparte. Dans cette affaire, il semble qu'il ait joué un rôle plutôt modérateur.*



Hussein-Dey le 31 Mai 1956

Mademoiselle Chéné,
Assistante Sociale du Service
Médico-Social du Gl Général de l'Algérie
à
Monsieur le Préfet
du Département d'Alger;

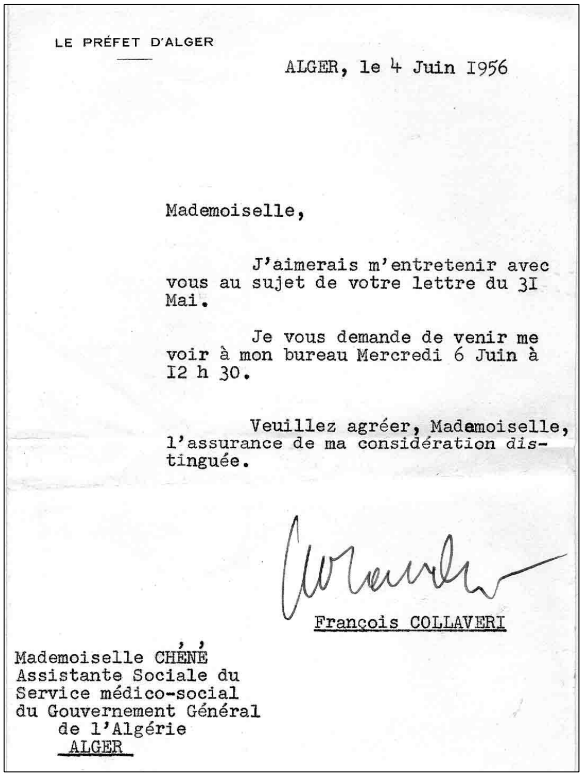
Monsieur le Préfet,

Etant donné la grave équivoque dans laquelle se trouvent les Assistantes Sociales de l'Algérie depuis l'opération policière à la Casbah, je me trouve dans la pénible obligation de vous envoyer ma démission du Service Médico-Social du Gouvernement Général de l'Algérie.

J'ai été nommée Assistante contractuelle par arrêté préfectoral N°I5.662 en date du Ier décembre I955.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de ma parfaite considé-ration.

M.R CHENE
Assistante Sociale
Chevalière du Mérite Social.



LE PRÉFET D'ALGER

ALGER, le 4 Juin I956

Mademoiselle,

J'aimerais m'entretenir avec vous au sujet de votre lettre du 3I Mai.

Je vous demande de venir me voir à mon bureau Mercredi 6 Juin à I2 h 30.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'assurance de ma considération distinguée.

François COLLAVERI

Mademoiselle CHÊNE
Assistante Sociale du
Service médico-social
du Gouvernement Général
de l'Algérie
ALGER

Après de nombreuses interventions de l'ANAS au niveau national, qui soutient fermement la position courageuse prise par Marie-Renée et ses quelques collègues, une circulaire préfectorale - signée donc de François Collaveri - précise enfin, le 22 août 1956, au sujet des assistantes sociales exerçant en Algérie :

[…] Leur action de conseillères et souvent d'éducatrices est basée sur la confiance qu'elles inspirent aux familles, pour cela elles sont tenues à un secret professionnel très strict sanctionné par la loi du 8 avril 1946 relative à l'exercice de leur profession. Il convient d'éviter que les assistantes sociales soient utilisées à des tâches incompatibles avec le rôle qui leur incombe ; notamment, il paraît inopportun de les faire participer à des opérations de police, ce qui pourrait rendre délicate dans l'avenir l'action de pacification des esprits à laquelle elles seront appelées à coopérer dans une large mesure.

Ainsi, grâce à l'attitude courageuse de Marie-Renée, et de quelques autres assistantes sociales, le droit pour une assistante sociale de refuser de collaborer à une opération de police est désormais officiellement reconnu. Mais certaines autorités policières et militaires à Alger se souviendront certainement l'année suivante du rôle essentiel qu'elle a tenu dans cette affaire…

A cette période, au cours de l'année 1956, le Centre Social se développe, et embauche de nouveaux intervenants, dans le domaine de la santé en particulier. C'est ainsi qu'est recruté ***Boualem Laribi,*** *en qualité d'infirmier, et qui a gardé une grande fidélité à la mémoire de Marie-Renée, dont il rend compte dans le témoignage reproduit en 3ème partie,* ***page 262****.*

C – La fin de l'année 1956

Marie-Renée passe, comme chaque année, l'été 1956 dans sa famille, puis retourne à Alger. A son arrivée, elle écrit ***le 17 septembre*** *une lettre roulante : elle retrouve avec plaisir tous ses amis, mais l'ambiance est de plus en plus « tendue »*

Elle ne sait pas encore que ce sera avant longtemps sa dernière traversée dans ce sens….

Le voyage en mer a été extraordinaire : sur le pont, sans couverture sous un ciel étoilé, j'ai passé une nuit presque aussi bonne que dans le lit douillet des Durgeaux [1] ou de Jean-René, ou de Brion ! Halte excellente où j'ai revécu avec beaucoup de douceurs ces 7 semaines passées trop vite ensemble. J'ai cependant eu plus de difficultés à décoller que d'habitude. On se réadapte si vite à la vie normale, et c'était bien normal de redouter un peu cette pauvre Algérie torturée. Mais dans le bain dès le débarquement, tous mes amis de l'équipe de Bérardi, les **Daclin**, **Nelly** à m'attendre, j'ai fait à nouveau la plongée sans histoire.

Malgré des attentats chaque jour plus nombreux à Alger, je ne trouve pas les gens tellement tendus. Les familles musulmanes que j'ai revues me disent toutes combien la tristesse des petits soldats de France patrouillant dans les rues les frappe. Mais aussi, d'autres laissent entendre leur douleur devant ce qu'ils appellent « l'extermination » de leur peuple.

Un détail qui vous fera saisir une fois de plus la tragédie de ce pays : vous savez qu'une machine à coudre était en rade au port d'Alger pour l'oued Ouchaïa. Ayant dû aller trouver l'Inspecteur des Douanes pour la récupérer, il se la fit déballer avec mille précautions car l'envoi était d'un nom allemand (une amie de Rachel) et la machine, vieille comme Hérode, venait d'Odessa en Russie. J'en ai tout de même été quitte pour 1.000 Frs de taxe !

La maison **Daclin** n'a pas changé : c'est l'hôtel permanent avec une moyenne de 10-12 à table. J'ai revu chez eux tous mes amis hier soir. Combien de fois n'a-t-il pas été question de vous tous… Les cakes Zabeth-Yvonne-, l'eau de vie Papa, le pâté Maison ont réjoui les tablées. Et le petit chien d'Odile [2] est passé entre toutes les mains… Il n'a même pas perdu sa queue en route. […]

Chafi est transfigurée par l'épreuve que je vous ai dite. Elle est à nouveau sans fiancé, mais dégagée de son attitude un peu suffisante. Elle va probablement retourner en France se reposer. Elle n'a rien au poumon. Et vous aime bien. […]

Ô miracle, il tombe de grosses gouttes de nuées d'orage. J'ai échappé à des journées de sirocco affreuses qui ont tout desséché. […] *[La fin de la lettre est manuscrite:]* Orage foudroyant : quelle frousse que j'ai ! Je vous achève ce mot perchée sur ma table ! Voyez, je tremble…

Dans sa lettre du 6 octobre 1956, Marie-Renée donne toujours des échos sur ses diverses activités, mais commente avec pessimisme la situation politique et militaire. Le doute s'installe même sur son avenir professionnel…

[…] Les grandes chaleurs sont passées ! Nous sommes à la plus belle période : octobre représente un beau mois d'août en France. Je me suis réchauffée depuis mon retour de France !

Quel paradis serait l'Algérie si les hommes ne s'acharnaient pas à en faire un enfer… Les coupures de journaux jointes vous donneront une petite idée des attentats de ces derniers jours : ce massacre de femmes et d'enfants serait dû aux communistes dont on comprend mal le jeu stupide. Il y a trois jours, j'ai trouvé, à la place du clochard qui couche près de la porte de mon jardin, une énorme flaque de sang. Concluez…

Jusqu'à la session de l'O.N.U. [3] il faut s'attendre à des attentats redoublés. Et la grève scolaire se greffe là-dessus ! Toutes les écoles d'Alger et banlieue sont vides de musulmans, c'est-à-dire que certaines n'ont aucun élève. Chose curieuse, il paraît que l'ordre de grève venu du F.L.N. (maquis) n'a pas été suivi dans le Constantinois. […]

---

[1] *Nom de la maison de René et Zabeth Chéné à La Chapelle Saint Florent.*

[2] *Sans doute une œuvre en terre réalisée avec l'aide de Marie-Renée par sa nièce Odile Raffegeau, 4ème enfant de sa sœur Jeanne. Elle est âgée alors de 8 ans.*

[3] *L'Assemblée Générale de l'ONU à New York a inscrit à son ordre du jour la question algérienne, où la France est placée en position d'accusée.*

On ne vit pas tant que les uns et les autres ne sont pas rentrés à l'heure. C'est vous dire que la situation ne s'est pas arrangée comme je l'espérais. Ô béni repos au milieu de vous qui me permet de « tenir » ! Soyez rassurés, je ne fais aucune sortie inutile, et Bérardi reste très calme. Je suis fière de savoir qu'après la fouille du bidonville par l'armée et la police, dimanche, aucune arme n'a été trouvée. Et les militaires semblent s'être parfaitement conduits. Les femmes ont été laissées tranquilles, ce qui me fait croire que mon intervention près du Préfet n'a pas été inutile [1]

Pour ne pas perdre le moral, j'ai fait repeindre en polychrome « Saada » : jaune et gris. Plus tard, volets rouges. Le chien de l'artiste Odile est en première place et fait l'admiration de tous. J'attends maintenant les œuvres d'art de ma filleule Kiki [2].

Grâces à Dieu, les changements prévus parmi les prêtres d'Hussein-Dey se limitent à « **Mickey** [3] », qui doit partir en Tunisie où va commencer une première équipe de la Mission de France. Ceci dû certainement à l'intervention des laïcs (de la communauté **Daclin** en particulier) et c'est normal. Ce n'est pas le moment de tout bousculer quand la maison est en feu ! Nous gardons le **Père Augros** à Alger où il devient vicaire du **Père Scotto** *[à la paroisse de Bab el Oued]…* Tous ces dimanches je pourrai bénéficier de ses recollections à la tranquille maison de retraite située sur les hauteurs d'Alger, dans la verdure. Demain nous arrive un nouveau petit frère de Taizé : un jeune médecin qui a laissé pousser sa barbe pour qu'on le prenne au sérieux. Il va probablement nous aider à Bérardi et Oued Ouchaïa dont le dispensaire prend des proportions inquiétantes pour les finances de notre petite caisse privée. Colette de Nancy qui m'aidait depuis 3 ans vient, hélas ! de reprendre définitivement la route de France.

J'ai cru bien faire en demandant mon changement de Bérardi si je peux être plus utile ailleurs. J'ai en effet une équipe de premier ordre, et ma présence n'y est plus tellement nécessaire. Comme une mère qui voit ses enfants adolescents prendre le large, ainsi en est-il de mes jeunes collaborateurs et collaboratrices… Je ne voudrais pas entraver leur essor : on devient si facilement mère-poule ! Il me faut achever de mettre au point le fonctionnement de nos conventions avec les Caisses de Sécurité Sociale et après, « mon règne est terminé ». Désormais, toutes les catégories de malades sont soignées, et sans la grève scolaire, les Centres de préapprentissage garçons et filles marcheraient admirablement. Les moniteurs profitent de ces semaines de « relâche » de l'enseignement pour entraîner la population au ramassage des ordures, fabrication de W.C. publics, et on parle même de coopératives d'ordures, à l'exemple des ruraux de Maine et Loire… J'ai relu mon rapport sur les machines à laver, etc., et nous avons transposé !!

Petite nouvelle : je porte désormais des lunettes pour lire et écrire. […] Si tu étais à Alger, René [4], tu aurais un procès-verbal au-delà de 50 à l'heure sur n'importe quelle route ! Quant à moi, je suis ravie, je ne craindrai plus les bolides. Il nous faut en plus une vignette « laissez-passer ». Et attention à tous les couffins !!

---

[1] *Allusion aux incidents relatés plus haut dans* « Une prise de position courageuse… »

[2] *Marie-Christine Chéné, 12ème enfant de Robert et Germaine, âgée alors de 8 ans. Marie-Renée est sa marraine, le baptême ayant été célébré en 1948 par* ***Mgr Paul Pinier****.*

[3] *Surnom amical de l'abbé Michel Prignot, de la Mission de France, qui restera en relation épistolaire avec Marie-Renée.*

[4] *Son frère René conduisait toujours très vite ses voitures de grosse cylindrée…*

1957

Les derniers mois difficiles

A – L'arrestation d'amis proches…

Après une série d'attentats sanglants du FLN dans Alger, entre janvier et octobre 1957, la Casbah et tout le Grand Alger sont quadrillées et fouillées en permanence par l'armée et la police françaises, sous les ordres du Général Massu et du Colonel Bigeard, investis des pouvoirs civils et militaires. Des patrouilles surveillent nuit et jour toutes les rues et ruelles, et procèdent à des arrestations massives, souvent suivies de tortures. Cet épisode de la guerre est appelé habituellement « Bataille d'Alger. »

Au cours de cette opération, des membres des Centres sociaux sont poursuivis, soupçonnés à tort d'héberger ou d'aider des combattants du F.L.N. ***Chafika Meslem****, collègue de Marie-Renée, est alors activement recherchée, et pour ce faire,* ***Nelly Forget*** *a été arrêtée le 27 février, et est aux mains de l'armée.*

Sur la détention dramatique de Nelly Forget, voir en 3ème partie le récit qu'elle en a fait, page 254.

Une virulente campagne de presse est alors organisée pour dénoncer le rôle des « européens progressistes », et des travailleurs sociaux en particulier. Par exemple, L'Echo d'Alger du 9 mars 1957 écrit :

« L'enquête a par ailleurs révélé que l'assistante sociale **Nelly Forget** de Maison Carrée avait été chargée par le FLN de distribuer des tracts invitant à la grève. »

De même Le Figaro du 10 mars 1957 qui reprend l'information à son compte:

« Nouvelles précisions sur l'aide aux rebelles des Européens progressistes : Melle **Nelly Forget,** directrice des centres sociaux à Maison Carrée donnait l'hospitalité à ces organisations et d'autres rebelles. »

Mais jugés en juillet par un tribunal militaire, ces « suspects » libéraux seront presque tous acquittés, dont ***Nelly Forget****. Pour sa part, Marie-Renée n'est pas inquiétée directement.*

29 février 1957 : Marie-Renée écrit sa lettre roulante habituelle. Elle y relate sans détour les événements qu'elle vit, avouant qu'elle y fait face « par miracle ». Cette lettre, impeccablement dactylographiée, est reproduite intégralement. C'est la dernière qu'elle écrira d'Algérie.

Si chers tous

Nous vivons des semaines sans doute décisives. Dieu veuille qu'une solution de paix sorte de toutes les tractations en cours. [1] Pour ceux qui comme moi sont dégagés de toute politique, une seule chose importe : c'est que l'Evangile passe par l'exemple - héroïque pour certains - de la petite minorité chrétienne. Chose ahurissante : **Chafi** est recherchée depuis 8 jours par les services de police, et plusieurs de ses amies de travail sont en interrogatoire « paras » depuis lors, dont **Nelly** ! Un lieutenant de para qui m'a fait penser à Michel [2] (il lui ressemble) est venu aussi en pleine nuit m'interroger mais il a eu vite fait de se rendre compte combien je suis loin de toute politique. Je n'ai pas pour autant, cela va de soi, désavoué **Chafi** dont la vie de travail à Bérardi a toujours été impeccable. Son histoire doit venir du temps où elle « flirtait » avec un communiste dont je ne sais pas même le nom : je vous en avais parlé et je me réjouissais cet été avec vous de la voir loin de ce milieu et revenue à des sentiments beaucoup plus sains. Espérons que toute cette histoire aura vite une fin.

Je continue, comme par miracle, à faire œuvre constructive à Oued-Ouchaia [3]. Entourée de ma sœur blanche et de mon « petit-frère », c'est vraiment la Paix du Seigneur et cela au milieu d'un bidonville qui, comme tous les autres, est en véritable « convulsion ». Avant-hier, nous assistions entre beaucoup d'autres, à un véritable drame : les paras avaient fait évacuer dans les champs

[1] *Des contacts secrets ont lieu à cette époque entre des émissaires du gouvernement et des représentants du FLN, mais n'aboutiront à aucun accord avant mars 1962.*

[2] *Son neveu Michel Chéné, deuxième fils de son frère René et de sa belle-sœur Zabeth.*

[3] *Là où se trouve, voisin de Boubsila, un autre Centre Social.*

voisins hommes et femmes et soudain, une explosion effroyable : c'était une bombe de très gros calibre, enfin trouvée qu'ils faisaient exploser sur place. Ce « nettoyage » est bon, mais comme toute armée en campagne, il y a bien des misères dont je touche tous les jours l'aspect effroyable. Unissez-vous à la neuvaine que le Carmel de Lisieux commence pour nous le 4 mars. Nous croyons au miracle.

Le miracle, c'est qu'avec tout cela j'ai encore le système nerveux en bon état. Que de réserves de repos et d'affection n'ai-je pas emmagasinées cet été près de vous ! Je compte les 4 petits mois [1] qui me restent pour me refaire, et cette fois pendant 3 mois.

Nous avons, grâce à Dieu, depuis un mois, un temps d'été de France : les roses continuent à fleurir dans mon petit jardin ! Mais il y a de la sècheresse dans le bled et la famine guette. Dire que pendant ce temps-là vous avez des inondations….

Merci de toutes vos lettres individuelles des petits et grands. Ecrivez-moi sans attendre la roulante.

Début avril, ***Nelly*** *est enfin transférée de la sinistre villa Sésini à la prison civile de Barberousse. Le* ***7 avril 1957,*** *Marie-Renée écrit alors aux parents de* ***Nelly Forget*** *:*

Si chers amis

J'ai la joie de vous dire qu'hier soir, l'un de nos amies (à **Nelly** et à moi), visiteuse de prisons, a pu voir seule **Nelly** durant une heure. Elle l'a trouvée « rayonnante », c'est son terme, et avait les larmes aux yeux en me disant cela : « Je n'ai rien fait sinon sur le plan de l'amitié » n'a-t-elle cessé de dire.

Elle espère une liberté provisoire, mais en France, insistant sur ce point. Dans quelque temps vous auriez la permission de la voir, mais pas seule, 20 minutes, avec 2 grilles de séparation. Elle préfère que vous patientiez et n'a fait que parler de vous.

Pour l'instruction, elle m'a fait demander son plus beau costume et son jupon blanc à broderies que vous lui aviez envoyé, et ses chaussures à hauts talons, tenant à être belle. Elle est à la Maison d'Arrêt depuis vendredi, et se dit aussi bien qu'à l'hôtel, ne manquerait pas de nourriture, car beaucoup de ses amies reçoivent le « couffin » quotidien.

Demain j'espère pouvoir vous envoyer son numéro d'écrou afin que vous lui écriviez et envoyiez des douceurs. Je le fais de mon côté.

Toutes les amies que vous connaissez sont avec elle. […]

Je vous embrasse.

Toujours à la recherche d'occasions pour aider son amie emprisonnée, Marie-Renée est entrée le 10 avril 1957 dans les couloirs du Palais de Justice d'Alger afin de pouvoir s'asseoir quelques instants aux côtés de ***Nelly Forget,*** *qui attend d'être entendue par un juge d'instruction. Sur une feuille volante qu'elle a conservée, elle raconte par écrit le contenu d'une conversation fortuite qu'elle vient d'avoir avec un gendarme de faction. Elle estime sans doute que ce témoignage pourra servir à* ***Germaine Tillion,*** *qui s'efforcera plus tard de faire conclure entre le gouvernement français et les responsables du FLN une trêve des exécutions capitales en échange de la fin des attentats contre des civils à Alger.*

[…] Ce gendarme m'était tout à fait inconnu […] Il a engagé la conversation parce qu'il s'ennuyait. Après avoir parlé de la France, de la douceur d'y vivre, de sa famille, et particulièrement de ses deux petits enfants, de l'Alsace, son pays, de ses années de captivité, il me parla de son travail en Algérie où il était affecté depuis un an.

[1] *Au moment où elle écrit cette lettre, fin février, Marie-Renée ne songe donc pas à prendre des congés en France avant fin juin. Or elle sera dans sa famille en Maine et Loire dès la fin du mois d'avril, avec deux mois d'avance.*

« Je ne pensais pas finir si tristement ma carrière. Je suis à la veille de prendre ma retraite, et j'en fais du sale boulot, ici ! Tenez, la nuit dernière, j'étais de corvée aux exécutions[1]. Oh, c'était pas la première fois ! Drôle de métier pour les gendarmes ! Qu'on donne ça à faire aux militaires puisque maintenant ce sont eux les policiers ! »

Et il revient sur les détails de sa nuit passée à Barberousse, en corvée d'exécutions :

« Ils étaient trois à passer. Le premier a peur et crie. Il refuse d'avancer. On le bouscule puis on le porte. Le second, presque souriant, avance vers « l'Affaire », et le doigt levé ânonne une prière… Toute la prison hurle. Et puis, Mademoiselle, quand le type déclenche la mécanique, faut pas croire que la tête tombe d'un seul coup. Il y a des ratés. Ah, ces têtes qui pendent à moitié coupées ! Et ce sang qui gicle partout, ce bruit de tête qui tombe dans le caisson !... Tout ça, ça me dégoûte, ça m'empêche de dormir. Nous, on est des hommes, on en a trop vu, et, je le répète, c'est pas notre boulot… »

B - Le retour inattendu en France avant l'expulsion

*Selon le témoignage recueilli auprès de **Marie-Thérèse Brau**, les circonstances exactes de l'expulsion de Marie-Renée sont les suivantes :*

Marie-Renée était alors en congé en France, et je relevais régulièrement son courrier dans sa boîte aux lettres de la cabane où elle habitait. J'y ai trouvé un matin une convocation pour le commissariat de police. Je ne l'ai pas ouverte, mais, prétextant que le vent l'avait emportée chez moi - nous étions voisines à travers un grillage - je l'ai confiée à un ami policier en lui demandant de se renseigner. Il m'a dit qu'il valait mieux qu'elle ne revienne pas de France, ce que je lui ai transmis. Elle n'est donc pas rentrée. Ce fut une grâce pour elle, car elle aurait très difficilement supporté des interrogatoires très durs comme ceux que **Nelly Forget** a subis.

*Marie-Renée reçoit une lettre du 9 mai 1957 de **Mgr Paul Pinier**, alors évêque de Constantine. Il y est écrit en marge de sa main : « après l'expulsion du 6 mai 1957 ».*

*Ce document est le seul qui évoque son état d'esprit après son expulsion d'Algérie, et la fin brutale de son travail à Boubsila. Il est aussi l'unique lettre que Marie-Renée ait conservée de **Mgr Paul Pinier**, auquel l'attachait une profonde amitié spirituelle.*

Ma chère enfant

La nouvelle que m'apporte votre lettre de Saint Florent me peine profondément.

Faut-il croire que soit fini le labeur apostolique qui fut si longtemps vôtre devant Dieu ?

J'ai du mal à vous rejoindre dans la Paix et la Joie que vous me dites être vôtre…

Douceur du Seigneur sur une amère blessure de votre âme !

Prions pour que la joie et les œuvres de la Pentecôte surmontent comme aux premiers temps les difficultés du moment.

Paternelle bénédiction sur vous, sur les vôtres et tous ceux que Dieu avait placés si avant dans votre cœur.

[1] *Entre 1954 et 1962, il y eut environ 1500 jugements de condamnations à mort, dont 222 furent effectivement exécutées.*

Le 10 mai, à 18 h 45, Marie-Renée réceptionne à La Chapelle Saint Florent un télégramme sibyllin de son directeur, ***Charles Aguesse*** [1] *, qui ne contient que ces quelques mots :* « Vous pouvez revenir. Amitiés »

L'interprétation de ce simple document, précieusement conservé dans ses archives, est problématique. ***Charles Aguesse*** *a-t-il réussi à obtenir des autorités militaires l'abrogation de l'arrêté d'expulsion (qui n'avait pas été notifié personnellement à Marie-Renée, selon le témoignage de* ***Marie-Thérèse Brau)*** *en se portant garant de son total éloignement de la politique ? D'autres interventions ont-elles eu lieu en sa faveur (****Germaine Tillion*** *?)*

Il est possible aussi de s'interroger sur le fait qu'il ne s'agissait peut-être pas d'un véritable arrêté d'expulsion - qui furent cependant nombreux à cette période très tendue de la bataille d'Alger - mais d'une simple convocation de la police pour une mise en garde destinée à l'intimider, et dont elle aurait été avertie auparavant de l'imminence, la conduisant à quitter Alger précipitamment ? L'incertitude sur ce point ne pourra être levée, puisque ce document, remis par ***Marie-Thérèse Brau*** *à un policier ami, n'a jamais été en possession de Marie-Renée, et ne figure certainement plus dans aucune archive, officielle ou privée.*

*Mais, depuis son refus courageux en mai 1956 de collaborer avec la police, n'est-elle pas « fichée » comme « forte tête ? » N'a-t-elle pas aussi été déjà interrogée nuitamment chez elle par les parachutistes, comme elle le relate au passage dans sa lettre du 29 février ? De plus, dans son courrier du 6 octobre 1956, elle y avoue non seulement sa fatigue, mais aussi son souhait d'être déchargée de sa tâche : « J'*ai cru bien faire en demandant mon changement de Bérardi si je peux être plus utile ailleurs. » *craignant même de devenir* « mère-poule » *avec son équipe. Les raisons de son départ peuvent donc apparaître multiples…*

Mais ce qui est certain, et ce que montre le télégramme de Charles Aguesse, c'est que sa présence en Algérie est toujours hautement souhaitée par sa hiérarchie, et que son rôle de pionnière, depuis 1950, y est unanimement reconnu comme un exemple qu'on pourrait qualifier de « charismatique ».

En tous cas, Marie-Renée ne répond pas à l'appel au retour contenu dans le télégramme, et juge plus opportun de demeurer provisoirement en France, en attendant de se préparer à aller œuvrer ailleurs, dans le même esprit.

A-t-elle alors réellement tourné la page algérienne de sa vie, dans « la Paix » et « la Joie » comme elle l'a exprimé à ***Mgr Paul Pinier,*** *qui s'en étonnait ?*

Pas vraiment, bien sûr ! Car bientôt, avec les encouragements de ***Germaine Tillion,*** *elle préparera un Mémoire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes sur l'histoire de son cher bidonville algérois, et y retournera quelques mois au début de 1963, après l'indépendance, pour y achever sa rédaction. Elle y sera accueillie, six ans après son départ précipité, « comme une sœur » selon la belle expression de l'hospitalité musulmane…*

Voir en 2ème partie les larges extraits du Mémoire qui relatent ces « retrouvailles », page 177.



En août 1958, Marie-Renée, avant son départ pour le Liban, fait un séjour à Villedieu La Blouère, chez sa sœur Jeanne.
Elle dispute ici une partie de boules avec son beau-frère René Raffegeau, et ***Turkia Dahmoun****, jeune étudiante algérienne* ***(voir sa notice page 234).***

[1] ***Charles Aguesse*** *(1903-1983), enseignant d'origine, était le directeur, de 1955 à 1959, du Service des Centres Sociaux de l'Algérie, et donc le supérieur hiérarchique de Marie-Renée. Il a été démis de ses foncions et a quitté l'Algérie le 9 juillet 1959 à la suite d'une campagne de presse au sujet de certains des collaborateurs musulmans de ces Centres accusés d'aider le F.L.N., alors qu'ils n'organisaient que des collectes de médicaments.****(Voir sa notice page 219)***

C – Une fin de mission à Paris de quelques mois

Indésirable en Algérie pour les militaires qui l'ont sans doute expulsée, Marie-Renée continue néanmoins officiellement en métropole, pendant toute l'année scolaire 1957-1958, son travail au sein du Service des Centres Sociaux.

Elle est en effet chargée, en compagnie de Mohamed Farès et de ***Nelly Forget,*** *de former, dans un cadre plus apaisé que celui d'Alger, les moniteurs et monitrices algériens. La formation se déroule en région parisienne, à la Résidence Sociale de Levallois-Perret, en région parisienne. Mais il ne s'agit là que d'une activité transitoire.*

Cependant, au cours de cette année parisienne sans doute reposante après les lourdes tensions des derniers mois, Marie-Renée se préoccupe toujours de la situation de ses amis algériens. Elle n'hésite pas à faire agir ses relations pour aider tel ou tel. Ainsi le montre le courrier reçu en date du 6 novembre 1957 de Jean Reliquet, Procureur Général auprès de la Cour d'Appel d'Alger de 1956 à 1958. La lettre est manuscrite, mais rédigée sur papier à en-tête officiel.

Sans doute avait-elle noué avec ce haut magistrat des relations devenues amicales à l'occasion de l'inculpation et du jugement de ses amis des Centres sociaux. De plus, il semble qu'il connaissait bien la petite communauté protestante algéroise.

Quant à l'identité de la personne interrogée, mais rapidement remise en liberté, il s'agit très probablement d'un jeune musulman que Marie-Renée connaissait bien, ou qui lui avait été recommandé, et que les autorités considéraient comme « suspect ». Le souhait optimiste exprimé par le Procureur Général quant au choix futur de cet algérien contraste fortement avec les méthodes brutales employées par les policiers et les militaires, et souligne les ambigüités de la politique suivie à l'époque.

Le Procureur Jean Reliquet est reconnu par les historiens de la période comme ayant été l'un des rares magistrats en poste à Alger qui ait tenté de maintenir la répression dans les limites du droit.

Voici le contenu intégral de cette lettre :

Chère Mademoiselle,

Je suis heureux d'avoir reçu de vos nouvelles, et de vous annoncer que le mandat d'amener n'est pas maintenu. Je pense que la mesure, d'ailleurs très justifiée, qui vient d'être prise en faveur de l'inculpé, sera intervenue assez tôt pour que, votre amitié aidant, il reste des nôtres, et ne soit pas tenté de chercher sa voie ailleurs…

Nous avons toujours beaucoup de travail, mais y apportons la même persévérance et la même foi.

Je n'ai pas vu Sœur Renée depuis un certain temps. Les sœurs de Grandchamp m'ont invité, il y a déjà quatre mois, à venir visiter leur petite communauté du bidonville de Maison Carrée. J'ai passé avec elle, et le pasteur Pierre, un moment bien agréable. Une telle pureté de sentiments est vraiment rafraichissante !

Ne manquez pas de venir me voir quand vous reviendrez à Alger. Je serai heureux de bavarder avec vous.

Veuillez croire, chère Mademoiselle, à mes sentiments les meilleurs et les plus amicaux.

D – Les Centres sociaux,
« L'une des lumières dans la noirceur de la guerre d'Algérie… »

L'Encyclopédie en ligne Wikipedia contient une page, écrite en 2007, intitulée « Centre social ». Son auteur est anonyme, mais bien informé.

Dans la partie de cet article consacrée à l'Algérie figure le texte suivant, qui présente un résumé objectif et neutre de cette institution qui n'aurait sans doute pas existé sous cette forme sans l'action pionnière de Marie-Renée à Boubsila de 1950 à 1955.

Dans le contexte d'une Algérie en insurrection mais également d'une misère se développant dans des bidonvilles de plus en plus nombreux, des expériences issues de l'éducation populaire inventent dans les années 1950 une manière pacifique d'améliorer les conditions de vie et l'éducation de la population algérienne.

A partir des expériences d'ores et déjà menées dans les bidonvilles et à la demande de solutions de la part du ministre ***Jacques Soustelle****,* ***Germaine Tillion*** *propose de créer des équipes sédentaires basées autour de structures de proximité qui s'appelleront « centres sociaux ». Il s'agit autour d'un directeur qualifié de conjuguer les armes du « progrès économique, de l'action sanitaire et de l'éducation ». Le centre social doit être un lieu laïc, neutre, rassemblant des algériens et des français qui part des aspirations et des besoins des populations, qui travaille avec et non pour les habitants.*

Pour assurer l'indépendance des centres sociaux vis à vis du pouvoir politique, ils sont rattachés directement à l'Éducation Nationale, ce qui créera indirectement une crise interne en 1959, qui oppose les tenants de l'éducation populaire préoccupés par le développement des communautés et les tenants de la scolarisation qui veillent à l'alphabétisation et à l'orientation des jeunes hors des dispositifs. Cette crise sera également favorisée par les persécutions de l'armée française qui voit se développer d'un mauvais œil ces lieux de paix, qui forment et qualifient une élite algérienne et qui ne prennent pas parti pour l'un ou l'autre camp. Par deux fois, en mars 1957 et en juin 1959, des membres des Centres sociaux sont arrêtés et torturés avant d'être libérés, faute de qualifications fondées.

L'histoire des centres sociaux algériens se terminera de manière tragique lors de l'assassinat de Château-Royal, perpétré par l'OAS à deux jours de la signature des accords d'Évian. Les six principaux responsables des Centres sociaux dont Max Marchand, leur directeur, et Mouloud Feraoun, son adjoint chargé de la formation pédagogique mais aussi l'un des plus grands écrivains algériens de l'époque, seront exécutés froidement par un commando Delta.

Au final, l'expérience des centres sociaux aura été l'une des lumières dans la noirceur de la guerre d'Algérie. Dans les 120 lieux construits, plus de 2000 personnes par centre auront suivi un parcours auprès des moniteurs français ou algériens. Surtout, comme l'a écrit ***Nelly Forget*** [1]*,* « contenant au-delà de ses murs les flots de la haine, il en a protégé les ouvriers de ce petit îlot et les a contraints à se hisser au meilleur d'eux-mêmes pour tenir le pari de l'utopie fraternelle. »

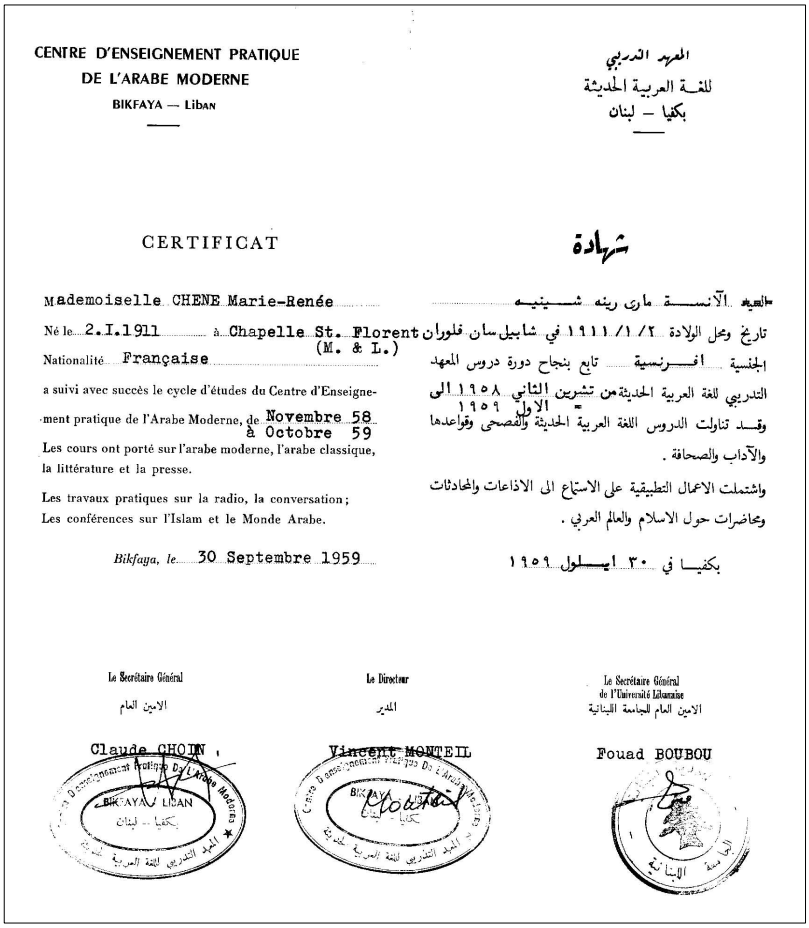
http://fr.wikipedia.org/wiki/Centre_social#Alg.C3.A9rie

[1] *Voir en bibliographie les références de cette étude.*

6

UN AN D'ETUDE DE L'ARABE AU LIBAN

1958-1959



CENTRE D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE
DE L'ARABE MODERNE
BIKFAYA — Liban

المعهد التدريبي
للغة العربية الحديثة
بكفيا – لبنان

CERTIFICAT

شهادة

Mademoiselle CHENE Marie-Renée

Née le 2.I.1911 à Chapelle St. Florent (M. & L.)

Nationalité Française

a suivi avec succès le cycle d'études du Centre d'Enseignement pratique de l'Arabe Moderne, de Novembre 58 à Octobre 59

Les cours ont porté sur l'arabe moderne, l'arabe classique, la littérature et la presse.

Les travaux pratiques sur la radio, la conversation;
Les conférences sur l'Islam et le Monde Arabe.

Bikfaya, le 30 Septembre 1959

السيد الآنسة ماري رينه شينيه

تاريخ ومحل الولادة ٢/١/١٩١١ في شابيل سان فلوران

الجنسية افرنسية تابع بنجاح دورة دروس المعهد التدريبي للغة العربية الحديثة من تشرين الثاني ١٩٥٨ الى الاول ١٩٥٩

وقد تناولت الدروس اللغة العربية الحديثة والفصحى وقواعدها والآداب والصحافة.

واشتملت الاعمال التطبيقية على الاستماع الى الاذاعات والمحادثات ومحاضرات حول الاسلام والعالم العربي.

بكفيا في ٣٠ ايلول ١٩٥٩

Le Secrétaire Général
الامين العام
Claude CHOIN

Le Directeur
المدير
Vincent MONTEIL

Le Secrétaire Général
de l'Université Libanaise
الامين العام للجامعة اللبنانية
Fouad BOUBOU

1958 - 1959

Bikfaya au Liban

A la fin de l'année scolaire 1957-1958 consacrée, après son retour d'Algérie, à la formation des cadres des Centres sociaux à Levallois-Perret, Marie-Renée prend la décision de sérieusement approfondir sa connaissance de la langue arabe, dont elle ne pratique encore que les rudiments, appris au seul contact de la population du bidonville.

L'idée lui en a été suggérée par son amie Danièle Lara, qui était la Supérieure des Sœurs de Saint Vincent de Paul qui l'a accueillie à son arrivée à Alger en 1950, puis permis d'installer sa maisonnette « Dar es Saada » dans le jardin de l'institution en 1953. Danielle Lara dirige alors en 1958 à Beyrouth une maison de son Ordre.

Le centre qui organise à Bikfaya au Liban ce stage de longue durée - une année scolaire complète - est appelé Centre d'Enseignement Pratique de l'Arabe Moderne (CEPAM). C'est une structure du Ministère français des Affaires étrangères. Il est dirigé par ***Vincent Monteil****, qu'elle a connu en 1955 à Alger lorsqu'il était au Cabinet du Gouverneur Général Jacques Soustelle, en compagnie de* ***Germaine Tillion.*** *Son nom figure sur le certificat de fin d'études qu'il a délivré à Marie-Renée.* ***Vincent Monteil*** *avait succédé à la direction de ce centre à Jacques Berque (1910-1995), autre grand orientaliste français, traducteur du Coran, dont Marie-Renée admirait beaucoup l'œuvre.*

Parmi les 14 stagiaires, se trouvent surtout des fonctionnaires français, dont Yves Goavec, professeur, qu'elle retrouvera au Maroc puis à Nice, et seulement deux autres femmes : Marie-Aimée d'Harcourt, et une fille de Georges Hourdin (1899-1999), le fondateur du magazine La Vie catholique illustrée. Dans un autre stage, organisé à Beyrouth par les Jésuites, il y a deux prêtres, ***Dominique Lanquetot*** *et* ***Jean-Claude Barthez,*** *anciens vicaires d'Hussein-Dey, et des religieuses, auxquels elle rendra visite.*

Marie-Renée, qui ne perçoit alors plus aucun salaire, est sommairement logée dans une maison vide mise à sa disposition par une riche famille beyrouthine chrétienne. ***Vincent Monteil*** *s'arrange pour lui procurer une maigre bourse de « bibliothécaire »*

Lorsqu'elle séjourne à Bikfaya, Marie-Renée correspond avec un jeune prêtre de la Mission de France, Michel Prignot, dit « Mickey », qu'elle a connu à Hussein-Dey, avant qu'il ne rejoigne Tunis à la suite du Père ***Louis Augros****. La 1re lettre de lui est datée du* ***3 février 1959*** *à Tunis :*

[…] Merci pour le mot reçu l'autre jour et qui m'apportait avec votre amitié un peu de l'air du Liban et de la Terre Sainte. Ça a l'air d'arabiser dur dans votre coin ! Ici, il faut faire beaucoup d'effort pour en faire un peu - c'est tout juste si je maintiens l'acquis - Plongé dans un bidule paroissial, l'atmosphère et les occupations ne se prêtent pas beaucoup à l'étude de l'arabe, à moins d'en faire comme un job d'amateur, comme d'autres font de l'histoire ou des maths, pour leur kif [1] personnel.

Peu de nouvelles des amis. De temps en temps un mot de **Nelly** ou de **Daclinette**, quelques nouvelles de **Chafi** par des amis venant du Maroc. Tunis permet de revoir beaucoup de têtes connues à Alger - Jeanine *[Belkhodja] [2],* Chaulet [3], etc. - ce sont nos paroissiens réguliers.

Ici la vie n'est pas simple tous les jours. C'est un terrible accouchement que de faire naître une nation [4] - accouchement long et difficile, plein de promesses et de dangers de fausse couche. Comme d'habitude, l'Eglise marque un certain retard sur l'histoire. Le train est en marche et elle est encore sur le quai. Il y a quelques éléments lucides, et un très gros poids mort à traîner. On retrouve comme dans les individus le même écart entre ce qu'il faudrait être et ce qu'on est, entre les désirs et

---

[1] Kif : mot arabe désignant un mélange de tabac et de haschisch (cannabis). Le mot signifie ici plutôt : passe-temps agréable.

[2] Jeanine Belkhodja, médecin, militante nationaliste qui avait été internée à la prison de Barberousse.

[3] Pierre Chaulet (né en 1930) est un jeune médecin pied-noir qui a aidé les leaders du FLN à se cacher à Alger, et à soigner leurs blessés. Il rejoint la Tunisie où il participe à l'organisation du service de santé de l'ALN. Après l'indépendance, il a exercé des responsabilités importantes au sein des hôpitaux d'Alger. Marie-Renée l'a certainement rencontré au sein du groupe des chrétiens libéraux qu'elle fréquentait. Il avait donné des consultations à Boubsila lorsqu'il était étudiant, et était l'un des fondateurs de l'AJAAS.

[4] La Tunisie est indépendante depuis 1954, et est dirigée par le leader nationaliste Habib Bourguiba.

la réalité. C'est déjà embêtant pour les individus, mais pour le corps chrétien c'est encore plus fâcheux.

Les gens vivent à un rythme très lent, c'est humain et sympathique à ce point de vue, c'est dommage quand le monde tourne plus vite. Au rythme où vont les choses, que deviendra-t-on dans quelques années ? Faudra-t-il encore attendre longtemps avant de quitter les structures de chrétienté, l'esprit de chrétienté dans lequel on est enfoui ? Tout ça fait beaucoup de questions, de points d'interrogation. […]

Grosses bises, et que le Seigneur bénisse votre année.

*Le seconde lettre est du **10 juillet 1959,** et nous indique que Marie-Renée cherche à s'informer sur les possibilités de travail en Tunisie…*

[…] Ici, tout marche au ralenti, dans la bonne moiteur d'été […] A part cela, climat à la détente, mais sans trop d'illusion. Le problème algérien ne tardera pas à faire rebondir les difficultés, s'il ne se solutionne pas. Le tout est d'avoir un cœur solide capable d'emmagasiner les douches écossaises, alternativement chaudes et froides. […]

La rumeur publique […] m'apprend que vous envisagez un atterrissage à Tunis. Au point de vue arabe, il y a de quoi faire des études sérieuses. Question boulot, le travail à mi-temps est difficile à trouver. Renseignement pris, ce qui serait la meilleure solution ce serait de venir comme assistante sociale (grosse embauche). Il y a des filles sympa, genre Michèle Dupont *[?]* qui travaillent dans la branche. Il est désirable d'entrer ici par la grande porte, c'est-à-dire par le service « Coopération technique, Ministère des Affaires étrangères ». Le rythme de travail assistante sociale est humain, infiniment plus que celui d'infirmière. Si cela vous tente, n'hésitez pas. A Tunis, il y aura au moins Mickey qui sera content, comme toujours quand il s'agit de retrouver des amis.

A bientôt des nouvelles, un salut fraternel aux signataires de la carte et aux autres !

***Marie-Thérèse Brau**, qui était auprès de Marie-Renée à Hussein-Dey, est allée passer quelques mois au Liban pour y être plus en sécurité, au moment même où Marie-Renée y effectuait son stage. Elle a rendu visite à Marie-Renée à Bikfaya et raconte :*

A Bikfaya, au Liban, où elle apprenait intensivement l'arabe, et où je me trouvais également à l'époque, Marie-Renée avait placé sur tous les objets de l'appartement qu'elle occupait des petits bouts de papier où étaient inscrits de sa main les mots arabes courants qu'elle avait à apprendre. Dans sa cuisine, tous les ustensiles et les aliments avaient leur traduction affichée sur eux. Même dans ses toilettes, il y avait des étiquettes pour tout ce qui s'y trouvait… Elle avait même osé accrocher le texte complet du « Notre Père » en arabe sur sa poubelle, et je lui en fis gentiment le reproche !

Mais il faut reconnaître qu'elle était peu douée pour parler l'arabe couramment, même si elle était capable de tenir des conversations simples. Cependant, au Maroc, plus tard, je l'ai entendu traduire directement en français des circulaires officielles qu'elle venait de recevoir.

*De même, dans son témoignage en 3ème partie **(page 223) Jean-Claude Barthez** émet aussi des réserves sur ce point :*

Je ne suis pas sûr que Marie-Renée ait vraiment réussi à parler la langue arabe à laquelle elle s'est si sérieusement donnée. Mais je garde toujours l'image d'une Marie-Renée tellement proche des autres, tellement ouverte aux échanges, que les autres lui pardonnaient de ne pas avoir la bonne prononciation !

Par contre, quelques années après son stage au Liban et le début de son travail au Maroc, de janvier à mars 1963, lorsqu'elle rédige sur place son Mémoire pour l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Marie-Renée est très attentive à reproduire la translittération de nombreux mots - et même de phrases complètes - qu'elle entend et qu'elle comprend lors de son séjour de trois mois à Boubsila.

Le nom même du bidonville - qui était son « programme », comme elle le revendique - est écrit en en décomposant nettement les deux signifiants : Bûbs'sîla : Père l'oignon, c'est-à-dire Père la Misère. Elle prend soin aussi de donner le texte original des chants révolutionnaires qu'elle y entend, mais en précisant que la traduction française qu'elle fournit est due à une collègue assistante sociale algérienne. Il apparaît donc qu'à cette époque, elle était capable de comprendre et de s'exprimer dans la langue quotidienne de ses interlocuteurs algériens.

De même, ses neveux et nièces qui l'ont accompagnée parfois, à Fès ou à Rabat, dans certaines visites de quartiers, n'ont pas oublié l'accueil des enfants en guenilles qui l'entouraient aussitôt qu'elle était descendue de voiture : « Mamzil Chini ! Mamzil Chini ! » *Et, dans leur langue, elle s'informait en quelques mots des dernières nouvelles des familles, se réjouissait ou se désolait selon le cas, et encourageait toujours, selon les traductions qu'elle fournissait.*

Marie-Renée reçoit à Bikfaya - où elle achève son stage de langue arabe - une lettre datée du ***5 août 1959*** *de son oncle* ***Mgr Francis Vincent*** *à propos du départ forcé d'Algérie de son ancien directeur des Centres sociaux****, Louis Aguesse.*** *Il est alors âgé de 81 ans, et sa santé se détériore, mais il y fait preuve d'une remarquable lucidité politique. Il décédera trois ans plus tard, en avril 1962.*

Chère Marie-Renée

J'anticipe un peu pour mes vœux de fête *[la Sainte Marie, le 15 août]* parce que j'ai lu dans « La Croix » une nouvelle qui m'a fait de la peine. Elle m'a fait de la peine parce que j'ai senti qu'elle t'en ferait. Je veux parler du rappel de **M. Aguesse**. Triste symptôme, il me semble, des résistances que rencontre une politique libérale en Algérie, car quelle que soit la portée des faits allégués dans le cas de **M. Aguesse** (et la passion est si habile à tout fausser !) il est évident que cet universitaire cherchait un rapprochement des cœurs que les ultras ont en horreur [1].

D'ailleurs, tu sais que selon ma vieille conviction, la finance internationale, presque toute puissante, travaille à ce que rien ne s'arrange pour pouvoir mettre la main sur le pétrole [2] à la faveur du gâchis. Le départ de **M. Aguesse** va-t-il changer quelque chose à tes plans [3] ? […]

Pour moi, j'avoue qu'une opération ne m'enchante pas, surtout à cause du retour en clinique. Une opération à mon âge, ça a l'air de vouloir se raccrocher à la terre comme si on y était indispensable. Pour le moment, je me contente d'économiser mes mouvements et de m'allonger aussi souvent qu'il se peut. D'ailleurs, en ce centenaire du Curé d'Ars [4], il me plaît d'avoir cette humble ressemblance - la seule sans doute - avec lui. Ses hernies l'obligeaient souvent à marcher plié en deux […]

Je prie chaque jour pour toi, et te redis du fond du cœur ma grande affection.

Mgr Francis Vincent *a écrit son testament spirituel en date du 14 octobre 1959, peu de temps après cette lettre. Dans ce texte, il situe Marie-Renée exactement au même plan que Maurice, son frère prêtre, alors curé de La Pouèze.*

[…] Que l'abbé Maurice et Marie-Renée prennent parmi mes livres ceux qui leur paraîtront utiles à leur apostolat. […]

---

[1] L'oncle de Marie-Renée exprime ici une opinion claire concernant la situation en Algérie, très proche de celle de sa nièce. Il n'était visiblement pas un « ultra » partisan de l'Algérie Française à tout prix…

[2] Les importantes réserves de pétrole du sud algérien de Hassi Messaoud ont été découvertes par la France en 1956. Il est avéré que la question de la souveraineté française sur les richesses pétrolières du Sahara a beaucoup retardé la signature de l'accord de cessez le feu de mars 1962. ***Mgr Francis Vincent*** *avait donc aussi une vision assez prophétique sur le rôle de la « finance internationale »…*

[3] A cette date, l'avenir de Marie-Renée est encore incertain. A-t-elle encore la possibilité de retourner travailler en Algérie ? Ira-t-elle en Tunisie ? Elle acceptera finalement un poste au Maroc.

[4] Jean-Marie Vianney (1786-1859), curé d'Ars (Ain), a été canonisé en 1925, et déclaré « patron de tous les curés de l'Univers » en 1929. Le vieux prélat retiré à la Chapelle Saint Florent ne manquait pas non plus d'humour sur lui-même…

7

LA COOPERATION AU MAROC

1960 – 1971



J'ai consacré dès lors tous mes loisirs à écouter ceux que l'on n'a pas le temps d'écouter,
à observer les mutations profondes qui s'opèrent
dans les masses d'émigrés ruraux en essai d'intégration à la ville,
à insérer dans la trame statistique que je venais d'établir ces éléments humains
qui transfigurent la sècheresse des chiffres.

Avant-propos de la thèse de doctorat

1960 - 1961

Marie-Renée termine son stage d'arabe d'une année au Liban en octobre 1959. Elle consacre alors quelques mois à sa famille, et à la recherche d'un nouvel emploi, car il ne lui est pas possible de retourner en Algérie, toujours profondément troublée par les affrontements militaires, même si des négociations avancent doucement…

Un échange de correspondance avec le Père Michel Prignot, de la Mission de France, dès juillet 1958, au cours de son stage à Bikfaya, montre qu'elle cherchait déjà à s'informer sur les possibilités d'emploi en Tunisie. Son curriculum vitae, à 50 ans, est assez riche pour intéresser en effet les hauts responsables médico-sociaux - coopérants français pour la plupart - des deux pays du Maghreb devenus indépendants : son rôle dans la création des Centres sociaux algériens, son attitude courageuse face à la répression, sa connaissance de l'arabe attestée par un diplôme officiel.

C'est donc finalement au Maroc qu'elle part au titre de la coopération technique en janvier 1960. Sous protectorat de la France depuis 1912, ce pays retrouve sa pleine indépendance en 1956, après plusieurs années de troubles lorsque le sultan Mohamed ben Youssef a été forcé, en 1953, à l'exil par les autorités françaises. A son retour, le sultan se proclame roi sous le nom de Mohamed V. Mais le Royaume chérifien manque de cadres, et Marie-Renée est donc recrutée au titre de la « coopération » entre Etats, comme de nombreux autres fonctionnaires français (professeurs, médecins, magistrats, ingénieurs, techniciens, etc.) à cette époque.

Le 5 février 1960 Marie-Renée signe donc un premier contrat de 12 mois avec le Gouvernement marocain pour exercer les fonctions d'Assistante sociale affectée à la Prévention sociale de Fès. La note de service du 2 décembre 1960 précise ainsi ses fonctions « d'animatrice provinciale d'Education sanitaire » :

A ce titre, Melle Chéné :

- stimule, oriente et contrôle les activités éducatives des formations de la santé publique de Fès en vérifiant l'application des doctrines du Ministère en matière d'Education sanitaire

- coordonne les activités de tous les organismes s'intéressant à l'éducation sanitaire et éclaire leur personnel sur le rôle qu'il peut jouer dans ce domaine

- est responsable devant le service central des activités d'Education sanitaire de la Province, ainsi que de tout matériel audio-visuel de la Province, de son emploi, de son rendement et de son maintien en l'état.

Elle dispose d'un personnel :

- les auxiliaires de la Ligue de Protection de l'Enfance et d'Education Sanitaire

- les aides sanitaires détachées dans les formations

- éventuellement, les agents affectés aux unités audio-visuelles

Dans une version plus tardive de son curriculum vitae, Marie-Renée précise que de 1960 à 1962 elle a exercé à Fès les fonctions de « Directrice de l'Ecole d'Auxiliaires sanitaires et sociaux » du Ministère de la Santé Publique.

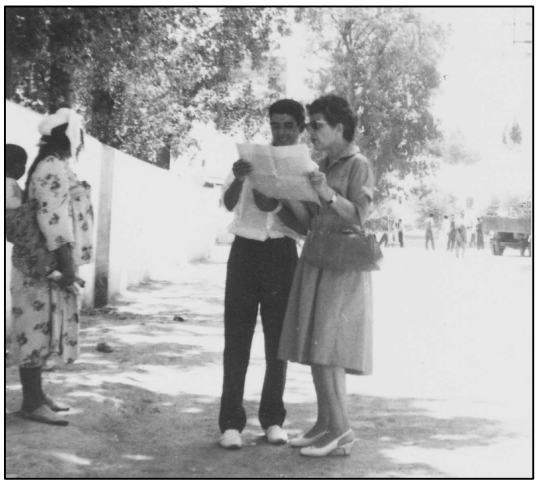
*Parmi ses élèves, se trouve le jeune infirmier **Abdesslam Belhachmi,** avec lequel se créent bientôt des liens d'amitié et de collaboration, et qui est ensuite affecté à Rabat à la même direction que Marie-Renée. Elle assistera en 1967 à son mariage avec Saïda.*

Elle demeure à ce poste jusqu'au 8 octobre 1962, où elle demande alors une mise en disponibilité, qui lui permettra de prendre quelque repos en France dans sa famille, puis, de janvier à mars 1963, de séjourner en Algérie pour achever son Mémoire sur Boubsila.

En août 1960, Marie-Renée accueille à Fès sa nièce Janine Raffegeau, qui a alors vingt ans, accompagnée de Béatrice, la fiancée de son frère Jean-René. Elles logent chez ses amis ***Catherine et Xavier Boussard,*** *qui exerce, lui, les fonctions de juge, et elle, de professeur, et qui sont en vacances en France.*

Marie-Renée utilise alors les compétences de Janine, jeune monitrice d'enseignement ménager, pour animer de façon impromptue des ateliers de couture avec des femmes marocaines. L'objectif de ces cours est de faire confectionner des vêtements en utilisant du tissu récupéré de sacs de farine en provenance des Etats-Unis, et d'antiques machines à coudre manuelles, disposées à même le sol.

L'économie de moyens et la mobilisation des bénévoles se poursuivent, comme à Boubsila…



Marie-Renée avec ***Abdesslam Belachmi****, jeune infirmier*



Une leçon de cuisine.



Marie-Renée et Janine Raffegeau s'apprêtant à repartir par le car de Fès vers Casablanca.

1962

Derniers drames en Algérie

Le 18 mars 1962, le Gouvernement du Général de Gaulle et les responsables du F.N.L. algérien signent à Evian les accords de cessez le feu qui mettent fin aux affrontements en Algérie. L'indépendance de l'Algérie est proclamée le 5 juillet. Pendant cette période très troublée, le terrorisme de certains pieds noirs et de militaires égarés ensanglante encore davantage le pays.

En particulier, le 15 Mars 1962, quelques jours avant le cessez le feu du 19, un commando de l'O.A.S. a lâchement assassiné, au cours d'une réunion à Château Royal, les six directeurs des centres sociaux de la région d'Alger : Max Marchand, qui avait succédé à ***Charles Aguesse,*** *Mouloud Feraoun, Marcel Basset, Ali Hammoutene, Robert Eymard, Salah Ould Aoudia.*

Ces trois européens et ces trois musulmans étaient unis par une même cause, celle du développement et de la justice, qui était aussi celle de Marie-Renée. Parmi les victimes, Mouloud Feraoun, était l'un des écrivains algériens francophones les plus importants de sa génération.

Le commanditaire, et l'un des exécutants de cet attentat, l'ex-lieutenant déserteur Roger Degueldre, a été arrêté, condamné à mort et exécuté en juillet 1962.

1963

Un trimestre de « retrouvailles » à Boubsila

Entre janvier et mars, Marie-Renée séjourne à Hussein-Dey pour rédiger la suite et fin de son Mémoire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes intitulé : « Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien, Boubsila, 1950-1963 »

Pour la période de 1950 à 1957, où elle y était active, son étude repose en grande partie sur l'enquête qu'elle y avait effectuée en 1955 à la demande de ***Germaine Tillion****.*

Pour les 6 années qui se sont écoulées ensuite, de 1957 à 1963, lorsque Marie-Renée était à Paris comme formatrice, puis au Liban en apprentissage de l'arabe, puis à Fès au Maroc, la vie du bidonville pendant le fin de la guerre lui est simplement racontée par les habitants qu'elle y avait connus.

A son arrivée, elle y est accueillie avec reconnaissance et affection, et entend des paroles telles que celles-ci :

La bienvenue sur toi : tu es ici dans ta famille !

Ou bien encore :

Ô ma sœur, tu nous es revenue, et tu restes avec nous !

Mais, pour des raisons que Marie-Renée n'a jamais explicitées, elle ne restera pas travailler à nouveau en Algérie, mais retournera coopérer dans un nouveau poste au Maroc, non plus à Fès, mais à Rabat.

Les motifs de cette décision sont sans doute en grande partie politiques : les volontaires français venus travailler pendant quelques années en Algérie après l'indépendance ont été qualifiés de « pieds rouges », car ils étaient souvent des militants tiers-mondialistes, parfois même favorables à l'alignement de l'économie et de la politique du nouvel Etat sur celles des pays du bloc soviétique, encore en pleine guerre froide avec l'Occident. Cette orientation idéologique était étrangère à Marie-Renée, même si elle avait partagé avec ces militants leurs vives critiques des méfaits humains du colonialisme.

Après ce dernier séjour, la page algérienne de sa vie est désormais tournée.

Voir en 3ème partie de ce Mémoire le chapitre complet intitulé précisément « Retrouvailles », page 177.

1964

Diplôme puis retour au Maroc

A son retour au Maroc, au milieu de l'année 1963 ; Marie-Renée ne retourne pas à ses anciennes fonctions à Fès, mais est promue à Rabat, où elle est affectée en qualité de chef du service central d'Education Sanitaire. Dans son Curriculum vitae ultérieur, elle précise que de 1962 à 1969, elle est « chargée de mission à la Direction des Services techniques du Ministère de la Santé au Maroc »

Elle perçoit alors un salaire de cadre expatrié, et ses conditions de vie sont donc très différentes de celles qu'elle a connues en Algérie, puis au Liban. A Rabat, elle loge dans une petite villa avec jardin du quartier européen de l'Agdal, non loin de Palais Royal, et emploie même à temps partiel une vieille femme d'origine berbère pour l'aider au ménage et à la cuisine. Mais il ne semble pas que ce nouvel emploi d'encadrement, trop loin du terrain et des populations, lui convienne pleinement. En effet, lorsqu'elle achève à cette période la rédaction de son Mémoire sur l'histoire du bidonville de Boubsila, qui sera présenté à l'EPHE, elle confie, en avril 1964, son sentiment au sujet du poste qu'elle occupe alors à Rabat à ***Paul-Henry Chombart de Lauwe,*** *qui est le sociologue rapporteur auprès du jury :*

Que vos encouragements me poussent en avant et m'aident à poursuivre ma tâche actuelle. Il m'était plus aisé d'être « à la base » que d'assurer des responsabilités de direction. J'espère voir un jour Khedidja Nouaceur *[une de ses collègues marocaines assistante sociale]* à ma place.

En date du 1er avril 1964, Marie-Renée est diplômée de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (6ème section, Sciences économiques et sociales) pour son Mémoire « Treize ans de l'histoire d'un bidonville algérien, Boubsila 1950-1963 ».

Le diplôme est signé de ***Germaine Tillion****, Fernand Braudel,* ***Pierre-Henry Chombart de Lauwe*** *et Pierre Marthelot.*

1965 - 1966

Une nouvelle opportunité va s'ouvrir pour Marie-Renée. Dans le cadre de ses fonctions, elle est en effet chargée de mener une étude d'ensemble sur les populations de la ville capitale de Rabat-Salé qui ne bénéficient pas d'une assistance sanitaire et sociale satisfaisante.

Ayant été brillamment admise en 1964 à son Mémoire de l'EPHE sur l'histoire de Boubsila, et encouragée sans doute par ***Germaine Tillion*** *et* ***Paul-Henry Chombart de Lauwe,*** *elle entreprend alors de poursuivre jusqu'à leur terme ses études universitaires, c'est-à-dire la soutenance d'une Thèse de doctorat de 3ème cycle. C'est ce travail officiel sur la capitale administrative du Maroc qui lui servira de base pour la rédaction de sa recherche qui s'intitulera « Marges citadines de Rabat Salé ». Marie-Renée soutiendra cette thèse de doctorat en février 1971 et obtiendra la mention « Très Bien » Dans l'Avant Propos de cet ouvrage, elle s'en explique de la façon suivante :*

En 1966, après plusieurs années de travail social à Fès - j'étais alors Animatrice provinciale d'éducation pour la santé des populations rurales et citadines - le Ministère de la Santé Publique me confia, au titre de la Coopération technique, le « quadrillage » de la ville de Rabat-Salé. Ce quadrillage avait un double but :

- connaître le chiffre des populations désirant bénéficier des Services de Santé Publique (populations à faibles revenus), afin d'assurer un découpage rationnel, par aire géographique, pour l'implantation des formations sanitaires, soit un Centre de Santé par tranche de 45.000 habitants avec trois dispensaires satellites desservant respectivement 15.000 habitants.

- établir des fiches de foyer portant, avec l'état-civil, la profession des chefs de famille et certains renseignements médicaux. […]

Ce travail a donc une toute autre ampleur que celui mené dix années auparavant sur le bidonville de Boubsila. Il est fait à la demande officielle de l'administration marocaine qui emploie Marie-Renée, et porte sur l'ensemble de la ville capitale où vit dans un habitat marginal une population plus de quinze fois supérieure (85.000 personnes au lieu de 5.400).

Mais cette étude présente aux yeux de Marie-Renée un caractère bien trop « technocratique », pour qu'elle constitue l'unique matière de sa recherche universitaire. Elle a heureusement des contacts fréquents et nombreux avec les communautés et les familles qu'elle parvient à reloger dans des conditions plus décentes, et elle y est toujours accueillie avec joie et reconnaissance. Elle souhaite donc, pour donner à sa Thèse une tonalité plus humaine, donner la parole aux intéressés eux-mêmes. Elle occupera ainsi tous ses temps libres à recueillir et mettre en forme ces paroles, qui fournissent un éclairage authentique sur les situations vécues.

Elle poursuit alors en ces termes :

Cette enquête, conduite dans le cadre des besoins du Ministère de la Santé, avait des objectifs restreints. Ayant souvent collaboré à des enquêtes très générales - particulièrement dans la province et la ville de Fès - je souhaitais, depuis longtemps, introduire dans ce type de recherche les observations, les réflexions que permet un contact plus direct.

C'est la raison pour laquelle j'ai consacré dès lors tous mes loisirs à écouter ceux que l'on n'a pas le temps d'écouter, à observer les mutations profondes qui s'opèrent dans les masses d'immigrés ruraux en essai d'intégration à la ville, à insérer dans la trame statistique que je venais d'établir ces éléments humains qui transfigurent la sécheresse des chiffres.

Malgré cet effort d'approche des milieux bidonvillois et des fondouks [1], et malgré tant d'amitiés acquises, je restais cependant « de l'extérieur », et j'avais parfaitement conscience qu'il était indispensable que les gens s'expriment aussi avec des marocains. C'est grâce à la participation de jeunes universitaires, d'assistants sociaux, issus ou non des bidonvilles, qu'il me fut possible de rendre plus authentique ma recherche en l'appuyant sur les enquêtes et interviews rédigés par eux.

De larges extraits de cette Thèse sont reproduits dans la 2ème partie consacrée aux « Ecrits » de Marie-Renée, à partir de la page 187.



Marie-Renée et son neveu Xavier à Rabat, à Pâques 1969 (ou 1970).
Xavier est alors enseignant chez les Pères Blancs à Aïn-Sefra, en Algérie, et rend parfois visite, à sa tante, en voisin (600 km environ)

[1] *Fondouk : ancien hôtel traditionnel pour voyageur transformé ici en habitat précaire surpeuplé.*

l'inconnu
du touriste...



vue aérienne
d'une fraction
des bidonvilles
de Yacoub-el-
Mansour :
Hay-el-kheir
et Ouled Hadj
Kacem
16.000 hab.
38 % de chefs
de famille chômeurs

- soigneusement camouflés derrière de hauts murs de pierres et des portes en chicane (Y. el Mansour) ou sur les pentes et contre-pentes des falaises ou vallonements dans les quartiers périphériques (Youssoufia - Chellah), les bidonvilles s'étendent avec leur cortège de misère ... A Rabat, comme à Casablanca, comme dans tout le Tiers-Monde une croissance galopante.

Sur un album que Marie-Renée a confectionné à cette époque avec des cartes postales traditionnelles pour touristes, elle a tenu à décrire elle-même ce qu'était l'envers du décor qu'elle connaissait si bien.

(Il semble malheureusement que cinquante ans après ces lignes, tous les bidonvilles de l'agglomération de Rabat Salé ne soient pas encore résorbés…)

1965 - 1966 - 1967 - 1968

Marie-Renée ne trouve pas en arrivant au Maroc une équipe d'accompagnement spirituel comparable à celle de la Mission de France d'Hussein-Dey. Elle s'intègre cependant dans une « fraternité » du mouvement personnaliste chrétien appelé « La Vie nouvelle », qui rassemble des couples, des célibataires, et un prêtre aumônier, pour des réunions de réflexion autour de trois axes principaux : vie personnelle, vie politique, vie de foi. Dans ce groupe, figurent notamment ***Xavier et Catherine Boussard****,* ***Michel Dupuy*** *et sa femme, Yves et Jacotte Goavec, etc. qui resteront des amis très proches. Dans son témoignage,* ***Catherine Boussard*** *note :*

Groupe particulièrement chaleureux et vivant au sein duquel Marie-Renée occupait une place toute particulière […] Dans les réunions, son point de vue bousculant souvent les idées reçues, était toujours attendu : sa capacité d'enthousiasme, une générosité sans bornes, mais appliquée au travers du filtre d'une profonde connaissance des réalités maghrébines […]

Voir les témoignages complets de Catherine Boussard (page 226) et de Michel Dupuy (page 244)

Mais Marie-Renée fréquente aussi beaucoup un lieu privilégié, l'abbaye de Tioumliline, qui a connu, pendant peu d'années, de 1952 à 1968, un rayonnement important. Située dans l'Atlas, à 1500 mètres d'altitude, dans une forêt de cèdres surplombant la ville d'Azrou, elle se trouve à 80 kilomètres de Fès où elle travaille et réside de 1960 à 1962. Habitant ensuite à Rabat (200 km), elle s'y rend moins fréquemment.

Fondée par un essaimage d'une vingtaine de moines de l'abbaye bénédictine d'En Calcat (Tarn), cette abbaye se consacre, au delà de sa vie monastique propre, à l'animation d'un collège accueillant sans distinction des élèves français et marocains, et organisant l'été diverses rencontres où des intellectuels viennent librement échanger. Les moines - en particulier le Père Denis Martin, prieur - y sont très ouverts à l'islam, et accueillants à tous, et leurs célébrations rassemblent aux grandes fêtes de nombreux fidèles. C'est ainsi, par exemple, que Marie-Renée, accompagnée de ***Nelly Forget*** *et de* ***Germaine Tillion****, y assiste aux cérémonies du 15 août 1962,*

En été 1967, au cours de leur séjour auprès de Marie-Renée, Janine et Pierre Couette y sont hébergés une nuit, sur sa recommandation

Mais l'abbaye est bientôt suspectée par le pouvoir royal d'être un foyer où l'opposition muselée y trouve trop de facilités pour se réunir, et où les jeunes et les anciens élèves du collège ont librement accès à une abondante documentation, y compris à des journaux étrangers non autorisés, et participent parfois à des manifestations pour réclamer davantage de libertés. Finalement, l'abbaye est contrainte en 1968 de quitter les lieux, qui demeurent depuis en grande partie inoccupés.

C'est cependant à Tioumliline qu'est tourné en 2009 le film « Des hommes et des Dieux » qui retrace les derniers mois des moines de l'abbaye algérienne de Tibhirine, assassinés en 1996.

1969 - 1970

Enfin, en septembre 1970, Marie- Renée est nommée monitrice à l'Ecole des cadres de la Santé Publique, toujours à Rabat, où elle enseigne aux futurs responsables marocains les matières fondamentales de leur domaine de compétences. Elle n'y reste qu'une seule année scolaire.

1971

Le 27 février, Marie-Renée soutient sa thèse de 3ème cycle à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes à Paris, et y obtient la mention « Très bien ». Son diplôme de Doctorat est à l'en tête de l'Université René Descartes - Sorbonne.

En juillet, peu de temps avant le départ de Marie-Renée du Maroc, un complot est fomenté contre le jeune roi Hassan II par certains milieux militaires, le jour même où il fêtait son 41ème anniversaire au Palais de Skirat, et dont la répression fut particulièrement féroce. Son ami ***Jean-Pierre Petit****, un des responsables du Service Civil International, venu visiter à ce moment un de ses chantiers, évoque dans son témoignage l'aide qu'il reçut alors de Marie-Renée :*

Après le coup d'état de Skirat contre Hassan II, elle fut la seule personne qui me proposa de m'accompagner avec sa 2 CV, à travers les barrages militaires pour aller précisément à Skirat où nous avions une trentaine de volontaires sur un chantier marocco-français. Il fallait absolument avoir des nouvelles et elle s'arrangea de tous les barrages armés […]

Voir la lettre complète de Jean-Pierre Petit en 3ème partie, page 269

Le Maroc des années 60 est certes très différent de l'Algérie des années 50. Le pays est désormais indépendant et en paix, sans avoir connu d'affrontements militaires violents. Mais le pouvoir exercé par le roi et son gouvernement, s'il n'est plus d'essence coloniale, ne favorise guère le développement humain des populations. Aussi Marie-Renée n'aime guère les souverains chérifiens, en raison de leur indifférence à la pauvreté de leur peuple, de la corruption qui règne autour d'eux, et du manque presque total de libertés publiques.

Il lui arrive souvent en privé de se moquer du pouvoir royal. Une fois, ayant entendu à la radio un commentateur africain qui, ignorant tout des chiffres romains, avait appelé le roi en visite officielle dans son pays, non pas Hassan II, mais « Hassan ii » *et son défunt père Mohamed V* « Mohamed vé », *elle a éclaté d'un joyeux rire sonore très communicatif, répétant à l'envie : Hassan hi ! hi ! comme ça lui va bien !!*

Elle s'indigne aussi des dépenses somptuaires entraînées par la construction pendant dix ans, autour de la Tour Hassan à Rabat, de l'immense mausolée de marbre où repose le roi Mohamed V, mort en 1961. Elle ne manque pas, non plus, lorsqu'elle véhicule des visiteurs depuis l'aéroport jusqu'au centre de Rabat, de leur montrer le haut d'une colline, où un bidonville qui devenait trop voyant pour les hôtes de marque du souverain, fut rasé sauvagement en une nuit, sans aucun ménagement pour les habitants terrorisés, et ne sachant où aller. Enfin, elle a ressenti durement l'expulsion des moines de Tioumliline, qui était pour elle un lieu de ressourcement, mais dont l'ouverture à l'opposition avait déplu en haut lieu.

Alors, au tout dernier paragraphe de son doctorat sur l'habitat précaire de Rabat-Salé, elle se permet d'écrire ce qui lui tient particulièrement à cœur concernant la situation du pays :

Je n'hésite pas à conclure, au terme de ce travail, que les anciens ruraux, et particulièrement les jeunes, qu'ils habitent ou non des quartiers marginaux, sont les ferments les plus actifs de la société marocaine en marche vers la modernité.

Et s'il y a vraiment des groupes marginaux à Rabat-Salé, je serais tentée de les découvrir dans ces milieux clos et privilégiés qu'abritent les riches villas des quartiers résidentiels de l'Agdal *[où Marie-Renée habite, en fait]* et du Souissi.

Alors âgée de 60 ans, ayant œuvré plus de vingt années au Maghreb, dont onze au Maroc, Marie-Renée aspire désormais, pour diverses raisons, à finir sa carrière en Métropole :

- elle vient de soutenir brillamment (mention « Très bien ») sa thèse de 3ème cycle à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes au début de l'année 1971. Elle est donc « Docteur en Sociologie ». Ce diplôme officiel peut lui permettre d'obtenir un poste d'enseignante dans les écoles françaises de formation aux carrières sociales.

- Son curriculum vitae - qu'elle rédige et dactylographie avec grand soin - est varié et fourni.

- Plusieurs de ses amis connus en Algérie, au Liban et au Maroc sont désormais installés dans la région de Nice, et sa sœur Jeanne et sa famille vivent à Toulon.

Lorsque l'opportunité se présente d'être recrutée à l'Ecole d'Assistantes Sociales de Nice, elle la saisit.

Marie-Renée, ayant quitté le Maroc, a conservé deux attestations de ses supérieurs, tous également médecins français détachés au titre de la Coopération.

L'un est daté d'octobre 1962, lorsqu'elle quitte Fès pour être mise en disponibilité afin de finir son mémoire sur Boubsila :

Le départ de cette assistante sociale d'une conscience professionnelle irréprochable, d'une honnêteté scrupuleuse et d'un dévouement sans limite, est vivement regretté par le Service de Santé, le Service de l'Education nationale et de la Jeunesse et des Sports, qui souhaitent unanimement son retour au Maroc à l'expiration de sa mise en disponibilité.

Dr Charles Cornibert
Médecin-Chef du Service Central de l'Hygiène Scolaire et Universitaire du Maroc

L'autre, de juillet 1971, à son départ définitif, récapitule l'ensemble de ses états de service :

Mademoiselle Marie-Renée Chéné, Monitrice à l'Ecole des Cadres, remplit ses fonctions avec compétence, conscience professionnelle et dévouement. Chargée, antérieurement, de différentes missions par le Ministère de la Santé, elle a toujours assumé ses responsabilités en donnant entière satisfaction.

Dr Clément Noger
Conseiller Technique du Ministre de la Santé Publique

8

L'ENSEIGNEMENT SOCIAL A NICE

1971 – 1976



Votre désir de transmettre l'éthique, les valeurs du Service Social,
vous a poussé aussi à œuvrer au sein d'Ecoles de Service Social.

Allocution de départ en retraite

Grâce en particulier à ses deux diplômes de l'EPHE (Mémoire et Thèse), et à sa longue expertise des milieux sociaux défavorisés, Marie-Renée est recrutée, le 15 septembre 1971, comme « Cadre pédagogique Permanent » à plein temps à l'Ecole d'Assistantes Sociales, 46 Boulevard Tzarewitch à Nice, où elle contribue pendant cinq années à la formation de futures assistantes sociales françaises.

Elle retrouve à Nice plusieurs amis chers de sa période maghrébine, tout particulièrement ***Charles et Charlette Daclin****,* ***Michel et Marie-Thérèse Dupuy****, Yves et Jacotte Goavec, etc. Elle se rapproche aussi de sa sœur Jeanne et de son beau-frère René, qui habitent Toulon, et de certains de leurs enfants.*

Elle fait alors l'acquisition d'une petite voiture, une DAF à boite automatique. Car Marie-Renée n'est pas une experte en conduite automobile, et semble ignorer tout principe de mécanique et de code de la route. Ceux qui ont roulé à ses côtés se souviennent avec frayeur de certaines traversées de carrefours - en 2 CV Citroën, en Fiat 600 ou en DAF - aussi bien au Maroc qu'en France, où elle se faufile en ignorant superbement les priorités, s'étonnant même que les autres véhicules ne la laissent pas passer librement. Saint Christophe veillait…

Le temps de la retraite à 65 ans ayant ensuite approché, Marie-Renée consent enfin à faire quelques comptes pour assurer son indépendance financière future. Elle n'a, en réalité, que très faiblement cotisé pendant toute sa vie professionnelle, pourtant ininterrompue, et assez peu épargné lorsqu'elle le pouvait, étant au Maroc. Mais ses frères et sœurs se souviennent qu'elle avait pratiquement renoncé, en 1953, au décès de son père, à l'héritage de ses parents, sauf pour acquérir la bien modeste « Maison du Bonheur » à Hussein-Dey. Mais les gestionnaires de l'entreprise familiale « René Vincent et ses fils » ont su pallier à l'époque à ses manques de revenus lors de ses premières années à Hussein-Dey, et de son stage au Liban : Marie-Renée était alors « salariée » à La Chapelle Saint Florent, accumulant ainsi quelques trimestres de Sécurité Sociale et des points de retraite. (Il y a eu, dans les entreprises françaises, bien des « emplois fictifs » plus condamnables…)

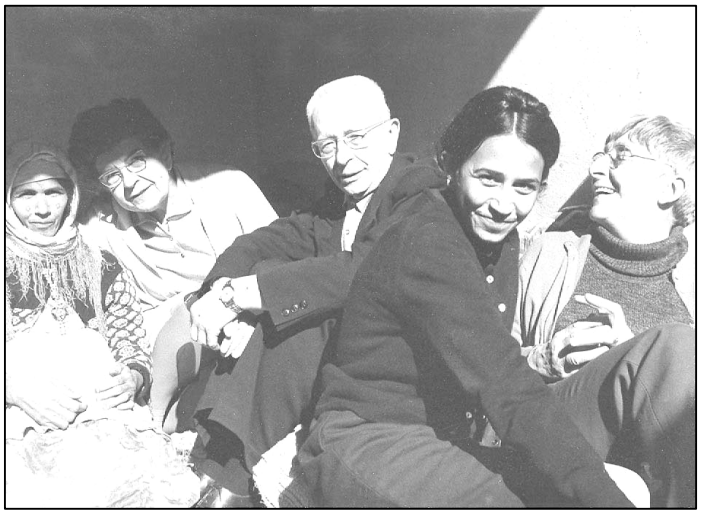
Pour la première fois de sa vie, sur les conseils avisés de sa famille, elle achète alors, dès son arrivée en 1971, pour y vivre, un petit appartement sur les hauteurs de Cimiez, à Nice, au 54 de la rue de la Marne. Lorsqu'elle le quitte définitivement en 1978 pour la maison de retraite d'Angers, elle le met en location, ce qui lui procure quelques revenus pour payer les frais de séjour. Mais, par testament, elle décide de léguer son seul capital à une association caritative.

1972

A Pâques, Marie-Renée effectue un voyage en Algérie, dans le sud oranais, en compagnie de son neveu Xavier et de sa nièce Brigitte, ainsi que de son amie Jeanne Canonne, et de ***Mgr Paul Pinier****.*

Ils séjournent successivement à Beni Abbès, Tiout et Aïn Sefra.

C'est le dernier séjour de Marie-Renée en terre d'islam.



Aïn Sefra 1972,
Marie-René, Paul Pinier,
Jeanne Calonne, et
leurs deux hôtes
algériennes.

1973 – 1974 - 1975

Marie-Renée enseigne aux futurs « assistants sociaux éducatifs » (c'est la nouvelle appellation de ces professionnels, où il y a désormais quelques hommes) de l'Ecole de Nice les bases de leur métier : la méthodologie de l'étude sociale, principalement à partir d'investigations de terrain, indispensables avant toute intervention proprement dite. Nul doute que ses expériences nombreuses et variées, tant en France qu'au Maghreb, y nourrissent sa pédagogie. Car, même dans cette région niçoise jugée privilégiée, les quartiers déshérités existent aussi, où vivent pauvrement, entre autres, des émigrés d'outre Méditerranée, mais où heureusement les bidonvilles sont désormais inconnus…

Avec ***Mgr Paul Pinier****, elle passe aussi parfois quelques jours de vacances en montagne, au cours desquels un long passé commun est évoqué, depuis l'Université Catholique de l'Ouest à Angers des années 1939-1946, jusqu'aux diocèses d'Alger (1950-1954) et de Constantine…*

A 65 ans, sonne enfin l'heure de la retraite.

1976

Au cours d'une réunion à l'occasion du départ de Marie-Renée de l'Ecole d'Assistantes Sociales de Nice, une courte allocution est prononcée par sa directrice, Madame A. Scapucci-Reboul de Barr. Lorsqu'elle y fait allusion à « l'éthique » *et aux* « valeurs » *du service social transmises par Marie-Renée, sans doute évoque-t-elle sa position courageuse face aux autorités à Alger…*

En voici quelques extraits :

Mademoiselle Chéné, voilà quarante ans, vous entriez, après avoir obtenu le D.E., dans cette profession à laquelle vous avez consacré votre vie. Une vie professionnelle riche d'expériences menées en France, tant en milieu urbain que rural, qu'en Afrique du Nord auprès de populations auxquelles vous demeurez très attachée, et à la promotion desquelles vous avez largement concouru par les actions pédagogiques que vous avez menées à Alger, Fès, Rabat.

Votre désir de transmettre l'éthique, les valeurs du Service Social, vous a poussé aussi à œuvrer au sein d'Ecoles de Service Social tant à Angers qu'ici parmi nous, et à accepter de reprendre des études universitaires, à obtenir votre doctorat de sociologie, pour mieux comprendre et mieux aider.

Votre sens social certain, vos incomparables qualités de cœur, la note de fantaisie que vous saviez apporter dans votre travail ont su vous faire hautement apprécier tant des promotions auxquelles vous vous êtes consacrées que de nous tous, vos collègues de travail.

C'est avec tristesse que nous vous voyons nous quitter, et c'est avec joie que nous pensons que vous nous reviendrez de temps en temps, continuant ainsi à nous faire profiter de votre énorme expérience et de vos réelles compétences.

Merci de tout cœur à Mademoiselle Chéné pour la collaboration fructueuse que vous nous avez apportée.

1977 - 1978

Marie-Renée ne profite que pendant deux années de sa retraite niçoise, qu'elle met à profit pour recevoir et visiter des amis et sa famille, et continuer à peindre des toiles et à modeler la terre glaise.

L'épreuve de la maladie va bousculer bientôt ce repos bien mérité après sa vie déjà bien agitée…

9

LA MALADIE ET LA RÉÉDUCATION

1979 – 1982



Hémiplégie et aphasie : ces deux mots barbares furent prononcés comme une sentence.

Aujourd'hui je marche sans canne, et accompagnée je prends l'autobus, le train, l'avion. Je dois ce retour à une relative autonomie d'abord aux médecins, à mes éducateurs, et à ma famille, ainsi qu'à tant d'amis. Tous m'ont aidée puissamment.

Récit de sa maladie dicté par Marie-Renée en 1982

Que ta Fête soit sans fin !

Allocution à son 70ème anniversaire en 1981

1979

Début avril, une grave hémorragie cérébrale immobilise Marie-René pendant de longues semaines, entre la vie et la mort, sur un lit d'hôpital à Nice. Sa sœur, Jeanne Raffegeau, témoigne ainsi de cette période douloureuse :

Nous habitions encore Toulon à cette époque-là *[1979]* et Marie-Renée était venue nous voir pendant quelques jours. Elle avait fait le voyage de Nice à Toulon par le train. Les quelques jours de vacances chez nous s'étaient bien passés.

Or, la veille de son départ, alors que nous étions à table, je vois qu'elle a de la difficulté à prendre son verre. Je le lui fais remarquer, René également : en voulant le prendre, elle dirige sa main vraiment à côté. Intrigués, mais ne constatant aucune autre anomalie dans son comportement, nous la laissons se coucher normalement. Le lendemain, elle repart pour Nice par le train. Inquiets, nous téléphonons à son amie médecin Marie-Thérèse [1] de venir la chercher à la gare.

Nous saurons un peu plus tard que Marie-Renée aura alors des comportements qui deviennent inquiétants. Etant allée à la pharmacie proche de sa résidence de Cimiez, elle ne sait plus son chemin et quelqu'un doit l'accompagner un moment. Puis, quand Marie-Thérèse vient dîner avec elle, elle remarque son comportement bizarre et son regard dans le vague. Elle va, sans tarder, la faire hospitaliser le 4 avril 1979.

Dans son état devenu semi comateux, elle m'appelle sans cesse, et nous fait téléphoner d'aller la voir de toute urgence. De Toulon, en deux mois et demi, nous viendrons quatorze fois la voir. Le Docteur Ollier, qui la soigne, nous montre une fois une radio de l'arrière de la tête qui présente une masse grosse comme une orange, très visible, et qui lui fait porter un diagnostic inquiétant. Il prescrit aussi un scanner, qui, à l'époque, doit être effectué à Marseille. Nous l'accompagnerons dans l'ambulance, qui roule très vite pour effectuer l'aller et retour Nice-Marseille dans la journée, et Marie-Renée, inquiète, me serre fortement la main.

Une autre fois, on nous téléphone que Marie-Renée est au plus mal, et que peut-être elle sera morte à notre arrivée. Nous partons au plus vite, et devinez notre stupeur lorsque nous la trouvons en train de déjeuner…

Mais, de semaine en semaine, son état ne s'améliorant pas vraiment, nous décidons avec le Docteur Ollier son transfert à Angers, où sa famille pourra être plus proche géographiquement d'elle. Une infirmière voyant son ambulance partir fait un geste d'adieu, et prononce le mot « A Dieu ». Elle était croyante, protestante et fidèle à Taizé…

(Ecrit daté de mars 1996)

Transportée, soignée puis rééduquée à Angers, elle parvient, à force de volonté, à récupérer presque totalement l'usage de la parole et de l'écriture, comme elle le racontera plus tard. Mais, à cause de cet accident vasculaire, sa vue est désormais déficiente.

Redevenue valide et autonome, elle s'installe alors à Angers dans une résidence pour personnes âgées, où elle dispose d'un studio confortable avec quelques souvenirs rassemblés. Mais l'environnement humain où elle vit désormais, diminuée physiquement, mais très peu intellectuellement, lui pèse.

Sa famille habitant la région, et quelques amis fidèles, viennent heureusement lui rendre des visites, et lui proposer quelques sorties qui égaient ses journées.

---

[1] *Marie-Thérèse Georgis, médecin anesthésiste, mariée à* ***Michel Dupuy****, que Marie-Renée a connu tous les deux au Maroc.*

1980

*En juin et août 1980, Marie-Renée correspond avec le **Père Louis Augros**, ancien supérieur du séminaire de la Mission de France, et qu'elle a connu à Hussein-Dey lorsqu'il séjourna en Algérie entre 1955 et 1957.*

***Le Père Augros** a fait paraître aux Editions du Cerf, au début de l'année 1980 un livre de souvenirs et de témoignage intitulé « De l'Église d'hier à l'Église de demain ». Marie-Renée a du se faire lire cet ouvrage, et, désireuse de reprendre contact avec lui, elle lui adresse en juin une première lettre.*

Voir cette correspondance qui est reproduite en 3ème partie, page 220.

1981

70 ans : que ma Fête soit sans fin !

Le 13 octobre 1981, Marie-Renée fête ses 70 ans dans la villa de Pornichet appartenant à son frère Robert. Elle a demandé à un prêtre de la famille, l'Abbé René Chapron, l'un de ses cousins (fils d'Alphonsine Chéné, sœur de son père René Chéné), de célébrer la Messe, et de prononcer une homélie. Elle en a conservé le texte, qui est un fidèle résumé de toute sa vie :

Marie-Renée, il y a un mois, à Pornichet, dans cette villa de Bloemendal [1], si chère à ton cœur, et qui fut, pour **Mgr Pinier** et pour moi, un gîte heureux de quelques nuits, tu m'as demandé de dire quelques mots en ce jour de tes 70 ans, et tu m'en as fixé le thème : « Que ta fête soit sans fin ! ». C'est le titre du 1er tome du journal de vie de frère Roger de Taizé [2]: « Ta fête soit sans fin ! » Je sais que Taizé est cher à ton cœur, et aussi cette idée de fête ; j'obéirai donc, et même, je terminerai par le titre du 4ème tome de ce journal, le dernier que j'aie entre les mains. Ce sera plus une causerie qu'une homélie.

Et puisque tu as connu, je crois, cette célèbre assistante sociale de la banlieue rouge, Madeleine Delbrêl [3], je commencerai par cette prière qu'elle fit un jour :

« Seigneur, faites-nous vivre notre vie, non comme un jeu d'échecs où tout est calculé, non comme un match où tout est difficile, non comme un théorème qui nous casse la tête, mais comme une fête sans fin, où votre rencontre se renouvelle. »

La fête sans fin, nous y revoilà !

Ta vie, toi qui as excellé dans la peinture, notre vie à tous, d'ailleurs, je la voie comme un triptyque (ce tableau en trois volets dont deux se replient sur le volet du milieu).

A gauche, sur le premier volet : le tableau de ton enfance et de ta jeunesse.

---

[1] *Cette villa est toujours la propriété de certains enfants de Robert et Germaine Chéné.*

[2] *Frère Roger Schütz (1915-2005), pasteur suisse fondateur de la communauté œcuménique de Taizé (Saône et Loire), en compagnie du **frère Eric de Saussure**, que Marie-Renée a bien connu à Hussein-Dey. La 1ère édition de son livre « Ta fête soit sans fin » est de 1971.*

[3] *Marie-Renée a conservé dans son Missel un texte de Madeleine Delbrêl reproduit plus loin, page 115.*

Quelle fête ce dut être, à La Chapelle Saint Florent, le 2 janvier 1911, jour de ta naissance : enfin une fille après cinq garçons ! A cette époque, plus que maintenant sans doute, une sixième naissance était une charge, mais une fête aussi.

Et la fête s'est continuée pendant tes années d'enfance malgré la guerre et tant d'autres soucis. Pour en être sûr, il me suffit de me souvenir de mon enfance, à la même époque, et à quelques centaines de mètres de distance. Dans le film de cette enfance, quelques images demeurent, et des noms qui chantent, à quoi s'accrochent d'autres souvenirs : Vinouze, Le Pignon, L'Ouvrardière, Courossé, La Roche-qui-boit, Le Marillais (ce lieu de pèlerinage où tu as dû prier souvent, et que ton frère Francis a donné à un de ses chevaux de course que j'ai vu gagner un jour à Craon, mais que nous voilà loin !... revenons à l'enfance !) Peut-être n'est-on d'aucun autre pays que celui de son enfance.

Tu as vécu une enfance heureuse, une fête de joie. Quel en fut le secret ? Il est simple : dans nos familles, on s'aimait, on partageait sa joie avec les autres. Les croix étaient certainement aussi nombreuses et aussi lourdes qu'aujourd'hui, mais l'affection permettait de les supporter et l'amour de Dieu de les sanctifier.

On aimait partager ses joies : je ne rappelle que deux faits qui me viennent à l'esprit : un soir, mes parents avaient été invités (et j'étais de la fête) à aller déguster un civet de lièvre, fruit d'une chasse de ton frère René. Quelle joie de se retrouver entre cousins et cousines ; une autre fois, pour le mariage de René, je crois, une barrique de vin était à la disposition de tous les ouvriers de la fabrique à leur sortie de l'usine : la fête des patrons était aussi la fête des ouvriers !

Tout le monde se connaissait et s'aimait : cela paraissait naturel de partager joie et peines avec les autres, comme tu as dû le vire plus tard en Afrique, même chez les plus pauvres.

Et puisque je prononce ce mot Afrique, je citerai ce mot célèbre d'un Africain, l'écrivain Albert Camus : « Il y a seulement de la malchance à ne pas être aimé ; il y a du malheur à ne pas aimer. »

Tu as été aimée au foyer ; tu as vécu ce que dit le Psaume 132 : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour les frères de vivre ensemble, et d'être unis ! »

C'est alors que tu as entendu l'appel de Dieu, que tu as renoncé au mariage, non sans pleurs, m'as-tu dit dernièrement, renoncé au confort, à ta famille, même, et, plus tard, à ton pays. C'est le tableau central du triptyque, le plus imposant : toute ta vie adulte au service de Dieu dans le dévouement aux autres, les pauvres surtout, plus de quarante ans de vie !

L'abbé Augros, qui t'a guidé, m'as-tu dit, a écrit un jour, en 1952, après avoir été renvoyé de la Mission de France, qu'il avait animée quelque temps : « Sans cesse nous prenons notre point d'appui sur les créatures. Mais elles passent d'une façon ou d'une autre. S'appuyer sur la créature, c'est s'appuyer pratiquement sur une branche pourrie. » C'est un peu amer…

Tu t'es appuyée sur Dieu, tu as quitté tes attaches angevines, tu es partie vers cette Afrique à qui tu as donné tes meilleures années, et dont tu gardes la nostalgie. Gilbert Cesbron [1], peu avant de mourir, disait pour résumer sa vie : « Je suis un homme de douleurs ; je suis aimanté par la douleur des hommes. » La profondeur que peut atteindre la douleur humaine, tu l'as mesurée d'expérience, tout au long de ta vie adulte. Plus que poussée à la contemplation de Dieu et de sa Création, tu as été aimantée par la douleur des hommes et tu as essayé d'y apporter quelque soulagement.

Tempérament actif, oh combien ! tu aurais pu dire comme François de Sales, si cher à ton **oncle Francis** : « Je suis comme un oiseau qui chante dans un buisson d'épines. »

Mieux que moi, **Monseigneur Pinier** pourrait dire ce que fut ta vie en Afrique, aux prises avec la souffrance des hommes. Tu as dû, aux heures de solitude, réaliser ce qu'a dit plus tard le cher Frère Roger : « En tout homme se trouve une part de solitude qu'aucune intimité humaine ne peut

[1] *Gilbert Cesbron (1913-1979), écrivain catholique, auteur en particulier du roman « Chien perdu sans collier » (1954) qui met en scène de jeunes délinquants aux prises avec la justice.*

remplir : c'est là que Dieu nous rencontre. Et c'est dans cette profondeur que se trouve la fête intime du Christ ressuscité. » Tu as sans doute connu cette solitude du cœur, malgré tes nombreux amis, et aussi cette fête intime. Ce sont là des secrets de vie que je ne connais pas, et que, d'ailleurs, la pudeur me retiendrait de révéler.

Tu as enfoui ta vie dans le peuple des pauvres comme un levain dans la pâte, et tu as un tel souci de ces pauvres que tu as de la peine à comprendre que certains possèdent des biens.

Et puis, à l'heure où tu aurais pu jouir d'une retraite méritée, la maladie est venue te visiter, et tu vis maintenant le troisième volet de ce triptyque à quoi j'ai comparé ta vie ; le fil conducteur en est toujours le même : rechercher Dieu, s'y accrocher de tout son amour aux heures douloureuses, pour connaître un peu de cette fête qui s'éternisera un jour.

Mais qu'il est dur d'en accepter les limites : marcher au lieu de courir, se reposer au lieu d'agir, ranger de côté pinceaux et livres, absorber beaucoup de remèdes, etc. Tu connais certainement le mot de notre René Bazin [1] : « Quand tout s'en va, Dieu vient. » Et cet autre, que je trouve délicieux, d'une vieille grand mère du Segréen, isolée, un peu délaissée des siens, à qui René Bazin demandait : « Que ferez-vous quand vous arriverez au Paradis ? » - « Je lui dirai : embrassez-moi, mon Dieu. »

Je sais combien tu as besoin d'être entourée d'affection et d'amitié, toi qui en as tant connu et tant donné durant toute ta vie ! Mais tu sais que ce Dieu à qui tu as donné ta vie s'est défini autrefois à Moïse : « Le Dieu de tendresse et de pitié, plein d'amour et de fidélité. » [2] La protectrice de la Mission de France, Thérèse de Lisieux, ne confiait-elle pas qu'une nuit où la souffrance était trop forte : « Cette nuit, j'ai mis ma tête dans les mains de Marie parce que je souffrais trop. » Ne doutons jamais de la tendresse de Dieu et de Notre Dame.

Mais je ne veux pas en rester à cette image de la souffrance, c'est fête aujourd'hui ; je sais que tu fais tiens ces mots du Cardinal Marty [3], alors même qu'il prenait sa retraite l'année dernière : « Béni soir le Seigneur qui, au soir de ma vie, me fait entrevoir le cœur de l'homme tel qu'il est vraiment : je ne savais pas qu'il était si beau ! » Il faut du culot pour lâcher une énormité pareille … et de la candeur. Peut-être ?... Mais plus nous avançons dans la vie, plus nous voyons la misère humaine, c'est vrai (en nous et autour de nous), mais, plus aussi, nous devons croire à la Miséricorde de Dieu : elle est sans limite, infinie !...

Alors, paraphrasant le dernier tome du Journal de vie de Frère Roger, je dirai, en guise de conclusion et comme une prière :

« Que l'étonnement, l'émerveillement de l'Amour de Dieu grandisse en nos cœurs,
Alors, jamais ne seront taries les sources de jubilation »

Puisqu'elles dureront toute l'éternité, même au-delà de cette mort que Madeleine Delbrêl définit comme « l'explosion de tout l'être dans l'amour.»

Alors s'ouvrira la belle fête qui n'aura pas de fin !

Amen.

[1] *Sur René Bazin,* ***voir la notice consacrée en 3ème partie à Mgr Francis Vincent, page 292.***

[2] *Livre biblique de l'Exode (34, 6)*

[3] *Cardinal François Marty, archevêque de Paris (1904-1994).*

1982

Le 12 novembre 1982, au terme de sa rééducation, Marie-Renée écrit elle-même avec difficulté cette longue narration de sa période de maladie et de retour à la vie.

Ce texte est recopié par Danièle Lara, son amie, ex religieuse de Saint Vincent de Paul à Hussein-Dey, et dédiée à Salwa, son amie libanaise, infirmière, qui lui avait suggéré d'écrire ces lignes.

Le docteur Marie-Thérèse Dupuy-Georgis, mon amie, au cours d'un dîner, est impressionnée par mon regard. Sur son conseil pressant, je consulte un neurologue, et, le jour même, le 4 avril 1979, **Charlot Daclin** me conduit à l'hôpital de Nice. Très vite, je sombre dans le coma, puis dans un demi coma.

Mon beau-frère, René Raffegeau, et ma sœur Jeanne vinrent quatorze fois de Toulon durant ces deux mois et demi. En effet, dans mon délire, je réclamais constamment ma sœur. Ma famille d'Anjou se déplaça aussi, ainsi que de très nombreux amis. Chuchotements, larmes discrètes.

Le professeur Ollier prévint ma sœur et mon beau-frère qu'il n'y avait plus d'espoir. Un seul médecin oto rhino laryngologiste espérait encore. Un ami m'exhorta à la rencontre avec Dieu, mais je ne voulais pas mourir. Je reçus néanmoins le sacrement des malades des mains de Monseigneur **Pinier** le 1er mai 1979. Celui-ci célébra ensuite la messe dans mon appartement. Etaient présents : René et Jeanne, les **Daclin**, Zabeth *[belle sœur, veuve de son frère aîné René],* René Caron *[?]*, **Michel Dupuy**, Pierre Jo Simon *[?]*, William Lapierre (doyen de la Faculté des Sciences humaines), Nelly Forget, Emma Serra, Jacotte Goavec. D'après Emma Serra, j'ai dit : « C'est merveille. »

Vers le 15 mai, j'allais un peu mieux. Toujours paralysée, on me levait pour le déjeuner. Dès la fin du repas, je hélais quiconque passait, suppliant qu'on me recouche tant ma fatigue était grande. Un fait me marqua très fort alors. Mon amie Marie-Thérèse m'incita un jour à me lever avec elle. Et me voilà debout, alors que j'étais encore paralysée du côté droit. Elle me fit faire une pirouette et j'étais sauvée.

Fin juin, je quitte Nice par une ambulance de nuit pour Angers, arrachée des bras de René et de Jeanne. J'arrive le 24 juin à 10 heures du matin à la clinique Saint Sauveur de l'Esvière, où Robert et Germaine m'attendaient. A partir de ce moment là ce furent eux qui me prirent en charge. Lourde charge fraternelle !

Peu à peu, je me levais avant les repas, aidée d'un secrétaire de la clinique, Monsieur Claude, en fin de matinée. Je faisais même quelques petits pas hors de ma chambre. Deux médecins, les docteurs Bonhomme et Pithon me furent alors très secourables. Quant à mon neveu Francis *[sic ?]* il m'aida à descendre et à monter trois marches d'un petit escalier proche : triomphe sur mon pied droit de plomb !

Le 15 août, Robert et l'un de mes neveux me « portèrent » jusqu'au Prieuré *[demeure de Robert et Germaine]*. Neveux et petits neveux s'assirent autour de moi. Cette circonstance m'a profondément émue. C'est l'époque où je réalisais la difficulté de marcher et de parler.

Hémiplégie et aphasie : ces deux mots barbares furent prononcés comme une sentence par ma rééducatrice de l'hôpital La Claverie de Saint Barthélémy où Robert, après d'énormes difficultés, me fit admettre. J'avais une chambre dans le secteur des chroniques, grabataires, suicidaires, femmes ayant perdu la raison, dans ce fameux 4ème étage de sombre renommée. Mon neveu, Xavier, m'y installa avec grande affection. Il était déjà en puissance « mon tuteur ». Cette clinique est l'annexe de l'hôpital civil d'Angers. C'est là que me furent données les séances de rééducation de la marche, tandis qu'à l'hôpital, distant de 6 kilomètres, m'était assurée la rééducation du langage.

La rééducation à la marche : j'ai toujours été fatigable le matin et il m'a fallu beaucoup de courage pour me mouvoir. Chaque matin, vers 9 heures, une aide soignante m'aide à m'installer dans un fauteuil roulant, d'où l'on me descend au vestiaire de la piscine. J'attends un long moment avant

que l'aide soignante m'enfile le maillot de bain et le bonnet. Alors, toujours dans mon fauteuil roulant, un kinésithérapeute me pose comme un pot de fleurs dans l'eau. Pendant 20 minutes, je suis la rampe toujours en me cramponnant et le kiné surveille 4 ou 5 paralysés se baignant.

Et voilà qu'un certain jour je remonte l'escalier de la piscine, me revêts de ma sortie de bain et marche seule jusqu'au vestiaire. Stupéfaction de l'aide soignante : l'oiseau était envolé et le fauteuil vide !

Après le bain, je rejoins en fauteuil roulant la salle que j'appelle la « cour des miracles ». J'attends mon tour. Il y a une trentaine de personnes environ pour marcher au bras d'un kiné. Plus tard, je marcherai toute seule, simplement accompagnée. Ce sont aussi et surtout des membres de ma famille, et des amis qui viennent me voir l'après-midi qui m'aideront à me déplacer.

Je vais de victoire en victoire jusqu'à ce jour mémorable de la visite du directeur des « Noisetiers » et de l'infirmière de cet établissement qui constatent les grands progrès acquis. En effet, au bout de 5 mois, le docteur Marteau, responsable de la section, ayant dit « Vous êtes guérie », après un examen au scanner, c'est encore Robert qui me trouva une place, après maintes difficultés, dans la maison de retraite « Les Noisetiers ». J'y entrai le 28 février 1980.

La rééducation de l'écriture : A la clinique de l'Esvière, Robert me demande d'écrire. Je fis une page d'écriture d'un enfant de 3 ans : des ronds en forme de colimaçon ! Ce frère, plein de sollicitude, m'apporte alors un alphabet pour classes maternelles. Je lui demande à quoi cela me servira. Il me répond : « A rien, tu passeras ainsi le temps ! » J'étais désemparée. Je ne me doutais pas que deux mois après commencerait, à l'hôpital civil d'Angers, la première rééducation du langage et de l'écriture. La récupération du langage écrit a été plus rapide que celle du langage oral.

La rééducation du langage : A l'hôpital de Nice, sortant du semi coma, je me suis rendu compte que mes interlocuteurs, y compris les infirmiers, ne me comprenaient pas. Mes phrases étaient inintelligibles, ma parole s'empêtrait, et on ne pouvait s'empêcher de rire autour de moi. « Confusion de langage », indique le rapport du docteur Ollier de Nice à l'adresse de la clinique de Marseille pour le spécialiste du scanner. L'hémorragie cérébrale atteint parfois les centres des sens, en particulier celui du langage. Il y a 2 formes d'atteinte du langage : l'aphasie de Wernicke qui supprime à peu près la parole, et la logorrhée, flux de paroles avec débit rapide et besoin irrésistible de parler : c'était mon cas.

Dès l'arrivée à la clinique de Saint Barthélemy, je suis convoquée à l'hôpital civil d'Angers auprès du docteur Monique Maubert du service de neurologie. Après une heure d'entretien, elle me présente à Brigitte Le Métayer, une jeune orthophoniste. C'est alors le commencement des leçons de langage : 110 leçons de septembre 1979 à juillet 1982. Ma rééducatrice, très consciencieuse, ne manquera pas une heure : « Jeune orthophoniste pleine de qualité » dira le docteur Maubert le 10 juillet 1982.

Au début de ma rééducation, Brigitte, à chaque leçon, m'interrogeait. Ma réponse était une cascade de mots souvent inaudibles. Avec beaucoup de patience, elle reprenait le récit et me répétait : « Coupez vos phrases ! Ne faites pas de digressions ! ». C'était ensuite le moment des jeux d'identifications : une petite histoire, comme pour un enfant, découpée en 6 à 8 cartes, dont je devais rétablir l'ordre. Ils furent toujours pour moi pleins d'intérêt. J'étais rétive en face des petits problèmes d'arithmétique. Je devais faire un grand effort pour additionner deux chiffres. Actuellement, je maîtrise le mécanisme des opérations.

A partir de la 80ème leçon hebdomadaire j'eus des devoirs journaliers. Brigitte me donna le plan ci-dessous et j'y fus très fidèle jusqu'au bout : lire un texte ; puis, au magnétophone, faire un résumé de ce texte ; s'écouter ; essayer de corriger ses erreurs, soit directement, par oral, en réenregistrant, soit en écrivant ce qu'on a mal dit et en y apportant les corrections.

J'allais donc à l'hôpital auprès de Brigitte tous les mardis. J'avais en poche les résumés des articles d'économie sociale prélevés sur le journal La Croix, enregistrés et appris par cœur. L'ensemble de ces 110 leçons a été très bénéfique. Je parle désormais à peu près correctement. Je

peux écrire des petites lettres, et j'ai retrouvé ma signature d'autrefois. Je lis couramment, quoique lentement.

Actuellement, je me maintiens, corps et esprit, et même j'améliore mon état par la pratique du yoga plusieurs fois par semaine. Je regrette de n'avoir pas un professeur pour me stimuler.

Aujourd'hui je marche sans canne, et accompagnée je prends l'autobus, le train, l'avion. Je dois ce retour à une relative autonomie d'abord aux médecins, à mes éducateurs, et à ma famille, ainsi qu'à tant d'amis. Tous m'ont aidée puissamment. »

10

LES DERNIERES ANNEES

1983 – 2000



Quand vos biens partent au gré de Dieu, ne parlez plus de pauvreté, mais de richesse.
Ne dites pas : « J'ai tout perdu. » Dites plutôt : « J'ai tout gagné »

Partez dans votre journée sans idées fabriquées d'avance et sans lassitude prévue, sans projets sur Dieu, sans souvenirs sur Lui, sans enthousiasmes, sans bibliothèque, à sa rencontre. Partez sans carte de route pour le découvrir, sachant qu'il est sur le chemin, non au terme.

Madeleine Delbrêl
Bienheureux les Pauvres

1983 – 1984 - 1985

En 1985, Andrée Dore-Audibert sollicite le témoignage de Marie-Renée - qui refuse de la recevoir - pour écrire son livre intitulé « Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération ». L'auteure écrit alors dans son livre la phrase suivante :

Âgée de 75 ans, aveugle et paralysée, retirée à Angers, elle refuse de parler du passé.

En réalité, c'est sur les conseils de ***Nelly Forget,*** *informée du projet, qu'elle avait fait cette réponse. Elles ne souhaitaient pas, ni l'une ni l'autre, apporter leur caution à cet ouvrage, qui manquait de rigueur. Cependant, l'auteure y publie divers documents - dont l'intégralité de la lettre à l'ANAS de Marie-Renée du 28 mai 1956 - et recueille plusieurs témoignages intéressants, dont ceux de l'abbé Jean* ***Scotto****. Cet ouvrage contient aussi malheureusement de nombreuses inexactitudes, approximations, et erreurs factuelles.*

1986

*Le 24 mars, jour du Lundi Saint****,*** *Marie-Renée rédige de sa propre main très hésitante la version initiale de son testament, avant qu'il ne soit déposé chez un notaire près de onze ans plus tard. En conclusion, elle y expose ses dernières volontés, qui prennent ainsi la forme d'un court « testament spirituel »* ***(voir ce texte reproduit plus loin)***

1987 - 1988 - 1989

A l'occasion des vœux de fin d'année 1989, Marie-Renée dicte et fait dupliquer le texte suivant :

En l'an de grâces 1990, que la joie domine et qu'il y ait le moins possible d'ombres.

Ma santé est toujours la même, sauf la vue qui baisse encore.

Cette circulaire est destinée aux intimes (40 environ). Chacun et chacune ont des activités diverses, comme les paralysés, les analphabètes, les émigrés, etc. Pour certains aussi, la profession a un caractère social.

Je retiens 4 exemples, tant pis si les intéressés protestent en me lisant :

- Les **Daclinet** : en 1950, je frappe chez eux, et Charlot et Charlette me disent : *« Désormais, nous supprimerons notre confort, afin que si quelqu'un arrive, de quelque condition, race ou religion qu'il soit, il trouve dans le réfrigérateur le bifteck et le camembert… »* Et cela continue, malgré leur épreuve immense.

- **Nelly** et Madeleine, toutes deux, ont fait des études supérieures, et, à la fin de la guerre, elles se sont engagées dans les chantiers « Pelles Pioches » du Service Civil International. En Algérie, je les ai trouvées dans le bidonville de Boubsila. Nelly est devenue, à cette époque, aide infirmière, Madeleine fait des prises de sang pour déceler la syphilis.

- Mazo, Algérienne, apprenait la couture aux fillettes. Je l'ai revue, ô miracle, dans mon studio le 29 novembre 1989.

- Ce même jour, Madeleine est aussi venue me voir.

Je leur ai posé, à chacune, séparément, la question :

« Pourquoi êtes-vous allées au bidonville, en 1952 ?

Elles m'ont répondu, c'est normal :

« Pour aider les plus démunis. »

Je pourrais continuer ainsi la « Litanie des Saints. » ! …

Ce sera pour l'an prochain.

A vous maintenant les nouvelles. Merci, j'en suis tellement avide pour chacun et chacune.

Je vous souhaite une excellente année 1990.

1990 - 1991 - 1992

*Marie-Renée apprend avec une grande tristesse le décès de **Mgr Paul Pinier**, survenu le **9 avril 1992** à Beaupréau (Maine et Loire), dans la maison de retraite où il séjournait depuis plusieurs années. Il est inhumé au cimetière de Chanzeaux, son pays natal.*

1993 - 1994 - 1995 - 1996 - 1997

Au cours de ces dernières années, les échanges au Prieuré avec son frère Robert et surtout sa belle-sœur Germaine deviennent parfois difficiles, et doivent s'espacer, tant les vies avaient été différentes…

Ses dernières volontés

Le 27 mars 1997, Marie-Renée dicte à un notaire ses dernières volontés :

J'institue pour mon légataire universel en toute propriété mon neveu, Xavier Chéné, demeurant à Angers […] à charge de délivrer le legs particulier ci-après :

Je lègue à titre particulier mon appartement […] à Nice au Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement[1], dont le siège est à Paris […]

1998 - 1999

2000

Marie-Renée s'éteint paisiblement, à 89 ans, le 4 juillet 2000.

En l'absence de sa dépouille (remise par sa volonté à la Faculté de Médecine),

une cérémonie religieuse en son souvenir a lieu le 15 juillet.

[1] *C.C.F.D. : Organisation Non Gouvernementale créée en 1960 sous la forme d'une association loi de 1901 ayant reçu de l'Eglise de France une mission de lutte contre la faim dans le monde et d'aide au développement des pays du sud et de l'est.*

« Testament spirituel » et autres textes…

Marie-Renée n'a laissé qu'un court « testament spirituel », comme il était coutume dans sa famille. Il est daté du 24 mars 1986. Son écriture y est encore très malhabile :

[…] Je souhaite une sépulture simple, et une atmosphère sereine ! (Chanter un Magnificat et un Salve Regina)

Faire dire des messes aux prêtres de la famille et à **Monseigneur Pinier** [1]

Je ratifie le don à Dieu fait depuis ma tendre enfance, et je le ratifie jusqu'à mon dernier souffle.

La Vierge m'aidera au Grand Passage.

Je remercie mon frère, ma sœur, mon beau frère, mes belles sœurs, neveux, nièces, cousins, en particulier les prêtres.

Je demande pardon au Seigneur, toute bonté et indulgence et pardon aux autres à qui j'ai pu faire de la peine involontairement.

Ta Fête soit sans fin.

Jésus le Ressuscité, le Vivant.

Néanmoins, il est possible de compléter ce court testament en faisant appel à certains textes spirituels que Marie-Renée avait conservés. En feuilletant son Missel et sa Bible, deux textes, recopiés (et dont certains passages sont même soulignés) de sa propre main, ont été en effet retrouvés, mêlés aux images mortuaires de ses proches, ou à celles des Premières Communions de ses neveux et nièces. Sans doute ces pages l'avaient elle marquée à un moment ou à un autre de ses choix, et servaient-elles parfois de support à sa prière. Elles semblent en effet en parfaite résonnance avec ce que nous savons de l'engagement de toute sa vie.

Le premier texte, qui revêt la forme d'une prière rédigée, est signé de Mgr Marius Besson (1876-1945) qui a été évêque catholique suisse du diocèse de Fribourg, Genève et Lausanne de 1920 à sa mort. Bien que très conservateur, il a soutenu l'Action catholique et le Mouvement chrétien-social, et a contribué à apaiser dans son pays les tensions entre protestants et catholiques.

L'origine exacte du texte n'a pu être établie, mais selon l'écriture, il a été très certainement recopié par Marie-Renée lorsqu'elle séjournait à Paris dans les années 30. Son inspiration encore très missionnaire correspond en effet à la tonalité de cette période. Mais certaines de ses phrases peuvent apparaître aussi comme une approche de son cheminement spirituel ultérieur, le plus souvent hors des sentiers battus, mais qu'elle ne connaissait pas encore…

Ce serait peut-être plus facile…

Ce serait peut-être plus facile, Seigneur, d'accepter une œuvre bien définie, aux contours précis,

ce serait plus facile de marcher encadré et maintenu par des consignes nettes,

ce serait plus facile, Mon Dieu, d'obéir simplement à ceux qui auraient pour nous tout pensé et tout pesé.

Mais ce n'est pas, Seigneur, ce que vous voulez de nous.

[1] ***Mgr Paul Pinier*** *est décédé en 1992, six ans après la rédaction de ce testament, mais huit ans avant le départ de Marie-Renée.*

Ce que vous voulez de nous, Seigneur, c'est nous mêler à toutes les foules.

Vous voulez que dans le monde qui s'éloigne des chemins droits, nous plongions intrépidement, et que, ayant touché nous-mêmes la détresse immense de vos enfants perdus, nous puissions élargir nos cœurs à la mesure de leurs misères.

Ô Dieu fait homme, rendez nos cœurs assez humains pour que nos frères, en y entrant, se trouvent chez eux.

Rendez nos cœurs assez purs pour qu'ils s'y sentent aussi chez Vous. [1]

Pour que, dans l'oubli complet de nous-mêmes, nous devenions simplement des terrains de rencontre entre Vous et nos frères, et que, pour eux, Vous ne soyez plus un Dieu inconnu et lointain, mais un Père tout proche.

Le second de ces textes, recopié plus tardivement, est un commentaire des « Béatitudes », de Madeleine Delbrêl, extrait d'un livre intitulé « Joies de croire » paru initialement en 1947.

Il est donc possible que la lecture et la copie de cette méditation évangélique ait eu lieu au moment où Marie-Renée, lorsqu'elle se trouvait à Montreuil-Bellay, cherchait à orienter son action dans le cadre récemment créé de la Mission de France, dont l'auteur était très proche, et qu'elle a sans doute connue, selon le témoignage rapporté par son cousin, l'abbé René Chapron, en 1981, lors de son soixante dixième anniversaire.

Bienheureux les Pauvres [2]

Être pauvre ce n'est pas intéressant : tous les pauvres sont bien de cet avis. Ce qui est intéressant, c'est de posséder le Royaume des Cieux, mais seuls les pauvres le possèdent.

Aussi ne pensez pas que notre joie soit de passer nos jours à vider nos mains, nos têtes, nos cœurs. Notre joie est de passer nos jours à creuser la place dans nos mains, nos têtes, nos cœurs, pour le Royaume qui passe.

Car il est inouï de le savoir si proche, de savoir Dieu si près de nous, de savoir son amour possible tellement, en nous, sur nous, et de ne pas lui ouvrir cette porte, unique et simple, de la pauvreté d'esprit.

Quand vos biens partent au gré de Dieu, ne parlez plus de pauvreté, mais de richesse.
Ne dites pas : « J'ai tout perdu. » Dites plutôt : « J'ai tout gagné »

Partez dans votre journée sans idées fabriquées d'avance et sans lassitude prévue, sans projets sur Dieu, sans souvenirs sur Lui, sans enthousiasmes, sans bibliothèque, à sa rencontre.
Partez sans carte de route pour le découvrir, sachant qu'il est sur le chemin, [3] non au terme.

N'essayez pas de le trouver par des recettes originales ; mais laissez-vous trouver par lui, dans la pauvreté d'une vie banale.
La monotonie est une pauvreté, acceptez-là.
Ne cherchez pas les beaux voyages imaginaires.
Que les variétés du Royaume de Dieu vous suffisent et vous réjouissent.

Désintéressez-vous de votre vie, car c'est une richesse de tant vous en soucier.
Alors la vieillesse vous parlera de naissance, et la mort de résurrection.

---

[1] *Souligné en rouge par Marie-Renée*

[2] *Citation de l'Evangile de Matthieu (5, 3)*: « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! » *(en latin : « Beati pauperes spiritu … » d'où son nom de « Béatitudes »)*

[3] *Souligné par Marie-Renée*

Le temps vous paraîtra un petit pli sur la grande éternité, vous jugerez de toutes choses selon leurs traces éternelles.

Si vous aimez d'amour le Royaume des Cieux, vous vous réjouirez que votre intelligence soit en perte vis-à-vis des choses divines, et vous essayerez de croire mieux.

Si votre prière est dépouillée d'émotions tendres, vous saurez que Dieu ne s'atteint pas avec vos nerfs.

Si vous êtes sans grand courage, vous vous réjouirez d'être propres à l'espérance.

Si vous trouvez les gens ennuyeux, et que votre cœur soit misérable, vous serez content d'avoir en vous l'imperceptible charité.

Quand, appauvris de tout, vous ne saurez plus voir dans le monde qu'une maison dévalisée, en vous, qu'une indigence sans façade, pensez à ces yeux d'ombre ouverts au centre de votre âme, fixés à des choses ineffables, puisque le Royaume des Cieux est à vous.



Ce tableau peint en 1983, à l'issue de sa rééducation,
a été intitulé par Marie-Renée elle-même « Résurrection »

2 ème PARTIE

DES ÉCRITS

I - RECITS DE JEUNESSE : LE CARNET DE L'ETE 1927

1 – Une saison à Vittel

2 – La mort du grand père maternel

3 – Le voyage familial à Lisieux et au Mont Saint Michel

II - LES DERNIERS JOURS DES ÊTRES AIMÉS

1 – Les derniers jours de Maman

2 – Les derniers jours de Tonton Seigneur

III - TRAVAUX UNIVERSITAIRES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

1 - Mémoire: « Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien » (1963)

2 - Thèse de Doctorat: « Marges citadines à Rabat-Salé » (1971)

- I -

RECITS DE JEUNESSE : LE CARNET DE L'ETE 1927

1 – Une saison à Vittel

2 – La mort du grand père maternel

3 – Le voyage familial à Lisieux et au Mont Saint Michel



Sur un petit carnet de moleskine noire, Marie-Renée, a noté au jour le jour les principaux événements de l'été 1927 :

- une cure de trois semaines à Vittel, en compagnie de ses parents, du 7 au 27 juin,

- la mort de son grand père maternel François Vincent le 6 août,

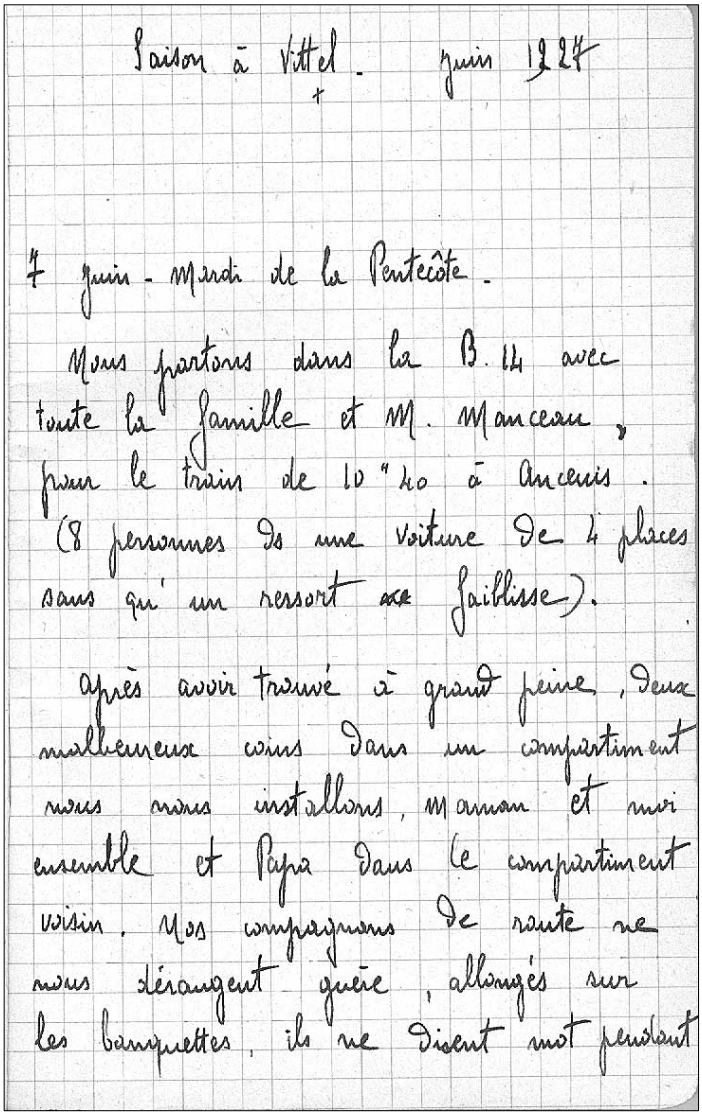
- un voyage familial à Lisieux et au Mont Saint Michel du 20 au 22 août.

Ces textes sont retranscrits ici intégralement, sans aucune correction, à l'exception des très rares fautes d'orthographe ou de grammaire. Par contre, la ponctuation et le découpage en paragraphes ont été parfois modifiés pour faciliter la lecture. Des notes apportent quelques précisions estimées nécessaires.

- 1 -

Une saison à Vittel

(7 – 27 juin 1927)



Saison à Vittel. juin 1924

7 juin - Mardi de la Pentecôte.

Nous partons dans la B. 14 avec toute la famille et M. Manceau, pour le train de 10"40 à Ancerais. (8 personnes ds une voiture de 4 places sans qu'un ressort ait faiblisse).

Après avoir trouvé à grand peine, deux malheureux coins dans un compartiment nous nous installons, Maman et moi ensemble et Papa dans le compartiment voisin. Nos compagnons de route ne nous dérangent guère, allongés sur les banquettes, ils ne disent mot pendant

Ce récit apporte beaucoup d'indications sur le milieu d'où est issue Marie-Renée : l'aisance financière, mais sans perdre le sens des économies, la pratique religieuse fervente, mais aussi les préjugés du temps sur les « boches » et les « juifs », et les clichés de langage sur les provinciaux (le « méridional », le « parisien »…), etc. Il montre également les capacités d'observation et d'écriture de la jeune fille de 16 ans….

De plus, en cette période de l'entre deux guerres, la lenteur et l'inconfort des transports ferroviaires ou automobiles, les habitudes des curistes et les curiosités des touristes, la sociabilité des pensions de famille, etc., sont particulièrement bien décrits.

7 juin, mardi de la Pentecôte

Nous partons dans la B 14 [1] avec toute la famille et M. Manceau, par le train de 10 h 40 *[du soir]* à Ancenis (8 personnes dans une voiture de 4 places sans qu'un ressort faiblisse)

Après avoir trouvé à grand peine deux malheureux coins dans un compartiment, nous nous installons, maman et moi ensemble, et papa dans le compartiment voisin. Nos compagnons de route ne nous dérangent guère, allongés sur les banquettes, ils ne disent rien pendant le trajet.

A Angers, nous commencions à sommeiller, quand tous les gymnastes venus pour le concours du 5 juin envahissent 3ème, 2ème et 1ère classes, sans se tourmenter de rien, allant même se loger jusque dans les couchettes. Deux s'installent dans notre compartiment, des bons gars de Valenciennes qui s'en allaient avec une mauvaise impression d'Angers : *« C'est une ville endormie… ; pas un chat dans les rues après 10 heures ;… pas de bal de nuit »….* Ils s'en allaient pourtant satisfaits d'avoir vu un crime se commettre Place du Pélican, à minuit (un meurtre)

Ils dormaient profondément quand, à Saint Pierre des Corps *[Gare de correspondance proche de Tours]* le contrôleur fit déloger tous les gymnastes qui encombraient les couloirs et dérangeaient les voyageurs. Il fallut secouer dur nos deux voisins pour arriver à les réveiller. Après, nous avons eu un peu plus de tranquillité. Nous dormons mal jusqu'à Paris où nous arrivons vers 6 heures.

8 juin

Les provinciaux à Paris, ce n'est pas banal ! D'abord nous nous trompons de voie pour prendre le métro (ils ne sont pas commodes les employés parisiens **!**)

Arrivés à la gare de l'Est, nous prenons un taxi qui nous conduit à Montmartre. Là, nous assistons à la Messe et communions. Puis nous déjeunons près de la Basilique et descendons par le funiculaire après avoir attendu 10 minutes (nous aurions eu le temps de descendre 10 fois !)

Visite au Printemps puis quartier de Saint Sulpice. Nous revenons déjeuner près du Louvre dans un hôtel à 5 et 8 F où il y avait plus de 1000 couverts. Après, visite aux Magasins du Louvre, puis, pendant quelques bonnes heures, visite trop courte au Musée du Louvre.

A la sortie, nous prenons un fiacre [2] qui nous conduit sur les Champs-Elysées, à l'Arc de Triomphe, au Bois de Boulogne et à Auteuil. Notre cocher nous fit part en route de toutes ses misères physiques et… morales, et nous donna de larges détails sur sa vie. On revient dans le centre, Boulevard de Strasbourg, puis visite de Notre Dame des Victoires.

Nous retournons du côté de la gare de l'Est pour prendre l'heure de notre train, et cherchons pendant près d'une heure un restaurant à 8,5 F. Nous dînons boulevard de Strasbourg et attendons l'heure du train.

Nous nous installons une demi heure à l'avance dans un bon compartiment et nous dormons bien tranquilles pendant tout le trajet. Nous nous réveillons, papa et moi, quelques minutes avant Nancy, croyant encore avoir au moins une demi-heure avant d'arriver. Nous somnolons, maman dort à poings fermés. A 8 h ¼ nous entendons les employés crier « Nancy ! ». Aussitôt nous rentrons pêle-mêle toutes nos affaires, et sortons sans avoir eu le temps de faire un brin de toilette.

9 juin

Nous nous égarons dans les faubourgs de Nancy, puis allons à la Cathédrale qui, d'ailleurs, n'a rien d'extraordinaire. Là, nous entendons la Messe et communions.

---

[1] *Au sujet des voitures de la famille, voir plus loin le récit du voyage à Lisieux.*

[2] *Véhicule urbain de transport pour des particuliers tiré par un cheval et conduit par un cocher. A cette époque, il coexiste encore avec les taxis automobiles*.

Nous prenons un petit déjeuner dans un bar et partons en fiacre pour la visite de la ville de Nancy : vieux Château des Ducs de Lorraine, Tombeau, Parc de la Pépinière, etc. C'est une très jolie ville, pleine de souvenirs anciens, sentant encore la vieille monarchie autrichienne [1].

A midi, nous allons prendre le train qui doit nous conduire à Vittel directement, et voilà que montés dans le wagon, le contrôleur nous annonce que le train a 3 h. d'arrêt à Mirecourt. A Mirecourt (nous avons une forte envie de dormir) nous mettons une bonne heure à prendre un bock *[bière],* puis nous nous réveillons, allons jusqu'à l'Eglise qui est d'ailleurs très ancienne et a un certain cachet. Nous en repartons à 4 h et arrivons tout endormis, vers les 5 h, à Vittel.

Là, ne sachant à qui s'adresser, un commissionnaire nous aborde, nous montons dans sa voiture qui nous conduit au Syndicat d'Initiatives. Là, on nous indique la Villa Sainte Claire, et, sans plus de calcul, nous allons Villa Sainte Claire, petite pension de famille modeste, mais très propre, et où la bonne nourriture de famille est très abondante. Première visite au Docteur Amblard.

Nous arrivons pendant le dîner. Les 11 pensionnaires sont là : 2 paysans de la Creuse, 1 parisien, 1 ménage parisien, 2 dames de la Marne (Champagne pouilleuse), et enfin un bon gros Monsieur du midi (d'Avignon). Après une courte promenade au Parc nous sommes heureux d'aller trouver notre lit après deux nuits passées sur les banquettes des compartiments.

10 juin

Premier jour de traitement : 180 g d'eau de la source Marie à deux reprises différentes : 10 h et 10 h ½, puis 4 h et 4 h ½. Papa se donne lui-même le même traitement : un plein verre d'eau bouillante (60 degrés) pour lui réchauffer l'intérieur.

Ce jour-là, vendredi de la semaine des Quatre Temps, nous mangeons un bon morceau de veau…. Nous avons la permission : par indult spécial du Saint Siège toute station thermale a le droit de faire gras tous les jours de la saison [2]. Nous avons pensé à René qui serait enchanté de profiter de la permission ! L'après-midi se passe au Parc sur les bords de l'étang. Pendant que maman envoie quelques cartes et que je dessine un petit coin du parc. Papa est parti (avec la belle canne à 14 F) explorer les environs. A 5 h, Guignol pour les enfants et … les grandes personnes.

Au dîner, nous faisons ample connaissance avec nos voisins de table et allons avec le Monsieur de Paris et le méridional faire une longue promenade à pied sur la côte des Essarts, le Mont de Presles, le Golf, etc. Vittel est entouré de petits monts d'où l'on découvre des sites ravissants. Ces monts sont très boisés, très frais, les arbres sont d'un vert que l'on ne trouve nulle part.



René Chéné et Marie Chéné-Vincent
curistes à Vittel à l'été 1927
(Format carte postale)

[1] Marie-Renée veut sans doute dire « polonaise », car la Lorraine a été au XVIII[ème] siècle l'apanage provisoire du roi exilé de Pologne, beau-père de Louis XV, qui y construisit de nombreux monuments. Nancy ne fut pas occupée par les Prussiens entre 1871 et 1918. Elle ne fut donc jamais « autrichienne », ni même allemande. Erreur bien excusable au sujet de l'histoire de nos provinces de l'Est pour une jeune angevine…

[2] L'abstinence de viande aux repas du vendredi (jour de la semaine où le Christ est mort sur la Croix) est alors une obligation imposée par l'Eglise aux catholiques pratiquants, sauf dispenses…

Si Edouard était là, il s'intéresserait à tous les types si différents des pensionnaires. Entre autres, notre « as » de méridional. Il sait distraire la société, mais sans avoir l'air d'y toucher, « il nous en colle »… des colles. Nous restons vers 9 h ½ -10h à Sainte Claire.

Samedi 11 juin

Matinée aux Thermes. L'après-midi sous une pluie d'orage, nous partons avec notre guide (le méridional) visiter l'étang aux Fées et les établissements de l'embouteillage. Cette visite est fort intéressante. L'établissement est ouvert au public. D'une balustrade on se rend très bien compte et on peut très bien observer le fonctionnement des machines : décollage des étiquettes sur les vieilles bouteilles par la vapeur, lavage de ces bouteilles à la vapeur et à l'eau, remplissage des bouteilles, application de la capsule, des étiquettes, emballage, etc. Ce qui est très curieux c'est la vitesse à laquelle vont les bouteilles, placées toutes à la file sur des chemins roulants ou sur des godets. L'établissement sert environ 28 millions de bouteilles d'eau de Vittel par an. Il faut voir aussi les montagnes de bouteilles vides qui attendent leur tour près des Etablissements.

Nous venons ensuite aux Thermes pour prendre l'eau. J'ai oublié de dire que nous avons acheté un verre spécial pour cet usage. C'est un grand verre à anse, gradué : 100, 150, 200, etc. Pour se faire servir, chacun va soit à la source Hépar, soit à la Grande Source, soir à la source Marie. Cette dernière est moins forte que les deux autres. C'est là que va maman, nous, nous allons à la grande Source. On présente son verre, qui est numéroté, aux jeunes filles de l'établissement, elles font couler la quantité voulue. Ensuite, chacun va réchauffer son eau (on la mélange avec celle d'une source bouillante.) Celle que papa boit est pure.

Samedi Papa et moi avons pris notre premier bain. Mais, déception, en voyant une simple baignoire à la place d'une piscine commune, car à Nancy il y a dans les Etablissements Thermaux de grandes piscines où les baigneurs (après avoir pris bains de pieds et douches) vont en costume de bain. Là, ils peuvent nager, ce qui est plus intéressant que de rester seule dans une baignoire.

A Vittel, les employés de l'établissement ne se gênent pas : ils entrent dans la salle de bain où vous êtes pour apporter sorties de bain et serviettes (Pour les petites santés, il faut que les linges soient très chauds, et comme nous passons pour malades…)

Ce jour-là, départ d'une pensionnaire et arrivée de deux messieurs, très bien du reste, un de Paris, l'autre de la Brie. Après le dîner, nous allons faire tout un tour avec tous les pensionnaires dans Vittel Thermes et Vittel Ville. Visite de l'Eglise de Vittel et de la vieille église du Petit Ban. Dans les Vosqes, toutes les églises sont construites sur le même modèle, mêmes clochers, mêmes voûtes basses, intérieurs sombres, beaux vitraux.

Dimanche de la Trinité, 12 juin.

Nous communions et assistons à la messe de 9 h. Nous prenons ensuite nos billets pour Domrémy [1] . Prenons nos eaux.

Après déjeuner, départ pour Domrémy en autocar. Le ciel était orageux. Comme nous partions, le M. de Paris et celui du midi se décident à nous accompagner, mais après une attente de ¾ d'heure ils ne peuvent avoir des places dans les voitures.

A peine la voiture démarrée, une pluie d'orage terrible nous surprend. Nous étions près d'un Monsieur âgé qui se trouvait juste après la portière. La bâche, mal posée, se soulevait constamment et notre voisin fut complètement arrosé. Il n'a cessé de gémir jusqu'à Domrémy : *« C'est pas ça qui va guérir ma goutte et mes rhumatismes ! Ce n'est tout de même pas permis ! Et c'est Jeanne d'Arc qui nous envoie cela ! C'est un vrai pèlerinage, il faut se résigner… »* Il le disait bien mais ne le faisait guère. Papa lui prête sa canne, il lui rend toute éraflée. Je me mets sur les genoux de maman, on lui prête un parapluie… Ah, si notre méridional avait été là, il n'aurait pas pris la chose au tragique. *« Je l'aurais balancé, le bonhomme ! »* a-t-il dit avec son accent du midi.

[1] *Village natal de Jeanne d'Arc (1412-1431), déclarée sainte seulement en 1920.*

En arrivant à Domrémy, la nuée était passée, mais nous n'avons pas joui du paysage. Nous visitons la maison de Jeanne d'Arc, vieille maison basse, humide, nue. Après avoir jeté un coup d'œil dans le musée, nous montons à la Basilique qui est à peine achevée. De là, nous envoyons quelques cartes postales, puis repartons pour Vittel. Heureusement, au retour, nous n'avons pas eu de nuée d'orage. Sur la butte où est construite la basilique il y a un site superbe : au loin quelques monts, plus près la vallée de la Meuse, rivière très étroite bordée d'arbres.

La route de Domrémy à Vittel est très intéressante. De temps à autre, des petits villages vosgiens tous semblables : au bas d'une colline un pâté de maisons basses, aux toits de tuiles, se groupant autour de la petite église. Nous passons par Bulgneville, Villars, Contrexeville, etc.

Après le dîner nous nous embarquons pour la fameuse excursion de la Chapelle Sainte Anne, avec toujours les mêmes compagnons de route : le Parisien et notre blagueur marseillais. « C'est une petite chapelle où l'on peut aller à six, à la condition que le sixième reste dehors. » Nous gravissons des sentiers assez à pic, faisons quelques haltes de temps en temps. Au sommet, caché dans un fouillis d'arbres, une petite « cahute », sorte de petite maisonnette carrée, surmontée d'une croix de pierre branlante.

« C'est la petite chapelle Sainte Anne », me dit très fier le méridional. Nous regardons à deux fois cette chapelle, et à peine pouvons-nous y entrer. Il faut allumer le briquet et faire partir quelques allumettes pour apercevoir la vieille statue qui se trouve au fond. Sur les murs, quelques sculptures, mais tous les personnages ont la tête décapitée.

Nous nous reposons sous un chêne de « 4000 ans et quelques jours », et descendons par un autre chemin. Il n'y a qu'un inconvénient : cette charmante promenade, c'est que nous « pataugeons dans la boue. » Cependant, après l'orage, il y a un coucher de soleil ravissant. Tandis que nous côtoyons les bois, et que nous admirons le ciel en feu, l'Angélus du soir sonne au village voisin.

Nous descendons tranquillement les sentiers verdoyants et traversons de longs chemins bordés de sapins. Au clair de lune, c'est ravissant, mais notre guide (le marseillais) s'aperçoit que nous nous sommes trompés de route. En effet, des chiens de fermes aboient, aussi nous remontons et continuons notre promenade nocturne en sautant dans les flaques d'eau et en marchant dans la boue.

Nous rapportons un souvenir de notre promenade : un bel escargot, « la cacalose » [1], comme l'appelle notre méridional.

13 juin

Dès le matin le marseillais me demande des nouvelles de la « cacalose ». Je lui descends le paquet dans lequel elle se trouve, mais la cacalose a pris la fuite, nous la cherchons vainement. Je la retrouve le lendemain dans ma combinaison !

L'après-midi nous partons toujours avec les mêmes compagnons à la Ferme de la Tuilerie. Là, nous prenons chacun 2 grands bols de lait et une merveille : c'est une sorte de beignet, mais d'une telle grosseur que nous avons de la peine à le finir. Nous rentrons au Parc prendre les eaux. En passant nous nous attardons à regarder les nombreuses carpes qui se trouvent dans l'étang des Fées. Elles ont tellement faim qu'elles viennent jusqu'au bord manger le papier qu'on leur jette.

Le soir, après-dîner, nouvelle promenade mais sur une montagne opposée à celle escaladée hier. C'est le Mont Saint Jean. La route est moins longue mais plus à pic. En escaladant le Mont Saint Jean, j'ai fait la course avec « un 100 kg », toujours le méridional. Nous descendons par un autre chemin et, selon l'habitude, nous nous égarons mais ici c'est comme à Rome : tous les chemins mènent à Vittel, et avec quelques kilomètres de plus nous sommes à Sainte Claire.

---

[1] *Les « cacaloses » sont de petits escargots blancs du midi qui se perchent en haut des tiges d'herbes en été. Ils ne ressemblent guère aux gros escargots des pays humides…*

Nous avons un nouveau compagnon de la pension de famille, un parisien de 26 ans, il est très gentil et très simple.

14 juin

Grand lavage, mais ici l'eau minérale ne nettoie pas, et maman frotte et refrotte mon corsage blanc ! Toujours aussi noir !

Après déjeuner achat de mon manteau et du chapeau de papa. Chaleur étouffante, nous cherchons l'ombre. Dans le Parc nous faisons connaissance avec un « chic parisien » qui s'embête à cent sous de l'heure ! Pendant que maman va chez le docteur et prend son eau, je m'en vais chez le coiffeur, car on doit se faire photographier… et en découpé ! Demain, nous verrons les épreuves.

Après le dîner, nous restons avec quelques pensionnaires à prendre le frais puis les messieurs se décident à aller au casino, et peut-être au théâtre. Pendant ce temps nous allons pour trouver les vieilles dentellières du pays, mais comme nous arrivons elles rentrent chez elles. Un voisin crie par les volets : « Sophie ! » Et Sophie ne se dérange pas. Nous revenons bredouilles, ce sera pour une autre fois.

15 juin

Maman vient avec moi à la messe [1], car le docteur lui a recommandé de prendre son eau de bon matin, 1200 g maintenant par jour, ça commence à compter.

C'est aujourd'hui l'ouverture de la pêche. Depuis 6 heures et ½ le bonhomme du midi regarde les pêcheurs. A tous les coups on gagne ! En quelques heures, il y en a un qui a pris 85 poissons d'à peu près une livre ! Ce n'est plus de la pêche ! Ce n'est pas ordinaire ici, l'on se plaindrait presque que ça mord trop souvent. C'est ce qui conviendrait à René. Dans ce petite étang il y a des milliers de poissons, et encore ils son affamés et mangent les fleurs et le papier qu'on leur jette.

L'après-midi nous retournons voir les pêcheurs et passons quelques bonnes heures dans un îlot de l'étang. Nous allons ensuite avec les messieurs de Paris et notre méridional faire une partie de boules, car au Parc aucun jeu n'a été oublié : tennis, polo, golf, etc. M. Rouziers (le méridional) et moi gagnons brillamment la partie. Maman et moi assistons ensuite au Salut [2], et le dîner est vite arrivé. Au dîner, deux nouvelles dames et un monsieur très chic.

Ces dames sont de Fougères[3], et, coïncidence, l'une d'elle est belle-sœur de Messieurs Lebris et Micoul, elles connaissent toutes deux très bien M. Chauvin, représentant [4]. Le Monsieur (dents en or) vient de Constantinople et habite Paris. Il connaît le grec, le persan, l'arabe, l'italien, l'espagnol, l'allemand, le turc et le français. D'aspect assez froid, il est très gentil. *« Nous allons le dresser »* nous dit le méridional, *« et il s'apprivoisera vite ! »* En effet, il fait bientôt partie de notre cercle d'amis.

Un ménage de Paris se joint aussi à nous. La dame, d'apparence bizarre, est d'une délicatesse rare et ne sait que faire pour faire plaisir. C'est rare aussi de voir un ménage si uni, ils sont tout aux petits soins l'un et l'autre.

---

[1] Messe de semaine, un mercredi.

[2] Le « Salut au Saint Sacrement » a lieu le dimanche en fin d'après-midi (après les Vêpres qui sont célébrées vers 15 h.) L'hostie consacrée est présentée à la vénération des fidèles.

[3] La région de Fougères (Ile et Vilaine) est un centre industriel important de la chaussure, qui a servi de modèle, au début du XX^{ème} siècle, pour la création de la même industrie dans les Mauges. Il n'est donc pas étonnant que la famille Chéné, à la tête dans les années 1920 d'une usine de chaussures à La Chapelle Saint Florent, y connaisse quelques confrères.

[4] M. Chauvin : nom de l'un des représentants des Etablissement « Vincent Chéné et fils » de La Chapelle Saint Florent.

16 juin. Voyage de Colmar.

Nous partons par un temps superbe dans l'autocar de 18 places. Nous passons par Epinal, Remirement, et arrivons sur les bords du lac de Gérardmer. Là, nous nous arrêtons un quart d'heure, et parlons à un gros monsieur (face carrée, petits yeux gris, cheveux blonds filasses) qui sans aucun doute est un boche. Déjà, dans ce pays, de tous côtés, on entend parler l'allemand.

Après avoir pris un café nous repartons et suivons la route des lacs qui doit nous conduire au col de la Schultz *[sic]* [1]. Nous montons pendant 6 kilomètres, le point de vue, à mesure que l'on s'élève, est magnifique. Entre les sapins d'une quarantaine de mètres nous apercevons la vallée avec tous ses petits villages dont les maisons avec leurs toits rouges ressemblent aux petites maisonnettes de bois que l'on vend dans les magasins. A 1.100 mètres d'altitude se trouve la « Roche de l'Enfer ». De cette roche il y a un panorama unique. Entre deux montagnes, une vallée coupée de lacs. Et toujours des sapins. C'est cela qui donne un cachet tout spécial aux Vosges.

Après le col de la Schultz, c'est là qu'avant la dernière guerre [2] se trouvait la frontière. Il y avait un hôtel allemand faisant face à l'hôtel français. Nous continuons notre excursion dans la montagne autrefois allemande. Nous apercevons le Honeck *[sic],* [3] et quelques traces de neige apparaissent encore sur les plus hautes cimes. La route de montagne est étroite. Il fait bon à l'ombre des sapins qui la bordent. Un autocar qui allait devant nous s'accroche dans le camion des Ponts et Chaussées, et a toute la carrosserie abîmée, il faut attacher les portières avec des ficelles.

Nous longeons la vallée de Münster, très fraîche avec ses bois de sapins qui l'entourent. Ce qui est curieux en Alsace, comme en Lorraine, ce sont les petits villages qui se ressemblent tous : toujours les mêmes maisons toutes à la file et pressées autour de l'Eglise. Dans ces contrées on voit encore les traces de la guerre : montagnes déboisées, maisons, usines en ruines, etc. Aussi, dans ce pays, tout est neuf, des villages entiers sont reconstruits. Un des chauffeurs de l'autocar qui est à côté de papa nous explique tout cela, car il a fait la guerre comme chasseur alpin, dans cette région. Depuis Gérardmer, nous rencontrons de nombreuses usines, c'est bien en effet la contrée des fabriques de toile. Partout, dans la vallée, elle est étendue pour qu'on l'arrose et qu'elle blanchisse au soleil. Avant de sortir de la montagne nous déjeunons dans l'autocar, car il est déjà midi, et, à Colmar, nous n'aurons pas de temps à perdre.

Plus nous avançons, plus nous sentons « le boche ». Rien que des noms de villages allemands, des indications écrites en allemand. Nous sommes pourtant en territoire français. A 1 heure, nous arrivons à Colmar, l'autocar s'arrête près de la gare et nous devons le retrouver à 3 heures. Pas une minute à perdre. Nous allons à l'Hôtel de Lorraine prendre un café et demander une voiture pour visiter la ville. A Colmar, c'est à peine si l'on parle français, c'est un baragouinage ! De l'alsacien, de l'allemand, du français. Notre conducteur a de la peine à bien saisir ce que nous lui disons, et nous-mêmes avons de la peine à le comprendre.

Colmar est bien le type d'une ville alsacienne. Vieilles maisons avec leurs toits de briques rouge foncé. Nous nous arrêtons devant le magasin Klein, et nous regardons aux devantures les chaussures et pantoufles Chéné-Vincent. M. Klein nous a bien remarqués, et avec toutes les amabilités de vieux juif il nous présente à Madame Klein. Nous visitons la cathédrale, qui se ressent de la richesse de Guillaume ! [4] L'autel est tout en or, les vitraux splendides. Toutes ces dorures font un peu chargé : c'est bien du goût allemand. Sur la cathédrale, nous voyons des cigognes dans leur

---

[1] *Le col de la Schlucht (gorge, défilé, en allemand) a été, entre 1871 et 1918, l'un des principaux postes frontières entre la France et l'Allemagne. En 1927, cette région d'Alsace n'est donc redevenue française que depuis 9 ans.*

[2] *La guerre de 1914-1918.*

[3] *Hohneck : 3ème plus haut sommet des Vosges à 1363 m.*

[4] *Guillaume II, empereur d'Allemagne de 1888 à 1918, fit réaliser de nombreuses constructions de prestige dans les territoires français annexés pour tenter de rallier la population. Colmar fut effectivement annexé à l'Allemagne.*

nid, c'est tout à fait ce qu'on représente sur les cartes postales. Nous revenons par le « Petit Venise », maisons sur le bord d'une petite rivière qui traverse la ville.

Nous n'avons plus que le temps d'envoyer une douzaine de cartes postales à toute la famille, et il est temps de repartir. Nous reprenons la même route, mais passons cette fois par le Tholy. La route est pittoresque, toujours des bois de sapins et des villages vosgiens. Nous voyons encore un accident d'automobile : en pleine route, une auto est enfoncée dans un arbre.

A 7 h ½ nous sommes de retour et après un bon dîner nous faisons un petit tour dans le Parc. Bien que nos amis nous invitent à aller prendre un verre de lait à la ferme de la Tuilerie, nous sommes trop fatigués de nos 12 heures de voyage.

17 juin

Maman doit être à 7 heures à la Grande Source pour prendre 3 fois ses 250 gr d'eau. Elle trouve quand même le moyen de passer par la chapelle et de communier. Il est déjà 10 h ½ après le bain que papa et maman ont pris. Après le déjeuner, occupations ordinaires : sténo, correspondance, peinture, lecture, etc.



Carte postale :
Vittel – Jeu de boules.

« Notre maître bouleur est un « as », ses deux élèves ont gagné 8 parties sur 9, et cela contre 3 professionnels et grands joueurs dont Papa »

A 4 heures, grande partie de boules avec tous nos amis. M. Rouziers (le méridional) prend les deux dames dans son camp (celle de Paris et moi). « Je ne gagne qu'avec les femmes ! » nous dit-il, et, en effet, bien que novices toutes deux dans ce jeu nous gagnons brillamment la partie sur les trois messieurs, pourtant grands joueurs de boules. Ils ne peuvent revenir de cette défaite, et en sont quittes pour nous offrir le café. Nombreuses félicitations au maître bouleur [1]. Ce qu'il est heureux ! Toujours sa bonne mine réjouie de Marseillais !

Après le dîner, café, ensuite nous entraînons les messieurs, y compris le vieux monsieur de Paris, qui est un Turc. Lui seul d'ailleurs entre avec nous chez notre vieille dentellière. Pendant plus d'une demi-heure il observe la bonne femme et tous les recoins de la maison. Tout en parlant à la dentellière, celle-ci nous dit : « Maintenant qu'il est parti (son mari) je ne demande qu'une chose au Bon Dieu, c'est que j'aille bien vite le rejoindre. » Notre Turc fut tout remué de ces paroles. En sortant, il ne se cacha pas de nous dire qu'il avait failli pleurer et ajouta : « Que de grandeur dans cette simplicité ! » Personne ne se douterait que ce bon cœur de vieillard (il a 73 ans) est celui d'un juif.

[1] *L'usage consacré par le dictionnaire est qu'un joueur de boules est un « bouliste », et non un « bouleur ».*

18 juin, samedi.

En effet, au déjeuner, nous voyons notre Turc en grande toilette : redingote et souliers vernis, etc. C'est aujourd'hui le Sabbat, jour du Seigneur pour lui. On nous sert du porc, [1] il n'en prend pas, prétextant un manque d'appétit.

Après-midi, nouvelle partie de boules : le camp adverse (les 2 messieurs et papa) perd sa revanche.

Après le dîner, excursion à Sainte Anne, le ménage de Paris et le jeune homme de Rennes nous accompagnent, nous avons naturellement notre guide ! Retour par de ravissantes allées de sapins. Nous cueillons les premières fraises des bois. Cette fois nous ne nous égarons pas dans les bois.

19 juin, dimanche

Nous communions à la messe de 8 heures et assistons à celle de 9 [2]. Nous allons en ville pour voir la procession de la Fête-Dieu à Vittel. Malgré la pluie le cortège sort de l'Eglise. Ça ne vaut pas La Chapelle !

Au déjeuner, deux nouveaux pensionnaires : un marchand de bœufs de la Dordogne, et un Alsacien (que nous appelons Le boche). Il doit être infirme d'une main car il mange ganté.

A 2 heures, partie de boules, toujours avec nos mêmes amis. Cette fois, c'est « la belle », c'est le camp du Maître bouleur qui la gagne, mais elle est annulée par une seconde partie.

C'est ce soir l'arrivée de Mme Rouziers (femme du Méridional), l'arrivée de « la lionne ». M. Rouziers ne se contient plus, depuis deux jours il nous répète : « Je me languis, je me languis », mais il n'en a pas l'air et ne s'en fait pas. Comme le temps n'est pas certain nous faisons un petit tour dans le Parc après le dîner, et montons dans nos chambres vers 9 h ½.

20 juin Voyage à Verdun

Nous partons à 7 heures en petite voiture à 5 places. Avec nous trois, il y a une demoiselle d'Epinal et un Monsieur de Paris. Celui-ci prend place près du conducteur, nous, nous prenons place derrière. Le ciel est couvert et nous n'avons pas chaud en voiture découverte. Maman, qui n'a pas pris de lainages se promet bien d'en acheter dès son arrivée à Verdun.

Premier arrêt à Domrémy, une vieille bonne femme, qui n'a pas l'air commode, nous ouvre la porte de la maison de Jeanne d'Arc et nous la visitons plus tranquillement que dimanche dernier, car ce jour-là il y avait foule. Pour nous réchauffer nous prenons un café, et mettons la capote et en route pour Saint Mihiel. La demoiselle d'Epinal, très distinguée, est fort gentille et fort intéressante. Elle nous parle de son pays pendant les bombardements en 1914, et nous renseigne sur toute la région qu'elle connaît à fond.

A Saint Mihiel nous voyons la limite extrême de l'invasion allemande. Nous visitons les deux églises, qui, comme toute la ville, ont été très bombardées [3]. A peine sont-elles restaurées. A l'intérieur toutes les marques du pillage allemand y sont encore : tableaux crevés par les baïonnettes, Chemin de Croix décapité, orgues démunies de leurs cuivres et complètement démolies. La magnifique mise en sépulture a été elle aussi odieusement massacrée par ces sales boches : tous les personnages ont reçu le coup de sabre, le Christ lui-même a été fendu d'un coup de sabre.

---

[1] L'interdiction de consommer de la viande de porc est permanente pour les juifs (comme pour les musulmans), et non pas pour le seul samedi, jour du Sabbat. Marie-Renée assimile par erreur cette prescription avec celle de l'abstinence de viande le vendredi pour les chrétiens.

[2] Pour communier le dimanche, les fidèles doivent être à jeun depuis au moins 6 heures, d'où la commodité d'aller recevoir l'hostie d'abord à une messe matinale courte, puis de prendre le petit déjeuner, et d'assister plus tard à un office solennel, plus long, sans communier une seconde fois.

[3] Le terme de « bombardement » pour la guerre de 1914-1918 signifie « tirs d'artillerie », et non pas lâcher de bombes par avions, qui n'avaient pas alors cette capacité militaire.

Nous continuons notre voyage en suivant les bords de la Meuse. Déjà nous voyons les vestiges de la guerre : abris dans les plaines, traces de tranchées, de trous d'obus, etc. Nous passons à Champigny, village où naquit M. Poincaré [1].

Nous arrivons pour déjeuner à Verdun. Le chauffeur nous arrête devant l'Hôtel « Le Coq hardi », le plus « chic » de Verdun. Naturellement, nous suivons nos compagnons de route, et laissons notre boîte à biscuit dans laquelle se trouve notre déjeuner, dans la voiture. Au « Coq hardi », les garçons ne manquent pas, ils sont 4 ou 5 à se tourner les pouces dans la salle à manger. Grand service : plats d'argent et le reste, mais la cuisine n'a rien d'extraordinaire. Nous en sommes quittes pour 25 f par tête.

Maman et moi allons acheter un sweater, et vers 1 h ¼ nous partons faire un tour en ville et ensuite à Vaux et à Douaumont. Verdun [2] a été moins atteint par les bombardements que Saint Mihiel. Nous voyons la Citadelle où se réfugièrent les habitants de Verdun pendant plusieurs jours, les remparts, les bords de la Meuse qui ont été les plus détruits. Beaucoup de constructions neuves. Le monument de la Victoire n'est pas encore achevé.

Pour atteindre le Fort de Vaux nous traversons les champs de bataille. Actuellement, ce sont d'immenses vallons cahoteux : la terre tellement labourée est inculte, des fouillis d'arbustes ont poussé. On voit encore les anciens arbres d'avant guerre qui ne sont plus que des troncs noirs déchiquetés, moitié brûlés. Partout des trous d'obus, des abris de toutes sortes, des restes de boyaux, de tranchées, etc. Sur le sol sont restés les fils de fer barbelés, de la ferraille de toutes espèces : obus de toutes dimensions, vieux souliers ferrés, vieux sacs, etc.

Certains petits villages de ces contrées ont encore quelques pans de murs. Sur l'emplacement du village de Fleury on ne voit même pas une pierre. Seul un écriteau nous révèle l'existence, autrefois, de ce petit village dont il ne reste rien. Avant d'arriver à Vaux, un lion abattu marque la Victoire de la France sur l'Allemagne.

Au Fort de Vaux un soldat du service militaire arrive avec sa lanterne pour nous faire visiter le fort. Il est bien spécifié que la visite est gratuite. Nous passons par des sortes de couloirs souterrains, très bas d'étage, humides, sans aucune ouverture. Le soldat récite sa leçon : ici furent fait prisonniers deux officiers allemands…, là sont enterrés deux soldats français.., etc. Cette visite est très intéressante, et on peut s'imaginer ce qu'ont du souffrir les soldats dans ces souterrains malsains, froids et humides. On voit encore la salle d'opérations ; comme salle, c'est plutôt rustique : sous un escalier quelques crochets pour attacher le malheureux blessé, et c'est tout. Il reste quelques fils électriques : en effet, pendant les 5 mois où les allemands occupèrent le fort, ils montèrent l'électricité. Autour du fort quelques tombes ça et là, entre autres celle où sont enterrés les 14 volontaires partis pour aller chercher de l'eau, le réservoir qui alimentait le fort ayant été coupé. 4 seulement revinrent, les 14 autres furent tués à l'entrée de fort.

Nous allons ensuite à Douaumont. Comme à Vaux un jeune militaire se présente, celui-là a l'air encore moins dégourdi que l'autre. Il s'amène avec sa lanterne et débite ce qu'il a appris par cœur. Douaumont est plus intéressant à visiter que Vaux, il y a plus de souvenirs : casques, obus, bombes, casques [3] pour les gaz, appareil distillateur boches, etc. Sur les murs des inscriptions boches ; à côté, avec du charbon, sont tracées en français des indications. Tout est resté tel depuis la guerre. Après la visite du fort nous entrons dans l'ossuaire provisoire de Douaumont : c'est une

---

[1] Raymond Poincaré (1860-1934), homme politique français, fut Président de la République de 1913 à 1920. Il est né en réalité à Bar le Duc. Il n'existe pas de « Champigny » dans la vallée de la Moselle entre Saint Mihiel et Verdun. Par contre, non loin de Saint Mihiel, une route conduit à Bar le Duc, qui se trouve à 35 km, d'où la confusion possible de Marie-Renée.

[2] La bataille de Verdun s'est déroulée de février à décembre 1916, et a été la plus longue et la plus meurtrière de la Première Guerre mondiale, laissant 300.000 morts sur le terrain, un peu plus de Français que d'Allemands, et 500 blessés ou gazés.

[3] Masques à gaz, sans doute, plutôt que « casques pour les gaz ».

chapelle basse où sont les ossements de 20.000 soldats français. Là, nous voyons le Père Rouillères, gardien et chapelain de l'ossuaire (c'est le correspondant et frère spirituel de la petite Thérèse de l'Enfant Jésus). Il nous remet quelques cartes postales et nous fait voir des vues stéréoscopiques sur la vie dans les tranchées.

C'est ensuite la visite de la tranchée des baïonnettes : c'est là que furent ensevelis vivants une trentaine de soldats partant la baïonnette à la main, et surpris par une bombe. Tous les fusils apparaissent au dessus du sol. Les mains aussi étaient sitôt la guerre à découvert. Les Américains ont offert à la France un monument de pierre qui recouvre la tranchée. Nous revenons par le ravin de la mort à Verdun, et, de là, reprenons notre route pour Vittel.

A quelques centaines de mètres de Commercy, en pleine côte, la voiture se cale au changement de vitesse : impossible de redémarrer. Il est 6 heures. Nous faisons demi-tour et le chauffeur téléphone de Commercy à son garage pour avoir une voiture de secours. Nous sommes à 85 kilomètres de Vittel. Juste le temps de dîner, de faire quelques cartes postales, et 2 heures seront vite passées.

Nous laissons nos compagnons de route et allons dans un bar avec notre déjeuner qui ne nous avait pas servi. Nous envoyons une douzaine de cartes, allons voir l'Eglise, et l'auto de secours est là. Cette fois, ce n'est pas un tacot découvert, mais une belle conduite intérieure Delahaye. Nous n'avons pas perdu au change. A notre arrivée à Vittel il est 11 h ½. En somme, la panne ne nous avait pas bien dérangés.

21 juin

Après déjeuner nous allons avec la dame de Paris et Mme Rouziers - car j'ai oublié de dire que « la panthère » *[ou « la Lionne » ?]* nous avait été présentée le matin au Parc, elle est très gentille et a très bon genre, tout à fait le type de la femme du midi avec un faux air espagnol, M. Rouziers c'est tout à fait Tartarin de Tarascon. Acheté une petite poupée alsacienne pour Jeanne, le service et l'urne pour Zabeth et Gaby [1], et mon chapeau de feutre blanc.

C'est ensuite la quotidienne partie de boules. Toujours les mêmes vainqueurs : le maître boulier et ses deux élèves. Papa ne peut en revenir ! Pendant que Maman va prendre ses 3 verres d'eau, je fais de la peinture tandis que Papa va explorer les environs.

Après dîner, nous projetons un troisième voyage à Sainte Anne *[ou Sainte Claire ?].* Cette fois, toute la pension de famille, y compris le turc, nous accompagne. Nous avons deux nouveaux pensionnaires : une dame très distinguée et son fils tout infirme, il a l'air même moitié idiot.

22 juin

Rien d'extraordinaire. Toujours le championnat de boules et toujours les mêmes gagnants. Le soir nous allons du côté des Essarts et nous amusons comme des « gosses », le méridional en tête, naturellement.

Papa, qui était à écrire à Mme Leblais nous surprend avec le jeune homme de Rennes et celui de Paris au carrefour d'un chemin. Comme c'est la dernière soirée à Vittel de M. et Mme Montefiori nous allons dans le Parc nous asseoir pendant une heure. Le jeune homme de Rennes nous parle du Cameroun, car il est directeur des Colonies françaises dans ce pays. La famille habite près de Rennes, à Coëtquidam.

23 juin

Rien de sensationnel. Dernière partie de boules avec M. et Mme Montefiori et la famille Rouziers, même vainqueurs. Une heure avant son départ, Mme Montefiori s'aperçoit qu'elle a perdu le diamant de sa bague. Son mari n'a pas l'air content, car elle ne se préoccupe guère de le retrouver. D'ailleurs, ils partent à 5 heures, et la pension de famille au complet va les conduire à la gare.

---

[1] *Elisabeth (« Zabeth »), épouse de René, et Gabrielle (« Gaby »), épouse de Francis Chéné, belles-sœurs de Marie-René.*

Dernière soirée avec le bon ami du midi. Nous restons tranquillement sous la tonnelle de Sainte Claire, et, vers 9 heures, allons faire un tour de Parc. Nous faisons la causette avec un agent de police, et lui contons l'histoire du diamant perdu.

24 juin

M. et Mme Rouziers partent au train de 9 h ½. Nous allons avec M. Despallières les conduire. Il faut voir ce type du midi partant en voyage ! Point rasé, sans col ni cravate, vieil habit tout taché, et plein de peinture verte qu'il a attrapée aux chaises de Sainte Claire. Il n'a pas oublié *« Ma-de-leine »* (sa pipe), car pour lui il n'y a presque que cela qui compte. La toilette *« Ça y fait rien, je suis été comme ça à Vittel, je retournerai comme ça à Avignon. »* Il s'en va quand même un peu triste, malgré sa bonne face toujours souriante. *« Ah non, je ne me suis pas langui pendant ces 20 jours ici, et je resterais bien.»*

On le quitte, non sans beaucoup le regretter. Il nous promet de nous envoyer toute une série de cartes postales des vues d'Avignon, et nous, lui promettons d'aller faire un petit tour dans le midi et de s'arrêter à Avignon. Mais ce n'est qu'un projet… Depuis son départ, il n'y a plus cet entrain, cette gaieté toute méridionale. Il laisse un vide. La partie de boules avec le jeune homme de Rennes et M. Lévy (le Turc) est moins enthousiaste, car le maître bouleur n'est plus là, ses élèves s'en aperçoivent !

Ce soir nous allons au théâtre au Casino voir jouer « Le Grillon du foyer » [1]. Mme Machet et son ami nous accompagnent. Après avoir pénétré dans les salles du Casino, il nous faut refaire le tour sous une pluie battante pour gagner les fauteuils des galeries. Nous avons une soirée fort intéressante. La pièce est d'une rare délicatesse, il y a des scènes intimes de famille ravissantes. L'orchestre est très bon. Nous rentrons à minuit enchantés de notre soirée.

25 juin

C'est le jour des achats, et ce n'est pas un petit travail de trouver un souvenir pour tous les absents. Des poteries en « flammes de Ramberville » pour les jeunes ménages, Maurice et Tonton Supérieur, une lampe électrique pour Edouard, un petit sweater pour Nato [2], des vases pour Marie Bourget et Tasie, etc., etc. Après il faut faire les colis pendant que Maman est à prendre ses eaux, puis les porter à la gare : 6 heures est vite arrivé !

Après le dîner, nous faisons avec le M. de la Dordogne et le jeune homme de Rennes une partie de manille. Il a fallu notre dernière soirée pour se mettre à jouer aux cartes. M. Guillot (le jeune homme de Rennes) ne sait guère jouer, d'ailleurs il déteste les cartes. Il est mal tombé car son partenaire, M. Boulessin (Dordogne) est un joueur enragé, aussi il se fait « ramasser. »… Je lui viens en aide et même à deux nous ne valons guère mieux. Les perdants offrent le café, et ensuite, M. Charles Guillot nous montre sa collection de timbres. Il a une partie de ses économies placées dans les timbres, et fait de la spéculation : les cours varient comme à la Bourse, certains timbres rapportent du 50 %.

26 juin, dernier jour à Vittel !

Nous communions à la messe de 8 h et assistons à celle de 9.

L'après-midi ce sont les courses de chevaux… Le champ se trouve près de l'établissement et de la galerie on voit très bien les chevaux. Papa entre au champ de courses, maman et moi allons s'installer sous le kiosque, tout près de la piste. Belles courses : 10 ou 12 partants par course. A la deuxième la pluie tombe, aussi nous rentrons sous les galeries. Nous rentrons finir nos valises et après le dîner, à peine le temps de prendre un dernier café avec tous nos amis, et il est temps de partir à la gare pour le train de 21 h.

Toute la pension de famille nous accompagne, sans excepter M. Lévy, qui nous dit avoir bien de la peine de nous voir partir. Le jeune homme de Rennes a l'air tout chose, Madame Champs reste

[1] *Drame tiré d'un roman de Charles Dickens, avec une musique de scène de Jules Massenet (1904).*

[2] *Nato, surnom familier de René-François Chéné, fils aîné de Robert et Zabeth.*

toute seule avec tous ces hommes. M. Despalliers nous promet de nous envoyer des photos prises à Sainte Claire, et tous, nous promettons des échanges de cartes postales.

Notre train fait omnibus jusqu'à Langres, où il arrive vers 10 h. Là, nous avons 4 h d'arrêt !... Mais, puisque c'est le départ, on ne s'en fait pas pour cela, et dans la salle d'attente, chacun s'allonge sur les banquettes. Mais impossible de dormir : deux gros messieurs ronflent à tout casser. Papa se débrouille et va dormir sur les coussins des 1ères classes. A 2 h le train de Bâle - Paris arrive. Tout est comble. Nous trouvons, à force de chercher, 3 coins dans un compartiment de seconde. A 6 heures, il arrive à Paris.

27 juin

Nous allons à l'Eglise Saint Laurent communier pour Robert, qui en ce moment a commencé l'écrit du bac. Nous retournons déjeuner dans un bar près de la gare de l'Est « A la ville de Nancy ». Là, papa laisse sa canne.

Nous prenons un taxi qui conduit nos bagages quai d'Orsay, puis, toujours en taxi, passons devant le Panthéon, le Sénat. Nous arrêtons visiter Notre Dame et allons au Bazar de l'Hôtel de Ville. Comme il est fermé nous faisons quelques achats dans les petits magasins, tandis que papa court, en vain, après sa malheureuse canne.

Nous allons déjeuner dans un restaurant près de la gare d'Orsay. Le train part à midi, nous arrivons à Tours à 4 h, et, croyant prendre un train à 4 h ½, nous restons 2 heures en carafe à Tours. Nous envoyons une dépêche [1] à la maison et téléphonons à l'Esvière pour que Robert et Jeanne ne s'inquiètent pas de ne pas nous voir à 5 h.

Nous prenons enfin notre train pour Ancenis à 6 h 15 : ce n'est pas trop tôt !

[1] *Mot synonyme de télégramme : message urgent en style abrégé en raison d'une taxation au mot, expédié par fil d'un bureau de poste à l'autre et remis au domicile du destinataire par porteur spécial.*

- 2 -

La mort du grand père maternel

(6 août 1927)

Ce récit de la mort de son grand père maternel, François Vincent (1845-1927), est le premier que Marie-Renée ait consacré à ses proches. Elle écrira également, en 1945, celui de sa mère, qui est reproduit plus loin ***(page 147).***

Il s'agit d'une tradition familiale qui rend ainsi un hommage posthume aux êtres chers récemment disparus, en écrivant le détail de leur maladie et de leur derniers instants, afin d'en conserver fidèlement la mémoire.

L'intention est aussi que ces récits servent d'exemples de courage, de lucidité et de piété pour les générations futures.

Nous étions, tous les jeunes, partis passer l'après-midi à la pêche en Poulas. [1] Ça mordait bien, René était content de sa perchaude [2] et de ses 3 gardons. Vers 5 h Papa et Maman viennent nous retrouver avec Mimi dans sa baignoire ; le temps devenant sombre, nous repartons vers les 6 h.

En arrivant à la maison, nous étions loin de nous attendre à trouver Marie toute en pleurs et grand père couché encore tout tremblant. D'ailleurs, la soupe renversée dans la cuisine faisait prévoir quelque chose d'anormal. Nous ne nous doutions pas cependant que le petit refroidissement que grand père venait d'attraper quelques minutes avant notre retour serait la cause de la congestion qui allait l'emporter.

Marie [3] était inconsolable :

- « Si vous l'aviez vu, Madame Chéné, il y a deux minutes : pas moyen de le faire manger tant il tremblait ; c'est devenu tout blanc derrière ses oreilles… J'ai bien cru qu'il allait mourir… Et dire que j'étais toute seule ! »

A le voir couché, nous n'aurions pas dit qu'il était malade. Cependant, sa courte respiration nous inquiéta un peu ; nous téléphonons au docteur Morinière, [4] qui vint quelques minutes après. Grand père ne se tourmentait pas :

- *« Ce n'est rien, un petit coup de froid, seulement »*

Quand on lui apprit l'arrivée du docteur, il nous dit en souriant :

- « Le docteur Morinière ? A diache ! »
- « Eh bien, Monsieur Vincent, ça ne va donc pas ? »
- « Si, je ne me trouve pas mal, je ne souffre pas »
- « Avez-vous mal à la tête ? »
- « Non, pas plus que ça »
- « Êtes-vous étouffé ? »
- « Pas pour le moment »

---

[1] *Petit ruisseau affluent de la Loire.*

[2] *Poisson de rivière de la famille de la perche.*

[3] *Marie Bourget, personne du village au service, pendant la journée, de la famille Chéné.*

[4] *Le Docteur Victor Morinière est le médecin de la famille Chéné. L'une de ses filles, Germaine, épousera Robert Chéné, le frère de Marie-Renée.*

- « Toussez un peu… »
- « Ah, ce n'est rien, j'ai eu un petit frisson en revenant de faire de l'eau, et c'est tout »

Le docteur nous avait bien dit en arrivant :

- *« Oh ! S'il urine sans s'en apercevoir, c'est le commencement de la fin ! »*

C'était bien juste.

Les ventouses que lui fit le docteur le soulagèrent un peu, mais la nuit fut bien agitée. Papa et maman qui le gardaient furent obligés de se lever à chaque instant pour l'empêcher de se lever. Parfois, il avait des absences, et aurait même fait des bêtises s'il avait été seul.

- « Do, do, fa, la, do …»

Il nous répéta ces cinq notes plus de dix fois dans sa maladie.

Le dimanche *[6 août]* avant-veille de sa mort, il chanta toute la journée. On venait près de lui, et on lui disait :

- *« Grand père : « do, do, fa, la, do ? »*

Et il reprenait très bien dans le ton, sans jamais fausser une seule fois :

- *« Do, do, fa, la, ré, ré… »* etc., etc.

Et il continuait pendant un bon moment. Il chantait d'une voix très claire et finissait par le vieux Noël [1] que tant de fois dans sa vie il avait dit et redit. C'était celui de la fameuse histoire de « Julien Méchenaud et moi… à Béligné ». [2] Quand il avait fini (quelquefois, on était obligé de l'arrêter), il redisait son Ave Maria :

- *« et à l'heure de notre mort…[3] »*

Pauvre Grand Père, c'était le refrain de toute sa vie, ce fut encore celui de son dernier jour.

Il mourut comme il avait vécu. Toute sa vie il avait chanté pour le Bon Dieu,[4] à ses derniers moments il chanta encore ses vieux hymnes qu'il savait par cœur.

Après les Vêpres de son dernier dimanche, il trinqua encore avec le Père Joseph Chapron. Déjà, il était plus assoupi, mais pourtant il était très fier d'avoir des visites.

Vers le soir, Francis [5] qui partait dans le Nord vint lui dire au revoir :

- *« Encore parti ! C'est donc bien pressé ce voyage-là ? »*

---

[1] *Cantique chanté à l'occasion de la fête de Noël.*

[2] *Anecdote perdue de la mémoire familiale…*

[3] *Ce sont les deniers mots de la prière du Je vous salue Marie :* « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, maintenant, et à l'heure de notre mort. »

[4] *Dans son Livre d'Or, sa fille Marie Vincent, mère de Marie-Renée, note :* « Le chant à l'église fut, pour papa, une de ses plus grandes joies ; il ne pouvait supporter entendre chanter « sans âme » comme il nous disait souvent. Il fut très heureux de recevoir de Mgr un Diplôme d'Honneur et une Médaille d'argent : « Considérant que Monsieur François Vincent a rempli avec un grand dévouement dans l'Eglise de La Chapelle Saint Florent les fonctions de chantre pendant 53 années ; Voulant récompenser de notre mieux de si excellents services rendus à notre sainte Religion ; Avons décerné et décernons par les présentes au susdit M. François Vincent un Diplôme d'Honneur et une Médaille en Argent ; Joseph Rumeau, évêque d'Angers, 17 juillet 1923' »

[5] *Francis Chéné, l'un de ses petits fils, âgé alors de 24 ans.*

Pour Francis il chanta encore « *« Do, do, fa, la, do »,* puis, toujours gai, il reprit :

- *« Eh bien, bon voyage ! »*

dit-il à Francis. C'était la dernière fois qu'il l'embrassait.

La nuit fut un peu plus calme que la précédente. C'était Marie et moi qui étions près de lui. Les ventouses scarifiées faites le dimanche par le docteur Morinière l'avaient un peu soulagé, et c'est pourquoi la journée avait été meilleure.

Le lundi matin *[10 août]* les râles reprirent et on sentait que la congestion remontait et lui prenait les poumons. Le docteur le trouva plus mal et insista pour que Tonton vienne sans plus tarder. Il n'y eut plus que les piqûres d'huile camphrée pour le soutenir, tout espoir de guérison était perdu.

La matinée ne fut pas trop mauvaise, mais, à midi, il cracha un peu de sang et se plaignit durant quelques heures. D'heure en heure, il voyait que la maladie gagnait et Grand Père demandait toujours :

- *« Où sont-ils ? Où sont-ils ? »*

Il sentait que son fils était loin de lui.

L'état s'aggravant, et craignant qu'il perdît connaissance, Robert alla chercher Monsieur le Curé. Il put très bien se confesser. Il était temps, car une heure après, quand Tonton Supérieur vint, c'est à peine s'il en fit cas. De temps en temps, il avait quelques lueurs, et nous parlait bien encore. D'ailleurs, il avait bien ses idées et avait du mal à les exprimer. Vers 5 heures, Tonton [1] jugea prudent de lui faire apporter le Bon Dieu et de recevoir l'Extrême Onction. Nous étions tous autour de son lit, sauf Francis qui malheureusement était déjà à Lille à ce moment-là. C'était la première fois que le Bon Dieu venait chez nous, et c'était bon d'être tous bénis par Lui, à la maison. Jusqu'à Nato et Michel [2] qui étaient là autour de lit de leur grand père bisaïeul.

Pendant qu'il recevait les sacrements, il ne cessa de répéter d'une voix encore forte et bien claire son Ave Maria. C'était impressionnant et doux aussi pour nous de voir s'en aller, aussi calme, résigné, toujours la prière sur les lèvres, ce dernier membre d'une si noble génération que nous n'avons pas assez connue, et dont nous pouvons être fiers.

Après avoir reçu le Bon Dieu, il eut un moment de calme. Nous restions tout près de lui pour recevoir ses dernières paroles :

- *« Le moment suprême est arrivé »*

nous dit-il de sa belle voix grave et profonde, qu'il prenait aux heures solennelles.

Tonton Supérieur approcha de lui :

- « Vous êtes bien prêt ? »

- *« Oh oui, mais pas assez prêt »*

lui répondit-il.

---

[1] L'abbé Francis Vincent, son fils, à l'époque Supérieur de l'Institution Sainte Marie de Cholet.

[2] René-François et Michel, ses arrières petits fils, enfants de René et Zabeth, âgés l'un de 3 ans, l'autre de quelques mois.

Avant la nuit le docteur avait recommandé de faire une seconde piqûre. Personne n'osait s'y hasarder. Heureusement que notre pharmacien [1] était là, refoulant ses craintes bien naturelles pour la première fois. Il fit bravement la piqûre, et s'en acquitta comme un vieux docteur qui n'a fait cela que toute sa vie.

Grand Père avait une confiance très grande dans Edouard. Pour lui, Edouard, c'était le représentant de la médecine, et la médecine pour lui, c'était tout.

- *« Notre pharmacien ne peut donc rien faire ? »*

nous dit-il vers la fin de sa maladie.

Il se rendait bien compte que désormais pour lui c'était fini. Pendant sa dernière nuit, René et Zabeth [2] étaient restés avec lui. Zabeth lui dit :

- *« C'est René, votre petit gars, vous le reconnaissez bien, le grand taquin ! »*

- *« Ah oui, mon pauvre petit gars, nous ne rirons plus, maintenant »*

A 4 heures du matin, je vins le garder, il me reconnut bien :

- *« Donne-moi ta main, ça me fait du bien. »*

Et quand je lui donnais :

- *« Ça me fait plaisir »*

ajoutait-il. Il ne fallait pas le quitter d'une minute. Quand on s'écartait un peu :

- *« Où êtes-vous donc ? »*

demandait-il. Il se rendait encore compte des heures. A 6 heures, il me demanda :

- *« Marie Bourget n'est donc pas encore venue ? Je voudrais bien l'entendre »*

Quand elle arriva il lui dit :

- *« Es-tu gaillarde, ce matin ? »*

Le docteur revint et trouva qu'il baissait bien fort. Les râles en effet devenaient plus sensibles, et il avait maintenant beaucoup de difficultés pour parler. Après le déjeuner, nous étions tous près de lui, sauf Robert qui restait derrière la porte.

- *« Grand Père, l'Angélus [3] qui sonne ! »*

Ne pouvant plus parler, il se signa, récita tout bas pour la dernière fois son Angélus que toute sa vie il n'avait jamais manqué, et se signa une seconde fois.

Maman lui redit :

---

[1] Edouard Chéné, l'un de ses petits fils, âgé de 21 ans, alors étudiant en pharmacie. Il se noiera en Loire l'été suivant.

[2] René et Zabeth, son fils aîné et sa femme.

[3] Les cloches de l'église du village sonnaient 3 fois 3 coups suivis d'une sonnerie en volée chaque jour à 6 h, midi, et 18 h, pour commémorer la salutation de l'Ange (Angelus en latin) Gabriel à la Vierge Marie venu lui annoncer qu'elle allait enfanter le Sauveur : « Ave Maria » c'est-à-dire « Je vous salue Marie » (Evangile selon Luc, 1,28)

- « L'Angélus qui sonne ! »

- « Ça fait deux fois que tu me le dis ! »

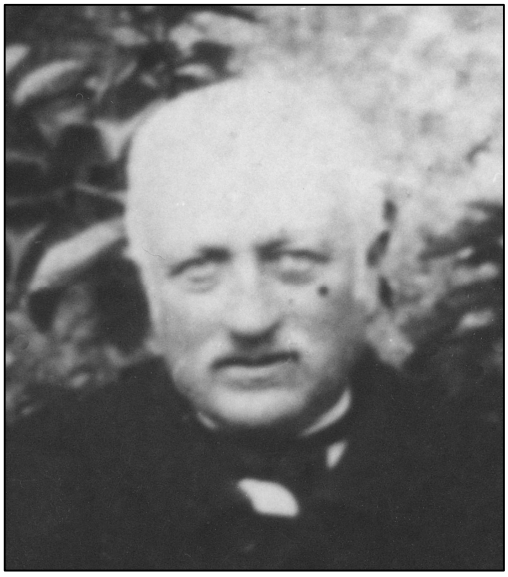
répondit-il d'une voix presque inintelligible. Ce furent ses dernières paroles.

Pendant son agonie, il ne cessa de se signer, et, à le voir, on sentait que ses dernières heures étaient une prière continuelle. A 4 heures, la respiration devenant plus courte, Tonton Supérieur commença les prières des agonisants, mais, trop ému, il ne put continuer. Je pris le livre, et malgré ma grande émotion, réussit à les achever. J'allais près de Grand Père et lui dit bien haut les invocations des mourants. Il les entendit très bien. René s'approcha de lui :

- « Grand Père, faites donc encore votre signe de Croix ! »

A grand peine, il conduisit sa main jusqu'à son front et ne put achever. Ce fut son dernier geste. Il partit pour le Ciel bien doucement : ses soupirs s'espaçaient, il ouvrit les yeux - son dernier regard - les referma, c'était fini.

On peut dire, nous qui l'avons connu, qu'il mourut comme il avait vécu, en chantant et en priant. C'est pour ses petits enfants un bel exemple de cette foi ardente toute vendéenne. C'est un Grand Père dont on peut être fiers. D'ailleurs ses obsèques montrèrent toute la sympathie dont il était entouré. 40 prêtres étaient venus, c'était une belle couronne ! Pauvre Grand Père ! S'il avait été présent à cette grandiose et touchante cérémonie, il en aurait parlé quinze jours après ! Il l'aura mieux vue de Là Haut !



François Vincent
(Date indéterminée)

- 3 -

Le voyage familial à Lisieux et au Mont Saint Michel

(20-22 août 1927)

Lundi 20 août

Maman avait promis ce voyage d'action de grâce à la petite Thérèse [1] en reconnaissance du succès de notre bachelier. Par suite de la mort de Grand Père, ce voyage fut reporté de 8 jours.

[Première étape : La Chapelle – Segré]

Le samedi matin tout le monde [2] est debout à 6 h, le temps de faire sa toilette, de mettre une trentaine de poires et le rôti dans la voiture, d'aller faire un petit tour à la fabrique et l'heure fixée pour le départ est déjà passée. Mais c'est l'habitude à la maison Chéné : un petit quart d'heure de retard, ça peut passer. Pourtant, il faut être exact au rendez-vous. Les Durgeaux [3], Edouard, Robert et Jeannette partis la veille (après avoir cassé un ressort de la B 14) pour conduire les petits [4] à Chemillé, doivent être à 8 h ½ devant la gare de Segré.

L'Unic peut courir !... Une B 14 [5] ! ça file… Elle arrive 2 minutes avant l'heure, alors que l'Unic a 8 minutes de retard. Il est vrai que si Francis ne nous avait pas fait poser si longtemps sur la route… Mais il n'y a rien à dire, l'arrêt était obligatoire… A part l'effondrement du solide pliant de Robert [6] sous mon poids léger… nous arrivons sans incident à Segré.

---

[1] Thérèse Martin, née à Alençon en 1873, morte de tuberculose au Carmel de Lisieux à 26 ans en 1897, où elle y était entrée exceptionnellement à 15 ans. Ses 4 sœurs aînées sont également religieuses, dont trois au même Carmel. Elle a été canonisée en 1925 sous le nom de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Le pèlerinage de Lisieux est devenu le plus fréquenté en France après celui de Lourdes.

[2] Onze personnes participent à ce voyage : René et Marie Chéné, les parents et tous leurs enfants : René et sa femme Zabeth, Francis et sa femme Gaby, Edouard, Maurice (jeune prêtre ordonné depuis quelques mois), Robert (le bachelier récompensé), Marie-Renée (qui tient la plume) et Jeanne (12 ans). René et Francis sont les chauffeurs des 2 automobiles.

[3] Nom de la maison habitée par Renée Chéné et sa famille à La Chapelle Saint Florent.

[4]:René-François et Michel, les 2 enfants en bas âge de Robert et Zabeth, sont confiés à Chemillé aux parents de Zabeth.

[5] Voiture Unic (voir photo) : il s'agit sans doute du modèle de 5 places de 10 CV, peu performant. Voiture B 14 : Citroën de 5 places, sortie en 1926, développant 22 CV, vitesse maximum 80 km/h.

[6] Les 2 voitures totalisent 10 places assises pour 11 personnes. Marie-Renée était donc assise sur un siège pliant sans doute peu solide…



La voiture « Unic » et son chauffeur, Francis Chéné

Seconde étape : Segré – Laval

La B 14 prend la tête. La route est un vrai billard. 70 de moyenne. Tout le monde crie la faim. René nous arrête à l'extrémité des faubourgs de Laval dans un petit café où l'on vend des fleurs pour cimetière. Nous trouvons quand même du pain légèrement rassis avec rillettes et pâté.

Second arrêt à Mayenne. C'est une jolie petite ville construite sur les bords de la Mayenne, avec aqueduc et vieilles églises fort intéressantes, particulièrement la basilique du XII^{ème}. Nous voyons Notre Dame de Pontmain, et, à la statue de la petite Thérèse, une invention pas banale… pour avoir de l'argent : *« Mettez 1 pièce d'un franc et regardez ».* Le temps de lever les yeux, et la couronne de roses de coquillages s'allume et s'éteint aussitôt. Les pièces de 10 ou de 25 centimes ne produisent aucun effet !

Nous passons une bonne demi-heure à attendre René et Papa à la recherche de son pliant. Rencontre du docteur Denis.

Troisième étape : Mayenne – Alençon

Nous arrivons sans incident à Alençon, il est l'heure de déjeuner. Après avoir acheté charcuterie, melon et le reste, nous entrons avec chacun notre paquet dans un restaurant. Là, nous sommes très bien, et le rôti, le jambon, les poires ont bien vite disparu. Avec 10 cafés et 3 calvados, 18 f, ce n'est pas cher. Nous faisons le plein d'essence, et en route pour Gacé.

Les routes sont très mauvaises, mais à la guerre comme à la guerre, un peu plus un peu moins, ça n'a pas d'importance. Chez Henri Coiffard [1] nous sommes très bien reçus : vieux vin d'Anjou, gâteaux, etc. La jeune fille aux cheveux roux est très bien, mais Anne *[?]* prend à peine le temps de nous embrasser.

Dernière étape : Gacé – Lisieux

Toujours des cahots, les routes sont infectes dans le Calvados. Un petit arrêt pour prendre de l'eau de Vichy pour les petits estomacs, et café et calvados pour les forts. Là, on nous indique comme

[1] *Léontine Chéné (1891-1982), la plus jeune sœur de René Chéné père, est mariée à Constant Coiffard.*

visite intéressante la ville de Camenbert, mais il est temps, si nous voulons dîner, d'arriver à Lisieux, tant pis pour les fromages.

Mais nous avons juste le temps d'entrer à la Chapelle tandis que Papa et René vont retenir nos chambres. Nous avons à peine le temps de regarder la châsse, [1] et un « chic monsieur » que nous prenons pour le chantre, entonne ; « On … ferme les portes ! » Nous étions tout prêts à continuer à chanter. Si nous n'avions pas été dans une Chapelle, il y aurait certainement eu plus d'un fou rire ! Nous sortons tandis que le prétendu chantre, qui n'est autre que le sacristain, agite son trousseau de clés.

Nous dînons à l'Hôtel de Calvados : repas un peu maigre pour 12 f, mais bien servi. Il est plus de 9 heures, la pluie tombe. Malgré cela, sauf maman, Jeanne et moi, tout le monde va faire un petit tour avant de se coucher.

Les jeunes ménages couchent au rez-de-chaussée, et se plaignent de l'humidité, nous, nous n'avons pas même un clou pour accrocher nos vêtements, 2 serviettes de toilette pour 4… Il n'y a que les garçons qui sont contents de leurs chambres. Pour 25 f par appartement, ce n'est pas fameux.

[Mardi 21 août]

A 6 h ½ nous assistons, dans la Chapelle du Carmel, à la messe de Maurice [2]. Déjà, il y a foule, beaucoup d'étrangers. Nous entendons les sœurs de la petite sainte réciter leur office mais, malheureusement, le rideau et la grille nous empêchent de les voir. Impossible de visiter la salle des souvenirs qui n'ouvre qu'à 1 h. Nous allons avant de partir aux « Buissonnets ».[3] C'est bien ce que l'on se représente d'après les cartes et les photos : coquette maison de briques entourée d'un agréable petit parc, et retirée un peu de la ville.

C'est dans ce parc que la petite Thérèse faisait ses autels, c'est là qu'elle demanda à son père d'entrer à 15 ans au Carmel [4]. A cet endroit, ils sont tous les deux encore là, mais… en marbre. L'intérieur de la maison est resté intact : les meubles de la salle à manger sont encore tels qu'ils étaient du temps des Martin. La chambre de Thérèse est transformée en oratoire, elle communique avec celle des parents. Ses jouets, son lit, ses livres de classe sont derrière une vitre.

Aux Buissonnets, on la sent près de nous, ses souvenirs sont si récents. Mais là, comme au Carmel, il y a beaucoup trop de mouvement, on est heureux d'être là où quelque temps auparavant elle a vécu, mais il fait meilleur de prier dans l'intimité. Ce qui fait quelque chose, c'est de la voir représentée sur toutes les faces des milliers de fois dans chaque boutique de Lisieux, pour ainsi dire à chaque porte : sur les savons, en confiserie, sur les articles de fumeurs, etc. etc. Elle est mise à toutes les sauces.

Ce qui est très touchant c'est d'entrer dans la petite chambre où elle est née, et où sa mère est morte à Alençon [5]. On ne peut s'imaginer un appartement si petit. Maintenant, le Bon Dieu y est toujours présent. Près de la maison natale de Sainte Thérèse à Alençon se bâtit une gracieuse chapelle toute de roses. On peut aussi voir dans l'église d'Alençon les fonds où elle a été baptisée.

---

[1] Châsse : coffre aux parois de verre où sont exposées les reliques de Sainte Thérèse offertes à la vénération des pèlerins.

[2] Un prêtre a l'obligation, même en voyage, de célébrer quotidiennement une messe, dite « privée ».

[3] Nom de la maison avec parc de la famille Martin à Lisieux, où Thérèse a passé une partie de son enfance, transformée en musée.

[4] Cette précocité de la vocation religieuse de Thérèse avait marqué Marie-Renée, qui en fit la remarque à sa mère.

[5] La veille, la famille avait fait étape à midi à Alençon, mais Marie-Renée n'avait pas noté la visite faite ensuite à la maison natale de Thérèse dans cette ville.

Avant de quitter Lisieux nous entrons pendant la Grand Messe dans les deux églises de Lisieux. René tenait à nous montrer la smala d'enfants de chœur, de diacres, de laïques, de suisses, de sacristains, etc. C'est en effet curieux de les voir marcher, ou plutôt courir dans le chœur et balancer leurs encensoirs. Il y a beaucoup de monde dans le sanctuaire, mais peu dans l'Eglise.

Nous quittons Lisieux vers 10 h pour nous diriger vers Trouville Deauville. Ces deux coins de la Manche sont splendides et valent tous les jours La Baule [1]. Nous voyons sur la plage de Deauville un avion qui commence à faire le service tous les jours de Londres à Deauville. Les étrangers, en effet, ne manquent pas. A Trouville nous faisons un tour de marché. René et Francis retrouvent les tennis « PP »[2] et font connaissance avec une nouvelle cliente.

Mais il est l'heure de déjeuner, et nous sortons de Deauville pour trouver un petit restaurant à meilleur prix. Nous nous arrêtons à Houlgate, un petit trou où l'on mange pas mal pour 12 f. Il nous reste encore à faire 180 kilomètres avant le Mont Saint Michel.

Quelques stations pour couper la distance. Nous visitons à Caen la vieille église Saint Jean du XII^{ème} siècle. Nous revenons sur notre route pour voir passer les coureurs du Calvados. Frantz *[?]* doit courir au vélodrome. Malgré la pluie battante Edouard et Robert tiennent à voir ça. Pour Edouard surtout, voir des coureurs, c'est le grand rêve. Ils arrivent tout crottés, trempés, à 40-50 à l'heure. On a à peine le temps de les regarder, mais enfin, Edouard et Robert sont contents, ils ont vu des courses de vélo.

A la sortie de Caen, les routes sont épouvantables. Pour éviter les cahots, René prend une petite route, on se dirait dans le chemin de l'Ouvrardière, sauf, toutefois, que c'est plus accidenté. Nous n'arrêtons pas de descendre et de remonter les collines de Normandie. L'Unic commence à être à bout de souffle, elle en a assez de monter les côtes. La B 14, rien ne l'arrête…

Nous arrivons vers 8 h au Mont Saint Michel. Là, nous sommes en pays de connaissance, les propriétaires du Cheval Blanc se rappellent bien de nous. Nous sommes très bien servis : omelette de la mère Poulard, pré salé [3], salade, dessert. C'est le menu conventionnel du Mont Saint Michel. Nous sortons de table à 10 h. Le temps de prendre le café, et il est temps de se reposer. Les chambres sont bien mieux qu'à Lisieux.

[Mercredi 22 août]

Maurice dit sa messe dans la vieille église paroissiale, elle est fort curieuse et très intéressante. Nous n'avons que 2 heures pour visiter l'Abbaye et le musée. En montant à l'Abbaye, Maurice nous prend *[en photo]* dans les escaliers. La visite se termine par l'escalier de dentelles que nous n'avions pas visité à notre dernier voyage. C'est unique. Mais il y a des marches à monter. Maman tient bon, et arrive au bout de ses 250 marches sans être trop essoufflée. C'est plus facile à descendre.

La visite du Musée est plus vite faite : le prisonnier est toujours suspendu dans son puits et les rats dévorent toujours le pauvre ….. (je ne sais plus son nom [4]) Le périscope nous intéresse bien aussi. Beaucoup de vieilles statues, médailles, etc. retrouvées dans l'Abbaye. Plus de 150 tableaux sur cuivre, aussi.

---

[1] La famille Chéné avait une résidence secondaire à La Baule, où elle se rendait souvent à la belle saison.

[2] Type de chaussures de sport fabriqué à l'usine Chéné.

[3] Viande d'agneau élevé dans des prés proches de la mer, et particulièrement appréciée des gourmets.

[4] Le Mont Saint Michel, qui abritait à l'origine une abbaye, a servi aussi longtemps de prison du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle : la Royauté y a enfermé ses insoumis, la Révolution des prêtres réfractaires, et la Restauration, la Monarchie de Juillet et le Second Empire des républicains. L'effigie du prisonnier dans le Musée est celle d'Armand Barbès, célèbre conspirateur, qui y séjourna de 1839 à 1843.

Il est temps de prendre le chemin du retour. La maîtresse d'hôtel nous fait une bonne omelette que nous emportons avec l'andouille de Vire [1], pour manger sur l'herbe à quelques kilomètres du Mont. Nous prenons le café à Pontorson, puis repartons pour Sens de Bretagne. Monsieur Lebel [2] est absent ; Madame, en robe blanche, nous reçoit et nous fait visiter sa propriété, tandis que René et Papa vont chercher à Sens Monsieur Lebel. Nous faisons un petit tour dans les bois, Francis et Edouard ont le temps de voir deux chevreuils.

M. Lebel ne sait quoi nous offrir : vieux vin, cidre bouché, beurre, fruits, confitures, jusqu'aux brioches qu'il tire de sa carnassière[3]. René se garde bien d'en manger. Madame Lebel veut que nous allions voir la fameuse cheminée du curé d'Aubigné. M. Lebel nous accompagne. Cette cheminée, en effet, mérite d'être vue. C'est une fameuse pièce, toute en chêne sculpté. L'artiste, ancien vicaire de Rennes, nous explique son œuvre qui est tout un poème.

« C'est en punition qu'il a été placé là », nous dit M. Lebel. C'est tout ce que nous avons pu en savoir.

L'église est en piteux état : tapis déchirés, quelques chaises pêle-mêle, les chandeliers restés sur les marches du sanctuaire, c'est un désordre et une pauvreté parfaits. Cette cheminée est faite depuis quelques mois seulement et il y a déjà vu 17.000 visiteurs. La reproduction va paraître dans l'Illustration [4] . Espérons que la vente de ses cartes postales lui donnera quelque argent pour son église…

Nous arrêtons quelques instants à Rennes puis à Château-Gontier. Les voitures marchent comme jamais. Elles sentent l'écurie !... Pas de panne, pas une crevaison ! C'est un voyage « épatant ». Nous arrivons vers 9 h à La Chapelle, et l'Unic se dégonfle juste en entrant dans le garage.

C'est ce qu'on peut appeler un agréable voyage, bien en famille, et sans aucun désagréable incident.

Deo Gratias ! [5]

[Fin du carnet de moleskine noire]

---

[1] *Spécialité de charcuterie (sorte de saucisson) de la ville de Vire (Calvados)*

[2] *Sans doute une relation d'affaires.*

[3] *Sacoche portée en bandoulière dans laquelle les chasseurs enferment diverses provisions… et le gibier abattu. Les brioches ne devaient donc guère être appétissantes…*

[4] *Hebdomadaire français illustré très diffusé à cette époque.*

[5] *Grâce à Dieu, ou Dieu merci.*

II

LES DERNIERS JOURS DES ÊTRES AIMÉS

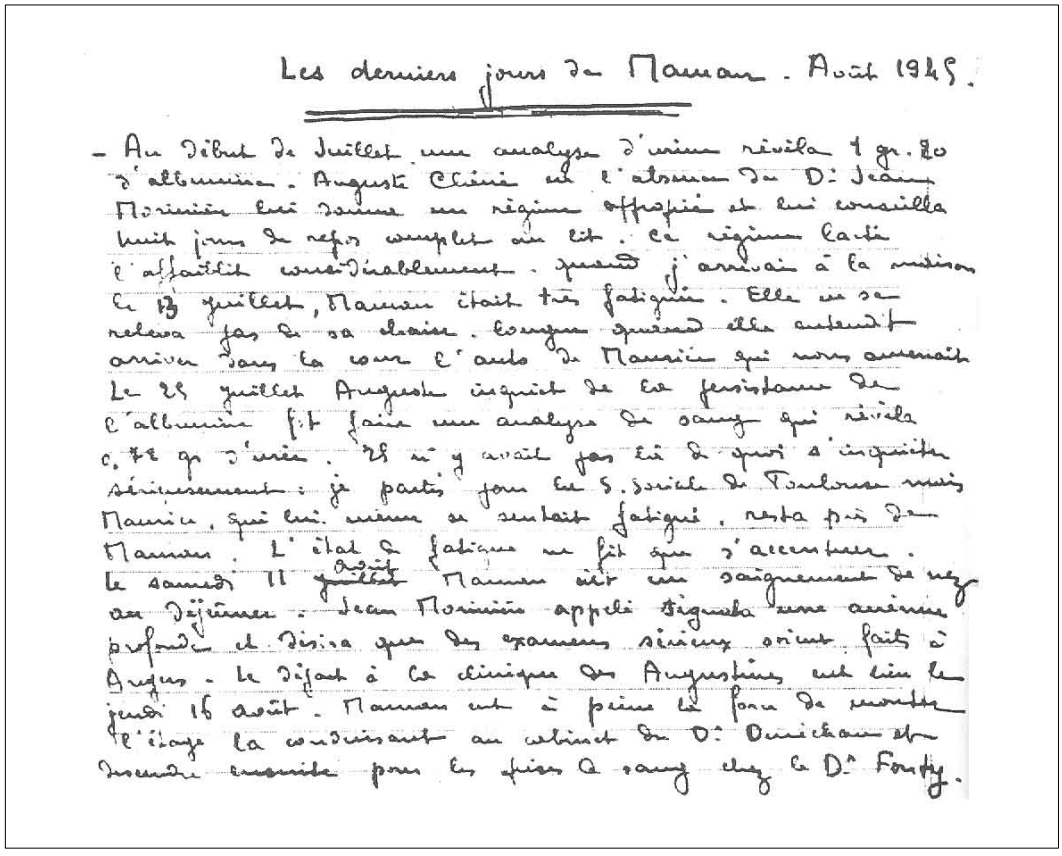
1 - Les derniers jours de maman (août 1945)

2 – Les derniers jours de Tonton Seigneur (avril 1962)

*A l'âge de 17 ans, en été 1927, Marie-Renée a écrit dans son carnet de moleskine noire, entre ceux de deux voyages familiaux, au style plus léger, le récit grave des derniers jours de son grand père maternel (**Voir plus haut, page 135).***

Dix huit années plus tard, en 1945, elle écrit, à la fin du Livre d'Or tenu par sa mère dans ses dernières années, le témoignage de ses derniers moments, comme pour clore une vie par son ultime chapitre.

Enfin, elle conserva dans ses archives personnelles la lettre que lui avait écrite en 1962 sa belle sœur Zabeth sur les derniers jours de Francis Vincent, son oncle maternel



Les derniers jours de Maman. Août 1945.

- Au début de Juillet une analyse d'urine révéla 1 gr. 80 d'albumine. Auguste Chimin et l'obscur Dr Jean Florimon lui firent un régime approprié et lui conseillèrent huit jours de repos complet au lit. Ce régime la fatigua et l'affaiblit considérablement. Quand j'arrivai à la maison le 13 juillet, Maman était très fatiguée. Elle ne se releva pas de sa chaise longue quand elle entendit arriver dans la cour l'auto de Maurice qui nous amenait. Le 25 juillet Auguste inquiet de la persistance de l'albumine fit faire une analyse de sang qui révéla 0,72 gr d'urée. Il n'y avait pas lieu de quoi s'inquiéter sérieusement : je partis pour la S. Sociale de Toulouse mais Maurice, qui lui-même se sentait fatigué, resta près de Maman. L'état de fatigue ne fit que s'accentuer. Le samedi 11 ~~juillet~~ août Maman eut un saignement de nez au déjeuner : Jean Florimon appelé diagnostica une anémie profonde et dit que des examens sérieux seraient faits à Angers. Le départ à la clinique des Augustins eut lieu le jeudi 16 août. Maman eut à peine la force de monter l'étage la conduisant au cabinet du Dr Duchaussoy. Immédiatement examinée pour les fibres à sang chez le Dr Fouffy.

- 1 -

Les derniers jours de maman (août 1945)

Ce texte a été écrit de la main même de Marie-Renée sur les dernières pages blanches du Livre d'Or tenu par sa mère. Il est ici fidèlement reproduit.

Au début de juillet, une analyse d'urine révéla 1 gr 20 d'albumine. Auguste Chéné, en l'absence du Dr Jean Morinière, lui donna un régime approprié et lui conseilla huit jours de repos complet au lit. Ce régime lacté l'affaiblit considérablement.

Quand j'arrivais à la maison le 13 juillet, Maman était très fatiguée. Elle ne se releva pas de sa chaise-longue quand elle entendit arriver dans la cour l'auto de Maurice qui nous amenait.

Le 25 juillet, Auguste, inquiet de la persistance de l'albumine fit faire une analyse de sang qui révéla 0,72 gr d'urée. Il n'y avait pas ici de quoi s'inquiéter sérieusement : je partis pour le service social de Toulouse, mais Maurice, qui lui-même se sentait fatigué, resta près de maman. L'état de fatigue ne fit que s'accentuer.

Le samedi 11 août Maman fit un saignement de nez au déjeuner. Jean Morinière appelé signala une anémie profonde et désira que des examens sérieux soient faits à Angers. Le départ à la clinique des Augustines eut lieu de jeudi 16 août. Maman eut à peine la force de monter l'étage la conduisant au cabinet du Dr Denechau, et descendre ensuite pour les prises de sang chez le Dr Fonty . Elle entendit fort bien la réflexion du Dr Denechau :

- *« On m'amène toujours les malades quand il n'y a plus rien à faire. »*

Aussi elle dit à Eugène Bréhertet qui vint la voir le samedi :

- *« Je ne me fais pas d'illusion, je sais que je suis condamnée. »*

Le samedi, l'état s'aggrava. Papa lui proposa de se confesser :

- *« Tu es bien malade ma petite fille.»*

Elle accepta bien volontiers sans faire aucune remarque. Le Dr Denechau dit à Papa qu'elle était désespérée, et qu'il fallait la ramener à la maison. A son arrivée, elle dit :

- *« Comme on est tout de même, bien ici. »,*

et à Germaine : *« J'ai vu les petits à Saint Florent. »*

Elle s'assoupit et retourna dans une sorte de coma urémique : respiration haletante, perte à peu près complète de conscience, mais aucune agitation.

Dimanche soir 19 août

Maurice lui proposa l'Extrême-onction : *« Je suis donc bien malade. »* dit-elle, et ce fut tout. Elle suivit les prières. Aux petits de Robert qui viennent l'embrasser :

- *« Comme c'est dur de vous quitter. »*

Maurice lui précisa : *« Nous sommes tous là. »* Elle reprit : *« Mon mari et mon frère aussi ? »*

Lundi 20 août

J'étais prévenue de la veille par télégramme que maman était au plus mal et qu'il me fallait venir d'urgence. Je reçus le télégramme de Maurice à 3 h ½ à Chatel-Guyon. Je pris un taxi à Riom à 5 h ½, puis le train à 10 h 50 puis arrivais à la gare d'Angers à 13 h 35, après un voyage interminable en omnibus depuis Vierzon.

Maurice m'attendait sur le quai. Je compris que c'était très grave rien qu'à le voir… Sur ce même quai je l'embrassais avec Maman et tous 3 mois plus tôt *[A son retour de captivité]*.

A 17 h 30 j'étais près de Maman. Elle avait un peu plus de lucidité et avait dit à Francis qui lui précisait que j'allais bientôt arriver :

- *« Ah ! tant mieux ! »*

Quand je m'approchais d'elle, elle m'embrassa en passant ses mains autour de mon cou :

- *« Ah ! ma petite fille… »*

La nuit je la veillais et fis à haute voix une assez longue prière en lui parlant de tous ses enfants. Elle réagis quand je lui nommais Edouard. :

- *« Ah oui, Edouard ! »*
- *« Il va vous accueillir, Maman. »*

Et à propos des autres :

- *« Je ne suis pas inquiète pour eux. »* (Allusion à leur salut éternel).

Quand elle vit Clotilde le matin : « *Mon petit poulet. »,*

et à Michel, le soir : *« Au revoir, mon chéri. »*

A Jeanne : *« Comme la route est longue… »*

Mardi 21 août

Elle fut calme et assoupie toute la journée. Après le dîner, elle regarda longuement tous ses enfants qui entouraient son lit : *« Nous sommes tous là, Maman. »*

Elle reprit : *« Tous ceux qui peuvent. »*

On lui précisa que René Raffegeau et Michel manquaient.

Mercredi 22 août

La matinée marqua une reprise de conscience très marquée. Son teint était meilleur :

- *« C'est extraordinaire ce que je ressens. »*

Je lui dis :

- *« Vous avez bien fait un sacrifice, Maman, mais si le Bon Dieu veut vous laisser avec nous… »*
- *« Comme il voudra ! »* répondit-elle.
- *« Quand Papa vous a-t-il dit que vous étiez bien malade à la clinique ? »*

Elle m'interrompit : *« Je n'ai pas eu de …* (elle chercha son mot)

- *« De recul, Maman ? »*
- *« Oh non, ma petite fille ! »*

Ayant dit à Maman que Minou avait fait toute la matinée la lessive pour elle avec Mme Marsault, elle la fit approcher de son lit, l'embrassa :

- *« C'est toi qui vas me guérir, ma chérie ! »*

A Papa, elle avait dit le matin quand il était venu l'embrasser après la Messe de Tonton qu'il servait depuis le début de la maladie de Maurice :

- *« T'es bien mignon. »*

Après déjeuner, nous étions tous autour de son lit, René lui dit, en se désignant :

- *« Qui c'est ça ? »*

Elle reprit :

- *« Je ne suis tout de même pas si bête, je pense que je n'ai jamais eu de délire. »*

On lui fit voir le petit chien : *« Ah, Pady ! »*

Elle remarqua René-François qui étrennait sa blouse blanche d'atelier :

- *« Ah, c'est ton premier jour…»*

A Auguste qui vint l'ausculter :

« Je suis passée de la mort à la vie… »

Le soir nous étions à nouveau tous autour de son lit, sauf René Raffegeau et Michel. Avec un sourire expressif, elle dit :

- *« Tous mes enfants. »*

A Minou en l'embrassant : « *C'est en toi que j'ai confiance. »*

A Marie-Renée : *« Tu ne m'a pas donné des nouvelles de ta cure… »*

Elle s'inquiéta des nominations dont elle nous avait déjà parlé à midi. A propos de l'abbé Bréheut : *« Je suis bien contente. »*

A propos de Jules : *« Oh, à Saint Pierre ! »*

Elle eut une expression d'étonnement et de fierté.

Maurice lui proposa de la communier le lendemain. Plusieurs fois, tard dans la nuit, elle insista :

- *« As-tu téléphoné à Francis pour qu'il soit là à ma communion ? »*

Plusieurs fois, elle avait, dans la journée, demandé si Francis était bien là, lui aussi, avec nous. Elle dit à Jeanne son désir d'avoir Jeannot et Janine pour sa communion du lendemain.

Jeudi 23 août

Après sa dernière communion elle nous regarda chacun, longuement, embrassa Jeannot et Janine « Mes chéris », puis se recueillit. Elle demanda plusieurs fois dans la matinée à manger :

- *« Vous ne me donnez donc pas à manger ? »*

C'est tout ce qu'elle réclama. Jamais elle ne demanda à boire, et pourtant, comme elle buvait avidement quand on lui présentait le verre. Jamais elle ne se plaignit, jamais elle ne montra la moindre inquiétude :

- *« Je suis bien »,* dit-elle à plusieurs reprises.

Quand je lui demandais si elle voulait encore boire, elle craignait de déranger :

- *« Ce n'est pas la peine. »*

Et pourtant, elle vidait avec joie son second verre ! A Ginette Morinière *[sœur de sa belle fille Germaine]* jeudi midi elle dit :

- *« Votre Maman est-elle rentrée à Angers ? »*

Elle ajouta : *« Nous partageons nos joies. »*

Jusqu'au bout maman fit des efforts héroïques pour aller sur son seau (elle ne voulait pas du bassin de lit). Elle y restait de longues minutes, appuyée sur les genoux de la Sœur ou les miens. Il fallait insister pour qu'elle remonte dans son lit. Elle nous fit une fois cette réflexion :

- *« J'y resterais bien 107 ans ! »*

Durant sa dernière nuit, elle voulut encore se lever et faillit mourir dans les bras de la Sœur qui dut appeler à l'aide pour qu'on la remette dans son lit. Mais avant que l'aide fut arrivée, dans un suprême effort, Maman était remontée seule et s'affaissa épuisée pour ne plus se relever.

Paix, sérénité surnaturelle, énergie : ce sont les mots que releva la petite Sœur infirmière pour caractériser Maman durant sa dernière maladie.

Son dernier mot fut une prière, l'invocation très aimée qu'elle répéta après la petite Sœur :

- *« Mon Jésus… »* On n'entendit pas *« Miséricorde ! ».*

Il était minuit environ. Elle mourut dans la journée qui suivit : vendredi 24 août à 4 h ¼.

[Vendredi 24 août]

Nous attendions son dernier soupir depuis midi. Dès cette heure, la respiration était plus faible, moins régulière. Vers 3 h Maman ne respirait plus qu'à grand peine. A 3 h ½ Maurice commença la prière des agonisants. Nous étions tous présents : papa, Tonton, tous les enfants, les 3 petits enfants des Durgeaux et Marc. Mme Rochard était là, aussi. A 4 h ¼ Maman retournait au Père et était accueillie par son cher petit Edouard.

Nous avons vu en notre si chère Maman le plus grand des miracles : la pacification totale d'une âme magnifiquement pure et toute donnée.

Magnificat !

26 août 1945

- 2 -

Les derniers jours de « Tonton Seigneur » (Avril 1962)

*Marie-Renée n'a pas assisté aux derniers jours de son oncle **Francis Vincent**, car, en avril 1962, elle se trouve alors à travailler à Fès, au Maroc. Mais sa belle-sœur Elisabeth, l'épouse de son frère aîné René, écrit et fait dactylographier quatre feuillets relatant la fin du « Tonton Seigneur », selon le même respect filial qu'elle l'aurait fait elle-même, si elle avait été présente.*

Marie-Renée, qui en fut certainement l'unique destinataire, conserva ce document parmi les rares papiers dont elle ne se sépara pas, sans doute parce que cette haute figure de sa famille avait tenu un rôle important dans l'orientation de sa propre vie. A ce titre, les quelques extraits qui suivent méritent donc d'être rapportés, même s'ils ne sont pas de la plume de Marie-Renée.

Au début de mars, un matin, j'assistais à la messe de Tonton et après la messe je lui demandais de ses nouvelles. Il me dit :

- « Ça ne va pas mal, mais depuis hier, je ne sais ce que j'ai, en toussant, j'ai du me faire une déchirure musculaire, j'ai toujours mal. »

Je lui dis alors :

- « Pourquoi rester comme ça, Tonton, à votre âge ? Et si c'était une angine de poitrine ? »

Il se mit à rire et moi-même je n'en croyais rien.

Mais quelques jours après, ce mal persistait, et nous avons cru plus prudent d'appeler le Docteur […] qui lui trouva un cœur très très fatigué et voulut appeler un cardiologue. Le rendez-vous était pris pour le jeudi 15 à 8 h du soir.

Toute cette fin de semaine Tonton fatiguait beaucoup à marcher […] Or, le 14 *[mars],* au moment du dîner, René-François […] entendit Tonton qui faisait une grosse crise d'angine et qui venait d'ouvrir sa porte de dehors pour avoir de l'air car il avait l'impression d'étouffer. Cette crise dura au moins 10 minutes et s'atténua. Quand après le dîner nous sommes allés le voir la crise s'était apaisée, mais il était très fatigué, et Yvonne [1] resta à coucher près de lui. La nuit fut longue et pénible, mais le lendemain ça allait un peu mieux.

Le 15 à 8 h était le rendez-vous du Docteur Laboux de Nantes, le cardiologue. Il examina Tonton et lui trouva un cœur usé comme il n'en avait jamais vu. Est-ce le fait de l'avoir remué pour le déshabiller pour l'examen et l'électrocardiogramme, le pauvre Tonton refit une seconde crise. Les deux docteurs et nous étions près de lui, nous étions catastrophés, et nous voyions l'instant où il allait mourir. Le docteur lui dit :

- « Vous avez, Monseigneur, si vous avez des choses à mettre en ordre, il serait temps car vous n'êtes pas bien, il faudrait prévenir M. le Curé. »

Et Tonton de répondre :

- « Je vous comprends, mais ce n'est pas cette crise-là qui me fera mourir, celle d'hier était bien plus forte, et ça m'ennuie de déranger Monsieur le Curé à une heure si tardive »

Et Auguste lui répondit :

- « Les Curés et les Docteurs sont faits pour être dérangés à toute heure du jour et de la nuit. »

Et Tonton dit avec son calme habituel et toute sa lucidité :

- « Si vous croyez que c'est mieux, allez le chercher car je désire recevoir l'Extrême-Onction en pleine connaissance. »

René partit aussitôt chercher le curé […] Avant de partir le Docteur Lahoux nous dit qu'il n'avait jamais rencontré un cœur aussi usé, et un homme aussi résigné, il en était vraiment touché.

Pendant ce temps nous étions restées seules près de lui, Yvonne et moi, et c'est là qu'il dit à Yvonne :

« Jamais ma petite enfant je ne vous remercierai assez pour tout ce que vous avez fait pour moi, et vous aussi, Zabeth, et si le Bon Dieu veut m'emporter, je fais le sacrifice de ma vie et je ne vous oublierai pas. »

---

[1] *Personne au service depuis très longtemps de la famille Chéné.*

III

LES TRAVAUX UNIVERSITAIRES

A L'ECOLE PRATIQUE DES HAUTES ETUDES

1 – Mémoire (1963) :

« Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien, Boubsila, 1950 - 1963 »

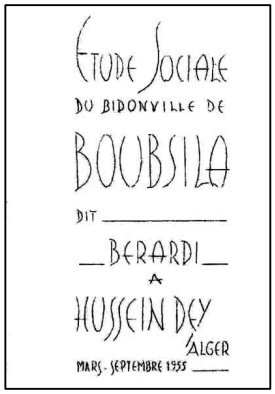
2 - Thèse de Doctorat (1971) :

« Marges citadines à Rabat-Salé »

- 1 -

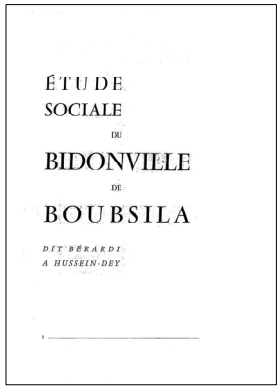
Mémoire (1963)

« Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien, Boubsila, 1950-1963 »



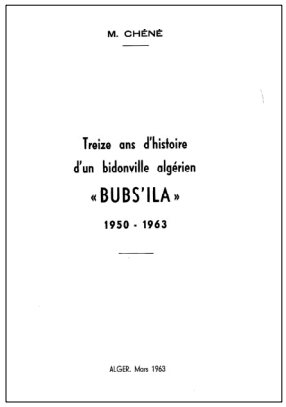
L'étude réalisée par Marie-Renée sur le bidonville de Boubsila a connu 3 versions successives :

1 – Une ***enquête de terrain*** *réalisée entre mars et juillet 1955, précédée d'une préface de* ***Georgette Soustelle****, épouse du Gouverneur Général de l'Algérie. Cette version de 33 pages a été dactylographiée par Marie-Renée elle-même, dont 7 pages en annexe de schémas réalisés à la main directement sur les stencils. Elle est remise, en septembre, à* ***Germaine Tillion.***



2 – ***Une édition imprimée*** *de ce même document, qui comporte cette fois 23 pages, dont les tableaux et les schémas annexes sont composés en typographie. Elle est en outre illustrée de 9 photographies réalisées sur place par A. Garcia, photographe professionnel, et qui sont légendées par Marie-Renée. De plus, la couverture est constituée d'un dessin de* ***Frère Eric de Saussure.***

Il s'agit d'un tiré à part, série 1956, de la revue « Les Nouvelles Réalités Algériennes », qui était une publication du Gouvernement Général de l'Algérie.



3 – ***Le*** *Mémoire soutenu en 1964 à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes sous la direction de* ***Germaine Tillion****, et qui fut écrit en grande partie à Alger au cours d'un séjour qu'y fit Marie-Renée de janvier à mars 1963. Son titre complet est* « Treize ans d'un bidonville algérien, Bubs'ila, 1950-1963 »*. En exergue, se trouve un dessin à la plume* ***d'Eric de Saussure.***

Par rapport aux deux précédents, ce texte est beaucoup plus développé (190 pages), puisqu'il englobe, outre la période 1950-1957 où Marie-Renée était présente et actrice de terrain (1ère partie, reprenant l'essentiel de l'enquête de 1955), mais aussi les années 1957-62 de la fin de la guerre (2ème partie), et également la première année de l'indépendance algérienne (3ème partie).

Les larges extraits qui sont reproduits ci-après proviennent du « Mémoire », mais sont illustrés par les photographies et les légendes de l'édition imprimée de l'enquête. Les différents sous titres ne font pas partie du texte d'origine

Les 2 illustrations d'Eric de Saussure sont présentées en 3ème partie « Témoins et témoignages », page 242.

AVERTISSEMENT

Afin de rendre compte de ce travail, fondateur à plus d'un titre, les extraits qui sont reproduits dans cette 2ème partie consacrée uniquement aux écrits de Marie-Renée ne comportent pas certains autres textes figurant dans ses diverses éditions, et qui sont placées ici dans les deux autres parties :

*- **en 1ère partie « Une Vie » :** quelques brefs passages de l' **« Introduction »** où Marie-Renée situe son enquête dans une approche plus personnelle de son engagement **(page 63).***

- en 3ème partie « Témoins et témoignages » :

*- La **Préface** élogieuse qu'écrivit l'épouse du Gouverneur Général de l'Algérie pour ses deux premières versions. Elle est classée à l'entrée « **Soustelle Jacques et Georgette** » **(page 284)***

*- **Le Compte-rendu** rédigé par **Paul-Henry Chombart de Lauwe** pour le jury de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, joint à la notice consacrée à son rédacteur, ainsi que l'échange de lettres qui eut lieu à cette occasion **(page 228).***

*En exergue à cette étude, Marie-Renée a inscrit la citation suivante de **Abdelhamid Charikhi**,*[1]

« La chair de ces malheureux, de ces vieillards, de ces enfants demi nus, c'est notre chair, leur malheur, c'est le nôtre. »

Introduction

Le lotissement « al baraka » *[La Bénédiction…]* pour le service de l'Urbanisme d'Alger, « bidonville Bérardi » *[Nom du propriétaire d'origine]* pour la municipalité de Hussein-Dey, n'est connu, par ses habitants, que sous le nom de « Boubsila », littéralement : Père-l'oignon, Père-la-misère.[2]

Pourquoi ? Parce que les premiers immigrés qui construisirent leur gourbi à cet endroit y trouvèrent un marabout connu dans toute la région sous le nom de Boubsila. Ce marabout qui existe toujours est un caroubier [arbre méditerranéen]. Les malades y venaient depuis les temps anciens en pèlerinage. Ils déposaient un pain et un oignon au pied de l'arbre-marabout. Le pauvre qui passait emportait le pain et l'oignon. Les anciens m'assurent que les pèlerins malades rentraient chez eux guéris.

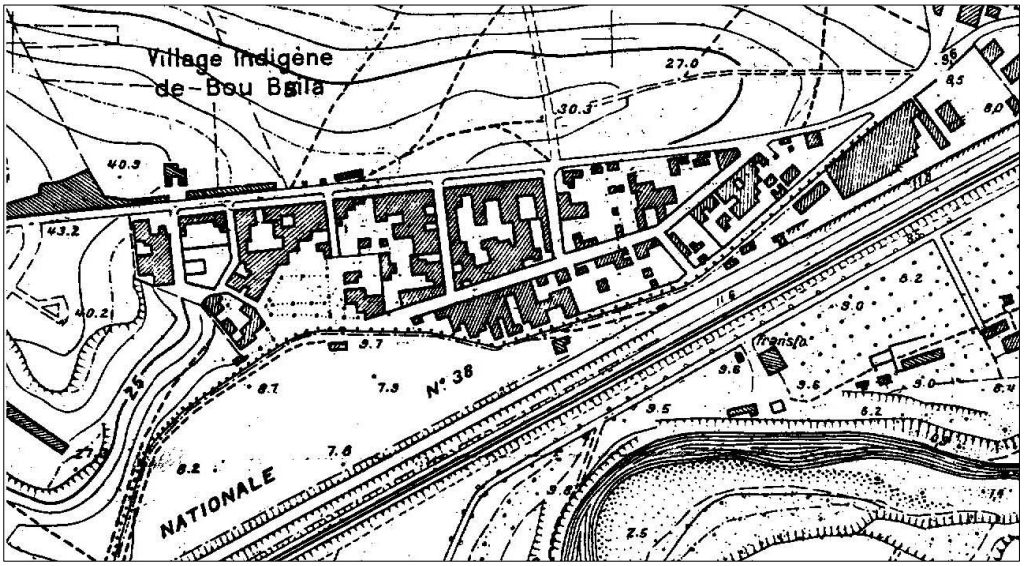
[1] Texte retrouvé en exergue du journal de bord du bidonville de Boubsila, écrit en arabe, par mon premier équipier, alors étudiant de l'Institut des Etudes Islamiques d'Alger, juin 1951 *(Note de Marie-Renée)*

Sur Abdelhamid Charikhi, voir sa notice en 3ème partie, page 227.

[2] Dans le texte original du Mémoire, Marie-Renée orthographie les termes arabes en utilisant la translittération savante apprise à Bikfaya : Boubsila est écrit par exemple Bûbs'îla. Dans un souci de simplification, ce mot est ici systématiquement écrit Boubsila selon la prononciation francisée habituelle. Par contre, pour tous les nombreux autres mots arabes utilisés, la graphie originale de Marie-Renée est respectée.

Les vieilles femmes de Boubsila et des environs viennent encore aujourd'hui près de ce caroubier vénéré. Elles ne disposent plus ni pain ni oignon, mais elles accrochent des morceaux de soieries fripées à des branches vétustes. C'est une coutume commune à toute l'Afrique du Nord.[1]

Lorsque je suis venue m'y installer en juin 1950, comme infirmière bénévole, à la demande du **Père Scotto**, alors curé de la paroisse d'Hussein-Dey, c'était un îlot de huttes sordides qui, aux yeux des européens des environs, était un repaire de gens indésirables où il était dangereux de s'aventurer. Originaire de Vendée, ignorant tout de l'Algérie, j'y ai pourtant vécu heureuse sept années. Très vite entourée d'une équipe d'étudiants algériens et de volontaires du Service Civil International [2], nous avons, au jour le jour, avec de bien pauvres moyens, tenté de résoudre quelques-uns des problèmes qui se posent à toute population de campagnards émigrés cherchant à s'intégrer dans la vie citadine. […]



Carte de Hussein-Dey de 1957, centrée sur « le village indigène » de Boubsila, où la « rue Haute » et la « rue Basse » y sont reconnaissables, ainsi que les ruelles en escalier descendant vers la route nationale 38 et l'oued Harrach. (Extrait de la carte figurant dans le Mémoire)

---

[1] On en retrouve, encore actuellement, des vestiges en France, à La Louvesc (Ardèche) : des femmes venant en pèlerinage au tombeau de Saint François Régis y accrochent des rubans ou des morceaux d'étoffe. *(Note de Marie-Renée)*
Cette remarque comparative entre deux cultures religieuses différentes - la musulmane et la chrétienne - illustre l'une des idées fondamentales développées par ***Germaine Tillion****, directrice du Mémoire de Marie-Renée à l'EPHE :*
« Qu'est-ce que l'ethnologie ? A mon avis, c'est une école d'humanisme car seule l'ethnologie (c'est-à-dire l'étude en profondeur d'une autre société) peut nous permettre de « voir » la nôtre […] Pour faire une « socioanalyse » correcte de sa propre société il faut en avoir étudié une autre en profondeur. Et inversement : je ne crois pas qu'on puisse regarder à fond une société étrangère lorsqu'on ne s'intéresse pas à la sienne […] C'est pour cette raison que je voudrais exiger de tous les sociologues la connaissance approfondie et intime de deux civilisations au moins, pour avoir le droit de parler d'une seule, car deux civilisations sont aussi nécessaires pour juger en sociologie que deux yeux pour évaluer la distance. » *(Fragments de vie, page 371)*
(Le village de Lalouvesc abrite les reliques du Père jésuite Saint François Régis (1597-1640) et de Sainte Thérèse Couderc (1805-1885) qui y créa une maison pour les femmes y venant en pèlerinage.)

[2] S.C.I. : Organisation groupant des Volontaires de diverses nationalités qui se mettent, bénévolement, au service des collectivités dans la détresse, par le moyen de chantiers collectifs, ou par des activités éducatives et sanitaires *(Note de Marie-Renée.)*
[Le S.C.I. a été créé à l'initiative de Pierre Ceresole (1879-1945), ingénieur suisse, pacifiste, objecteur de conscience, et chrétien quaker, qui a organisé de nombreux camps de volontaires, le premier dès 1920 dans les environs de Verdun, avec des jeunes allemands, français et anglais. Il a écrit en particulier un livre intitulé « Vivre sa vérité, carnets de route 1909-1944 ». ***Nelly Forget, Mohamed Sahnoun, Jean-Pierre Petit*** *ont été des membres actifs du SCI.*

En 1957, les circonstances dues à la guerre me contraignirent à m'éloigner de l'Algérie. Je n'y revins qu'en janvier 1963. C'est à titre amical que je vécus à nouveau durant trois mois, à Boubsila, où je retrouvai de nombreux amis d'avant-guerre. » […]

Je souhaite que cette étude, incomplète sur bien des points, contribue, pour sa modeste part, à accroître la compréhension et l'estime pour ces anciens fellah-s [1], frères de ceux que l'on rencontre dans les faubourgs de nos villes de France. Je leur dois de m'avoir apporté la plus grande des richesses : le témoignage de leur foi, de leur volonté de vivre, de « survivre » malgré les conditions les plus dures d'existence. Je leur dois aussi la fidélité d'une amitié que la plus terrible des guerres n'a en rien altérée.

Je tiens ici à exprimer ma reconnaissance aux habitants de Boubsila qui ont répondu si volontiers à mes questions, à Mesdames **G. Tillion** et J. Favret [2] qui m'ont encouragée et aidée dans ce travail, à mes nombreux amis qui m'ont apporté une assistance incomparable.

[Visite de Boubsila en 1955 guidée par Marie-Renée] [3]

En 1955, le bidonville de Boubsila existait depuis 1930, donc depuis 25 ans. En 1950, il comptait près de 5.000 habitants, pourtant il n'était pas facile à découvrir. Si, visiteur occasionnel, vous vous êtes avisé de demander votre route à un habitant d'Hussein-Dey, vous n'avez aucune chance d'être renseigné : à coup sûr, votre interlocuteur ignorait même les noms de Boubsila et de Bérardi.

Il fallait plutôt aller à Maison-Carrée *[commune voisine, au sud est de Hussein-Dey*], vous diriger vers le marché à bestiaux et là, interroger le plus pauvre des passants. Peut-être auriez-vous eu quelques chances d'obtenir le renseignement et un guide, car on ne pouvait s'aventurer seul : Boubsila se trouve en effet dans le prolongement des bidonvilles de la Cité Dessolier, de Sainte Corinne, et il faut traverser une longue zone de baraques avant de déboucher sur la bonne voie. […]

Pour se rendre à Boubsila en 1955, il faut, s'il pleut, laisser votre voiture. Toutefois, si vous risquez à la hasarder, peut-être traversera-t-elle le cloaque du bas de la chaussée, mais en risquant le dérapage dans la montée suivante. Les ambulances même n'y viennent pas chercher les grands malades. Mais le chemin est encombré : des charrettes poussées à bras, des carrioles aux piteux attelages, des grappes d'hommes allant et venant vers les lieux de travail ou là ils espèrent un travail, des enfants portant la gamelle sur le chantier du père…

Parvenu à la hauteur du bidonville, vous pouvez le longer sans même vous douter que vous le frôlez. Il en est ainsi de la plupart des bidonvilles qui semblent vouloir cacher leur laideur.

Des bruits confus entrecoupés par les voix stridentes des femmes qui s'interpellent d'un gourbi à l'autre, des enfants déferlant autour de vous comme des vagues, la présence, sur les terrains avoisinants, de bric à brac invraisemblable, vous indiquent que le bidonville est là.

Boubsila […] ressemble à un gros douar. Ses constructions sont, comme au douar, en majorité des gourbis séchés.

---

[1] *Fellah : paysan, ouvrier agricole pauvre. Le mot « fellagha » employé par l'armée et la presse françaises désigne pendant la guerre d'Indépendance le « hors la loi », « le rebelle », le « coupeur de route »*

[2] *Jeanne Favret-Saada (née en 1934 en Tunisie), ethnologue, agrégée de philosophie, enseigne à l'Université d'Alger de 1959 à 1963, où elle étudie les systèmes politiques dans les tribus arabes et en Kabylie, ainsi que les insurrections paysannes où la régulation du meurtre s'effectue par l'institution de la vendetta. Elle enseigne ensuite à l'Université de Nanterre, et à l'EPHE. En 1969, elle s'installe pour plusieurs années dans le bocage normand afin d'étudier la sorcellerie paysanne. Elle publie «* Les Mots, la mort, les sorts » (Gallimard, 1977)*, qui dévoile la complexité du système d'ensorcellement et de désorcellement en pratique dans cette région*.

[3] *Les sous-titres placés entre crochets [ ] ont été ajoutés pour mieux caractériser les différents extraits.*

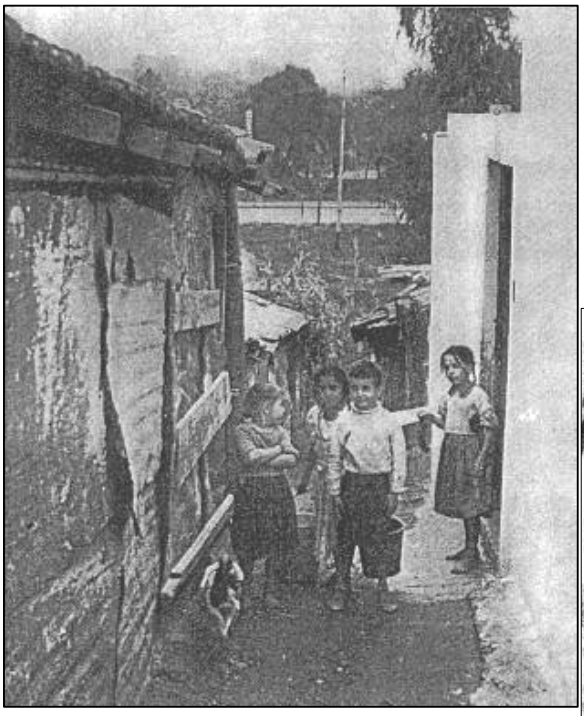
Une promenade à travers les deux artères principales du bidonville, la rue « Haute » et la rue « Basse » ne manque pas de pittoresque, mais révèle la détresse du faubourg.

Dans les échoppes étroites qui rappellent, en beaucoup plus pauvres, celles des médinas, les commerçants étalent leurs marchandises. L'éventaire nous indique les bas niveaux de vie de la clientèle, car les stocks tiendraient dans une petite caisse, et les ventes se font au détail : 1/10 du « qâleb as-sokor » (pain de sucre de 2 kilos), 2 cigarettes, 2 pincées d'épices ou de café, etc. …

Dans les rues commerçantes, quelques artisans ont aussi trouvé place. Certains sont trop pauvres pour louer une échoppe. Ainsi les coiffeurs « opèrent » (ces barbiers sont aussi chirurgiens et dentistes, prévenant aussi les coups de sang en posant les ventouses scarifiés, et rendent la vie aux enfants qui ne veulent plus téter en leur coupant la luette) les jours de pluie ou de grande chaleur, sous l'auvent d'un ami. Le plus souvent, ils se tiennent au bord de la rue, mêlés aux nombreux vendeurs improvisés. Ces derniers étalent devant eux, sur un chiffon, des croûtons de pain, une poignée de clous, d'épices, etc. Certains vont et viennent brandissant à bout de bras une chemise, un costume européen empruntés à la friperie du coin. Quelques vieilles femmes présentent à la clientèle des galettes de pain (kessra-s) qu'elles débitent par quart. Les samedis après-midi, ces vendeurs se multiplient. C'est un véritable marché aux puces où s'écoulent les restes des citadins. Les fqih-s [1] améliorent leurs revenus en écrivant des lettres, en rédigeant des talismans. Les marchands ambulants paraissent plus cossus. Ceux-là promènent sur une charrette aux roues rafistolées, les fruits et légumes avariés dont la ville ne veut pas, ou encore, des objets de pacotille, ou des sucreries.

Délaissant le quartier du commerce, aventurons-nous dans l'une des sept rues transversales de Boubsila. Ces ruelles qui dégringolent la pente ont, en leur milieu, une mince rigole façonnée grossièrement par les « riverains ». C'est le tout à l'égout du bidonville où les femmes, le matin, déversent les eaux usées et les déjections, où les enfants « pipitent » (l'expression est d'un enfant du bidonville, qui vient d'apprendre ses conjugaisons) et s'amusent au cours des journées.

[Quelques photographies légendées par Marie-Renée]



La cour intérieure d'un logement, et deux petites filles au visage gracieux.



[1] *Enseignant dans une école coranique pour jeunes enfants.*



Voici une « rue » du bidonville de Boubsila. Les parois des cabanes de droite et de gauche sont faites de couvercles et de fonds de fûts métalliques.
Au dessus, les cabanes en roseaux mêlés de boue, sont couvertes de plaques métalliques.
L'ensemble évoque une effroyable tristesse qu'éclairent à peine les jeux des gosses le long de l'escalier rudimentaire.

Ces ruelles aux pentes abruptes sont dangereuses les jours de pluie. Leur aménagement fit l'objet du premier chantier des volontaires du S.C.I.

C'est en descendant ces ruelles que l'on peut mesurer l'entassement inhumain des familles, l'exiguïté de la case de terre, bien sûr, mais aussi de la cour (a'ûch) qui ne dépasse guère deux mètres carrés. Ces cours sont le royaume des femmes, royaume bien austère pour celles qui ont connu les grands espaces des douars. La palissade de roseaux [1]qui les abrite des regards curieux est, heureusement, une clôture relative. Vous y êtes épiés mieux qu'à travers une fenêtre, et que de conversations avec les passants quand le mari est loin, que d'échanges avec les cours voisines !

Du bas du coteau on a une vue d'ensemble sur le bidonville. Quelques maisons « en dur » surgissent ça et là de la masse des gourbis. On distingue, fichés sur les pentes, des tonneaux de mazout remplis de terre destinés à servir d'étais aux masures. Ils sont d'une piètre efficacité, et, chaque année, au moment des fortes pluies d'automne ou de printemps, des gourbis s'effondrent. En 1952, une femme et son enfant furent tués sous les décombres de leur toit.

Dépassant la zone des baraques, un spectacle inattendu vous surprend. Des arbustes, des roseaux, un site de verdure, enfin ! Cadre de jungle ou de forêt vierge ? Détrompez-vous, ce bas-fonds, où la végétation surgit de la fange, est l'image la plus désespérante du bidonville. Cette « jungle » sert d'égout et de dépotoir pour les ordures. C'est le terrain de jeux par excellence des enfants qui y trouvent des merveilles, mais en même temps, les pires infections…

[1] *Appelée « zriba »*

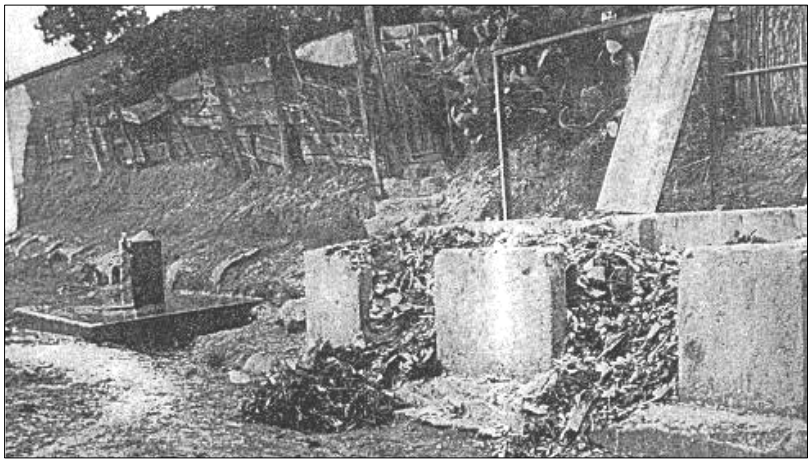


Cette « jungle » sert d'égout au bidonville.

C'est dans ce ravin que l'on trouve aussi, sur une parcelle appartenant à la Commune, deux baraques dénommées, dans le quartier des prostituées de la qas'ba d'Alger, « maisons honnêtes ». Ce sont les hommes de Maison Carrée qui les fréquentent, m'ont dit les gens du bidonville. Quant aux femmes que l'on y trouve à bon marché, « elles ne sont pas de chez nous, ce sont des femmes des Ouled Naïl » *[tribu du sud algérien aux danseuses réputées, souvent prostituées]*

Quittant ces bas-fonds, nous retrouvons la rue Basse toute proche. Voici deux cantonniers qui promènent négligemment leurs balais : les seuls employés municipaux du bidonville ! En 1953, la Municipalité les a gratifiés d'un âne pour l'enlèvement des ordures.

Et, innovation sensationnelle, un silo à détritus a été construit… près de la fontaine ! Cet équipement correspond à l'élection, au 2ème collège *[celui des musulmans]* du premier conseiller municipal de Boubsila. Jamais fermé, jamais vidé, il fait la joie des mouches, des chiens et des enfants… Mais n'est-ce pas un commencement d'urbanisme ?



Le silo aux détritus, toujours débordant et jamais fermé, fait la joie des chiens, des mouches, et … des enfants, qui y trouvent les éléments de leurs jeux.

A notre arrivée, en 1950, il n'y avait pas un point d'eau au bidonville. Les fillettes allaient remplir le seau familial à la fontaine du bidonville voisin. C'est en 1951 que les conduites d'eau de la ville d'Hussein-Dey furent prolongées du cimetière voisin distant de 2 kilomètres jusqu'à Boubsila ; ainsi, le bidonville bénéficie de 4 bornes fontaines, soit une prise d'eau pour 1.500 habitants.

Le courant électrique, dont les lignes de haute tension longent le bidonville, n'est pas distribué à Boubsila. A quoi bon puisque, tôt ou tard, assurent les édiles municipaux, Boubsila est voué à la destruction ?

L'absence la plus élémentaire d'hygiène publique dans une telle agglomération pose, d'une façon cruciale, le problème de la santé de la population. Ouvrir un Centre de soins dans de telles conditions paraît une absurdité. Il est vrai que les maladies endémiques, propres aux populations sous-alimentées, sont aggravées par la promiscuité à l'intérieur des gourbis, par le manque d'eau, l'absence de W.C., d'égouts, etc. Mais l'action bénéfique d'un dispensaire, même doté de moyens pauvres, est quasi-miraculeux, et, en tous cas, elle jugule les épidémies qui autrefois décimaient des villes entières.

C'est à l'un des carrefours de la rue Haute que se situe le gourbi-dispensaire. Rien ne le distingue des gourbis voisins sinon la file interminable des patients, malades ceux-là, mais aussi des femmes très nombreuses qui viennent y faire salon. Au « club-fontaine » du douar a succédé le « club-dispensaire » !

A l'ombre du mur du dispensaire se tient habituellement mon ami Si Mohand, le fabricant de nattes d'alfa (al-h'as'ira). Il gagne ainsi son pain et celui de ses petits enfants parce que leur père est mort dans un accident de voiture. Il vend chaque natte 300 F., il lui faut deux journées de travail pour la confectionner. Il n'arrête pas de tresser, et ensuite réunir les longues bandes tressées avec une aiguille de bois d'olivier.



Si Mohand

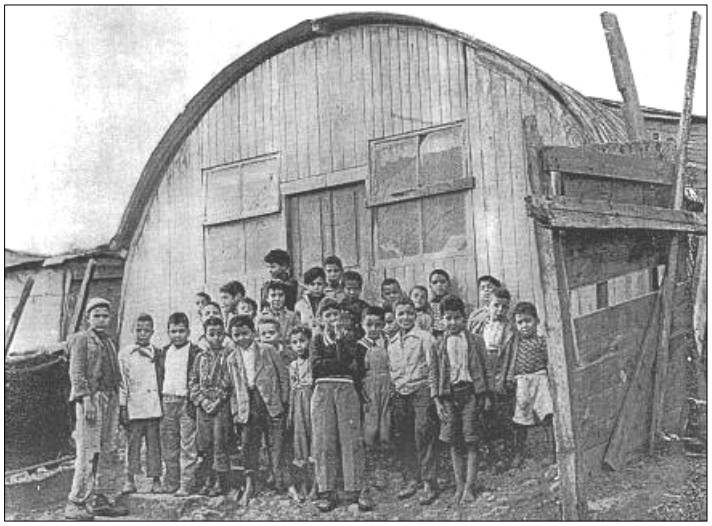
J'ai vu Si Mohand mourir paisiblement sur la terre nue, suivant la coutume, s'efforçant de tenir l'index de la main droite levé pour affirmer sa croyance en l'unicité de Dieu, et en balbutiant une dernière fois la chahada, la profession de foi du musulman[1]. Si Mohand était le dernier fabricant de nattes du bidonville. Il ne sera sans doute jamais remplacé.

Le tour du bidonville est vite fait. Peut-être avez-vous cherché la Mosquée ? Il n'y en a pas à Boubsila. Les écoles ? Perdues dans le dédale des gourbis, trois cases de terre abritent les écoles coraniques où la misère des élèves n'a d'égale que la misère des maîtres !

Mais, au bord de la rue Haute, quartier « chic » du bidonville, émerge depuis mai 1952 un énorme mastodonte noir : c'est le tonneau de tôle ondulée de 16 mètres de long qui reçoit chaque jour plus de 150 fillettes. Presque une véritable école, « notre » école, notre fierté. Le rayonnement de cette école, l'action bienfaisante du Centre de soins, les mille services rendus à la population par les équipes des Volontaires de toutes nationalités ont créé une ambiance sympathique à Boubsila.

---

[1] *Cette description de l'attitude face à la mort selon la foi musulmane est à rapprocher des écrits de Marie-Renée sur les morts chrétiennes de sa famille proche : son grand père Francis Vincent en 1927, sa mère en 1945. Si Mohand, ce pauvre mais noble vieillard a fait l'objet, outre de la photographie publiée ici, de plusieurs tableaux.*



L'école des garçons installée dans un « tonneau » de tôle ondulée, n'échappe pas non plus à l'obsession de la détresse, mais le sourire des gosses éclaire de l'éternelle gaieté de l'enfance cette image de la désespérance.

Dès les années 1951-52, tout le monde salue le visiteur étranger. On ne rencontre plus guère de regards méfiants, exceptions faites pour quelques jeunes gens « qui font de la politique », surtout en 1955… Les enfants ne quémandent jamais. Ils accourent vers vous, vous tendent la main en balbutiant les salutations d'usage esquissées en mauvais français.

Une enquête sur la criminalité du bidonville n'aurait pas manqué d'intérêt [1]. Sa faible proportion comparativement à la criminalité des centres urbains - à Hussein-Dey du moins - est étonnante si l'on songe aux misérables conditions de vie, à la non scolarisation de la majorité des enfants. La municipalité d'Hussein-Dey s'obstine à nier cette constatation. Que de fois n'ai-je pas entendu lors de mes requêtes d'assistance : « Vous plaidez pour ces voleurs, ces tueurs, ces hors-la loi ? »

Si cette population est, malgré le désœuvrement de plus de 500 jeunes gens, paisible et honnête, cela tient, me semble-t-il, à plusieurs causes : elle garde vives ses traditions paysannes imprégnées de vie religieuse ; elle a trouvé au bidonville – je parle ici des adultes – du travail, et donc un peu plus de bien-être qu'au bled.

Si une promenade à travers les rues du bidonville laisse une impression de désordre, de saleté, de désolation, la visite de quelques intérieurs de gourbis pris au hasard, dégage une impression d'ordre, voire une certaine poésie […]. L'éminent et regretté Louis Massignon [2] a écrit des pages inoubliables sur la beauté des intérieurs des maisons orientales. Il a chanté leurs patios enchanteurs, leurs pièces si bien aménagées pour l'hospitalité.

Dans le domaine de la femme berbère ou arabe, tout respire la netteté, la propreté, et cela, malgré le dénuement et la présence de nombreux enfants. Rien ne rappelle ici le taudis tel que je l'ai connu dans les faubourgs parisiens ou tel que le décrivent les écrivains maghrébins dans la littérature d'expression française [3] à propos de l'émigration des algériens en France.

Sur la porte que vous franchissez, une main protectrice écarte du lieu les esprits malfaisants (jnûn) et le « mauvais œil » (a'în). Avec l'affabilité et la noblesse du geste coutumières à tout

[1] L'administration communale avait, entre 1950 et 1955 chargé un ancien du bidonville de lui transmettre « les renseignements ». Cet « indicateur de police » était connu et craint de la population. Un garde-champêtre habitant une cité voisine avait en outre la surveillance du quartier. *(Note de Marie-Renée)*

[2] Louis Massignon (1883-1962) l'un des grands orientalistes français, professeur au Collège de France, catholique mystique proche de Charles de Foucauld. ***Vincent Monteil*** *a écrit sa biographie.*

[3] Mouloud Mammeri : Le sommeil du juste [1952] ; Driss Chraïbi : Les boucs [1955] ; Kateb Yacine : Nomades en France [Esprit, avril 1957] ; Mouloud Feraoun : Les chemins qui montent [1957] *(Note de Marie-Renée)*

l'Orient, la maîtresse de maison vous fait asseoir sur des coussins (al-ûsâda), descendus furtivement du lit de bois élevé, qu'elle pose sur la natte d'alfa (al-h'as'ira). L'odeur du café servi dans les petites tasses blanches à fleurs d'or, que l'enfant est allé chercher chez la voisine, parfume toute la pièce. Heureux serez-vous si la vieille mère ne vous embaume pas les cheveux avec l'huile parfumée qui laisse des traces sur vos vêtements !

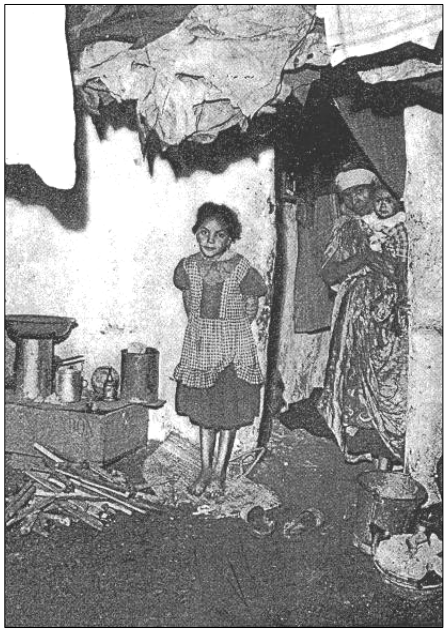
Si vous arrivez à l'heure de la préparation de la kessra, vous ne pourrez repartir avant qu'elle ne soit bien cuite, dorée à point. La plus humble des maîtresses de maison, dans tout l'Orient, ne supporterait pas que vous refusiez une large part de son pain. […] Hospitalité admirable, si émouvante des plus pauvres...

La netteté des murs, malgré la présence d'enfants nombreux vous étonne. La cuisine se fait toujours, même l'hiver, dans l'étroite courette hérissée de roseaux. De plus, et il en est ainsi à Boubsila comme dans tous les douars algériens, la maison est reblanchie en entier, murs et sol, à la veille du ramad'an. Elle est partiellement blanchie à nouveau la veille de quelques grandes fêtes religieuses. Les femmes aiment teinter la chaux de couleurs tendres (bleu, rose) et, dès 1954, en vert, couleur nationale.

Les femmes kabyles excellent dans les dessins muraux qui rappellent leurs tatouages. Jolis dessins à lignes géométriques noires et rouges dont la signification bien connue des anciens est malheureusement oubliée au bidonville. On relève aussi quelques dessins malhabiles de fleurs rappelant ceux des cahiers d'écoliers.

Le mobilier est sommaire. Il ne diffère guère de celui que l'on trouve dans la tente des nomades. Dans les gourbis des Kabyles, il y a toujours le lit de bois élevé à hauteur d'homme. Sur ce lit sont entassés matelas, coussins, couvertures. Et, dessous, sont rangées les provisions venues du douar : céréales, beurre fondu (sman), huile, etc. C'est aussi sous le lit qu'est suspendu le berceau du dernier né : heureuse coutume qui préserve l'enfant des rongeurs, mais elle est loin d'être généralisée, les gens les plus pauvres se couchant directement avec leurs enfants sur la natte, ou sur les peaux de mouton.

Le coffre traditionnel (s'endouq) aux couleurs vives, apporté par la femme lors de son mariage, ne fait jamais défaut. C'est dans ce coffre que sont conservés les objets précieux et les vêtements. Une étagère aux dessins multicolores, souvent agrémentés d'une glace, sert d'appui au plateau de cuisine (s'niya), aux tasses à café (fanaâjîl), aux verres à thé (kissân) et à quelques objets de pacotille achetés à la ville ou rapportés de France par un parent ou ami. Dans le gourbi, tout est suspendu ou rangé contre les murs. Le sol est net.



Voici la cour intérieure d'un logement.
A gauche la bassine, la lampe à huile, le savon, et les humbles objets du ménage.
La cruauté du hasard a voulu que ces ustensiles dérisoires fussent posés sur une caisse de champagne, au flanc de laquelle on lit encore une marque *[Moët et Chandon]* qui symbolise toute la douceur de vivre dans l'aisance.

Les plus anciennes familles du bidonville s'équipent, au fur et à mesure de leurs économies, à l'européenne : lits à sommier, buffets, armoires. Le souci de s'installer le mieux possible est très net dans tous les foyers. Le gourbi ne paraît nullement être une demeure de transition. Mais l'état des constructions – les propriétaires n'entretiennent pas les logements de leurs locataires – l'infiltration des eaux de pluie à la mauvaise saison, le manque d'eau, d'électricité, de W.C., d'égouts, rendent vains les efforts des maîtresses de maison les plus ingénieuses.

Cet aspect sympathique de l'intérieur du gourbi ne peut faire oublier les conditions lamentables d'habitat et de vie sociale dans lesquelles se trouve la famille du bidonville, conditions aggravées par l'incroyable densité sous toit ainsi que le révèlent les statistiques. [1]

Mais si une telle situation exaspère les conflits quotidiens et est cause certaine des tares de la vie sociale du bidonville, les analyses sur l'emploi, les niveaux de vie, nous permettrons de conclure sur une note optimiste. Le peuple des bidonvilles est un peuple qui souffre, certes, mais c'est un peuple vivant, actif, qui veut le progrès – un peuple en marche.

[L'action sociale de Marie-Renée à Boubsila de 1950 à 1957]

Le seul nom de Boubsila, « père-l'oignon », « père-la-misère » était pour moi un programme. C'était un privilège, en 1950, d'entreprendre en Algérie une tâche sociale sans mandat administratif, sans a priori d'ordre confessionnel ou politique. C'était l'un des facteurs pour mériter la confiance de la population.

Ces déracinés de Kabylie ou des Hauts Plateaux d'Aumale n'avaient eu que peu de contacts avec les Européens. L'abandon dans lequel les maintenait l'administration communale avait suscité en eux une certaine méfiance. Un premier essai de dispensaire municipal en 1946 avait été un échec. L'infirmière dépassée par une véritable « cour des miracles » recevait des pierres…

Il fallait donc, par la vie partagée, faire tomber les préjugés et se faire aimer. Je me suis mise à la disposition de la population pour n'importe quel service. Mon gourbi devenait un dispensaire improvisé le matin, une classe de fillettes l'après-midi. Très vite aidée par des infirmières bénévoles du Service Civil International (S.C.I.), et par des étudiants de la Faculté de Médecine d'Alger, algériens et européens, nous avons soigné de l'aube à la nuit, tous les malades qui se présentaient. C'était certainement déraisonnable car 80 % de nos clients étaient des sous-alimentés, des malnutris ayant besoin non pas de médicaments mais des suppléments au pain et à l'oignon.

Peu importait. Ces émigrés, avides de soins, ne se sentaient plus délaissés, car c'est un fait bien connu que l'exode rural est dû pour une part au manque de Centres de soins dans les campagnes. Un an plus tard, je pouvais sans inconvénient, l'atmosphère étant créée, demander à la Municipalité d'Hussein-Dey la prise en charge du dispensaire. Chacun était à l'aise, parce qu'il se sentait en famille.

La direction médicale, désormais assurée par deux médecins du Centre de Santé municipal, donna au dispensaire un essor considérable. Le fichier médical comptait 3.500 consultants, en 1954, soit plus de la moitié de la population. L'invasion des maladies endémiques : tuberculose, syphilis, trachome, parasitoses intestinales était enrayée. Et si l'on a pu enregistrer quelques cas de typhus, de variole, etc., ces graves épidémies ont toujours été jugulées à leur point de départ.

[1] *Ces données figurent dans les différents chapitres du Mémoire, mais ne sont pas reproduites ici.*

[Les Centres d'éducation de base]

En novembre 1951, Rachel Jacquet [1], d'origine suisse, volontaire du S.C.I., n'hésitait pas à ouvrir une première classe de filles sous un hangar du bidonville. Assise sur une natte, au milieu des fillettes dont elle ignorait la langue, elle leur apprenait la couture, le tricot, ainsi que les premiers rudiments du français. Rachel Jacquet est décédée à 34 ans, le 3 septembre 1955, à l'Hôpital de Genève, après une courte maladie contractée au bidonville.

L'année suivante, en juin 1952, un baraquement en tôles ondulée, donné par la Fédération du Scoutisme français, fut descendu des pentes neigeuses de Chréa *[station de ski de l'Atlas, près de Blida, à 50 km d'Alger]*. Il permit l'ouverture d'une deuxième classe. Rachel eut alors les concours bénévoles de deux monitrices algériennes d'enseignement ménager. Des « équipes volantes » de petites filles qui ne pouvaient trouver place dans les deux classes permanentes reçurent à l'intérieur des cours, le même enseignement diffusé par des étudiantes et secondées par les meilleures élèves des classes régulières.

A l'exemple de leurs fillettes, les mères qui avaient délaissé la quenouille et le métier à tisser du bled, s'initiaient aux points de couture et de tricot. Mais les garçons non scolarisés étaient terriblement jaloux. Ils faisaient la guerre aux filles durant les heures de classe. Il fallait à tous prix s'occuper d'eux.

En 1954, un Centre de garçons de 9 à 14 ans fut ouvert dans une baraque d'emprunt, et Simone C…. [2] eut vite fait de dompter ces jeunes fauves. Deux étudiants de l'Institut d'Etudes Islamiques assurèrent les cours d'arabe. Nous les retrouvons, l'un et l'autre, aujourd'hui *[1963]* au Cabinet ministériel de l'Education Nationale à Alger.[3]

Les jeunes gens, les hommes, nous pressaient afin de recevoir, eux aussi, les rudiments de français nécessaires au métier. Pour ces cours du soir, encore, les volontaires ne firent pas défaut. Ces cours fonctionnèrent régulièrement tous les soirs à la lueur des lampes à pétrole et les samedis après-midi

Ces Centres d'Education de base furent dès 1951 régis par le Comité d'une association loi de 1901 dite « Entraide Populaire Familiale ». Cette reconnaissance juridique nous permit de recevoir des subventions tant publiques que privées. Malgré l'aide substantielle du « Service des Mouvements de Jeunesse et d'Education Populaire », et du service d'entraide de l'UNESCO, il n'était pas question de rémunérer les moniteurs et monitrices. C'est seulement à partir de la fondation du Service des Centres Sociaux en 1955 que des traitements furent assurés à tous ceux qui acceptèrent de passer à la Fonction publique.

Lorsque la caisse était vide et qu'il fallait, d'urgence, alimenter nos Centres d'éducation de base en matériel, je brossais rapidement quelques toiles et les mettais en loterie [4]

La permanence, le sérieux de l'enseignement furent garantis grâce à la présence d'éducatrices et d'éducateurs envoyée, au début de chaque année scolaire, par le S.C.I. Ces derniers surent parfaitement coordonner l'action des Volontaires et créer, avec les hommes du Comité de quartier, un exceptionnel esprit d'équipe.

---

[1] Rachel Jacquet est décédée à 34 ans, le 3 septembre 1955, à l'hôpital de Genève, après une courte maladie contractée au bidonville *(Note de Marie-Renée)*. ***(Sur cette mort tragique, voir en lère partie à partir de la page 66)***

[2] Simone C… *[Chaumet-Tanner]* avait assuré bénévolement, dans des conditions particulièrement difficiles, une classe de garçons et d'adultes dans un village de Grande Kabylie. Avec son mari, ils avaient créé en 1957 une école privée de garçons sur les hauteurs de Bouzaréah. Ils furent enlevés par des éléments incontrôlés » en mai 1962. On ne les a jamais revus. *(Note de Marie-Renée)*

[3] *Sans doute s'agit-il de* ***Abdelhamid Charikhi*** *et de* ***Mahmoud Messaoudi.***

[4] cf deux photos des toiles peintes en 1954 (Note de Marie-Renée).

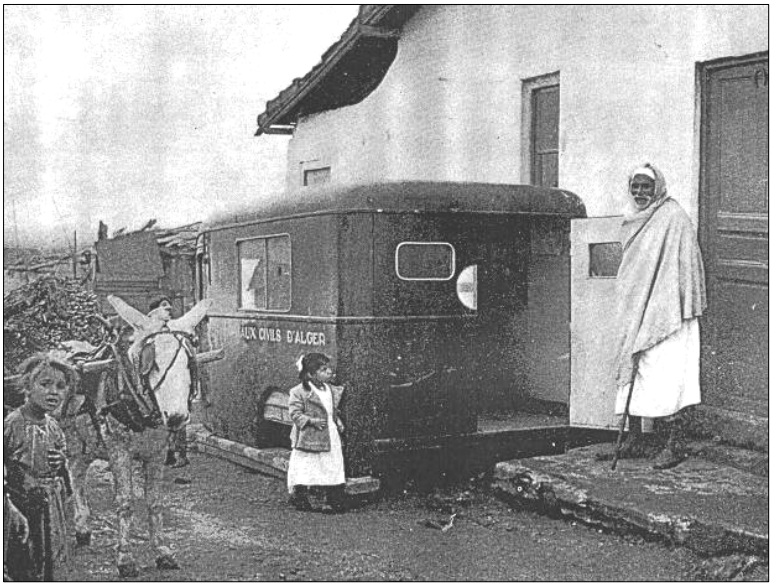




[Illustrations du Mémoire]

[Le secrétariat social]

Au printemps 1951, une permanence sociale fut installée dans la carcasse d'une ancienne ambulance de la Ville d'Alger achetée à la ferraille par le Comité de Quartier. Certains étudiants de la Faculté de droit d'Alger y apportèrent leur concours et m'aidèrent dans le travail fastidieux de correspondance, de démarches près des administrations, pour l'établissement des états-civils, la mise à jour des dossiers d'Assurances sociales, d'Allocations familiales, etc. Dans ce bureau improvisé, fraîchement repeint en bleu et rose, des séances assez pittoresques eurent lieu, telles ces prises de photos en séries pour les cartes d'identité. Nous exigions un minimum d'effort personnel de la part des bénéficiaires. Nous avions impitoyablement écarté toute distribution, remettant dons en vivres et vêtements qui nous étaient faits à des organismes d'assistance.



Entre un vieillard et un enfant intrigué, voici le secrétariat du Service social, installé dans une carcasse d'ambulance.

[Les chantiers du Service Civil International (S.C.I.)]

Les dons en argent que nous recevions étaient assez nombreux durant ces premières années. Ils contribuaient à alimenter les chantiers « pelle et pioche » du S.C.I., qui se succédèrent durant les années 1951, 52 et 53.

Le premier chantier entreprit la réfection du gourbi qui servait de dispensaire. Puis ce fut l'installation du baraquement en tôle ondulée qui devint le premier centre d'éducation de base des filles. Ce furent ensuite les chantiers « escaliers » en 1953, qui rendirent praticables les ruelles glissantes desservant les secteurs d »habitat les plus pauvres.

Au cours de l'été 1954 les Volontaires internationaux entreprirent la réfection des gourbis des vieillards, des femmes seules ou abandonnées, chargées d'enfants. A la fin de l'année 1954 la construction d'une seconde baraque permit l'installation du Centre d'éducation de base garçons, et des cours d'adultes.

Les Volontaires habitaient sous la tente durant toute la durée des chantiers. Les contacts fraternels qui s'établissaient avec les hommes du bidonville, l'exemple d'un travail dur, exécuté dans des conditions pénibles, incita très certainement ces derniers à se grouper et à prendre eux-mêmes en charge les problèmes d'urbanisation et les problèmes sociaux du bidonville. Cette contagion d'entraide fut à l'origine du Comité de Quartier.

[Le Comité de défense du quartier (1954 – 1957)]

Prenant l'exemple des tentatives qui avaient pris jour dans divers quartiers d'Alger, quelques hommes de Boubsila se groupèrent dans le but d'améliorer leurs conditions d'habitat. Ils voulaient aussi être les porte-parole des habitants près de la Municipalité qui, très délibérément, laissait le bidonville dans le plus grand abandon.

Ce comité fut fondé en décembre 1954 après de nombreuses vicissitudes. Basé sur une association déclarée loi de 1901, son bureau était composé des éléments les plus représentatifs de la population. L'un de ses membres, le Secrétaire, savait lire et écrire. Il était chargé de rédiger les diverses pétitions, les procès-verbaux de séances, etc. Nous ne lui ménagions pas notre aide et, bien souvent l'action du Comité de Quartier se confondit avec celle du Secrétariat social. Son action ne fut pas sans importance. Je ne citerai que les interventions les plus marquantes :

- Démarche près de la Direction Départementale de l'Urbanisme afin d'éclaircir la situation juridique du quartier. Les habitants d'un bidonville craignent toujours, et à juste titre, l'expulsion.
- Pétitions multiples à la Mairie d'Hussein-Dey avec rapports à l'appui, notant l'état lamentable de la voirie, l'absence d'égouts, d'électricité, de boites à lettres, et même, chose curieuse à une époque où commençait la révolution algérienne, l'absence d'un Poste de police !
- Interventions auprès des écoles proches du quartier afin d'obtenir des places pour les enfants aux rentrées scolaires.
- Rapport aux services de police pour la fermeture des « maisons honnêtes » (maisons de prostitution)
- Prise de contact avec la Direction de la Compagnie Immobilière Algérienne qui allait entreprendre d'importantes constructions à proximité du bidonville, afin que priorité soit donnée, à l'ouverture des nouvelles habitations, aux familles de Boubsila justifiant des revenus réguliers et suffisants.

Ne se contentant pas d'une action purement revendicatrice, le Comité de Quartier entreprit l'assainissement du quartier, l'identification des rues, des ruelles et des gourbis. J'ai retrouvé, en 1963, les noms des rues et les anciens numéros de gourbis. Les numéros de plus de 50 centimètres peints en 1958 par les services de l'Armée ont été effacés à la libération.

Les membres du Comité de Quartier furent tous arrêtés en 1956. Son action fut dès lors interrompue.

[L'enquête demandée par Germaine Tillion et la création du Centre social]

Le 1er novembre 1954 est le début sanglant des « événements » d'Algérie. Après des élections générales en janvier 1955, le nouveau Président du Conseil, Pierre Mendès-France, nomme un nouveau Gouverneur Général de l'Algérie, Jacques Soustelle.

Aussitôt en poste à Alger, cet ancien ethnologue spécialiste de l'Amérique précolombienne s'entoure de plusieurs personnalités pour élaborer une nouvelle politique dite « d'intégration », afin de tenter d'enrayer le cycle de la violence par un véritable développement économique et social des populations musulmanes.

Il fait appel en particulier à ***Germaine Tillion,*** *qui a d'abord une expérience profonde de l'Algérie, depuis sa mission d'ethnologue dans les Aurès entre 1934 et 1940. Mais elle est aussi une résistante de la première heure, dès 1940, et une ancienne déportée à Ravensbrück.*

Elle est officiellement chargée d'élaborer des propositions concrètes en faveur des zones les plus défavorisées.

A ce titre, elle rend visite à Marie-Renée à Boubsila.

Les réalisations éducatives qui se développaient à Boubsila depuis 1950 furent remarquées par Madame **Germaine Tillion** lors de l'enquête sociale qu'elle me demanda en 1955.

Nos moyens étaient pauvres et l'action bénévole ne peut durer qu'un temps. Mme **Germaine Tillion** était, depuis de longues années, préoccupée par le problème de la non-scolarisation en Algérie de plus d'un million d'enfants. Il fallait un plan hardi de pré scolarisation donnant aux plus intelligents la possibilité d'accéder à l'école primaire. Il fallait, en même temps, mener une action éducative concertée sur tous les membres d'une même cellule familiale et essayer d'adapter au monde moderne les collectivités sous développées.

Une enquête sociale exhaustive est donc menée au sein du bidonville, puis un rapport officiel est élaboré et rédigé - mais non signé - par Marie-Renée. L'épouse du Gouverneur Général, ***Georgette Soustelle,*** *elle-même ethnologue, écrit une préface à cette étude*

(Voir cette préface en 3ème partie « Témoins et témoignages », page 284.)

Marie-Renée précise alors :

L'idée d'un Centre social regroupant sur un même secteur géographique une équipe d'éducateurs était née. L'arrêté du 27 octobre 1955 lui donna un cadre juridique. Une ordonnance ultérieure du 20 août 1958 précisa la mission des Centres Sociaux éducatifs en matière de pré scolarisation. Le Service des Centres sociaux fut rattaché au Ministère de l'Education Nationale.

Boubsila fut le terrain d'expérimentation du premier Centre social. J'acceptai d'en être la cheville ouvrière tout en déclinant les responsabilités de direction qu'il était normal de confier à un algérien.

Avec une équipe de 8 éducateurs, dont quelques anciens des années 1950-55, auxquels se joignirent des fonctionnaires détachés de divers ministères, l'essor des activités éducatives fut prodigieux.

Un dispensaire, un Secrétariat social, deux clases de préformation, filles et garçons, des coopératives de production de matériel de ménage, fonctionnèrent dans des locaux préfabriqués clairs et spacieux. Un groupe électrogène fournit le courant électrique.

[Les activités médico-sociales]

Le dispensaire fondé en 1950 vit s'accroître considérablement sa clientèle avec l'augmentation des consultations médicales et du personnel soignant.

Des conventions passées avec les Caisses de Sécurité Sociale et l'Association « Entraide Populaire » qui fit office de société mutualiste permirent de recevoir directement les remboursements des frais médicaux et pharmaceutiques et en même temps de faire l'avance des médicaments aux malades. Le Service des Centres Sociaux, organisme public n'aurait pu être signataire des conventions de ce type. L'accent fut mis sur l'éducation sanitaire. Une population analphabète et pauvre a certes besoin de soins s'il n'y a pas dans le secteur d'équipement médical, mais elle a aussi un besoin impérieux d'éducation pour la prévention des maladies dont la cause vient souvent de l'ignorance des lois de l'hygiène la plus élémentaire.

Une création originale, due à Mme **Germaine Tillion,** fut la société de secours mutuel médicale et pharmaceutique. L'arrêté du 27 janvier 1956 en son article 3 établit les modalités de collaboration du Centre social Educatif et de la mutuelle. Cette institution mutualiste palliait en partie à l'inadaptation de l'institution métropolitaine de Sécurité Sociale à l'Algérie.

Nos bidonvillois, jusqu'à l'ouverture de notre secrétariat social en 1954, n'en bénéficiaient pas, par ignorance : les démarches, en effet, reviennent à l'intéressé […] Comment un analphabète pourrait-il le faire si personne ne lui vient en aide ? Une personne cultivée, nous le savons tous par expérience, a bien de la peine à se reconnaître dans le détail compliqué des démarches à accomplir, des formalités à remplir avant d'être remboursée de frais parfois onéreux. Les mêmes difficultés se présentaient quand il s'agissait de bénéficier des Allocations familiales.

Grâce à cette mutuelle les familles économiquement faibles purent faire face aux soins onéreux qu'entraîne la maladie, et garder leur dignité en évitant d'avoir recours à l'assistance médicale gratuite. La gestion de la mutuelle par les intéressés fut réalisée progressivement avec l'aide des éducateurs du Centre social.

Le Secrétariat social fut assuré par mes soins. Des permanences régulières où chacun venait exposer en toute confiance ses problèmes furent comme le passé, complétés par des visites domiciliaires qui gardèrent toujours un caractère amical. Ma clientèle d'analphabètes n'avait pas le droit de demeurer passive en face des multiples démarches que nécessite le moindre cas social. J'exigeais de celui qui sollicitait mes services qu'il apprît à signer les formalités administratives. Les cours d'adultes du Centre éducatif leur offraient la possibilité d'une initiation à l'écriture. Du même coup les écrivains publics des guichets des Postes et de toutes les administrations perdirent une partie de leur clientèle.

[Les classes d'éducation de base]

En 1957, 300 élèves furent répartis en divers groupes selon leur niveau scolaire : classes d'analphabètes, classes de « rattrapage » d'enfants de 8 à 10 ans ayant été plus ou moins scolarisés. A la rentrée scolaire 1958, 30 % environ des effectifs de cette dernière catégorie purent entrer dans les classes primaires nouvellement fondées dans les cités de recasement proches du bidonville.

[Les ateliers de préformation professionnelle]

« Les Centres Sociaux Educatifs (C.S.E.) [1] n'ont pas la vocation à la formation professionnelle en vue d'un emploi dans l'industrie ou l'agriculture. Cette mission est assurée par différents services publics ou par des organismes privés.

[1] ***Nelly Forget*** *a écrit en 1992 dans la revue Persée « Matériaux pour l'histoire de notre temps » une étude très complète sur le Service des Centres Sociaux en Algérie* ***(voir en bibliographie page 301)***

Les C.S.E. ont pour vocation d'assurer aux adolescents une préformation générale et une préformation professionnelle. Il s'agit d'une initiation au travail manuel préparant les jeunes à entrer dans les Centres de Formation Professionnels d'Adultes et pour ceux qui ne peuvent y trouver place, à leur faciliter l'accès à certains postes où ils se formeront ensuite « sur le tas. »

De 1956 à 1962, les ateliers de bois, de fer, d'électricité reçurent chaque année des équipes de 90 jeunes gens. Le Centre de Formation Professionnelle pour Adultes *[F.P.A.]* de « Beaulieu », proche de Boubsila, ouvrit sept nouvelles sections de maçonnerie et prit un fort contingent de garçons du Centre.

Une coopérative de fabrication de matériel de ménage usuel fut fondée en 1958. Elle fut gérée par les élèves inscrits aux stages de préformation et stimula leur activité. J'ai retrouvé dans quelques intérieurs des tables, des sièges, des canapés-lits, etc. fabriqués dans les ateliers et vendus par la Coopérative. Le prix de vente m'est apparu correspondre au 1/3 des prix du marché. Ces coopératives se sont multipliées dans tous les C.S.E.: elles ont connu dans les centres ruraux une vitalité étonnante malgré l'état de guerre. Une « Association pour le développement des Coopératives d'éducation de base en Algérie » annexée à la Direction des C.S.E. facilita leur essor.

Parallèlement aux ateliers de préformation professionnelle pour adolescents, des cours de couture, d'enseignement ménager furent prodigués aux fillettes. Quelques-unes d'entre elles préparèrent un monitorat d'Aides familiales à l'intérieur des gourbis. Quant aux jeunes mères désirant s'initier à l'enseignement de la puériculture, de la couture, un Foyer fut ouvert. Ainsi, tous les membres des familles purent trouver au Centre Social des possibilités de formation.

Le Centre social connut une telle affluence de jeunes et d'adultes au cours des années 1956 et 57 qu'il fallut doubler l'équipe d'éducateurs et agrandir les locaux. C'est alors (avril 1957) que je reçus mon arrêté d'expulsion signé du Colonel Godart *[sic]* [1]. Je dus quitter l'Algérie, mais le Centre Social put continuer ses activités malgré les tracasseries de l'armée-policière.

Au moment du rush O.A.S. (mars-juillet 1962) la traversée de la ville d'Hussein-Dey, inévitable pour rejoindre Boubsila, était très dangereuse *[pour les musulmans].* Toutefois, au péril de leur vie, le Directeur du Centre et quelques moniteurs algériens poursuivirent leur mission. En avril 1962 le Directeur ouvrit les locaux scolaires du Centre aux lycéens de Maison-Carrée qui ne pouvaient plus se rendre à leurs institutions d'Alger. Parmi les professeurs qui donnèrent alors leur concours, j'ai relevé le nom de Madame Maurice Audin [2].

A la fin du mois de juin le collège improvisé dut se transférer dans d'autres locaux pour laisser la place à un hôpital de l'A.L.N., qui fonctionna jusqu'à la fin de septembre 1962. Depuis lors, les locaux du Centre social sont à la disposition de la Commission locale du F.L.N. Elle y a installé ses bureaux, ses salles de réunion, son centre de ravitaillement pour les familles éprouvées par la guerre et pour les nécessiteux.

Des classes coraniques fonctionnent également mais les membres de la Commission locale du F.L.N. n'en sont pas satisfaits. *« Il nous faut de vraies écoles »* m'ont-ils dit. Ils m'ont demandé de faire des démarches près du Service central pour la réouverture du Centre social.

J'ai porté leur requête au nouveau directeur du Service de l'Education Populaire, section du Ministère de la Jeunesse. Le 15 mars 1963 le « Centre Educatif Populaire » (ex Centre social) a

[1] Le Colonel de parachutistes Yves Godard (1911-1975) est au moment de la « Bataille d'Alger » de janvier à juin 1957 l'un des adjoints du Général Massu, et, à ce titre, est investi par le Gouvernement français des pouvoirs civils et militaires dans le secteur. Il participe ensuite au putsch des Généraux d'avril 1961, puis entre dans la clandestinité de l'O.A.S. auprès du Général Salan jusqu'en juin 1962. Condamné à mort par contumace, il est amnistié en 1968, et termine sa vie en Belgique.

Sur les circonstances de l'expulsion, voir en 3ème partie le témoignage de Marie-Thérèse Brau, page 224.

[2] Josette Audin, veuve du Professeur Maurice Audin, militant communiste anticolonialiste, qui a disparu en juin 1957, alors qu'il était interrogé par les parachutistes pendant la bataille d'Alger.

repris ses activités avec un responsable algérien et une équipe d'instructeurs dynamiques. Trois cents jeunes garçons et fillettes ont envahi les classes d'éducation de base et les ateliers de préformation professionnelle.

L'effort des pionniers de 1950 n'aura pas été vain.[1]





Autres photos non légendées parues dans le Mémoire









[1] *Cette petite phrase, qui clôt en réalité le bilan de l'action de Marie-Renée de 1950-1957 à Boubsila, semble résonner ici comme un « au revoir » après mission accomplie…*

Afin de compléter son Mémoire sur la période de 1958 à 1963, Marie-Renée, entre deux affectations au Maroc, a séjourné quelques mois en Algérie, dont elle a rapporté les pages qui suivent.

Mais, malgré l'accueil inoubliable qu'elle reçut, et le secret espoir qu'elle avait peut-être de reprendre une fonction au sein des nouveaux services sociaux algériens, elle retournera finalement travailler au Maroc.

[Boubsila après le départ de Marie-Renée de 1958 à 1953]

J'ai signalé l'abandon dans lequel les édiles locaux maintenaient volontairement la population de Boubsila. Cette dernière ne connaissait de la Municipalité que les interventions à caractère vexatoire. La présence à partir des élections de 1953 d'un représentant du quartier au Conseil municipal était pourtant sa reconnaissance officielle, mais ce n'était qu'un élu du 2ème collège, institution dérisoire d'un régime colonial. Le Comité de Défense du quartier aurait pu être un trait d'union entre la population et l'Administration, mais ses revendications légitimes furent systématiquement écartées.

Boubsila était donc en 1950 comme en 1958 un secteur sous administré. La mise en place, à la fin de 1956, des « Sections Administratives Urbaines » (S.A.U.) pallierait-elle à cette carence ?

[La Section Administrative Urbaine (S.A.U.) d'Hussein-Dey et le Capitaine L.]

Les S.A.U. ont, à cette date, un double objectif :

- auprès des municipalités, elles sont le relais de secteurs sous-administrés, et organisent l'assistance (distribution de vivres), l'aide médico-sociale, les chantiers de chômage, etc.

- auprès des populations, elles règlent certains conflits, font appliquer la réglementation en vigueur, et en particulier l'application des arrêtés préfectoraux interdisant le séjour dans le périmètre du Grand Alger de toute personne ne justifiant pas d'un domicile et d'un emploi. Elles ont donc un rôle coercitif qui nécessite un contrôle constant des populations.

Jusqu'à mon départ fin 1957, l'action de la S.A.U. d'Hussein-Dey ne s'était pas encore manifestée à Boubsila. Le secteur qu'elle prétendait administrer recouvrait toutes les cités à population musulmane de la commune, soit 80.000 personnes. […]

C'est en cette fin d'année 1958 que se révèle agissante auprès de la population de Boubsila la présence de l'état-major de la S.A.U. d'un nouveau chef, le Capitaine L. C'est un européen intelligent, qui a des qualités de direction et d'administration, et qui parle parfaitement la langue arabe. Il est persuadé qu'il aura très vite en mains le secteur ? Bien qu'il prétende connaître à fond le milieu musulman dans lequel il a toujours vécu, il ignore l'aspect profond de sa personnalité. Un notable de Boubsila me dit :

- Nous faisions semblant de faire tout ce qu'il nous disait, mais nous n'en faisions qu'à notre idée, et notre organisation à nous ne faisait que se renforcer. Il ne s'en est jamais rendu compte. C'était pourtant un malin, un rusé, parlant l'arabe aussi bien que nous, mais nous avons été plus forts que lui.

Pour réaliser la tâche qu'il s'est assignée auprès de la population de Boubsila, le chef de la S.A.U. veut des responsables choisis au sein même du bidonville. Il s'est fait un allié du tenancier du café de la rue Haute. Il le met à la tête de 11 chefs d'îlots qu'il désigne d'office. Le Capitaine L. entreprend avec eux et des militaires le recensement du quartier : tous les gourbis sont identifiés, avec des lettres peintes en rouge sur toutes les portes, et chaque famille est soigneusement fichée. Tous ceux qui habitent sous un même toit sont inscrits sur la fiche familiale, et les suspects sont orientés ers les services de police. A chaque moment, de jour comme de nuit, le chef de famille doit justifier la présence des personnes qu'il héberge. Les meilleurs contrôleurs sont souvent dupes, les terrasses étant très propices aux évasions.

Le notable me précise :

- Quand un contrôle commençait, nos guetteurs avertissaient immédiatement : c'était un jeu de cache-cache. Jusqu'à ce que le Capitaine fasse installer l'électricité, c'était très difficile pour les soldats de nous attraper »

Les chefs d'îlots ont des pouvoirs de plus en plus étendus. C'est à eux qu'il revient de prendre les inscriptions aux chantiers de chômage, aux distributions de vivres, etc. En retour, ils doivent bien entendu « donner du renseignement. » Ils sont mis à rude épreuve car ils sont épiés par les services de police de l'armée française et par l'Organisation Politico-administrative du F.L.N. Cette dernière a ses chefs elle aussi, plus forts que ceux du Capitaine, et ils veillent.

Ces chefs des îlots étaient fréquemment à la solde des deux camps, mais, d'après ce qui m'a été rapport » par les gens de Boubsila, aucun d'eux n'a trahi ses frères, si ce n'est leur responsable.

- « Il nous faisait payer cher n'importe quelle démarche près de la S.A.U., nous forçait à acheter le journal des militaires (l'hebdomadaire « Le Bled »), dénonçait les frères, alors nous lui avons fait la peau. »

Ce « biyâa » (vendeur de frères) fut tué par une rafale de mitraillette devant son café, en décembre 1961. La loi du talion « al-qis'âs » en temps de guerre est inexorable.

Il serait injuste de passer sous silence l'aspect constructif de l'œuvre de la S.A.U. à Boubsila dans les années 1958 à 1962. Alors que la Municipalité s'était toujours refusée à tout aménagement du quartier, le Capitaine de la S.A.U. fit pression sur les édiles locaux et profita des circonstances favorables (l'aménagement de la cité voisine « La Montagne ») pour faire prolonger les conduites d'eau, d'égouts, les lignes électriques, les routes ce cette cité jusqu'à Boubsila. Les plans d'urbanisation, l'hygiène la plus élémentaire rendaient nécessaires cet aménagement de Boubsila, par suite de sa proximité à un vaste ensemble nouvellement construit. Je noterai le caractère autoritaire avec lequel ces équipements techniques collectifs furent installés à Boubsila :

- la voirie : il restait un court réseau de routes à faire pour desservir l'ensemble des habitations du quartier. A l'instigation de la S.A.U. en 1959, les Services des Ponts et Chaussées en assurèrent l'exécution. La rue Basse fut élargie et goudronnée ainsi qu'une route transversale. Quant aux quatre ruelles aux pentes glissantes qui furent l'objet d'un chantier du Service Civil International en 1953, deux d'entre elles furent aménagées en escaliers de ciment armé, et deux autres restent à faire. Mis à part un îlot à proximité de la cité La Montagne, l'ensemble de l'agglomération a désormais des routes goudronnées qui permettent aux voitures d'accéder à n'importe quel immeuble. Il n'y a plus ni boue l'hiver, ni poussière l'été. Bien que la viabilité du lotissement n'ait jamais été établie, il est le seul bidonville d'Hussein-Dey à bénéficier d'un réseau routier qui n'a rien coûté à ses habitants.

- L'électricité : pour assurer le prolongement des lignes de Maison-Carrée jusqu'à la Cité La Montagne, il fallait qu'elles passent par Boubsila. Pour des raisons de contrôle militaire la S.A.U. fit effectuer par les soins de la Société Electricité et Gaz d'Algérie (E.G.A.) l'électrification sommaire des rues de Boubsila. Toutefois, les pylônes n'étant pas installés, aucun branchement individuel ne fut fait, sinon ceux des deux boulangeries de la rue Haute. […] L'électrification des maisons reste donc à régler.

- L'eau : Le branchement initial avait été opéré par le service des eaux de la Ville d'Hussein-Dey en 1951 à partir des conduites du cimetière musulman. Deux bornes fontaines furent alors posées. L'installation du service d'eau a été effectuée toujours sous la pression de la S.A.U. Le service municipal m'a donné le chiffre de 200 concessionnaires d'eau à Boubsila au 1er février 1963 […] L'écart est grand entre les 200 concessionnaires déclarés et les très nombreux postes d'eau installés dans les logements. L'écart s'explique aisément, car certains propriétaires ont opéré des branchements clandestins sur une conduite directe d'amenée d'eau, d'autres ont raccordé leur immeuble au branchement d'un voisin. Cela simplifie les relevés des compteurs pour les agents du Service des eaux, mais cela coûte cher à la collectivité ! […] Mais cela laisse à penser que bon nombre des habitants de Boubsila pourront de longs mois encore se laver à bon compte !

- Les égouts : le réseau complet d'égouts a té posé en même temps que les conduites d'eau. Les pentes du terrain ont grandement facilité le travail. Il a suffi de raccorder les conduites des rues de Boubsila au collecteur de la Cité La Montagne. Après avoir traversé le Gué de Constantine, il débouche dans l'oued Harrach situé à 300 mètres de cette rue. Le travail paraît avoir été fait sommairement, car la plupart de buses n'ont pas été enterrées. Elles affleurent au sol et quelques unes sont déjà brisées. J'ai constaté le mauvais état des égouts dans l'îlot où habitent les émigrés nouvellement arrivés. Partout ailleurs la population parait avoir le souci de leur entretien. La participation au financement de ces travaux a été fort empirique si je me rapporte à ce qui m' a été dit à ce sujet au cours de mes visites à domicile : « Les buses posées, un employé entrait dans les maisons. Il demandait 500 F pour la percée de la conduite. Il attendait qu'on lui remette cette somme avant de faire le travail, et ensuite, il faisait payer au mètre les travaux de raccordement. Il n'y avait pas à discuter. »

De ces diverses opérations à caractère autoritaire résulte au moins un grand bien pour la collectivité. Désormais l'eau coule abondamment dans les maisons et les cours, les rues sont propres et éclairées les longs soirs d'hiver. Il n'y a plus de rigoles et de cloaques pestilentiels, sources de toutes les infections. Boubsila obtiendra-t-il un jour une viabilité légale ? Peu importe. Le bidonville a reçu sans beaucoup de frais un équipement technique qui réjouit ses habitants et surtout les propriétaires. C'est parmi tous les bidonvilles d'Hussein-Dey le seul qui ait bénéficié d'aménagements collectifs durant la période de la guerre.

L'ingénieur chef du Service de l'Urbanisme de la Ville d'Alger m'a dit en février 1963 que l'urbanisation d'un bidonville, tel Boubsila, par les Services Publics sous la pression de la S.A.U. était un cas tout à fait exceptionnel. Les S.A.U., habituellement, n'entreprenaient que des aménagements réalisés par les chantiers de chômage.

Dans leur ensemble, il apparaît que les S.A.U. furent d'abord les agents de l'action psychologique. Elles auront été aussi un service d'assistance au bénéfice des éclopés sociaux. Mais les vrais administrateurs des collectivités algériennes à Boubsila, comme ailleurs, auront été entre les années 1958 et 1962 les responsables de l'Organisation Politico – administrative (O.P.A.) du F.L.N.

[L'Organisation Politico - Administrative du F.L.N. (O.P.A.)]

L'action de l'O.P.A. commencée dès le début de la Révolution fut discrète durant les premières années de la guerre par suite de la pression très forte de l'Armée et de la police françaises. Elle se révéla à partir du 11 décembre 1960, date du voyage en Algérie du Général de Gaulle (9-13 décembre). Les mots d'ordre de l'O.P.A. furent suivis par l'ensemble de la population musulmane d'Alger. Le fait est typique : les chefs des S.A.U. avaient enrôlé des hommes pour manifester et crier « Algérie algérienne » à la suite du Général. Ces hommes, suivis de masses importantes de manifestants, brandirent des drapeaux algériens pour la première fois et crièrent « Algérie musulmane ». A partir de cette date, le peuple algérien qui avait adhéré dans sa presque totalité à l'idée d'indépendance, prit conscience de sa force. L'O.P.A. conduisit les événements au cours des mois qui suivirent.

Des historiens ont déjà relaté les détails des années décisives 1961-1962. Je me limiterai ici à rapporter ce qui m'a été conté par mes amis de l'O.P.A. à Boubsila […]

Voici ce que me rapporte un manœuvre, chef de la cellule depuis 1961 et jusqu'à ce jour :

- Je suis responsable de 8 hommes. Comme ils sont sans travail, ils ne paient pas la cotisation que demande le Mouvement. Elle est beaucoup trop élevée pour les ouvriers, 1000 F par mois. A Boubsila, il y en a peu qui la paient. Nous n'avons travaillé avec enthousiasme qu'au moment de la l'O.A.S.. Quand il y a eu des blessés sur le port (attentat O.A.S. contre les dockers du 2 mai 1962), j'ai fait moi-même le ramassage des matelas et des couvertures que le Mouvement demandait pour nos hôpitaux. C'était extraordinaire : les plus pauvres donnaient tout ce qu'ils avaient. A ce moment-là, il n'y avait pas de profiteurs. Nous avons organisé les élections du 1er juillet, tenu la garde de jour et de nuit, assuré la distribution du ravitaillement (venant en majeure partie du Secours Catholique International), fait nous-même l'enlèvement des ordures. On aurait

voulu détruire les gourbis quand nos chefs nous l'ont demandé, mais les propriétaires ne nous ont pas laissé faire, ils ont été soutenus par des « fasdiyns » (corrompus) de la « daîra » (arrondissement).

Je me fais expliquer qui sont ces « fasdiyns » :

- Ce sont des compagnons du 19 mars, « as'hab 19 mars », ceux qui sont venus des frontières, qui se sont fait établir ailleurs des « baiân » (titres de résistance). Ils ont tout gâché. Aujourd'hui ce sont eux qui commandent à la daîra. Parce qu'ils portent des cols et des cravates et qu'ils ont pris les bons postes dans l'administration, ils nous regardent de haut, et nos rapports, tout ce qu'on leur dit, ils n'en tiennent pas compte. Les gars de la base, comme moi, nous sommes écœurés. Il faudrait faire une autre révolution, celle du peuple, la vraie.

Et il me cite des exemples multiples illustrant les hauts faits de ces profiteurs.

Je suis allée plusieurs fois au cours de mon séjour de janvier à avril 1963 à la Commission locale de la Cité « La Montagne. » Ces hommes, élus par les militants, paraissent en effet désabusés. Ils sont pour la plupart des ouvriers. Leur malaise vient de leurs relations avec les responsables des échelons supérieurs. Je me suis rendu compte aussi qu'il existait au sein de la Commission le même conflit que dans beaucoup de familles : un conflit de générations. Les « jeunes » ont des vues différentes des « anciens.» Je les interroge sur l'éventualité d'une réouverture du Centre social de Boubsila dans les locaux duquel fonctionnent des écoles coraniques :

- Ces t'alabs *[enseignants du Coran]*[1], il faut les renvoyer. Nous n'avons que faire de leur maraboutisme. Il nous faut de vraies écoles où les enfants apprendront l'arabe et le français.

Et lorsque je les questionne sur l'action qu'ils poursuivent dans le Mouvement :

- Nous laissons les inscriptions aux chantiers de chômage, les distributions de vivres aux vieux de la Commission. Ça ne nous intéresse pas. Nous pensons d'abord à notre formation politique. Plus tard, nous mènerons l'action.

Les anciens me confient :

- Les jeunes veulent tout casser. Ils n'ont ni morale ni religion. Leur révolution, c'est de servir leurs amis et se remplir les poches. Ils ne s'occupent pas des intérêts du quartier.

Et l'un d'eux de conclure :

- Quand un aveugle ouvre les yeux et voit la lumière, il garde longtemps son pas d'aveugle.

Un autre poursuit :

- On ne guérit pas en quelques mois d'une maladie qui a duré 130 ans [2]… […]

Malgré les injustices dont les plus humbles font les frais, malgré les dissensions entre « jeunes » et « vieux », les militants de Boubsila poursuivent leur tâche, qu'ils veulent constructive.

28 mars 1963 : les jeunes de la Commission locale ont fait rouvrir le Centre social de Boubsila. Les t'alab-s ont laissé place aux instructeurs, tous algériens, qui enseignent avec ardeur le

[1] *Le mot « taliban », désignant de nos jours les islamistes d'Afghanistan, dérive de la même racine (étudiant, lettré, en religion).*

[2] *A comparer à la phrase célèbre du psychiatre Frantz Fanon : « Comment guérir le colonisé de son aliénation ? »*

français et l'arabe. Les anciens s'occupent du quartier et préparent la visite dans le secteur de M. Ben Bella et du général X.[1]

Boubsila fait sa toilette : les cinq monuments où flottent les drapeaux blanc et vert sont fleuris. Les jeunes scouts, filles et garçons, répètent leurs chants et réajustent leurs uniformes.

Boubsila est en liesse et oublie sa contre-révolution. Tous les habitants témoigneront de leur attachement au jeune chef de l'Algérie nouvelle et crieront leur engagement à servir le Pays.

[Les retrouvailles de 1963]

Personnellement, de janvier à avril 1963, j'ai été l'objet de beaucoup d'égards de la part des Algériens, et cela, dans les quartiers où j'étais absolument inconnue. Ainsi des hommes se lèvent dans l'autobus pour me laisser leur place. Dans l'un de mes déplacements, un employé des transports algériens interpelle un jeune musulman qui reste assis alors que je suis près de lui, debout :

- Tu ne pourrais pas te lever !

et le garçon de me dire gentiment :

- Excusez-moi, je ne vous avais pas vue.

Dans les rues des cités, un sourire, un mot à un enfant suffisent pour que le père me convie à entrer. Des enfants très jeunes me tendent spontanément la main. Certains, qui ignorent le français, bredouillent *:*

- Bonjour Monsieur…

Son retour, six ans après son expulsion, dans son cher bidonville de Boubsila fait écrire à Marie-Renée quelques pages vivantes et émues qu'elle intitule elle-même « Retrouvailles ».

« Vous ne reconnaîtriez plus Boubsila », me dit l'amie qui me conduit en voiture un matin ensoleillé de janvier 1963. Sitôt la bifurcation à droite de la route du Gué de Constantine, d'un coup de volant, nous arrivons à la hauteur des premières maisons de Boubsila. Je n'ai pas réalisé que la belle route goudronnée était le chemin impraticable les jours pluvieux de l'hiver, avant 1957. Où sont les carrioles et poussettes à bras, les ânes et mulets de 1955 ? La route est sillonnée de voitures automobiles, de taxis, de motos et vélomoteurs. Quant aux bidonvilles qu'il fallait alors traverser pour aboutir à Boubsila, ils ont complètement disparu et ils ont fait place à de nouvelles cités.

Mon amie me laisse. A peine descendue de voiture, quelques « anciens », assis devant leurs portes, se lèvent, me baisent les mains, des femmes âgées accourent et m'embrassent, les jeunes femmes entrebâillent leurs portes et m'appellent, une nuée d'enfants me cerne et ne me quittera plus jusqu'au soir. L'escorte improvisée me conduit au mât porte drapeau situé au point le plus haut de la rue Haute. J'en ai compté cinq à Boubsila. Ils ont été édifiés pour les fêtes de l'Indépendance. Les enfants crient en frappant des mains :

- Yayia istiqlal eldjezaïr ! *[Vive l'Algérie indépendante !]* Et *Yayia Ben Bella !*

En quelques minutes, tout Boubsila saura que je suis de retour.

[1] *Sans doute s'agit-il du Colonel Houari Boumediène, qui renversa ensuite, en juin 1965, par un coup d'Etat militaire, le Président Ben Bella. Les espoirs placés dans l'avenir radieux de l'Algérie indépendante par ceux des européens, comme Marie-Renée et ses amis, qui s'opposaient au système colonial puis à la guerre, furent hélas de courte durée…*

Je me dirige vers le Centre Social qui, de l'extérieur, n'a pas changé. Seules, ses peintures sont défraîchies. J'apprends, par les enfants, que le Centre est devenu la permanence de la Commission locale du Bureau politique du F.L.N. Quelques-uns des membres de la Commission distribuent des vivres. Je retrouve des visages amis, burinés, mais non durcis par les épreuves de la guerre.

- Marh'abâ bik, râki fî bîtek ! (La bienvenue sur toi : tu es ici dans ta famille)

Je demande les adresses des familles des Chouhada-s *[martyrs : combattants victimes de la guerre]* et, en premier lieu, celle de l'un de mes anciens équipiers mort au maquis à 19 ans, en 1957. Remarquant les locaux scolaires remplis d'enfants assis par terre, l'un de mes amis n'attend pas ma question et me dit :

- Ce sont les vieux t'aleb-s qui occupent les enfants, mais nous voulons voir ouvrir de vraies écoles, il faut nous aider.

A la porte du Centre, je retrouve l'escorte considérablement grossie. A chacune de mes visites, durant la première semaine, les enfants feront des stations aux portes et me reprendront à la sortie […]

Le quartier de Boubsila, de la rue Haute, a fière allure avec ses maisons neuves agrémentées de balcons qui avancent sur rue en donnant à la cité un petit air moyenâgeux.

Mais des groupes d'hommes devisant ici et là m'indiquent que le chômage sévit. Aucun d'eux ne s'active à la construction des maisons restées, pour la plupart, inachevées. Boubsila, après l'impression première euphorique, m'apparaît comme un vaste chantier déserté par ses ouvriers. Beaucoup de façades ne sont pas crépies, des terrasses, s'élèvent des tiges de fer appelant les étages supérieurs. Au bord des routes, adossés aux maisons, des matériaux divers accumulés. Les propriétaires attendent des rentrées d'argent….

Sur les murs, tout au long des rues et des escaliers, de multiples inscriptions marquent les grandes dates de l'histoire nationale récente. Elles sont tracées à grands coups de pinceau, en langue française, et, plus rarement, en langue arabe. Aucune, dans l'une ou l'autre langue, n'échappe aux fautes d'orthographe :

Voté hommes et femmes
Abat O.A.S.
Un seule héros le peuple
A bas le culte de la personnalitée
Vive notre liberté (sans faute !)

J'admire les rues commerçantes. Quelques nouveaux magasins de Boubsila n'ont rien à envier à ceux de la Ville, d'autres boutiques restent modestes mais l'ensemble a un petit air de prospérité. Le quartier « chic » du commerce, rue Haute, a sa boîte postale, ses deux boulangeries-pâtisseries, sa bijouterie, ses marchands d'appareils de radio et de cycles, et, bien entendu, ses salons de coiffure encore réservés aux hommes. En blouse blanche, le coiffeur se lave les mains à un lavabo où l'eau coule. Nous sommes loin de notre barbier de 1955 qui étalait au fond de son échoppe des collections de luettes de bébés.

Aux angles des rues principales, des khffâfjî (marchands de beignets) s'affairent, et des khyât' (couturiers) pédalent avec tant d'entrain que je me demande s'ils ont stoppé quelques instants depuis que je les ai quittés en 1957.

Passant par une ruelle où habitait en 1955 le musicien soudanais qui assurait, avec ses cousins[1], l'orchestre à toutes les fêtes familiales du quartier, les enfants m'apprennent qu'il est mort.

- *Alors il n'y a plus de t'abel (tambour), ni de ghaîta (flûte) ?*

- *Il y a une grosse musique* me répondent-ils.

Je demande des explications. Une « clique » s'est formée à Boubsila depuis l'Indépendance. Chaque dimanche une quinzaine de jeunes et d'hommes vient s'entraîner à Hussein-Dey. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit de la clique des pompiers abandonnée lors de l'exode de l'été 1962.

Voici un vieil ami, le mozabite *[groupe ethnique berbère]* de l'épicerie du coin. Il a, comme il se doit, le commerce d'alimentation le plus important de Boubsila. Il me fait entrer et m'offre un caramel. J'admire ses pyramides de boîtes de conserves qui ont certainement doublé de hauteur depuis six ans. Du seuil de la porte il me fait remarquer les douze jeunes palmiers qu'il a plantés des deux côtés de la rue Haute. Il les a rapportés de Ghardaïa *[oasis du sud algérien où vivent de nombreux mozabites]* à l'occasion des fêtes de l'Indépendance.

Tous mes amis de Boubsila me parleront de ces journées du début de juillet où, durant quatre jours, ils ne cessèrent de défiler dans les rues d'Alger. Le Comité de quartier de Boubsila avait délégué un groupe d'une cinquantaine d'enfants habillés de blanc et de vert. Il avait donné l'ordre de blanchir toutes les maisons. Le 1er novembre fut aussi un jour de liesse inoubliable, mais ce ne fut pas une manifestation spontanée comme celle des premiers jours de juillet.

Les femmes me content plus volontiers leur randonnée à Sidi Ferruch, le 5 juillet, jour anniversaire du débarquement des troupes françaises en 1830. Ce voyage de plus de cinquante kilomètres en camions découverts les a profondément marquées. *« Nous y étions toutes »,* me disent-elles. Estimation excessive, mais signifiant que les plus humbles, ce jour-là, eurent la possibilité de s'offrir un voyage gratuit, chanter, crier, youyouter, tout au long de la route, en brandissant des drapeaux nationaux, bref de briser au moins une fois dans leur vie leur clôture !

Empruntant l'un des escaliers aujourd'hui cimenté qui remplace la ruelle glissante de 1955, je descends vers ce que j'appelais autrefois « la jungle ». C'était, au bas du coteau, un cloaque d'immondices aux bords duquel poussait une végétation spontanée. Il n'y a plus, en 1963, ni fange, ni jungle, mais un terrain aplani sur lequel s'entrecroisent des canalisations d'égouts affleurant au sol sur lesquelles les enfants jouent à cheval. Rue Haute et rue Basse, deux vastes cuves de ciment reçoivent les ordures que les voitures du nettoiement de la Ville de Hussein-Dey enlèvent, ou plutôt, doivent enlever régulièrement.

Du bas du coteau, j'ai une vue d'ensemble sur Boubsila. Mon impression première a été trop optimiste. Au cœur des courées je découvre, entre les constructions, des taches sombres contrastant avec la blancheur des murs voisins : ce sont des résidus de gourbis.

Me dirigeant vers l'est, à la limite de Boubsila et de la cité La Montagne, je constate, hélas ! qu'un îlot entier de gourbis, plus de cent cinquante, est demeuré intact depuis 1957.

- *Ce sont les nouveaux, ceux qui sont revenus de la montagne qui les habitent*, me disent les enfants.

L'exode de la faim ne s'arrêtera donc jamais ! Ils arrivent, depuis le début de l'hiver, famille après famille, n'ayant pu trouver au douar la possibilité d'y vivre. Je découvrirai dans ces gourbis, au cours de mes visites ultérieures, une misère extrême.

[1] […] Cette famille de musiciens vit à part du bidonville. « Les poètes ne sont suivis que par les égarés », dit un adage. Toute musique profane doit être bannie dans la société islamique traditionnelle. Les familles de musiciens vivent, en raison de cet interdit, à l'intérieur de leur caste, en marge de la communauté. *(Note de Marie-Renée)*

Malgré ce coin lépreux, les constructions inachevées, les dépôts de ferraille et de vieilles voitures, Boubsila, avec ses rues goudronnées, ses escaliers cimentés, ses lignes électriques, ses magasins cossus, et ses multiples constructions à étages, donne une impression d'ensemble reposante. *Boubsila mlîh* (magnifique) me diront les enfants quand je les quitterai.

Mes visites domiciliaires me réserveront des découvertes aussi étonnantes que celles des constructions et équipements du nouveau Boubsila. Les meubles des galeries Barbès et de la maison Lévitan ont déferlé des quartiers européens de Bab el Oued et du « tout Alger » dans les boutiques des revendeurs qui pullulent autour du marché de Maison Carrée.

Je compterais sur les doigts les maisons, voire les gourbis, où au moins un lit et un buffet n'apparaissent pas en 1963, exception faite pour l'ilot des gourbis des nouveaux émigrés. Presque tous les intérieurs possèdent désormais leur mobilier de type européen. La chambre à coucher achetée en priorité tient toute la place dans certaines pièces étroites. Les maîtresses de maison sont fières de m'ouvrir les portes des armoires où sont rangés, dans un ordre impeccable, les vêtements qu'elles n'ont pas encore pris l'habitude de suspendre aux cintres.

Chez presque tous mes amis le café m'est servi sur une table haute réservée aux invités. Nulle part, toutefois, je n'ai remarqué un mobilier complet de salle à manger. Les gens de Boubsila l'abandonnent à leurs frères citadins qui portent cols et cravates.

Le mobilier de cuisine est rare. Ici et là des frigidaires servent à ranger la vaisselle. J'ai remarqué quelques fourneaux à gaz butane, mais, m'a-t-on dit à plusieurs reprises*, « on ne s'en sert que l'été. »*

Je ne vois plus les réserves de céréales, de jarres d'huile et de beurre fondu, richesses des gourbis en 1955. Je découvrirai très vite que sous ces aspects de prospérité, il manque souvent le nécessaire dans un bon nombre de familles par suite du chômage.

Sur les murs blanchis à la chaux presque toujours agrémentés d'une cimaise ou d'un soubassement de couleur verte, je remarque partout les photos des leaders algériens. Ben Bella n'y apparaît jamais seul, à ses côtés Ben Khedda, Ferhat Abbas [1], Moulay Hassan [2]. Des dépliants ont été vendus à l'occasion des fêtes de l'Indépendance. Ils ont pris la place des photos de Nasser et de S.M. le roi Mohammed V, que l'on voyait en 1955 dans tous les gourbis.

Je vois surtout, à la place d'honneur, la photo d'un être aimé. Je lis tant de souffrances dans certains regards de pères ou de mères ! Jamais je n'y ai lu de l'amertume ou de la haine. Quelquefois on me raconte ce qui s'est passé. Mais ceux qui ont perdu un être très proche se taisent.

Il reste, à Boubsila, plus du tiers de la population de 1955. Chez ces « anciens », je suis reçue comme une sœur. Plusieurs, ceux qui ont conservé leurs postes à l'usine durant la guerre, me glisseront discrètement des œufs, un « gros billet » dans mon sac se rappelant les années où, avec mes amies, je soignais et éduquais, sans salaire, leurs enfants. Cela me vaudra de rendre les cadeaux en méchouis amicaux, mais je serai toujours en dette d'incalculables délicatesses.

Yâ ûkhtî taûalî tuqqa'dî ma'âna (ô ma sœur, tu nous es revenue, et tu restes avec nous)

[1] *Ben Khedda, Ferhat Abbas : chefs indépendantistes algériens.*

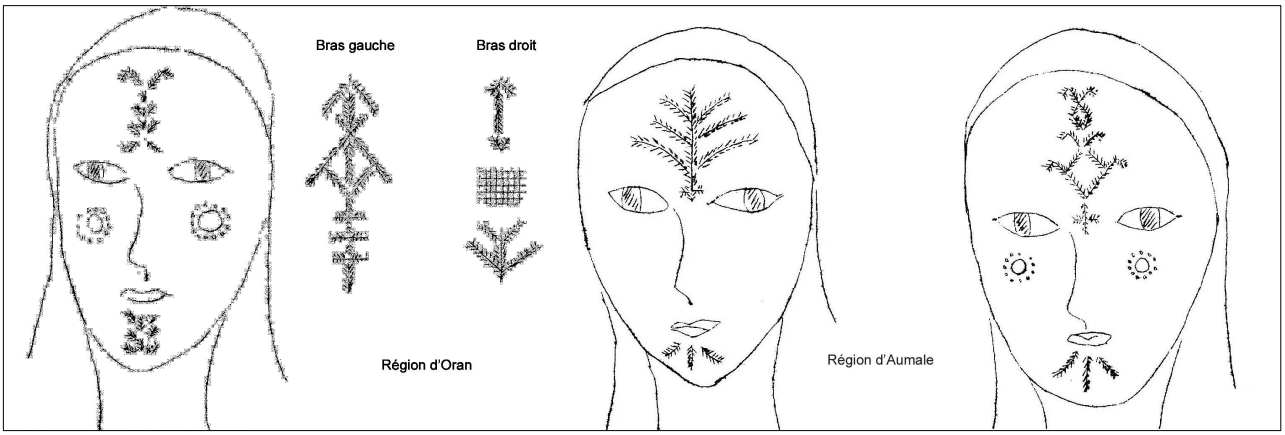
[2] *Moulay Hassan, fils du roi du Maroc Mohamed V, est en fait, à cette date, et depuis deux ans, le roi du Maroc Hassan II après le décès de son père en mars 1961.*

[La place des femmes dans la société algérienne]

A Boubsila, en 1950, toutes les femmes sans exception s'enveloppent, lorsqu'elles sortent, du « h'ayk » *[grande étoffe rectangulaire couvrant tout le corps]* blanc et se couvrent la moitié du visage avec un voile. Se couvrir du « h'ayk » marque pour elles une progression sociale, et cela leur permet de masquer les vêtements souillés ou usagés. […] Les femmes des bidonvilles, non voilées aux douars, sont ravies de revêtir l'élégant h'ayk des femmes d'Alger. Les fillettes sont fières de sortir la tête couverte d'une serviette de toilette ou d'un chiffon. A Alger, les étudiantes, au contraire, se dévoilent, imitant dans leur comportement les étudiantes européennes. Certaines femmes de la bourgeoisie algérienne abandonnent également le voile. […]

A Boubsila, en 1950, toutes les femmes ayant dépassé la vingtième année sont tatouées. C'est la parure des campagnardes. Il en est de même des fillettes qui arrivent des douars.

Chaque région a ses dessins propres. Ces « uchera » se font au visage, sur les avant-bras, le dos de la main, les jambes, avant et arrière, et sur le dessus du pied. Ces dessins recouvrent des symboles. Mais les femmes de Boubsila en ignorent le sens. *« C'est la chance »,* disent-elles. La chance signifie fécondité, bonheur en ménage, fortune, etc.



Dessins de Marie-Renée illustrant le Mémoire

C'est vers la douzième année que se font les tatouages. Les femmes qui les dessinent ne sont pas des douars, elles viennent de Tunisie ou des tribus sahariennes. Elles ne passent par les douars qu'à la belle saison et recueillent ainsi, avec quelques pièces, du blé, de l'huile, etc. On les appelle « daïssa ». Avec un instrument coupant, ou, à défaut, une épingle, elles tracent directement les dessins en scarifiant légèrement la peau. Elles passent les scarifications au noir de fumée pris dans le fond d'un tajine *[plat de cuisson en terre].* Il faut attendre dix à douze jours pour que la croûte tombe et que les dessins apparaissent.

Mais, au bidonville, en 1950, cette pratique est totalement abandonnée. Toutes les femmes que j'interroge me disent : *« Nous regrettons bien, nous essayons d'effacer ces « uchem »* et certaines précisent : *« Nous sommes marquées comme des bêtes, les femmes d'Alger se moquent de nous. »* […]

Je ne retiendrai ici que quelques pratiques superstitieuses courantes décelées à l'occasion de mes fonctions d'infirmière.

La crainte du « mauvais œil » et des « jnûn » est générale chez toutes les mères, en prémunir les enfants est leur souci constant. Tous les bébés portent des « h'ajab » (talismans) : ce sont des sachets recouverts de cire contenant un verset du Coran. A ces « h'ajab » sacrés sont joins d'autres talismans qui protègent contre toutes sortes de « jnûn » : clés, morceaux de peau de serpents, écorces pilées, herbes de toute nature.

Si le port de ces « h'ajab » n'entraîne aucune conséquence néfaste pour la santé des enfants, il n'en est pas de même de certaines thérapeutiques redoutables. Il n'est pas de jour, durant ces années, où l'on ne m'amène des enfants qui en sont les innocentes victimes.

Pour tous les cas de fièvre, de malaises divers, des praticiennes, sur lesquelles les mères gardent le plus rigoureux silence, scarifient à la lame de rasoir ou à la pointe d'un couteau, le front, la poitrine, et quelquefois le tronc tout entier de ces malheureux enfants. Ces praticiennes s'autorisent d'un hadith [parole du Prophète devenue tradition, mais de moindre autorité que les préceptes écrits du Coran] où il est dit : *« Trois choses sont susceptibles d'obtenir une guérison : un des versets de Dieu, une cautérisation, et une gorgée de miel. »*

Pour les bébés malingres et qui tètent avec difficulté, un barbier spécialisé dans l'art, coupe, aux ciseaux, les luettes. Il a dans le fond de son échoppe une collection de luettes desséchées bien alignées sur un tableau afin d'attirer la clientèle.

Les circoncisions (al-t'hâra), pratiquées également par des spécialistes, sont toujours faites sans précaution d'hygiène. Elles entraînent souvent de graves infections.

Il en est de même d'une pratique généralisée près des petites filles appelée « aycha » (qui fait vivre). Au septième jour, la qabla [sage-femme traditionnelle] perce l'oreille du bébé, passe par l'ouverture un fil d'une propreté douteuse. L'oreille guérie, elle y introduit un anneau d'or ou d'argent. Mais souvent l'oreille ne guérit pas.

Toutes ces pratiques sont accompagnées de rites mystérieux. J'étais absolument désarmée pour combattre des coutumes suivies sans souci d'hygiène, et dont certaines eurent des conséquences déplorables. Plusieurs bébés sont morts après des scarifications faites sur tout le corps. […]

Les pratiques superstitieuses, les coutumes archaïques, les interdits pratiqués entre 1950 et 1957 à Boubsila ont-ils disparus en 1963 ?

Je suis allée au dispensaire de la Cité La Montagne où les femmes de Boubsila se rendent aux consultations médicales. C'est le mois du ramad'an. Je remarque que les femmes se présentent pour les injections hypodermiques et intramusculaires. *« C'est permis depuis plusieurs années*, me dit une infirmière, *il n'y a que les injections intraveineuses (censées être une nourriture) qui sont défendues. Nous pouvons désormais mettre également des gouttes dans les yeux durant les heures de jeûne et donner notre sang ».* Entre 1950 et 1957, je n'ai connu aucun malade acceptant ces soins en période de ramad'an.

Je lui demande si la coutume des scarifications sur les jeunes enfants est encore en usage. *« Le Parti fait une guerre terrible à toutes ces pratiques maraboutiques. Certaines vieilles femmes s'autorisent encore à les faire lorsque les bébés ont la fièvre, mais les mères se gardent bien de venir au dispensaire, alors quelquefois les enfants meurent parce qu'ils n'ont pas reçu de soins. »*

Dans la salle d'attente, j'observe des enfants sur les genoux de leurs mères. Je remarque quelques « khamsât » (mains de fatma) suspendus à des colliers, mais les « h'ajâb-s » (amulettes) d'autrefois, qui écartaient les esprits malfaisants ont totalement disparu. Les « khamsât » sont devenues des parures comme les médailles en Occident.

Une jeune femme me dit : *« Mon enfant a été pris de fortes fièvres, ma mère a versé du sel sur sa tête et a marmonné des prières ; quant à moi, je suis vite accourue le faire voir au médecin. »*

Quittant le dispensaire, je me rends à l'endroit où se trouvait en 1957 le caroubier-marabout. Une maison s'élève sur son emplacement. Il n'a pas été remplacé. Je vais à la « qûbba » [1] du cimetière. J'y vois quelques femmes âgées venues faire leurs dévotions. Les jeunes n'y viennent plus, m'assure-t-on. [...]

[1] *Petit monument en forme de cube surmonté d'une coupole où est enterré un personnage vénéré.*

Un fait qui me paraît plus typique encore de l'éclatement des coutumes anciennes, c'est la présence des femmes aux enterrements. L'exemple est venu d'Alger. Quelques veuves de héros ont accompagné leur mari jusqu'à la tombe entourée de leurs parentes et amies (la tradition islamique interdisait aux femmes de se mêler aux hommes dans les cortèges funèbres, et elles ne se rendaient au cimetière pour réciter les prières pour le mort que les trois jours qui suivaient l'enterrement). Certaines ont prêté serment près de la fosse ouverte, jurant fidélité au défunt. Une mère, près de la tombe de son fils se tourne vers l'assistance et dit : *« Ne pleurez pas mon fils, il est mort martyr, il est notre gloire. »* […]

Les sorties de la femme avec son mari, les jours fériés, sont de plus en plus fréquentes. Les femmes de Boubsila, à l'exemple de beaucoup de femmes du centre d'Alger, ne tarderont pas à faire seules le marché et à participer aux activités féminines de leur choix. […]

Ces faits marquent une nette régression du maraboutisme et de la ségrégation des femmes. Je ne conclus pas pour autant que la société féminine du quartier de Boubsila se soit métamorphosée durant la période de la guerre, mais je pense que le bond en avant est fait, et que tout retour en arrière est impensable. La génération qui monte n'acceptera plus les frustrations dont elle a été victime dans la société tribale […]

F. Fanon [1] a laissé une étude très remarquable des modifications opérées au sein de la famille algérienne et de la société féminine *« par solidarité organique avec la Révolution. »* […] L'évolution de la femme algérienne ne date pas de la période de guerre. Mais *« cette femme qui écrit les pages héroïques de l'histoire algérienne fait exploser le monde rétréci et irresponsable dans lequel elle vivait »*

Son irruption dans la vie sociale et politique au cours de ces dernières années, la présence de moujähidât (combattantes) dans les maquis ont été incontestablement les facteurs les plus puissants de son émancipation. Mais celle-ci n'en est encore qu'à ses débuts […]

Les exemples qui suivent ne me paraissent être qu'un reflet assez pâle de la réalité.

Kh… avait 16 ans lorsqu'elle prit le maquis. Elle venait d'achever un stage d'aide soignante au Centre social de Boubsila. Durant trois années, elle parcourt les djebels en tenue léopard, trousse d'infirmière et revolver à la ceinture, soignant les blessés, assistant les mourants. La guerre terminée, elle assure un service à l'hôpital d'Hussein-Dey. Son pète la contraint à prendre le voile. Elle l'enlève aussitôt éloignée de la cité où elle habite, le reprend le soir pour rentrer à la maison. En décembre 1962 elle est gravement accidentée au cours d'une randonnée aux environs d'Alger. Le chauffeur, son ami, est tué. Son père, qui la croyait au travail, refuse d'aller la voir sur son lit d'hôpital. Des intermédiaires veulent éviter la rupture de Kh… avec sa famille. Le père lui adresse un ultimatum : « Tu reviendras à la maison si tu acceptes le cousin que je t'ai réservé pour mari. » Kh… refuse. Je ne veux pas me marier, je veux ma liberté et continuer à travailler pour mon pays… » Les parents, désemparés, me confient : « Nous avons perdu notre enfant, elle fut notre fierté, elle est maintenant notre honte. »

Y… avait 18 ans lorsqu'elle entra dans une cellule féminine de l'Organisation politico-administrative du F.L.N. Elle assurait des liaisons entre Alger et une wilaya de Kabylie. La proximité de Boubsila avec la gare de Maison Carrée facilitait les déplacements. Y... affronta courageusement les missions les plus dangereuses. Avec le temps de paix, elle voit s'installer la misère à la maison car son père est chômeur. Ayant été quelques années en classe, elle trouve un travail de secrétariat à Alger. Pour ses allées et venues, il lui faut emprunter un chemin désert. Un voisin marié l'attend à un carrefour chaque soir. Lasse de ses agissements, elle met son père au courant. Celui-ci admoneste le voisin. Ce dernier se vante dans le quartier d'avoir répondu aux avances de la jeune

[1] *Sans doute s'agit-il de « L'An V de la révolution algérienne » (1959). Frantz Fanon (1925-1961) né en Martinique, est un psychiatre et écrivain français célèbre pour ses engagements tiers-mondistes et ses livres dénonçant les méfaits de la colonisation. Dans « Peau noire, masque blanc » (1951) il pose clairement la question : Comment guérir le colonisé de son aliénation ? Il a exercé à l'hôpital de Blida en Algérie de 1954 à 1957, dont il est expulsé en janvier 1957, peu avant Marie-Renée, qui l'a peut-être rencontré. Il milite ensuite à l'étranger en faveur du FLN. Il est mort d'une leucémie à 36 ans, en 1961, sans connaître la période de l'indépendance.*

fille. Y.. se défend. Avec son père, elle intente une action en justice. L'affaire est en cours. Y… me dit : « Quand nous assurions notre travail pour le Front, les hommes nous respectaient. Maintenant, quand nous sortons pour gagner le pain de la famille, nous sommes considérées comme des femmes de mauvaise vie. » […]

Je me suis longuement entretenue avec un groupe de jeunes scoutes musulmanes récemment créé à Boubsila. Elles sont unanimes à me rétorquer, quand je leur parle de mariage : *« Nous marier ? Ah, non ! Nous avons le temps, nous voulons travailler ! »* A la question : *« Quel métier envisagez-vous ? »,* plusieurs répondent : dactylo, d'autres : infirmière, et l'une d'entre elles : *« Je veux être médecin. »* […]

Quelques exemples relevés parmi nos anciennes élèves des Centres d'éducation de base mettent en lumière les drames de certaines adolescentes.

Kh… est dactylo à Alger. Elle a 17 ans. Elle fait pression sur sa famille pour épouser le jeune homme qu'elle aime parce qu'une grossesse est en cours. Ses parents acceptent l'éventualité du mariage, mais la famille du garçon s'y oppose catégoriquement. Kh… se fait avorter. Je la retrouve prostrée de souffrance.

H… n'a pas 20 ans. Je la rencontre chez sa sœur aînée où elle réside. Je m'étonne de cette séparation d'avec les parents. La sœur m'explique *: « H… a dû se marier l'an dernier avec le fils de notre oncle. Il était vieux, elle ne l'aimait pas, elle ne voulait pas l'épouser, mais nos parents l'ont contrainte. Deux semaines après le mariage, elle se réfugiait chez moi et nos parents ne lui ont pas pardonné. Voici sa petite fille,* me dit-elle, en écartant le voile recouvrant la corbeille d'osier*. H…, depuis la naissance du bébé, est toujours malade. »*

F…, aide infirmière, est fiancée à un laborantin qu'elle a connu à l'hôpital. Je la vois en janvier 1963 épanouie, toute à son bonheur. Plusieurs semaines passent, je lui fais visite. Son regard, ses traits tirés, marquent une grande fatigue. Elle ne porte plus la bague qu'elle m'avait fait admirer quelques semaines auparavant. *« Mes fiançailles sont rompues,* me confie-t-elle*, parce que mes parents ne cessaient de pleurer. Mon père est sans travail, et il me faut, de longues années encore, gagner le pain de mes frères et sœurs. Mon fiancé a retrouvé une autre fille… Les hommes se consolent vite… »* […]

Les garçons qui ont eu la chance d'être scolarisés trouvent plus facilement un emploi ou une place dans les Centres d'apprentissage. Ils portent cols et cravates même s'ils sont manœuvres en usine. Ils aiment discuter politique, cinéma, et compétitions sportives. On les sent à l'aise, un brin « suffisants », affranchis de toute tutelle, confiants dans l'avenir.

Les relations avec leurs pères et leurs frères aînés paraissent bénéficier des bouleversements dus à la guerre. Dans la société traditionnelle, le fils n'élève pas la voix en présence du père, il n'entre pas dans un lieu public où se trouve son père, il ne fume pas devant lui, etc. dans mes visites, j'ai vu des jeunes adolescents participer à la conversation en présence de leurs pères, ce qu'ils n'auraient jamais fait avant la guerre. Le protocole ancestral est en train de céder.

Mais les relations entre ces jeunes et leurs sœurs ne me paraissent absolument pas modifiées. Ils continuent à avoir à leur endroit une attitude négative, surveillant leurs sorties, la pratique du jeûne, etc. Ils ne facilitent certainement pas leur émancipation. […] Je crains que durant de longues années encore la jeune fille ait peine à s'affranchir de la tutelle du frère, même s'il est un peu plus jeune qu'elle. […]

L'une des conséquences de l'éclatement de la famille patriarcale c'est la mentalité nouvelle du garçon quant au choix de sa fiancée. Avant la révolution, c'étaient les parents qui présentaient la fiancée à leur fils. J'ai entendu des jeunes gens me dirent entre 1950 et 1957 : *« C'est une fille qui convient à ma mère, c'est l'essentiel ! »* Il fallait en effet à cette dernière, non seulement une présence aimante, mais aussi une aide pour les travaux de la maison, disons une « servante ». Lorsqu'il s'agissait de la fille de l'oncle paternel, « bent a'mmî », l'adaptation de la jeune épousée à sa nouvelle famille ne posait pas de grands problèmes, mais lorsqu'il s'agissait d'une étrangère au groupe familial, il n'était pas rare qu'elle saisisse le premier prétexte pour se faire répudier.

Un fait révélateur du passage de la famille patriarcale à la famille conjugale, c'est l'habitation du jeune foyer dans une demeure qui lui est propre. […]

Une jeune femme nouvellement mariée résidant dans un logement modeste en location, à Boubsila, me dit *: « Dans mon contrat de mariage j'ai fait préciser que je n'habiterais jamais avec mes beaux parents, et que je continuerais à travailler. »* Il est vrai que cette jeune femme est originaire d'Alger et est infirmière. De telles précisions dans le contrat de mariage sont tout à fait exceptionnelles. […]

Mon trop court séjour à Boubsila en 1963 ne m'a pas donné le loisir d'observer attentivement les transformations profondes qui s'opèrent dans la vie des jeunes foyers. Toutefois, quelques réflexions entendues indiquent que les jeunes femmes aspirent à coopérer à égalité avec le mari à la vie du foyer et participer à la vie sociale. Mais elles n'ont pas fini de vaincre les oppositions venant d'habitudes millénaires qui conviennent si bien à l'égoïsme masculin…

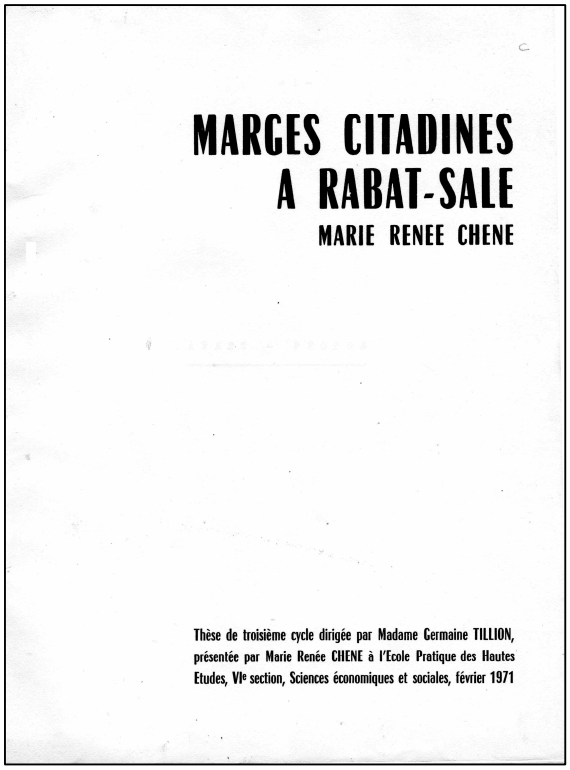
L'une d'elle me confie : *« Je voudrais aider à la cantine des enfants, mais mon mari ne veut pas que je sorte. C'est injuste ! Il dit que j'ai assez de travail à la maison. »* Et une autre, qui a été militante dans la clandestinité : *« Pendant la guerre je sortais comme je le désirais et mon mari ne me demandait pas où j'allais, ni à quelle heure je comptais rentrer. Maintenant, je ne peux sortir qu'avec lui, et il ne veut plus que je m'occupe de politique. »* Me montrant les murs de son appartement : *« Je suis ici prisonnière. Ce n'était pas la peine de faire la révolution ! »* […]

Quoi qu'il en soit de « l'éternel masculin », la femme algérienne n'accepte plus d'être seulement le *« vêtement de l'homme »,* ou son *« champ de labour »* (Coran, sourate 2, verset 223) Elle veut avoir sa place dans la vie sociale et politique.

- 2 -

Thèse de Doctorat (1971) :

« Marges citadines à Rabat-Salé »



Pour achever son cycle de recherche à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Marie-Renée décide d'entreprendre une thèse de 3ème cycle. Selon les conseils de ***Germaine Tillion,*** *elle rédige un travail de plus de 300 pages, avec de nombreuses cartes, tableaux et photographies, présentant, entre autres, les résultats d'une étude officielle qui lui fut confiée dans la cadre de ses fonctions de coopérante.*

Cette thèse est intitulée « Marges citadines à Rabat-Salé » Marie-Renée la soutiendra en février 1971 et obtiendra la mention « Très Bien

Cette thèse comporte 3 parties principales :
1 - L'habitat
2 - Les habitants
3 - Interviews de quelques bidonvillois
ainsi qu'un Avant-propos, une Conclusion et diverses annexes.

Afin de rendre compte ici de cet important travail de recherche et d'écriture, seuls les extraits qui ont paru les plus significatifs ont été reproduits, en évitant les développements techniques ou méthodologiques inhérents à tous travaux universitaires.

Les quelques photographies qui illustrent ce chapitre, ainsi que leurs légendes, sont extraites de la thèse elle-même. Elles ont été prises par des collaborateurs locaux de Marie-Renée, et illustrent, encore mieux que des mots, les habitats et les conditions réelles de vie des populations étudiées, au cours des années 60, quinze ans environ après l'indépendance du Maroc.

Avant-propos

Marie-Renée se présente d'abord elle-même, résumant en quelques paragraphes son parcours antérieur. Puis elle décrit les conditions dans lesquelles ce travail a pu être mené à bien. Elle propose enfin un rapide aperçu géographique et historique des lieux étudiés.

L'action sociale auprès des populations des bidonvilles a marqué ma vie professionnelle toute entière. Mon premier « service social » comportait de multiples visites aux familles de la périphérie de Paris, que l'on appelait alors « la zone ». Il s'agissait de sauvetages individuels qui permirent à quelques personnes et familles de sortir de la pauvreté. C'est ainsi que, durant neuf années *[1930-1939]*, j'ai contribué à opérer ce qu'un Centre de recherches appelle « l'écrémage des pauvres ». Si l'on sauve les meilleurs, ceux que l'on ne sauve pas ont encore moins de chance d'échapper à la misère. […]

En 1950, je suis allée, comme Assistante sociale, au titre du Service Social International, dans un bidonville des environs d'Alger dit « Boubsila », littéralement : « le père l'oignon », « le père la misère ». J'ai relaté dans un mémoire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes ces « Treize années d'histoire d'un bidonville algérien ». Boubsila, de 1950 à 1963, a vécu la période prérévolutionnaire, puis la « sale guerre », puis l'Indépendance. C'est dans ce contexte que j'ai mené une étude exhaustive des 1.100 familles de ce bidonville sous la direction de Madame Germaine Tillion et cela, dans des conditions particulièrement favorables, car chaque gourbi m'était familier. En outre, la collaboration bénévole de médecins, d'enseignants, de techniciens, recrutés - en partie - parmi les étudiants algériens, rendit possible la promotion du milieu tout entier. Un comité de quartier contribua à la mise en place d'équipements socio-culturels, et, en 1955, à la formation d'un Centre social.

Dans la conclusion de ce mémoire, la question de la marginalité de cette population était posée : « En quoi cette population participe-t-elle à la vie de la Cité et bénéficie-t-elle de ses avantages ? Que lui apporte en retour le travail fourni par 70 % des chefs de famille ? »

En 1966, après plusieurs années de travail social à Fès - j'étais alors Animatrice provinciale d'éducation pour la santé des populations rurales et citadines - le Ministère de la Santé Publique me confia, au titre de la coopération technique, le "quadrillage" de la ville de Rabat-Salé. Ce quadrillage avait un double but :

- Connaître le chiffre des populations désirant bénéficier des Services de la Santé Publique (populations à faibles revenus), afin d'assurer un découpage rationnel, par aire géographique, pour l'implantation des formations sanitaires, soit un Centre de Santé par tranche de 45.000 habitants avec trois dispensaires satellites desservant respectivement 15.000 habitants.

- Établir des fiches de foyer portant, avec l'état-civil, la profession des chefs de famille et certains renseignements médicaux. […]

Ce fut une occasion exceptionnelle de connaître les habitats « marginaux » de la ville. Le recensement des quartiers pauvres des médinas m'amena à découvrir les fondouks transformés en habitations permanentes des familles, et à observer le phénomène de « gourbification » de la majeure partie des médinas. Je découvris également la très grande pauvreté de certains quartiers des villes nouvelles. […]

Cette enquête, conduite dans le cadre des besoins du Ministère de la Santé Publique avait des objectifs restreints. Ayant souvent collaboré à des enquêtes très générales - particulièrement dans la province et la ville de Fès - je souhaitais depuis longtemps introduire dans ce type de recherche les observations, les réflexions que permet un contact plus direct.

C'est la raison pour laquelle j'ai consacré dès lors tous mes loisirs à écouter ceux que l'on n'a pas le temps d'écouter, à observer les mutations profondes qui s'opèrent dans les masses d'émigrés ruraux en essai d'intégration à la ville, à insérer dans la trame statistique que je venais d'établir ces

éléments humains qui transfigurent la sécheresse des chiffres.

Malgré cet effort d'approche des milieux bidonvillois et des fondouks, et malgré tant d'amitiés acquises, je restais cependant "de l'extérieur" et j'avais parfaitement conscience qu'il était indispensable que les gens s'expriment aussi avec des Marocains. C'est grâce à la participation de jeunes universitaires, d'assistants sociaux, issus ou non des bidonvilles, qu'il me fut possible de rendre plus authentique ma recherche en l'appuyant sur des enquêtes et interviews réalisés par eux […]

Comment définir la marginalité de l'habitat ? J'ai interrogé des urbanistes qui m'ont renvoyée aux autorités administratives chargées de délivrer les permis de construire. Je ne m'attarderai pas à faire la fastidieuse nomenclature des règlements en matière de mise en viabilité des terrains, de sécurité et de salubrité des logements. Le Maroc a hérité des exigences administratives tatillonnes du Protectorat français, ce qui explique en partie l'éclosion de tant de constructions clandestines, qui ne cessent de surgir dans les nouveaux quartiers de la ville.

Mais l'illégalité ne suffit pas à définir la marginalité de l'habitat : ce travail s'étendrait alors à de vastes zones de villas et d'immeubles édifiés sans permis de construire.

J'ajouterai donc, afin de cerner mon champ d'observation, deux critères de marginalité :

- Le caractère précaire, provisoire, de logements construits sur des terrains où l'infrastructure est inexistante, où les équipements socio-culturels sont nuls ou peu nombreux, où les rues n'ont pas de nom (j'ai encore en mémoire la consternation des habitants du bidonville « Boubsila » lorsqu'il fallut, sur l'ordre de la Préfecture d'Alger, desceller les plaques portant les noms des ruelles – ceux des prophètes de l'Islam – parce que le bidonville n'avait pas droit de cité), où les habitants vivent sous la menace constante de l'expulsion ;

- Le caractère dissimulé de quartiers entiers, invisibles des routes, ou encore des logements familiaux improvisés dans des édifices à vocation tout autre, comme les fondouks.

Illégalité, précarité, dissimulation, sont donc les critères que je retiendrai pour définir la marginalité de l'habitat.[…]

[La ville de Rabat-Salé]

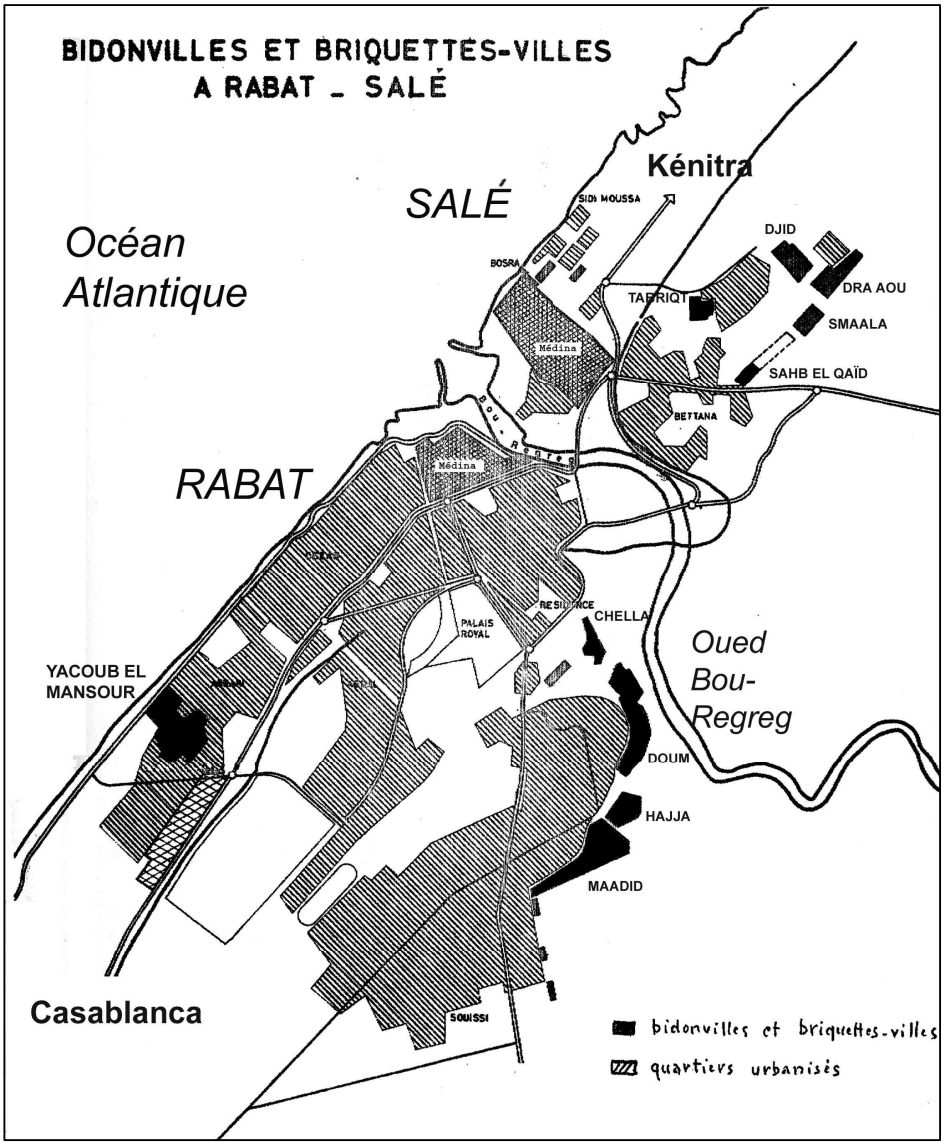
Le sommet de la Tour Hassan [1] est un endroit commode pour avoir une vue sinon globale, du moins claire, de l'ensemble urbain Rabat-Salé :

- de chaque côté de l'estuaire de l'oued Bou-Regreg, les deux villes anciennes *[médinas],* deux villes jumelles.

- Jouxtant leurs remparts, les « villes nouvelles » nées de la colonisation, prolongées par des cités-jardins ou des quartiers d'habitats économiques. […]

Rabat est essentiellement la capitale administrative, siège du pouvoir central, des Administrations et des Ambassades. Quant à Salé, c'est un centre commercial et artisanal. Pourtant, les bidonvilles sont nombreux et compacts à Rabat et Salé. S'ils échappent aux regards, c'est que leur condition première d'existence est d'être invisibles aux citadins et aux touristes. Ils sont donc tapis dans les contre-pentes et dans les bas-fonds de la périphérie des deux villes, ou comme enkystés, comme à Yakoub el Mansour, entre les immeubles neufs […]

[1] *Minaret très élevé d'une mosquée du XII^{ème} siècle qui ne fut jamais achevée. Sur son esplanade s'élève désormais le Mausolée où sont enterrés les rois du Maroc depuis Mohamed V (mort en 1961) et Hassan II (mort en 1999).*



[Petite histoire du bidonville « Doum »]

L'histoire du douar Doum m'a été contée par Si Boudinar arrivé à Rabat vers 1900. Il habite encore le douar :

« Toutes ces « qbila-s » (tribus) ont quitté leur pays parce qu'il y eut sept années de sècheresse. Elles allèrent vers le pays des Chaouïa *[sud de Casablanca]* au temps des moissons, et restèrent un peu pour les récoltes du maïs. Quand l'hiver fut venu, elles partirent vers la grande ville, Rabat. D'autres « qbila-s » suivirent, et montèrent leurs tentes au milieu des champs, autour de la ville, en divers endroits. […].

Un jour (vers 1920), le makhzen [1] fit déménager tous ces gens. Ils allèrent sur les terrains du Pacha de la ville […] Au bout de trois jours qu'ils étaient là [2], la femme du Maréchal Lyautey ouvrit les

[1] *L'équivalant non élu d'un maire.*

[2] A quelques centaines de mètres, à vol d'oiseau, de l'ex Résidence du Gouverneur Général de France *(Note de Marie-Renée)*

yeux un matin et elle vit la fumée de toutes ces tentes. Elle appela le Pacha de la ville et lui dit :

- Que font tous ces gens ici ? Faites-les repartir dans leur pays !

- Ces gens sont mes hôtes, je ne peux les renvoyer, répondit le Pacha.

Mais la Maréchale reprit :

- Je ne veux pas les avoir sous mes yeux, et cela sent mauvais !

- Je vais les installer plus loin, sur les terres, là où vous ne les verrez plus, répondit le Pacha

Nous avons déménagé nos baraques sur les bords de la colline, là où ne poussait que le doum *[palmier nain].* C'était le 7 mai 1932. » [1][…]

La physionomie du douar Doum n'a pas connu, dans son ensemble, de changements notables. Elle reste un imposant agglomérat d'environ 2.500 « zriba-s » abritant chacune deux à trois baraques dissimulées dans la verdure sur le versant du coteau. C'est le seul douar à Rabat-Salé où, depuis plus de trente ans, les habitants s'ingénient à faire pousser l'arbre, le roseau, et la vigne.

En octobre 1970, beaucoup de baraques se « durcissent ». La construction des premières maisons en briquettes a commencé en juillet, lors de la période électorale. Certains, qui avaient camouflé leur maison avec les tôles et les planches, ont fait sauter les coffrages… Le vieux bidonville Doum sera-t-il demain une briquetteville ?



Au bidonville Doum

[1] *Si cette date de 1932 est exacte, il ne peut s'agir du Maréchal Lyautey, qui quitte ses fonctions au Maroc en 1925. De 1929 à 1933, le Résident Général de France au Maroc est le diplomate Lucien Saint.*

Première partie : l'Habitat

Dans cette partie, Marie-Renée dresse d'abord l'historique des différents habitats marginaux existant à cette époque dans la ville de Rabat-Salé.

Puis elle décrit les équipements communs (publics ou non) à l'ensemble de ces quartiers, et ceux qui leur sont particuliers, en distinguant spécialement les « douars-bidonvilles » anciens et les « briquettevilles » plus récentes.

Elle étudie aussi les différents régimes de la propriété du sol et des habitations.

Elle consacre enfin un chapitre spécial aux « fondouks », ces anciennes auberges déclassées des médinas où s'entassent des familles à la dérive.

Les extraits qui sont présentés s'efforcent de rendre compte succinctement de la diversité des situations.

[Douars bidonvilles)

Le mot « douar » est un terme banal et commode qui désigne les unités d'habitation du bled marocain. Originellement, il s'appliquait au campement circulaire de tentes de nomades. Toute agglomération de logements urbains à caractère précaire est également appelé douar, et, comme à la campagne, le douar citadin s'est formé par ethnie, du moins dans les plus anciens douars de Rabat-Salé.

A l'origine de la formation des douars-bidonvilles, une distinction s'impose :

- ceux qui se sont développés suivant un processus anarchique. A partir d'un ou plusieurs noyaux primitifs implantés sur des terres privées, les baraques s'agglutinent sans ordre, suivant la configuration des terrains et la convenance des occupants. Les ruelles très étroites s'enchevêtrent, se perdent dans un dédale inextricable d'abris de fortune.

- ceux dont les baraques ont été regroupées par le Service de l'Habitat, ou le Service des Biens H'abous [1], sur des terres ayant reçu, au préalable, une infrastructure élémentaire en voierie et adduction d'eau. Ils se présentent en lots bien délimités : les baraques s'alignent au long de ruelles bien tracées, et, par endroits, y sont réservées des zones coupe-feux. Il s'agit de bidonvilles organisés dits « trames sanitaires », à distinguer des douars « anarchiques ».

Les premiers douars de Rabat étaient à l'origine des campements de tentes en laine de mouton et poils de chèvre, ou en grossière toile de coton. Très vite, la tente a fait place à la baraque. Bien que l'on trouve encore quelques maisons en pisé dans certains bidonvilles de Rabat, la baraque faite de planches de caisse, couvertes de carton bitumé, prédomine. Elle est peu onéreuse, se monte en quelques heures, se transplante aisément : dix à douze hommes la soulèvent à l'aide de pneus de bicyclette.

La barque est l'habitation par excellence du bidonvillois. A la baraque initiale sont habituellement jointes une ou deux autres baraques mises à la disposition du fils marié, des parents, ou, si l'on est très pauvre, louées à des familles étrangères

Une substitution très récente de la tôle ondulée au carton bitumé améliore considérablement l'étanchéité des toitures. Le fer blanc des boites de conserve protège les planches non jointives de la paroi exposée à la pluie. Il renforce également les parties inférieures du logement, limitant ainsi l'invasion des rongeurs. Chez les plus astucieux des occupants - en particulier les propriétaires des baraques - des avancées de toitures, des auvents protecteurs de la pluie ou de l'ensoleillement marquent les progrès des techniques de construction. Presque partout, les sols sont cimentés et des petites fenêtres, parfois vitrées, assurent une meilleure salubrité des logements. Les intérieurs de beaucoup de baraques sont désormais tapissés de toile cirée aux couleurs vives.

Le coût d'une baraque de 4 x 3 m, constituée de panneaux en planches (quatre pour les

[1] *Biens fonciers inaliénables appartenant aux autorités religieuses, car issus de donations de riches particuliers.*

parois, deux pour la toiture), recouverte de carton bitumé maintenu par des lattes clouées, sans porte ni fenêtre, était, en 1969, de 300 dirhams [1].Sur les marchés aux puces, il est facile de se procurer des matériaux de récupération et économiser ainsi quelques dirhams sur l'ensemble de la construction.



Dans une Jout'iya
[Marché aux puces]

Les baraques sont construites sur des parcelles variant de 40 à 80 m2 : la « zriba » [2]. La « zriba » comprend toujours une petite cour. C'est là que les femmes s'adonnent à leurs travaux quotidiens et que se trouve la jarre contenant la réserve d'eau, et, parfois, le petit « h'ammam », pièce pour les bains de vapeur, faite en terre battue mélangée à de la paille hachée. Cette pièce est quelquefois construite en forme d'œuf, où il est possible de se placer en position fœtale. La sudation se fait grâce à la vapeur d'eau s'échappant d'une ouverture aménagée sous un sol fait de briques.

La « zriba » était, il y a quelques années, entourée d'une haie de roseaux ou d'épineux. Roseaux et épineux ont été remplacés presque partout par des clôtures plus hermétiques, faites de bidons aplatis et de divers matériaux de rebut.

Rien n'est moins figé que l'habitation du bidonville, dont les améliorations marquent l'effort constant des occupants, et permet de discerner leur degré d'évolution.

[Briquettevilles]

Jusqu'à ces dernières années, l'interdiction absolue de construire en dur, sur des terrains privés aussi bien que sur des domaniaux ou « h'abous » mis à la disposition des émigrés ruraux, fut strictement respectée. Le moqqadem *[petit fonctionnaire municipal]*, chargé de la surveillance du quartier, faisait détruire sur le champ toute construction en briques ou en pierres qui s'échafaudait.

Mais, lorsqu'au printemps 1967, le Gouvernement de la Préfecture de Rabat-Salé donna aux cinq cents familles expulsées des baraques du centre ville l'autorisation de construire en dur au quartier Youssoufia, le bidonville voisin, Maadid, amorça sa métamorphose. Depuis lors la planche ne cesse de céder la place à la brique, le toit en carton bitumé à la tôle ondulée, voire à la terrasse en béton. Ce fait est d'une grande importance pour saisir l'évolution de l'habitat dans les zones péri-

[1] Le dirham, unité monétaire marocaine, vaut, en 1970, 0.911F, soit 10 % de plus que le franc « lourd » français. *(Note de Marie-Renée)*

[2] La « zriba » désigne indistinctement la parcelle où est construite la barque, la cour intérieure, et la clôture *(Note de Marie-Renée)*

urbaines de Rabat-Salé. Pourquoi « briquetteville » [1],? Parce que l'unité d'habitation est le logement fait essentiellement de briques légères : la briquette à huit trous, qui coûte 0,25 dirhams, et qui est normalement une brique de cloisonnement.

Comme les douars anarchiques, les briquettevilles se développent au gré des convenances des bénéficiaires de parcelles. Le tracé des rues et des parcelles a été fait sommairement par les propriétaires fonciers et les moqqadem […]

La première préoccupation de l'occupant d'une parcelle, c'est d'édifier une clôture. S'il a les ressources suffisantes, il la fait d'emblée en briquettes. Sinon, il ajuste des bidons aplatis comme dans le bidonville. A l'intérieur de la clôture, il monte la baraque qu'il a transplantée du douar. Puis, au fur t à mesure de ses possibilités, il construit lui-même, ou fait construire, une première pièce, puis une seconde, et parfois une troisième. Le plan est sensiblement le même partout : les pièces qui ne communiquent pas les unes avec les autres tournent le dos à l'extérieur et se rassemblent autour d'un point central, le patio. L'intimité de la famille est ainsi préservée comme dans toutes les demeures traditionnelles musulmanes […]

Alors que la bourgeoisie des quartiers résidentiels ne craint pas d'ouvrir de larges fenêtres sur rue, à la briquetteville on continue, comme en bidonville, à se protéger des regards indiscrets. Les murs extérieurs sont hermétiquement clos. La cellule familiale des néo-citadins est le dernier bastion que l'on sauvegarde jalousement.

Au cœur des « zriba-s », chaque maison a son originalité et marque un souci de progrès et de confort. Certains ont une pièce cuisine où est aménagée une banquette pour le réchaud à gaz butane, ou, à défaut, le « primus » [2] à pétrole (bien que la maîtresse de maison continue à faire cuire ses aliments sur le traditionnel brasero en terre, le « kanoun » [3]. Ici et là on trouve des éviers et des lavabos en faïence achetés au marché aux puces. Ils attendent le problématique service d'eau. Dans presque toutes les maisons, il y a de rudimentaires sanitaires : plaques de ciment à la turque. La pièce réservée aux invités a toujours ses divans recouverts de velours frappé « made in Lyon ».

Le prix de revient d'une maison varie entre 1.000 et 3.000 dirhams suivant le nombre de pièces, la participation du propriétaire et de quelques membres de sa famille à la construction. Nous nous trouvons en présence d'un habitat urbain parfaitement incontrôlé, mais non anarchique. Une certaine rationalité qui peut être, à la limite, élément clef adapté à un changement social accéléré.

[Fondouks]

Construits au début du XVI^{ème} siècle lors de l'arrivée massive des émigrés andalous [4] , beaucoup ont conservé leur type primitif. Autour d'une vaste cour carrée ou rectangulaire, des petites pièces juxtaposées ouvrent au rez de chaussée sur des galeries à arcatures soutenues par d'élégantes colonnes ou par des piliers quadrangulaires trapus. Presque tous les fondouks ont un étage où des chambres s'ordonnent sur le même plan qu'au rez de chaussée. Ils rappellent, par leur cour intérieure et leur déambulatoire, les cloîtres occidentaux de la période romane. […]

Le fondouk, en arabe littéraire, c'est un hôtel. Un hôtel quelconque qui va du gîte de passage à l'hôtel cinq étoiles. C'est ainsi que dans la presse de langue arabe, l'Hôtel Hilton de Rabat est nommé « Fondouk Hilton ».

Dans le langage courant, au Maroc tout au moins, le terme fondouk est réservé aux auberges

[1] J'ai créé ce néologisme pour distinguer les nouvelles agglomérations de petites maisons faites de briques de cloisonnement, des bidonvilles où la planche et le bidon dominent *(Note de Marie-Renée)*

[2] *Nom commercial d'un poêle à pétrole très répandu à l'époque.*

[3] *Kanoun : poterie où se fait le feu.*

[4] *En 1492, la victoire de la « Reconquista » des rois catholiques à Grenade en Andalousie a contraint la population musulmane qui y vivait depuis sept siècles à émigrer, au Maghreb principalement.*

où peuvent loger hommes et animaux les veilles de marché. Pour les citadins, le fondouk est aussi le lieu où vont s'étendre, le soir, sur le sol nu et moyennant une modeste rétribution, les pauvres hères, les ivrognes, et les fumeurs de kif [1]. Il ne vient à la pensée d'aucun « Rbati » de la ville nouvelle qu'un fondouk puisse abriter des familles. […]

Au cours des dernières décennies, camions et cars des lignes rurales ont supplanté chevaux, ânes et mulets. Le fondouk-écurie a perdu sa raison d'être. Les paysans vendent désormais leurs produits sur place aux intermédiaires qui en assurent le ramassage. Il en est de même du bétail destiné à la vente. De ce fait, les chambres qui servaient d'entrepôts dans les fondouks et celles où étaient hébergés les paysans pour une nuit, ont changé de fonction. Elles sont devenues des demeures permanentes de familles ne pouvant payer le loyer souvent élevé des logements en médinas et des baraques en bidonville.

Chaque pièce du fondouk, humide, mal aérée, mal éclairée, sans eau, est utilisée par les émigrés ruraux qui l'aménagent et la prolongent par une case supplémentaire faite de vieilles planches ou de bidons aplatis. Ainsi, les fondouks sont devenus des taudis beaucoup plus insalubres que les baraques ensoleillés des bidonvilles.

Cette mutation entre dans le processus de dégradation des quartiers pauvres des médinas : la ville européenne a drainé, à son profit, toutes les fonctions de la capitale. La médina, au cours de la période coloniale, s'est réduite en un habitat dégradé, surdensifié. […] Les fondouks, caravansérails pour familles, insérés dans la trame urbaine traditionnelle, représentent une catégorie d'habitat encore plus sordide que les maisons des médinas, l'entassement urbain y est encore plus grand, et les conditions de salubrité encore plus déplorables.

Bien qu'ils soient, de par leur situation géographique, intégrés à la ville, je les ai fait entrer dans la catégorie des habitats marginaux, car ils cumulent les trois caractères retenus pour définir la marginalité : illégalité, précarité, et dissimulation.

Les pièces des fondouks anciens n'ont pas été construites pour abriter des familles. Les pièces des rez de chaussée étaient réservées aux marchandises, celles des étages étaient des logements des paysans et des voyageurs.

Ce qui frappe le plus, c'est l'exigüité de ces pièces et leur manque d'aération et d'éclairage. S'il est des pièces de 6 x 4 m, la plupart sont d'étroits réduits de 3 x 1 m 50, d'autres ont à peine 2 x 1 m 50 : alvéoles plutôt que chambres. La hauteur des murs ne dépasse pas 2 à 2 m 50. Il n'y a jamais de fenêtres. Les pièces reçoivent chichement air et lumière par l'unique porte d'accès qui, le jour, est toujours voilée par un épais rideau afin que les femmes échappent aux regards indiscrets, et, la nuit, hermétiquement close. Les asphyxies par émanation de gaz carbonique provenant des réchauds de charbon de bois, ne sont pas rares. Il n'y a que dans le fondouk Hajji de Salé que j'ai constaté une amélioration dans l'éclairage des pièces : un trou pratiqué dans la terrasse et fermé par une vitre malheureusement fixe, laisse passer, le jour, un rai de lumière.

L'insalubrité des pièces du rez de chaussée est encore aggravée par l'humidité des murs vétustes de torchis et par une aération encore plus précaire. Les occupants, en effet, utilisent l'espace libre, sous les galeries, en fermant celles-ci par des planches ou des tôles aplaties. Le fait est général dans tous les fondouks anciens : le chef de famille a aménagé un gourbi devant la porte de l'unique pièce d'habitation afin que la femme puisse s'adonner à ses travaux domestiques tout en étant à l'abri des regards étrangers.

Dans ces fondouks anciens, les cours sont généralement spacieuses, mais, à Rabat comme à Salé, le va et vient des « célibataires » habitant par groupes quelques pièces, le va et vient des conducteurs d'animaux et des commerçants qui y entreposent leurs marchandises ne permettent pas aux femmes de profiter de leur ensoleillement.

[1] Kif : chanvre indien dont les cultures sont très répandues dans le nord du Maroc. *(Note de Marie-Renée)*

Deuxième partie : les habitants

Dans cette seconde section, Marie-Renée s'attache à décrire les populations qui vivent dans les habitats marginaux de Rabat-Salé : nombres, origines ethniques, anciennetés, densités, mouvements, etc.

Puis elle se focalise sur les évolutions des familles qui constituent ces populations : de la famille patriarcale rurale éclatée ici en familles restreintes des bidonvilles, voire en familles désagrégées dans les fondouks.

Les emplois et les revenus de ces familles sont ensuite analysés en recensant les innombrables activités exercées : des « chaouch »[1] aux manœuvres, des petits commerçants et artisans traditionnels : peintres, menuisiers, maréchaux-ferrants, forgerons, matelassiers, tisserands, nattiers et vanniers, tailleurs et couturiers, cordonniers, coiffeurs pour hommes, réparateurs de cycle, aux « petits métiers » : « fqihs »[2], portefaix, femmes de ménage, jardiniers, ouvriers agricoles, métiers de la laine, gardiens, charrettes-taxis, fourniers (fours banaux), employés de hammam, pêcheurs à la ligne, porteurs d'eau, crieurs publics, artistes (musicien, chanteur, conteur, acrobate).

Un chapitre est consacré à la scolarisation des enfants, de l'école coranique à l'école moderne, et spécialement pour les filles.

Enfin, une approche des « deux générations » qui cohabitent dans ces zones marginales est proposée, en distinguant la permanence de certaines valeurs familiales, religieuses, coutumières, etc., et les nouveaux comportements qui apparaissent chez les jeunes gens et les jeunes filles.

Parmi cette très vaste matière sociologique, les quelques citations qui suivent ont malheureusement un caractère un peu « pointilliste », où l'anecdotique et même le pittoresque ne doivent pas masquer les difficiles réalités sociales décrites.

[Mortalité infantile]

La mortalité infantile reste élevée en milieu urbain. Cela s'explique par la négligence des mères à présenter leurs enfants aux consultations de nourrissons, par ignorance, ou par suite d'une mentalité encore fataliste et rétrograde. Il n'est pas rare de rencontrer, parmi les gens récemment venus des campagnes une opposition absolue à sortir le bébé très jeune par crainte des influences maléfiques. Le plus habituellement, les parents consultent et le médecin et le fqih guérisseur, ou la vieille femme réputée par sa toute puissance sur le démon. J'ai trouvé inopinément chez une « ajouza »[3], un enfant comateux à laquelle ses parents l'avaient confié. Il était depuis plusieurs jours dans l'obscurité d'un antre sordide, la lumière étant considéré comme favorable aux esprits mauvais. Il fallut user de toute mon influence pour qu'il soit conduit à l'hôpital où il fut opéré d'une tumeur cérébrale et sauvé. L'obscurantisme régresse lorsqu'une équipe médico-sociale compétente et dévouée obtient la confiance des gens. […]

[La famille désagrégée des fondouks]

J'ai fait ressortir le caractère invivable de cet habitat : exiguïté et insalubrité des pièces, promiscuité indescriptible dans laquelle ces familles sont contraintes de vivre. Promiscuité de personnes s'adonnant à la débauche, présence dans les cours de marchands et d'artisans usant des mêmes servitudes, et dans les cafés-gargotes d'une clientèle qui ne boit pas que du thé et ne fume pas que des cigarettes…

Les fondouks sont aussi le refuge des femmes abandonnées ayant charge d'enfants. Un examen plus attentif de la composition des ménages révèle une forte proportion de situations irrégulières, proportion d'autant plus forte que le fondouk est en grande partie occupé par des célibataires, ou de « faux ménages » vivant en concubinage. A un certain niveau de misère, le mariage est toujours remis au lendemain, et cette norme idéale s'estompe peu à peu.

Ainsi, les fondouks, qui représentent le cas limite de l'habitat marginal, présentent les caractères les plus accentués de désintégration familiale.

---

[1] *Chaouch : planton, gardien, coursier, etc.*

[2] *Fqih : enseignant du Coran aux enfants.*

[3] *Ajouza : vieille femme guérisseuse traditionnelle.*

[La filiation]

Le Marocain, comme tout Maghrébin, est d'abord un fils… L'identité traditionnelle au douar rural est encore : « Fils de, Mohamed ben Ahmed, ben Driss ». C'est toujours par rapport à son père qu'il se situe. Il aime y faire référence, et voilà qu'en arrivant au douar citadin, s'il veut entrer dans le monde moderne, participer à ses institutions, bénéficier de ses avantages et en faire bénéficier ses enfants, il est dans l'obligation d'adopter un nom nouveau, nom imposé par le bureau de l'Etat-civil. Ce fait est plus qu'un symbole : il marque une rupture avec le lignage des pères, avec le passé. Si 45% des chefs de famille des douars et 20% des fondouks possèdent aujourd'hui un livret d'identité familiale qui porte le nom nouveau, c'est que les plus évolués d'entre eux ont pris conscience de l'importance de cette base indispensable à la « nouvelle famille », à la famille citadine.

L'épouse, dans le livret de famille, n'a qu'une place fort discrète. Son nom n'apparaît qu'à l'inscription des enfants à leur naissance. Elle continue à porte le nom de son père, et les Administrations ne retiennent que celui-là. Ce fait est-il significatif d'un statut juridique qui ne lui donne pas encore, dans le couple, la place qu'elle a dans les sociétés modernes ?

La situation de l'épouse par rapport au mari est encore, à certains égards, celle d'une mineure, comme en témoigne en particulier sa claustration. Au village, cette claustration n'est que relative. Quel que soit son âge, une femme sort pour les nécessités de la vie quotidienne : elle va à la source, au jardin, en compagnie d'autres femmes de la maison, elle visite les parents, les sanctuaires, les cimetières le vendredi. Le premier temps, au douar citadin, marque en général pour la jeune femme une interdiction absolue de sortir de la « zriba », particulièrement si elle ne vit pas avec sa belle-mère. Le mari lui interdira parfois d'ouvrir la porte à toute personne étrangère, et, dans certains cas, - comme chez les Souassa - il emporte la clé de la maison en partant au travail. […]

[Foi et superstition]

Le Marocain des campagnes n'a jamais été profondément islamisé. L'attachement à la religion nationale s'est toutefois renforcé durant la période du Protectorat. Contrairement au citadin traditionnel lettré, il connaît mal le Livre Saint, et, lorsqu'il était enfant, la fréquentation de l'école coranique lui était souvent très difficile. Il est, certes, très croyant : sa foi dans le Dieu unique, généreux, miséricordieux, justicier, est attestée maintes fois dans les interviews *[3ème Partie].* Mais il est conscient de son ignorance religieuse. Sa ferveur à se rendre à la petite baraque-mosquée pour participer aux prières rituelles, l'assiduité à l'école coranique qu'il exige de ses enfants, sont des manifestations de sa volonté d'intégration au monde des citadins (au moins des citadins traditionnels). L'islam, religion nationale, est très certainement le facteur le plus puissant d'unité entre tous les citoyens, à quelque couche sociale qu'ils appartiennent.

Homme religieux, le rural - même installé à la ville depuis longtemps - est aussi un homme superstitieux. Il a constamment recours à des procédés magiques pour se concilier les « Invisibles » ou écarter de sa demeure les puissances maléfiques. […] Chez les femmes, ces recours aux spécialistes de recettes pour conserver ou retrouver la fidélité d'un époux, guérir les maladies, etc. sont encore plus fréquents. Dans un douar de Yaqoub al Mansour on peut voir chaque jour des files interminables à la porte d'un « fqih » réputé. Ces croyances dans les formes invisibles ne sont pas propres aux analphabètes des campagnes nouvellement venus à la ville. De nombreux citadins, scolarisés ou non, croient encore à l'influence des esprits ; mais la majorité d'entre eux sont justement d'anciens ruraux qui ne peuvent, du jour au lendemain, se libérer de croyances communes aux très anciennes civilisations.

[Le « moussem »]

Le « moussem » est la fête annuelle qui regroupe, durant plusieurs jours, dans toutes les régions du Maroc, les familles d'une ou de plusieurs tribus alliées, autour du sanctuaire d'un saint protecteur. Le « moussem » est essentiellement à l'origine un pèlerinage. Il y a, certes, des réjouissances : chevauchées avec « baroud », rappelant l'attaque d'une tribu ennemie, danses des hommes et des femmes autour des feux la nuit. Les « qadis » [1] sous les tentes règlent les affaires, les mariages en particulier, et les écrivains publics ne chôment pas. Le « moussem » est surtout occasion de retrouvailles, réjouissances et affaires. Ce sont les « grandes vacances » des ruraux, après les durs travaux de l'été. […]

[1] *Cadi : notaire et même juge pour les affaires civiles simples.*

Sidi Boumina est un ancêtre vénéré d'une très vieille famille rabatie. Sa qoubba *[tombeau],* située dans un site verdoyant, est un lieu de rassemblement des femmes et des enfants des douars, le vendredi. J'ai assisté à cette fête le 18 septembre 1968 en compagnie de plusieurs amis habitant les douars. Deux publics apparaissent d'emblée, organisant deux fêtes bien distinctes : d'un côté celle des femmes et des enfants, de l'autre celle des hommes et des jeunes gens.

Les femmes et les enfants descendent vers le tombeau du saint protecteur, munis de bougies d'épicerie achetées aux étals qui jalonnent les sentiers […] Avant de s'enfouir dans le sanctuaire du grand « siyyid » *[saint]* des douars, les femmes baisent le voile de soie verte chamarrée d'or qui recouvre les flancs de la génisse noire vouée à l'immolation, puis remettent une offrande au sacrificateur. Cette génisse est la fortune des habitants de Sidi Bounina. Elle a déjà beaucoup rapportée au cours de la promenade faite à l'intérieur des douars, plusieurs jours avant la fête. Mais ce n'est qu'un début ! Après avoir fait le tour du sanctuaire, elle est rituellement égorgée, et sa viande est débitée en quartiers vendus sur le lieu du sacrifice à prix élevés : cinq dirhams le kilo, sans compter tête, pattes et intestins. Il faut compter aussi avec les revenus non négligeables des poils et du sang. Sans doute, les participantes au sacrifice bénéficient de la gratuité, mais celles qui arrivent trop tard doivent remettre une offrande en échange du chiffon maculé de sang, ou de la touffe de poils qui constitueront des amulettes précieuses.

Rares sont les hommes et jeunes gens qui se mêlent à la foule assistant au sacrifice. Certains regardent furtivement cette gent féminine se ruer sur la victime saignante. Mes accompagnateurs commentent : « C'est bon pour les femmes, nous, nous ne croyons pas à tout cela. » […]

Après le pèlerinage au tombeau de Sidi Bounina, les femmes s'attardent dans quelques cercles formés spontanément autour de conteurs, de charmeurs de serpents, de prestidigitateurs de tout acabit. Des charlatans, surtout. […] Sous les tentes, de pseudo-marabouts distribuent des conseils, écrivent des phrases au pouvoir magique, vendent des amulettes. C'est la brocante du sacré à un public féminin trop crédule.

Où sont les hommes et les jeunes gens ? Ce n'est pas encore l'heure des « fantasias ». En attendant, ils assaillent les installations foraines bien à part de la fête « religieuse » : pistes à cyclomoteurs, manèges, voitures tamponneuses, jeux de tir, etc. Se réservant les attractions foraines, ils ont laissé aux femmes sanctuaire, sacrifice, conteurs et prestidigitateurs […]

[Le mariage]
Relation d'une lycéenne d'un bidonville de Yaqoub el Mansour :

« J'étais couchée et mes parents croyaient que j'étais endormie. Mon père et ma mère discutaient et j'entendais la voix forte de mon père : 'Elle a grandi, elle est en âge de se marier, ne penses-tu pas ? Je l'ai promise à un jeune homme de bonne famille du bled'. Je sentis alors tout mon corps trembler et je pleurai toute la nuit. Je pensais : pourquoi aller à l'école si c'est pour être mariée de force à un homme que l'on n'a jamais vu ? Comment savoir si je m'entendrai avec lui ?

Le lendemain, quand toute la famille fut réunie, je ne pus me retenir, et, en pleurant, je dis la situation dans laquelle je me trouvais. Mon grand frère, en colère, tenta de s'opposer à la décision de mon père, mais, malgré tout ce que j'ai pu dire, mon père ne voulut rien savoir. Maintenant, tout est réglé, et la famille attend le jour de la cérémonie. Je ne resterai pas longtemps mariée et je divorcerai. Peut-être épouserai-je quelqu'un que j'aime. »

L'absence de liberté dans le choix du mari, l'interdiction faite par les parents à leur fille d'adresser la parole à un jeune homme, entraînent des situations qui sont parfois dramatiques. Une jeune fille de dix sept ans, d'un douar de Salé (la fille de ma femme de ménage), au cours d'une deuxième année d'enseignement secondaire, est sévèrement punie par son père parce qu'elle « fréquente » un jeune homme qu'elle aime. Sous les yeux de ses parents, elle avale un flacon d'insecticide et meurt dans l'ambulance qui la transporte à l'hôpital. Si les cas de suicides de jeunes restent exceptionnels, ils sont toutefois symptomatiques de comportements absolument nouveaux dans un pays à forte tradition islamique. […]

Troisième partie : interviews de quelques bidonvillois

Dans cette dernière section de sa thèse, Marie-Renée donne donc directement la parole, sous forme de longs interviews « à ceux que l'on n'a pas le temps d'écouter » *afin de pouvoir* « insérer dans la trame statistique […] ces éléments humains qui transfigurent la sécheresse des chiffres. »

Il est malheureusement impossible de reproduire ici l'intégralité des neuf interviews qui occupent une centaine de pages :

I - Brahim, le cordonnier
II - La famille Ben Tahar
III - Hajj Karim, le chaouch
IV - la famille Omar Ben Driss
V - Fatima et le monde des femmes
VI - Itto, l'abandonnée
VII - Abdelazziz, le jeune poète
VIII - Rachid, l'assistant social
IX - Driss, l'infirmier

Seuls trois d'entre eux, les plus courts (III, IV et IX) sont proposés en totalité, tandis que les huit autres ne comportent que des extraits qui ont été jugés les plus porteurs de sens.

Le style de ces interviews, le plus souvent dialogué, et très proche de l'oral, est donc très vivant, et de lecture facile. Cet ensemble de témoignages, où s'expriment les souffrances et les espoirs de tout un peuple d' « écrasés », comme le dit crûment l'un d'entre eux, constitue sans doute la part la plus attachante de l'étude réalisée par Marie-Renée.

Interview I : Brahim, le cordonnier, 46 ans (extrait)

Il habite le douar Doum depuis une vingtaine d'années. Marié, il lui reste un fils de 19 ans encore à sa charge. Cordonnier, il n'a pas d'échoppe. Il offre ses services aux passants à l'ombre de la mosquée. Il est analphabète et ne parle pas le français. L'interview relevée sur magnétophone et traduite en français a été réalisée par un étudiant de l'Institut de Sociologie […] Brahim le cordonnier a atteint un degré de réflexion appréciable. Il sait ce qu'il va dire et n'hésite pas en parlant. Mais cela n'écarte pas sa méfiance à mon endroit. Je l'ai surpris en train de dire à l'un de mes camarades qu'il connaît bien : « Il ne faut pas laisser les gens emporter les secrets des habitants du douar. »

Je commence à lui parler de son fils. Brahim raconte :

- Mon fils est sorti de l'école depuis 5 ans sans avoir rien récolté, sans avoir rien gagné. Chaque jour il me demande de l'argent, il lui en faut toujours davantage. Je viens de voir un fonctionnaire de l'Arrondissement. Dieu veuille qu'il m'aide à lui établir des papiers pour qu'il rentre dans l'Armée.

- N'a-t-il pas été appelé ?

- Non, il a 19 ans maintenant. Si j'arrive à obtenir les papiers (cela va me coûter au moins 400 francs [1] peut-être aura-t-il la chance. La jeunesse d'aujourd'hui est perdue. Elle passe sa vie dans la rue. Les papiers devront prouver qu'il n'est pas marié et qu'il vit avec son père. S'il arrive à faire son service militaire, et s'il a envie de continuer ans l'Armée ce sera bien. Sinon, il reviendra dans la rue.

Il n'y a aucun avenir après ça. Il n'y a pas d'avenir ! On l'a renvoyé de la 6ème. Il n'a ni diplôme, ni rien. Il s'est disputé avec un instituteur et on a attendu l'examen pour le faire échouer. Le Directeur m'a dit que c'était le Ministère qui l'avait fait échouer. Je suis sûr qu'il a réussi. Je me suis demandé ce que le Ministère avait à faire dans cet examen…

Il a fait plusieurs demandes pour travailler. A chaque fois on lui a dit d'attendre. Quel avenir a-t-il sinon l'Armée ? Je n'ai personne à qui demander le favoritisme. On dit, on dit…, mais où est ce favoritisme dont je pourrais bénéficier ? Je sais qu'il y a des gens qui ne savent rien et qui maintenant travaillent dans l'Administration. Il n'y a que les « chaouchs » [2] qui s'arrangent pour faire entrer leurs

[1] Anciens francs marocains *(Note de Marie-Renée)*

[2] Planton dans les administrations *(Note de Marie-Renée)*

enfants dans l'Administration. Il n'y a que le favoritisme qui compte. Si tu n'as pas un fonctionnaire, un policier dans tes relations, comment caser les enfants, nous, les « écrasés » ?

Si mon fils travaillait, je me sentirais moins faible et je ne ferais pas ce travail. Je fabriquais auparavant des portefeuilles et des sacs avec un « ma'allem » [1], mais il n'y avait pas toujours du travail et il ne me payait pas bien.

Si je voulais travailler à mon compte, il faudrait que je sois agréé par les autres « ma'allems », et accepté par la Coopérative [2]. Mais où trouverais-je le capital pour monter ma boutique ? Et puis, maintenant, il n'y a que les touristes pour acheter la marchandise. Et la Coopérative ne nous achète qu'au prix qu'elle fixe elle-même. Si je revenais à l'atelier, on me paierait 700 francs par jour. C'est bien. Mais encore faudrait-il que je sois agréé par mon ancien patron.

- Pourquoi n'essaieriez-vous pas de faire un autre travail ?

- J'ai tout entrepris. Quand j'étais jeune, c'était le temps où Abdelkrim était exilé [3], j'ai travaillé comme cuisinier. Depuis, j'ai fait tous les métiers. Treize métiers, quatorze misères. On n'a rien, et rien ne nous manque. On mange et c'est Dieu qui le veut ainsi.

Tous mes problèmes seraient réglés si mon fils travaillait. On aurait un peu d'argent et ce serait mieux. Cependant tout dépend de Dieu et l'argent vient après. Quand on vieillit on se fait beaucoup de soucis. Les soucis sont mauvais. Il ne faut pas s'en faire pour soi mais pour les autres, la famille. C'est ce que les jeunes ne savent pas.

Tenez, je travaille 3 heures pour une paire de chaussures et on me donne une misère. Si je travaille pour les « neçrânis » [4], je serais bien payé même si le travail n'est bien fait qu'en apparence. Ici, on ne paie pas bien le travail. Les gens n'apprécient pas le travail. Hier, j'ai réparé un cartable. La fermeture que j'ai placée m'a coûté 50 F. On m'a repris le cartable en me donnant 50 F. Ou voyez-vous le bénéfice que j'ai fait ? Et ce type ne s'est même pas inquiété du temps que j'ai perdu….

Enfin, débrouillez-moi un travail avec vous et un travail avec mon fils. Revenez me voir, je suis toujours à la même place, vous serez les bienvenus. […]

Interview II : Famille Ahmed ben Tahar

La famille habite le douar Maadid depuis plus de 30 ans. Père et mère illettrés, fils aîné à l'Université, 3 autres enfants scolarisés. Les pages qui suivent sont des dialogues entre les parents, les frères et les sœurs et le fils étudiant qui les a lui-même traduits et transcrits en français.

Ahmed, le père, 55 ans :

- J'ai appris le métier de forgeron avec un grand maréchal-ferrant à Tiflet *[50 km à l'ouest de Rabat]*. J'ai travaillé avec lui 16 ans et 5 mois. J'étais bien avec lui. A sa mort, je suis venu à Rabat avec ma femme parce que j'entendais dire à Tiflet qu'il y avait beaucoup de gens qui accordaient du travail, surtout des Français. Et depuis que j'ai quitté Tiflet et le forgeron, j'ai trouvé la vie dure et amère.

---

[1] Patron *(Note de Marie-Renée)*

[2] La Direction de l'Artisanat a créé des coopératives pour certains produits d'exportation *(Note de Marie-Renée)*

[3] *Abdelkrim (1882-1963) chef de l'insurrection du Rif marocain, fut contraint par la France à l'exil en 1926 après sa défaite militaire.*

[4] Au sens littéral, chrétien. Expression désignant tout européen *(Note de Marie-Renée)*

En arrivant à Rabat, j'ai trouvé du travail chez un Italien. Il construisait des portes de fer, des escaliers. Son atelier était dans le quartier de la Tour Hassan. Je n'ai travaillé qu'un an avec lui. Il ne me payait pas beaucoup, et j'appris qu'à l'atelier de la Base, à l'Aviation, il y avait beaucoup de travail mieux payé. J'ai quitté mon patron.

Je n'ai pas de bons souvenirs du temps passé à la Base. Un jour, je suis arrivé en retard parce que j'avais manqué le car qui m'amenait au travail. J'eus un avertissement et je dus travailler 3 jours sans être payé. Je finis par sortir de l'Aviation. Un lieutenant français quitta le Maroc et me donna une forge portative. Il m'a dit : elle te sera bienfaisante. Avec cette forge, je décidai d'occuper un petit garage à Akkari *[quartier de Rabat].* Mais je n'avais pas beaucoup de travail.

Un jour, une Française vint me demander de venir chez elle réparer quelques casseroles. Après avoir fini mon travail, elle me dit :

- Ahmed, pourquoi restes-tu à Akkari dans un coin où personne ne peut te voir ? Va donc à l'Agdal. Il y a dans ce quartier beaucoup de dames françaises comme moi qui te donneront du travail.

J'ai suivi son conseil, et je trouvai, au début, beaucoup de travail. Je criais de rue en rue « Soudure, soudure ! » Les Italiennes, les Portugaises, les Françaises sortaient et me donnaient des casseroles et bien d'autres objets à réparer. Cela dura plus de 6 ans. Je gagnais dans les meilleurs jours 400 F, mais bien plus souvent 200. Les jours où j'étais content c'étaient les jours où je recevais plus d'argent que je ne comptais en recevoir.

J'avais à cette période mon premier enfant. La vie était dure. Nous avons déménagé à Salé où nous avons trouvé une maison moins chère. Quelques jours passèrent. J'appris que l'on « donnait » de la terre au douar Debbag pour un petit prix de loyer. Je me réservais une petite portion de terrain. Avec les économies que j'avais faites, j'achetais des planches et je construisis 2 petites baraques que j'entourais de roseaux. D'autres pauvres comme nous installèrent leurs baraques tout à côté des nôtres. Alors je fis une « zriba » avec des planches, c'était mieux que les roseaux.

Du douar Debbag je pouvais aller facilement à l'Agdal où bien des gens me connaissaient. Mais il y avait de moins en moins de casseroles à réparer. Le modernisme a tué la soudure…

Je travaillais aussi au quartier de la Tour Hassan. Un jour, je laissai ma forge chez les Berbères. Le soir, je ne retrouvai pas ma forge. Les Berbères me dirent :

- On te l'a volée

Je répondis :

- Comment me l'aurait-on volée alors qu'on a laissé toute la marchandise ?

La dispute commença et je partis au Commissariat raconter mes ennuis. Un policier me poussa, m'insulta, me gifla. Un autre me dit :

- On va t'emmener en prison

Je compris. L'épicier était passé au Commissariat avant moi, car il avait une voiture. Humilié, craignant d'aller en prison, je rentrai chez moi triste de la plus grande tristesse. Je voyais ma femme et mes enfants sombrer dans la débauche et la misère… Je pleurai avant de passer la porte de la maison. Je racontai mes malheurs à ma femme.

Sans forge, sans travail, quoi faire ? Un camarade me dit :

- Au douar Maadid on donne quelques mètres carrés de terre sans payer

Alors, je vendis ma baraque du douar Debbag et j'en construisis une autre avec de la boue, des pierres cassées et quelques kilos de ciment. A ce moment-là, il n'y avait que quelques champs

autour de nous. C'était tout près de la séguia [1], au bas de la colline. Pendant deux jours nous avons couché sous les étoiles. Nous avions alors trois enfants.

Je continuais à chercher du travail. Je passais et repassais dans tous les quartiers de Rabat. Chaque maison, chaque rue m'était connue… Il arriva qu'il n'y avait plus de travail pour moi. Je craignais l'auto de la police. Cette auto de la police qui ramassait les gens qui longent les rues… H'amdoulillah ! (Dieu soit loué !) je n'ai jamais été arrêté.

Grâces à Dieu, en même temps que j'étais un grand forgeron, j'avais appris le métier de menuisier. Avec des caisses vides achetées aux épiciers, je me suis mis à fabriquer des petites chaises, des « meidas » (petite table ronde basse). Il faudrait de l'argent pour faire des chaises et des tables meilleures !

J'ai connu au Maadid, bien des jours noirs, des jours de pluie, attendant des clients qui ne venaient pas ou qui ne payaient pas. Que de fois je n'ai pas eu un sou à donner à la femme ! Pas même de quoi acheter une bougie pour éclairer un peu les soirs noirs, les soirs de pluie…

L'hiver, nous étions dans la boue. Les baraques de mes voisins comme la mienne étaient en danger. C'était un mauvais endroit qu'on nous avait donné au bas du coteau. Un jour j'ai parlé aux voisins et nous sommes parits ensemble - nous étions six - voir le moqaddem. Il nous donna un emplacement meilleur, au haut du coteau.

Celui qui a eu le plus de chance, c'est mon ami Omar. Il faisait la charrette-taxi. Il construisit sa baraque au bord du chemin qui devint une grande route quand la « baladia »[2] commença la construction de la belle Cité de Takkadoum. Il ouvrit trois boutiques sur cette route. Il gagna beaucoup d'argent. Il fait le taxi avec sa charrette. Mais l'âne a été remplacé par deux chevaux et la charrette à deux roues a été remplacée par une charrette à quatre roues.

Je n'ai pas la chance de mon ami Omar. J'ai perdu mon métier. Nous travaillons dur, ta mère et moi, et nous ne gagnons pas grand-chose. Huit enfants à nourrir ! Et pourtant Dieu aide. Nous connaissons le chagrin, mais pas le désespoir. Il y a des gens plus malheureux que nous.

Nous travaillons pour que toi et tes frères et sœurs vous deveniez des gens instruits, pour que vous réussissiez mieux que nous. Nous n'avons pas eu la chance comme vous d'aller à l'école, nous sommes restés toute notre jeunesse derrière les troupeaux de moutons et nous avons grandi la tête vide…

La vie, en réalité, est comme ça : des jours heureux et des jours malheureux. Les ennuis, les malheurs que j'ai connus n'ont pas de limite. Même si je restais ainsi à te raconter jusqu'au matin, mon fils, je ne pourrais pas finir….

Interview III : Hajj Karim, le chaouch, 45 ans (extrait)

Il est né au douar Doum qui s'appelait alors douar « Qadim ». Marié, il est père de sept enfants. Chaouch au Ministère de la Santé Publique, il a quitté le douar en 1960 et habite un logement du Service de l'Habitat dans une cité voisine du douar. Il parle correctement le français. Les pages qui suivent ont été écrites sous sa dictée. […]

Je crois aux marabouts. Mais si on va chez le marabout, il faut penser « nichane » (droit). Si on n'a pas confiance dans le marabout, le marabout ne guérit jamais les maladies.

Ma femme a toujours peur pour ses enfants. Quand il y a eu l'épidémie de méningite, l'année dernière, elle a mis de l'huile sur le nez et les joues de mes enfants. Elle en a mis aussi dans tous les

[1] *Séguia : petit canal d'irrigation.*

[2] Municipalité *(Note de Marie-Renée)*

coins des pièces de la maison. Moi, je ne crois pas à ces choses-là, mais ma femme y croit comme toutes les autres femmes.

Je connais un père qui, en apprenant que son fils courait chez les putains, est tombé raide. Sa main gauche était toute tordue, sa jambe gauche paralysée. On l'a porté au marabout Bénachir à Salé. Il est revenu guéri.

Je demande la baraka *[bénédiction divine]* pour mes enfants. C'est Dieu qui donne la baraka. Celui qui a la baraka, fait la prière, le ramadhân, il ne boit pas de vin, il n'a pas deux paroles, il ne change pas tous les jours de couleur. Il ne fait pas d'histoires avec d'autres femmes et, s'il est riche, il donne aux pauvres.

Je crois aussi au « s'hour ». *[sorts].* Celui qui est « mes'hour » *[qui porte un sort]* c'est celui qui est pris par les mauvais sentiments, quelqu'un par exemple qui « marche » avec les autres femmes et qui bat la sienne. Que peut alors la femme ? Elle peut effacer le « s'hour ». Elle va chez le fqih ou chez la « ajouza » (vieille femme). Elle raconte ses malheurs. Le fqih ou la « ajouza » inscrit sur un papier - pas avec de l'encre, mais du safran, ou autre chose - ce qu'il faut qu'elle achète chez le marchand de « h'ajâbs » (amulettes) ou « d'atars » (parfums-talismans). Le marchand fait le mélange, l'écrase bien et recommande à la femme de le mettre dans du café - pas du thé, car la poudre changerait la couleur du thé. Quand le mari a bu le café, il n'a plus envie de voir les autres femmes, il ne voit que la sienne et il la voit comme beaucoup de lumières au plafond (comme un lustre de salon). C'est comme ça qu'on efface le « s'hour ». Moi, je me méfie de toutes ces choses. Je ne bois jamais du café, sauf chez moi…

Si un homme désire une femme, il prend un peu de terre là où il y a la trace de ses pieds. Il porte cette terre la nuit au fqih. Le fqih la mélange à de l'encens et la fait brûler sur le kanoun. La femme répond alors au désir de l'homme. Si un garçon veut une fille et que la fille refuse, il donne de l'argent à une amie de la fille pour qu'elle achète des médicaments et les mette dans le café. Elle l'invite chez elle. « Bismillah » *[« Au nom de Dieu » premier mot des sourates du Coran]* et la fille avale le café. Alors elle reste devant le garçon qui la veut comme une bobine. On fait la même chose pour être en bonnes relations avec son chef de service, surtout si on craint quelque ennui. On le fait aussi à ceux qui corrigent les examens des enfants pour qu'ils ne voient pas les fautes.

Les vrais fqih et les vrais « ajouzas » n'existent que dans le Sous ou dans le Rif *[régions berbères du sud et du nord du Maroc]* Ici, dans les douars, ce ne sont pas de bons fqihs, de bonnes « ajouzas ». Ils ne travaillent que pour l'argent. Les fqihs demandent jusqu'à 20.000 F, les « ajouzas » beaucoup moins. Les « ajouzas » disent toujours ce qui va arriver. J'ai peur de ces femmes qui travaillent avec les diables. La fille nait avec un diable. Le garçon nait avec cent diables. Chaque année, le nombre de diables diminue de un chez le garçon, et il augment de un chez la fille. A la fin de sa vie, la « ajouza » est possédée par cent diables, le « chibani » (vieil homme) n'en a plus un seul.

Pour préserver ma famille des choses mauvaises durant le jour, sitôt levé j'arrose le devant de ma porte avec quelques gouttes d'urine, ça éloigne les esprits malfaisants.

Les gens « marchent » avec l'argent comme le chemin de fer ou l'autobus. L'argent fait tout. Si tu veux réussir, faire entrer, par exemple, tes enfants à l'école ou dans une administration, il faut graisser la vis. Si une vis n'est pas graissée, comment veux-tu qu'elle rentre en place ? Dieu n'aime pas les gens qui ne pensent qu'à l'argent. On dit : Dieu pardonne à cent et un ivrognes. Il ne pardonne pas au joueur de cartes. Le joueur de cartes ne pense qu'à gagner de l'argent. L'ivrogne, quand il est saoul et qu'il a de l'argent, il le distribue. Ainsi l'ivrogne a sa récompense devant Dieu.

Interview IV : Famille Omar ben Driss

Aïcha, étudiante à l'Institut de Sociologie est introduite dans la famille Omar ben Driss qui habite le douar Kora à Yaqoub-el-Mansour par une infirmière du dispensaire du quartier. Aïcha a préféré ne pas se servir du magnétophone. Elle a traduit elle-même, en français, les conversations.

Aïcha raconte :



Ruelle du douar Kora

« La baraque de la famille ben Driss est semblable à toutes les autres baraques du douar, dans une ruelle sordide semblable à toutes les autres ruelles du douar. Nous entrons dans une cour étroite où sont entreposés des objets hétéroclites, une bicyclette sans pneus, rouillée, de la ferraille, des pots cassés.

La baraque n'est éclairée que par une porte. Ses planches mal jointes laissent passer l'air. Pourries à leur base, les trous sont bouchés par les lambeaux de toile cirée. Une natte crasseuse qui n'a plus que la trame qui recouvre une partie du sol en terre battue. Au mur, face à la porte, un diplôme de donneur de sang est accroché. Le nom du père y est écrit en grosses lettres à caractères gothiques.

La mère qui vient d'accoucher est étendue sur l'unique châlit de bois. Deux garçons, de 8 à 12 ans accourent dès notre entrée. Une petite fille de 5 ans, dissimulée sous le châlit, ne sortira de sa cachette qu'à la fin de la visite. Un nouveau-né enveloppé de chiffons sales, les yeux cernés de henné, des talismans autour du cou et du poignet, est couché près de la mère.

- C'bah'ennour (Que ce matin soit un matin de lumière), lui dis-je. Que Dieu bénisse tes enfants et que ce nouveau-né soit ta joie.

- La Paix soit sur toi, ma fille.

Pendant que l'infirmière s'adonne aux soins du bébé nous conversons :

- Quel nom avez-vous choisi pour votre fils

- Je n'y ai pas encore pensé. Son père a dit : appelle-le comme tu voudras.

- Donne-lui le nom que tu aimes…

- …

- Karim (Le généreux) lui dis-je

- Eh bien, il s'appellera Karim.

- Depuis combien de temps êtes-vous installés à Rabat ?

- Il y a plus de 20 ans, ma fille. J'avais 20 à 22 ans lorsque j'ai mis les pieds à Rabat pour la première fois. Après la mort de mon père, les cousins se sont emparés de nos terres et les ont fait inscrire à leurs noms. Ils sont tous propriétaires dans la région de Chichaoua *[400 km environ au sud-ouest de Rabat].* Mes deux frères et moi étions réduits à l'état d'ouvriers agricoles, je venais de me marier. Mon mari ne possédait que ses bras pour travailler. Ma belle-mère et moi sommes arrivées dans le douar voisin où nous avions un parent.

- Je croyais que vous veniez d'arriver au douar (J'ai dit cela à cause de l'extrême pauvreté de la baraque)

- Nous ne sommes ici que depuis 3 mois. Nous habitions avant au douar Hajj Kacem (voisin du douar Kora). Mais comme nous avons su qu'il y avait eu une bonne récolte dans notre bled, nous avons vendu la baraque du douar Hajj Kacem pour 150 Dh *[dirham marocain]* car nous espérions rester au bled pour toujours. Hélas ! nous avons dû revenir avec pas un sou en poche…

Le père arrive. Aïcha :

- Vous rentrez du travail ?

- Du travail ? Non, je donne un coup de main ici et là, soit pour la peinture, soit pour la maçonnerie. Je n'ai rien trouvé depuis quelques jours.

La mère pousse un long soupir. Le père :

- Je n'ai pas même de pain à rapporter à la maison. Je suis allé à l'Entraide Nationale pour avoir un peu de farine, mais on m'a répondu que j'étais encore jeune. Alors, ai-je dit, donnez-moi au moins du travail ! Je leur ai fait voir mon diplôme de donneur de sang, ils ne l'ont même pas regardé (Il sort d'un portefeuille usé un papier en lambeaux)

Le père et la mère se taisent et baissent la tête. Aïcha :

- Vous n'avez jamais participé aux chantiers de la « baladia »? *[de la Commune]*

Le père :

- Si, j'ai travaillé tout un mois. Mais avec 2 Dh par jour et un peu de farine, comment tenir les deux bouts ? Pendant ce mois, je me suis endetté. Il faut nourrir les enfants et acheter les cahiers pour le plus grand qui va à l'école. Tenez, mon frère, lui, qui n'a pas d'enfants, il est marchand ambulant, il n'a pas de problèmes parce qu'il n' apas d'enfants et sa femme travaille. Elle carde la laine et gagne 1 Dh par kilo de laine.

Je demande à la mère :

- Vous ne travaillez pas la laine ?

- Si, avant, je le faisais, mais je ne le fais plus maintenant. Ça prend beaucoup de temps et étant à nouveau enceinte, fatiguée, j'ai arrêté. Comment arriver à faire le ménage, préparer les repas et être assise du matin au soir jusqu'à la prière de l'Acer (16 heures) ? Faire tant de travail pour un dirham !

- Alors, puisque votre situation ne s'améliore pas, pourquoi n'êtes-vous pas restés au bled ?

- Ici, il y a tout, dit le père. Là bas, il n'y a rien. Tu passes la journée à travailler pour 2 ou 3 Dh et avec cela tu dois manger, t'habiller… Et puis, tu ne travailles que quelques semaines, et après ? Ici

tu as l'espoir de travailler toute l'année. Même si tu ne travailles que 3 ou 4 jours par semaine, tu gagnes 6 à 7 Dh par jour. Et, ici, il y a l'école. Tu sais, quand je suis reparti au bled, c'était pour y rester… Mais quand j'ai vu tous ces enfants qui n'allaient pas à l'école, qui ne faisaient rien, je me suis hâté de revenir. J'ai dû vendre tout le blé que j'avais accumulé pour payer les billets de retour. C'est pour les enfants que je suis revenu. Et, maintenant, voyez quelle situation ! Dieu seul peut nous aider.

Une femme entre.

- C'est la « gabla » (femme accoucheuse) qui m'a accouchée, dit la mère

- Vous avez dû en mettre des enfants au monde ! dis-je à la gabla.

- Ah ! ma fille, 40 ou 50 seulement. Je ne suis pas une spécialiste. Je rends service quand ça se présente. Je suis arrivée à Rabat avant que Mohamed V - Dieu lui accorde la miséricorde ! - revienne d'exil *[en 1955]*. Je suis ici avec mon fils. Drôle de fils, c'est la fin du monde ! Tout ce qu'il possède est entre les mains de sa femme. Et il en a de l'argent, il a un bon poste. Il est jardinier à la « baladia ». Crois-tu qu'il s'occupe de moi ? Il ne me voit même pas. C'est sa femme qui l'a détourné de moi. S'il n'y avait les voisins, je ne sais pas ce que je deviendrais. Que Dieu les protège et les aide !

Huit jours après cette visite, je reviens voir la famille. Elle a déménagé. Grâce aux enfants des voisines qui me guident dans un dédale de ruelles, je la retrouve dans une baraque aussi mauvaise que la première. La mère est seule, accroupie auprès du kanoun. Un regard triste de la plus grande tristesse me fait deviner le malheur qui l'a frappée :

- « Adâh Rebbi » (Dieu l'a pris) me dit-elle d'une voix à peine audible. Il y avait de mauvais esprits dans notre entourage.

Je l'embrasse :

- « Baraka fi rassek » (Dieu soit ton contentement) lui dis-je.

- Dieu donne et reprend, ma fille.

Interview V: Fatima, 20 ans, et le monde des femmes (extrait)

Fatima habite la briquetteville Maadid chez ses parents venus récemment du bled. Elle a suivi les 3 années du 1er cycle de l'enseignement secondaire au lycée Kenza à Rabat. L'interview a été faite, comme la précédente, par Aïcha, étudiante à l'Institut de Sociologie. […]

Fatima m'avait beaucoup parlé de la source où elle allait puiser l'eau. Elle me proposa d'aller la voir :



L'une des deux fontaines de la briquetteville Hajja

- Tu vois notre vie ici, Aïcha. Ces ruelles boueuses dès qu'il commence à pleuvoir, cet égout qui a éclaté lors de la dernière pluie. Bien sûr qu'il a été mal construit ! [1] Et ces pentes ! Tu ne les remarques pas à la descente, mais quand tu les remontes avec deux seaux pleins d'eau, c'est épuisant !

- Où me conduis-tu puisque la source est fermée [2] ?

- Il y a quatre sources [3], tout au long du douar, au bas de la pente. C'est peu pour tant de monde. Si tu savais les queues interminables… Dès 5 heures du matin jusqu'au soir, ça n'arrête pas. Il y a même des gens qui se lèvent exprès la nuit, pour ne pas attendre. Et il y en a des disputes ! La vie est très difficile ici, d'autant plus que ce sont tous des campagnards.

En remontant vers la maison de Fatima, nous rencontrons l'une de ses amies qui porte deux seaux à bout de bras. Nous nous arrêtons. A ce moment, une voisine de Fatima passe et l'interpelle :

- On m'a dit que tu as été reçue à ton examen et que tu seras bientôt fonctionnaire.

- Eh non, je ne suis plus au collège. Je fais de la sténo-dactylo au Centre de la Jeunesse et des Sports.

L'amie intervient :

- Moi, j'en ai assez de la maison. Je lis et les livres m'ennuient.

- Quand as-tu quitté le collège ?

- Juste cette année. J'ai obtenu mon passage en 4ème, mais comme il me faut encore 3 ans avant d'arriver au bac après, c'est trop de dépenses, mes parents ne peuvent m'entretenir plus longtemps. J'ai présenté mon dossier à l'Ecole Normale d'Administration *[ENA pour petits fonctionnaires…]*, mais comme il n'y a pas de concours cette année, je suis au chômage…

- Tu devrais faire de la dactylo. Tu payes 25 Dh par mois, ça t'occuperait.

- Et il faudrait encore payer ! Mon frère pourrait payer, mais il travaille à la Délégation et tout en travaillant, il prépare son bac. Il ne fait rien pour moi. Quand on a une femme, on laisse la famille de côté !

Je l'interrompis :

- Si tu attends tout de ton frère, ou même de ton père, tu n'arriveras pas à grand-chose. Chacun pense à soi. Tu dois te débrouiller.

Une autre voisine nous croise :

- Oh, ces filles, ça ne pense qu'à étudier ! Et le mariage, c'est pour quand ?

- Il n'y a que le mariage qui compte pour vous, rétorque l'amie de Fatima. C'est une obsession ! Tu sais, les hommes aujourd'hui n'aiment pas les femmes inutiles. Que feront-ils avec des femmes qui passent toutes leurs journées à la maison ? Ils ne veulent plus de ces femmes qui

---

[1] Egout posé grâce aux collectes des propriétaires ainsi que cela se fait dans la plupart des bidonvilles et briquettevilles. L'égout débouche dans la « séguia » *[canal d'irrigation à ciel ouvert]* au bas de la pente du douar. *(Note de Marie-Renée)*

[2] La source « h'amra » (sacrée) pour les habitants des douars est périodiquement fermée par le Service d'Hygiène, car ses eaux sont polluées.*(Note de Marie-Renée)*

[3] Forages peu profonds pratiqués par les habitants du douar sur la nappe phréatique qui affleure le sol. *(Note de Marie-Renée)*

passent leur temps à demander de l'argent pour aller au bain, pour prendre l'autobus. Ils ne veulent plus être seuls à entretenir les enfants.

- Tu dis vrai, ma fille ! Il n'y a que celles qui sont fonctionnaires qui peuvent se marier. Heureusement pour moi, ajouta-t-elle d'un air moqueur, je suis mariée et mon mari m'accepte telle que je suis !

- Allah aounkoum ! (Dieu vous aide)

Interview VI : Itto, l'abandonnée, 30 ans (extrait)

Itto habitait un logement économique de la Cité Takadoum. Abandonnée par son mari, elle a échoué au douar Maadid avec ses enfants. L'interview a été faite et enregistrée sur magnétophone par Naïma, d'origine berbère, élève à l'Ecole des Cadres du Ministère de la Santé Publique, section Service Social. Elle l'a traduite de l'arabe dialectal mélangé d'expressions berbères, en français.

Je suis de la tribu des Hah'a. J'ai quatre frères et cinq sœurs. Je suis la plus jeune des filles et j'ai un frère plus jeune que moi. Mon père était moqadem et fellah'. Nous, les filles, nous restions à la maison, nous ne faisions rien. Nous ne sommes pas allés à l'école coranique mais mes frères y sont allés. Au bled, les filles ne vont pas à l'école coranique. Quand j'ai eu environ quatorze ans, j'ai épousé « ce monsieur », qui est un cousin par-dessus le marché. Lui aussi était fellah'. Ma fille Fatima et mon fils Ah'med sont nés au bled. Après la naissance de mon fils Ah'med, nous sommes venus ici.

Dans notre pays, notre condition était celle des pauvres. La pluie ne vient pas bien et, à ce moment-là, quand il y a eu le tremblement de terre d'Agadir [*1960],* la récolte était mauvaise dans le pays. Toute la famille était d'accord pour que nous partions. Alors nous sommes venus ici chez quelqu'un de notre connaissance. Nous l'avions connu au bled. A Rabat, « il » [le mari] est devenu quelqu'un qui ne sait plus travailler. Petit à petit il a appris à conduire et il est devenu « un homme à son aise ». Il sait tout maintenant. Nous habitions Takadoum dans les maisons de la Cité. Hafida, puis Aïcha et Khedija sont nés à Takadoum. Après la naissance de Khedija il a dit « labesse alih » *[Ça va pour toi],* il ne se contentait plus de nous. Alors, comme ça, l'homme est parti. Il est parti et il a rencontré une Zaëria (femme de la tribu des Zaër). Il s'absentait le jour et la nuit. Un jour qu'il rentrait tard, je lui dis :

- Où étais-tu ? Nous apportes-tu à manger ?

Il répondit :

- Je n'ai rien à vous donner à manger. […]

Il m'a quitté pendant sept mois environ et il est revenu. Mes enfants et moi nous étions seuls. Quand ce monsieur est revenu il a laissé un « ben Adam » (littéralement : un fils d'Adam) dans mon ventre. Il s'est encore enfui, et du désespoir qui s'en est suivi, le « ben Adam » est tombé. C'était la première fois que cela m'arrivait. Il est reparti pour environ six mois et il est revenu encore une fois pour deux mois. Il m'a laissé enceinte de Khalid, et il s'est enfui. Il vivait toujours avec sa Zaëria. Je la connais, il y a des gens qui la connaissent et qui me l'ont montrée. Tout son revenu il le donne à cette femme, et nous, il nous laisse « à la générosité de Dieu. » […]

Je lui demande pourquoi elle ne retourne pas dans son douar d'origine :

- Au bled, il n'y a pas d'école pour les enfants, et la famille est isolée. Je me suis résignée en me disant : peut-être que si Dieu rend la raison à cet homme pour qu'il donne à ses enfants de quoi manger et poursuivre leurs études afin qu'ils aient le savoir, ils ne deviendront pas comme moi. Je ne sais rien faire. Si j'étais instruite, je n'en serais pas là. Si j'avais un métier dans la tête, je n'en serais pas là. Tu sais, les gens de la campagne ne savent rien faire…

Quand les enfants veulent voir leur père, ils le suivent jusqu'à son lieu de travail. Il ne tourne même pas la tête pour les regarder. Ah'med est allé une fois chez lui, je veux dire chez la Zaëria. Cette femme ne l'a même pas laissé entrer. Elle l'a poussé hors de la porte et elle a fouillé le fond de ses poches en disant aux gens : j'ai peur qu'il vienne chez moi avec du « shour » [1]

Je ne suis pas habituée aux baraques. La vie y est dure, et, la nuit, j'ai peur. Les gens se bagarrent, il y a des voleurs. J'ai toujours peur, même le jour, si je sors et que je laisse les enfants, j'ai peur. J'ai peur du feu pour eux, j'ai peur que quelqu'un vienne me les voler ou les frapper. […] dans ces baraques, le soleil nous brûle l'été, la pluie ne nous ménage pas l'hiver. Nous sommes tous dans une pitoyable situation

Je lui demande si elle ne souhaiterait pas se remarier :

- Laisser mes enfants pour me remarier ? Non, non, je ne me remarierai jamais ! […] Je ne me remarierai jamais ici bas vu ce qui m'est arrivé. Même si l'homme qui me demanderait en mariage était un Qaïd, je le refuserais. Cet homme a laissé tomber ses enfants, un autre en ferait autant !

Le mieux pour moi, c'est de supporter mon sort et vivre avec mes enfants. Tout ce que j'espère c'est de pouvoir mener une vie meilleure avec mes enfants jusqu'à ce qu'ils grandissent et que leur avenir soit assuré. Alors, à ce moment-là, peu importe que je meure ou que je vive.

Interview VII : Abdelaziz, le jeune poète, 17 ans (extrait)

Il est né au douar Doum où il vit dans sa famille jusqu'en 1961. Son père, « homme de peine » d'une administration, est illettré. Sa mère fait des ménages chez des européens. Il a six frères et sœurs. Ayant réussi son certificat d'études primaires, il cherche un emploi. Il rôde dans les couloirs du Ministère de l'Agriculture rendant de menus services aux chaouchs. Un haut fonctionnaire marocain, marié à une française, le remarque, s'intéresse à lui, et le fait entrer à l'Ecole Militaire.

Il raconte :

J'ai passé trois ans à l'Ecole Militaire. Un jour, on m'a volé mon paquetage. Le Directeur m'appelle et me dit : « Tu rembourses 35.000 F ou tu t'en vas. » Je suis parti. D'ailleurs, je n'aimais pas l'Armée. Avoir un fusil, tuer des hommes, c'est idiot. Je suis poète et artiste, j'aime la vie libre.

J'ai quitté la maison de mon père parce qu'il y a eu des histoires entre mes parents. Ma mère est très bonne, si aimante et si aimée, mais elle a fait des choses qui font horreur. Un jour elle a amené chez nous un homme qu'elle faisait passer pour un cousin. Mon père, au début, l'a traité comme quelqu'un de la famille. Ma mère, quand le père avait le dos tourné, couchait avec le cousin. Mon père s'en est aperçu. Il a battu ma mère et ma mère est partie. Vivre avec mon père maintenant qu'il a pris une autre femme, ça, jamais. D'ailleurs, rendre des comptes à mon père, ça, je ne veux pas. Vivre avec ma mère, j'aurais honte. Depuis qu'elle a quitté mon père, je ne l'ai plus revue. Je ne veux plus la revoir.

Si j'avais de l'argent, je partirais à Paris. Paris, c'est une ville, pas comme Rabat. A Paris, il y a des artistes, de vrais artistes. Il y a de belles filles, elles ne sont pas cachées par les parents comme ici. Il y a de chics boîtes de nuit, pas des boîtes comme « La Cage », ou « L'Entonnoir ». je fais tout le possible pour partir à Paris. J'ai vendu quelques tableaux… Paris, la ville des poètes et des artistes…

L'incident du paquetage volé est-il réel ? Est-ce que ce fut un prétexte du Directeur de l'Ecole Militaire pour le renvoyer ? D'apparence chétive et petit de taille, il eût fait un piètre officier. Est-ce une histoire inventée de toutes pièces par Abdelaziz pour couvrir son renvoi ? Nous n'avons pu éclaircir l'affaire.

[1] « sh'our » désigne ici un écrit que l'on fait faire à un fqih réputé pour sa puissance sur les esprits invisibles. Cet écrit est prétendu recéler le pouvoir magique de séparer ceux qui sont amoureux. *(Note de Marie-Renée)*

Le départ de l'Ecole Militaire correspond à une époque où il fréquente beaucoup les fils du haut-fonctionnaire qui s'était intéressé à lui. Reçu chez lui, il écoute de la musique moderne, observe l'indépendance des fils de son âge et imite leurs comportements. Il porte des cheveux longs, commence à écrire des poèmes, à peindre. Ce sont ces contacts qui expliquent son cheminement vers la carrière artistique.

A sa sortie de l'école dont il n'a jamais pu obtenir de certificat de scolarité, il est successivement employé comme téléphoniste dans une ambassade, puis au domicile du Chef du Protocole du Palais Royal,. Il se fait mettre à la porte. Employé comme apprenti, sans salaire, au journal « Le Petit Marocain », il n'y reste que quelques semaines. Ayant réussi à vendre ses premiers tableaux, ce succès l'encourage. Il entre à l'Ecole des Beaux Arts à Rabat et, au début de l'année 1969 il obtient une bourse pour continuer ses études d'arts plastiques à Paris.

Ses toiles, où dominent le rouge et le noir, expriment, a-t-il commenté lors d'une exposition, la colère, la liberté, l'amour. […]

Interview VIII : Rachid, l'élève assistant social, 25 ans (extrait)

Rachid est élève à l'Ecole des Cadres du Ministère de la Santé Publique. L'interview, enregistrée en français, est relevée intégralement.

J'ai fait toutes mes études primaires et deux années de cours complémentaires dans un village des environs de Fès. Je suis venu avec mes parents à Rabat lorsque j'ai été reçu au concours d'entrée à l'Ecole d'Infirmiers. Nous nous sommes installés au douar Tabriqt de Salé […]

Ma famille est très religieuse, et, très jeune, la religion est entrée en moi. Je n'ai jamais pris l'habitude du vin. Quand je sors avec les amis, ils oublient la misère dans laquelle ils ont vécu et se pressent d'imiter les Occidentaux, mais d'une imitation bête. Ils n'en prennent que le mauvais côté. Celui qui ne boit pas de whisky, qui ne fréquente pas les filles, qui ne se « tape » pas de filles, il ne vit pas, disent-ils. Et ils me traitent d'arriéré. On entend toujours dans les conversations avec les camarades ces deux mots : civilisé, arriéré. On se veut civilisé !

Je pense que si on arrive à se développer, en lisant beaucoup, par exemple, on peut dépasser les citadins, et de loin, à cause de leurs vices et aussi parce qu'ils se gonflent… Mes réussites à l'Ecole des Cadres de la Santé Publique, ça m'est apparu comme un miracle. Je m'attendais à échouer, jamais je n'ai été sûr de moi, et c'est bon, car ça oblige à faire plus d'effort. Je crois que beaucoup de ruraux sont comme moi.

Nous lui demandons comment il envisage le mariage.

- Mon mariage, c'est un très grand problème, je ne cesse d'y penser, mais j'exige beaucoup de conditions. Mes parents veulent que je me marie selon la tradition, et, surtout, ils veulent que ma femme ne travaille pas :

- Comment laisser une femme, notre belle-fille, aller travailler dans un bureau avec des hommes, et tout ça ? A-t-on jamais connu une chose pareille dans notre milieu ? C'est « h'achouma » (déshonorant). Ce n'est pas digne d'un homme qu'il permette ça à sa femme !

Moi, je trouve que c'est complètement faux. Je veux d'abord une femme instruite avec laquelle je puisse discuter, partager, sinon ça retarde l'évolution du foyer. Dans vingt ans le Maroc sera autre chose, et je pense aux enfants. Je veux une femme qui travaille. Le problème financier aussi est important. Le fonctionnaire est peu payé, un ménage ne peut pas s'en tirer avec un seul salaire. Je crois que j'épouserai une fonctionnaire.

Mes parents voudraient, bien sûr, que je me marie avec une cousine du bled. Le mariage avec la cousine ? Ça non ! Ma sœur et ma femme : deux sœurs qui deviennent des ennemies ! Et toute la famille qui se mêle des affaires du ménage, chacun donnant sa petite leçon de morale…

Se marier avec une cousine qui n'a aucune connaissance, ça arrange les hommes. La cousine ne dit jamais non parce qu'elle se sent inférieure, elle n'a jamais à demander d'explications. C'est facile : Monsieur exige et elle n'a qu'à obéir. Avec ça, elle croit que sa vie avec le cousin c'est le paradis parce qu'elle n'a jamais connu autre chose….

Bien sûr, se marier avec une fille évoluée qui a fait des études, cela ne va pas sans risque. Je veux prendre le risque. Je le supporterai plutôt que de porter sur mon dos une femme qui ne sait ni lire, ni écrire, et qui apprendra quoi à ses enfants ?

- L'infidélité t'attend, disent les camarades…

Est-ce que l'infidélité ne se voit pas chez les évoluées comme chez les arriérées ? Tout dépend du choix que l'on fait de la femme.

Et pour les cérémonies du mariage, que mes parents ne comptent pas que je suive la tradition : je n'en veux pas ! Cela coûte trois à quatre cent mille francs, et il faudrait combien d'années pour mettre une telle somme de côté ! Non, je ne veux pas « baigner » dans le crédit comme tant de jeunes ménages que je connais. Le rêve, pour moi, ce serait de trouver une fille de mon village devenue fonctionnaire. Le rêve, oui, mais…

Interview IX : Driss, l'infirmier, 28 ans

Driss est infirmier. Il est né au douar Maadid et habite maintenant à la cité Youssoufia, dans un logement du service de l'Urbanisme et de l'Habitat. L'interview, enregistrée en français, est relevée intégralement.

Je venais d'avoir mon brevet d'infirmier, j'avais 17 ans quand mes parents m'ont dit : « On va te marier avec une fille de la famille. » C'est une fille de Tante, la sœur de ma mère. Elle avait alors 8 ans. Elle venait souvent chez nous, nous avions joué ensemble. Entre nous deux, on s'est donné la parole qu'on se marierait.

Quand la cousine a eu 15 ans, nous nous sommes mariés le plus simplement du monde. Je l'ai tout de suite emmenée dans un petit logement loin des parents. J'avais tout à lui apprendre. Nous avons eu un gosse après 2 ans de mariage. Quand elle fut enceinte et que le petit fut né, combien j'ai eu à batailler pour qu'elle ne croie pas aux diables et qu'elle n'aille pas voir les « fqihs ». Un soir, je l'ai emmenée de force au cinéma. Elle ne voulait pas laisser le petit seul à la maison parce qu'elle était sûre que le diable allait venir l'emporter. Quand elle est rentrée et qu'elle a vu le petit dans son berceau, elle a compris que les diables, c'était de la blague.

Je l'ai formée moi-même. Elle a un esprit très ouvert. Elle a appris, auprès dune voisine, à tricoter, à faire des robes. C'est de l'économie. Il a fallu que je me bagarre avec la mère de ma femme. Un jour, j'apportai à ma femme une très belle robe, qui m'avait coûté cher. Sa mère lui dit de ne pas l'accepter parce qu'elle avait coûté trop cher. Je ne fus pas content, ma belle-mère pensait que c'était de l'argent en moins pour elle. Il faut toujours se bagarrer avec la famille à cause de l'argent, et parce qu'ils ne sont pas modernes. Combien j'ai bataillé pour que ma femme mange à côté de moi lorsque nous allons chez eux ! Ils sont bien arriérés. Ils m'ont critiqué parce que je ne veux pas que ma femme porte « le masque » *[le haïk qui cache le visage].* Je ne la « serre » pas. Lorsque je vais au bled avec elle, tous les jeunes nous regardent et nous envient parce que nous nous promenons tous les deux.

Nous avons confiance l'un en l'autre. Si j'avais pris une femme de la ville, j'avais 90 % de chances qu'elle ne me soit pas fidèle. Peut-on savoir sur qui on tombe ? Ces filles de la ville, elles sont rusées, elles vous montrent un visage extraordinaire….

J'ai vu beaucoup de marocains mariés à des femmes instruites, c'est raté. Une femme qui connaît tout, qui est toujours dehors, ça vous pose des problèmes. Et a-t-elle le temps d'élever les enfants ? Je suis heureux avec ma femme et je ne regrette rien..

Conclusion

Là encore, faute de place, l'ensemble de ce texte ne peut être reproduit, malgré tout son intérêt.

Toutefois, l'idée essentielle, si chère au cœur de Marie-Renée, y est clairement énoncée : si les habitats et les populations des bidonvilles sont effectivement « marginaux », selon tous les critères économiques et sociaux qui ont été étudiés, les «bidonvillois» ne sont pas des délinquants, ni leur quartier « le repaire de ceux qui cherchent à échapper à la Justice. »

Ce sont au contraire, affirme-t-elle, « les ferments les plus actifs de la société marocaine en marche vers la modernité »

Et sa toute dernière phrase pointe au contraire, en matière de délinquance, les beaux quartiers de la capitale marocaine…

[…] Sur le plan des cultures, il n'y a pas de différences notables entre les populations des bidonvilles, briquettevilles et fondouks d'une part, d'autre part la masse des Rbati et Slaoui *[habitants de Rabat et de Salé]* dont les origines rurales récentes sont, pour la majorité, incontestables. […] En outre, les faubourgs de Rabat-Salé ressemblent beaucoup plus à de gros villages qu'à des cités industrielles. Ils sont des carrefours où les ruraux s'initient progressivement à la vie citadine - bien différente, il faut le souligner, de la vie citadine européenne. […] Sur le plan économique, les stratifications ne suivent pas les limites des agglomérations de baraques, des maisons en briquettes, et même des blocs de fondouks. Les bidonvilles, briquettevilles et fondouks constituent eux-mêmes des milieux très hétérogènes où les niveaux de vie présentent des écarts considérables. Certaines familles rejoignent, par leurs revenus, celles des classes moyennes de la ville, et si le groupe des sous-prolétaires sont majoritaires, les habitats marginaux n'en ont pas l'exclusivité ; on les trouve aussi dans les quartiers urbanisés des faubourgs, dans certaines zones dégradées de la ville moderne, et plus encore dans celles des médinas. Les frontières de la marginalité ne correspondent donc pas aux diverses catégories d'habitats étudiés. […]

Les gens des habitats marginaux, comme ceux des faubourgs et d'une grande partie des médinas, ont certes un complexe d'infériorité en face des « citadinisés » : ils se sentent des « berranis » (gens de l'extérieur) parce qu'ils ne peuvent se défaire, du jour au lendemain, de leur caractère de campagnards, surtout s'ils ne sont pas passés par l'école. Mais il y a chez tous, y compris les bidonvillois, une prise de conscience du mépris avec lequel ils sont rejetés par les citadins - ou ceux qui se prétendent tels ! Cela même les incite à modifier leurs comportements et leurs conduites, à s'affiner, « à prendre de bonnes manières de civilisé », comme le dit l'un d'eux dans une interview.

Plus encore que leur caractère de campagnards, d' « arriérés », les bidonvillois ressentent vivement combien la baraque sordide et son environnement sont dégradants. Ce n'est pas surtout pour des raisons culturelles ou économiques qu'ils se sentent différents de ceux de la ville, c'est essentiellement - au moins à un certain degré de leur évolution - par suite de leurs conditions abjectes d'habitat. […]

Aurions-nous imaginé, avant d'explorer ces milieux - qu'une observation superficielle eût classés « marginaux » - rencontrer des infirmiers, des assistants sociaux, des universitaires, habitant en bidonvilles ? La chance inhabituelle, c'est que ces jeunes demeurent en bidonville malgré leur promotion sociale. Y resteront-ils longtemps ? Ils en sont, au moins pour le moment, les éléments les plus dynamiques.

Je n'ai pu traiter, faute d'informations sérieuses, le chapitre de la délinquance juvénile et de la criminalité. Ce sont les critères habituellement retenus pour caractériser les populations marginales. D'après les renseignements que j'ai pu obtenir dans les commissariats dont relèvent les populations étudiées, les bidonvilles ne sont pas, comme l'affirment, bien hâtivement, ceux qui n'y ont jamais pénétré, le repaire de ceux qui cherchent à échapper à la Justice. Il est très facile d'être identifié dans les bidonvilles, car chaque « zriba » est numérotée, chaque famille « fichée ». Les gens soignés pour coups et blessures dans les dispensaires et les hôpitaux n'en sont pas toujours issus : ils viennent aussi bien des médinas - véritables labyrinthes où les traces se perdent vite - et de certains autres

quartiers de la ville où les statistiques des buveurs d'alcool, si elles existent, apporteraient quelque surprise…

Il serait donc faux de classer dans la marginalité l'ensemble des familles étudiées pour des causes d'ordre socio-culturel qui ne leur sont pas spécifiques. […]

Je n'hésite pas à conclure, au terme de ce travail, que les anciens ruraux, et particulièrement les jeunes, qu'ils habitent ou non des quartiers marginaux, sont les ferments les plus actifs de la société marocaine en marche vers la modernité.

Et s'il y a vraiment des groupes marginaux à Rabat-Salé, je serais tentée de les découvrir dans ces milieux clos et privilégiés qu'abritent les riches villas des quartiers résidentiels de l'Agdal et du Souissi.



Les marchands
de croûtons de pain



Les vêtements
et sous vêtements d'occasion

3 ème Partie

TEMOINS ET TEMOIGNAGES

*Dans cette dernière partie ont été regroupés, par ordre alphabétique des patronymes, les notices et les témoignages des personnes extérieures à la famille (à l'exception de **Mgr Francis Vincent**) qui ont joué un rôle important dans la vie de Marie-Renée. Leurs noms figurent en gras lorsqu'ils apparaissent dans les pages des 1ère et 2ème parties de ce livre.*

Ces textes proviennent de différentes sources :

- *Extraits de livres ou d'articles parus à l'initiative des auteurs,*
- *Correspondances échangées avec Marie-Renée de son vivant,*
- *Hommages écrits spécialement au moment des obsèques de juillet 2000,*
- *Témoignages rédigés ou recueillis à l'occasion de cette publication.*

Ainsi rassemblés, ils apportent, tout au long de la vie de Marie-Renée, un éclairage, à chaque fois particulier, sur les influences qui se sont exercées sur elle, et sur le rayonnement qui fut le sien, sans ralentir la lecture de sa biographie ou de ses écrits.

Aguesse Charles

- Augros Louis

- Barthes Jean-Claude

- Belhachmi Abdesslam et Saïda

- Brau Marie-Thérèse

- Boussard Catherine

- Charikhi Abdelhamid

- Chombart de Lauwe Paul-Henry

- Daclin Charles et Charlette

- Dahmoun-Ould Daddah Turkia

- Dames de l'ENS
(Andrée Butillard et Aimée Novo)

- De Saussure Eric

- Dupuy Michel

- Duval Léon-Etienne (Mgr)

- Forget Nelly

- Gallice Simone

- Lacouture Jean

- Lanquetot Dominique

- Laribi Boualem

- Meslem Chafika

- Monteil Vincent

- Nabi Mohamed

- Petit Jean-Pierre

- Pinier Paul (Mgr)

- Rivet Daniel

- Ruelleux-Girouy Claudine

- Sahnoun Mohamed

- Scelles Jean

- Scotto Jean (Mgr)

- Soustelle Jacques et Georgette

- Tillion Germaine

- Vasse Denis

- Vincent Francis (Mgr)

Témoignage

APRÈS LA MORT DE CHARLES AGUESSE

Un homme qui n'a pas fait carrière

Nous avons appris avec retard la mort, le 18 juin dernier, de Charles Aguesse, professeur agrégé, chevalier de la Légion d'honneur, officier des Palmes académiques, ancien directeur du service des Mouvements de jeunesse et de l'éducation populaire, et du service des Centres sociaux en Algérie.

Il s'appelait Charles Aguesse, il était né à Nantes et, après son agrégation de grammaire, avait notamment enseigné à Bourges. En 1945, à la demande de Jean Guéhenno, il est appelé à promouvoir et diriger à Alger le service des Mouvements de jeunesse et d'éducation populaire ; dix ans plus tard, en 1955, il acceptera la direction d'un autre service de l'Éducation nationale, celui des centres sociaux, dont l'objectif est de s'attaquer, réellement et rapidement, au sous-développement algérien.

Malgré la guerre qui sévit depuis un an, ce service est bien accueilli par les nombreux Algériens qui restent attachés à la France, et par les nombreux Français qui respectent les Algériens, ils connaissent en effet Charles Aguesse et savent qu'il a su créer des équipes qui, jusque dans les petits villages, ont animé théâtres, chorales, conférences, expositions de peinture, bibliothèques itinérantes, qu'il a aidé à la naissance d'un théâtre en langue arabe et au développement d'émissions en arabe et en kabyle, qu'il a organisé des rencontres où figurent notamment les « pieds noirs » Albert Camus, Jules Roy, Emmanuel Roblès, Gabriel Audisio, Jean Sénac, mais aussi des « gens de l'intérieur » comme Louis Guilloux, Jean Cayrol, Francis Ponge, Émile Dermenghem, André Mandouze, Michel Leiris, le peintre Kermadec, avec l'éditeur Mimouni, Malek Bennabi, Mohammed Dib.

La guerre suit son cours. Dans une première phase (1954-1955) on a, de part et d'autre, cherché à retenir les coups, mais le « parti de la guerre » exige des exécutions capitales et le pouvoir français a la lâcheté de les lui accorder. Aux exécutions répondent, comme cela était prévu, les attentats terroristes et le pouvoir français commet alors la faute impardonnable de confier les pouvoirs de police à l'armée.

Charles Aguesse, tout en poursuivant sa mission d'éducateur, téléphone dès lors quotidiennement à tous les lieux de détention pour demander des nouvelles de chacun de ses agents arrêtés et éviter ainsi qu'on ne les fasse disparaître (Algériens et Français, femmes et hommes, ils ont tous été torturés à l'électricité, puis reconnus innocents par un tribunal militaire dont l'indulgence n'était pas le péché majeur).

On n'ose pas arrêter le directeur, cet homme sans reproche dont le tort est d'être aussi sans peur – mais il persiste à refuser de faire des centres sociaux un instrument de propagande ou de police, et « les colonels » ne le lui pardonnent pas.

En juin 1959, une nouvelle vague d'arrestations paralyse les centres sociaux ; elle est due à un agent provocateur (reconnu tacitement comme tel par le tribunal militaire) mais cette fois « le parti de la guerre » obtient que Charles Aguesse soit relevé de ses fonctions et laissé sans affectation... Quand il part, il y a déjà plus de cinquante centres qui fonctionnent, et ses collaborateurs continuent son œuvre ; six d'entre eux seront assassinés par l'O.A.S. en mars 1961. Parmi eux se trouvait l'écrivain Mouloud Feraoun.

Autour de Charles Aguesse, ces hommes et ces femmes, ces Algériens et ces Français, parvinrent à maintenir en Algérie, malgré la guerre, une tradition de respect d'autrui et de liberté de conscience. Si ces valeurs ont encore cours en 1983, peut-être que quelqu'un, à l'Éducation nationale, se souviendra de Charles Aguesse, par exemple en donnant son nom à un lycée.

GERMAINE TILLION.

Né à Nantes dans une famille d'enseignants, Charles Aguesse, jeune agrégé, entreprend lui-même une carrière d'enseignant. Proviseur à Bourges, il est appelé en 1945 par Jean Guéhenno en Algérie pour y diriger et y créer le service des Mouvements de jeunesse et de l'éducation populaire.

Il tente de réunir écrivains, artistes et intellectuels par-dessus la Méditerranée ; malgré la durée éphémère des célèbres rencontres de Sidi-Madani (novembre 1947-mars 1948) il réussit à donner à la culture populaire en Algérie un essor que personne n'oublie dans les deux communautés, algérienne et française. A la demande de Germaine Tillion, alors au cabinet du gouverneur général de l'Algérie, il accepte, en 1955, de créer le service des Centres sociaux où avec d'autres moyens– éducation de base, action sociale et formation professionnelle – il poursuit la même action : amener à œuvrer ensemble dans un idéal commun de justice et de liberté. Dans un pays en guerre, c'est un pari insoutenable et un espoir impardonnable. Ceux qui le partagent le paieront souvent de leur liberté, parfois de leur vie. En mars 1961, l'O.A.S. assassine cinq inspecteurs des centres sociaux et celui qui en avait pris la tête. Car en 1959, Charles Aguesse avait été évincé des centres sociaux et de l'Algérie, pour incapacité à trahir dans sa pratique professionnelle une certaine idée de la France. En 1961, il prend une retraite anticipée et, depuis cette date, il cultivait son jardin dans un petit village de la Dordogne.

*Marie-Renée a conservé cet article du journal Le Monde du 7-8 août 1983 signé de **Germaine Tillion** qui relate la vie de Charles Aguesse, qui fut en Algérie le premier directeur du Service des Centres Sociaux.*

*Voir en 1ère partie, **page 82,** les circonstances dans lesquelles Charles Aguesse a envoyé en mai 1957 à Marie-Renée un télégramme pour lui proposer de revenir après son expulsion.*

Père Louis Augros



Louis Augros (1898-1982), fut ordonné prêtre de Saint Sulpice, puis devint rapidement Supérieur du Séminaire d'Autun. En 1941, il est appelé à diriger le séminaire de la Mission de France nouvellement créé à Lisieux, afin de former des prêtres destinés aux paroisses les plus déchristianisées. Certains de ces prêtres s'engageront après la Libération à plein temps comme ouvriers. En 1954, cette forme de mission sera formellement condamnée par Rome, créant un grand trouble dans l'Eglise de France. Le Père Augrosl a été démis de ses fonctions en 1952, peu avant la crise. Le séminaire fut déplacé de Lisieux à Limoges dans des conditions très douloureuses, peu avant l'interdiction provisoire des prêtres ouvriers.

Entre 1952 et 1955, il est simple curé de paroisse à Givors (Rhône). Puis il rejoint l'Algérie comme curé de la paroisse de Soukh-Arras (Constantinois), desservi par la Mission de France, où ses collègues prêtres nouent des liens amicaux avec des musulmans, dont certains sont des responsables indépendantistes. Bien que défendus par ***Mgr Paul Pinier****, alors évêque de Constantine, ils en sont expulsés par l'autorité militaire en avril 1956. Le Père Augros devient alors simple vicaire à Bab el Oued, aux côtés du Père Scotto, qui en est alors le curé.*

Enfin, de 1957 à 1970, il est responsable de l'équipe de la Mission de France à Kairouan en Tunisie, où il est ensuite rejoint par le Père Michel Prignot, dit « Mickey ».

Marie-Renée a fait d'abord en France la connaissance du Père Louis Augros avant son départ en Algérie en 1950, lorsqu'elle cherche sa voie, et qu'elle est déjà en contact avec le ***Père André Lévêque****, enseignant au Séminaire de Lisieux. Elle le retrouve ensuite en Algérie, où elle lui rend visite à Soukh-Arras, puis à Hussein-Dey, où ils se rencontrent à Dar es Saada ou chez les* ***Daclin.***

Au début de 1980, le Père Louis Augros, âgé alors de 82 ans, fait paraître aux Editions de Cerf un livre intitulé « De l'Eglise d'hier à l'Eglise de demain, l'aventure de la Mission de France », dans lequel il fait le récit de sa propre vie. Marie-Renée a certainement lu cet ouvrage, et a tenu à reprendre contact avec ce prêtre, qu'elle n'avait sans doute pas revu depuis son départ d'Algérie en 1957.

Le 5 juin 1980, le Père Louis Augros répond à une lettre que Marie-Renée lui a fait écrire et transmettre par une amie commune, car elle ne connaissait pas son adresse.

Chère Marie-Renée

[…] En vous lisant, je me suis, une fois de plus, réjoui d'avoir écrit mon petit livre. Il m'a valu une lettre de vous. Et si d'y parler de mon chemin de croix (plus exactement de ma marche à la suite du Christ sur la route de Calvaire) peut vous aider à marcher sur cette même route dans le même esprit, je me réjouirai plus encore.

Je ne sais si vous avez pu suivre à la Télé les différentes étapes de Jean-Paul II de Paris à Lisieux, vous avez pu noter avec quelle joie il souligne le caractère missionnaire de la vie de cette petite carmélite, Thérèse de l'Enfant-Jésus. Et en conséquence a souligné avec la même force que nous devons être tous missionnaires, les uns comme François-Xavier et d'autres comme Thérèse de Lisieux [1] ; surtout depuis que Pie XII les a proclamés tous deux, à égalité, comme patron et patronne des Missions et des missionnaires.

[1] *François-Xavier (1506-1552), prêtre d'origine basque, fut l'un des fondateurs de l'ordre des Jésuites. Il fut envoyé en mission en Inde, Malaisie, Japon, et Chine, où il mourut. Thérèse de Lisieux (1873-1897) ne quitta jamais le Carmel. Ils sont tous les deux des modèles de saints missionnaires…*

Puissiez-vous porter votre croix à la suite de Jésus, fière, que ce faisant, vous participiez très efficacement au salut du monde.

J'avoue que moi comme vous je vis assez en marge de la Mission de France et pareillement de toute tâche paroissiale. J'essaie d'être un bon aumônier dans cette petite maison de retraite où sont rassemblés une cinquantaine de personnes (dont 2/3 de femmes). Mais je pense être encore, par l'orientation de ma vie,[1] au service de l'Eglise et de sa mission dans le monde.

Pour finir, sans vouloir imiter les libanaises [2], j'embrasse ma Marie-Renée Chéné avec beaucoup d'amour. A la prochaine !

Une seconde lettre du Père Augros est datée du 4 août 1980. Plus longue et plus précise, elle éclaire indirectement les préoccupations de Marie-Renée au sujet de la situation actuelle de l'Eglise, et du rôle qui y est réservé aux femmes…

C'est curieux, vous me parlez de ma lettre de juin. Heureusement, car si j'en juge d'après les données de ma mémoire, nos relations me paraissent très lointaines. Mais je ne m'en inquiète plus, car, hélas ! je vérifie le sérieux de la boutade d'un vieux sulpicien du temps où j'étais jeune prêtre : « La mémoire est une faculté qui oublie ». Hélas, comme c'est vrai pour les vieux !

Mais les dégâts du vieillissement sont plus grands quand survient un accident cérébral. C'est un peu tout qui se détraque au moins pour un temps. Je ne l'aurais pas touché du doigt si je n'étais venu ici à temps complet. Maintenant, je le vois tous les jours, un peu chez l'un, un peu plus ou différemment chez d'autres… Je le vois moins chez les femmes. Mais c'est peut-être parce que je suis moins mêlé à leur vie.

Les proportions chez nous sont semblables aux vôtres : 1/3 d'hommes. Mais au total nous sommes 50. Ces femmes sont généralement des veuves ou des vieilles filles. Quand je suis arrivé, il y avait un couple. Depuis quelques mois le mari est mort et sa femme se sent terriblement désemparée.

Et la maison est vieille. On a essayé de la moderniser. On a fait beaucoup, mais pour bien faire il faudrait rebâtir.

Combien de religieuses ? Quand je suis arrivé ici elles étaient six. Il en reste une. Les autres sont parties, de manière très « moche », le 1er février. Et ceci par la faute de la Supérieure qui ne se plaisait pas ici (sans doute parce qu'elle ne pouvait y régner de manière absolue) et qui a su admirablement jouer pour donner l'impression qu'on les mettait dehors. Mais la plus ancienne parmi les sœurs s'est refusé à partir, écœurée par la manière dont se passaient les choses.

Dieu merci elles sont bien remplacées par des femmes ou jeunes filles de la région. J'admire leur patience et leur dévouement. Un seul point noir : on n'a pu trouver une infirmière à temps partiel.

Pauvre de moi ! J'ignorai ce qui se passait à La Souterraine le 20 juillet concernant la Mission de France [3]. Par contre, j'ai bien suivi le Pape un peu partout, mais spécialement à Lisieux. Et j'ai eu des échos très précis de son entrée au Carmel. J'aurais été heureux de l'y accompagner [4]. Mais on ne peut tout avoir.

---

[1] Passage souligné par Marie-Renée, qui semble s'appliquer ainsi à elle-même cette pensée.

[2] Allusion sans doute à la façon (très démonstrative ?) d'embrasser des femmes libanaises…

[3] Il s'agit de la nomination d'un nouveau Supérieur au séminaire de la Mission de France, qui se trouvait à l'époque sur la commune de La Souterraine, dans la Creuse, près de Limoges (d'où le terme de « limogé » qui lui fut appliqué).

[4] En sa qualité de premier supérieur du séminaire de la Mission de France, le Père Louis Augros aurait en effet pu être invité lors du passage du Pape Jean-Paul II au cours de sa première visite en France.

Quant aux deux points que vous signalez… Voici mon point de vue :

1 – Je n'ai pas eu l'intention d'écrire l'histoire complète de l'Eglise de notre époque. Mon souci était avant tout d'apporter mon témoignage de prêtre vivant au sein de cette Eglise en pleine évolution

2 – J'ai parlé plus qu'il ne paraît (mais pas assez cependant) des raisons ou des causes des « départs » de tant de prêtres. Il est clair à mes yeux que pour M… et **B…,** les choses se sont passées ainsi : ils ont eu le souci d'entrer en communion profonde au monde de notre temps. Ils se sont tellement laissés prendre qu'ils ont oublié que leur présence à ce monde était l'amour de Jésus Christ. Ils l'ont tellement oublié que Jésus leur est devenu lointain. Alors, hommes comme les autres, pourquoi ne pas se marier ? Et, récemment, un de mes neveux a fait exactement la même expérience

3 – Quant au ministère des femmes, je ne pourrais faire qu'une petite place aux événements rencontrés sur mon chemin. Pour ce qui regarde ce ministère, à mes yeux, il ne pose pas de problèmes théoriques après Jean 20, 7 [1], et des années d'Action catholique [2]. Reste à créer, petit à petit, les formes de ce ministère : le catéchisme leur fait une grande place. Quant au sacerdoce [3] des femmes, ce n'est pas facile. Il faut

- un vrai travail de théologiens et d'historiens

- tenir compte de l'Eglise d'Orient, en ce temps où on voudrait tant refaire l'unité.

En vous souhaitant une meilleure santé, je vous redis toute mon affection et vous embrasse de tout cœur.

---

[1] Le passage cité de l'Evangile de Jean relate la découverte par Marie-Madeleine du tombeau vide de Jésus au matin de Pâques. C'est donc une femme qui a été le premier témoin de la Résurrection, et qui a couru ensuite avertir l'apôtre Pierre, premier Pape de l'Eglise, qui ne fut donc que le second témoin…

[2] Les femmes exercent des responsabilités nombreuses au sein des différents mouvements d'Action Catholique, créés dès les années 1920.

[3] Le Père Augros fait une distinction importante entre « ministère » (enseigner le catéchisme, par exemple), et « sacerdoce » (être prêtre ou diacre). Il ne semble pas avoir de réticences vis-à-vis d'évolutions futures… (Dans l'Eglise d'Orient, des hommes mariés peuvent être ordonnés prêtres)

Jean-Claude Barthez

Jean-Claude Barthez (né en 1928) a été prêtre de la Mission de France, et membre de l'équipe sacerdotale d'Hussein-Dey, de 1954 à 1957, où il a fait connaissance de Marie-Renée, et l'a secondée dans la réalisation de l'étude sur Boubsila. Depuis 1967, il vit en France à Lyon, et travaille comme sociologue de l'émigration, et milite dans des associations d'aide au logement.

Ayant appris le décès de Marie-Renée, il a fait parvenir à la famille le témoignage suivant :

[…] J'ai fait sa connaissance à Hussein-Dey en 1954 ; j'arrivais alors du Maroc pour être intégré à l'équipe de la Mission de France d'Hussein-Dey dont le **père Scotto** était responsable.

C'est Marie-Renée qui, la première, m'a fait rencontrer le monde algérien, dont l'Eglise ne s'occupait guère. Je l'ai aidée dans ses travaux au bidonville de Bérardi ou Boubsila. ; j'ai participé, je me rappelle, à la construction d'un mur en pisé pour une école de filles dont elle avait lancé l'idée. Je me souviens surtout d'avoir mené avec elle et **Nelly Forget** une enquête sur ce bidonville qui a paru dans la revue de l'Institut de statistiques d'Algérie. En 1957 j'ai été jugé dans ce qu'on a appelé le « complot des chrétiens progressistes » et j'ai dû quitter l'Algérie, comme Marie-Renée l'a fait un peu plus tard.

Nous nous sommes retrouvés à Beyrouth, où, comme elle, j'étais allé avec **Dominique Lanquetot** apprendre l'arabe. Là bas elle m'a fait connaître Danielle Lara, morte elle aussi il y a un an et demi. C'est là bas, à Bikfaya, où nous l'avons présentée aux Jésuites chez qui nous logions, Dominique et moi, comme ma tante pour qu'elle puisse, avec ce titre de parenté, entrer dans la clôture.

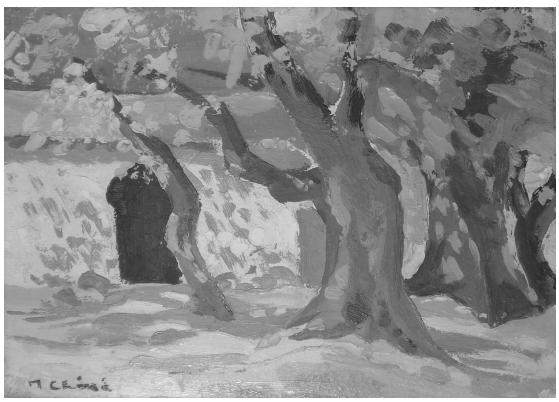
En 1959 je suis retourné au Maroc où j'ai retrouvé Marie-Renée et Danielle Lara. J'ai quitté le Maroc en 1964 ; en France, j'ai abandonné le sacerdoce en 1967, mais diverses circonstances ont fait que je n'ai jamais coupé mes relations avec le monde arabe, ce monde auquel Marie-Renée m'avait initié, me faisant rencontrer étudiants et étudiantes, **Chafika Meslem**, entre autres, qui vient, elle aussi, de nous quitter.

Je ne suis pas sûr que Marie-Renée ait vraiment réussi à parler la langue arabe à laquelle elle s'est si sérieusement donnée. Mais je garde toujours l'image d'une Marie-Renée tellement proche des autres, tellement ouverte aux échanges, que les autres lui pardonnaient de ne pas avoir la bonne prononciation !

Je lui dois beaucoup. Grâce à elle, et à d'autres comme elle, il y a eu entre Algériens, Marocains et Français des liens étroits que se sont tissés. Un jour sans doute on comprendra mieux le travail positif auquel Marie-Renée a collaboré, et auquel elle a tout donné.

J'ai, chez moi, un petit tableau peint par Marie-Renée et qui représente une koubba à Hussein-Dey ; elle l'avait donné à Eliane Gautron, morte elle aussi, il y a quelques semaines, qui m'en a fait cadeau il y a longtemps. C'est une image de paix et de sérénité. Je l'aime beaucoup.

Lyon, juillet 2000



Abdesslam et Saïda Belhachmi
(Infirmier à Fès puis à Rabat)

Je ne sais comment vous exprimer ma grande tristesse concernant la nouvelle de la disparition de notre chère bien aimée Marie-Renée Chéné.

Que Dieu ait son âme !

Elle était pour nous non une amie, mais un membre de notre famille, vu sa gentillesse, sa bonté, son sacrifice et son devoir envers l'humanité. Vraiment, c'est une grande perte, mais on ne peut rien faire. Nous sommes à Dieu et à Lui nous retournons.

J'avais travaillé avec elle dans les années 60 à Fès, où elle avait laissé des empreintes inoubliables. C'était une femme de Fer, qui ne cherche qu'à travailler, et à faire du bien à ceux qui souffrent et qui ont besoin d'aide.

Avec ce cœur triste et des yeux larmoyants, je vous prie d'accepter mes sincères condoléances.

Casablanca, juillet 2000

Marie-Thérèse Brau



Marie-Thèrèse Brau est née en Algérie en 1934 de parents originaires de métropole, car son père est venu travailler pour l'aviation civile au terrain d'aviation près d'Hussein-Dey. Sa mère est une femme très proche des algériens, qu'elle aide quotidiennement. Ils se rendent très nombreux à ses obsèques religieuses chrétiennes, et tous les musulmans sont entrés dans l'église.

Elle aurait voulu faire des études de médecine, mais devient « jardinière d'enfant ». C'est dans ce cadre qu'elle rencontre Marie-Renée dès son arrivée en 1950, et qu'elle lui prépare sa première chambre.

Elle travaille ensuite dans le cadre d'une association, « L'Entraide Populaire Familiale », créée en 1950, et dont Marie-Renée s'est servie comme support de son action à Boubsila. Elle précise qu'après l'indépendance les bâtiments du Centre Social de Boubsila ont servi de Centre de formation pour les enfants handicapés (« Formation Professionnelle Adaptée ») : poliomyélite, malvoyants, malades mentaux, etc. Ils sont incendiés par des terroristes islamistes pendant la guerre civile des années 1990, puis reconstruits, et constituent maintenant des locaux décents pour ce centre pour handicapés.

- Marie-Renée est recrutée au départ par le **Père Scotto** comme assistante paroissiale (pour faire le catéchisme, par exemple). Mais très vite elle s'occupe des conditions de vie des habitants du bidonville de Boubsila. Les premiers jours, elle souhaite coucher sur place, mais y renonce en raison du grand inconfort des lieux. C'est alors que Danièle Lara, supérieure des sœurs de Saint

Vincent de Paul, lui propose de se loger dans le jardin des sœurs. Dans la petite cabane qui est installée pour elle *[en 1953],* au tout début, elle ne se sent pas très en sécurité, et se procure un sifflet de police pour nous donner l'alerte en cas de danger. Elle s'en sert même un jour d'orage où elle a très peur…

- Au début de son séjour, lorsque nous nous connaissons peu, mais que nous étions voisines, je l' entend plusieurs fois émettre des sons bizarres, comme si elle toussait avec peine. Je lui demande alors si elle est souffrante. Elle me répond que non, mais qu'elle s'exerce à prononcer à haute voix la lettre arabe « ayin » *[ع]* , qui est très gutturale, et donc difficile à reproduire correctement pour un gosier habitué à la seule langue française…

- Elle n'aime pas cuisiner, et ignore même des recettes élémentaires : une fois, elle me demande d'une maison à l'autre si le riz doitt être mis à cuire dans de l'eau froide ou de l'eau chaude !

- Dans sa cabane, les étudiantes viennent parfois retirer leur « haïk » qu'elles sont obligées de porter en sortant de chez elle, avant d'aller aux cours de l'Université le visage découvert…*[Pour leur part, **Chafika Meslam** et **Turkia Dahmoun**, n'ont jamais porté le voile]*

- Tous les mercredis soir, dans sa minuscule cabane, des amis se réunissent régulièrement : **Simone Gallice** (sa collègue assistante sociale d'origine pied noire), le Père Moreau, de la Mission de France (qui avait remplacé de curé **Scotto** à la paroisse d'Hussein-Dey), **Nelly Forget,** etc…

- Après sa lettre de protestation contre l'ordre de fouiller les femmes lors des opérations de police dans la casbah, les assistantes sociales « rebelles » ont été convoquées par les autorités, et menacées d'être mutées en Afrique noire pour « balayer les rues »… Elles ont simplement répondu que cette activité fait aussi partie des missions d'une assistante sociale.

- A propos de l'expulsion de Marie-Renée, Marie-Thérèse Brau fait le récit suivant : Marie-Renée est alors en congé en France, et je relevais régulièrement son courrier dans sa boîte aux lettres de la cabane où elle habitait. J'y trouve un matin une convocation pour le commissariat de police. Je ne l'ai pas ouverte, mais, prétextant que le vent l'avait emportée chez moi - nous étions voisines à travers un grillage - je la confie à un ami policier en lui demandant de se renseigner. Il me dit, après s'être informé, qu'il vaut mieux qu'elle ne revienne pas de France, ce que je lui ai transmis aussitôt. Elle n'est donc pas rentrée. Ce fut une grâce pour elle, car elle aurait très difficilement supporté des interrogatoires très durs comme ceux que Nelly Forget a subis.

- Marie-Renée était appelée par les gens du presbytère la « femme-canon ». C'était une fonceuse, même si elle était « trouillarde ». Elle avait un cœur d'or, une grande capacité d'écoute, même si elle s'emportait parfois.

- **Marie-Thérèse Brau** confie que Marie-Renée l'a beaucoup influencée, et aidée, dans sa façon d'être et de travailler.

Marie-Thérèse Brau est très connue et appréciée dans l'Algérie contemporaine pour ses actions efficaces au service des jeunes handicapés mentaux, dont son association gère cinq établissements. Le prix « Mahfoudh-Boucebci », du nom d'un psychiatre assassiné par les islamistes en 1993, lui a été attribué en 2010.

Témoignage recueilli à Marseille en février 2011

Catherine Boussard

Marie-Renée faisait partie du petit groupe qui a accueilli à Fès en septembre 1960 une nouvelle arrivée, nommée pour la rentrée professeur au Lycée Oum El Banine. Petit cercle d'amis autour de quelques couples : **Michel** et Colette **Dupuy,** André et Simone Egon, Louis et Monique Caubet et de quelques célibataires dont Marie-Renée, tous rassemblés dans le mouvement « Vie Nouvelle. » Groupe particulièrement chaleureux et vivant au sein duquel Marie Renée occupait une place toute particulière. Tout de suite une sympathie affectueuse, très vive, est née entre nous, teintée peut-être d'un sentiment un peu maternel de la part de Marie-Renée pour la toute jeune fille que j'étais, sans autre expérience des réalités marocaines que deux courts séjours dans le pays les années précédentes, et débutant sa vie professionnelle.

Son immersion dans le milieu marocain, mais aussi sa spontanéité, son franc-parler, son dynamisme m'ont tout de suite attirée, donné confiance, et sans doute évité des faux pas. Quand elle arrivait quelque part, précédée du bruit de sa 2 CV, c'était comme une joyeuse tornade, un grand courant d'air. Dans les réunions, son point de vue bousculant souvent les idées reçues, était toujours attendu : sa capacité d'enthousiasme, une générosité sans bornes, mais appliquée au travers du filtre d'une profonde connaissance des réalités maghrébines, m'ont beaucoup marquée ; et je pense ne pas avoir été la seule ! Oui, elle nous a fait avancer, tous…

Je la vois encore s'activer dans son petit logement assez spartiate, ou partir dans le bled en compagnie de « son fils », comme elle disait en parlant de **Belachemi**, infirmier qui l'assistait dans sa tâche de formation à la santé, auprès des populations les plus défavorisées.

Nous avons noué des liens si étroits que nous lui avons demandé, mon mari et moi, quand notre première fille est née, d'être sa« marraine babillarde ». Nous nous sommes aussi souvent rencontrées à Rabat où nous nous étions installés, et où elle-même avait déménagé, dans l'année 1963-64, participant à des réunions communes.

A son retour en France, elle à Nice, moi à Angers, nous ne nous sommes revues que le temps d'un séjour que je fis chez elle, et lors d'un passage à Angers, où elle avait l'intention de finir ses jours. Nous avions même cherché ensemble un appartement. Et ensuite, dans des circonstances douloureuses, lors d'une brève visite à l'hôpital de Nice où, dans le coma après un accident cérébral qui lui a laissé des séquelles très graves, elle n'a pas eu conscience de ma présence.

Je l'ai retrouvée à Angers, rapatriée dans un piètre état, hébergée à la maison de santé Saint Sauveur. Quelle douleur de la voir ainsi attachée dans son fauteuil, privée de la parole, s'essayant avec ses doigts gourds à faire des bâtons avec un gros feutre ! Mais aussi quelle leçon de volonté, de vitalité ! J'ai pu suivre la lutte qu'elle a menée pour récupérer la parole, l'écriture, avant d'être frappée par une nouvelle épreuve, la cécité. A la résidence des Noisetiers, je suis allée souvent la voir. Nous déjeunions ensemble, bavardions de longs moments et je l'ai sentie jusqu'au bout soucieuse d'ouverture, de présence à ce monde où rien ne la laissait indifférente, malgré ses infirmités. Elle était soucieuse d'avoir des nouvelles de tous ses amis, attentive aux soucis comme aux joies de chacun.

Nous faisions aussi le choix des ouvrages qu'elle souhaitait entendre dans les catalogues de la bibliothèque sonore de Segré et de Valentin Haüy. Elle « lisait » avec avidité mais prenait des notes qui témoignaient combien elle avait conservé son sens critique. Nous avons passé ensemble de bons moments, paisibles, même la veille de sa mort. Ce jour-là, je l'ai sentie déjà dans l'Au-delà. Notre échange a été silencieux mais intense. Je savais que c'était un adieu et que c'était un peu une mère que je perdais.

Deux tableaux me parlent d'elle, évoquant la douceur de la maternité et la lumière de l'Afrique du Nord.

Angers, janvier 2012

Abdelhamid Charikhi



Abdelhamid Charikhi fait ses études à l'Institut d'Etudes Islamiques d'Alger (ou Médersa) qui était l'un des trois établissements d'Algérie dispensant un enseignement secondaire et supérieur consacré aux disciplines islamiques : théologie, droit, etc. Il est aussi un membre actif des Scouts Musulmans d'Algérie et du S.C.I. C'est à ce titre qu'il vient travailler auprès de Marie-Renée au bidonville de Boubsila dès 1951.

En exergue à son Mémoire de 1963 soutenu à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes « Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien », Marie-Renée a placé la citation suivante d'Abdelhamid Charikhi, en précisant qu'il s'agissait d'un texte écrit en arabe sur la première page du journal de bord du bidonville :

La chair de ces malheureux, de ces vieillards, de ces enfants demi nus, c'est notre chair, leur malheur, c'est le nôtre.

De même que Marie-Renée respectait beaucoup la piété sincère des musulmans, Abdelhamid Charikhi connaissait et appréciait les textes et les symboles chrétiens, comme en témoigne le texte ci-dessous, qui a des résonances évangéliques certaines.

En décembre 1959, lorsqu'il est interné au Centre d'hébergement de Bossuet (au sud de Sidi Bel Abbes, dans le département d'Oran), en raison de ses opinions nationalistes, il écrit à ses amis d'Hussein-Dey la lettre suivante, que Marie-Renée a conservée :

En souvenir d'une très belle soirée de Noël passée chez vous avec les Petits Frères et tous les autres amis, en souvenir de la belle crèche d'Hussein-Dey que m'avait fait visiter **Charlot [Daclin],** j'allais vous envoyer un petit dessin fait de ma main représentant Jésus et ses Apôtres, accompagné du texte des Béatitudes en arabe.

Les lettres en arabe ne passant pas [1], je me vois dans l'obligation de vous adresser simplement, avec ma sincère amitié, et mon meilleur souvenir, mes bons vœux de Noël.

Recevez, chers amis, mes pensées affectueuses et veuillez me rappeler au bon souvenir de Marie-Renée, Joël, Madeleine, Paul, Simone, Pères **Scotto** et Devillard, et tous les autres amis.

Bien à vous

P.S. : Je garde pour vous le remettre un jour, mon dessin et le texte des Béatitudes.[2]

Après l'indépendance, avec des allers et retours à Alger au Ministère des Affaires Etrangères, il appartient au personnel diplomatique en Guinée, et en Côte d'Ivoire. Il est nommé par la suite consul en France, puis au Maroc. Il est décédé en 2000, deux semaines avant Marie-Renée.

[1] *Les autorités militaires censuraient le courrier écrit en arabe des internés algériens pour des raisons de sécurité, car peu de gardiens lisaient cette langue…*

[2] *Ce document ne figure malheureusement pas dans les archives de Marie-Renée. Mais le texte des Béatitudes, qui lui était très cher, a été lu à la cérémonie de ses obsèques.* ***Voir aussi en 1ère partie la méditation de Madeleine Delbrêl « Bienheureux les Pauvres » (page 227)*** *dont elle avait souligné certains passages.*

Paul-Henry Chombart de Lauwe

Paul-Henry Chombart de Lauwe (1913-1998) est un sociologue français qui fut le rapporteur en 1964 du Mémoire de Marie-Renée sur Boubsila pour le jury de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, où il était Directeur d'Etudes, au même titre que Germaine Tillion.

Il est aussi, ainsi que sa femme, également chercheuse, un intellectuel engagé, dès l'époque de la Résistance, puis proche du monde ouvrier et de la Mission de France. Il habite à Ivry sur Seine, en banlieue communiste, où il choisit d'être le voisin des « Filles de la Mission de France » avec qui Marie-Renée entretenait des apports d'amitié, même si on n'avait pas voulu d'elle. Il est considéré en France comme l'initiateur de la sociologie urbaine. A ce titre, il est donc particulièrement qualifié pour s'intéresser au travail de Marie-Renée sur Boubsila.

Il avait connu Marie-Renée dès 1958 en participant à la formation du personnel des Centres Sociaux que co-dirigeait Marie-Renée à la Résidence Sociale de Levallois-Perret. Au cours d'une mission au Maroc, il a l'occasion de la retrouver avec des collègues de travail, et des liens d'amitié se sont créés, ainsi que le dénote l'échange de correspondance ci-après, à l'occasion de la soutenance du Mémoire.

Ma chère Marie-Renée,

Cette lettre vous arrive avec un grand retard car je n'avais pas votre adresse [1] et Germaine Tillion vient seulement de me la communiquer.

Vous savez que votre diplôme a été bien reçu à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. J'ai eu plaisir à le lire et à rédiger pour le présenter la petite note que je joins à ce mot. Vous avez fait là un très bon travail et je n'ai pas eu de peine à mettre en relief sa valeur.

J'espère que vous faites toujours un travail intéressant au Maroc. Je rêve de revenir là-bas, mais quand ? Transmettez mon bon souvenir à Khadidja Nouacer [2] , et à tous ceux que je connais autour de vous

Bien amicalement

A cette lettre datée du 15 avril, Marie-Renée répond le 27 avril en ces termes :

Cher ami

Je reçois à l'instant votre lettre et la note présentant mon travail sur « Boubsila » à la commission des Directeurs d'Etudes.

Je suis émerveillée et confondue à la fois, en parcourant votre texte, de la mise en valeur d'un travail qui n'aurait jamais été mené à bien sans la ténacité de notre chère Germaine Tillion.

Que vos encouragements me poussent en avant et m'aident à poursuivre ma tâche actuelle. Il m'était plus aisé d'être « à la base » que d'assurer des responsabilités de direction. J'espère voir un jour Khedidja Nouaceur à ma place. Je ne manquerai pas de lui transmettre votre souvenir.

J'ai eu la joie d'avoir 48 heures Nelly chez moi, la semaine dernière. Elle est toujours enthousiaste quant à sa tâche au Sénégal.

[1] *Marie-Renée habite à Rabat une petite villa située au 59 rue de Béarn, dans le quartier européen de l'Agdal.*

[2] *Khadidja Nouaceur est une assistante sociale marocaine, collègue de Marie-Renée, qui a étudié en particulier le travail professionnel de la femme au Maroc.*

Dieu veuille qu'une mission quelconque vous ramène sur nos rives sans trop tarder. Il n'est pas impossible qu'un court séjour à Paris fin juin me permette, sinon d'aller vous prendre des minutes précieuses, du moins de vous entendre au téléphone.

Je vous redis mon meilleur merci et me permets de vous transmettre mes amitiés que vous voudrez bien partager avec Madame Chombart de Lauwe.

Voici l'intégralité du compte rendu rédigé par Paul-Henry Chombart de Lauwe. Il constitue à la fois un résumé succinct du Mémoire, son éloge, et sa critique…

Dans son diplôme : « Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien, Boubsila », Mademoiselle Marie-Renée Chéné a le grand mérite d'avoir observé au jour le jour, pendant sept ans une même population et de l'avoir étudiée à nouveau six ans plus tard pour constater les changements survenus. Des études longitudinales de cette nature sont trop rares pour que nous n'y portions pas une attention particulière.

Sans doute nous connaissions déjà des monographies ou des études plus générales sur les bidonvilles d'Afrique du Nord […] Mais la recherche de Melle Chéné apporte des observations plus poussées à beaucoup de points de vue en fonction de son expérience professionnelle.

Le bidonville « Boubsila », littéralement « Père l'oignon », ou « Père la Misère » de 1950 va devenir en 1963 le lotissement « El Baraka », ou lotissement de la Bénédiction. Entre les deux, la guerre d'Algérie est passée. L'histoire ainsi décrite aurait pu être d'une grande utilité pour comprendre les comportements, les relations sociales, et les besoins des familles de bas niveau de vie en Algérie, mais elle prend une autre dimension en fonction des bouleversements qui se sont produits.

Participant-observateur fidèle, passionné et précis, Melle Chéné a su allier dans l'analyse de cette population en pleine évolution la présentation de données statistiques sérieuses et de descriptions ethnographiques vivantes de la réalité quotidienne. Sur la demande de **Melle Tillion,** une première fois elle a visité elle-même 1.011 familles et établi des fiches pour chacune d'elles. Au cours de la deuxième enquête, elle en a visité à nouveau 76.

La première partie présente les origines du bidonville, et sa vie entre 1950 et 1957 situées dans l'histoire démographique de Hussein-Dey en référence à des études plus générales sur l'Algérie et sur le monde. On sait que Hussein-Dey est la commune qui a subi la poussée démographique la plus forte depuis 30 ans. Les migrations, les structures familiales des nouveaux arrivés, du travail salarié, l'artisanat, les niveaux de vie, la vie sociale des enfants, des adolescents et des adultes, font l'objet d'une série d'études méthodiques, avec de nombreux tableaux et des graphiques soignés. Le deuxième et la troisième partie, se référant à une nouvelle étude de 3 mois sur le terrain en 1963, montrent les changements intervenus du fait de la guerre et de la Libération.

Contrairement à d'autres bidonvilles, Boubsila ressemble à un gros douar. Sa population garde plus de traditions rurales que les milieux urbains habituels, ce qui lui assurait avant la guerre un certain équilibre. Comme partout, on y est frappé par le contraste entre l'aspect extérieur misérable et la propreté intérieure des gourbis. De bonnes notations ethnographiques appuyées sur des statistiques permettent de se faire une idée exacte des conditions de vie et de comportements. A titre d'exemple, les chiffres donnés page 45 sur la surface du logement par personne, sont évocateurs : dans une famille de 4 personnes, cette surface est de 2,1 m² par personne ; dans une famille de 8 personnes de 1,3 m², etc. L'alimentation est insuffisante en protides, lipides et calcium ; la consommation des céréales (kesara) est relativement trop élevée. La situation est moins grave à ce point de vue que dans les douars.

Le revenu mensuel moyen calculé par unité de consommation pour 971 familles est de 6.700 anciens francs. L'apport des locations pour les propriétaires de gourbis est important, parfois des revenus mensuels de 11 à 20.000 Fr. Les locataires sont nettement défavorisés. Ces niveaux de vie sont peu élevés par rapport aux pays développés, mais beaucoup plus élevés que ceux des fellahs.

La stabilité dans le bidonville est grande. 43 % des familles étudiées y sont depuis plus de 5 ans, dont la moitié depuis plus de 10 ans, ce qui fait dire que le bidonville n'est pas un logement de transition, mais qu'on y passe parfois une longue partie de son existence. La stabilité dans le travail est plus forte qu'on ne le pense souvent. Il ne s'agit nullement « d'éternels nomades », mais de gens bien insérés dans la société.

Comme dans toute population sous-développée, le commerce de détail se multiplie, l'artisanat reste développé chez les hommes, mais chez les femmes la broderie, la poterie, les travaux de la laine sont délaissés.

La scolarisation est très faible : 172 garçons et 20 filles sur 2.177 enfants en 1957. En 1963, nous verrons que les chiffres sont restés bas : sur 1.700 enfants, 271 seulement fréquentent les écoles du lotissement voisin. Il n'y en a toujours pas sur place. Au dessous de 5.000 Fr de revenus par unité de consommation, la scolarisation est nulle.

Dès la période prérévolutionnaire de 1950-55 la vie des hommes est dominée par l'action militante qui fait délaisser l'organisation matérielle du bidonville. Les femmes restent dans le cadre de la vie traditionnelle cloisonnée et la médecine qu'on y pratique a des conséquences parfois néfastes pour les soins donnés aux enfants.

D'une manière générale, une contradiction flagrante apparaît : la population du bidonville ne participe à la vie communauté algérienne que par ce qu'elle apporte : par son effort de production, sa contribution financière, ses possibilités de consommations. Elle donne beaucoup plus qu'elle ne reçoit. Des salaires très insuffisants et, à partir de 1957 seulement, un centre social et un dispensaire constituent à peu près la seule contrepartie de cet effort. Les services publics se réduisent à 4 bornes fontaines et 2 cantonniers.

Dans l'analyse des changements les étapes sont bien décrites : du douar au bidonville, d'abord, puis retour au douar sous la pression des événements, chasse à l'homme organisée par l'O.A.S. en 1961-62, et enfin passage aux cités satellites à la Libération surtout.

L'animation de la collectivité tentée par l'armée avec les Sections Administratives Urbaines se solde par un échec, dans la mesure où la population a fait semblant d'obéir et a préparé l'organisation politico-administrative du F.L.N. A ce sujet, une intéressante mais courte analyse des chants populaires de la guerre et des inscriptions murales, donne une idée des aspirations de la population. En 1963, tous les problèmes ne sont pas réglés. Des dissensions inévitables existent entre générations et tendances. Mais Boubsila s'est transformé. La construction de cités aux environs a facilité certains aménagements. L'habitat en dur est passé de 17 % à 80 % de 1955 à 1963.

Il est possible à travers ces mouvements spontanés de définir certains besoins qui sont actuellement mal étudiés par les responsables de la construction et des équipements. Ici comme au Maroc ou dans d'autres pays musulmans, la nécessité des terrasses et des cours intérieures persiste pour des raisons sociales et psychologiques. Le passage à l'habitat vertical ou même à des cités de pavillon de type européen pose des problèmes qui ne sont pas résolus.

La libération de la femme est un autre thème important. Les changements de situation, dus en particulier à la résistance ont fait naître des problèmes dramatiques. Telle cette infirmière qualifiée à laquelle sa famille veut faire épouser de force un cousin et qui devient la honte des siens parce qu'elle refuse… L'évolution du mariage se fait pourtant et l'auteur relie d'une manière suggestive les détails de la vie au bidonville et les propositions de lois nouvelles en particulier celle de Mme Khemisti qui interdit le mariage des filles avant 16 ans.

L'attitude des jeunes foyers est significative. La vie autonome du couple apparaît comme une conquête fondamentale. Un contrat de mariage précise par exemple que la femme n'habitera pas avec ses beaux parents. Le garçon tend à choisir seul sa fiancée. La maison totalement indépendante devient lentement la règle.

Malgré ces signes heureux, le drame matériel subsiste. De nouveaux arrivants des campagnes s'installent dans de nouveaux gourbis autour des anciens ménages qui ont réussi à construire des

maisons. L'auteur conclut que « les franges de misère des grandes villes se sont seulement déplacées ». D'un autre côté le non travail de Boubsila s'est transformé en chômage à El Baraka ce qui est, dans un sens, une insertion dans les catégories sociales habituelles.

Dans l'ensemble le travail de Melle Chéné constitue un diplôme solide, bien documenté, écrit dans un style correct, avec des références bibliographiques précises, une présentation excellente. L'histoire vécue et l'ethnographie du changement social y interfèrent constamment d'une manière heureuse.

Les critiques de détail seraient légères. Sur le fond nous aurions aimé compléter les données sur l'évolution de la vie quotidienne et des comportements par une étude plus approfondie des relations sociales dans la famille et le quartier, mais des éléments intéressants sont déjà donnés, et il est difficile de tout concilier. La partie concernant le vie pendant la guerre d'Algérie est fatalement moins solide que la première puisqu'elle est fondée sur une enquête plus rapide et non sur une observation quotidienne. Malgré certaines faiblesses, l'étude des transformations reste essentielle. De toute façon, Melle Chéné nous paraît mériter sans hésitation le titre d'élève diplômée de l'Ecole des Hautes Etudes.

Charles et Charlette Daclin

Charles (1905-1994) dit aussi Charlot, et sa femme Juliette (1904-1990); dite aussi Charlette, et plus souvent Daclinette, ont joué un rôle fondamental dans l'intégration de Marie-Renée à Hussein-Dey, et ils resteront toute sa vie ses amis de prédilection.

Charles est tout d'abord militaire pendant vingt ans, sous officier en Chine puis en Afrique noire et au Proche-Orient, où il est fait prisonnier pendant la guerre. Il devient ensuite employé de banque à la BNCI d'Alger. Ils habitent Hussein-Dey, où tous deux sont des paroissiens très actifs du curé ***Jean Scotto,*** *puis du Père Pierre Moreau.*

Lorsque Marie-Renée arrive, ils l'accueillent avec une très grande hospitalité, et elle vient y prendre presque tous ses repas, et y invite largement tous ses amis, musulmans ou européens. Leur petit et très modeste appartement devient un lieu de rencontre exceptionnel pour des jeunes de tous horizons. Aux grandes fêtes chrétiennes, et au retour de métropole, ou à réception des colis, les victuailles fournies par la famille de Marie-Renée y sont particulièrement appréciées. Mais, plus encore, l'accueil amical sans condition, la confiance, le partage. L'hospitalité toute orientale, mais très chrétienne, que pratiquent les Daclin, et leur sens aigu de l'amitié, ont conduit ceux qui ont coutume de se réunir chez eux de s'appeler entre eux, selon la formule arabe, les « Beni Daclin »

Beaucoup plus tard, en 1989, Marie-Renée a raconté comment elle avait été accueillie :

En 1950, je frappe chez eux, et Charlot et Charlette me disent :

« Désormais, nous supprimerons notre confort, afin que si quelqu'un arrive, de quelque condition, race ou religion qu'il soit, il trouve dans le réfrigérateur le bifteck et le camembert… »

Pendant la « bataille d'Alger », en 1957, ils sont tous deux interrogés pendant trois jours, mais sans violence, et relâchés, rien ne pouvant leur être reproché, sinon d'avoir accueilli chez eux des amis musulmans.

Les Daclin quittent l'Algérie peu avant l'indépendance, qui coïncide avec le moment de la retraite. Ils s'installent d'abord à Paris, puis à Nice, où Marie-Renée les rejoint en 1971 en rentrant du Maroc. Ils résident ensuite en divers endroits, mais connaissent alors de graves et longs ennuis de santé, en particulier Charlette, frappée de ce qu'on n'appelait pas encore maladie d'Alzheimer.

Eric de Saussure*, qui leur rend visite en 1991, témoigne de leur état de santé dans un courrier à Marie-Renée, publiée plus loin,* ***page 242****.*

C'est de Valence, où ils sont retirés, que Charles écrit la lettre suivante à Marie-Renée en novembre 1983 :

Bravo, ma Marie-Renée, tu fais mon admiration. Ton courage ne me surprend pas, car je te connais, mais je constate douloureusement la grande différence entre toi et Daclinette. Ma pauvre femme ne réagit pratiquement plus à rien, ne parle plus, ne sourit plus, mais aussi ne pleure plus. Ce dernier point n'est évidemment pas à regretter, car il n'y a pas longtemps, ses journées étaient émaillées de pleurs dont on n'arrivait pas à discerner les raisons, mais qui nous faisaient beaucoup de peine.

J'ai l'impression qu'elle ne se rend plus compte de son état, ce qui, au fond, est une bénédiction. Mais, par moments, je me fais l'effet d'être veuf avant mon temps. C'est triste, vois-tu, et j'évite de me laisser aller. J'ai tant pleuré, déjà, tout en remerciant Dieu de me la laisser encore. Elle ne semble pas souffrir, alors qu'elle reste avec moi le plus longtemps possible !

Heureusement que je suis bien aidé […] Il est vrai qu'ayant été « ouvert » d'un bord à l'autre avec mes deux hernies, tout effort m'est personnellement interdit. Heureusement que j'ai une voiture et que je peux la conduire pour faire les courses.

Je t'embrasse bien fort. Crois-tu qu'un jour tu pourras venir nous voir ? J'ai une chambre réservée pour les amis, et je vais chercher à la gare.

Bon gros baisers.

Ellen, l'unique enfant de Charles et Charlette Daclin, née en 1936, est encore adolescente lorsque Marie-Renée arrive en 1950. Elle se marie jeune, à 18 ans, en 1954, à Hussein-Dey, et Marie-Renée est son témoin. La famille Daclin a été aussi invitée à La Chapelle Saint Florent.

Au décès de Marie-Renée, Ellen a écrit le témoignage suivant à Xavier Chéné :

Marie-Renée fut, dès mes 14 ans, mon quotidien. Elle a tant partagé avec nous, avec moi ! Mes souvenirs sont heureux : c'est ma jeunesse, mon insouciance, malgré des moments graves et tristes.

J'ai beaucoup taquiné Marie-Renée, que de fous rires avons-nous eus ensemble !

Elle a beaucoup aimé mes parents, et mes parents ont beaucoup aimé les vôtres *[Robert et Germaine],* René et Zabeth, Jeanne *[Raffegeau],* et cette bande d'enfants que vous formiez, et qui était pour moi, enfant unique, étonnante et étourdissante, […], chaque enfant aîné ayant la responsabilité d'un plus jeune…

Au revoir, Marie-Renée, je suis triste, mais j'ai toujours en moi le timbre de ta voix et de ton rire, et d'un plus grand encore, lorsque tu avais enfin compris la blague que t'avait faite un copain qui fréquentait notre maison « porte ouverte ».

Je te dis au revoir, et je t'embrase encore une fois.

Voilà, Xavier, ce que je tenais à partager avec vous. Samedi, lors de la cérémonie religieuse, je prierai avec vous tous. Notre ami rejoint Maman […] et bien d'autres…

Permettez-moi de vous embrasser, ainsi que votre famille.

Selon le témoignage de leur fille Ellen, les Daclin, habitués par la vie militaire à déménager très souvent avec très peu de bagages, n'ont conservé aucune archive - pas même les tableaux de Marie-Renée - de leur très active période algérienne.

Turkia Dahmoun – Ould Daddah



Turkia Dahmoun (née en 1937) est une étudiante algérienne qui entre au Service des Centres Sociaux. Elle est arrêtée à Alger par l'armée française le 24 septembre 1957, parce que son nom figure par hasard sur le carnet d'adresses d'une militante FLN interpellée quelque temps auparavant.

Elle est internée pendant une quinzaine de jours, au cours desquels elle a été torturée à l'électricité afin de lui faire avouer des liens qui n'existent pas [1]. Secourue à sa sortie par ***Germaine Tillion*** *et Marie-Renée, elle effectue ensuite des études de lettres à Paris (agrégation de langue arabe).*

A cette période, elle fait plusieurs séjours pendant les vacances universitaires dans les familles Chéné à La Chapelle Saint Florent et Raffegeau à Villedieu la Blouère.

Elle épouse un étudiant rencontré à Paris, frère du Président de Mauritanie, Moktar Ould Daddah. Il est rapidement nommé ambassadeur de son pays en France, ainsi que dans divers autres pays. Elle mène par ailleurs une carrière pour le compte de différentes institutions internationales.

Veuve depuis 2009, elle réside actuellement à Nouakchott, et vient chaque année faire des séjours en France.

Elle a rédigé spécialement pour ce livre ce texte d'hommage à Marie-Renée :

C'est en Algérie, aux Centres Sociaux créés par Germaine Tillion, que j'ai rencontré pour la première fois Marie-Renée. Elle y travaillait et j'étais, alors une étudiante algérienne gréviste, conformément à la décision de l'Association Générale des Etudiants Algériens (UGEMA), militante au service de l'indépendance de mon pays.

J'étais curieuse de ces Centres Sociaux dont les échos étaient, presque partout, très favorables. On louait, en effet, l'efficacité de leurs programmes en faveur des populations algériennes démunies, et surtout la qualité humaine exceptionnelle et le dévouement de leur personnel.

J'ai donc été attirée par une institution française qui semblait originale et différente des habituelles structures coloniales se disant au service des « populations indigènes », ces populations dont la grande majorité avait comme lot l'habitat précaire, la misère et surtout l'humiliation permanente.

Marie-Renée a immédiatement retenu mon attention par l'extraordinaire énergie que dégageait toute sa personnalité, par une présence que l'on pressentait constamment disponible, par la franchise de son regard et par le sourire, enfin, qui éclairait son visage en rendant sa bouche rieuse encore plus grande.

D'emblée, j'ai aimé cette femme qui me semblait être le contraire d'une bureaucrate, et d'emblée je me suis sentie immergée dans sa bonté et son humanité. Je n'ai donc nullement été étonnée

[1] *Les circonstances dramatiques de cet internement sont décrites par* ***Germaine Tillion*** *dans son livre « Les ennemis complémentaires », (Seuil, 2005), repris dans « Combats de guerre et de paix » (Seuil, 2007), » pages 703-707.*

d'apprendre que, fuyant les quartiers confortables et cossus de la capitale et, sans doute aussi, le voisinage, souvent vulgaire, des français d'Algérie - les « pieds noirs » comme on les appelait - elle habitait dans un quartier pauvre de la périphérie. De par son travail d'assistante sociale, Marie-Renée passait, d'ailleurs, le plus clair de son temps sur le terrain, parmi les populations des quartiers pauvres et des bidonvilles, où, à vrai dire, elle était comme un poisson dans l'eau.

C'est en la croisant au travail, occupée à soulager des misères, à résoudre des problèmes, ou conforter des situations psychologiques difficiles, qu'on comprenait le mieux, ce qu'aimer les autres veut dire. On la sentait non seulement heureuse de se trouver là, au service de populations qu'elle aimait et qui l'aimaient, mais on devinait aussi qu'à la compassion pour le dénuement des conditions de vie des populations dites indigènes, se mêlait l'admiration pour leur attitude faite à la fois de résignation et de dignité.

Ma découverte intuitive et fugace de Marie-Renée, à Alger, est devenue réalité vécue, au cours d'un stage de monitrices des Centres Sociaux au château de Briançon [1] dans le Maine et Loire. La mémoire, hélas, me trahit et je ne peux restituer les choses que par bribes, et si par exemple, je me souviens parfaitement du nom, Mademoiselle Garrouste, et du visage ouvert de la Directrice du château qui était en fait un Centre de colonies de vacances et d'activités aérées, je suis incapable de donner la date exacte [2], ni la raison de ce premier séjour auprès de Marie Renée.

Du séjour de Briançon, où Marie-Renée était une animatrice et une formatrice hors pair, je garde le souvenir de nombreuses discussions passionnantes et passionnées sur des problèmes de culture et de société, du plaisir de l'apprentissage de danses folkloriques et des chants scouts, de la douceur et de la beauté du ciel d'Anjou et de la magie de certains crépuscules. Des souvenirs dans lesquels je me ressource encore aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, et que je dois à Marie-Renée.

A coté du Briançon de cette période, surgit Paris où ma vie est désormais inscrite, puisque je suis, en effet, étudiante à la Sorbonne. J'habite chez la très grande Germaine Tillion qui m'a accueillie chez elle, et je passe mes vacances avec Marie-Renée dans sa famille, dans le Maine et Loire, à Villedieu et à La Chapelle Saint Florent.

Grâce à Marie-Renée et Germaine qui sont pour moi des protectrices et surtout des repères, la douloureuse parenthèse algérienne est, non pas oubliée, mais estompée, et je peux de nouveau rire et espérer comme la plupart des jeunes filles de mon âge.

Elles sont toutes deux unies dans mon souvenir car non seulement elles m'ont prodigué de l'affection sans compter, non seulement elles m'ont sauvé de l'exil en devenant une famille pour moi, mais elles m'ont immergée dans les valeurs de la vraie France, particulièrement celles inscrites au fronton de toutes les mairies « Liberté, Egalité, Fraternité ». Une France si différente de l'image qu'en donnaient les français d'Algérie, et que généralement les étudiants étrangers rencontrent rarement, hélas, à Paris comme en province.

Je suis profondément reconnaissante à Germaine Tillion et à Marie-Renée Chéné, dont l'aide et l'affection généreuse, conjuguée à celle de leurs familles et de leurs réseaux d'amis, a contribué à panser les plaies de l'expérience de l'arrestation et de la torture.

Les deux familles de Marie-Renée appartenaient à la bourgeoisie industrielle et, vivaient dans un confort et une aisance que Marie-Renée ne connaissaient plus ; d'ailleurs, à bien connaître cette dernière, on finissait par se demander si elle les avait vraiment jamais connus... Cependant la très forte foi catholique qu'ils pratiquaient tous et vivaient de manière profonde donnait à leur ensemble une cohérence et une unité admirable.

---

[1] *Le château de Briançon, sur la commune de Bauné, est actuellement un Institut Médico-Educatif (IME) géré par la « Résidence sociale », qui est une association laïque créée en 1907, dont le siège est à Levallois-Perret, et qui a abrité les stages de formation des Centres Sociaux qu'a codirigé Marie-Renée. Dans les années 50, le Château de Briançon était également un aérium.*

[2] *Nelly Forget précise que c'était en août 1957, lorsqu'elle sortait elle-même de prison.*

J'ai puisé abondamment dans l'affection et la bonté de Marie-Renée pour développer un lien aussi puissant avec elle qu'avec ses deux familles, celle de Jeanne Raffegeau, sa sœur, pour moi Tante Jeanne, à Villedieu, celle de son frère René et son épouse Zabeth, pour moi Tante Zabeth et Oncle René, à La Chapelle Saint Florent. C'est donc le plus naturellement du monde que je passais des vacances avec Marie-Renée dans l'une ou l'autre famille.

A Villedieu, aux cotés de Janine (dont le manteau mieux adapté au froid a remplacé le mien fait pour l'Algérie) et ses frères et sœurs, j'étais une autre enfant de la famille, partageant avec tous les balades dans la nature, les visites à la grand-mère, les messes de minuit suivies du délicieux chocolat chaud du retour, etc.

A La Chapelle Saint Florent où il n'y avait pas d'enfant, j'étais une fille unique attendue et reçue avec joie, choyée, promenée dans la province pour y voir les plus beaux sites, comme l'inoubliable et magnifique abbaye de Solesmes, ou pour y déguster la cuisine des meilleurs restaurants.

J'entends encore les grands éclats de rire de Marie-Renée réagissant aux remarques taquines de son frère sur son absolu désintéressement des avantages matériels que la vie peut offrir. Témoin de ces escarmouches, j'ai plus d'une fois pris parti pour l'un ou l'autre protagoniste, parce que l'humour et la vivacité dont elles témoignaient m'enchantaient, mais surtout parce que j'étais parfaitement intégrée dans la famille, comblée d'affection et pour tout dire heureuse. Que l'on me pardonne de parler ainsi, mais comment dire autrement tout ce que je dois à Marie-Renée ?

Pourtant nos chemins d'abord si étroitement confondus ont divergé car j'ai été emportée par un tourbillon aussi puissant qu'inattendu. Mariée, en effet, au mauritanien Abdallah Ould Daddah, j'ai suivi ce dernier d'abord en Mauritanie, puis dans les grandes capitales que sont Paris, New-York, Washington, Bruxelles où il représentait son pays, devenu le mien, en qualité d'Ambassadeur.

En conséquence, l'effet de l'espace et du temps qui m'ont séparé de bien des amis dont Marie-Renée, s'est accentué par suite de la trépidation de la vie diplomatique, et surtout de ses séductions et de ses vanités exercées sur une âme, sans doute encore jeune. Ma référence aux séductions et vanités de la vie diplomatique est un aveu de légèreté qui, en vérité, n'a même pas l'excuse de la jeunesse, légèreté que je regrette, et dont je culpabilise certains jours, seulement, il est impossible de modifier le cours des choses passées.

Sur le tard et de retour à Nouakchott, cherchant à avoir des nouvelles de Marie-Renée, j'ai même appris qu'elle était malade et avait perdu la vue. Puis, du fait de l'épreuve la plus terrible qu'un être humain puisse connaître, celle de la perte d'un enfant, ma vie s'est comme arrêtée. Des années durant, je me suis enfermée dans le malheur et j'ai choisi de me couper de tout et de tous.

Mais, Dieu soit loué pour la foi qu'il nous donne et qui nous aide à remplacer le temps de la douleur par celui de l'acceptation et de la sérénité, et c'est animée de cet état d'esprit que j'ai lu le courriel de Janine Raffegeau. C'est comme un miracle, un miracle qui, là-haut au Paradis, a du susciter un autre grand éclat de rire de Marie-Renée et un miracle qui lui revient.

Chère Marie-Renée, tu es plus que jamais, vivante en moi, et je me ressource constamment dans tous les souvenirs riches et heureux que je te dois. Merci Marie-Renée, et aussi merci Janine et Pierre.

Nouakchott, mars 2011

« Ces Dames de l'Ecole Normale Sociale »

Andrée Butillard

(1881-1955)





Aimée Novo

(1874-1968)

La doctrine sociale de l'Eglise

Un certain retour en arrière est nécessaire pour mieux situer les engagements de Marie-Renée au début de sa vie adulte, à partir de 1930.

Face aux bouleversements de la Révolution française et aux développements de l'industrialisation, l'Eglise catholique a longtemps défendu l'ordre ancien. Mais, en 1891, le pape Léon XIII prend acte des changements intervenus en publiant une lettre encyclique intitulée « Rerum novarum » (Des choses nouvelles), qui eut un grand retentissement. Cette « Doctrine sociale de l'Eglise » reconnaît en effet le caractère injuste et inhumain de la société de la fin du XIX^{ème} siècle, issue de l'essor de l'industrialisation capitaliste, et prend en particulier la défense des plus faibles en des termes particulièrement clairs.

Ces quelques extraits de l'encyclique résument l'essentiel de l'analyse novatrice qui est alors proposée :

« […] L'industrie s'est développée et ses méthodes se sont complètement renouvelées. Les rapports entre patrons et ouvriers se sont modifiés. La richesse a afflué entre les mains d'un petit nombre et la multitude a été laissée dans l'indigence. […] La violence des bouleversements sociaux a divisé le corps social en deux classes et a creusé entre elles un immense abîme. D'une part, une faction toute-puissante par sa richesse. […] De l'autre, une multitude indigente et faible, l'âme ulcérée, toujours prête au désordre. Les travailleurs isolés et sans défense se sont vu, avec le temps, livrer à la merci de maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée […] Nous sommes persuadé, et tout le monde en convient, qu'il faut, par des mesures promptes et efficaces, venir en aide aux hommes des classes inférieures, attendu qu'ils sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritées. […]

L'équité demande donc que l'État se préoccupe des travailleurs. Il doit faire en sorte qu'ils reçoivent une part convenable des biens qu'ils procurent à la société, comme l'habitation et le vêtement, et qu'ils puissent vivre au prix de moins de peines et de privations. […] Aussi, il faut louer hautement le zèle d'un grand nombre des nôtres qui, se rendant parfaitement compte des besoins de l'heure présente, sondent soigneusement le terrain pour y découvrir une voie honnête qui conduise au relèvement de la classe ouvrière. »

En 1931, lorsque Marie-Renée est élève de l'E.N.S., le pape Pie XI actualise cette même doctrine sociale de l'Eglise, quarante ans après « Rerum novarum », dans une encyclique titrée précisément « Quadragesimo Anno » Pendant ces quarante années, de nombreux mouvements ont porté ces idées nouvelles, et suscité des vocations originales, en France en particulier.

Puis, en 1991, cent années après « Rerum novarum », et soixante après « Quadragesimo Anno », et à la suite de la disparition des régimes communistes européens, le pape Jean-Paul II fait également le point de cette évolution historique dans une troisième encyclique sociale intitulée « Centisimus Annus.»

Quatre initiatives novatrices autour de Notre Dame du Travail

1909 : La paroisse Notre Dame du Travail :

Deux femmes, Andrée Butillard et Aimée Novo, originaires de milieux très bourgeois de Lyon s'installent en 1909 dans le quartier ouvrier de Plaisance du 14ème arrondissement de Paris.

Dans cette paroisse pauvre se trouve, au 59 de la rue Vercingétorix, l'église « Notre Dame du Travail » reconstruite vers 1900 par le curé Jean-Baptiste Soulange-Baudin. Tout y a été conçu pour que les familles de travailleurs manuels qui la fréquentent à l'origine ne s'y sentent pas étrangers : l'intérieur de l'église comporte des colonnes et des poutrelles métalliques, réemployées à partir des matériaux des pavillons de l'Exposition Universelle. La nef ressemble ainsi à un hall d'usine familier aux ouvriers de l'industrie.

Sur l'une des fresques murales de l'église, dans le style « Art Nouveau » de l'époque, la Sainte Famille y est représentée au travail : Jésus adolescent apprend de son père Joseph l'usage des outils d'un menuisier - charpentier du XIX^{ème} siècle, Marie file la laine et surveille la basse-cour. Au loin, une ville nouvelle se construit, où les ouvriers sont vêtus en costume moderne. (Cette église est désormais intégrée dans la zone piétonne du nouveau quartier d'affaires Maine - Montparnasse)

1911 - L'Ecole Normale Sociale (ENS)

C'est donc dans ce quartier et cette paroisse que «ces Dames» créent « Un centre féminin catholique d'enseignement théorique et pratique, de formation et de documentation sociale » qui deviendra en 1911 « l'École Normale Sociale. » Plus tard, en 1919, l'E.N.S. s'installe au 56 de la rue du Docteur Blanche, dans les beaux quartiers d'Auteuil du 16ème arrondissement de Paris, dans une villa mise à sa disposition par un riche industriel du Nord. C'est là que Marie-Renée séjournera et fera ses premières études de 1930 à 1932, puis habitera jusqu'en 1939, tout en travaillant à l'extérieur. (Un immeuble moderne a été construit à cet emplacement. Mais l'École Normale Sociale, devenue purement laïque, existe toujours au 2 rue de Torcy à Paris 18ème, et est un centre réputé de formation de travailleurs sociaux.)

Ces « Dames de l'E.N.S. » ont aussi favorisé la création de syndicats ouvriers féminins, pour améliorer la formation civique et défendre les droits des travailleuses du secteur de la couture en particulier. A l'époque, cette industrie emploie dans des ateliers ou à domicile une nombreuse main d'œuvre féminine, jeune et peu formée, et souvent exploitée financièrement. C'est donc naturellement que le premier emploi exercé par Marie-Renée sera dans la cadre du « Syndicat patronal de la Haute Couture parisienne. »

1917 : La Congrégation Notre-Dame du Travail

En 1917, ces « Dames de l'E.N.S. » ont aussi fondé, avec l'appui du Père Antonin Eymieu [1], jésuite et psychologue lyonnais qui suivait leur itinéraire, une congrégation religieuse catholique nommée précisément « Notre Dame du Travail », du nom prédestiné de la paroisse qui les avait accueillies au début de leur activité.

Marie-Renée a fait partie pendant plusieurs années de cette congrégation féminine, mais est toujours restée très discrète à propos de cet engagement religieux. Cette Congrégation existe toujours et regroupe encore en France un petit nombre de « religieuses dans le monde ».

1925 : L'Union Féminine Civique et Sociale (UFCS)

En 1925, Andrée Butillard laisse à d'autres personnes la direction de l'ENS qui devient un centre de formation pour les travailleuses sociales. Elle préfère concentrer son action sur les causes du mal et sur ses remèdes en créant alors l'Union Féminine Civique et Sociale (UFCS), sous la forme d'une association 1901. Son but est de « grouper les personnes qui désirent travailler à promouvoir en France l'ordre social chrétien, conformément à la doctrine catholique. Elles veulent dans ce but développer l'éducation sociale des différents milieux et exercer les droits civiques que donnerait à la femme l'électorat et l'éligibilité *».*

A cette époque, la cause de l'émancipation de la femme est déjà défendue par des mouvements féministes laïcs, mais les chrétiennes sont jusqu'ici peu présentes dans ce combat. C'est donc Andrée Butillard en lançant ainsi la branche féminine du catholicisme social qui va les inciter à y participer. Des initiatives variées et nombreuses sont alors entreprises, dans les domaines de la formation civique, de la connaissance de la doctrine sociale de l'Eglise, etc. « La Ligue de la Mère au Foyer » est l'une des associations alliées.

Le mouvement a évolué au fil des décennies mais son projet est resté le même : « faire évoluer les mentalités en y insufflant un esprit civique qui, appliqué aux domaines de la consommation, de la citoyenneté ou du travail, contribue à la construction d'une société plus humaine, où chacun a sa chance ».

Depuis la déconfessionnalisation survenue dans les années 1970, l'UFCS est également apolitique et s'adresse à toutes les femmes sans distinction de race ou de religion. Parmi ses engagements, il y a les domaines de l'éducation populaire, de l'urbanisme, de la consommation, de la défense de l'environnement, et l'application de la loi sur la parité dans les instances élues, et la formation des candidates aux élections municipales, etc.

Andrée Butillard a été secrétaire générale de l'UFCS de 1925 à 1940, puis sa présidente jusqu'en 1955.

* * *

[1] *Antonin Eymieu (1861-1933) a été également l'accompagnateur spirituel d'Anne-Marie de Demandolx-Dedons, dont* ***Mgr Francis Vincent*** *a écrit la biographie.*

Dans les années 1980, la fraternité de Notre Dame du Travail à Nantes, animée par Geneviève Morinière (dite « Ginette », née en 1919, une des sœurs de Germaine Morinière, épouse de Robert Chéné, frère de Marie-Renée) a publié un dépliant illustré pour se faire mieux connaître. Geneviève Morinière confie par ailleurs à sa famille que l'engagement de Marie-Renée à Notre-Dame du Travail a été décisif pour sa propre vocation. Elle a par ailleurs dirigé pendant de nombreuses années l'Ecole Normale Sociale de Paris.

De même, sa sœur Renée Morinière (1914-2002) a suivi une vocation comparable, en travaillant en particulier comme animatrice à la maison de Beaumesnil, dont avait été responsable Anne-Marie de Demandols-Dedons. Elle se consacra ensuite, à la demande de ses frères et sœurs, à assister dans ses dernières années son père, le docteur Victor Morinière, gravement malade.

Voici le texte intégral de ce dépliant, qui permet de se faire une idée - dans une formulation sans doute modernisée par rapport à celle des années 1930 qu'a connue Marie-Renée - de la spiritualité qu'elle a partagée pleinement à cette époque.

Notre-Dame du Travail, Institut Séculier
Pour vivre dans le monde en plénitude l'engagement du baptême

L'Institut Notre-Dame du Travail est une fraternité de laïques consacrées, engagées dans le célibat définitif, à la suite du Christ. Le 21 août 1949, l'Eglise l'a reconnu « Institut Séculier [1] de Droit Pontifical ».

A l'origine, dès 1902, quelques femmes s'implantaient à Paris, dans le quartier populaire de Plaisance, sur la paroisse Notre-Dame du Travail, d'où l'Institut tirera son nom. Elles désiraient consacrer leur vie à Dieu, en travaillant à plus de justice sociale. Aujourd'hui, en fidélité à l'intuition des origines, chacune, là où elle vit, s'engage à :

- accueillir le mystère d'amour du Christ, présent et agissant dans le monde
- s'ouvrir à Dieu pour se laisser convertir dans tout son être
- participer aux efforts individuels et collectifs de développement et d'humanisation
- partager joies, peines, aspirations de ceux qui l'entourent
- faire grandir les germes de vérité, de justice, de solidarité

Toute avancée en humanité est chemin vers Dieu.

Une vie fraternelle. Dispersées du fait de nos insertions, nous ne vivons cependant pas en solitaires :

- L'engagement en fraternité :
  - Apporte le réconfort d'un soutien mutuel et rend plus solidaires de ceux avec qui nous vivons
  - Vise l'épanouissement de chacune dans sa vocation personnelle, ainsi que l'approfondissement de l'intuition d'origine de l'Institut.
- Une vie fraternelle est lieu de questionnement mutuel et d'apprentissage continuel du discernement. Elle repose sur le coresponsabilité, l'aide réciproque.
- Les lieux de rencontres fraternelles sont :
  - Le groupe local
  - L'assemblée générale
  - Le groupe formation
  - Les retraites

L'esprit de service et de communion anime la fraternité, celle-ci se reçoit du Christ qui la rassemble sans cesse autour d'un même appel.

Une vie de prière. A partir de notre relation au monde, Dieu nous parle et le monde nous parle de Dieu. Nous portons particulièrement dans notre prière toutes activités, aspirations et souffrances des hommes, qu'ils connaissent Dieu ou non. C'est notre manière de participer en Eglise, à la prière du Christ.

Pour que cette relation soit authentique, des temps privilégiés sont vécus régulièrement : accueil de la Parole de Dieu révélée dans l'Ecriture, vie sacramentelle, rencontres fraternelles, retraites.

[1] *Séculier, c'est-à-dire qui vit dans le siècle, et non dans un couvent.*

Le choix d'une spiritualité. L'institut s'appuie sur la spiritualité ignatienne [1] pour soutenir son projet. Celle-ci :

- invite à rechercher et trouver Dieu en toute chose
- forme au discernement
- unit étroitement contemplation et action
- fortifie notre foi en l'action de l'Esprit dans le monde et reconnue en Eglise
- exerce à la liberté

La vie quotidienne est le lieu privilégié où s'expérimente la rencontre avec Dieu.

Sur le site internet actuel de la famille ignatienne (www.ndweb.org/adls/reseau/nd_travail.htm), l'Institut se présente succinctement dans le texte ci-après, qui exprime sa spiritualité en des termes encore plus contemporains

Qui sommes-nous ?

Une poignée de femmes célibataires ou veuves qui se reconnaissent dans un même appel de l'Esprit reçu comme don fait à l'Eglise pour le monde. Chacune contribue à rendre vivant ce groupe fraternel reconnu en 1949 comme Institut Séculier de Droit Pontifical.

Dès 1916, il prend le nom de Notre Dame du Travail, d'abord résultat de l'histoire : le premier groupe des pionnières a collaboré aux actions sociales de pointes qui se menaient dans le quartier de Plaisance à Paris. L'Eglise N.D du Travail y témoignait par son architecture de la réconciliation de l'Eglise avec le monde du travail. Maintenant ce nom évoque plutôt le travail du Christ humanisateur au cœur de tout homme pris dans sa vie relationnelle la plus complexe.

Où sommes-nous ?

Principalement en France autour de trois pôles : Lyon, Paris, Angers auxquels se rattachent les plus dispersées : Marseille, Belgique, Algérie, et récemment Congo.

Insérées dans les milieux les plus divers, nous n'avons pas de professions privilégiées. La reconnaissance de l'appel prime et détermine le champ où chacune aura à vivre consciente d'y être à la place voulue pour la Mission de l'Eglise : annoncer au plus près la Bonne Nouvelle.

Ce sera aussi la richesse de l'apport de nos différences, marquées que nous sommes par le milieu social auquel nous appartenons et dont nous partageons les conditions. L'Eglise nous attend aux zones frontières, là où elle n'est pas connue ou méconnue.

Avec quels traits particuliers ?

- La foi en l'homme, la recherche de la justice, l'amélioration des relations sociales.
- L'amour de la vérité, si nécessaire aujourd'hui.
- La co-responsabilité vécue dans la fidélité en Institut.
- Les rencontres fraternelles mensuelles, lieu d'échanges et de questionnement mutuel.
- Le renvoi à son propre milieu pour y mettre le germe de fraternité dans le quotidien.
- La prière nourrie de la Parole vivante de Dieu enrichie de tous les « gémissements » du peuple dans lequel nous évoluons.
- La spiritualité ignatienne.

Sans œuvre propre ni communauté de vie, Notre Dame du Travail se porte garant de la formation de ses membres tout au long de la vie. Confiantes dans la liberté et la créativité de chacune mais aussi dans l'humilité, nous savons que notre force vient de la promesse de Dieu mort et ressuscité.

Il n'a pas été possible d'obtenir auprès de représentantes de l'Institut d'autres informations sur son passé qui auraient pu éclairer la vocation première de Marie-Renée.

[1] *Spiritualité ignatienne : selon les principes d'Ignace de Loyola, fondateur au 16ème siècle de l'ordre des Jésuites.*

Andrée Butillard vue en 2006 par une employée de l'UFCS

Dans le n°186 de décembre 2006, de la revue « Dialoguer, la Lettre de l'UFCS » édité pour le 80ème anniversaire de la création du mouvement en 1926, a été publié un témoignage d'une ancienne employée sur Andrée Butillard, la fondatrice de l'Union, qui en fut la présidente en titre jusqu'à sa mort en 1955, à l'âge de 74 ans. Ce sont certes les dernières années de travail de la pionnière qui sont évoquées ici, mais ces souvenirs sont sans doute évocateurs de l'ambiance de travail que Marie-Renée a dû connaître lorsqu'elle était, quinze ans plus tôt, entre 1936 et 1939, « conseillère sociale » à l'UFCS.

[…] Je devais prendre part à toutes les tâches matérielles. On devait vivre dans la plus grande économie, pour éviter d'obérer les ressources du mouvement. Alors j'étais envoyée aux Halles pour faire le ravitaillement des repas le plus économiquement possible. Tout notre matériel était de la récupération : chaises dépareillées, machines à écrire de seconde main. On faisait trente minutes de marche pour porter une lettre et économiser un timbre…

Elle m'initiait à la fabrication des yaourts : c'était fort compliqué, je n'arrivais pas à garder la bonne température. Je n'arrivais pas non plus à lui préparer une bouillotte : je faisais claquer les bouteilles… Elle disait : « Thérèse fait beaucoup de bêtises, mais heureusement elle ne fait jamais deux fois les mêmes ! »

Pour Mademoiselle Butillard, on était toutes au service du mouvement, pour la plus grande gloire de Dieu. Il n'y avait pas de place pour les relations personnelles et affectives qui nous auraient détournées de l'objectif. Elle partageait le travail, elle en donnait beaucoup aux unes et aux autres, de manière à ce que « personne ne perde son temps. » Le soir, elle prolongeait encore les séances de travail, on tombait de sommeil, mais il fallait continuer : « On ne s'écoute pas ! »

Toute sa vie était pour le mouvement, elle s'est donné le plus grand mal […] Sa plus grande intelligence a été de savoir trouver les appuis, d'utiliser les relations, toujours pour le mouvement, jamais pour elle. J'ai lu des témoignages d'épouses de membres du Comité de soutien de l'UFCS qui appréhendaient ses coups de fil : « On ne refuse rien à Mademoiselle Butillard. »

Travail, travail, travail. Compte tenu de sa santé fragile, c'était difficile. Elle souffrait le martyr, vivant avec un corset orthopédique. Sa seule détente : s'asseoir sur un banc du Jardin du Palais Royal et donner du pain aux oiseaux.

Elle se gardait du temps pour la prière, car elle se définissait comme « apôtre social. » Fidèle toute sa vie au plan de Dieu, elle voulait transformer la société, lutter contre l'immoralité, l'athéisme, préserver le rôle maternel de la femme. Aux yeux d'aujourd'hui, elle le vivait d'une manière qui ne respecte pas assez la marge de détente et de relationnel dont on a besoin. Je crois qu'elle n'a jamais dépensé un sou pour elle. Elle retournait les robes usées et se contentait de changer la garniture de son chapeau. Et, pourtant, elle avait une certaine élégance.

Il me semble n'avoir jamais entendu Mademoiselle Butillard rire, ni l'avoir vu sourire… Et pourtant, celles qui évoquent les semaines syndicales qu'elle animait, parlent de parties de chat perché ou de parodies de chants populaires… Mais je l'ai connue vieillissante. Quand elle marchait, il fallait qu'elle souffle, mais elle masquait la fatigue en faisant semblant de regarder les vitrines.

Elle n'a jamais profité personnellement du travail effectué par les autres, car elle était immergée dans sa vocation d'apôtre social. Personne ne l'a imitée après.

Eric de Saussure



Eric de Saussure (1925-2007), moine artiste de la Communauté de Taizé, est un ami de Marie-Renée.

Elle fait sa connaissance à Hussein-Dey, lorsqu'il a décoré, en 1954, à la demande de l'abbé Scotto, l'église paroissiale devenue ensuite mosquée.

Une de ses toiles représentant la Vierge décore la petite salle qui sert aujourd'hui de chapelle aux chrétiens d'Hussein-Dey. Eric avait aussi peint les pancartes que Marie-Renée avait installées pour donner un nom aux rues de Boubsila.

De nombreux lieux de culte en France et en Europe sont ornés de vitraux d'Eric de Saussure, en particulier l'Eglise de la Réconciliation de Taizé.

(1990)

Chère Marie Renée
Hier je visitais les Dachin, nous avons parlé de toi et j'ai même essayé de te téléphoner. Tu était sortie.
Enfin ! Ça m'a fait plaisir de savoir que tu n'es pas trop handicapée et bien soignée.
Je n'avais pas beaucoup de nouvelles des uns et des autres, étant depuis 5 ans aux USA. Tu avais eu la gentillesse d'envoyer, il y a quelques années, un chèque pour l'accueil des jeunes. La lettre qui l'accompagnait me laissait penser que tu était dans un état grave. Tu as donc remonté la pente. Hamdullah.
Pauvre Charlot et Pauvre Dachinette. Mais ils s'en tirent courageusement. Nous avons beaucoup reparlé d'Hussein Day.
Je repars bientôt pour N.Y.
Voici un petit livre qui t'amusera. Il a plutôt été écrit pour les enfants (ou pour cette part d'enfant qui reste en chacun de nous).

Avec mon affection

Eric
Taizé

Pour Marie Renée
avec ma fidèle
affection
Eric

Les fumées de Manhattan

Dans l'édition imprimée et illustrée de l'enquête sociale sur Bérardi - Boubsila, parue en septembre 1955, Marie-Renée fait placer en tête le dessin ci-contre d'Eric de Saussure avec la légende suivante :



« Aucune photographie ne pourrait mieux que le dessin de Eric de Saussure traduire l'atmosphère misérable, mais vivante, des bidonvilles. L'artiste a réalisé une synthèse infiniment plus éloquente que toutes les 'copies'. Et en même temps qu'un document humain, cette image est une remarquable leçon d'art. »

A la même époque, elle peint le tableau qui figure en couverture de ce livre. Il semble qu'elle se soit en grande partie inspirée de la composition et de la technique de ce dessin d'Eric de Saussure pour réaliser cette œuvre.



Cette eau forte d'Eric de Saussure figure aussi dans l'édition du Mémoire, comme pour illustrer la citation suivante de son ami ***Abdelhamid Charikhi*** *qui en constituait l'exergue :*

« La chair de ces malheureux, de ces vieillards, de ces enfants demi-nus, c'est notre chair, leur malheur, c'est le nôtre. »

Michel Dupuy

Michel Dupuy (né en 1927), professeur de français, fait la connaissance de Marie-René à Fès puis à Rabat. Ils se sont également retrouvés à Nice. Ils font partie à Rabat de la même « Fraternité » du mouvement chrétien personnaliste de « La Vie Nouvelle ». Il est marié avec Marie-Thérèse Giorgis, médecin anesthésiste qu'il a connu à Rabat. Marie-Thérèse a accompagné médicalement Marie-Renée lors de son accident cérébral.

Michel Dupuy a longtemps été responsable à Nice d'une association d'aide aux personnes mal logées, en particulier les travailleurs émigrés.

S'il faut choisir un mot qui rassemble mes impressions, les sentiments, les expériences partagées, les souvenirs, quand j'évoque Marie-Renée, c'est le mot PRESENCE. Marie-Renée était présente. Fortement présente. De par sa vivacité, sa solidité naturelle enracinées dans un terroir (on ne tardait pas à savoir qu'elle était angevine) mais aussi de par son vécu qui transparaissait dans sa largeur de vues, dans l'épaisseur humaine de ses expériences. Elle avait des choses à dire, des choses à vivre. On l'écoutait, parce qu'elle était vivante.

Cette présence, cependant, n'était pas dominatrice ni frustrante. L'autre, les autres, ont toujours compté à ses yeux. Les écouter, partager avec eux convictions, enthousiasmes, était vital pour elle. Car sa solidité n'était pas autosuffisante. Une certaine fragilité, une vulnérabilité, la rendaient proche, jamais distante. Elle avait besoin des autres, pour partager, pour confier sa foi comme ses doutes, ses peines comme ses joies.

Un exemple peut être donné de cette ouverture : la façon dont cette chrétienne fervente a vécu une relation de proximité, de respect, d'amitié, avec des croyants musulmans, avec des non-croyants. On pourrait dire aussi comment cette femme, enracinée dans son terroir familial et natal a pu « adopter », le mot n'est pas trop fort, les pays où elle a vécu : l'Algérie, bien sûr, mais aussi le Liban et le Maroc. En témoignent son apprentissage de l'arabe et l'intérêt passionné qui transpire dans ses travaux universitaires pour les populations parmi lesquelles elle a vécu.

En amitié Marie-Renée était exigeante : elle donnait beaucoup et demandait beaucoup. Elle aimait les vivants, les passionnés, les engagés pour partager avec eux des convictions : **Nelly Forget, Catherine et Xavier Boussard** [1]. Elle aimait les intelligences vives qui éclairent les situations et dont les analyses sont si utiles dans l'action : **Germaine Tillon,** William Lapierre [2], Yves Goavec [3]

Elle aimait les affligés, les opprimés, moins par compassion que par désir de leur insuffler de sa force, de sa foi en eux, en la vie, en Dieu. Et son soutien était, j'en témoigne, durable, efficace. J'ai vécu en proximité avec elle à plusieurs étapes de ma vie : à Fès dans une heureuse période de bonheur familial partagé avec de nombreux amis, à Rabat dans la rude épreuve d'une séparation familiale, à Nice enfin dans la joie bientôt retrouvée d'une vie reconstruite. En toutes ces circonstances la présence de Marie-Renée était pour moi, pour mes enfants, vivifiante.

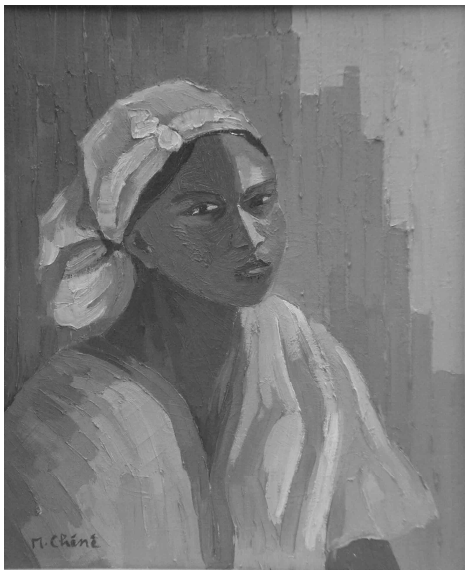
Disons encore que sa forte créativité s'est exprimée dans ses peintures, où l'on retrouve son amour de la vie, sa façon « d'y aller » non pas par quatre chemins mais avec assurance. Sa peinture affronte le réel et dialogue avec lui comme elle faisait dans la vie : Positivement.

---

[1] ***Xavier Boussard,*** *a été magistrat à Fès puis à Rabat, où il a connu Marie-Renée. Voir ici-même le témoignage de son épouse* ***Catherine,*** *d'origine angevine.*

[2] *Jean William Lapierre (1921-2007) a été professeur de sociologie à Nice où il a connu Marie-Renée. Il a écrit de nombreux ouvrages traitant en particulier du rôle de l'Etat et de la sphère du politique.*

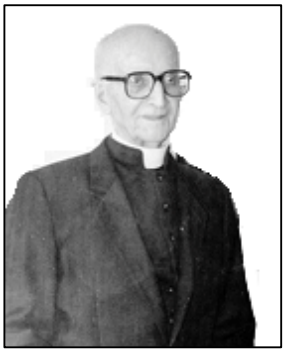
[3] *Yves Goavec (marié à Jacotte), enseignant, a d'abord connu Marie-Renée au Liban, puis ils se sont retrouvés à Rabat, et enfin à Nice, où il a terminé sa carrière comme inspecteur d'Académie. Il professait un agnosticisme laïc.*



Notre famille conserve un portrait doublement précieux que Marie-Renée a fait de Rabéa, la nounou marocaine de mes enfants où l'on peut voir la rencontre de deux femmes fortes, le modèle et le peintre qui s'appréciaient beaucoup l'une l'autre. Et là, les concepts ni les modes ni les doutes n'encombrent l'artiste…

Nice, Décembre 2011

Monseigneur Léon-Etienne Duval



Monseigneur Léon-Etienne Duval (1903-1996) est né en Savoie, et a été ordonné prêtre en 1926. Il fut évêque de Constantine (1947-1954), puis archevêque d'Alger (1954-1988) jusqu'à sa retraite, et nommé cardinal en 1965.

Parmi les quelques papiers conservés par Marie-Renée se trouve une feuille dactylographiée, envoyée sans doute par l'une de ses amies, qui reproduit un article publié par Mgr Duval le ***20 décembre 1992*** *dans le quotidien algérien de langue française « Al Watan » (La Patrie), trente ans après l'indépendance de l'Algérie.* [1]

Il s'agit peut-être de sa dernière déclaration publique, car il est décédé en mai 1996, et ses obsèques ont lieu à la basilique Notre Dame d'Afrique où il est inhumé, en même temps que celles des sept moines de l'abbaye de Tibhérine.

Si ce document figure dans les archives de Marie-Renée, c'est sans doute que son contenu a retenu son attention, et qu'il reflète donc ses propres options à l'époque où elle vivait et travaillait à Hussein-Dey.

Le titre de cet article est :

Je suis un combattant de la liberté.

Dès mon arrivée en Algérie, en 1947, j'ai constaté des disparités flagrantes entre les riches et les pauvres. Cette dernière catégorie était composée essentiellement des musulmans. Au déclenchement de la lutte armée, le 1er novembre 1954, j'ai découvert que les difficultés n'étaient pas seulement d'ordre social, mais surtout politiques. Il fallait donc arriver à l'autodétermination. L'administration coloniale n'a pas œuvré pour le christianisme, mais pour la France.

J'ai essuyé plusieurs critiques durant la colonisation de l'Algérie de la part d'une frange de médias qui n'a pas hésité à me surnommer « Mohamed Duval », ou « Duval communiste. » Ces attaques provenaient des « durs » de l'OAS qui n'acceptaient pas mes positions. Car j'ai défendu le droit des hommes et le droit des Algériens. Ce droit qui n'a pas été respecté, ni par la police, ni par certaines parties de l'armée française. Il faut reconnaître que des militaires ont été courageux et ont refusé d'appliquer les instructions de leurs supérieurs. J'ai moi-même été l'objet de menaces émanant de cercles politiques, notamment en métropole, qui m'accusaient d'être un mauvais français, un mauvais chrétien. J'ai également fait l'objet de tentatives d'assassinat en 58-59 et en 61.

A Constantine, où j'ai exercé pour la première fois en 1947, j'ai rencontré M. Ben Mouffok, issu d'une grande famille de la ville, et un membre du P.P.A. Abdelhamid Ben Badis était décédé lorsque je

---

[1] *Dix ans plus tôt, au printemps 1982, Mgr Duval a également accordé une interview à Jean Offredo, journaliste et écrivain catholique, dans laquelle il dit notamment :*

« Je rends hommage aux chrétiens, juifs, musulmans, qui à travers les situations les plus tragiques, ont gardé des contacts fraternels et poursuivi le dialogue : ils n'étaient pas très nombreux, car la peur régnait, mais ils appartenaient à tous les milieux, y compris au milieu industriel. Leur action à la base n'a pas été inutile ; ils étaient d'ailleurs, soutenus par une adhésion d'une assez large frange de l'opinion […] Certains de ces chrétiens, je leur en suis très reconnaissant, sont demeurés en rapport avec plusieurs prêtres, dont l'abbé Scotto, et moi-même. Ils agissaient sous leur propre responsabilité en suivant leur conscience ; ils voulaient servir toute la population de l'Algérie. Ils n'ont jamais rompu avec l'Eglise, qui respectait leur liberté. »

suis arrivé dabs cette ville où j'ai pu connaître son père, son frère, et des membres de l'association des Oulémas. Cette association était formée d'intellectuels. Elle revendiquait le respect de la culture algérienne et de la langue arabe, le progrès, et l'égalité entre tous les citoyens. A mon arrivée en Algérie en 1947, tout le monde parlait encore de la tragédie du 8 mai 1945 [1]. Au delà du drame, j'ai remarqué des pratiques condamnables, comme par exemple les fraudes électorales.

Le 1er novembre 1954 a été le début de la République Algérienne. Le 29 novembre de cette même année, nous avions fait un appel dans lequel nous avions affirmé que l'Eglise n'est pas inféodée à un parti politique, mais se réfère à la raison et à la foi. Il n'y a eu aucune contrainte ou pression dans mes décisions. Je me suis toujours inspiré de l'idéal de Saint Augustin, qui est Algérien ; j'ai aussi suivi les orientations du Pape. Il faut dire que l'Eglise était partagée. Il y avait des chrétiens qui épousaient les thèses politiques colonialistes, et d'autres indépendants.

Le 19 juin 1956, j'ai adressé un message aux autorités, leur demandant de surseoir à l'exécution des condamnés à mort algériens à Barberousse [2] .Plusieurs fois, j'ai défendu les algériens, mais les autorités ne m'écoutaient pas. De Gaulle n'a pas octroyé l'indépendance à l'Algérie. Ce sont les algériens eux-mêmes qui ont lutté pour leur indépendance, et l'ont arrachée, car l'armée française n'était pas pour l'indépendance. J'ai qualifié les pratiques de l'OAS de pratiques nazies, car ces gens-là méprisaient le peuple qui n'était pas français.

Au lendemain de l'indépendance, j'ai choisi de rester en Algérie, et quoi qu'il en soit, j'y resterai toujours. Je jouis de la nationalité algérienne. J'y vis comme chaque citoyen en partageant les mêmes sentiments. J'ai un passeport algérien. Je vote en Algérie alors que je ne le fais pas en France, bien que je bénéficie de la double nationalité. Lors des précédentes élections législatives en Algérie [3], j'ai bien sûr assumé mon devoir électoral. J'ai voté dans le quartier où je réside. Nous avons dû attendre près d'une demi-heure parce que les urnes n'étaient pas là. A qui j'ai donné ma voix ? Je l'ai donné à la liberté. Je suis contre la violence. La justice et l'égalité s'arrachent par la raison, par le dialogue, et non par la violence.

Lorsque je discute avec les Français, je leur dis la vérité sur l'Algérie. Je leur rappelle que la France a beaucoup profité de ce pays par le passé. La France a entrepris des choses, au lendemain de l'indépendance, pour aider l'Algérie. Mais cela n'est pas suffisant. Les résultats de toutes les luttes et les guerres sur le territoire algérien durant la période coloniale ont freiné l'évolution de l'Algérie. Aussi, il y a nécessité de rectifier. A la France de rectifier le mal qu'elle a fait en Algérie, et ceci à travers une aide économique, culturelle, sociale et politique.

L'Etat algérien veut appliquer la justice. Pour ce faire, il faut qu'il respecte les personnes et leurs libertés. Le respect envers l'égalité existe, on ne peut pas dire que l'Algérie mène une guerre contre l'Eglise. L'Algérie respecte les chrétiens, donc elle respecte l'Eglise.

Les causes de la situation que nous vivons tirent leur substance des inégalités, des injustices sociales, mais je suis convaincu que l'Algérie s'en sortira. Si je n'en étais pas sûr, je prendrais le premier avion pour aller ailleurs.

Il faut que le monde entier se mobilise pour lutter contre la pauvreté, la faim, les injustices, pour le respect des droits de l'homme. C'est cela la véritable guerre. »

---

[1] *Massacres de Sétif.*

[2] *Nom de la prison civile d'Alger où se trouve la « guillotine » servant aux exécutions capitales. Cet appel est de même inspiration que celui de* ***Germaine Tillion****, à la même époque.*

[3] *Le premier tour de ces élections législatives se déroule en janvier 1992, et voit une forte poussée du Front Islamique du Salut (FIS). Un coup d'état militaire annule ces résultats en empêchant le déroulement du second tour, puis en destituant le Président Chadli Bendjedid, remplacé par Mohamed Boudiaf, qui est assassiné en juin de la même année. C'est le début en Algérie de dix années de troubles très graves.*

De son côté, dans son livre intitulé « De l'Eglise d'hier à l'Eglise de demain », le Père ***Louis Augros*** *évoque l'un des aspects du rôle de Monseigneur Duval pendant les heures les plus tragiques de la bataille d'Alger, au début de 1957 :*

Ce départ fut pour moi l'occasion de voir de mes yeux un aspect inattendu de cette guerre d'Algérie. Etant allé prendre congé de Mgr Duval, je trouvai, à ma grande surprise, son antichambre remplie de femmes arabes. Quand il m'a reçu, en s'excusant de m'avoir fait attendre, il m'a dit :

« Il en vient souvent comme aujourd'hui. Elles viennent me demander de chercher ce qu'est devenu leur mari ou leur fils. Ils ont été arrêtés par la police française ou l'armée. Elles ne savent pas ce qu'ils sont devenus. Sont-ils en prison ? Mais où ? Sont-ils morts ? Mais où sont-ils enterrés ? J'essaie, et il m'arrive parfois de pouvoir répondre à leurs questions, ce qui me vaut d'autres visites. »

Je ne pouvais qu'admirer cet évêque, critiqué jusqu'à la calomnie par bon nombre de chrétiens d'Afrique du Nord. Il avait su gagner la confiance et de ces pauvres femmes, et de quelques hauts fonctionnaires parce qu'ils avaient apprécié sa droiture et comprenaient qu'agissant comme il le faisait, il servait, tout à la fois, les intérêts er de ces femmes, et de l'Eglise, et de la Fran ce.

Enfin, la voix de l'Eglise de France se fait entendre d'une manière très claire à la suite de différentes polémiques concernant l'attitude de certains chrétiens - prêtres et laïcs, militaires ou non - qui s'opposent à la politique du gouvernement français en Algérie.

La Mission de France, publie en particulier en janvier 1958 un document sobrement intitulé « Les problèmes posés par la guerre d'Algérie. » *où l'ensemble de la situation est examinée, et les valeurs chrétiennes rappelées avec vigueur, comme il est possible d'en juger d'après les extraits suivants :*

[…] Nous devons rappeler aux chrétiens dont nous avons la charge qu'un pays riche ne peut utiliser purement et simplement un territoire à son profit : la mise en valeur qui en est faite doit profiter en premier lieu à tous les habitants de ce territoire, et ceci à l'encontre d'opinions ou de propagandes actuelles inspirées par l'égoïsme national. […]

L'évangélisation ne peut être un prétexte à la domination d'un peuple sur un autre. […]

S'il est avéré qu'en Algérie un peuple existe et veut exister comme distinct du peuple français, nous pouvons donc nettement déclarer que l'Église n'est pas davantage opposée là qu'ailleurs à l'accession de ce peuple à son indépendance. […]

- Il n'est pas traître à sa patrie, le chrétien qui exige le respect des droits des autres. […]

- Il ne démoralise ni l'armée, ni la nation, le chrétien qui condamne certaines méthodes inhumaines. Il est au contraire fidèle à sa patrie en essayant de promouvoir sa vraie grandeur, qui n'est pas que de puissance et de force matérielle, mais de maintien et d'accroissement de son authentique patrimoine spirituel. […]

- Il ne fait pas le jeu de l'adversaire, celui qui dénonce les propagandes mensongères et révèle certaines vérités maintenues cachées. […]

Des informations dignes de foi que nous donnent des soldats de nos secteurs revenus d'Algérie et confirmées par des témoignages nombreux et autorisés, font apparaître l'emploi en Algérie d'un ensemble de méthodes inhumaines : arrestation arbitraire ; torture physique et torture psychique ; exécutions sans jugement ; massacres de populations civiles ; ratissages, exécution de prisonniers ; achèvement de blessés. La morale chrétienne réprouve formellement ces méthodes. […]

Nelly Forget



Nelly Forget, *née en 1929 à Paris, s'engage dès 1949 comme volontaire au Service Civil International (S.C.I.) et participe à divers chantiers en Europe, puis en Algérie. Elle fait donc la connaissance en mai 1951 de Marie-Renée au bidonville de Boubsila, qui devient l'un des « chantiers pelle et pioche » du S.C.I. L'année suivante, sur les conseils de Marie-Renée, elle retourne en France faire une formation d'assistante sociale à Paris.*

Sa formation achevée, elle revient à Hussein-Dey en 1955 au moment de la création des Centres Sociaux où elle participe à la mise en place de ce nouveau service. Elle est arrêtée et torturée en mars 1957 (voir plus loin son témoignage). Elle travaille ensuite auprès de ***Germaine Tillion*** *au Ministère de l'Education Nationale, en charge des questions algériennes. Nelly Forget a plus tard effectué de nombreuses missions, en particulier pour le compte de l'UNESCO, dans plusieurs pays africains, dont le Sénégal, et a assuré la formation de travailleurs sociaux pour le Tiers Monde.*

Elle a été Secrétaire Générale de l' « Association Germaine Tillion », où elle a assuré la conservation et la diffusion des archives laissées par la grande ethnologue.

Marie-Renée et Nelly ont été de très grandes amies

Adieux prononcés par Nelly Forget à la cérémonie des obsèques de Marie-Renée

Pour cet A-Dieu que nous venons te dire aujourd'hui Marie-Renée, ma Mère Abbesse, me voici moi, ta novice, probablement ta seule et unique novice. Marie-Renée, mère abbesse ! Sujet de plaisanterie entre nous, car tu n'as jamais voulu, et cela depuis ta jeunesse, que tes engagements, si forts soient-ils, soient marqués d'un sceau institutionnel.

Mère tu le fus pourtant pour moi pendant cinquante ans. Tu le fus pour ceux qui, à quelques jours de distance, viennent de nous quitter et dont certains ont bien connu la Chapelle St Florent ou les Noisetiers [1] . On ne peut que les associer a cette cérémonie du souvenir : Eliane Gautron-Ratel, notre chère Ratoune, avec qui tu as beaucoup partagé, et d'abord son logement de la Casbah ; **Abdelhamid Charikhi,** le scout et médersien devenu Consul d'Algérie en France, puis au Maroc ; **Chafika Meslem,** elle aussi brillante diplomate et haut fonctionnaire des Nations-Unies.

Mère, tu le fus pour beaucoup d'autres ici, dans ton pays, dans ta famille qui comptait tant pour toi malgré certaines de tes attitudes, et où tu as puisé la force que tu as offerte aux autres.

Mère tu le fus partout où tu es passée : au Maroc, au Liban, à Nice.

Je représente ici ceux d'Algérie, les **Beni-Daclinet,** [2] ceux qui gravitaient autour du foyer de tes

[1] *Les Noisetiers : nom de la Maison de retraite à Angers où Marie-Renée a fini ses jours.*

[2] ***Charles et*** *son épouse* ***Juliette Daclin,*** *que tout le monde appelait Daclinette. (Beni signifie en arabe : les fils de, la tribu des, etc.)*

chers amis.

Certains t'ont devancée, sont déjà arrivés, comme on dit en Algérie, d'autres que tu laisses orphelins et qui pensent à toi, comme à quelqu'un qui leur a beaucoup apporté - combien me l'ont dit ces derniers jours ! Pour certains, et c'est mon cas, tu es celle qui a orienté leur vie.

Il y a deux semaines, lors de notre dernière rencontre, tes premières paroles avaient été pour t'inquiéter de la santé de Mona [1], toujours dans le coma, et de la famille d'**Abdelhamid**, [2] dont je venais de t'apprendre le décès. Tu m'avais donné ton opinion sur le dernier livre de **Germaine Tillion**. [3] Je t'avais lu les récents articles du Monde [4] sur la torture pendant la guerre d'Algérie; tu avais commenté et demandé des précisions à propos des Soeurs de Granchamp [5] chez qui je venais de faire un bref séjour, nous avions passé en revue les personnes merveilleuses que nous avions rencontrées ensemble et dont l'évocation a si souvent occupé ta pensée et éclairé ta nuit.

Dans la terrible épreuve que tu as traversée durant vingt-cinq années, plus d'un quart de ta vie, malgré tes handicaps multiples, tu n'as jamais été abattue, tu ne t'es jamais refermée sur ton malheur, même si tu protestais, parfois vigoureusement. Même si tu te montrais parfois rugueuse, tu restais branchée sur la vie du monde; tu étais reconnaissante de tous les échos qu'on pouvait t'en envoyer, de ceux que tu aimais, heureuse de leur bonheur, sans l'ombre de jalousie, sans que l'amertume ou le sentiment d'injustice n'ait jamais fait couler son fiel en toi.

C'était bien ainsi que tu étais lors de notre dernière rencontre. Tu avais peu parlé de toi, sinon pour raconter la nuit où tu étais tombée de ton lit. Tu l'avais vécue comme un long combat avec l'Ange, comme dans le tableau de Delacroix [6], m'as-tu précisé. Comme à Jacob, l'Ange t'avait laissé des traces, m'as-tu dit; nous savons maintenant que c'était une annonciation.

Vous qui n'avez connu Marie-Renée que dans sa retraite des Noisetiers, vous les jeunes en particulier, vous ne pouvez imaginer ce qu'a été Marie-Renée il y a cinquante ans. Quel rayonnement était le sien auprès des jeunes que nous étions alors, étudiants algériens, volontaires du Service Civil International venant de tous pays, jeunes vicaires de la paroisse.

Sans jamais chercher à séduire ni à imposer, elle nous entraînait par la force de son engagement, la vérité de l'amour qu'elle vivait pour les pauvres, la profondeur de sa foi. Son prestige - mais c'est un terme qui ne lui convient pas - sa force, sa vertu étaient reconnues par bien d'autres; comment ne pas mentionner **Charlot et Daclinette**, et aussi **Germaine Tillion** qui m'a chargée de dire que, oui, Marie-Renée pouvait être considérée comme co-fondatrice du Service des Centres Sociaux en Algérie.

Tendre Marie-Renée sous ta carapace rugueuse, compatissante de tout ton être au malheur des hommes, tenant ferme à l'objectif final à travers d'apparentes contradictions. Comme il s'appliquait bien à toi l'aphorisme selon lequel Dieu écrit droit par lignes brisées ! Tu discernais immédiatement le Bien en

---

[1] *Mona, fille de* ***Chafika Meslem.***

[2] ***Abdelhamid Charikhi***

[3] ***Germaine Tillion*** *: Il était une fois l'ethnographie, Editions du Seuil, 2000.*

[4] *Interview du général Massu, 92 ans, dans Le Monde du 22 juin 2000 :* « La torture n'est pas indispensable en temps de guerre, on pourrait très bien s'en passer. Quand je repense à l'Algérie, cela me désole, car cela faisait partie, je vous le répète, d'une certaine ambiance. On aurait pu faire les choses différemment. » *Le général Massu commandait en 1957 les opérations militaires de la Bataille d'Alger.*

[5] *Sœurs de Granchamp : communauté féminine protestante fondée dans les années 1950 en Suisse (entre Neuchâtel et Lausanne) et proche spirituellement du monastère masculin de Taizé.*

[6] *« Le combat avec l'Ange » est un épisode biblique du Livre de la Genèse, où Jacob affronte un Ange en un combat nocturne. Le tableau du peintre Eugène Delacroix se trouve dans l'Eglise Saint Sulpice à Paris.*

tout être et, en lui faisant confiance, tu l'amenais à s'exhausser au niveau de ton espérance. Ta sensibilité d'artiste s'exprimait parfois dans la brutalité de certains propos, mais il te fallait des lignes pures, débarrassées des faux-semblants et des fioritures. Il te fallait toujours aller à l'essentiel. Marie-Renée, tu étais un prophète.

Comment mieux terminer que par les propos d'un de ces jeunes Algériens [1] qui t'entouraient, il y a cinquante ans (depuis il a même été ministre !). Il y a dix ans, il nous invitait toutes deux pour des vacances chez lui. Projet qui ne s'est pas réalisé, mais ce qu'il écrivait alors s'adresse toujours à toi :

« Je voudrais simplement pouvoir dire à Marie-Renée que malgré ce silence d'un quart de siècle, de cavalcade ininterrompue et désordonnée, elle a représenté dans ma vie, à un moment d'exaltation confuse et violente, l'incarnation de quelque chose d'insoupçonné et d'essentiel qui a été pour moi déterminant dans la manière de construire et de mener une vie qui s'est voulue utile. Oui simplement utile quelque peu, et propre. Son souvenir, avec tout ce recul, a été un repère constamment présent ; c'est banal, mais c'est comme cela, lumineux et chaud. »

Angers, 15 juillet 2000

Une rencontre décisive

Le récit suivant [2],, mis à jour spécialement pour cette publication, raconte en particulier dans quelles circonstances précises Nelly Forget et Marie-Renée ont fait connaissance :

[…] Le SCI précurseur des Centres sociaux

Jusqu'alors le travail du SCI avait été concentré en Kabylie. Pierre Martin m'avait recommandé de trouver une implantation en zone urbaine, où il y avait de grands besoins et pour y faire un travail plus visible. Un soir, j'ai dîné à la Robertsau, le foyer des étudiants musulmans que je devais beaucoup fréquenter par la suite, avec le directeur et deux religieux (Petits Frères de Jésus) qu'il connaissait. Nous n'avons pas tellement noué de relations ce soir, mais ils m'ont orientée vers Marie-Renée Chéné [1 [3]] qui travaillait toute seule au bidonville de Berardi-Boubcila, dans la banlieue est d'Alger. L'un des Frères m'a dit : 'C'est une fille un peu folle, mais elle fait du bon boulot'. Et voilà, tout est parti de là.

Je suis donc allée voir cette fameuse Marie-Renée. Et, pour montrer les conditions de travail à l'époque: il y avait à peu près 17 kilomètres pour aller à Bérardi-Boubcila depuis le centre d'Alger et je n'avais pas l'argent pour payer l'aller-retour en bus, seulement pour un trajet. Alors j'ai fait l'aller à pied (c'était en plein été), pensant que je serais fatiguée pour revenir. Voilà comment travaillait la Secrétaire de la branche du SCI... J'ai découvert le minable dispensaire, dans deux petites pièces, où Marie-Renée travaillait seule.

C'était une assistante sociale, très engagée religieusement, mais laïque, au service de la paroisse d'Hussein-Dey, qui l'avait envoyée dans cet endroit, où elle travaillait presque sans rémunération. Elle avait pour seul soutien de la part du centre de santé municipal une camionnette qui l'emmenait deux fois par semaine pour soigner les gens. C'était une personnalité extraordinaire. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui avait une compassion aussi active à l'égard des gens ; c'était ses entrailles qui frémissaient à leurs souffrances. Elle n'était pas organisatrice à proprement parler [2] et elle n'aimait pas les structures institutionnelles, mais elle fonçait dans le travail et elle entraînait par son exemple ceux qui l'entouraient. Elle m'a plutôt mal reçue en me disant : « Je n'ai besoin de personne, que venez-vous faire ici ? Je n'ai pas besoin de gens qui viennent regarder ou parler de la misère ». Je lui ai répondu: « Mais justement, notre devise, c'est ' Pas de paroles, des actes' ». Ça lui a plu et on a commencé à travailler ensemble.

---

[1] *Il s'agit de* ***Mohamed Nabi.***

[2] *Il figure sur le site internet du* www.service-civil-international.org/forget-nelly_fr d'où *de larges parties en sont extraites.*

[3] *Les notes de Nelly Forget sont regroupées en fin d'article.*

Je suis allée régulièrement au bidonville. Je servais de « videuse » : mon travail consistait à m'arc-bouter sur la porte, pour empêcher les gens d'envahir la salle de soins. Ensuite, moi qui suis tout sauf une bonne couturière, j'ai donné des cours de couture aux petites filles. Puis une volontaire, qui était chef de laboratoire à l'hôpital [3] est venue et d'autres encore. On a décidé alors d'organiser un chantier de filles autour de cette activité : développer les soins et les cours aux fillettes. En septembre 1951, les premières volontaires sont arrivées : d'abord des Norvégiennes, rapatriées sanitaires au bout de quinze jours, une Américaine et une Anglaise, rapatriées sanitaires au bout d'un mois. Elles tombaient comme des mouches, parce que le bidonville était un lieu de grande misère, de saleté et de maladie et ces volontaires étaient probablement moins immunisées que les Françaises. Ensuite, deux infirmières suisses sont arrivées : Rachel Jacquet et Gabrielle Uzzielli. Elles venaient du Borinage belge, où elles avaient travaillé dans de dures conditions et c'est avec elles que le chantier s'est vraiment stabilisé. Mais Rachel Jacquet devait mourir d'épuisement peu après son retour en Suisse ; elle n'avait pas voulu se nourrir davantage que les enfants dont elle s'occupait […]

Après une mission officielle d'enquête en Algérie pour laquelle elle était toute désignée par ses travaux d'ethnologue avant guerre dans ce pays, **Germaine Tillion** était entrée en février 1955 au Cabinet du Gouverneur général **Soustelle** pour mettre en place une action socio-éducative qui allait devenir le Service des Centres sociaux. Riche de son expérience de sept ans dans les Aurès, elle avait déjà longuement réfléchi aux moyens de défendre les populations « contre les méchancetés de la nature et les malices du commerce et des administrations ». Mais, fidèle à sa pratique d'ethnologue, elle avait tenu à rencontrer des gens du terrain et parmi eux, Marie-Renée Chéné qui, selon Jean Lacouture, l'avait accueillie au départ « avec la méfiance que cette femme d'action et de terrain vouait à tout ce qui avait un caractère officiel. Mais elle sait convaincre la pionnière. Très vite, l'entente entre elles se mue en amitié. ».

Ce qui avait été réalisé à Bérardi-Boubsila a servi en partie de prototype [1] aux Centres sociaux urbains, et de terrain de formation pour le personnel de ce nouveau service dans lequel ont été incorporés plusieurs civilistes. Il y a une continuité dans un esprit de travail, dans les actions et dans les personnes, au point que j'ai parfois des difficultés à faire le partage entre les deux expériences. C'est d'ailleurs probablement une impression identique qu'ont gardée les anciens instituteurs du bled, ou les instructeurs de l'éducation populaire, chacun apportant et retrouvant au Service des Centres Sociaux le meilleur de son héritage. L'action du SCI a laissé d'autres traces : l'Entr'aide populaire familiale créée en 1950 pour fournir une référence juridique à l'action sociale de Marie-Renée, dans le bidonville de Bérardi-Boubsila, existe toujours dans l'Algérie de 2012 où elle sert de structure d'accueil à plusieurs centres pour les handicapés mentaux. [2]

Très vite après mon arrivée en Algérie, j'ai pris conscience que je n'étais pas à ma place comme responsable de la branche algérienne : je pensais que dans le contexte de l'époque cette fonction devait être assurée par un Algérien. J'ai écrit une lettre à Hélène Monastier, qui avait été l'une des premières volontaires du SCI et était Présidente du Comité international, en lui disant qu'il y avait un travail très intéressant à faire, mais que ce n'était pas à un(e) Européen(ne) d'en être responsable et je proposais de me faire remplacer par **Mohamed Sahnoun** alors étudiant parmi ceux qui étaient actifs dans la branche algérienne. C'est ce qui a été fait.

Une fois ma succession assurée, je suis encore restée un an en Algérie, toujours impliquée dans les projets du SCI, tout en ayant un poste à l'université pour gagner ma vie. (J'ai participé à la préparation d'un Congrès international de Géologie). Je continuais à être présente à Berardi-Boubsila ; Marie-Renée qui était devenue une très grande amie, m'a dit que j'étais douée pour faire du service

[1] Le Service Civil International mérite, parmi les mouvements de jeunesse, une place à part, organisant des chantiers dans les bidonvilles ou en plein bled, regroupant des jeunes de tous pays, unissant dans un même désir d'être utiles aux collectivités locales les jeunes Algériens à des métropolitains et à des étrangers, il créa, même lorsque ses réalisations n'étaient pas spectaculaires, un état d'esprit, un besoin de servir qui a profondément marqué tous ceux qui participèrent à ses entreprises et les populations mêmes auprès desquelles il menait son action. *(Note ajoutée par Nelly Forget)*

[2] *Cette structure est toujours dirigée en 2012 par* ***Marie-Thérèse Brau.***

social, et que je ne devais pas en rester au bénévolat-amateur, mais obtenir un diplôme professionnel. Je suis donc repartie en France pour reprendre des études d'assistante sociale. Trois ans plus tard, dès mon diplôme passé, je suis retournée en Algérie et me suis jetée à corps perdu dans l'aventure des Centres sociaux, avec Marie-Renée et plusieurs amis du Service civil […]

Des destins tragiques

Emil Tanner avait succédé à **Mohamed Sahnoun** comme responsable du SCI. C'était déjà la guerre, et dés le début, le Service civil a été mis en veilleuse et surveillé. Mais les solidarités entre les personnes sont restées ; l'activité s'est arrêtée, mais la réalité des liens s'est maintenue. Lorsque des gens du Service civil ont été arrêtés, ce sont d'autres Civilistes qui, à leurs risques et périls, se sont occupés d'eux et de leur famille, sillonnant l'Algérie pour tenter de retrouver dans des camps ceux qui avaient disparu, apportant des colis aux prisonniers. La branche algérienne a été soutenue efficacement pendant cette période par le Secrétariat international, qui a organisé une action pour réunir de l'argent pour aider les civilistes arrêtés, notamment en leur procurant des avocats […]

On ne peut achever ce récit sans évoquer brièvement les événements tragiques qui appartiennent à l'Histoire et ont touché le Service civil du fait de la guerre d'Indépendance. Simone Chaumet, à la suite de chantiers, était restée plus d'un an dans deux villages de Kabylie pour y faire l'école aux enfants. Puis, après un passage à Bérardi-Boubsila, elle s'était installée avec son mari Emil Tanner dans une grande banlieue d'Alger, où elle avait à nouveau ouvert une petite école. Emil, qui avait été un temps Secrétaire de la branche algérienne, formait, de son côté, des apprentis. Les voisins venaient demander de l'aide pour écrire et pour des soins, la maison était ouverte à toute heure et leur voiture servait d'ambulance. Le 25 mai 1962, ils étaient enlevés et n'ont jamais été retrouvés [4]. Ce sont donc, avec Rachel Jacquet, trois disparitions directement liées à l'action du SCI.

Mieux connu est le destin des Centres sociaux, qui eurent d'abord à subir les persécutions des autorités françaises : en 1957, plusieurs de ses membres, dont Nelly, étaient arrêtés et torturés (voir **Mohamed Sahnoun**). Et cela s'est reproduit en 1959. Le fait, comme pour le Service civil, d'avoir des équipes mixtes, qui fonctionnaient harmonieusement à une époque où tout le monde se tirait dessus, en bonne intelligence avec les populations locales, et sans être protégées par l'armée, était en soi suspect et voulait dire qu'on était nécessairement impliqués dans une relation « coupable ». On faisait ce que les autres ne faisaient pas, sans protection militaire et on prouvait qu'il était possible de faire bouger les choses et de remettre en cause le statu quo. Et cela, c'était inacceptable [5]. Car tous les projets de réforme en Algérie avaient échoué parce qu'on ne voulait pas que les choses changent.

Ce qui était clairement reproché aux Centres sociaux était sans doute déjà reproché au Service civil, mais les Centres sociaux avaient une beaucoup plus grande surface et étaient un service officiel de l'Etat. .

En mars 1962, quelques jours avant le cessez-le-feu, six responsables des Centres sociaux étaient assassinés au cours d'une réunion de service par des fanatiques de l'Algérie française. Le plus notable d'entre eux, l'écrivain kabyle Mouloud Feraoun, avait été un sympathisant du SCI, lorsqu'il était instituteur à proximité de l'un des premiers chantiers. A noter à ce propos qu'Albert Camus avait également apporté son soutien à l'action du SCI [6].

A son retour en France, j'ai travaillé avec l'équipe de sociologie de **Chombart de Lauwe.** Puis - ironie du sort, peu de temps après ma détention - je me suis retrouvée au Cabinet du ministre de l'Education nationale, auprès de **Germaine Tillion,** qui y était en charge des questions algériennes.

Marquée par l'expérience algérienne

Par la suite, j'ai occupé divers postes de conseiller technique en Afrique au titre de l'Unesco, d'abord au Sénégal. Dans ce pays, peu après l'Indépendance, j'ai fait avec enthousiasme un vrai travail de militant, ce qui était plutôt rare dans ce genre de mission. Il s'agissait à nouveau de faire en sorte que les populations locales prennent leur destin en main, donc de faire bouger les choses, ce qui n'a pas manqué de susciter des oppositions. Dans la suite de sa vie professionnelle, je me suis occupée de formation des travailleurs sociaux, en particulier pour le Tiers Monde, mais j'ai toujours rencontré la même résistance au changement et aux orientations qui avaient marqué mes précédentes expériences

et auxquelles j'étais restée fidèle.

La plupart des amitiés que j'ai nouées datent de mon expérience algérienne, qui a beaucoup marqué tous ceux qui y ont participé. Ce qui a été vécu ensemble, et qui a été très fort, nous unit, indépendamment des années et des différences de statut entre leurs trajectoires personnelles. Il n'y a pas eu de fossé qui se soit creusé, pas de trajectoire qui ait dévié. Cela est particulièrement vrai de ma relation avec Marie-Renée dont je suis restée très proche jusqu'à la mort.

_____

[1] Dans sa biographie de **Germaine Tillion**, **Jean Lacouture** écrit que « Marie-Renée déploie à Berardi, depuis octobre 1950, une intense énergie et un vrai talent d'infirmière et d'éducatrice dans un invraisemblable gourbi où sont dispensés soins et équipements d'éducation de base » (Le témoignage est un combat, Seuil, 2000.

[2] Contrairement à ce que suggère **Jean Lacouture,** qui consacre par ailleurs des pages particulièrement élogieuses à Marie-Renée Chéné et à son action.

[3] Il s'agit de Madeleine Allinne, qui a laissé un journal très émouvant sur la vie à Alger en 1962, où sont évoqués plusieurs épisodes et personnalités citées ici (Matériaux pour l'histoire de notre temps, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, n° 26, 1992).

[4] Madeleine Allinne, op.cit.

[5] **Germaine Tillion** s'exprimait à peu près de la même manière en dénonçant une opération « visant un Service de l'Education nationale, fidèle aux traditions républicaines de la France, et refusant de participer à la 'mise en condition' de la population algérienne ». Article de Démocratie 60 cité par **Jean Lacouture.**

[6] **J.P. Petit,** Origines des relations du SCI avec les associations du Maghreb (1947-1974), SCI, 2001

(Notes de Nelly Forget)

La dramatique détention de Nelly Forget
(février- juillet 1957)

***Germaine Tillion**, dans la seconde édition parue en 1973 de son livre intitulé* Ravensbrück *(la 1ère datait de 1946) a ajouté divers autres témoignages, dont l'un est simplement titré « Anciens SS en Algérie ». Elle justifie alors ce rapprochement en ces termes :*

J'ai cru devoir également publier en annexe un témoignage sur la guerre d'Algérie, où figurent des légionnaires anciens SS. Peut-être que d'autres que moi penseront aussi que cette juxtaposition ici à sa place.

Toutefois, dans l'édition définitive de Ravensbrück *de 1988, **Germaine Tillion** n'a plus fait figurer ce texte. Elle s'en explique ainsi dans un autre de ses livres,* A la recherche du vrai et du juste, *édité en 2001 (et repris dans* Combats de guerre et de paix *en 2007) :*

Tandis que j'écrivais le second « Ravensbrück », j'avais reçu le récit des tortures subies en Algérie en 1957 par une enseignante *[Nelly Forget]* que je savais totalement innocente et totalement fiable. J'avais alors été bouleversée en apprenant que la charité, la compassion humaine avaient été représentées dans nos prisons par un ancien SS, et j'avais tenu à publier ce récit en annexe, comme acte de foi dans la race humaine, la seule que je connaisse. Des lecteurs ont pu croire que j'apparentais les crimes commis au cours des affrontements coloniaux en Algérie et au Vietnam avec ceux de l'ère nazie. Certes, dans mon passé proche, crimes il y eut, mais on ne peut pas, on ne doit pas confondre les atrocités commises dans la panique du danger immédiat avec les exterminations planifiées du nazisme, civilisation criminelle dans son essence, dans son idéal.

Voici donc le récit de Nelly Forget, tel qu'il a été publié dans l'édition de 1973 du Ravensbrück *de **Germaine Tillion.** Ce témoignage évoque ce qu'ont eu à subir beaucoup de ceux qui entouraient Marie-Renée - tourment constant pour elle - ce qui a renforcé encore ses liens avec l'Algérie.*

Récit de Nelly F., arrêtée à Alger le 27 février 1957, acquittée par un Tribunal militaire le 25 juillet, après cinq mois de détention.

Il était 3 heures 15 du matin, quand un détachement du 1er régiment étranger de parachutistes est venu perquisitionner chez moi. Ils espéraient y trouver une collègue et amie musulmane [1] soupçonnée (je l'ai appris ensuite) d'être l'adjointe de Ben M'Hidi [2]– ce qu'elle n'était pas (elle bénéficia du sursis quelques mois plus tard). Déception. C'est moi qu'on emmène. Après un long détour et plusieurs arrêts (pour d'autres arrestations ?), le convoi arrive à la villa Sésini.[3]

L'interrogatoire a commencé sur ce préambule : *Nous, on n'est pas des enfants de Marie ; on n'est pas de gentils bérets bleus, on est des méchants bérets verts [4]. Il est cinq heures, et il faut qu'à six heures ton amie soit entre nos mains. Et pas la peine d'espérer un secours ! Ici, on se fout des avocats et des aumôniers ! Il n'y en aura jamais à Sésini !*

Cinq minutes plus tard, l'interrogatoire « normal » était terminé et on m'a emmenée dans la salle de tortures. Ce procédé ne m'a pas été réservé : il était appliqué systématiquement ; les femmes qui ont partagé ma cellule, ainsi que celles que j'ai connues ensuite à Barberousse, ont toutes été torturées préalablement à toute autre forme d'interrogatoire, certaines dans l'appartement même où on les arrêtait.

Après la torture, ils m'ont laissée trois jours sans nourriture ; à l'heure des repas, on emmenait mon unique compagne de cellule manger ailleurs, pour qu'elle ne puisse pas me donner à manger. C'était Hamida, une jeune fille musulmane, qui ne resta pas longtemps à Sésini.

Celui qui s'occupait de notre cellule, pour la nourriture, pour escorter les prisonnières, c'était aussi le bourreau, un légionnaire allemand, une brute un peu arriérée. Il opérait sur les ordres directs d'une demi-douzaine de Français - deux officiers du 1er REP, et trois policiers de la PJ habillés en officiers paras, mais que les soldats ne saluaient pas.

Huit jours après mon arrestation, on m'a sortie de ma cellule, pour le premier interrogatoire d'identité. A un moment, on m'a retiré la cagoule (on nous mettait habituellement une cagoule dès qu'on quittait la cellule) ; j'ai aperçu une autre prisonnière que je connaissais (Denise, une Française, cataloguée « chrétienne » comme moi) ; j'ai été épouvantée par son aspect, et j'ai vu dans son regard que mon aspect produisait sur elle le même effet.

C'était aussi la première fois que je pouvais avoir une idée de la disposition des lieux. Ma cellule était voisine de l'infirmerie, séparée d'elle par une autre cellule (où est longtemps resté un garçon musulman qui était devenu fou). Nous étions en sous-sol ; un soupirail s'ouvrait à environ deux mètres de hauteur. Infirmerie et cellules donnaient par un couloir sur le corps de garde où couchaient les paras de la légion, les simples soldats. Les chambres d'officiers étaient installées à l'étage. Il y avait ailleurs

---

[1] *Il s'agit de* ***Chafika Meslem.***

[2] *Larbi ben M'hidi est l'un des six militants FLN à l'origine du soulèvement de novembre 1954. Responsable militaire à Alger en 1957, il a été arrêté le 23 février, torturé, puis exécuté le 4 mars sans jugement par l'armée française. Il est considéré comme un héros national de l'Algérie indépendante.*

[3] Ancien consulat d'Allemagne à Alger. *(Note de Germaine Tillion)*
Cette grande villa mauresque sur les hauteurs d'Alger date de la période ottomane, et a été en effet le siège du Consulat d'Allemagne pendant la période vichyste. Entre 1955 et 1961, elle était le lieu de détention et d'interrogatoire de l'armée, et en particulier, durant la bataille d'Alger en 1957, celui de la 10ème Division parachutiste. Le fait qu'elle ait abrité pendant la dernière guerre des diplomates allemands revêt ici une coïncidence troublante…

[4] *Les parachutistes légionnaires (les REP : Régiments Etrangers Parachutistes) portaient un béret vert, tandis que ceux des régiments métropolitains (RCP : Régiments de Chasseurs Parachutistes) en portaient un bleu, et les « coloniaux » (RPC : Régiments Parachutistes Coloniaux) un rouge, à l'exception de celui commandé par le colonel Bigeard, qui était affublé d'une casquette.*

d'autres cellules, celles où se trouvaient la majorité des prisonniers, mais on ne m'a jamais fait passer par là.

Quelques jours après mon arrestation, celui que nous avons surnommé « marchand de pétrole », parce qu'il parlait tout le temps du pétrole algérien, un petit gros, rigolard, pas terrifiant à voir, mais qui participait toujours aux séances de torture – ce jour-là, il vint me dire *: Il y a des gens de Paris* [1] *qui s'occupent de toi, mais cela ne te servira à rien, et même cela peut te coûter cher ; notre général* [2] *n'aime pas ça.*

Dans ces premiers jours aussi quelqu'un est venu dans ma cellule et m'a dit : *Est-ce que tu veux voir le docteur ?* J'ai refusé, parce qu'un médecin collaborant avec des tortionnaires, cela me paraissait abominable.

Toujours dans cette période, un officier, grand et jeune, à l'air furieux et bouleversé, est entré dans notre cellule pour prendre un lit de camp. Plus tard, j'ai appris par les conversations que j'entendais, que cette nuit-là il y avait eu un mort, mort pendant qu'on le torturait (il y en eu d'autres), et qu'il y avait eu un médecin déplacé parce qu'il avait protesté. Le garçon mort s'appelait Djilas ou un nom comme ça. Ceci s'est passé dans la première semaine, donc entre le 27 février et le 6 mars 1957.

De la cellule, en se collant contre la porte, on pouvait parfois entendre les conversations des légionnaires, et aussi leur radio ; grâce à cela, une fois, j'ai entendu annoncer qu'un général français était mis aux arrêts pour avoir protesté contre ce qui se passait alors en Algérie. C'était le général de Bollardière [3]. Cela « m'avait chauffé le cœur, à la manière d'un grand soleil » [4].

La jeune fille musulmane qui partageait ma cellule est allée un jour à l'infirmerie, un jour de la deuxième semaine, et elle est revenue en me disant *: Ils sont gentils, ils m'ont même donné à manger.* Elle m'a alors décrit une fille qui était soignée en même temps qu'elle et qui ne pouvait plus se servir de ses mains. Elle l'avait lavée et l'avait fait manger. D'après sa description, j'ai reconnu une amie musulmane, N *[Nassyma Hablal],* et c'était elle en effet.

Les plaies que m'avaient faites les cordes s'étaient infectées, une de mes jambes était très enflée ; alors, la seconde fois que quelqu'un est passé pour me demander su je voulais voir un médecin, j'ai dit oui. Ce devait être au début de la troisième semaine.

On m'a donc conduite à l'infirmerie ; le médecin militaire avait l'air un peu inquiet, et il ordonna un traitement qui m'obligeait à venir trois fois par jour à l'infirmerie.

L'infirmerie, c'était un autre univers, et la première chose qui m'a frappée, ce fut la politesse. Il y avait un infirmier plus âgé que les autres, Karl, un allemand, ancien SS, et, avec lui, un autre allemand et un jeune français, mais c'était Karl qui donnait le ton ; il était visiblement respecté par les autres en tant que vieux baroudeur, et aussi à cause de sa personnalité.

---

[1] « Les gens de Paris », c'était moi *(Note de Germaine Tillion)*

[2] *Le général Jacques Massu, commandant la 10ème Division Parachutiste.*

[3] *Le général Jacques Pâris de La Bollardière (1907-1986) a commandé en Algérie, mais s'est opposé aux méthodes inhumaines de la « pacification ». Il a été sanctionné par le gouvernement pour avoir notamment écrit au journaliste Jacques Servan-Schreiber qui avait servi sous ses ordres, et qui était devenu directeur de l'Express :*
« Je pense qu'il était hautement souhaitable qu'après avoir vécu notre action et partagé nos efforts, vous fassiez votre métier de journaliste en soulignant à l'opinion publique les aspects dramatiques de la guerre révolutionnaire à laquelle nous faisons face, et l'effroyable danger qu'il y aurait pour nous à perdre de vue, sous le prétexte fallacieux de l'efficacité immédiate, les valeurs morales qui seules ont fait jusqu'à maintenant la grandeur de notre civilisation et de notre Armée. »
Il sera par la suite un militant actif de l'action non-violente, et restera très proche de Germaine Tillion.

[4] *Georges Brassens, Chanson pour l'Auvergnat (1954)* : « Ce n'était rien qu'un peu de miel / Mais il m'avait chauffé le cœur / Et dans mon âme il brûle encore /A la manière d'un grand soleil »

Dès qu'on entrait à l'infirmerie, Karl saluait à l'allemande, en claquant les talons, bien raide, et en pliant le cou d'un coup sec. Il nous faisait asseoir. Il nous vouvoyait. Nous redevenions des êtres normaux.

La première chose qui m'avait frappée avait été la politesse, la seconde ce fut la délicatesse. Par exemple, Karl disait *: Moi, je suis un homme à femmes, mais une malade, c'est sacré, ce n'est pas une femme.* Pour les femmes souvent blessées au sein ou aux parties génitales par les électrodes, et surtout pour les musulmanes, c'était toujours une gêne atroce que de se faire soigner.

Ensuite, il ne posait jamais de question et le soutien moral qu'il nous donnait, ce n'était pas de nous dire *Vous avez raison*, mais c'était de ne jamais faire allusion aux raisons que nous avions d'être là. Il parlait de choses et d'autres ou de lui-même, tout en faisant son travail d'infirmier.

Karl s'arrangeait pour que les soins durent le plus longtemps possible ; le garde-chiourme rouspétait de temps en temps derrière la porte, mais Karl ne s'en souciait pas.

Mes compagnes étaient, elles aussi, régulièrement soignées à l'infirmerie (nous y étions en généra conduites deux par deux). Hamida était restée seule dans sa cellule avant que je n'y sois amenée. Par la suite, nous avons été le plus souvent deux, certains jours jusqu'à six, avec beaucoup d'allées et venues. Outre Hamida, il y eut N *[Nassyma Hablal].,* celle qui ne pouvait plus se servir de ses mains (elle n'avait pas été torturée à Sésini, mais à Maison-Carrée par les « gentils » bérets bleus, les lieutenants J. et C. dont on a dit qu'ils avaient tué Audin) ; il y eut aussi Mme S., Fatma , Zaïa (acquittée quelques mois plus tard), une actrice (Mme D), toutes des musulmanes. Il y eut aussi Colette *[Grégoire],* la poétesse, une fervente communiste.

Trois fois par jour, longtemps chaque fois, cela créait peu à peu une atmosphère quasi familiale. Et on n'allait jamais à l'infirmerie sans que Karl ait préparé quelque chose : des fruits, des biscuits, des œufs… Je le vois encore nous faisant cuire du chocolat sur son petit réchaud en disant *: Ça me rappelle maman ; le dimanche elle nous donnait du chocolat*… Par bribes, il nous racontait sa vie.

Il avait 15 ou 16 ans quand il avait été enrôlé dans un régiment SS, puis il avait été envoyé sur le front russe où il avait été fait prisonnier. Au début, pendant vingt cinq jours, on l'a laissé à genoux dans une cellule où il ne pouvait pas se lever et où on venait le battre de temps en temps. Ensuite il avait été envoyé en Sibérie, il était tombé gravement malade, et il ne voyait plus aucune raison de vivre. Il y avait eu une doctoresse russe qui s'était mise à le soigner, et qui l'avait obligée à s'accrocher à la vie. Et tout en faisant son boulot d'infirmier, en se dandinant d'un pied à l'autre, il disait dans son charabia *: Moi, je veux faire la même chose avec vous.*

Lorsqu'il avait été libéré, il était rentré en Allemagne où il avait trouvé sa maison démolie, tous ses parents morts. Il s'était engagé dans la Légion. On l'avait envoyé en Indochine. A la fin de son temps, ne sachant rien faire d'autre que se battre, il avait rengagé, toujours dans la Légion, et il était maintenant en Algérie.

Il ne parlait jamais de choses ayant un intérêt militaire. Il ne critiquait jamais ses chefs. Une seule fois, Karl a éclaté, c'est lorsqu'on a amené Fatima *[Benosman]* à l'infirmerie.

Elle était très belle, et c'est peut-être pourquoi les bourreaux s'étaient acharnés sur elle toute une nuit ; ils lui avaient en particulier introduit les électrodes dans le vagin. C'était le capitaine F *[Faulques]* qui l'avait lui-même raccompagnée, avec beaucoup de manières mondaines (d'habitude, c'était le soldat bourreau qui escortait les prisonnières). F. a dit quelque chose comme *: On a un peu exagéré avec vous, on va vous conduire à l'infirmerie.* Il a même fait ouvrir le soupirail et nettoyer la tinette (qu'on oubliait souvent plusieurs jours sans la vider). Fatima avait tellement honte que, même à nous, elle n'a pas osé dire tout de suite ce qu'on lui avait fait.

Quand il l'a vue, Karl a éclaté. Je me souviens de cette phrase : *On nous a dit que nous, les Allemands, nous étions des salauds. Et nous l'avons cru. Et maintenant « ils » sont plus salauds que nous…*

Le respect, cette délicatesse qui consiste à parler de soi à des gens qui n'ont pas le droit de parler d'eux-mêmes, il les manifestait aux autres prisonniers, qu'il avait à soigner. Il est allé jusqu'à ne pas prendre son jour de permission pour pouvoir s'occuper des grands malades, en particulier d'un prisonnier qui avait quelque chose de grave aux oreilles (d'ailleurs sans rapport avec la torture). A cette occasion, j'ai aussi appris qu'il achetait avec sa solde non seulement ce qu'il nous donnait à manger, mais aussi des médicaments qui ne se trouvaient pas dans l'infirmerie.

Dans les expressions favorites des paras, il y avait *j'en ai plein les couilles*, et aussi *faire la fiesta.* Un jour Karl a dit qu'il en avait plein les couilles, que lui aussi, il allait faire la fiesta. Le lendemain, je lui ai demandé : *C'était bien la fiesta ?* Il a répondu *: Je suis resté, parce que les hommes ici étaient tous soûls et qu'il fallait bien que quelqu'un reste pour vous protéger.*

Cette attitude qu'il avait à l'égard de toutes les prisonnières de ma cellule et, je le crois, à l'égard de tous les prisonniers, n'était pas impulsive, soumise à des hauts et des bas. C'était une attitude consciente et réfléchie. Il m'a semblé qu'elle amenait d'autres légionnaires, plus jeunes et plus influençables, à épanouir ce qu'il y avait de meilleur en eux.

En tous cas, d'autres légionnaires, allemands eux aussi (la majorité des soldats du détachement de Sésini, et aussi, je crois, du 1er REP, étaient allemands) manifestaient à notre égard, certains de la pitié, d'autres de la bienveillance, et même de la sympathie.

Chez les militaires français, les attitudes vis-à-vis des prisonniers pouvaient être déterminées par leurs opinions politiques. Mais, dans la Légion, rien de tel ; ils se foutaient tous de l'Algérie française. Ils faisaient seulement leur métier de soldat, de soldat sans cause.

Pour aller à l'interrogatoire, les derniers temps, je n'avais pas de cagoule et, en traversant le corps de garde, j'ai été surprise par les gestes et les mots d'encouragement que m'adressaient certains paras. Il arrivait souvent que le « préposé » oublie de nous porter à manger pendant 24 heures ou plus (il se plaignait d'être débordé de travail, et son travail, c'était la torture) ; mais souvent aussi, des mains anonymes nous passaient sous la porte ou par le soupirail une barre de chocolat, une demi-orange, une cigarette allumée…

Le père d'Eliane *[Gautron],* une de nos camarades, était commandant (de la même promotion que Godart), et un des légionnaires d'origine polonaise avait été autrefois sous ses ordres. Comme il nous appelait « les frangines », nous l'appelions « frère Jean ». C'était une tête brûlée, mais un brave gars. Le samedi soir, les soldats étaient souvent soûls, et un samedi soir, « Frère Jean » a tapé à grands coups dans la porte (qui n'était d'ailleurs pas fermée) en criant qu'on lui ouvre ; il avait les bras si bien chargés de croissants et de brioches qu'il ne pouvait pas l'ouvrir *: Pour votre petit déjeuner, demain matin…*

Les tortures, les coups, les injures, l'arbitraire, c'était le fait de la petite équipe de tortionnaires – une demi-douzaine de personnes. Les autres officiers, et les soldats n'en « rajoutaient » pas – comme on leur en aurait probablement laissé toute latitude. Je n'ai pas été témoin d'un seul acte de brutalité spontanée de la part des soldats, durant les quatre semaines où j'ai été détenue à Sésini. Mais c'était quand même l'équipe de tortionnaires - si restreinte soit-elle – qui imposait sa loi qui a fait de Sésini un lieu d'horreur.

Simone Gallice

Simone Gallice (née en Algérie en 1929) est la sœur d'André Gallice, chef scout, et militant de l'AJAAS, conseiller municipal d'Alger de la municipalité de Jacques Chevallier. Il sera condamné à 4 mois de prison avec sursis lors du procès des « chrétiens progressistes » de 1957.

Assistante sociale diplômée de la Croix Rouge d'Alger, elle n'a jamais travaillé dans les Centres Sociaux, mais comme fonctionnaire, en particulier dans un bidonville voisin de Boubsila. Elle y était donc très proche de l'équipe de Nelly Forget et de Marie-Renée. Après 1962, elle eut la responsabilité, en tant que coopérante, de l'action sociale sur la commune d'Hussein-Dey

En réponse à une demande de témoignage pour ce livre, voici ce qu'elle a écrit :

Tout d'abord je voulais vous dire combien j'étais heureuse de votre projet d'un livre témoignage sur Marie-Renée.

Marie-Thèrése Brau, que j'ai rencontrée dernièrement, m'en avait parlé. Et avec elle nous avons évoqué beaucoup de souvenirs la concernant. Elle a été très proche d'elle pendant toutes ces années à Hussein-Dey. Elle a dû être pour vous une bonne source de témoignages.

Nelly Forget, également, l'a beaucoup suivie au cours de sa vie, non seulement en Algérie, mais aussi depuis son retour en France.

Quant à moi, je l'ai beaucoup moins connue. J'ai commencé à travailler à Hussein-Dey à partir de 1952 - 53. Mais je n'y habitais pas. Et j'étais chargée d'un autre quartier que Boubsila : c'était à Bel Air, un autre bidonville, où je suis restée jusqu'en 1984.

Naturellement, j'ai rapidement rencontré Marie-Renée, surtout par l'intermédiaire de la Paroisse, autour du **Père Scotto** qui a été un rassembleur de militants…

N'étant pas résidente à Hussein-Dey, ni collègue proche de travail, je ne saurais pas vous apporter des éléments précis sur elle.

Marie-Renée reste pour moi une personne pleine de dynamisme, d'ouverture d'esprit, et aussi d'originalité. Elle reste très présente dans mon cœur, comme tous ceux avec qui j'ai traversé cette période si dure de la guerre d'Algérie.

Excusez-moi de ne pouvoir répondre davantage à votre demande. Merci pour ce beau travail de mémoire.

Lyon, décembre 2010

Par ailleurs, dans le livre d'Andrée Dore-Audibert « Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération », Simone Gallice déclare :

Notre équipe spéciale était très soudée, on vivait une vie communautaire avec les Algériens en parfaite entente et l'on croyait que cette entente serait éternelle et présageait d'un avenir fraternel. Tout était parfaitement organisé, on partageait le peu qu'on avait, c'était la période la plus sympathique de cette guerre. Par réaction à l'action de l'OAS se sont créés des liens très profonds entre les Français libéraux et les Algériens qui voulaient que les communautés vivent en parfaite entente.

Les Centres sociaux ont eu le mérite de démontrer que les deux communautés pouvaient et voulaient vivre ensemble et que les gens voulaient travailler autrement au moment où le service social limitait son action à distribuer des vivres, ce qui n'avait aucun objectif lointain si ce n'est un acte de charité « chrétienne » qui donne bonne conscience à ceux qui ignorent le respect de l'homme et sa dignité.

Jean Lacouture

Le journaliste Jean Lacouture (né en 1921) s'est engagé très tôt dans ses reportages en faveur de la décolonisation, aussi bien en Indochine qu'au Maghreb et en Afrique. Il est par ailleurs l'auteur de très nombreuses biographies d'hommes politiques (Ho Chi Minh, Pierre Mendès France, de Gaulle, etc.)

*Il publie en 2000 une biographie de **Germaine Tillion** intitulée « Le témoignage est un combat », à partir d'entretiens réalisés avec elle quelques années avant sa mort.*

Voici ce texte, dans lequel le rôle pionnier et décisif de Marie-Renée dans la conception et la réalisation des Centres Sociaux est clairement confirmé :

[…] Peu de jours après son affectation au cabinet de Jacques **Soustelle** à Alger, **Germaine Tillion** a fait la connaissance de celle dont elle allait faire en quelque sorte la pierre angulaire de cette entreprise, Marie-Renée Chéné. […]

Marie-Renée Chéné, cette assistante sociale vendéenne avait été enlevée à son bocage originel, où elle déployait de remarquables qualités de courage et d'efficacité, et implantée dans la banlieue d'Alger par un personnage hors du commun, que bon nombre de témoins de la tragédie algérienne situent parmi ceux qui se seront élevés au dessus des faits pour tenter de dessiner ou de préfigurer une Algérie nouvelle.

Il s'appelait **Scotto,** était originaire d'Algérie, et curé de Hussein-Dey, ne refusait sa porte à personne, quoiqu'il lui en coûtât, et vouait sa vie à la paix entre les communautés. Ayant fait la connaissance de Mlle Chéné en France [1], il la persuada que le dévouement qu'elle déployait du côté d'Angers [2] trouverait un meilleur emploi parmi les misérables de la périphérie algéroise, et il lui trouva l'affectation la plus exigeante : le bidonville de Boubsila-Bérardi, où la plus ardente charité avait bien lieu de se manifester.

Charité ? Le mot est impropre. Non que Marie-Renée Chéné en manquât – mais elle y ajoutait un très vif sens de l'organisation qui, joint à l'ingéniosité pittoresque et entraînante de l'abbé Scotto, tendait à muer l'assistance en organisation, en rénovation. […]

Sur cette base, **Germaine Tillion** élabore son projet de mars à octobre 1955, en prenant pour modèle, ou noyau, ou banc d'essai, le chantier de Boubsila – Bérardi. C'est là, dans cette banlieue est d'Alger, Hussein-Dey, proche de Maison-Carrée, dans un bidonville d'apparence sinistre où travaillent depuis des années des femmes tout à fait exceptionnelles – Marie-Renée Chéné, Emma Serra, Rachel Jacquet notamment – que va naître cette entreprise des Centres sociaux. […]

NB : C'est la lecture, en mai 2010, de ce passage du livre de Jean Lacouture sur Germaine Tillion (dont un exemplaire se trouvait dans la bibliothèque de Jeanne Raffegeau) qui est à l'origine de la réalisation du présent ouvrage sur Marie-Renée.

[1] *Il est plus probable qu'il fit sa connaissance à Alger par l'intermédiaire de **Mgr Paul Pinier**.*

[2] *A Montreuil-Bellay, très exactement, de 1946 à 1950.*

Dominique Lanquetot

Dominique Lanquetot est prêtre de la Mission de France, d'abord dans l'équipe du port du Havre. Puis il est muté à sa demande à l'équipe d'Hussein-Dey en août 1956, où il fait la connaissance de Marie-Renée. Il réside toujours en Algérie.

Mes souvenirs concernant Marie-Renée sont maintenant assez flous. Le seul que je garde en mémoire c'est sa visite à Bikfaya [1] où je faisais de l'arabe avec Jean-Claude Barthez chez les Jésuites. Le Recteur de l'Institut où nous étions ne voulait pas que nous recevions de femmes. Marie-Renée ne faisant que passer à Beyrouth, je suis allé lui demander de recevoir quand même à déjeuner une de mes tantes qui était en voyage...

Il a accepté et à l'issue du déjeuner, en salle particulière, Marie-Renée et moi sommes allés remercier le Recteur. C'est alors qu'elle s'est confondue en chaleureux remerciements à l'égard de ce Recteur qui lui avait permis, malgré tout, de rencontrer son cher neveu !!!! C'est depuis ce temps-là qu'elle fût « ma tante »…

J'ai longtemps gardé contact avec elle. Elle aimait les « petits », les gens simples qu'elle défendait selon la justice, mais toujours avec humour et fantaisie.

Elle fait partie des personnes qui m'ont aidé à découvrir et à aimer le peuple algérien au milieu duquel je suis heureux de vivre encore... […]

Alger, juillet 2010

[1] *Bikfaya, au Liban, où Marie-Renée fit aussi, en 1958-1959, un stage de langue arabe (voir en 1ère partie, page 85)*

Boualem Laribi

Boualem Laribi, ainsi qu'il le raconte lui-même, a été engagé par Marie-Renée au début de 1956 comme infirmier dans l'équipe du Centre social de Boubsila récemment créé. Il est resté dans la Service après l'indépendance, et a ensuite partagé sa vie entre l'Algérie et la France, où il séjourne en région parisienne.

Dans ce long texte d'hommage, reproduit ici intégralement, il dessine à la fois un portrait élogieux, et parfois réaliste, de son ancienne responsable, et également un panorama complet des méthodes mises en œuvre et des activités qui se déroulaient dans le bidonville.

Témoignage de reconnaissance et vibrant hommage à la défunte Marie-Renée Chéné

Quiconque a connu Marie-Renée Chéné ne peut l'oublier. Ce fut non pas un être parfait, mais je dirai extraordinaire. Elle était pleine de gentillesse, de bonté, d'enthousiasme, d'engagement, de dévouement, d'abnégation et d'humanisme.

Ma rencontre avec Marie-Renée Chéné fut le fait d'un pur hasard. Au début du premier trimestre 1956, en rendant visite à un ami de promotion, j'avais fait la connaissance de son beau-père, d'origine bretonne, dont je ne me rappelle plus le nom, qui, au cours de la discussion à bâtons rompus, me parla de Marie-Renée Chéné et de l'œuvre qu'elle avait entreprise et qu'elle poursuivait dans le bidonville de Boubsila (appelé aussi Berardi), relevant de la commune d'Hussein-Dey, qui faisait partie du Grand Alger.

Au cours de la discussion, il m'apprit que Marie-Renée avait créé une petite association à caractère socioculturel, et qu'elle l'animait avec le concours d'une équipe de bénévoles très motivés, très engagés, et aussi très dynamiques, pour venir en aide à une population déshéritée, dont certains membres vivaient dans la promiscuité et le dénuement le plus complet. Quant aux conditions d'hygiène et de salubrité dans ce bidonville, elles étaient déplorables : pas d'eau courante dans la plupart des habitations, pas d'évacuation des eaux usées, pas d'électricité, et le ramassage des ordures ménagères, non seulement se faisait de façon très irrégulière, mais ne touchait que l'artère principale de ce bidonville. Tandis que les ruelles, étroites et sinueuses, tantôt poussiéreuses, tantôt boueuses par temps de pluie, souvent jonchées de détritus qui attiraient les animaux errants et favorisaient le pullulement des insectes nuisibles, étaient ignorées par le service de la voierie de la commune.

Par la même occasion, il m'annonça que l'association à caractère socioculturel créée par Marie-Renée Chéné venait d'être intégrée, avec son personnel, dans l'infrastructure du Service des Centres sociaux, nouvellement créé, et relevant de l'Education nationale.

Me voyant intéressé, ce Monsieur me proposa de me mettre en contact avec Marie-Renée Chéné. La chose fut rapidement faite. Rendez-vous fut pris avec Marie-Renée qui, quelques jours après, me reçut fort chaleureusement dans le petit appartement qu'elle occupait, au centre de la ville d'Hussein-Dey. Aussi, je tiens à signaler au passage, que c'est dans cet appartement que j'eus, un jour, le privilège de rencontrer et de saluer Madame **Germaine Tillion**, et c'est également là que je fis la connaissance de Mademoiselle Emma Serra, une autre pionnière de l'action socioculturelle qu'elle menait dans un autre bidonville de la commune d'Hussein-Dey, en l'occurrence celui de Bel Air. Pour revenir à l'accueil que m'avait réservé Marie-Renée, je dirai que j'étais à la fois surpris, et en même temps mis à l'aise parce qu'elle se comporta avec moi comme si elle me connaissait de longue date. A ce propos, je dirai que c'est la façon toute personnelle et naturelle d'être et d'agir de Marie-Renée.

Sachant que j'avais une formation dans le domaine paramédical et celui de l'éducation sanitaire, elle me proposa de faire partie de l'équipe d'éducatrices et d'éducateurs opérant au sein du Centre social de Berardi.

Mais, pour ce faire, il fallait que je fasse acte de candidature auprès de la Direction du Service des Centres sociaux dont le siège se trouvait à El Biar, une des communes du Grand Alger, et dont le

programme d'éducation de base s'inspirait en grande partie de celui élaboré par l'UNESCO et qui avait été expérimenté et mis en pratique dans certains pays en voie de développement.

Donc, c'est Marie-Renée qui m'orienta vers le service des Centres sociaux, et c'est sur sa recommandation que je fus reçu pour y déposer mon dossier de recrutement, lequel fut, après étude, pris en considération. Après cet avis favorable de l'Administration centrale, j'eus mon affectation au Centre social de Berardi, dans la commune d'Hussein-Dey et où exerçait Marie-Renée.

Administrativement et hiérarchiquement parlant, Marie-Renée Chéné n'était pas la Responsable de ce Centre social et de son équipe, dont elle faisait partie. Mais comme elle était la doyenne, et, surtout, compte tenu de son expérience, de sa connaissance de ce milieu social de Berardi, de son savoir et de son savoir faire, les membres de l'encadrement, c'est-à-dire le chef de Centre en titre, les éducatrices et les éducateurs qui la respectaient et l'estimaient beaucoup, la considéraient de fait comme la principale responsable de ce Centre social dont elle était le pivot et le moteur.

Par sa façon d'être et d'agir, Marie-Renée a réussi à communiquer à cette équipe d'encadrement du Centre social de Bérardi son enthousiasme et sa motivation, et à lui insuffler un esprit d'entraide, de solidarité, d'engagement, de dévouement, d'amitié, de fraternité et de tolérance ! Tout ceci n'empêchait pas certains membres de l'équipe de critiquer gentiment Marie-Renée ou de dire, en parlant d'elle, qu'elle était une « originale », et qu'ils la trouvaient parfois volubile et même « brouillon ». En réalité, c'est là le secret et la traduction du pragmatisme de Marie-Renée. Pratiquement, quand elle prenait la parole, ou qu'elle entreprenait une action, elle savait, par avance, ce qu'elle allait dire, ce qu'elle allait faire, et les messages qu'elle devait faire passer pour atteindre les objectifs qu'elle s'était fixés.

C'était une sorte de Mère Térésa, mais sans mission d'évangéliste. Sauver les âmes n'était pas son problème. Certes, comme tout un chacun, elle avait sa croyance propre, ainsi que ses qualités et ses défauts qui faisaient partie de son domaine strictement privé. Ceux-ci n'entraient nullement dans ses paramètres et n'avaient apparemment aucune incidence ou influence sur sa manière d'être et d'agir auprès de la population. Elle était guidée et animée par un esprit de compréhension et de tolérance. Elle savait, par expérience, qu'elle avait affaire, dans ce milieu social de Bérardi, à une population de confession musulmane parlant soit la langue arabe, soit le berbère. Donc, elle était très prudente dans tout ce qu'elle disait ou qu'elle faisait pour éviter tout écueil, et surtout éviter de heurter ou de brusquer cette population dans ses convictions religieuses ou ses pratiques coutumières.

Très vite, elle avait compris que pour mener à bien cette œuvre gigantesque, il lui fallait, en premier lieu, détecter et gagner, à la fois, la compréhension, la confiance, l'adhésion et la coopération des « personnalités » influentes dans ce milieu social constitué de familles de type agnatique [1]. Il s'agissait d'établir le contact, de nouer des relations et d'entretenir des liens avec des chefs de famille, qui jouissaient, dans ce milieu social, de l'estime, de la confiance, du respect et de la considération de cette population de Bérardi. Dans cette période très troublée on ne parlait pas de « notables ». Ce n'était pas prudent, et même dangereux de s'afficher ou de paraître comme tel. Ainsi, pour dialoguer avec es « personnalités », comme Marie-Renée ne maîtrisait pas les langues parlées dans ce milieu social, elle se faisait, chaque fois que nécessaire, accompagner par une éducatrice ou un éducateur pour lui servir d'interprète.

Parallèlement à cela, pour que cette œuvre, dont les activités sont multiples, puisse être bien comprise, admise et mise en pratique par les habitants de ce bidonville de Bérardi, Marie-Renée adapta une efficace stratégie, plutôt que de dire méthode. Elle sut qu'il fallait porter davantage le poids de l'action à l'intérieur même des foyers ; donc agir auprès des femmes et des jeunes filles. C'est ce qu'elle fit. Et, comme le Service des Centres sociaux lui fournissait les moyens en personnel qualifié et en matériel, la tâche à mener fut un peu plus aisée. Parce que, pour que les habitants de ce bidonville acceptent de se déplacer pour venir fréquenter le Centre social, il fallait, au préalable, les intéresser en leur proposant des activités concrètes et attrayantes.

Pour les femmes et les jeune filles, il y avait des cours d'alphabétisation en français, ainsi que des ateliers d'enseignement ménager, de cuisine, de coupe et couture, de tricot et de broderie, et de puériculture avec parfois des conférences portant sur la protection maternelle et infantile. Et, comme

[1] *Agnatique : société où le système de succession privilégie la descendance mâle.*

loisirs, outre quelques séances occasionnelles de chant et de danse locales, il y avait des séances hebdomadaires de ciné-club.

En direction des garçons, outre les cours d'alphabétisation, il y avait des ateliers de préformation professionnelle devant leur permettre de se familiariser avec le vocabulaire technique de la spécialité choisie, avec les différents outils, et d'acquérir une certaine dextérité manuelle. Le tout dans la perspective de pouvoir, plus tard, se présenter à un examen ou un concours d'entrée dans un Centre de Préformation Professionnelle Accélérée en vue d'obtenir un C.A.P. et d'avoir un métier. Les activités de loisirs étaient surtout axées sur le sport, le scoutisme, le ciné-club dont les séances étaient souvent suivies de discussions-débats.

Les séances de ciné-club devaient permettre à ces jeunes (aussi bien filles que garçons) d'avoir une certaine ouverture d'esprit et un regard neuf sur un monde autre que celui dans lequel ils évoluaient, pour ne pas dire ils végétaient. Mais là, il y avait un risque à courir. C'était celui de créer de nouveaux besoins, aussi bien chez les filles que chez les garçons, que ni le Centre social, ni les familles n'avaient les moyens de satisfaire, et, par voie de conséquence, susceptibles de générer un sentiment de frustration.

Par ailleurs, ces séances de ciné-club, outre leur aspect loisir, avaient un but éducatif. Elles étaient destinées à émanciper ces jeunes, qui devaient, dans la perspective des discussions-débats, se concentrer tout au long de la projection du film pour pouvoir bien suivre l'enchaînement des séquences, sérier les images, capter les messages véhiculés, apprendre à formuler des observations, à exprimer des idées ou des opinions, à poser des questions, et enfin à discuter et à débattre.

La salle de soins et d'éducation sanitaire permettait à certains malades ou blessés de recevoir les premiers soins. Par la même, c'était l'occasion idéale pour vulgariser les règles élémentaires d'hygiène et de prévention devant permettre à ces habitants comment faire et agir pour mieux préserver leur santé et celle de leur environnement. A l'époque, on ne parlait pas encore d'écologie.

Cette activité de soins et d'éducation sanitaire a été bénéfique et efficace grâce à la témérité, à la combativité et la ténacité de Marie-Renée Chéné qui harcelait sans cesse les services administratifs de la commune d'Hussein-Dey, connus pour leur lenteur et leur manque d'écoute, notamment ceux chargés du service d'hygiène et de santé pour obtenir leur concours et leur assistance en faveur de la population de Bérardi. C'est en allant plusieurs fois à la charge qu'elle finit par obtenir, d'une part, une amélioration sensible dans le ramassage des ordures ménagères, ainsi que le bénéfice du droit à l'Assistance Médicale Gratuite pour quelques indigents de ce bidonville, et, d'autre part, le détachement et l'assistance d'un médecin généraliste qui devait se rendre, au moins une fois par semaine, au Centre social de Bérardi, pour examiner et soigner des malades, pour apporter sa contribution à l'action d'éducation sanitaire en dépistant, de façon systématique, les cas de maladies infectieuses et contagieuses, comme par exemple le trachome, le paludisme et la tuberculose qui sévissaient presque à l'état endémique, et, enfin, orienter certains malades vers des services spécialisés des hôpitaux du Grand Alger.

Enfin, il y avait un Bureau de secrétariat social que Marie-Renée venait parfois animer en apportant son précieux concours. Comme l'illettrisme était chose courante dans ce milieu social, les usagers du Centre social venaient pour qu'on leur rédige leur courrier, qu'on les conseille, qu'on les éclaire sur les démarches à entreprendre auprès de tel organisme social ou de telle administration, et, éventuellement, qu'on les aide à constituer des dossiers pour lesquels il fallait qu'ils fournissent un certain nombre de pièces nécessaires avant de les adresser aux organismes sociaux ou aux administrations concernés. Non seulement ce secrétariat se chargeait de l'expédition de ces courriers et dossiers, mais, aussi, s'occupait scrupuleusement de leur suivi.

Sans parler de ceux qui étaient franchement hostiles à cette œuvre, il y avait ceux qui considéraient ces activités d'éducation de base comme n'étant qu'un leurre, une poudre aux yeux, un bricolage sans lendemain et un dégrossissage de façade. Selon eux, tant qu'on ne s'attaquera pas directement à la prévalence des maux qui sont la cause de la situation misérable, tant qu'on n'améliorera pas la situation socio-économique de ces habitants, et tant que le bidonville sera toujours là avec tous ses ingrédients, toutes ces actions seront vaines, et donc vouées à l'échec.

Certes, Marie-Renée avait conscience des réalités du terrain sur lequel elle portait son action. Bien qu'étant idéaliste, elle savait pertinemment qu'elle n'avait ni les moyens, ni le pouvoir de faire raser ce bidonville et encore moins de baguette magique pour le transformer en Eden.

Ces réflexions pessimistes, voire défaitistes, n'entamèrent pas sa détermination et son engagement. Pour elle, il n'était pas question d'abandonner cette population qui avait absolument besoin d'aide. Bien au contraire, ces réflexions ne faisaient que galvaniser davantage son énergie et sa volonté pour persévérer dans la voie qu'elle s'était tracée, et poursuivre l'œuvre qu'elle avait entreprise. Marie-Renée était une « fonceuse », avec un caractère bien trempé qui ne prêtait pas le flanc au découragement et à la démoralisation. Pour elle, cette œuvre, outre les bienfaits immédiats, était une sorte de placement ou d'investissement, dont le fruit se récolterait, à coup sûr, à long terme. Déjà, compte-tenu, d'une part, de l'importante fréquentation du Centre social et de la forte participation aux différentes activités de ce Centre, et, d'autre part, de la modification manifeste du comportement, des attitudes et du regard des habitants sur le bidonville de Bérardi, on pouvait entrevoir les prémisses d'une évolution positive, certes lente, mais prometteuse.

Dans l'immédiat, pour Marie-Renée Chéné, cette population avait besoin qu'on l'aide à rompre avec un certain fatalisme et certaines pratiques coutumières révolues, à sortir de sa léthargie et à se libérer de cette ignorance globale. D'où la nécessité, pour cette population, d'acquérir des connaissances indispensables devant lui permettre de s'enrichir intellectuellement, et de maîtriser certains moyens et techniques, afin de pouvoir échapper à cet état de sous développement et de mieux préserver sa santé et son environnement, en somme de vivre plus sainement et plus dignement.

L'humilité de Marie-Renée, sa gentillesse et sa loyauté envers la population de Bérardi, à laquelle elle s'était consacrée corps et âme, et à laquelle elle n'avait à aucun moment cessé de manifester de l'intérêt, de l'importance, de l'estime et de l'attachement, lui valurent en retour un grand respect, de la considération et une profonde et sincère reconnaissance de la part des habitants de Bérardi qui l'ont approchée et connue. Longtemps après son départ d'Algérie, de nombreux habitants de Béradi ont continué à se souvenir et à parler d'elle, et surtout à se remémorer les bienfaits qu'elle leur a apportés et les innombrables services qu'elle leur a rendus.

Le départ de Marie-Renée Chéné et, par la suite, de celui d'un bon nombre de pionniers et de cadres de grande valeur morale, professionnelle et humaine qui avaient pris part au lancement et à la réalisation de cette remarquable œuvre, laissèrent un grand vide sur le terrain et dans le cœur des personnes qui les ont côtoyés ou connus. L'esprit militant, fait d'entraide et, de solidarité, d'amitié, de fraternité, d'engagement et d'abnégation qui animait jusqu'alors les équipes d'éducatrices et d'éducateurs a subi un rude coup et a fini par s'effriter peu à peu pour laisser place à un esprit davantage bureaucratique, avec ses bons et ses mauvais aspects. Ceci coïncida avec la changement à la tête de la direction des services des Centres sociaux, à la dénomination duquel fut ajouté le vocable « éducatifs ».

Bien que partie pour toujours, le souvenir de Marie-Renée Chéné et de celui de quelques pionniers qui avaient pris une part active à la réalisation de cette exaltante et mémorable œuvre resteront à jamais gravés, et donc vivants ans les mémoires.

Quant à Marie-Renée, on ne peut que lui rendre un vibrant hommage, à titre posthume, en lui témoignant notre reconnaissance, notre amitié, notre considération et notre admiration pour la tâche qu'elle a accomplie, et pour tous les bienfaits qu'elle a apportés aux populations déshéritées. Et, maintenant, qu'elle repose en paix pour l'éternité.

Fontenay sous Bois, 2011

Chafika Meslem

(nommée parfois « Chafi » par Marie-Renée)

Chafika Meslem est née en 1934 à Alger (quartier de Belcourt) dans une famille modeste. Excellente élève, elle vient travailler bénévolement à partir de 1953 au titre du SCI au bidonville de Boubsila. Atteinte d'un début de tuberculose, Marie-Renée la fait soigner à l'aérium du Château de Briançon, à Bauné, en Maine et Loire. Guérie, elle retourne à Hussein-Dey comme monitrice pour l'enseignement des filles, où elle remplace Rachel en 1956.

Elle est arrêtée en février 1957 et torturée dans l'appartement même où elle est arrêtée et détenue à la villa Susini, pendant la même période que Nelly Forget.

Après le procès dit des « chrétiens libéraux », où elle est condamnée à 5 ans de prison avec sursis, elle, passe en Suisse et en Espagne, puis au Maroc où elle se marie, et travaille au service des mouvements de jeunesse. Elle reprend ses études de 1959 à 1962 en Allemagne de l'Est, puis en Suisse, où elle suit des cours d'interprétariat. A l'indépendance, elle rejoint la nouvelle administration algérienne.

Elle commence en 1962 sa carrière professionnelle à la mission diplomatique algérienne à Genève, puis intègre en 1965 le ministère algérien des affaires étrangères, où elle devient bientôt, en 1971, la première femme promue au grade de ministre plénipotentiaire.

Entre 1977 et 1981 elle est vice-ambassadeur de l'Algérie auprès de l'ONU à Genève. Puis elle devient fonctionnaire internationale à l'ONU à Vienne, comme directrice adjointe, de 1981 à 1993, de la Division pour l'Avancement de la Femme.

Elle est alors nommée Directrice de la Division de la Coopération économique entre pays en développement et des programmes spéciaux de la CNUCED (Conférence de Nations Unies sur le Commerce et le Développement). A ce titre, elle participe à Pékin en septembre 1995 à la 4ème Conférence Mondiale sur les Femmes, où elle défend activement la promotion de la femme dans la vie économique et sociale, particulièrement dans les pays les moins avancés.

Elle occupe ce poste à la CNUCED jusqu'à sa retraite en 1996, mais meurt accidentellement en 2000, quelques jours avant Marie-Renée. Elle n'avait que 66 ans.

Nelly Forget et Chafika Meslem sont restées très liées jusqu'au décès de cette dernière.

Le seul texte que les archives de Marie-Renée aient conservé à propos de Chafika Meslem, est la phrase d'hommage qu'elle reproduit en octobre 1955 dans l'article relatant la vie et la mort de leur collègue Rachel Jacquet. En pleine guerre d'Algérie, une même foi a rapproché la musulmane et la chrétienne, pour lutter contre la haine :

Si tous les êtres faisaient le quart de ce qu'a fait notre Rachel, il y aurait moins de haine ici-bas. Nous ne nous entretuerions pas comme nous le faisons. Que son témoignage nous serve pour notre propre conduite, et que Dieu nous aide à suivre son exemple.

Vincent Monteil



Vincent Monteil (1913-2005) débute une carrière d'officier dans l'armée française au Maroc.

De février à août 1955 il est chef du cabinet militaire du nouveau Gouverneur Général ***Jacques Soustelle****. Il démissionne de ces fonctions lorsque le cycle de la violence donna raison aux militaires partisans de la répression à outrance plutôt qu'aux partisans d'une solution négociée rapide.*

Il continue une carrière à la fois diplomatique et universitaire. Il est en particulier en 1958-1959 directeur du Centre d'Etude et de Perfectionnement de l'Arabe Moderne ouvert par le Quai d'Orsay à Bikfaya, au Liban, où Marie-Renée effectue une formation en langue arabe..

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont certains font autorité :

- Les musulmans asiatiques (1956)

- L'Islam noir, une religion à la conquête de l'Afrique (1964)

- Soldat de fortune (1966)

- Le terrorisme d'Etat d'Israël (1978)

- Le linceul de feu (1987), un hommage à son maître Louis Massignon (1883-1962)

Il est considéré comme l'un des meilleurs arabisants et islamologues français. Agnostique dans sa jeunesse, il se convertit à l'islam en 1976 et prend le nom de Vincent-Mansour Monteil.

Dans « Le linceul de feu », Vincent Monteil évoque, dans un bref passage, l'action de Marie-Renée :

Au bidonville de Bérardi (Boubsila), des étudiants volontaires, garçons et filles, musulmans et chrétiens réunis (Mohamed Sahnoun - le futur ambassadeur de la République algérienne à Paris - Mahmoud Messaoudi et Chafika Meslem, avec [Marie-]Renée Chéné et Nelly Forget), et Rachel Jacquet, d'origine juive *[en réalité protestante],* qui mourra d'épuisement en septembre, toute cette équipe donne ses forces et son cœur pour construire une Algérie plus juste et fraternelle.

Parmi les citations qui peuvent être relevées dans les écrits de Vincent Monteil, certaines devaient être particulièrement appréciées de Marie-Renée :

- Le peu que j'ai appris m'est venu de gens plus ignorants que moi-même. Et ce n'était ni leur volonté, ni la mienne.

- C'est de notre civilisation, de notre culture commune, de l'héritage commun de la Grèce, transmis et revivifié par les Arabes, qu'il s'agit, en fin de compte. Il n'y a pas opposition entre l'Europe et l'Orient arabe, mais filiation complémentaire.

- Je suis resté longtemps un soldat de fortune. Né dans la tradition coloniale, mais dans le non-conformisme familial, j'ai passé un quart de siècle sous l'uniforme. Au moins deux fois, dans ma vie militaire, au Tonkin et au Maroc, j'ai vu amener mon drapeau. Pourtant je n'ai pas le cœur brisé et l'évolution des choses me semble juste et normale. Après tant de cris d'amertume poussés par tant de soldats perdus, pourquoi ne ferais-je pas entendre la voix d'un officier de tradition, de vocation et de fortune, qui n'a jamais pu croire que décoloniser pût être un déshonneur ou un crime ?

Vincent Monteil, après sa conversion, a pris publiquement position en faveur de la république islamique instaurée en Iran par l'ayatollah Khomeiny en 1979. Cette attitude lui a été beaucoup reprochée par ses anciens amis.

Mohamed Nabi

Mohamed Nabi est, très jeune, parmi les tout premiers étudiants algériens volontaires auprès de Marie-Renée. En juillet 1957, lors du procès dit des « Chrétiens libéraux », il est condamné à un an de prison (la même peine que celle de ***Mohamed Sahnoun)***

Mohamed Nabi occupe, après l'indépendance, d'importantes responsabilités ministérielles entre 1980 et 1989, sous la Présidence de Chadli Bendjedid : Secrétaire d'Etat chargé de la Formation professionnelle, puis Ministre du Travail et des Affaires sociales.

Il publie en France en 2000 un livre intitulé « L'Algérie aujourd'hui, ou l'absence d'alternatives à l'Islam politique ». Dans s*a présentation il y exprime en ces termes le souhait que son pays puisse s'équilibrer à l'avenir entre les « idéologies importées » (socialisme ou capitalisme) et une « société théocratique » (islamisme) :*

En Algérie comme ailleurs, l'Islam politique, renouant avec un discours millénaire et familier, se veut une solution de rechange à l' « échec des idéologies importées ». Dirigeants et oppositions démocratiques, également désarmés, n'y opposent aujourd'hui qu'un « silence vaincu ». Celui-ci constitue la force principale du projet d'État et de société théocratiques. Il est temps de refonder un projet mobilisateur d'émancipation populaire, de modernisation de la société, de démocratisation du pouvoir.

A la même époque, au moment du décès de Marie-Renée, il écrit la lettre suivante à ***Nelly Forget*** *:*

J'ai reçu hier seulement ta lettre m'annonçant le départ, à son image, paisible et inspirante, de Marie-Renée, si peu après celui d'**Eliane Gautron** aussi, hélas !. J'avais appris l'accident survenu à **Chafika**, dont le jeune sourire, la vivacité et l'intelligence sont toujours restés vivaces dans le souvenir de l'adolescent, gauche et introverti que je fus. Pour le temps qui restera à vivre, ce souvenir restera pour moi inséparable de celui de la généreuse et téméraire petite équipe dont l'âme, infatigable et chaleureuse, restera pour moi, toujours, Marie-Renée. […]

Que peut-on dire dans de semblables circonstances, qui soit différent de ce que nous souhaiterions qu'il soit dit le jour de notre mort, aussi inimaginable que banalement familière, comme le renouveau inépuisable de la vie. Que quelqu'un simplement nous recommande à Dieu, à sa miséricorde, pour la paix éternelle de l'âme […]

Je te sais gré de m'avoir permis d'être un peu présent à la cérémonie en souvenir de Marie-Renée, par la lecture d'une lettre à celle-ci, que tu as bien voulu lire à cette occasion.

Avec toute ma fraternelle affection.

Dans son A-Dieu à Marie-Renée, ***Nelly Forget*** *cite en effet le passage d'une lettre que Mohamed Nabi lui avait écrite en 1990, quand un projet de se revoir avait été avancé, mais qui n'avait pu se réaliser :*

Je voudrais simplement pouvoir dire à Marie-Renée que malgré ce silence d'un quart de siècle, de cavalcade ininterrompue et désordonnée, elle a représenté dans ma vie, à un moment d'exaltation confuse et violente, l'incarnation de quelque chose d'insoupçonné et d'essentiel qui a été pour moi déterminant dans la manière de construire et de mener une vie qui s'est voulue utile.

Oui simplement utile quelque peu, et propre.

Son souvenir, avec tout ce recul, a été un repère constamment présent ; c'est banal, mais c'est comme cela, lumineux et chaud.

Jean-Pierre Petit

Jean-Pierre Petit est membre du Conseil d'Administration de la branche française du Service Civil International. Informé du décès de Marie-Renée par ***Nelly Forget****, il lui fait parvenir en juillet 2000 la lettre suivante :*

[…] J'avais connu Marie-Renée au Maroc. Elle travaillait alors dans les grands bidonvilles de Yacoub el Mansour et Douar Doum, près de Rabat. Je n'ai jamais manqué, lors de voyages annuels, de passer avec elle, une ou plusieurs journées toujours très riches, tant elle savait partager avec chaleur ses découvertes et ses relations.

Je me souviens de ses travaux concernant la population des bidonvilles où j'ai eu la chance de l'accompagner quelquefois.

Après le coup d'état de Skirat [1] contre Hassan II, elle fut la seule personne qui me proposa de m'accompagner avec sa 2 CV, à travers les barrages militaires pour aller précisément à Skirat où nous avions une trentaine de volontaires sur un chantier marocco-français. Il fallait absolument avoir des nouvelles et elle s'arrangea de tous les barrages armés.

Je me souviens aussi de ses tableaux (très souvent de chaleureux portraits de marocaines et marocains) qu'elle peignait dans sa petite villa près de la place Jeanne d'Arc dans le quartier de l'Agdal.

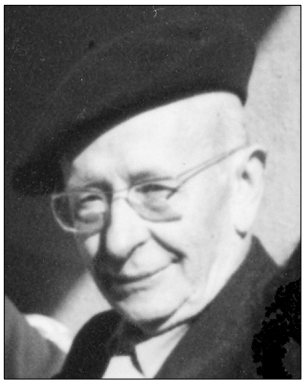
Nous avons longtemps correspondu après son retour en France, mais j'avais perdu contact depuis deux ou trois années. […]

En ce qui me concerne - retraité depuis trois ans - je travaille à mi-temps bénévolement au SCI pour le suivi des relations avec le Maghreb. Nous avons toujours une relation fructueuse avec plusieurs associations algériennes, dont nous recevons ici volontaires et stagiaires. *[en particulier]* « L'association populaire d'entraide aux parents de jeunes handicapés mentaux », qui a pour responsable **Marie-Thérèse Brau**. Nous attendons encore un peu avant d'envoyer à nouveau là-bas nos propres volontaires. [2]

[1] *Le 10 juillet 1971, le roi du Maroc Hassan II célébrait son 42ème anniversaire dans son Palais de Skirat (entre Rabat et Casablanca) au milieu de plus de 1000 invités, lorsqu'éclata un coup d'état militaire qui avorta, mais qui fut très sanglant (500 morts) et ensuite durement réprimé. Toute la région était alors sous contrôle des Forces Armées Royales. A cette date, Marie-Renée est en instance de fin de contrat, car elle quitte définitivement le Maroc à la fin juillet 1971.*

[2] *En 2000, l'Algérie est toujours troublée par les luttes des différents groupes islamiques armés contre les autorités d'Alger qui ont annulé en 1991 les élections qui leur étaient favorables.*

Monseigneur Paul Pinier



Paul Pinier *(1899-1992) est né à Chanzeaux (Maine et Loire) le 20 octobre 1899. Il est ordonné prêtre en 1922.*

Pour des raisons de santé, de 1923 à 1926, il est nommé à Tunis secrétaire général de l'évêché.

De retour en France, il prépare de 1926 à 1935, une licence d'histoire naturelle à l'Université Catholique de l'Ouest (U.C.O.) à Angers et y exerce ensuite divers enseignements.

Il devient Secrétaire Général de l'U.C.O. de 1935 à 1947, auprès de ***Mgr Francis Vincent****, qui en est le Recteur de 1935 à 1944. Marie-Renée le côtoie régulièrement pendant la guerre lorsqu'elle exerce la responsabilité de directrice adjointe de l'Ecole Normale Sociale repliée de Paris, et qui est hébergée administrativement à l'U.C.O.*

Paul Pinier est nommé évêque auxiliaire d'Alger, auprès de Mgr Leynaud, archevêque, de 1947 à 1954. En 1948, à l'occasion d'un séjour d'été dans l'ouest, il: baptise à La Chapelle Saint Florent Marie-Christine et Marie-Josée Chéné, nièces de Marie-Renée.

C'est par son intermédiaire que Marie-Renée fait la connaissance en 1950 de l'abbé Jean Scotto, qui lui propose de venir travailler dans sa paroisse d'Hussein-Dey.

A la mort de Mgr Leynaud, Mgr Duval, évêque de Constantine, est nommé évêque d'Alger. Mgr Paul Pinier le remplace à Constantine de 1954 à 1970.

Déchargé de son diocèse à sa demande, en 1970, il est remplacé à son poste par le Père Jean Scotto, ancien curé d'Hussein-Dey. A son initiative, les quatre grosses cloches de la cathédrale de Constantine, réaffectée en mosquée depuis l'indépendance, ont été transférées en 1966 dans l'église du Prieuré de Cunaul (Maine et Loire). (La cathédrale de Constantine, inaugurée en 1868, était en réalité l'ancienne mosquée du Souk-El-Ghezel - marché aux gazelles - d'avant la conquête française de 1830.)

Il se retire alors, de 1970 à 1975, à la Maison de retraite du clergé à Alger. A Pâques 1972, il participe à un voyage avec Marie-Renée qui les conduit à Aïn Sefra et Béni Abbès, où Xavier Chéné, est alors enseignant dans un établissement tenu par les Pères Blancs.

Puis il rentre en Métropole, et séjourne à la Maison de retraite de Flourens (près de Toulouse) de 1975 à 1987. Appelé d'urgence, il administra le sacrement des malades à Marie-Renée lorsqu'elle eut son accident cérébral en 1979 à Nice.

De 1979 à 1987, il est nommé Chapelain du sanctuaire de Béhuard (49), où il réside.

De 1987 à sa mort, le 8 avril 1992, il séjourne à la Maison de retraite de Saint Martin de Beaupréau (49).

En avril 1956, Mgr Paul Pinier a à connaître comme évêque l'expulsion par les autorités militaires des prêtres de la Mission de France de la paroisse de Soukh-Arras, dont le curé est le ***Père Louis Augros****. Il prend alors clairement la défense de cette équipe, et reçoit le soutien de l'Eglise. Le cardinal Liénart, prélat de la Mission de France, et Jean Vinatier, vicaire général de la Mission de France, publient le 3 juin 1956 en particulier le texte suivant :*

Trois prêtres viennent d'être expulsés de Souk-Ahras, patrie de Saint Augustin, par la force publique contre la volonté formelle et malgré les protestations solennelles de leurs évêques d'Algérie, malgré les démarches du prélat de la Mission de France auprès du chef du gouvernement. Il est de notre devoir de déclarer que cette expulsion est contraire à la fois à la Justice et à la Paix.

1° Nous faisons nôtre la déclaration de son Excellence Mgr Pinier, évêque de Constantine et de Souk-Ahras :

« Devant l'émotion soulevée par l'affaire des prêtres de la Mission de France de Souk-Ahras, et pour couper court à toute interprétation erronée, l'évêque de Constantine déclare que ces prêtres ont été fidèles à la mission spirituelle qui leur a été confiée, qu'ils n'ont pas failli à leurs obligations de citoyens français en Algérie et qu'ils ont donné l'exemple de la charité envers les pauvres et les malheureux. Il tient à leur exprimer sa profonde sympathie et sa vive gratitude. »

2° Nous faisons nôtre et approuvons la déclaration lue en chaire par l'équipe sacerdotale de Souk-Ahras, le 29 janvier dernier, et reproduite par la presse.

3° Nous affirmons d'autre part au nom de la conscience chrétienne :

Tout prêtre a le droit et le devoir de porter aide et assistance à des malades ou à des blessés, quels qu'ils soient : il est contraire aux droits imprescriptibles de l'humanité de l'en empêcher.

Tout prêtre a le droit et le devoir de nourrir des affamés, de vêtir des indigents, d'exercer la charité sous toutes ses formes ; aucune raison d'État ne saurait l'empêcher d'être ainsi le signe de la paternité universelle de Dieu.

4° Nous pouvons affirmer avec les évêques d'Algérie, que l'équipe sacerdotale de Souk-Ahras a poursuivi au-dessus des luttes meurtrières une œuvre d'humanité et de justice favorable au retour de la paix.

- protestant sans faillir contre les crimes, les incendies, les meurtres d'innocents venant d'un côté ;
- protestant avec la même force contre les répressions collectives, les tortures policières, les destructions de villages venant de l'autre côté ;
- accueillant tous les européens venus demander une aide sacerdotale ou humaine ;
- accueillant également tous les Arabes venus se confier à elle et réunissant les uns les autres par une prière commune pour la Paix.

5° En expulsant cette équipe sacerdotale, ce qui a conduit l'évêque de Constantine à prendre la très grave mesure de fermer l'Église Souk-Ahras à la veille même du jour de l'Ascension, les autorités publiques laissant là-bas une communauté chrétienne sans prêtres, des innocents sans défenseurs, une des régions les plus éprouvés d'Algérie sans ses meilleurs artisans de Paix.

6° Nous demandons donc avec insistance que ces mesures soient rapportées. Ce serait un signe précis, de la part des services publics, manifestant qu'ils s'efforcent sincèrement d'obtenir la réconciliation des deux communautés européenne et musulmane sur le sol d'Algérie.

Ce serait un moyen efficace d'atténuer le drame qui trouble en ce moment tant de consciences.

Cet appel sera en partie entendu, car l'arrêté d'expulsion immédiate d'Algérie est transformé en interdiction de séjour à Soukh-Arras. Les trois prêtres peuvent donc continuer leur ministère à Alger, dont le ***Père Louis Augros*** *à Bab el Oued, auprès du curé* ***Jean Scotto****. Il retrouve alors Marie-Renée, qui s'en réjouit dans la lettre à sa famille du 6 octobre 1956.*

Daniel Rivet

Daniel Rivet, né en 1942 à Lyon, est professeur d'histoire. Il la connu Marie-Renée au Maroc lorsqu'il était assistant d'histoire à l'université de Rabat de 1967 à 1970. Il a poursuivi sa carrière universitaire à Lyon, puis à la Sorbonne. Il est considéré comme le spécialiste français de l'histoire du Maroc, et de la (dé)colonisation, ayant en particulier consacré sa thèse à Lyautey, Résident Général de 1912 à 1925.

En octobre 1982, Marie-Renée a dû lui recommander, par l'intermédiaire d'une amie commune, un jeune étudiant marocain, Abdallah Lezham, qui soutenait auprès de lui une thèse de 3ème cycle sur l'évolution urbanistique de la ville de Settat (capitale de la province du Chaouia).

Lui ayant parlé de cet étudiant, il évoque ensuite le souvenir de leurs rencontres…

[…] Ce jeune Marocain d'origine rurale (près de Chichaoua) a livré bataille à la question urbaine au Maroc avec passion. Et puis, au-delà des coquetteries de langage (la mode actuellement c'est de parler de « secteur informel » à propos des hommes et des circuits économiques polarisés par les bidonvilles : admirable périphrase pour se boucher les yeux et le nez, n'est-ce pas ?), on sent bouillir l'indignation et la pitié, la volonté de savoir et l'ambition que cela change, mais d'une manière qui ne sent pas le tract et le « il n'y a qu'à » des idéologues.[…] C'est quelqu'un de vraiment sympathique, qui avait fait son trou à Saint Etienne et me paraissait ni trop conquis par notre société, ni, en sens inverse, en posture œdipienne permanente et stérile. […]

Et vous, chère Marie-Renée, j'ai été heureux de recevoir votre mot et de sentir que vous revivez, après votre terrible épreuve et malgré ses séquelles, porté par tout ce circuit d'amitiés que vous avez tissé à travers cette vie, et où vous avez tant donné, et où vous pouvez recevoir un peu…

Je revois notre première rencontre sur la plage de Témara *[au sud de Rabat Salé]* avec acuité. Je n'oublie pas notre dernier revoir à Lyon, après cette halte à Taizé qui vous avait marquée. Vous vivez la rencontre avec les autres avec une telle intensité, et vous êtes transportée par une exigence intérieure tellement communicative, que vous faites partie de ceux qu'on n'oublie pas et avec lesquels on se retourne quand on doute et on se surprend de cesser d'espérer.

Pardonnez-moi de m'exprimer si librement et croyez, chère Marie-Renée, à mon amitié.

Claudine Ruelleux - Girouy

Claudine Ruelleux-Girouy est la fille du Docteur vétérinaire Georges Girouy qui exerce à Montreuil-Bellay, où Marie-Renée travaille, entre 1946 et 1950, à la Mutualité Sociale Agricole. Elle a très bien connu Marie-Renée qui était très fréquemment reçue dans sa famille.

Ayant été informée du décès de Marie-Renée, elle écrit en juillet 2000 à Jeanne Raffegeau, sa sœur, la lettre suivante :

Chère Madame

Je me souviens bien de votre nom car Marie-Renée le prononçait avec tant d'amour ! Après sa disparition que vous m'avez apprise à Montreuil-Bellay début juillet, je vous présente mes très sincères condoléances ; je prends part à votre peine, et vous assure de ma sympathie et de mon amitié.

Je veux que vous sachiez que je n'oublierai jamais Marie-Renée qui a été pour moi une sorte de mère spirituelle : admiratrice de son œuvre à Alger et à Rabat, je suis partie en tant que coopérante civile en 1967 pour enseigner l'histoire et la géographie dans un lycée marocain, mais aussi pour avoir l'occasion de la rencontrer et voire même de l'aider.

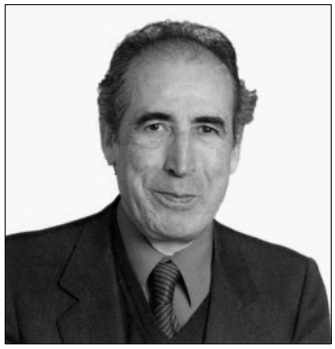
Certes, nommée à Tanger (et non à Rabat, comme je l'avais demandé), j'y ai rencontré un coopérant militaire instituteur avec lequel je me suis mariée, et je n'ai pas eu l'occasion de la voir très souvent – mais avec quelle joie elle nous accueillait à Rabat et ensuite rue Demazières à Angers (sauf en février 2000 où j'ai alors compris combien elle était épuisée, car c'est la première fois qu'elle me reprochait de ne pas avoir annoncé ma visite par courrier).

J'admirais et j'appréciais tout particulièrement sa conception du christianisme, qui, si elle avait été celle de plus grand nombre, aurait évité un déclin que décrit si bien Jean-Claude Guillebaud dans son livre « La refondation du monde »…

Elle avait aussi le sens du « beau » et savait le représenter. J'ai toujours chez moi deux petites « huiles » où elle évoquait la vie difficile des enfants pauvres du Maroc.

Je souhaite que Marie-Renée reste vivante dans toutes les mémoires de votre grande famille

Mohamed Sahnoun



Né à Orléansville dans les années 1930, Mohamed Sahoun suit l'enseignement franco-musulman de la Médersa de Constantine. Volontaire au SCI, devenu secrétaire de la Branche algérienne, il participe aux chantiers de Boubsila où il rencontre Marie-Renée dont il devient un ami très proche. Après avoir entamé des études universitaires à Paris, vite interrompues par la grève des étudiants algériens en 1956, il entre au Service des Centres sociaux en Algérie;

Arrêté en mars 1957, torturé, il est condamné à un an de prison. A sa libération, il revient en France, passe en Suisse grâce à ses amis français, dont ***Germaine Tillion****, puis aux Etats-Unis où il reprend des études.*

A l'indépendance, il devient conseiller diplomatique du Président algérien, puis sous-secrétaire général de l'Organisation de l'Unité Africaine, avant d'être nommé ambassadeur d'Algérie en Europe (Allemagne, France, etc.). Il occupe ensuite d'importantes responsabilités au sein de l'ONU, comme envoyé spécial du Secrétaire Général lors de plusieurs crises en Afrique.

A sa retraite, il est à la tête d'une organisation humanitaire (Initiatives et Changement International). Il développe en particulier la notion de « Devoir de protéger » les populations vulnérables exposées aux catastrophes naturelles ou industrielles et aux conflits armés.

Le Service Civil International

Sur le site internet du SCI [1], Mohamed Sahnoun a écrit en 2004 le texte suivant :

[…] En 1956, j'ai dû arrêter mes études à Paris, à la Sorbonne, parce qu'il y a eu une grève des étudiants algériens et je suis rentré en Algérie et j'ai commencé à travailler dans l'équipe des Centres sociaux, mais je connaissais déjà bien avant Marie-Renée. Presque toute l'équipe du SCI s'y est retrouvée. L'organisation ne pouvait plus fonctionner et ses locaux ont fermé. J'étais un cadre des Centres sociaux, lorsque j'ai été arrêté et emprisonné. Avec d'autres membres de ces services, dont **Nelly Forget,** j'ai été l'un des accusés du procès dit des « Chrétiens progressistes », en 1957, qui a eu un grand impact et dans lequel les Algériens étaient considérés comme des comploteurs et les Français comme leurs amis ou complices.

A ma libération, je suis d'abord allé en France, où j'ai eu des relations suivies avec les amis du Service civil à Clichy. J'étais ensuite à Lausanne, où j'ai retrouvé également des membres du SCI. Mais je n'ai pas pu retourner en Algérie avant l'Indépendance.

Cette expérience du SCI a marqué un certain nombre de jeunes et de collègues, que j'ai retrouvés par la suite dans la lutte politique que j'ai menée et dans le cadre de mon action internationale.

[1] *www.service-civil-international.org/sahnoun-mohamed_fr*

Dans ma vie professionnelle, j'ai très tôt essayé d'établir un dialogue entre les communautés : à l'Assemblée mondiale de la Jeunesse à propos du Congo, comme l'un des dirigeants de l'Organisation de l'Unité Africaine, à la suite de l'Indépendance, lorsque les pays africains ont été confrontés aux problèmes posés par les frontières héritées de la colonisation, enfin dans mes différentes fonctions à l'ONU.

Je cite souvent encore aujourd'hui l'importance que le SCI a eue pour moi, dans ma vision des problèmes, ma compréhension des sources de conflits et pour réparer les blessures de mémoire résultant des conflits. C'était une expérience particulièrement riche en toutes sortes de sens : la connaissance des uns et des autres, une meilleure connaissance psychologique et culturelle, des discussions sur de grands thèmes, tels que la confrontation par la guerre (on ne parlait pas encore beaucoup d'insécurité) et les idées de Gandhi. Le livre de Romain Rolland [1] sur Gandhi était pratiquement mon livre de chevet à l'époque. Ça nous a ouvert des perspectives, car ça nous montrait que le monde n'était pas fait d'ennemis, qu'il n'y avait pas seulement des amitiés personnelles, mais qu'il y a aussi des possibilités, pour des êtres humains qui ne se connaissent pas, de travailler ensemble et de discuter.

Au moment où l'on sortait de l'adolescence, l'expérience du SCI constituait une sorte de réponse, une école, une école fantastique. Les discussions m'ont beaucoup appris, par exemple avec le volontaire norvégien qui nous expliquait pourquoi il était objecteur de conscience (comme beaucoup de volontaires du SCI à l'époque). C'était aussi la première école internationale que l'on connaissait alors qu'on était encore étudiant. Avec les chantiers, on rencontrait vraiment le monde et on ne pouvait qu'en être marqué. Cela a plus ou moins déterminé ma conduite ultérieure et nous a appris à éviter les conflits, à chercher à les dépasser à apprendre à vivre ensemble.

Le livre « Mémoire blessée »

Mohamed Sahnoun a publié en 2007 « Mémoire blessée » (Presse de la Renaissance), qui est un livre de souvenirs à la 3ème personne où le narrateur s'appelle « Salem » (« Paix » en arabe). Il y raconte son arrestation en 1957, et les tortures subies au cours des interrogatoires à la sinistre villa Sésini d'Alger.

Tout le chapitre 6 du livre, cité ici dans son intégralité avec l'autorisation de l'auteur, retrace les réflexions de Salem, lorsque, ramené épuisé dans sa cellule, il évoque ses engagements et ses espoirs pour une Algérie nouvelle, et la figure de ceux qui les partageaient, dont Marie-Renée et Nelly Forget:

Seul dans sa cellule, Salem se surprit à rêver, comme il ne l'avait pas fait depuis bien longtemps […] Il se prenait à rêver à une libération prochaine, à ce qu'il pourrait, alors, entreprendre. Il rêvait de retrouver tous ses camarades militants et ses amis, dont certains se trouvaient certainement là, dans les cellules voisines. Il imaginait comment, ensemble, ils pourraient refaire le monde… le leur, bien sûr ! Un monde de dialogue, de tolérance et de coopération.

[Une vision de tolérance]

Il pensait à tous ces camarades et amis qui, comme lui, entretenaient depuis longtemps cette vision d'une Algérie libre et plurielle. Une Algérie fière d'appartenir à cet ensemble historique et culturel du Maghreb et de l'Andalousie, et qui avait produit ou abrité, à un moment ou à un autre, de remarquables personnages. De hommes tels que Saint Augustin [2], Maïmonide [3], et Averroès [1], qui

[1] *Romain Rolland (1866-1944), écrivain français, prix Nobel de littérature en 1915, a écrit en 1924 une biographie de Gandhi, militant indien non violent, dont l'action aboutit en 1948 à l'indépendance de l'Inde. Pierre Cérésole, le fondateur suisse de la SCI s'est inspiré de l'œuvre de ces deux apôtres du pacifisme et de la non violence.*

[2] *Saint Augustin (354-430) né et mort en Algérie, fut évêque d'Hippone (futur Constantine) et est l'un des Pères de l'Eglise. Mgr Duval, Mgr Paul Pinier et Mgr Jean Scotto furent successivement évêques de Constantine de 1947 à 1983.*

[3] *Moïse Maïmonide (1138-1204), rabbin, médecin et philosophe andalou.*

étaient de grands humanistes et des interprètes « phares » des messages monothéistes. Mais aussi le sociologue Ibn Khaldoun [2], le maître du mysticisme Ibn Arabi [3], et le grand Cervantès [4]. Et enfin l'émir Abd el-Kader [5] et son bel héritage d'intégrité, de spiritualité et de tolérance ! N'avait-il pas bravé, au péril de sa vie, alors qu'il se trouvait en exil en Syrie, des forces armées qui poursuivaient des fugitifs chrétiens, protégeant ces derniers d'un véritable massacre, et assumant ainsi cette « responsabilité de protéger » ?

Il se rappelait aussi, entre autres, ce bon ami, le professeur Mandouze [6], un érudit, féru de l'œuvre de Saint Augustin, un des fondateurs de la revue Témoignage Chrétien, qui faisait aussi partie du réseau d'amis qui les aidait, et qui lui disait : « Il faut que les Algériens se réapproprient Saint Augustin ! »

« Oui, se dit Salem, il faut se réapproprier tous ces illustres personnages, et savoir communiquer ce rêve, cette vision de tolérance à un maximum de gens autour de soi avant qu'il ne soit trop tard. Avant que les attitudes actuelles de domination et de méfiance ne se figent pour toujours, et que le dialogue et la réconciliation ne deviennent impossibles. Ce pari pourrait être gagné si l'on pouvait faire taire les égoïsmes et créer un cadre de concertation nouveau, afin de planifier l'avenir. C'est peut-être un peu tard, mais c'est encore possible… »

Il pensa, de nouveau, au rôle que jouaient en ce moment ses amis d'origine européenne, qui prenaient des risques énormes. Eux comprenaient et partageaient, naturellement, les préoccupations de la majorité de la population et ses aspirations légitimes à davantage de liberté et de justice. Nombre d'entre eux, qu'ils soient gens d'Eglise, des entrepreneurs, des universitaires, des travailleurs sociaux ou des artistes, s'efforçaient d'expliquer leur démarche et de relayer des messages positifs au sein de la minorité européenne.

Ils plaidaient pour la promotion des réformes politiques essentielles. Des réformes qui permettraient la transition vers une Algérie indépendante, mais ouverte et accueillante, dont ils rêvaient tous ! Même s'ils étaient considérés par beaucoup comme des marginaux, ces amis poursuivaient leurs efforts, avec un courage admirable.

Malheureusement, les autorités coloniales ne l'entendaient pas de cette oreille ! Non seulement ils étaient l'objet de poursuites judiciaires suivies d'arrestation et d'expulsions, mais la presse locale était largement mobilisée pour les discréditer et tourner en dérision leurs efforts.

Un sentiment amer d'échec devait être, pour le moment, leur seule rétribution ! Salem espérait qu'on puisse révéler un jour, le rôle magnifique que ces réseaux d'amis avaient joué pour essayer de promouvoir d'autres perspectives que celles de la méfiance et de la confrontation que voulaient perpétuer les autorités coloniales.

Salem éprouvait une profonde affection pour certains d'entre eux qu'il avait si bien connus ; Ils constituaient, en quelque sorte, une seconde famille. Le pur hasard les avait fait se rencontrer !

[Du SCI aux Centres sociaux]

Ils avaient commencé à œuvrer ensemble au sein d'un mouvement qui s'appelait le Service Civil International, fondé par un humaniste suisse, du nom de Pierre Cérésole [7], auteur d'un livre remarquable

---

[1] Averroès (Ibn Rouchd 1129-1198), philosophe, théologien et juriste islamique, également médecin, né à Cordoue
[2] Ibn Khaldoun (1332-1406), historien, philosophe, diplomate du Maghreb médiéval, né à Tunis.
[3] Ibn Arabi (1179-1240), philosophe et mystique soufi, juriste et poète, né à Murcie.
[4] Miguel de Cervantès (1547-1616), écrivain espagnol, auteur de « Don Quichotte ». Il fut prisonnier des pirates algérois de 1575 à 1580.
[5] L'émir Abdelkader (1808-1883), chef militaire algérien qui résista quinze années à l'occupation française, puis, exilé, devint écrivain, poète, philosophe et théologien soufi. Depuis l'indépendance, il est considéré comme le fondateur de l'État algérien moderne.
[6] André Mandouze (1916-2006), professeur à l'université d'Alger de 1946 à 1956 et militant catholique engagé. Marie-Renée l'avait certainement rencontré.
[7] Pierre Cérésole (1879-1945) ; « Vivre sa vérité, carnets de route 1909-1944 » (1949)

intitulé Vivre sa vérité. La mission de ce mouvement était d'aider des communautés à reconstruire leurs villages détruits par des catastrophes naturelles ou à la suite de conflits…

Au lendemain d'un terrible tremblement de terre qui, en septembre 1954, avait dévasté sa propre ville natale d'Al Asnam *[Orléansville]* et la région environnante, Salem avait rencontré, pour la première fois, plusieurs de ces amis. Venant d'Algérie, de France, de Suisse et d'ailleurs, ils avaient répondu à l'appel du Service civil, dans un magnifique élan de solidarité, s'engageant comme volontaires pour aider les populations à reconstruire leurs hameaux frappés par le séisme.

Après une dure journée de labeur, ils se retrouvaient le soir pour un moment de méditation commune. Ils passaient ensuite une bonne partie de la soirée à discuter des solutions qu'on pouvait apporter aux multiples problèmes auxquels étaient confrontés les populations de la région… Ils évoquaient aussi, bien sûr, les injustices politiques, économiques et sociales du régime colonial qui constituaient les causes profondes de certains de ces drames dont ils étaient les témoins.

La plupart de ces amis devaient rejoindre, plus tard, une autre institution qu'on appelait le Service des centres sociaux et qui avait été crée à l'initiative d'une dame bien connue, professeur d'anthropologie, **Germaine Tillion**. Cette femme, d'une grande lucidité et d'une énergie remarquable, avait pu tirer, de son séjour d'études et de recherche en Algérie, des leçons édifiantes sur les processus de symbiose que les sociétés algériennes avaient connus dans certaines régions. Et ce, au cours d'une longue histoire marquée par des vagues d'invasions et d'occupations successives… depuis des Vandales jusqu'à l'occupation française.

L'objectif du Service des Centres sociaux était d'entreprendre et d'encourager des actions sociales et culturelles dans le pays. Cela permettait d'initier dans le même temps un processus de dialogue et de coopération intercommunautaire, que tout le monde estimait urgent et vital. Ces Centres sociaux allaient, dès le début, susciter un vif intérêt, et recevoir la contribution de certains cadres. L'un d'eux était le grand écrivain Mouloud Ferraoun, qui sera lâchement abattu, plus tard, par un commando de ce qui allait devenir le bras armé des activistes colonialistes et qu'on appellera l'OAS !

Certains cadres, dits libéraux, commençaient aussi à s'activer et à prendre l'initiative d'engager des débats publics. Ils lanceront plus tard un mensuel, intitulé *l'Espoir*. Les autorités coloniales à Alger, qui observaient avec beaucoup de méfiance les activités des Centres sociaux, décidèrent de leur créer toutes sortes d'obstacles. Salem et ses amis travaillaient dans ce service quand ils firent l'objet de poursuites menant à leur arrestation. Graduellement, cette institution se trouva alors décimée de la plupart de ses membres.

Cela révolta la grande anthropologue, qui suivait cette évolution de près et faisait le maximum pour aider les uns et les autres… quand elle le pouvait. Voilà certainement encore une autre opportunité fantastique d'une amorce de dialogue et de compréhension que les autorités coloniales, dans leur aveuglement, auront sacrifiée, se dit Salem.

[Marie-Renée]

Le rêve de Salem le conduisit ensuite dans un quartier périphérique d'Alger, qui s'appelle Hussein-Dey. Il se rappelait les visites très fréquentes qu'il effectuait chez cette magnifique amie, qui était assistante sociale et qui s'appelait Marie-Renée. Elle recevait souvent des amis dans sa petite maisonnette de bois [1], malgré l'étroitesse et la modestie des lieux. C'était, chaque fois, l'occasion de se concerter sur un certain nombre de problèmes sociaux pressants, et aussi d'entreprendre, quand il le fallait, quelques actions urgentes. On évoquait bien sûr aussi la politique coloniale et ses conséquences….

Elle avait même organisé, un jour, une rencontre avec un haut responsable, occupant une fonction particulièrement importante dans le cabinet de gouverneur général [2]… Salem y était allé : la discussion avait été très intéressante et même surprenante ! Il constata, en effet, que ce haut dignitaire était un interlocuteur ouvert, qui reconnaissait tout à fait la nécessité d'une solution politique. Il estimait

[1] *Que Marie-Renée avait baptisée « Dar es Saada », La Maison du Bonheur.*

[2] *Il s'agit de* ***Vincent Monteil****.*

que des négociations directes avec les dirigeants nationalistes étaient inévitables, et semblait croire que ses supérieurs envisageaient cela assez rapidement. Ce dignitaire soulignait lui-même la vanité d'une répression qui avait, déjà à l'époque, pris des proportions considérables. Il reconnaissait spontanément que la prolongation du conflit ne pouvait avoir que des conséquences désastreuses pour tous, à court et à long terme. Il s'engageait aussi à examiner, rapidement, certains cas très graves d'actes de violence commis par les services de sécurité, ici et là, et que ses interlocuteurs lui avaient signalés.

Hélas ! quelque temps plus tard, ce haut dignitaire devait démissionner, admettant son impuissance et expliquant avec amertume qu'il s'était, en fait, trompé sur les intentions véritables de ses supérieurs, qui ne semblaient pas vraiment prêts à rechercher le dialogue. Son témoignage avait beaucoup touché Salem. Ayant une profonde connaissance de la culture du pays, ce dignitaire (qui était par ailleurs un universitaire orientaliste, proche du grand professeur Louis Massignon) leur fit une analyse remarquable sur les conséquences de l'aliénation à laquelle étaient soumises les populations autochtones, sur les plans linguistique, culturel et institutionnel, depuis le début de la colonisation.

Contrairement au Maroc et à la Tunisie qui, en tant que protectorats, avaient pu conserver leurs structures institutionnelles traditionnelles et une certaine continuité culturelle, l'Algérie avait été presque totalement coupée de son passé ! Il était clair que cette aliénation ne pouvait que produire frustration et ressentiment. Il insistait, à juste titre, là-dessus, et rappelait que le lycée franco-musulman d'Alger, que Salem avait fréquenté, était l'un des trois uniques établissements officiels, dans tout le pays, qui enseignaient dans les deux langues, arabe et français ! Les deux autres lycées se trouvaient à Constantine et à Tlemcen. Autrement, la langue arabe était enseignée, officiellement, comme langue étrangère… dans tout le pays !

Les injustices économiques et sociales, une gouvernance autoritaire et discriminatoire, et une espèce de racisme au quotidien qui avait trouvé son expression dans le code de l'indigénat d'abord, et le double collège ensuite, ne firent qu'aggraver cette aliénation et générer des phénomènes de rupture dont on ne mesurait pas les conséquences. C'est tout cela, se dit Salem, qui, finalement, avait mené à cette insurrection générale que connaissait le pays, et qui laissait présager des lendemains problématiques.

Marie-Renée était originaire de Vendée. Elle avait hérité du tempérament chouan une ténacité et une persévérance qui, ajoutés à une foi profonde, lui faisaient faire des prodiges. Elle exerçait sa fonction d'assistante sociale dans un certain nombre de bidonvilles de la banlieue d'Alger, et plus spécialement dans l'un des plus pauvres, qui portait le nom de Bérardi.

Salem, qui l'accompagnait parfois dans ses visites, observait avec quel dévouement elle se consacrait à sa tâche. Elle assumait toutes sortes de rôles, selon les nécessités. Elle donnait des soins aux uns, des conseils aux autres. Elle notait sur un calepin les démarches qu'elle devait effectuer auprès des différentes administrations, des hôpitaux, de certains responsables. Elle s'occupait pratiquement de tout. Que ce soit des personnes disparues, de parents en détention, de logement, de problèmes sanitaires, d'emploi, ou même de voierie. Elle ne refusait, a priori, aucune requête apparemment légitime, et s'engageait à tout entreprendre pour qu'elle soit traitée par les services concernés.

Certes, les interventions de Marie-Renée ne donnaient pas toujours le résultat escompté. Elle en éprouvait alors une grande amertume, en même temps qu'un sentiment de révolte, qui se reflétait sur son visage et dans toute son attitude.

En fait, derrière cette façade de fermeté et de fougue, se cachait un être profondément sensible et fragile. Salem savait que seule une amitié assez rare, comme celle qui les liait, pouvait être le témoin de réels moments de désespoir et de découragement qui faisaient verser quelques larmes à ce beau visage buriné.

En songeant à ce magnifique visage, il ne put s'empêcher de verser, lui aussi, maintenant, quelques larmes… C'est alors que d'autres visages de femmes extraordinaires, qui s'étaient elles aussi totalement engagées dans ce combat pour plus de justice, défilèrent devant ses yeux.

Ainsi, il revit le visage de **Nelly**, qui se trouvait elle-même dans une cellule voisine, ou dans un autre lieu de détention, puisqu'elle avait été arrêtée à peu près en même temps que lui […]

Et les visages de Nassima, de **Chafika** *[Meslem]* de Denise, d'**Eliane** *[Gautron],* de Djamila, de Malika, de Louisette, d'Anna et d'autres, bien d'autres. Certaines d'entre elles étaient détenues quelques part, et devaient, probablement, souffrir le martyre. Les autres, encore en fuite, devaient se cacher en passant d'un refuge à un autre. Militantes ou membres des réseaux d'aide, ces femmes extraordinaires n'avaient pas hésité à s'engager, à témoigner et à en payer le prix…

Salem se mit à espérer pouvoir sortir vivant de cette « Villa » et revoir un jour tous ses amis […] Peut-être allait-il quitter incessamment cette « Villa » ? Et, s'il ne retrouvait pas tout de suite ses amis, au moins aurait-il de leurs nouvelles. « Quel beau rêve ! » se dit-il/

Salem, après avoir enduré de terribles souffrances, est enfin transféré, grâce à l'intervention à Paris de ses amis d'Alger, dans la prison civile de Barberousse. A l'issue de son procès, où il est défendu par Gisèle Halimi puis par Pierre Popie (qui sera mortellement poignardé peu après) il est condamné à une année de prison. A sa sortie, il est accueilli en France, et caché provisoirement dans une abbaye près d'Angers. (Île de Béhuard ?), où sa véritable identité n'est connue que de peu de personnes de confiance. Même Yvonne, la vieille cuisinière, ignore qui il est, et l'appelle « Monsieur l'abbé Salem » !

Il raconte :

Les repas du soir offraient l'occasion d'échanger des vues sur certains sujets brûlants de l'actualité politique. Une des premières questions soulevées par les hôtes de Salem avait été celle de la torture. Ils furent visiblement consternés quand Salem évoqua, entre autres, le sort de cette grande amie, Nelly, une femme exceptionnelle dont tous les collègues soulignaient le sens du dévouement et la charité. On disait d'elle que sous la souffrance du supplice, elle avait soupiré le nom de « Jésus »… Et, apparemment, l'un des tortionnaires aurait conclu qu'elle venait peut-être de prononcer le nom d'un complice ! On sentait la profonde préoccupation et la réelle révolte des prêtres de l'abbaye. Ils ne pouvaient pas comprendre que de telles atrocités puissent encore être tolérées.

A l'occasion de la sortie de ce livre, le journal ***Le Monde*** *a publié le 2 juin 2007 ce compte-rendu :*

Pendant des décennies, il a gardé ce manuscrit dans un tiroir. Et puis, à partir de 2002, quand il a vu de quelle façon la communauté internationale se livrait "à des contorsions juridiques" pour faire valider la torture sous prétexte de combattre le terrorisme [1], il a décidé de porter son témoignage à la connaissance du public.

En exhumant ce récit autobiographique, Mohamed Sahnoun, diplomate international de haut rang, ne cherche ni à remuer la boue ni à réclamer vengeance. En cela, il ressemble à la quasi-totalité de ses frères algériens rescapés de la torture qui ont réussi l'exploit de ne jamais réduire la France à leurs bourreaux. S'il n'écrit pas à la première personne et s'abrite derrière le prénom de Salem, c'est pour mieux souligner que son histoire "est loin d'être unique" et que des dizaines de milliers de ses compatriotes ont connu le même sort.

Mémoire blessée, Algérie 1957 est un extraordinaire témoignage sur la souffrance et la solidarité humaine... Ce n'est pourtant pas la barbarie que l'on retient de son livre, mais de magnifiques gestes de fraternité.

[1] *L'administration américaine du Président George W Bush, à la suite de l'attentat du 11 septembre 2001 contre le World Trade Center à New York, avait autorisé officieusement l'emploi de la torture dans sa « Guerre contre le Terrorisme »*
Pendant sa carrière diplomatique, Mohamed Sahnoun avait préféré démissionner en 1992 de son poste de représentant spécial du Secrétaire Général de l'ONU en Somalie, lorsque les Etats-Unis décidèrent d'y intervenir militairement.

Jean Scelles

Jean Scelles (1904-1996), est un chrétien progressiste, proche en particulier des Scouts musulmans, grand résistant, et militant d'une entente entre les communautés d'Algérie. Il vit à Alger lorsque Marie-Renée y travaille, dans les années 50, et a fait sa connaissance aux côtés de Germaine Tillion en visitant le bidonville de Boubsila..

Comme il l'indique lui-même, il est en 1955 secrétaire général du Comité d'Entente chrétien France-Islam, fondé par le professeur Louis Massignon. Il fut aussi Conseiller de l'Union Française (qui était, sous la IV^{ème} République, un Parlement élu au 2ème degré pour représenter la Métropole et les divers territoires d'Outre-mer, anciennes colonies)

Dans les archives de Marie-Renée se trouve le double d'un courrier daté du ***1er mars 1955*** *à Alger, curieusement établi à l'en-tête de la « Fédération Algérienne des Anciens Combattants et Anciens Militaires Musulmans » et dont la signature n'est pas lisible, mais qui est très certainement celle de* ***Jean Scelles.*** *Elle est adressée à « Monsieur le Conseiller et très cher Ami », qui ne peut être formellement identifié, mais qui pourrait être* ***Vincent Monteil,*** *alors au Cabinet militaire du Gouverneur Général* ***Jacques Soustelle****. Quant à la date, elle correspond à la période de l'enquête sociale sur le bidonville.*

Cette lettre dit ceci :

Nous sommes habituellement en parfaite communion d'idées sur bien des points et aujourd'hui nous le sommes aussi en ce qui concerne Melle Chéné. En effet, il y a une quinzaine de jours, lors de mon retour de Paris, j'ai eu l'occasion de recevoir Melle Chéné dans mon cabinet, et de converser longuement avec elle sur des sujets de service. J'ai eu l'idée de lui demander quelques renseignements dans le but précisément d'établir une proposition en sa faveur, soit pour le Mérite Social, soit pour les Palmes Académiques […] Je suis heureux de savoir que vous allez me devancer pour la très juste récompense que mérite cette distinguée personne que je considère comme ma fille.

D'autre part, et en ce qui concerne les bidonvilles et la voirie *[demande certainement formulée par Marie-Renée]*, je ne puis que vous dire que faisant équipe et corps avec un conseiller municipal *[?]*, il m'est impossible en ce moment de prendre à mon compte les réalisations que vous souhaitez, et que je souhaite de tout mon cœur avec vous. Il va sans dire qu'il serait normal que la Maire de la ville *[d'Hussein-Dey]* puisse prendre lui aussi part à ces vœux […]

Feuille de renseignements jointe à la lettre :

- Père industriel en chaussures qui a laissé son entreprise à ses 3 fils, familles du Maine et Loire :
    - Chéné René, Maire de La Chapelle Saint Florent
    - Chéné Francis, adjoint au Maire de Saint Florent le Vieil
    - Chéné Robert, Président de l'Association des Familles du Maine et Loire

- Infirmière diplômée d'Etat, diplômée de Service Social.
  En service à la Mairie d'Hussein-Dey en qualité d'infirmière et d'Assistante sociale depuis le 9 octobre 1950.
  Donne entière satisfaction dans tous les domaines et plus particulièrement dans le social.
  Fait l'impossible et se dépense sans compter pour les malheureux et pour l'union sincère et parfaite des français de souche et des franco-musulmans.
  Il me serait agréable de voir sur sa poitrine le Mérite social.

  Brodez sur ce canevas car elle mérite des fleurs.

Quelques mois plus tard, en août 1955, le nom de Marie-Renée apparaît en effet au Bulletin officiel des décorations, dont elle a annoté et conservé l'archive ***(voir à ce document en 1ère partie page 64).***

Jean Scelles est aussi l'auteur, entre janvier et août 1955, des deux articles de presse suivants parus dans le « Courrier de l'Ouest » :

Une artiste angevine en Islam



« *Celui qui prie chaque matin dans mon gourbi-dispensaire* ».

N'est-il pas imprudent de demander à des journalistes de garder le secret ? Toujours est-il que nous avons fait une promesse, que nous voulons la tenir, mais que nous sommes cependant très sensibles à cet argument que tout ce qui est angevin est nôtre !

De ce principe fondamental, plusieurs conséquences résultent, et notamment celle-ci : qu'il nous est impossible de faire le silence sur ceux qui contribuent à assurer le rayonnement et le prestige de notre petite patrie.

Or, il est une Angevine qui sert doublement la réputation de l'Anjou : comme artiste et comme Française et chrétienne au dévouement infini.

Dans un pays où certains Français — grands propriétaires de vignobles ou grands producteurs d'alfa par exemple — font, avec les meilleures intentions du monde, le plus grand tort à notre pays, il est bon que des Françaises au grand cœur donnent une image exacte de la France.

L'Anjou a été au premier rang de cette croisade.

Puisque nous ne pouvons pas honorer — à visage découvert et à nom prononcé — l'ambassadrice de l'Anjou en terre d'Islam, qu'il nous soit du moins permis de signaler à l'attention de nos lecteurs ses mérites de peintre de très grand talent.



Une jeune Arabe arrachée à l'enfer des bidonvilles apprend la couture dans un climat d'amitié.

Le premier article est publié le 21 janvier 1955. Il n'est pas signé, mais ***Jean Scelles*** *en est certainement l'auteur.*

L'anonymat de Marie-Renée est également respecté. Toutefois, son portrait en « artiste », « Française et chrétienne au dévouement infini » a du faire souffrir sa modestie, même en évoquant le chauvinisme angevin…

Par ailleurs, l'auteur oppose fortement les «Françaises au grand cœur » aux « grands propriétaires » ce qui le situe clairement parmi les « libéraux ».

UNE FILLE D'ANJOU DANS LES BIDONVILLES D'ALGER

Au cours d'une visite des Bidonvilles de la Cité Berardi, sur la commune d'Hussein-Dey, en compagnie de Mlle TILLION, chargée de Mission au cabinet de M. le Gouverneur Général de l'Algérie, nous avons fait la connaissance de Mlle Marie-Renée Chéné, dont ses amis d'Anjou auront fierté à connaître le magnifique dévouement en Algérie.

Elle a plus de vingt ans d'action sociale, et exerce depuis 5 ans dans les bidonvilles de la Cité Berardi à Hussein-Dey.

Témoignages

Un de mes amis musulmans, le commandant Nadaf, maire-adjoint chargé des bidonvilles, m'a écrit à son sujet les plus vifs éloges : « Entière satisfaction dans tous les domaines et plus particulièrement dans le social. Fait l'impossible et se dépense sans compter pour les malheureux et pour l'union sincère et parfaite des Français de souche et des Français musulmans ».

Lui-même m'a écrit pour me dire son désir de voir briller sur sa poitrine le « Mérite Social ».

Mme Charles-Vallin, vice-présidente de l'Assemblée algérienne a formulé le même vœu en attestant de son dévouement à la protection des mères et des enfants.

D'autres hautes personnalités morales n'ont pas tari d'éloges à son endroit et nous ont indiqué qu'elle habitait une très modeste maison en bois à Hussein-Dey !

Une vie de dévouement

Mlle Marie-Renée Chéné est née à La Chapelle-Saint-Florent (Maine-et-Loire). Elle est fille d'un industriel en chaussures et sœur de l'actuel maire de la Chapelle-Saint-Florent, M. René Chéné, de M. François Chéné, maire-adjoint de Saint-Florent-le-Vieil, enfin de M. Robert Chéné, président des Associations des familles nombreuses du Maine-et-Loire (15 enfants).

Elle a acquis des connaissances précises et de nombreux diplômes en même temps qu'une grande expérience pratique.

En 1934, diplôme d'infirmière de la Croix-Rouge française et diplôme d'Etat d'assistante de service social ; certificat de spécialisation d'assistante sociale rurale en 1946 (Ministère de l'Agriculture) : diplôme spécialisé de l'Ecole Centrale de Puériculture de Paris, en 1947.

De 1932 à 1939, elle fut assistante sociale attachée au Mouvement de Ligue de la Mère au Foyer. Elle a collaboré à l'action sociale générale dans les cadres de l'Union Féminine Civique et Sociale.

De 1939 à 1946, elle est monitrice à l'Ecole Nationale Sociale de l'Ouest (formation des assistantes sociales).

De 1946 à 1950, elle est assistante sociale de la Mutualité Agricole du Maine-et-Loire : fondation d'un service social en milieu rural.

En 1950, elle est appelée par le curé d'Hussein-Dey, M. l'abbé Scotto à s'occuper des bidonvilles, en vue d'y créer un service social, là où aucun service municipal n'existait encore. En 1952, la municipalité d'Hussein-Dey a pris en charge son activité de service social : Cité de Berardi, quartier particulièrement deshérité, sans voirie, sans égouts...

Le vrai visage de la France

Le dévouement de Mlle Chéné (qui aurait pu consacrer sa vie à son art de peintre) l'a fait quitter sa famille et son Anjou pour vivre **avec les déshérités Algrois** (presque tous musulmans) dans un cadre bien triste.

Et depuis 5 ans elle soigne les plaies physiques et morales avec un courage inlassable qui la fait aimer de tous ses protégés.

Son mérite est grand de donner un peu de santé et de joie à cette population de 10.000 âmes des bidonvilles de la Cité Bérardi, à Husein-Dey.

Cette vaillante fille de l'Anjou montre par son dévouement héroïque quel est le vrai visage de la France.

Jean SCELLES,
Ancien conseiller
de l'Union Française
secrétaire général
du Comité Chrétien
d'Entente France-Islam.

Le second article - où le nom de Jean Scelles est cette fois cité - date du 1er août 1955, lorsque Marie-Renée est certainement présente à La Chapelle Saint Florent.

Il n'est pas sûr qu'elle ait apprécié que tous les détails de sa biographie y soient révélés, surtout accompagnés de tant d'éloges publics.

Les témoignages cités sont ceux du Commandant Labibi Naddaf (1883-1981), à l'époque élu d'Hussein-Dey, puis sénateur d'Alger de 1959 à 1962, et de Henriette Charles-Vallin, qui fut la seule femme élue en 1949 à l'Assemblée Algérienne. Ces « cautions morales » de Marie-Renée n'appartiennent pas au cercle chrétien libéral qu'elle fréquentait habituellement, mais prouvent que son action rencontrait aussi à l'époque l'adhésion des milieux pied noirs traditionnels.

Quant au dernier paragraphe, qui évoque à son propos le « vrai visage de la France » il ne correspond guère à sa propre appréciation de la situation algérienne…

Abbé Jean Scotto



Jean Scotto *(1913-1993) né à Hussein-Dey près d'Alger, est ordonné prêtre en 1936 puis mobilisé en 1939, mais échappe au camp de prisonniers. En 1944, engagé volontaire, il participe au débarquement en Provence, et est décoré de la Croix de Guerre et de la Légion d'Honneur.*

Il devient curé de la paroisse d'Hussein-Dey de 1949 à 1955. C'est en 1950, par l'intermédiaire de ***Mgr Paul Pinier****, alors évêque coadjuteur d'Alger, qu'il propose à Marie-Renée de venir travailler comme assistante sociale dans sa paroisse.*

Bien que « pied noir », l'abbé Scotto s'efforce, durant toute la période de la guerre, à apaiser les violences entre communautés, et est l'un des principaux animateurs du groupe des « chrétiens libéraux ».Il accorde même parfois l'hospitalité à des militants de l'indépendance. Il opte dès 1962 pour la nationalité algérienne.

Il est ensuite nommé évêque de Constantine de 1970 à 1983, où il succède à ***Mgr Paul Pinier.***

Il a publié en 1991, peu avant sa mort, un livre d'entretiens intitulé : « Curé pied-noir, évêque algérien », dans lequel il évoque l'action de Marie-Renée et de ses compagnes :

[…] J'étais jeune curé à Hussein-Dey et ma paroisse attirait une certaine catégorie de personnes, entre autres des assistantes sociales. J'avais embauché aux frais de la paroisse une assistante sociale, Marie-Renée Chéné, venue en Algérie avec le Service Civil International [1] […]

Le rôle d'un petit groupe d'assistantes sociales, Simone Galice, Emma Serra et Marie-Renée Chéné a été déterminant pour la création du premier centre social en milieu algérien destiné à venir en aide à la population la plus démunie du quartier.

L'une de collègues de Marie-Renée, Emma Serra, née en Algérie, remarque alors plus tard :

« Marie-Renée Chéné qui arrivait de France avec un autre regard, se méfiait de moi, et elle avait probablement raison. Que peut comprendre une pied-noire à la communauté musulmane qu'elle a toujours ignorée ! »

Pour sa part, l'abbé Jean Scotto précise avec force l'antériorité de l'action de Marie-Renée:

Trois mois après l'insurrection, lorsque **Soustelle** arrive à Alger en février 1955 flanqué de **Vincent Monteil** et de **Germaine Tillion**, cette dernière, accompagnée de Madame **Soustelle** est venue visiter le centre social d'Hussein-Dey, je me permets de croire parce que cela m'a été dit, que c'est une réussite qui lui a permis, à elle, de créer ses centres sociaux qui seront, dans les objectifs et l'esprit, différents.

Je signale cela parce que c'est un point d'histoire à ne pas occulter, car le rôle des assistantes sociales […] a été immense, ce sont elles qui ont tout initié. Il faut que soit connue la volonté acharnée de ces femmes, leur association des centres sociaux n'a été qu'une association privée. Lorsqu'on parle des centres sociaux en Algérie, on ne parle que de ceux de **Germaine Tillion**, on ne mentionne jamais l'existence du premier centre social dans un bidonville.

---

[1] *L'abbé Jean Scotto confond ici les dates : Marie-Renée est arrivée seule en septembre 1950 dans sa paroisse d'Hussein-Dey, et ce n'est qu'en mai 1951, avec l'arrivée de Nelly Forget, que la collaboration avec le S.C.I. s'est organisée réellement.*

Jacques et Georgette Soustelle

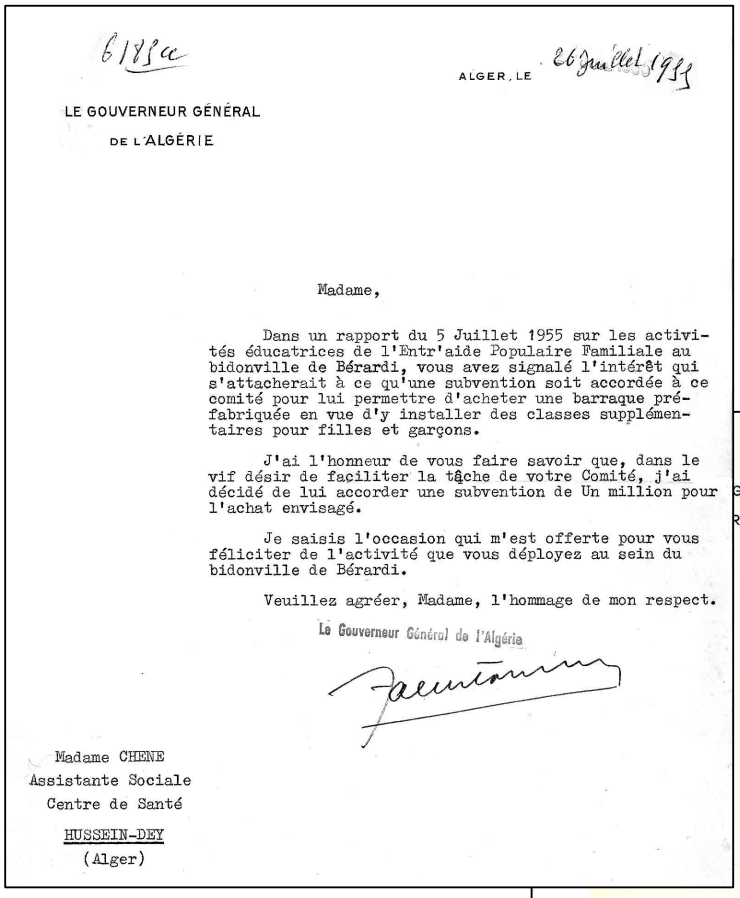
Il peut paraître étrange que le Gouverneur Général de l'Algérie figure parmi les témoins privilégiés de la vie de Marie-Renée… Mais, pendant la courte période d'un an où il a exercé cette mission, son rôle, et celui de son épouse, ont été déterminants, comme le montrent les documents conservés. Par la suite, Jacques Soustelle, en désaccord avec la politique de négociations du Général de Gaulle en Algérie, est passé dans la clandestinité, et est devenu, depuis l'étranger, l'un des dirigeants de l'OAS, défenseur jusqu'au-boutiste de l'Algérie Française.

Jacques Soustelle, Gouverneur Général de l'Algérie du 26 janvier 1955 au 30 janvier 1956 a été informé par ***Germaine Tillion****, qui faisait partie de son cabinet, du travail exemplaire réalisé par Marie-Renée à Boubsila, et qui lui a servi de modèle pour la création des Centres Sociaux. Il lui a adressé personnellement deux lettres.*

L'une, datée du 26 juillet 1955 lui annonce l'octroi d'une subvention de 1 million (d'anciens) francs, qui ne sera effectivement versé que bien plus tard, mais qui permettra à Marie-Renée de lancer immédiatement la construction des classes supplémentaires, comme elle le relate dans sa correspondance à sa famille (lettre en date du 9 novembre 1955, page 70)

La seconde lettre, du 28 novembre 1955, lui accuse réception de l'enquête sociale effectuée sur le bidonville de Boubsila.

Ces deux lettres contiennent des formules fort élogieuses sur l'œuvre accomplie par Marie-Renée.



6185 cc

ALGER, LE 26 juillet 1955

LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL
DE L'ALGÉRIE

Madame,

Dans un rapport du 5 Juillet 1955 sur les activités éducatrices de l'Entr'aide Populaire Familiale au bidonville de Bérardi, vous avez signalé l'intérêt qui s'attacherait à ce qu'une subvention soit accordée à ce comité pour lui permettre d'acheter une barraque préfabriquée en vue d'y installer des classes supplémentaires pour filles et garçons.

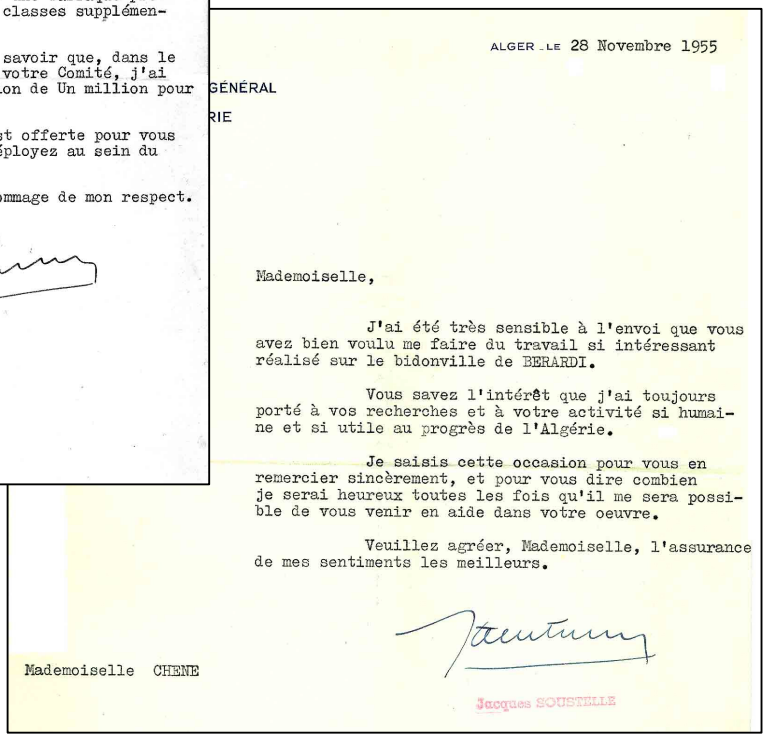
J'ai l'honneur de vous faire savoir que, dans le vif désir de faciliter la tâche de votre Comité, j'ai décidé de lui accorder une subvention de Un million pour l'achat envisagé.

Je saisis l'occasion qui m'est offerte pour vous féliciter de l'activité que vous déployez au sein du bidonville de Bérardi.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon respect.

Le Gouverneur Général de l'Algérie

Madame CHENE
Assistante Sociale
Centre de Santé
HUSSEIN-DEY
(Alger)



ALGER, LE 28 Novembre 1955

GÉNÉRAL
RIE

Mademoiselle,

J'ai été très sensible à l'envoi que vous avez bien voulu me faire du travail si intéressant réalisé sur le bidonville de BERARDI.

Vous savez l'intérêt que j'ai toujours porté à vos recherches et à votre activité si humaine et si utile au progrès de l'Algérie.

Je saisis cette occasion pour vous en remercier sincèrement, et pour vous dire combien je serai heureux toutes les fois qu'il me sera possible de vous venir en aide dans votre oeuvre.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Mademoiselle CHENE

Jacques SOUSTELLE

L'édition imprimée et illustrée de l'étude sociale sur le bidonville de Boubsila est précédée d'une Préface rédigée par Madame Georgette Soustelle, épouse du Gouverneur Général, et elle-même ethnologue. Un tel parrainage officiel montre déjà tout l'intérêt que les autorités lui accordent.

Quelques expressions du 1er paragraphe s'efforcent de bien définir l'action entreprise :
soigner, soutenir, instruire, éduquer, protéger…

L'étude que l'on va lire est le résultat d'une enquête approfondie faite à Bérardi (Boubsila pour les habitants) bidonville d'Hussein-Dey, de mars à Juillet 1955. Cette enquête a été réalisée dans des conditions optima, puisqu'elle a été faite par l'équipe admirable d'assistantes sociales et de volontaires qui depuis cinq ans aide les habitants de ce bidonville à résoudre les terribles problèmes de leur existence. Aucune enquête d'ordre sociologique ou ethnologique n'est possible si l'enquêteur n'a pas, avant toutes choses, la confiance de la personne interrogée. Qui, dans le cas présent, peut mériter autant la confiance de ce groupement humain que les personnes qui, depuis cinq ans, soignent, soutiennent, instruisent, éduquent, protègent ?

Cette enquête, commencée sous de si bons auspices, a donné des résultats très encourageants Elle répond à toute une série de questions posées par l'existence même du bidonville. Nous voyons comment s'est formée cette agglomération de plus de cinq mille personnes depuis une vingtaine d'années. Nous nous rendons compte du fait que la grande majorité de cette population vient du département d'Alger, 36 % des familles étant originaire de la seule région d'Aumale [1]. Il est essentiel de savoir l'origine des habitants : la vraie solution du problème consiste en effet à empêcher les habitants de l'intérieur d'émigrer vers Alger en leur trouvant sur place des moyens d'existence.

La population de Boubsila n'est plus nomade, puisque 65 % des habitants résident au bidonville depuis plus de cinq ans. Elle est donc en train de se fixer. Est-elle adaptable à la vie citadine ? Les habitants de Boubsila peuvent-ils devenir des éléments utiles à la communauté, prise dans son sens le plus large ? Oui, répondent les enquêteurs, puisque 77,9 % de la population occupent des emplois réguliers, puisque les habitants paient des impôts, manifestent le désir de travailler et de transformer leur existence. Cette évolution vers un genre de vie plus élevé ne peut être le fait des individus eux-mêmes, paralysés par le taux très bas des salaires et par l'absence de formation professionnelle. Elle ne peut être accomplie que par une action collective.

L'enquête sur le bidonville de Bérardi répond donc, avec autant de précision qu'il est possible dans ce domaine, aux questions que nous devons nous poser à propos de ce phénomène, si nous désirons résoudre cet angoissant problème rapidement, d'une manière efficace et humaine, dans un sens profitable à la société toute entière. Comment corriger un mal sans le connaître ? De même que le diagnostic d'une maladie précède son traitement, de même l'étude scientifique des problèmes sociaux est la base d'une action rationnelle des pouvoirs publics.

[1] La ville d'Aumale se trouve à environ 100 km au sud est d'Alger. Elle porte le nom du duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe, qui fut aussi l'un des généraux de la conquête de l'Algérie. A repris depuis l'indépendance son nom d'origine : Sour-el-Ghozlane (Rempart des Gazelles)

Germaine Tillion



Germaine Tillion *(1907-2008) est née à Allègre (Haute Loire). Après des études d'ethnologie elle séjourne de 1934 à 1940 dans les Aurès en Algérie, où elle étudie les sociétés berbères en vue d'une thèse de doctorat.*

De retour en France en juin 1940, elle entre aussitôt dans la Résistance active, et est arrêtée en 1942, puis déportée jusqu'en 1945 en Allemagne au camp de Ravensbrück.

De 1946 à 1954 elle se consacre surtout à l'histoire de la Résistance et de la Déportation, et publie la première édition de « Ravensbrück ».

En 1955-56, Germaine Tillion est chargée de mission au cabinet de ***Jacques Soustelle,*** *Gouverneur Général de l'Algérie. Elle rencontre alors Marie-Renée à Boubsila, et lui demande une étude sociale du bidonville. Elle s'inspire de l'action entreprise pour créer le « Service des Centres sociaux »*

En 1957, face aux violences des attentats, elle s'efforce de faire cesser les exécutions et les tortures en Algérie, et protège les victimes, dont ***Turkia Dahmoun, Mohamed Sahnoun,*** *et beaucoup d'autres.*

Elle encourage aussi Marie-Renée à s'inscrire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, où elle dirige ses 2 travaux de recherche :

- « Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien, Boubsila, 1950 -1963 », Mémoire présenté en 1963

- « Marges citadines à Rabat-Salé », Thèse de Doctorat soutenue en 1971.

Germaine Tillion a publié de nombreux ouvrages d'ethnologie, de témoignages et de réflexions, et en particulier :

- ***Ravensbrück*** *(1946, 1973,1988)* ***(Voir l'extrait publié page 254)***

- ***L'Afrique bascule vers l'avenir*** *(1961, 1999), où elle évoque en détail la création des Centres sociaux algériens.*

- ***Les ennemis complémentaires*** *(1960, 2005), consacré spécifiquement au conflit algérien.*

C'est dans ces deux derniers livres que l'action de Marie-Renée elle-même y est directement évoquée.

L'Afrique bascule vers l'avenir (Edition de 1961)

[…] Résidant pour la première fois dans la ville d'Alger je pris alors contact avec les bidonvilles (jusque là, j'avais surtout connu les épreuves des paysans). Je découvris aussi les rouages d'une colonisation vivace, obstinée, et attachée à des intérêts souvent contraires à ceux que je souhaitais voir défendus.

Pendant onze mois de travail acharné *[février 1955 - janvier 1956],* j'ai profité de l'occasion qui m'était offerte pour formuler et recruter un organisme apte à réaliser un programme de « défense et restauration des hommes », tenant compte à la fois des besoins et des moyens de l'Algérie. Par répugnance pour les sigles, je suggérai pour lui le nom de « Centres sociaux », qui fut adopté.

Les Centres sociaux commencèrent à fonctionner en octobre 1955 ; ils furent bien accueillis par la population musulmane, de plus en plus avide d'instruction. Ils permettent actuellement d'envisager, sans utopie, la scolarisation totale des enfants algériens. […]

Le Centre social a pour but de fournir à la population d'un secteur géographique défini, l'ensemble des moyens de progrès nécessaires pour accéder au niveau économique supérieur.

Il doit pour cela agir simultanément dans quatre domaines distincts et disposer, par conséquent, de quatre services :

1 – Un service de scolarisation élémentaire, qui instruit tous les enfants n'ayant pas trouvé place à l'école primaire (garçons et filles).

2 – Un service d'éducation de base s'adressant aux adultes (hommes et femmes)

3 – Un service économique, dont l'objectif est une augmentation des ressources individuelles de chaque famille. Il comporte des enseignements techniques et un service social dont le rôle principal sera de faciliter l'embauche

4 – Un service de soins médicaux, qui, en liaison avec une société de Secours mutuel, assurera la gratuité médicale et pharmaceutique à ses membres. Le Centre social met gratuitement à la disposition de la mutuelle son local de soins équipé, un infirmier ou une infirmière, ainsi que les médicaments nécessaires pour soigner les maladies sociales (trachome, tuberculose, paludisme et maladies vénériennes) […]

L'efficacité des Centres sociaux dépend de l'observation des principes suivants :

1 – Une coordination pratique et quotidienne de toutes les activités visant à améliorer le sort de la population du secteur. Cette coordination ne peut être obtenue qu''en groupant les divers spécialistes nécessaires pour atteindre ce but, dans une équipe polyvalente, sous l'impulsion et le contrôle d'un directeur très qualifié. Cette coordination permet d'utiliser le personnel dont dispose actuellement l'Algérie avec le meilleur rendement possible. Il est exclu qu'on puisse obtenir de ce personnel un rendement convenable avec la méthode du « saupoudrage » telle qu'elle est pratiquée dans les pays dits « sous-développés ».

2 – Un rapport exact entre l'importance numérique de la population et l'ensemble des moyens de progrès mis à sa disposition. Ne pas donner assez est le pire des gaspillages, et cela dans tous les domaines qui touchent à l'évolution sociale : dans celui de l'instruction, un dispositif insuffisant a pour résultat de mettre en position d'infériorité toutes les valeurs traditionnelles et leurs représentants, sans donner aux gens la possibilité de prendre pied dans le système que nos écoles représentent. L'économie se solde alors par une régression du milieu, sans contrepartie. Dans le domaine du niveau de vie, le progrès sanitaire non accompagné d'un progrès culturel et économique a pour conséquence un accroissement brutal de la population et une telle diminution des ressources qu'au bout de peu de temps les victimes de ces bienfaits doivent perdre tout espoir de jamais émerger de leur misère. Là encore, nous assistons à une pure régression sociale, culturelle et économique. […]

3 – Un programme éducatif, établi en liaison avec les programmes primaires. Le Centre social doit pouvoir disposer des moyens lui permettant d'instruire à mi-temps dans son secteur, tous les enfants de 8 à 10 ans. Il peut, pendant cette période, apprendre à ces enfants 1000 mots de français, lire et écrire, faire une addition et une soustraction ; leur donner, par conséquent, un bagage qui leur permet, en tout cas, de gagner leur vie. L'école primaire devrait ensuite accueillir ces enfants, entre 10 et 14 ans, et étudier spécialement pour eux le complément scolaire pour acquérir le niveau du certificat d'études[…] L'objectif, en effet, doit être à la fois de créer des élites et de faire évoluer les masses. […]

Dans la seconde édition, publiée en 1999, revue et actualisée de ***L'Afrique bascule vers l'avenir****, Germaine Tillion, raconte sa démarche d'enquête qui l'a conduite à la création des Centres Sociaux, et en particulier sa rencontre décisive avec Marie-Renée :*

[…] Sur la pauvreté des familles rurales maghrébines, sur ses causes et ses évolutions, je possédais en 1955 plus d'informations directes que les services officiels et je savais qu'il fallait, prioritairement, augmenter leurs ressources. En revanche, je connaissais mal la misère des villes et un de mes premiers soucis fut d'y mener des enquêtes éclairantes et directes, donc de prendre contact avec ceux qui s'en occupaient, presque tous à titre bénévole. Tel était le cas en particulier du père Scotto, curé de la paroisse de Bab el Oued, ce faubourg d'Alger que la littérature « pied-noir » a rendu célèbre.

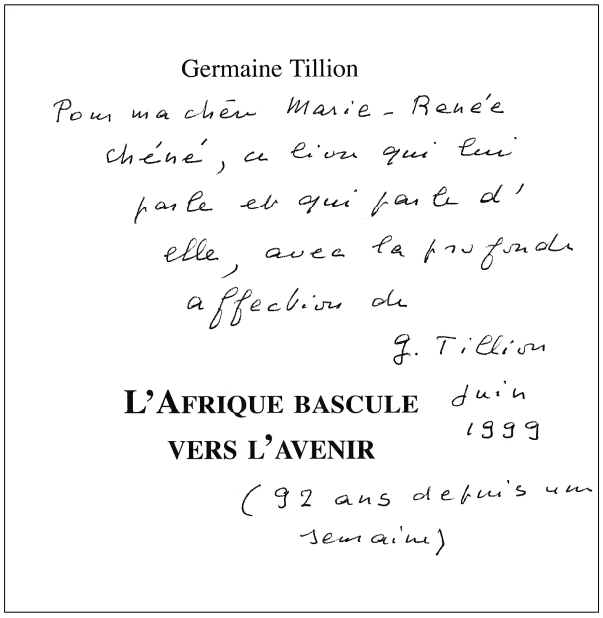
Le père Scotto avait fait venir de France depuis plusieurs années une assistante sociale, Marie-Renée Chéné [1], volontaire pour quitter sa Vendée natale et s'installer à demeure au cœur d'un bidonville, celui de Bérardi, où, en 1955, elle était déjà connue de tous et de toutes. Dans le milieu amical qui l'entourait, elle put très vite et facilement me dire :

- *Qui* étaient les gens qui vivaient dans un bidonville ?
- *D'où* venaient-ils ?
- *Quand* avaient-ils quitté leur ancien domicile ?
- *Comment* survivaient-ils dans leur domicile actuel ?
- *Combien* étaient-ils ?
- *Pourquoi* avaient-ils pris la décision de venir s'y installer.

(C'était à peu près les « bonnes questions » que mon vieux maître Marcel Mauss [2] nous conseillait de poser)

Autour de l'assistante sociale vendéenne, collaborant avec elle, il y avait des étudiants (UGEMA *[Union Générale des Etudiants Musulmans Algériens*]), et des scouts musulmans (SMA *[Scouts Musulmans Algériens])* et des membres du Service Civil International, des Eclaireurs de France, des membres de la Jeunesse Etudiante Chrétienne, les Sœurs protestantes de Grandchamp, des prêtres de la Mission de France, et des bénévoles de toutes obédiences…

Marie-Renée m'a remis un premier rapport sur son bidonville le 8 mars 1955. (Plus tard ce sera son sujet de thèse).


Germaine Tillion

Pour ma chère Marie-Renée Chéné, ce livre qui lui parle et qui parle d'elle, avec la profonde affection de

G. Tillion

L'AFRIQUE BASCULE VERS L'AVENIR

juin 1999

(92 ans depuis une semaine)

[1] Elle est revenue vivre en Vendée mais ses amis algériens lui sont toujours fidèles *(Note de Germaine Tillion)*

[2] *Marcel Mauss, sociologue français (1872-1950), qui fut l'un des professeurs de Germaine Tillion.*

Les ennemis complémentaires (édition de 2005)

L'édition originale (1960) de cette œuvre est complétée en 2005 - après le décès de Marie-Renée - d'une troisième partie intitulée « Dossier », où Germaine Tillion livre un certain nombre de documents relatifs à la situation algérienne et à son action aux heures les plus sombres de la bataille d'Alger. Elle y note fébrilement, heure par heure parfois, son emploi du temps au cours des journées décisives de juillet-août 1957 où elle tente de négocier entre le gouvernement français et Yacef Saadi, responsable du FLN à Alger, la possibilité d'une double trêve : la fin des exécutions capitales contre l'arrêt des attentats aveugles contre les civils.

Germaine Tillion est alors à Paris, en contact permanent avec les responsables politiques :

23 juillet:

13 h 30 : J'arrive au rendez-vous de Marie-Renée [1] et de toute sa petite bande. Les parents de **Nelly** sont là aussi. […]

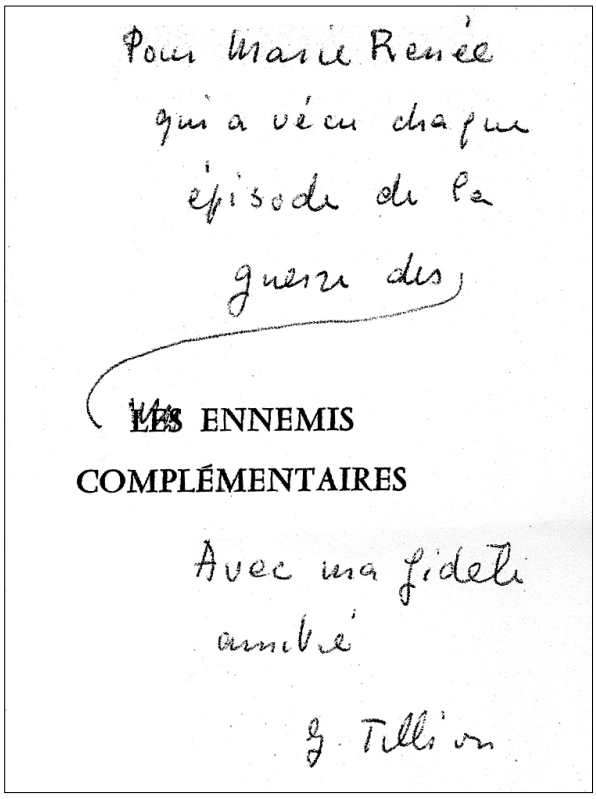
24 juillet :

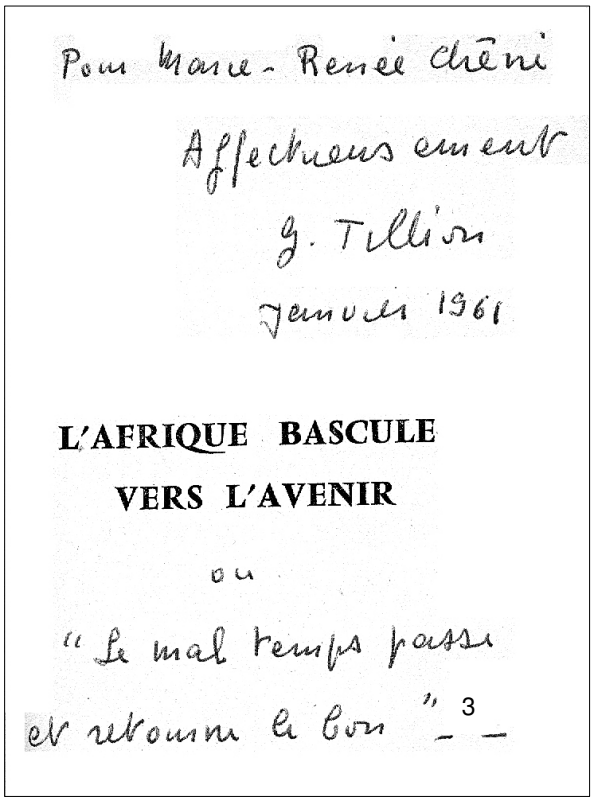
[…] 16 h 50 : Départ de l'avion pour Alger […]

25 juillet :

[…] 14 h Réunion au presbytère d'Hussein Dey [2]. J'accompagne à l'aérodrome d'Alger dans ma voiture les deux jeunes éducatrices des Centres sociaux qui viennent d'être acquittées par le tribunal militaire ; elles se nomment **Nelly Forget** et **Chafika Meslem**.

Ce sont les deux seuls passages, dans toute l'œuvre publiée de Germaine Tillion, qui « parlent » de Marie-Renée. Mais elle a souvent dit l'estime qu'elle lui portait : « Marie-Renée, c'est quelqu'un ! », et, lors des obsèques, elle avait fait dire que Marie-Renée pouvait être considérée comme co-fondatrice des Centres Sociaux en Algérie. Elle lui a aussi dédicacé plusieurs de ses livres :

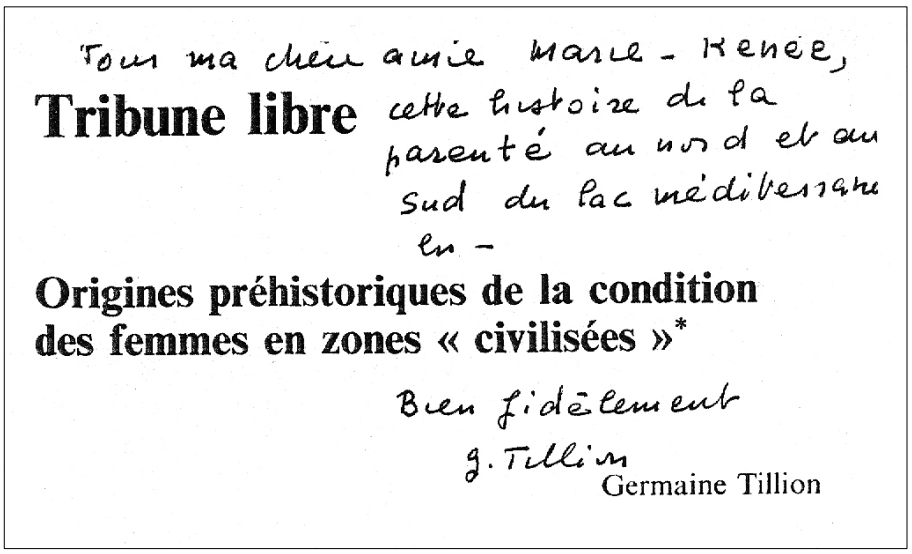




[1] Marie-Renée Chéné (des Centres sociaux) qui venait d'être expulsée d'Algérie *(Note rédigée par Nelly Forget, qui a collaboré avec Tzvetan Todorov à l'édition de l'ouvrage)*

[2] Paroisse tenue par la Mission de France. Un des vicaires, Jean-Claude Barthez, venait d'être condamné avec sursis dans le procès dit des « Chrétiens progressistes » *(Note de Nelly Forget)*

[3] « Le mal temps passe et retourne le bon… », *citation de François Rabelais.*



Tour ma chère amie Marie-Renée,
cette histoire de la parenté au nord et au sud du lac méditerranée en -

Tribune libre

Origines préhistoriques de la condition des femmes en zones « civilisées »*

Bien fidèlement
G. Tillion
Germaine Tillion

En 1971, au moment où Marie-Renée cherche un emploi en France, ***Germaine Tillion*** *lui fait parvenir le texte de recommandation suivant :*

Marie-Renée Chéné […] est assistante sociale depuis 1933. Elle arrive en Algérie en 1950 ; embauchée par la Mairie d'Hussein-Dey - près d'Alger - elle obtient, non sans difficulté, qu'on l'autorise à s'occuper deux jours par semaine du bidonville totalement abandonné de Bérardi, où elle devient le catalyseur des bonnes volontés (des jeunes en particulier, tant algériens que français). Sous son impulsion les bénévoles construisent et font marcher une école de filles, une école de garçons et un centre d'apprentissage ; la permanence sociale fonctionne dans un vieil autobus.

C'est là que je fais sa connaissance en février 1955. A ma demande, dans ce milieu où elle était aimée et respectée, elle entreprend une tâche qu'elle seule pouvait mener à bien : le recensement des ressources et des besoins.

Elle est intégrée au Service des Centres Sociaux le 1er août 1956, et elle sera expulsée en juin 1957, mais continuera à travailler dans ce service jusqu'au 1er novembre 1958, dans le centre qui assure, en France, la formation et le perfectionnement du personnel.

En 1959 elle a suivi le cycle d'arabe de Bikfaya au Liban, puis elle est repartie comme assistante sociale au Maroc pendant onze ans. ,

Elle utilisera sa remarquable enquête *[sur Boubsila-Béradi]* dans le cadre de mon séminaire des Hautes Etudes pour obtenir un diplôme et ce diplôme lui permettra par la suite de soutenir une thèse de doctorat (qui obtient la mention maximum) sur les bidonvilles du Maroc ; elle a alors soixante ans.

Germaine Tillion a fait construire en Bretagne, sur la commune de Plouhinec (Morbihan), une maison de vacances située dans un site sauvage au bord de l'océan, où Marie-Renée est venu séjourner à plusieurs reprises. Cette propriété, acquise par le Conservatoire du Littoral, fait actuellement l'objet d'un projet de restauration en vue d'une utilisation à des fins culturelles et de préservation de l'environnement. Marie-Christine Bougand-Chéné, nièce et filleule de Marie-Renée, qui habite cette commune, est présidente de l'association chargée de définir et de mettre en œuvre ce projet.

Denis Vasse

Denis Vasse est né en Algérie en 1932, et fait ses études de médecine à Alger de 1951 à 1957, où Marie-Renée fait sa connaissance parmi les « libéraux » autour de la famille ***Daclin****.*

Avec d'autres étudiants en médecine, Pierre Chaulet, Pierre Colonna, etc. de l' « Asso » (Association des Etudiants catholiques, dont le Père Coignet était l'aumônier) il donne des consultations au dispensaire de Boubsila.

Il entre au noviciat des jésuites en 1958, et est ordonné prêtre en 1971. Il se forme ensuite à la psychanalyse à Paris, puis exerce à Lyon. Il poursuit alors une double activité de psychanalyste lacanien et d'écrivain. Dans ses nombreux ouvrages, il s'efforce de conjuguer la foi et la psychanalyse.

Ayant appris le décès de Marie-Renée, il écrit en août 2000 la lettre suivante à ***Nelly Forget*** *:*

Oui, j'avais bien vu le décès de Marie-Renée Chéné dans Le Monde, et je te remercie de m'avoir fait signe, me donnant, par là, l'occasion de m'associer à la prière qui nous tient ouvert à la Vérité de la Vie qui nous attend, l'éternelle, en nous souvenant de ceux qui nous précèdent, et que nous avons connus dans la chair, avant de les connaître en Dieu.

« Les rangs des **Beni-Daclinet** s'éclaircissent », dis-tu, mais c'est parce qu'ils passent à la lumière.

Quel étonnement et quel mystère d'être appelés et promis à la Vie !

Bien cordialement dans cette lumière et cet étonnement.

Monseigneur Francis Vincent (1878 – 1962)

(dit « Tonton Seigneur » pour ses neveux et nièces, dont Marie-Renée)

Homme d'Eglise, de culture et de réflexion, il a compris, puis accompagné, la vocation particulière de Marie-Renée, ainsi que l'attestent les rares documents qu'elle a conservés de lui :

*- Dès **1928,** il lui conseille clairement de s'orienter vers le statut de « religieuse dans le monde ».*
*- Entre **1939 et 1944**, il accueille les activités de formation sociale de l'ENS repliée à Angers, où Marie-Renée joue un rôle central.*
*- En **1945,** en installant comme curé de La Pouèze son neveu Maurice, il approuve publiquement les initiatives de la Mission de France en direction du monde du travail.*
*- En **1948,** il publie la biographie d'Anne-Marie de Demandolx-Dedons, qualifiée d'« apôtre sociale ».*
*- En **1959,** enfin, il exprime dans une lettre à Marie-Renée des opinions politiques libérales en faveur du développement de l'Algérie.*
Peu à peu, le conservatisme propre à son milieu et à son époque s'estompe…

(Voir en 1ère partie à ces différentes dates)



MON CURRICULUM VITAE

Je suis né à La Chapelle Saint Florent le 29 octobre 1878 dans la maison qui s'appelle aujourd'hui "Café Davy" et qui portait alors l'enseigne assez pompeuse : "Au lion d'or". C'est de là que je partis pour le collège de Combrée où je fus pendant sept ans, un élève inégalement appliqué dans le travail réglementaire. Le goût passionné de l'étude méthodique, sans à coups, ni diversions capricieuses, ne me saisit que pendant ma deuxième année de Grand Séminaire. Il ne devait plus me quitter.

Au sortir du Séminaire, en 1901, l'Autorité diocésaine m'envoya à l'Université préparer la licence es Lettres et deux ans après, diplôme acquis, me nomma professeur à Combrée. J'allais y enseigner pendant onze ans, jusqu'à la guerre : deux ans en classe de Seconde et neuf ans en classe de Première. Ce furent pour moi les belles années de travail acharné dans le calme d'une campagne merveilleusement protégée. Mes loisirs de professeur, je les employai à des travaux et publications qui orientèrent peu à peu ma vie sur des voies imprévues.

Mon premier livre fut une Apologétique chrétienne, composée en collaboration avec mon collègue, l'Abbé Moulard. Cet ouvrage me fit entrer en rapports avec le directeur de La Revue Apologétique, les futurs cardinaux Verdier et Bandrillart qui m'attachèrent à leur Revue et m'y confièrent deux rubriques régulières : la chronique littéraire et dans chaque numéro, le commentaire des évènements quotidiens sous le titre "Apologétique au jour le jour". De ma chronique littéraire je tirai plus tard la substance de deux volumes intitulés : Ames d'aujourd'hui, avec le sous-titre : "Essais sur l'idée religieuse dans la Littérature contemporaine".

Puis je fus amené par les circonstances à étudier de près l'oeuvre de Saint François de Sales. Deux thèses de doctorat es Lettres furent alors entreprises avec l'agrément de la Faculté des Lettres de Poitiers, qui délégua, pour suivre la marche de mon travail, trois de ses professeurs, Messieurs Louis Arnould, Jean Plattard, Albert Rivard, tous trois bien connus à cette date, dans le monde savant, si bien que la soutenance de mes thèses n'eut lieu qu'en janvier 1923, quand j'étais depuis trois ans déjà chargé de cours à l'Université. A ce propos, il me semble intéressant de noter qu'au soir de ma soutenance, un des cinq membres de mon jury, un esprit pourtant éminent et que je croyais au-dessus de la superstition des diplômes, me dit ce mot étonnant : "Maintenant, vous êtes vraiment notre collègue". Ce qui signifiait évidemment que, dans sa pensée, si je l'étais jusqu'alors en fait, je ne l'étais pas encore tout à fait en droit.

Mes thèses parurent en volumes, la première sous le titre : "Saint François de Sales directeur d'âmes" et la seconde sous celui-ci : "Le travail du style chez Saint François de Sales d'après ses corrections. La première donna lieu dans la presse à d'assez vives controverses, auxquelles mirent fin l'approbation du Cardinal Mercier, puis bientôt après celle du Souverain Pontife Pie XI. L'Académie française, de son côté, lui attribua le prix Marcellin Guérin.

L'année suivante, en mars 1924, Monseigneur Rumeau me nomma supérieur du collège Sainte Marie de Cholet, poste que j'occupai un peu plus de quatre classes nouvelles.

En 1928, à la mort de Monseigneur Crosnier, je fus nommé directeur diocésain de l'Enseignement libre, en résidence à Angers, où je dus cumuler encore ma nouvelle charge avec celle de professeur à l'Université. J'acceptai en outre d'aller pendant plusieurs années, donner des conférences littéraires à Nantes, conférences dont je ne fais mention ici que parce qu'elles furent à l'origine d'un nouveau livre intitulé "Les Parnassiens" que je destinais surtout à mes étudiants de licence.

Enfin, Monseigneur Gry, ayant donné sa démission de recteur de l'Université, les évêques protecteurs me désignèrent au Saint Siège pour lui succéder. Rome ratifia leur proposition par une nomination en date du 6 février 1935. Mon rectorat devait durer près de 10 ans et fut marqué par l'affiliation à l'Université de l'Ecole normale sociale et de l'Ecole supérieure agricole et ménagère, par la construction du nouveau laboratoire de chimie, du Séminaire universitaire et de la première tranche de l'Ecole supérieure des sciences commerciales. Pendant cette période, je n'écrivis qu'un ouvrage : "René Bazin - L'homme et l'écrivain, auquel l'Académie française décerna le prix Davaine.

En septembre 1944, eu égard aux circonstances, je crus opportun de donner ma démission. Rome différa de l'accepter et ne l'admit pendant un temps. Combien de temps dura la résistance de Rome ? Je l'ignore et n'ai jamais cherché à le savoir. On peut toutefois considérer comme une bonne indication à cet égard, le fait que mon successeur, Monseigneur Pasquier, ne reçut d'abord que le titre de pro-recteur et qu'il le garda environ une année. Lors de la rentrée solennelle du mois de Novembre, devant l'assemblée où figuraient les Autorités civiles et militaires, Monseigneur l'Archevêque de Tours, Monseigneur Gaillard, Président du Conseil supérieur des évêques protecteurs, voulut bien prononcer à mon adresse les paroles suivantes, qu'il m'est précieux, on le comprendra, d'enregistrer : "Mes regrets s'en vont à celui qui a voulu disparaître... Je lui garde l'estime sans réserve que je lui avais vouée et mon affection que le temps ne pourra jamais affaiblir".

Dans ma retraite j'écrivis encore un volume sur l'une des fondatrices du scoutisme féminin en France : Anne-Marie de Demandolx. Je collaborai à la grande encyclopédie mariale dirigée par le Père du Manoir, à la Spiritualité Catholique de Jean Gautier et je continuai ma vieille collaboration au Dictionnaire des Lettres françaises dû à l'initiative du Cardinal Grente, ce qui contribua sans doute à me faire attribuer par l'Académie française, en 1954, le prix fondé par lui et réservé à l'oeuvre d'ensemble d'un écclésiastique français.

F. VINCENT

Extraits du livre de Mgr Francis Vincent intitulé « Anne-Marie de Demandolx-Dedons, apôtre sociale » :

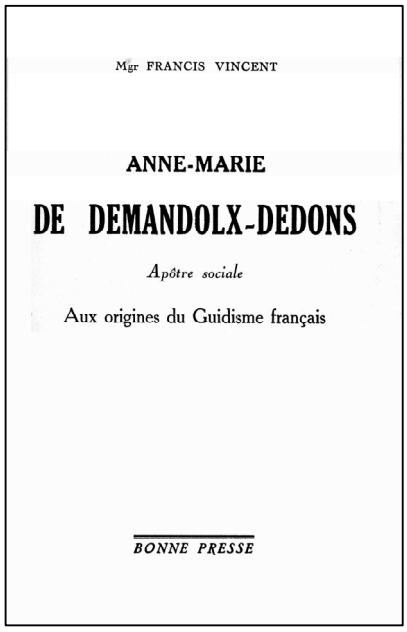
Marie-Renée n'a conservé que très peu de traces concernant ses activités à Paris après sa formation à l'Ecole Normale Sociale, entre 1932 et 1939. Dans certaines correspondances (dont une lettre à sa sœur en mars 1938 à l'occasion de la naissance de son fils aîné), elle indique son engagement au sein des œuvres créés par ces ***Dames de l'ENS*** *à destination des jeunes ouvrières de la couture parisienne, où elle exerce des fonctions d'assistante sociale : le patronage appelé « Le Printemps », et la maison « Le Repos » à Beaumesnil en Normandie. En l'absence de documents précis, il existe cependant la biographie d'Anne-Marie de Demandolx-Dedons, écrite en 1948 par son oncle* ***Mgr Francis Vincent****, qui peut en donner quelques aperçus.*

Cette jeune femme, née en 1895 dans une grande famille marseillaise aristocratique et pieuse, a suivi au début de son engagement, en 1922 (dix années environ avant Marie-René) la même voie : élève à l'E.N.S., et ensuite responsable du « Printemps » puis de la maison « Le Repos ». Plus tard, elle est l'une des fondatrices du mouvement français des « Guides », qui transpose à la jeunesse féminine les principes du scoutisme masculin. Anne-Marie de Demandolx-Dedons décède à 46 ans, épuisée par la tâche, dans d'atroces souffrances dues à la gangrène. Son biographe n'hésite pas, à plusieurs reprises au cours de son récit de cette vie exemplaire, à parler d'une « âme sainte. »

Pour écrire cet ouvrage, qui est son dernier, il a recueilli ses informations aux meilleures sources : lettres, notes, souvenirs, etc. de la famille de son héroïne. Parmi tous les témoignages qu'il a utilisés, il y a aussi très certainement celui de sa nièce Marie-Renée - qui fut sans doute l'une des « grangères » de l'institution, et qui a donc travaillé en collaboration avec Anne-Marie, son aînée de seize ans, « Grangère des grangères ».

A partir des descriptions que Mgr Francis Vincent fait des activités d'Anne-Marie au « Printemps » et au « Repos », dans le style très littéraire d'un prélat docteur es lettres de l'époque, il est possible d'imaginer - toutes proportions gardées - ce que furent en partie les années parisiennes de Marie-Renée pendant l'avant guerre.

Parfois, au détour de ces lignes écrites au sujet de cette autre « apôtre sociale » par son oncle, juste avant le départ en 1950 de Marie-Renée pour l'Algérie, résonnent comme des échos prémonitoires de ce que certains de ses compagnons européens et musulmans de Boubsila écriront plus tard sur elle sous forme de témoignages…





Parmi les jeunes couturières

[« Le Printemps »]

« […] Il faut s'arrêter ici pour rappeler le rôle, le grand rôle du Printemps, si bien nommé, dans l'histoire de l'Action Catholique, car il fut plus qu'une alouette annonciatrice de son printemps à elle. C'est lui peut-être qui donna le départ. En lui, à tout le moins, nous saisissons une de ses toutes premières réalisations, un des premiers anneaux de la chaîne d'or qui s'est, de tant de manières, ramifiée jusqu'à nous. Il nous offre, en effet, sinon le premier – car en ces sortes de choses y a-t-il des commencements absolus ? – un des premiers exemples nettement définis de l'apostolat du semblable sur le semblable […]

Ainsi donc […] une élite chrétienne ou préchrétienne s'était trouvée dans les grands ateliers des maisons de couture parisiennes, parmi ce menu peuple délicatement féminin, fantaisiste et primesautier, quoique sévèrement hiérarchisé, où de l'arpète [1] à la « petite main », de l'ouvrière qualifiée à l'imposante « première », se rencontraient, à tous les échelons, des âmes qui n'avaient souvent que l'apparence de la frivolité. Aspirant obscurément à une vie plus saine, à des horizons plus vastes que ceux de l'atelier, du restaurant de quartier, du foyer anonyme et perdu dans les immenses phalanstères sans âme où s'entassaient les familles, beaucoup étaient prêtes à suivre la porteuse d'idéal qui leur fournirait l'occasion de s'évader par le haut.

« Le Printemps » vint à point leur offrir un centre d'attraction, de formation humaine, spirituelle, professionnelle. Groupées par équipes d'une vingtaine de membres, selon leur affinité morale, leurs aptitudes physiques, elles préparaient en commun un foyer futur, un foyer chrétien, les unes par la vie en plein air, les autres par la pratique des humbles vertus sédentaires, faisant respirer autour d'elles le parfum d'âmes pures, souvent intimement unies au Christ.

[« La grangère »]

Les équipes formaient ainsi de petites familles homogènes, qui avaient à leur tête une dirigeante, ou, comme on dit aujourd'hui, d'un mot simple mais plein de sens, une responsable, qu'elles appelaient, par attachement à leur idéal de vie bucolique, la « grangère ». Cette appellation champêtre, dont le symbolisme n'a pas besoin d'être expliqué, signifiait que la responsable dirigeait une équipe de moissonneuses et qu'elle présidait à la mise en grange de leurs gerbes spirituelles. Cette grangère, à l'origine, appartenait généralement au cadre de l'Ecole Normale Sociale, qui avait conçu et animait tout le mouvement. Selon les principes et les méthodes chères à cette Ecole, elle sera de plus en plus, dans la suite, une ouvrière, une « semblable », jugée digne, par sa valeur morale et professionnelle, de guider ses « semblables », de les prendre en charge, d'en avoir la responsabilité.

Les promesses de vie au large, de mouvement, de saine fatigue, qu'un vocabulaire agreste apportait à ces petites Parisiennes pâlies sur un épuisant travail de couture, se réalisaient chaque semaine par de longues promenades à travers la fraîche campagne d'Ile de France. Le dimanche, nos midinettes, en groupe, partaient, joyeuses et caquetantes, les épaules garrottées de courroies, auxquelles s'arrimait un grand sac de toile grise garni de provisions. On campait dans une des belles forêts qui ceinturent Paris, et les joues rougissaient, un sang plus vif parcourait les corps. L'âme s'ouvrait aux pensées hautes, aux pensées éternelles, car on priait, on chantait ensemble, et le dimanche reprenait ainsi tout son sens de Jour du Seigneur.

L'équipe, sous la direction de sa grangère, n'avait pas pour seul objectif de donner à la vie recluse de l'ouvrière le correctif d'une grande randonnée hebdomadaire à travers monts et vaux, elle procurait à ses membres le complément d'une formation technique propre à les faire émerger dans la profession, à leur assurer, en même temps qu'une plus grande aisance au foyer, l'influence et le prestige qui s'attachent à l'excellence professionnelle ; pour tout dire, elle s'efforçait de les accomplir totalement, selon l'idéal chrétien qui appelle à la perfection sur tous les plans.

[1] *Arpète : nom familier donné aux jeunes apprenties couturières (viendrait de l'allemand « Arbeiter » travailleur)*

Les intérêts temporels étaient confiés au syndicat et l'approfondissement spirituel aux cercles d'études de la rue Daumesnil [1]. Un bulletin à la polycopie assurait la liaison, un alerte bulletin rose ou bleu, que rédigeaient les grangères, avec l'aide de collaboratrices bénévoles, et qui faisaient circuler, d'un groupe à l'autre, l'esprit d'union, la sève de vie communautaire, une sève printanière, c'est le cas de le dire. Et pour que l'unité ne fût jamais rompue, au sommet du mouvement, une grangère en chef, appelée « grangère des grangères », veillait à la cohésion de l'ensemble, au jeu synchronisé de tous les rouages.

L'âge, la culture, l'ascendant moral d'Anne-Marie en firent tout de suite une grangère, en attendant que l'évidence et l'éminence de ses dons, qui devaient toujours et partout la porter au premier plan, en fissent bientôt la grangère des grangères. La compétence technique et professionnelle lui manquait sans doute quelque peu au début, mais elle mit tant d'application et d'intelligence à pénétrer dans la vie de travail de ses midinettes, à s'instruire de tout ce qui touchait leur métier, qu'elle apparut au milieu d'elles comme l'une d'elles, toujours passionnément attentive à ce qui les préoccupait, à leurs espoirs, à leurs déceptions, assumant comme siens tous les petits problèmes et soucis de leur vie d'ouvrières. Sa valeur humaine et chrétienne aidant, elle fut celle vers qui spontanément on se tourne quand on cherche appui et lumière. Elle pouvait donner en surabondance non seulement aux simples ouvrières, mais à ces multiplicateurs et condensateurs d'énergie qu'étaient les autres grangères, ses collègues, avant même qu'elle ne devînt leur chef.

Le monde ouvrier a des antennes d'une finesse incroyable pour reconnaître ceux dont le cœur appartient à Dieu. Une fédérale jociste écrivait récemment […] ce mot terrible : « Si vous saviez combien vite, et à quantité de détails, qu'on s'exprime à peine d'ailleurs, on sent qu'un prêtre s'est embourgeoisé, qu'il n'y a pas de sacrifices dans sa vie ! » Anne-Marie n'avait rien à craindre du sens divinatoire de ses midinettes. Elle était maintenant imprégnée jusqu'aux moelles de l'esprit qui l'avait amenée parmi elles, et malgré quelques rugosités naturelles, qu'elle sut combattre et vaincre, on ne s'y trompa jamais dans son entourage […]

« Qu'auprès des ouvrières, écrit-elle pour elle-même et pour ses compagnes grangères, rien ne fasse sentir que nous avons pu être blessées par leur manière de faire. Ne jamais témoigner de dépit, de regrets, d'étonnement. Dans leurs familles, ne soyons pas susceptibles » Le code des civilités bourgeoises doit lui-même être oublié. Il faut en adopter un autre et se rappeler que le monde ouvrier montre son beau cœur dans les actes plus que dans les mots.

Et ne pensons pas que ce soit là chez elle une tactique, quelque chose comme le sordide manège des démagogues avides de popularité ; cela va au fond, engage toute l'âme et change la vie. Il s'agit de penser peuple et de vivre peuple, si l'on peut ainsi parler. « Cela nous est très spécialement demandé par le Père, souligne-t-elle : être hospitalière à la pensée des autres. » Le père dont elle parle ici, c'est le père de son âme, le Père Eymieu. Fidèle à sa leçon, elle veut à tout prix sortir de soi, être les autres, arriver à ce point de dépouillement où, comme ces types supérieurs d'humanité que sont les saints, on pense et sent naturellement avec les malheureux de ce monde […]

[L'action sociale]

Les deux encycliques, Rerum novarum et Quadragesimo anno furent sa lumière. Sa compréhension et son respect du magistère de Rome dépassaient tout ce qui se pourra jamais traduire. L'enseignement des Encycliques sociales de Léon XIII et de Pie XI avait fait plus que pénétrer son esprit, il s'était emparé de son cœur. Ce que Pie XI devait dire un jour au chanoine Cardijn [2] était déjà sa hantise : « Le scandale du XIX^{ème} siècle, c'est que l'Eglise a perdu la classe ouvrière. Le plus grand service que vous puissiez rendre à l'Eglise c'est de lui rendre la classe ouvrière. » Elle se jetait à corps perdu dans cette reconquête. Elle s'y jetait avec amour. Son cœur étant de la partie, elle n'avait pas à se contraindre pour se faire une âme fraternelle à l'égard de ses sœurs ouvrières. Elle ne condescendait pas à aller vers elles, elle était comme sortie d'elles, elle leur appartenait à présent par tous ses réflexes acquis […]

---

[1] *Avenue Daumesnil, à Paris 12ème, où se trouvait le siège parisien de l'œuvre du « Printemps »*

[2] *Joseph Cardijn (1882-1967) prêtre belge qui est à l'origine de la création en 1927 en France du mouvement d'Action Catholique de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (J.O.C.). Il est nommé Cardinal en 1965.*

Dans ses visites aux principaux ateliers de couture, elle avait bien vite discerné que les petites arpètes, fort improprement nommées apprenties, n'apprenaient absolument rien de leur métier, pendant les deux ou trois années où elles étaient supposées faire leur apprentissage. Elles n'étaient là que les commissionnaires des ouvrières en titre, pour porter les fournitures d'un atelier à l'autre et pour faire les courses au dehors. Personne aussi bien n'avait charge de donner enseignement et direction à ces prétendues apprenties. Anne-Marie entreprit aussitôt de corriger cet abus. Avec l'appui de Mlle Butillard et de son « Association pour l'étude et l'action sociale », elle multiplia les démarches - et l'on sait ce qu'il en faut pour obtenir le moindre progrès en ces sortes de choses ! - en vue d'organiser dans la couture parisienne un véritable apprentissage, avec des cours gradués, des examens, des concours et des prix. Elle y réussit, opportunément aidée par le loi Astier [1], qui venait d'être votée et qu'elle fut peut-être la première à bien utiliser […]

On peut dire qu'un grand travail pour l'apprentissage fut accompli, soit dans la couture, soit dans la parfumerie, grâce au concours de l'Association féminine dont Anne-Marie de Demandolx-Dedons fut une des chevilles ouvrières. On dégagea aussi, parmi les apprenties de la couture et des usines de parfumerie, une élite qui fut formée au point de vue social, moral et religieux.

[Beaumesnil]

Les colonies de vacances à Beaumesnil [2], pour les apprenties qui le désiraient, étaient préparées par elles toute l'année au moyen d'une caisse d'économies, où les apprenties pouvaient verser chaque semaine une petite somme. Au moment voulu, les patrons de ces apprenties bonifiaient leurs versements. Et quelle bonne cure physique et morale étaient pour elles ces trois semaines à Beaumesnil avec leurs directrices de cours et quelques-uns de leurs professeurs !

C'est à la maison de repos du Printemps, surtout, […] que va se manifester en action, l'amour à la fois fraternel et maternel d'Anne-Marie pour ses midinettes, parce que c'est là, dans une solitude inhabituelle à ces petites citadines, que les corps et les cœurs blessés avaient le plus besoin de tendresse et de soins […] En sa qualité de grangère des grangères, ce fut Mlle de Demandolx qui eut mission d'y conduire et d'y installer, au temps des vacances, les groupes désignés à tour de rôle pour y faire un séjour. C'est elle qui fut chargée de tout organiser dans la maison pour que le repos y donnât son maximum d'effet réparateur. Un jour viendra où cette douce campagne de Beaumesnil sera mise toute l'année à sa disposition pour ses ouvrières les plus touchées par la maladie et deviendra ainsi le champ ordinaire de son activité. Elle y donnera la mesure de son dévouement à leur égard.

Grangère lisait quelque livre choisi […] L'on cousait sagement au fond de la prairie, on écoutait grangère qui, parfois, commentait tel ou tel beau roman de René Bazin ou de quelque autre. Elle n'aimait pas que les doigts fussent en grève. Elle-même, toute sa vie, jusqu'aux derniers moments, fera courir les siens sur un travail manuel, soit couture, soit tricot, pour elle ou pour les autres. […]

A quel point elle saura faire siens les grands et les petits chagrins de ces cœurs neufs et déjà déchirés par la vie, à quel point elle entrera dans leurs drames intimes pour les adoucir ou les dénouer ! […] Une ombre passait-elle sur le front, des joues étaient-elles plus pâles, des yeux humides… aussitôt la main fraternelle se posait sur l'épaule, geste qui lui était habituel, et, relevant une mèche de cheveux, elle demandait :

« Eh bien, Marthe, qu'y a-t-il ? Maman n'a pas écrit ? »

---

[1] La loi Astier du 25 juillet 1919 a défini l'organisation de l'enseignement technique, industriel et commercial, en autorisant l'Etat et les communes à subventionner les établissements privés assurant diverses formes d'apprentissage et de formation professionnelle.

[2] Domaine installé dans une annexe du Château historique de Beaumesnil, près de Bernay, dans le département de l'Eure. Cette colonie de vacances se transformera en 1933 en préventorium pour soigner les jeunes tuberculeuses. Il est actuellement un Institut Médico-Educatif (IME) qui porte le nom du R P de Maistre, qui en fut le donateur d'origine.
(Parmi d'autres prêteurs de fonds pour l'acquisition d'un immeuble à Paris, 21 rue du Cherche Midi, figure en 1936 le nom de Chéné, industriel, pour 50.000 F. Cet immeuble fut longtemps un foyer d'accueil pour jeunes étudiantes, comme ce fut le cas dans les années 50 pour Marie-Noëlle Chéné, nièce de Marie-Renée.)

A l'ombre des vieux pommiers ou accroupie simplement sur du foin, [elle écoutait] presque anxieuse quelque dure confidence, quelque chagrin inavouable, un promis qui n'écrivait plus, un beau garçon laissé à Paris et dont on rêvait un peu trop… Qui eut résisté au regard d'indulgence qui savait tout comprendre et qui eût résisté à la volonté de fer qui savait ne pas tout admettre ? Dans le feu qui lui était habituel aussi, on la voyait discuter, expliquer, questionner maternellement et, sous peu, la confiance était gagnée, le chagrin confié, la joie revenue […]



En guise d'épilogue

Cette présentation de la vie et de l'œuvre de Marie-Renée mériterait certainement d'être complétée par quelques réflexions plus approfondies. A ce titre, au moins trois pistes pourraient être explorées :

- Quel est vraiment le fil conducteur de ses différents engagements, au cœur du XX^{ème} siècle qu'elle parcourut presque entièrement : des Mauges industrielles de l'entre deux guerres aux bidonvilles de l'Algérie coloniale et du Maroc indépendant, des communautés religieuses traditionnelles de l'Esvière et de Notre Dame du Travail, à l'aventure de la Mission de France, progressiste et parfois en quasi rupture avec l'Eglise ?

- Comment expliquer l'orientation très positive qu'elle sut donner par sa seule amitié à certaines vies, ainsi que le confient ici même, de manière parfois si émouvante, quelques témoignages, en particulier ceux de ses jeunes amis algériens qui s'engagèrent ensuite au service du développement, de la paix, et de la promotion de la femme ?

- Enfin, pourquoi Marie-Renée a-t-elle eu un besoin vital de comprendre la société musulmane maghrébine où elle a agi durant vingt ans au service des plus démunis, en s'efforçant de décrire ses expériences de terrain par des recherches sociologiques, validées par des diplômes universitaires ?

* * *

Pour tenter d'y répondre, il suffit peut-être simplement de scruter deux passages clés de ses écrits, mais sans y chercher un quelconque « message », qui n'était guère dans ses propos.

En effet, en tête de son Mémoire sur le bidonville algérois de Boubsila, Marie-Renée a fait figurer en 1963 la phrase suivante :

« La chair de ces malheureux, de ces vieillards, de ces enfants demi nus, c'est notre chair, leur malheur, c'est le nôtre. »

Elle y précise qu'il s'agissait d'un texte figurant dans le journal de bord du bidonville de Boubsila, écrit en arabe, en juin 1951, par son premier équipier, Abdelhamid Charikhi, alors étudiant à l'Institut des Etudes Islamiques d'Alger. Cette pensée d'un jeune ami musulman, ainsi mise en exergue, avait évidemment pour but de donner tout son sens à la description qui allait suivre. Mais cette citation a aussi une connotation évangélique implicite : « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. » *(Matthieu, 25, 35)*

Et, vingt ans plus tard, en 1971, dans les toutes dernières lignes de sa Thèse sur les marges citadines de la capitale marocaine des années 60, elle écrit ceci :

« Et s'il y a vraiment des groupes marginaux à Rabat-Salé, je serais tentée de les découvrir dans ces milieux clos et privilégiés qu'abritent les riches villas des quartiers résidentiels de l'Agdal et du Souissi. »

Marie-Renée semble dire ici, à partir des données qu'elle a recueillies, que ce ne sont pas les familles habitant dans des « conditions abjectes » *les zones marginales des villes qui menacent le plus l'ordre public. Mais, elle pointe au contraire - in cauda venenum - les « beaux quartiers », ceux des privilégiés de toujours, des profiteurs de la colonisation et des nouveaux riches de l'Indépendance. Là encore, comment ne pas évoquer un autre verset évangélique :* « Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ? » *(Matthieu, 7, 3)*

Ces deux phrases, donc, qui inaugurent et clôturent littéralement sa recherche universitaire, menée sous l'amicale direction de Germaine Tillion, récapitulent sans doute ce que fut son engagement de vingt années au Maghreb, et peut-être, le sens de toute sa vie : croire en l'Evangile des Béatitudes…

En 2012, quarante années plus tard, et dans une société qui a beaucoup changé, mais où l'homme n'a guère grandi en sagesse, la première et l'ultime réflexion de Marie-Renée semblent hélas ! encore d'actualité. En effet, dans nos propres banlieues, nos quartiers, et dans les soubresauts du monde musulman, fermente sans cesse notre avenir commun.

Oui, Marie-Renée, pionnière de l'action sociale, et modeste prophète d'une humanité plus fraternelle, toujours à construire…

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Hors commerce :

CHÉNÉ Marie-Renée :
- Treize ans d'histoire d'un bidonville algérien « Bubs'ila » 1950 – 1963
Mémoire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,1963 (Disponible également au format pdf)

- Marges citadines à Rabat-Salé Thèse de 3ème cycle à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, 1971

CHÉNÉ - VINCENT Marie Livre d'or de la famille Chéné-Vincent (1941-1945)

_____

CHAPEU Sybille : Des français dans la guerre d'Algérie, l'action de la Mission de France
Les Editions Ouvrières, 2004

CHÉNÉ Francis Mgr : Anne-Marie de Demandolx-Dedons, apôtre sociale, aux origines du Guidisme français
Bonne Presse, 1949

DORE-AUDIBERT Andrée : Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération
Karthala, 1995

DUVAL Léon-Etienne Mgr : Au nom de la Vérité, Algérie 1954-1962, Préface de Jean Offredo
Albin Michel, 1982

LACOUTURE Jean : Le témoignage est un combat, biographie de Germaine Tillion
Seuil, 2000

PELLISSIER Pierre : La bataille d'Alger
Perrin, 1995

SAHNOUN Mohamed : Mémoire blessée
Presses de la Renaissance, 2007

SCOTTO Jean : Curé Pied-noir, évêque algérien
Desclée de Brouwer, 1991

TILLION Germaine
- Ravenbrück (2ème édition)
Seuil, 1973

- Combats de guerre et de paix (contient « A la recherche du vrai et du juste », « L'Afrique bascule vers l'avenir », et « Les ennemis complémentaires ».
Seuil, 2007

Sites Internet

Service Civil International (SCI) :
www.service-civil-international.org/forget-nelly_fr
www.service-civil-international.org/sahnoun-mohamed_fr

Centres sociaux en Algérie (étude de Nelly Forget de 1992) :
www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mat_0769-3206_1992_num_26_1_404864

Mission de France (Histoire) :
http://catholique-mission-de-france.cef.fr/diocese/histoire/histoire.htm

TABLE DES MATIERES

Présentation 7

1ère Partie – UNE VIE 9

1 - Enfance, adolescence, Choix 11
2 - L'Ecole Normale Sociale et les premiers emplois à Paris 27
3 - Le retour en Anjou pendant la guerre 33
4 - La Mutualité Sociale Agricole à Montreuil-Bellay 47
5 - Les années algériennes à Boubsila 53
6 - Un an d'étude de l'arabe au Liban 85
7 - La coopération au Maroc 89
8 - L'enseignement social à Nice 99
9 - La maladie et la rééducation 103
10 - Les dernières années 111

2ème Partie – DES ECRITS 117

I – Récits de jeunesse : Le carnet de l'été 1927 : 119
1 - Une saison à Vittel 121
2 - La mort du grand père maternel 135
3 - Le Voyage à Lisieux et au Mont Saint Michel 141
II – Les derniers jours des êtres aimés : 147
1 - Les derniers jours de Maman 148
2 - Les derniers jours de Tonton Seigneur 151
III – Travaux universitaires à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes : 153
1 - Extraits du Mémoire sur Boubsila 155
2 - Extraits de la Thèse sur Rabat-Salé 187

3ème Partie –TEMOINS ET TEMOIGNAGES 215

- Aguesse Charles 219
- Augros Louis 220
- Barthes Jean-Claude 223
- Belhachmi Abdesslam et Saïda 224
- Brau Marie-Thérèse 224
- Boussard Catherine 226
- Charikhi Abdelhamid 227
- Chombart de Lauwe Paul-Henry 228
- Daclin Charles et Charlette 232
- Dahmoun-Ould Daddah Turkia 234
- Dames de l'ENS (Butillard, Novo) 237
- De Saussure Eric 242
- Dupuy Michel 244
- Duval (Mgr) 246
- Forget Nelly 249
- Gallice Simone 259
- Lacouture Jean 260
- Lanquetot Dominique 261
- Laribi Boualem 262
- Meslem Chafika 266
- Monteil Vincent 267
- Nabi Mohamed 268
- Petit Jean-Pierre 269
- Pinier Paul (Mgr) 270
- Rivet Daniel 272
- Ruelleux-Girouy Claudine 273
- Sahnoun Mohamed 274
- Scelles Jean 280
- Scotto Jean (Mgr) 283
- Soustelle Jacques et Georgette 284
- Tillion Germaine 286
- Vasse Denis 291
- Vincent Francis (Mgr) 292

En guise d'épilogue 299

Bibliographie 301

Au bidonville de Bérardi (Boubsila), des étudiants volontaires, garçons et filles, musulmans et chrétiens réunis (Mohamed Sahnoun - le futur ambassadeur de la République algérienne à Paris - Mahmoud Messaoudi et Chafika Meslem, avec [Marie-]Renée Chéné et Nelly Forget), et Rachel Jacquet […] qui mourra d'épuisement en septembre, toute cette équipe donne ses forces et son cœur pour construire une Algérie plus juste et fraternelle.

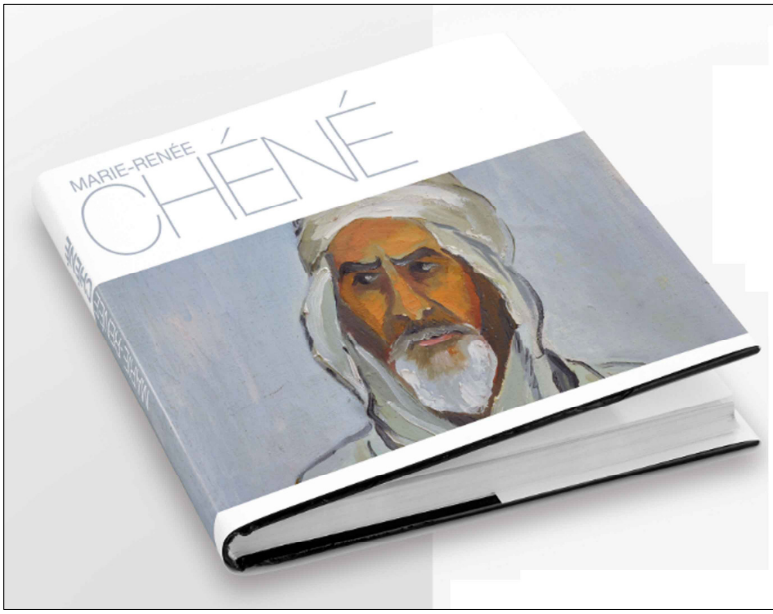
Vincent-Mansour Monteil
« Le linceul de feu »,1987

Le père Scotto avait fait venir de France depuis plusieurs années une assistante sociale, Marie-Renée Chéné *, volontaire pour quitter sa Vendée natale et s'installer à demeure au cœur d'un bidonville, celui de Bérardi, où, en 1955, elle était déjà connue de tous et de toutes. […] Autour de l'assistante sociale vendéenne, collaborant avec elle, il y avait des étudiants et des scouts musulmans, et des membres du Service Civil International, des Eclaireurs de France, des membres de la Jeunesse Etudiante Chrétienne, les Sœurs protestantes de Grandchamp, des prêtres de la Mission de France, et des bénévoles de toutes obédiences… Marie-Renée m'a remis un premier rapport sur son bidonville le 8 mars 1955.
* Elle est revenue vivre en Vendée mais ses amis algériens lui sont toujours fidèles.

Germaine Tillion
« L'Afrique bascule vers l'avenir », 1999

Le rêve de Salem le conduisit ensuite dans un quartier périphérique d'Alger, qui s'appelle Hussein-Dey. Il se rappelait les visites très fréquentes qu'il effectuait chez cette magnifique amie, qui était assistante sociale et qui s'appelait Marie-Renée. Elle recevait souvent des amis dans sa petite maisonnette de bois malgré l'étroitesse et la modestie des lieux. C'était, chaque fois, l'occasion de se concerter sur un certain nombre de problèmes sociaux pressants, et aussi d'entreprendre, quand il le fallait, quelques actions urgentes. On évoquait bien sûr aussi la politique coloniale et ses conséquences ….

Mohamed Sahnoun
« Mémoire blessée », 2007



Un album de 50 pages

(25 x 20 cm)

rassemble également

toutes les œuvres

de Marie-Renée Chéné :

tableaux,

sculptures,

enluminures,

etc.

Illustration de couverture : le bidonville de Bérardi-Boubsila, tableau de Marie-Renée Chéné, 1955.